

ACTA LINGUISTICA

ACADEMIAE SCIENTIARUM
HUNGARICAE

ADIUVANTIBUS
GY. LAKÓ, D. PAIS, ZS. TELEGI

REDIGIT
J. NÉMETH

TOMUS XIV.

FASCICULUS 1-2.



AKADÉMIAI KIADÓ, BUDAPEST
1964

ACTA LINGUIST. HUNG.

ACTA LINGUISTICA

A MAGYAR TUDOMÁNYOS AKADÉMIA
NYELVTUDOMÁNYI KÖZLEMÉNYEI

SZERKESZTŐSÉG ÉS KIADÓHIVATAL: BUDAPEST V., ALKOTMÁNY U. 21.

Az *Acta Linguistica* német, angol, francia és orosz nyelven közöl értekezéseket a finnugor, szláv, germán, román és keleti nyelvészet, valamint az általános nyelv-tudomány köréből.

Az *Acta Linguistica* változó terjedelmű füzetekben jelenik meg, több füzet alkot egy kötetet.

A közlésre szánt kéziratok a következő címre küldendők:

ACTA LINGUISTICA, Budapest 502, Postafiók 24.

Ugyanerre a címre küldendő minden szerkesztőségi és kiadóhivatali levelezés.

Az *Acta Linguistica* előfizetési ára kötetenként belföldre 80 Ft, külföldre 110 Ft. Megrendelhető a belföld számára az „Akadémiai Kiadó”-nál (Budapest V., Alkotmány utca 21. Bankszámla 05-915-111-46), a külföld számára pedig a „Kultúra” Könyv- és Hírlap Külkereskedelmi Vállalatnál (Budapest I., Fő utca 32. Bankszámla 43-790-057-181) vagy külföldi képviselőinél és bizományosainál.

Die *Acta Linguistica* veröffentlichen Abhandlungen über die finnisch-ugrischen, slawischen, germanischen, romanischen und orientalischen Sprachen sowie aus dem Bereiche der allgemeinen Sprachwissenschaft in deutscher, englischer, französischer und russischer Sprache.

Die *Acta Linguistica* erscheinen in Heften wechselnden Umfanges. Mehrere Hefte bilden einen Band.

Die zur Veröffentlichung bestimmten Manuskripte sind an folgende Adresse zu senden:

ACTA LINGUISTICA, Budapest 502, Postafiók 24.

An die gleiche Anschrift ist auch jede für die Redaktion und den Verlag bestimmte Korrespondenz zu richten.

Abonnementspreis pro Band: 110 Forint. Bestellbar bei dem Buch- und Zeitungs-Außenhandels-Unternehmen »Kultúra« (Budapest I., Fő utca 32. Bankkonto Nr. 43-790-057-181) oder bei dessen Auslandsvertretungen und Kommissionären.

LES ORIGINES DE LA LANGUE LITTÉRAIRE HONGROISE. LANGUE ET ORTHOGRAPHE AU XVI^e SIÈCLE

Par
G. BÁRCZI

Dans la période qui s'écoule de la catastrophe de Mohács à l'époque des lumières, l'histoire de la langue hongroise est, comme à toute autre époque, en rapport étroite avec l'évolution de la civilisation hongroise. Or l'état de cette dernière dépend bien entendu de tous temps de la situation économique et sociale, de la politique intérieure et extérieure. Les principaux traits de l'histoire de la civilisation caractéristiques de cette période d'un siècle et demi expliquent, déterminent pour ainsi dire les traits essentiels du développement de la langue hongroise à cette époque.

À l'époque antérieure à la catastrophe de Mohács, et particulièrement au cours des dernières décennies, avaient commencé à se former indépendamment l'une de l'autre, dans deux centres de civilisation — la cour royale et les cellules des monastères — quelques variétés de la langue écrite tendant à l'unité et qui auraient pu donner, ou plutôt dont l'une aurait pu donner dans des circonstances plus favorables une langue littéraire hongroise superposée aux dialectes; de là aurait pu sortir plus tard, supposé que les conditions sociales fussent convenables, une langue nationale unie. Or la catastrophe de Mohács balaya ces timides initiatives, car les deux facteurs qui avaient déclenché et auraient dirigé leur évolution furent anéantis. La cour royale s'enfuit, puis cessa de jouer un rôle utile, en tant que cour royale hongroise, dans la civilisation hongroise, et par conséquent dans l'histoire de la langue hongroise. Quant à la littérature des monastères, que ne favorisaient ni la destruction en masse de ces derniers par les Turcs, ni les nouveaux courants: humanisme et réformation, elle s'éteignit en même temps que son esprit médiéval, entraînant dans ce dépérissement les premières manifestations linguistiques venues des monastères.

Bien que ces germes de l'unité linguistique nés à une époque antérieure eussent péri, les normes linguistiques cristallisées au cours du moyen âge ne tombèrent point dans l'oubli. Nos hommes de plume réformateurs ou d'esprit humaniste d'après la catastrophe de Mohács avaient fait leurs études dans les décennies antérieures à cet événement et plus d'un avait même commencé sa carrière d'écrivain dès cette époque; ainsi donc ils appliquaient dans leurs

écrits les normes assimilées et innervées, considérées comme obligatoires, entre autres certaines règles relatives à l'emploi des modes et des temps verbaux; et ceci d'autant plus que ces règles tiraient leurs origines, pour la plupart, de l'imitation du latin, et que leur érudition reposait aussi entièrement sur des bases latines: pour eux également la langue latine était le moyen d'expression le plus élevé de la science et de la culture. Bien que quelques humanistes blâment dès la première moitié du siècle certains latinismes -- comme par exemple Sylvester, qui constate que l'emploi du pluriel après les numéraux est contraire à la nature de la langue hongroise --, la grande partie des normes reste intacte. Ces mêmes traits furent transmis par la suite aux générations suivantes, et ces latinismes ne disparurent que peu à peu de notre langue écrite, certains même s'y sont enracinés.

À l'époque trouble du XVI^e siècle, de nombreux facteurs de civilisation favorisèrent le développement de la langue maternelle. La Réforme s'adressait dans une grande mesure aux larges couches sociales, et elle ne pouvait le faire qu'en usant de la langue maternelle. Nos écrivains inspirés par la Réforme expriment tour à tour en langue hongroise -- malheureusement avec un talent littéraire souvent fort médiocre -- des histoires bibliques et des psaumes versifiés, la lyre religieuse, et composent même des oeuvres dramatiques pour lutter contre les représentants de la religion ancienne ou des autres variétés de la Réforme. Divers passages de la bible sont traduits en hongrois par de doctes auteurs, et en même temps paraissent en nombre toujours plus grand les oeuvres de sujet laïque, les célébrations sous forme de chants d'événements historiques, les chroniques, les récits en vers, les chansons satiriques, et la lyre amoureuse qui met très longtemps à parvenir à la dignité de l'impression. La langue hongroise connaît donc un usage de plus en plus vaste et de plus en plus exigeant, la parole écrite ou imprimée se fraie un chemin vers les couches plus larges de la population et peu à peu -- dans des proportions modestes -- la littérature de langue hongroise voit se former son public.

Tout ceci fut favorisé dans la plus grande mesure par l'expansion de l'imprimerie. Quoique les oeuvres écrites à la main trouvent pendant longtemps encore des copistes, donc un public, celui-ci est nécessairement très limité. Par contre, par comparaison à la littérature manuscrite, le livre, la brochure, le pamphlet, le calendrier imprimés, avec leur nombre énorme d'exemplaires (500 et même plus) et avec leurs prix modiques, s'adressent à des provinces entières, voire à tout le pays. La langue hongroise prend de l'importance et s'élève au rang d'une langue fréquemment utilisée dans les textes écrits offrant aux lecteurs une nourriture intellectuelle.

L'esprit humaniste favorise également l'usage de la langue maternelle. L'humanisme est la grande école des oreilles et des yeux ouverts, des investigations libres. Tout en disposant d'une solide culture latine et même grecque, les humanistes s'intéressent aussi à la langue vulgaire, et ils considèrent le culte

de la langue maternelle comme une de leurs tâches essentielles. Dans son oeuvre intitulée *Grammatica Hvngarolatina* — c'est-à-dire *Grammaire Hongroise* — latine (1539) — János Sylvester s'efforce de présenter à côté du latin certaines caractéristiques du système de la langue hongroise, et il constate par exemple, presque avec enthousiasme, que le hongrois aussi possède un article défini, tout comme le grec, ce qui lui assure un certain avantage même par rapport au latin. En outre il crée, parallèlement aux termes grammaticaux spécifiques du latin, des mots hongrois correspondants, comme *nēvirt való* 'pronomen = pronom', *nēv* 'nomen = nom', *beszéd* 'verbum = verbe', *félriszvivő* 'participium = participe' etc., tâchant par là de créer pour ainsi dire les cadres d'une grammaire hongroise et les bases d'une littérature grammaticale en langue hongroise. Sans connaître son prédécesseur (l'héxamètre hongrois du manuscrit connu sous le nom de Dignité des Apôtres) il démontre, par les beaux distiques hongrois de la dédicace de sa traduction du Nouveau Testament (1541), que la langue hongroise se prête à la versification classique, et que sur ce plan elle n'est concurrencée que par très peu de langues européennes. Tout ceci prouve d'une manière indiscutable avec quelle vigueur l'amour et le respect de la langue hongroise, la conscience de sa valeur s'étaient manifestés chez un humaniste de très haute culture. Quant à un autre humaniste, Gábor Pesti Miser, il va jusqu'à exposer dans la préface des Fables d'Esopé (1536) que le culte de la langue maternelle, son enrichissement, est un devoir sacré envers la patrie. Ces déclarations humanistes, et d'autres du même genre, prouvent que les porteurs de la civilisation humaniste, les littérateurs hongrois, avaient à coeur la cause de la langue hongroise.

Cependant, grâce au nombre croissant de personnes sachant lire et écrire, l'usage du hongrois écrit joue un rôle de plus en plus important dans la vie privée comme dans la vie officielle. Le nombre des lettres privées de langue hongroise croît rapidement, surtout à partir du milieu du XVI^e siècle, et la langue hongroise se fait aussi valoir de plus en plus dans la vie officielle: registres, relevés des comptes, inventaires, procès-verbaux, se font en langue hongroise ou en langue hongroise aussi (par exemple procès-verbaux des conseils municipaux à Debrecen, relevés des comptes à Nagyszombat etc. etc.) à partir de la seconde moitié du XVI^e siècle, et le hongrois remplace souvent le latin dans les procès-verbaux des audiences de tribunaux et des auditions de témoins.

Cette diffusion importante de l'usage de l'écriture hongroise, l'élévation en rang de la langue maternelle concentra naturellement l'attention des maîtres et des artisans de la langue sur l'idée d'une langue homogène, soumise à des règles comme le latin; et même si cette idée ne mûrit pas chez la plupart d'entre eux jusqu'à devenir au moins à moitié consciente, elle resta souvent le sentiment obscur mais stimulant d'un besoin. Dès les premières décennies qui suivirent la catastrophe de Mohács, l'aspiration à la formation d'un langage

littéraire homogène semble se faire jour, sans que ces tentatives — à l'exception d'une seule — puissent être considérées comme la continuation directe des variétés du langage écrit existant au tournant du siècle précédent. Au début ces tentatives sont des initiatives individuelles, indépendantes les unes des autres. À vrai dire, il est difficile de savoir si les écrivains n'utilisent pas simplement leur propre dialecte comme moyen d'expression naturel de leur exposé, ou si leur intention recèle réellement d'une façon plus ou moins consciente l'aspiration à élever cette variété au niveau de langue littéraire généralement admise. Ainsi, dans la première moitié du siècle, ces variétés de la langue écrite ont un caractère fortement dialectal et différent sensiblement les unes des autres. János Sylvester écrivait ses oeuvres dans un dialecte en *í*,¹ alors que ce dialecte n'était peut-être pas identique à celui de son lieu de naissance, Szinyérváralja, dont nous ne connaissons malheureusement pas l'état à cette époque (certaines lettres provenant de cette région ne présentent pas de formes en *í* ou n'ont sans doute pas été écrites par des gens du pays), ni même le caractère actuel; cependant les communications dialectales rares et souvent pas authentiques semblent démontrer que de nos jours les formes en *í* n'y existent pas, ce qui évidemment ne peut être considéré comme un argument décisif pour le passé. La langue de Sylvester est assez éloignée de notre langue littéraire actuelle.

Par contre Gábor Pesti Miser, qui avait travaillé à la chancellerie de Buda, continue, semble-t-il, à se servir de la langue de chancellerie qui, de toute évidence, était très proche du dialecte hongrois de la ville de Pest, comme le font également présumer ses analogies avec la langue de Péter Bornemisza, natif lui aussi de Pest. L'orthographe de Gábor Miser est elle-même parfaitement identique à celle de la chancellerie.

En ce qui concerne ces deux auteurs, on peut réellement se demander s'ils tâchaient de propager leur propre langue comme idéal linguistique à placer au-dessus des autres dialectes parce que „meilleur”, „plus correct”, ou s'ils écrivaient simplement dans la langue à laquelle ils s'étaient habitués depuis leur enfance (Sylvester éventuellement à l'endroit où il avait fait ses études), tout comme la plupart des autres auteurs qui, semble-t-il, ont utilisé tout bonnement jusqu'aux années soixante à soixante-dix du siècle leur langue maternelle. Or l'écrivain qui grâce à l'imprimerie s'adresse à tout le public hongrois, ou l'imprimeur qui voudrait vendre dans le pays entier les livres qu'il a imprimés, tendent nécessairement à se servir d'une langue, ou plutôt pour le moment à former une langue non seulement accessible aux personnes parlant un dialecte quelconque, mais en même temps pas trop rébarbative, c'est à dire pas trop éloignée de leur dialecte maternel. Il est certainement hors de doute que, dans ce domaine, le lecteur du XVI^e siècle n'avait pas des exi-

¹ C'est à dire un dialecte où, à un *é* fermé long des autres dialectes et de la langue courante actuelle correspondait un *í* (long).

gences aussi poussées, que le lecteur d'aujourd'hui et qu'il s'était accoutumé à interpréter dans sa propre langue des textes très variés et orthographiés de façon absolument inconséquente. Malgré tout, certaines formes trop insolites pouvaient lui sembler lourdes ou peut-être même comiques, et en tout cas plus le texte était rapproché de son dialecte habituel, plus il le lisait volontiers et facilement.

Un signe indiscutable de cette tendance à une égalisation est l'orthographe préconisée par Mátyás Dévai Bíró, dont il résuma les règles dans son oeuvre intitulée *Orthographia Vngarica* (Orthographe hongroise, 1549). Cette orthographe permet une lecture facultative des voyelles dont la prononciation présente le plus de divergences dialectales. Ainsi Dévai Bíró distingue une lettre *ű* et une lettre *ű̃*; il utilise la première lorsque certains dialectes prononcent *ü* (*ű̃*) et d'autres *ö* (ou *ő*), par contre le tréma sur *u* remplace selon les propres paroles de Dévai Bíró un *i*, et il se sert de cette lettre lorsqu'on prononce le phonème en question comme *ü* (*ű̃*) dans certains dialectes, et *i* (*i*) dans d'autres: ainsi par exemple *Bűved* 'ton coeur' se lit *szűved* ou *szived*, *űdvözlet* 'salutation', se lit *űdvözlet* ou *idvözlet*, par contre *fű* 'tête', se lit *fű* ou *fő*, *kű* 'pierre', se lit *kű* ou *kő*, *ű* 'lui', se lit *ű* ou *ő* etc. De même, la lettre *u* désigne un phonème qui se prononce *u* dans la plupart des dialectes, alors que *ű* désigne un *u* alternant selon les dialectes avec *o*, par ex. *lű* 'cheval', *magátűl* 'de lui-même', donc *lű* ou *ló*, *magátűl* ou *magától*. Cette orthographe considère également la lettre *é* comme la coordination d'un *e* avec l'*i* qui le surmonte, ce qui indique que la voyelle en question se lit *é* dans tel dialecte ou *i* dans tel autre, par exemple *Bép lépés méz* 'beau rayon de miel', peut se prononcer aussi *szíp lépés míz*. Ce projet renonce a priori, semble-t-il, à l'uniformisation phonétique de la langue parlée — cet espoir n'était guère permis à l'époque — mais il tend nettement à former un aspect écrit homogène, frayant ainsi la voie à une langue littéraire unifiée. Il est d'ailleurs curieux et caractéristique de l'intérêt qui se manifestait à l'époque envers les problèmes de la langue maternelle, que le projet de Dévai Bíró ait provoqué une discussion; en effet Sylvester engage une polémique contre certaines de ses solutions.

L'aspiration à la création d'une langue écrite (et en même temps d'une orthographe) unifiée peut être constatée d'une façon indubitable chez Gáspár Heltai qui, comme imprimeur et éditeur, remania les manuscrits d'autres auteurs conformément à son idéal linguistique. Il est certain que des retouches furent apportées à des textes par d'autres éditeurs et correcteurs aussi, mais aucun ne fut aussi conséquent et ne le fit à une telle échelle que Heltai. Actuellement nous ne connaissons pas de dialecte ancien (ou même contemporain) qui corresponde au hongrois de Heltai; il n'est donc nullement absurde de supposer que cet auteur, dont la langue maternelle n'était d'ailleurs pas le hongrois, avait créé plus ou moins artificiellement, en accommodant, en coordonnant plusieurs dialectes, une variété écrite de la langue.

Les divergences entre les trois types de langage dont nous venons de parler sont assez importantes. Les traits caractéristiques de Sylvester sont, entre autres, les voyelles plutôt fermées, un emploi très marqué des formes en *i*: *rigen* 'longtemps', *ígírt* 'a promis', *vígíre* 'enfin', etc., les formes *lűn* 'devint', *kű* 'pierre', *fű* 'tête' etc. (au lieu de *régen*, *ígért*, *végre*, *lőn*, *kő*, *fő* etc.). Chez Gábor Pesti Miser on rencontre souvent au lieu de l'*ű* (*ű*) actuel l'*i* (*i*), comme dans *gyímeles* 'fruit', *kílső* 'extérieur', *kíld* 'envoie', *kílemb* 'meilleur', *gyíl* 'se réunit' etc. (aujourd'hui *gyümölcs*, *külső*, *küld*, *külből*, *gyül* etc.). Chez Heltai par contre, nous trouvons dans la syllabe initiale une prononciation en *ö* (au lieu de l'*e* fermé bref des autres dialectes et de la langue commune actuelle) assez faible, mais un peu plus marquée que dans la langue courante d'aujourd'hui: *szöm* 'oeil', *böcsüll* 'honore', *gyöngé* 'faible', *öttek* 'ils ont mangé' etc. (aujourd'hui *szem*, *bécsül*, *gyöngé*, *ettek* etc.) et au lieu de l'*ö* (ou dans certains cas d'un *ü*) inaccentué, surtout dans la deuxième syllabe, du langage courant actuel un *ë* (*e*?): *függött* 'pendait', *fülök* 'oreilles', *szömök* 'yeux', *törédett* 'se souciait', *ördög* 'diable', *között* 'entre', *örök* 'éternel', *özönvíz* 'déluge' etc. (cfr. *függött*, *fülök* ~ *fülök*, *szemök* ~ *szemük*, *törődött*, *ördög*, *között*, *örök*, *özönvíz*, dans d'autres parlers d'alors et dans le langage courant d'aujourd'hui); dans *alég* 'à peine' le suffixe *-ig* présente l'alternance *-ég*, *annyíra* 'tant' se prononce *annyéra*, mais dans cette langue offrant généralement la variante *é*, on rencontre quelques formes en *i* comme *ígír* 'promet', *dicsír* 'loue', *egynéhány* 'quelques' (mais *kéván* 'désire'), aujourd'hui et ailleurs au XVI^e siècle aussi: *ígér*, *dicsér*, *egynéhány* etc. Évidemment en dehors des phénomènes indiqués, nombreuses sont les différences essentielles qui séparent l'un de l'autre les trois exemples littéraires. Jusqu'à la seconde moitié du siècle, ni ces trois auteurs, ni d'autres non plus, n'ont réussi à créer une variété linguistique que d'autres aussi, écrivains, hommes de plume, eussent adoptée. Au contraire, jusqu'aux années soixante-dix du siècle, autant d'écrivains, autant de variantes; le langage de Tinódi diffère de celui de Szkhárosi Horvát, ou de celui de Meliusz, d'István Bencédi Székely, de Ferenc Dávid etc., etc. C'est qu'il n'existait pas de personnalité d'écrivain assez marquante ou assez populaire, nettement supérieure aux autres, qui eût réussi à assurer à sa propre langue; que ce fût son dialecte naturel ou une langue écrite qu'il en avait formée plus ou moins consciemment, une autorité prédominante par rapport aux autres. On peut sans doute parler de l'influence de Heltai, mais elle s'est surtout fait sentir vers les deux dernières décennies du siècle, et ne s'est probablement exercée que sur quelques traits de la langue littéraire en formation; sa propre langue n'a pas pu prendre le dessus dans son ensemble, et ce n'est surtout que l'orthographe de Heltai qui a eu sur l'orthographe hongroise un effet durable et important.

Or tous ces écrivains n'étaient, avec leur culture plus grande, leur noble ambition, leur talent littéraire, que les représentants éminents de la couche plus large d'hommes de plume qui s'était fortement augmentée au XVI^e

siècle et qui, arrachée à sa terre natale par suite de la conquête turque et des péripéties de l'époque, s'était entassée dans les villes, les châteaux, les propriétés des territoires royaux, dans les comitats de l'ouest, du nord et du nord-est, ainsi qu'en Transylvanie. C'est à cette large couche de lettrés que nous devons la création des fondements de notre langue littéraire et nationale actuelle. Cette couche se composait en majorité de petites gens insignifiants, dont la plupart occupaient du point de vue de la civilisation hongroise un échelon moyen, servant de trait d'union entre les masses populaires ignorantes et les savants et talentueux représentants de l'humanisme: un Sylvester, un András Dudith, un János Zsámboki (Sambucus), un Péter Bornemisza etc., etc., et même un Bálint Balassi, un Faustus Verancsics etc. Nous ne connaissons généralement pas le nom de la plupart d'entre eux, ou si oui, nous ne savons guère davantage que ce nom. Mais c'est en eux que bouillonne, tel un vague pressentiment des siècles futurs, l'aspiration obscure à ce que le peuple hongrois devînt une nation unie. Le démembrement du pays en trois parties, son état misérable faisaient grandir et mûrir en eux le sentiment de l'unité et de la solidarité des Hongrois, malgré tous les dissentiments politiques et religieux qui pouvaient les séparer. Ainsi le démembrement du pays, loin d'éloigner les membres de cette couche d'intellectuels, éveillait au contraire en eux l'idée de la communauté, de l'indivisibilité du corps de la nation. À cela s'ajoutait le fait que, dans la langue des clercs originaires de régions différentes et se fréquentant, s'établissait une sorte d'égalisation, c'est à dire qu'au cours du commerce réciproque certains traits dialectaux paraissaient bizarres, ridicules aux uns, d'autres traits aux autres, de sorte que même ceux dans la langue desquels ces traits étaient naturels en avaient honte et s'efforçaient de les éviter. Un autre facteur qui a eu sans conteste son importance est que les écrits des clercs passaient presque tous dans les mains d'autres clercs, ils s'adressaient à eux, qu'il s'agît de textes de caractère officiel ou de lettres de caractère personnel: quant à la clarté et à la rapidité de la lecture et de la compréhension de ces textes, elles étaient facilitées dans une grande mesure par la tendance de la langue et de l'orthographe à l'unité. Ce facteur ne pouvait être évidemment d'une importance décisive, puisque les dialectes hongrois sont très proches les uns des autres et que l'orthographe de cette époque permet encore beaucoup de variété. La cause essentielle n'était certainement pas d'ordre pratique, mais elle doit être cherchée d'une part dans l'accroissement de la dignité de la langue maternelle, ce qui fit naître et promouvoir l'idée de la correction et de l'incorrection linguistiques, d'où sortirent les normes, et d'autre part dans la conscience de plus en plus nette de l'unité et de l'indivisibilité du peuple hongrois, et, dans le discernement ou tout au moins le pressentiment de l'importance d'une unité linguistique pour maintenir cette indivisibilité. Ce serait du reste une erreur que de considérer ces variétés supradialectales basées sur des normes linguistiques, mais présentant encore cer-

taines divergences entre des territoires assez vastes, comme de simples parlers spéciaux employés par les clercs. Elles dépassent le caractère des langues spéciales, car ces dernières se bornent à un vocabulaire spécial formé dans la pratique de certains métiers ou de certaines activités communes (comme par exemple de nos jours le jargon des mineurs, des étudiants, des sportifs, des malfaiteurs etc.), alors qu'ici il s'agit avant tout de la coordination de divergences phonétiques et morphologiques. D'autre part ces variétés supra-dialectales débordent bientôt de l'usage des clercs de profession et font sentir leur influence dans des cercles plus larges par l'intermédiaire de la langue littéraire et des écoles.

À partir des années soixante-dix du XVI^e siècle, dans les textes provenant des clercs moyens: lettres, procès-verbaux, documents personnels et officiels, il est impossible de ne pas reconnaître la présence d'une norme linguistique, une tendance vers une langue homogène tant du point de vue phonétique que du point de vue morphologique. En effet, les auteurs de ces sources s'efforcent d'éviter, de toute évidence, certaines formes dialectales. Ces efforts ne sont pas toujours couronnés d'un succès complet, le dialecte du clerc et plus encore du gentilhomme à culture latine perce ça et là dans un moment d'inattention, et souvent même il domine dans les écrits des nobles, mais la formation chez les clercs d'une langue écrite tendant à l'homogénéité est indubitable: les littérateurs et les nobles indépendants originaires de territoires dialectaux différents, avaient formé dans leur commerce réciproque et surtout dans l'usage écrit — et pour le moment presque uniquement dans cet usage — des variétés de langue qui désormais ne s'identifiaient plus à aucun des dialectes, mais s'étaient formées par leur alliage et s'étaient superposées à eux. Ces variétés écrites, d'ailleurs très proches l'une de l'autre, nos clercs, nos écrivains continueront à les raffiner, à les développer vers une homogénéité encore plus poussée. Cette aspiration ne se manifeste pas dans tous les milieux sociaux à un même rythme et aussi conséquemment. Au début, il n'y a que les scribes, dont le métier est l'écriture, qui évitent certains traits dialectaux, mais bientôt ce même phénomène peut s'observer aussi dans les textes des seigneurs cultivés, et vers la fin du siècle l'usage de la langue hongroise supradialectale qui, semble-t-il, compte désormais parmi les éléments de l'érudition, se répand de plus en plus au sein de la petite noblesse de culture latine. Dans ce processus, les écoles ont sans conteste joué un rôle très important, particulièrement les écoles protestantes où, quoiqu'à un échelon évidemment peu élevé, l'enseignement de la lecture et de l'écriture en langue maternelle est néanmoins introduit, et les maîtres d'école, sortis pour la plupart des rangs des clercs errants, répandent aussi par l'intermédiaire des écoles leurs idéaux linguistiques qui se cristallisent de plus en plus.

C'est surtout dans le style soigné, châtié, que l'on évite les traits considérés comme dialectaux. Dans une lettre qui n'a pas été signée par son maître,

le secrétaire de l'homme de cour Ferenc Pesti emploie beaucoup plus de traits dialectaux que dans celle que son patron a signée de sa propre main (par ex. *ő szent fölsége* 'sa sainte Majesté' ~ *ő felsege* 'sa Majesté', *vérömmel* 'avec mon sang' ~ *énnekem* 'pour moi', *segétttem* 'j'ai aidé' ~ *elégítenem* 'à satisfaire' etc. dans ces exemples l'*ő* au lieu de *é*, l'*é* au lieu de *i* sont dialectaux). Dans les lettres qu'András Báthori écrivait lui-même aux années cinquante, l'emploi des formes en *i* c'est à dire des formes patoisantes est encore général, par ex. *iratník* 'je ferais écrire', *liszen* 'il y aura', *végez* 'effectue', *tekíletes* 'parfait'; à la fin du siècle, dans les lettres qu'il écrivait lui-même, István Báthori évite généralement les formes en *i*, mais de temps à autres il en emploie tout de même par inadvertance et c'est ainsi que s'opposent *azért* et *ezért* 'c'est pourquoi', *része* et *rísze* 'sa part', *törvény* et *törviny* 'loi', *egészség* 'santé' et *segítség* 'aide', etc. quoique ces formes deviennent de plus en plus rares même dans ses lettres personnelles de caractère confidentiel, et qu'elles soient totalement absentes de ses écrits officiels. Le dialecte local que parlait probablement son père tout comme lui-même, était fortement marqué de formes en *i*, mais il les évitait dans la langue écrite et les bannissait totalement de ses textes soignés. C'est également de la fin du siècle que date la correspondance des trois Telegdy. Cette famille appartenait à la noblesse moyenne aisée. Les lettres des deux frères, Pál et János sont fortement marquées de formes en *i*, comme par exemple *kírem* 'je vous prie', *egítségben* 'en bonne santé', *életedet* 'ta vie', *beszillünk* 'nous parlons' etc. (cfr. *kérem*, *egészségben*, *életedet*, *beszélünk* etc.) et elles sont généralement assez dialectales, bien qu'on puisse déjà y retrouver la pénétration de la norme par exemple dans *szükség* 'besoin', *esedezés* 'prière', *menvén* 'allant', *értem* 'je comprends', *pénz* 'argent', etc. à l'encontre des formes en *-i* beaucoup plus nombreuses. Cependant chez leur soeur Kata à inclination littéraire, les traits dialectaux sont relégués à l'arrière-plan, bien que les formes en *-i* soient encore employées, mais les formes dominantes sont par exemple *életemben* 'de ma vie', *félti* 'craint pour lui', *lélek* 'âme', *vér* 'sang', *szép* 'beau', *régi* 'ancien' etc. et l'on rencontre plus d'une fois à côté de *fű* 'tête' (cfr. *fő*) et de *ű* (*ő*) les formes *jő* 'vient', *ő* 'lui', *bő* 'large' etc. Dans leurs lettres écrites par des scribes, le caractère dialectal est encore beaucoup moins marqué, rares sont les formes en *i* et d'autres traits patoisants comme le dénotent les mots *bőséges* 'abondant' *egészség* 'santé', *lélek* 'âme', *azért* 'pourtant', etc., bien qu'apparaisse çà et là *kírt* 'a demandé' (cfr. *kért*) ou *egítség* 'santé'.

Dans les variétés supra-dialectales de ce genre un certain rôle est évidemment joué par la langue parlée en usage sur le territoire où s'est formée la langue écrite. Quant à savoir si dans la variété écrite que l'on peut considérer comme l'ancêtre direct de notre langue littéraire actuelle, le rôle prépondérant revient au comitat d'Abaúj-Zemplén ou à celui de Bihar, la question ne peut pas être tranchée pour le moment. Il faudrait mieux connaître nos dialectes de l'époque pour pouvoir le faire. Néanmoins il est indiscutable que, chez nous,

ce n'est pas un seul dialecte qui est devenu la langue littéraire, comme par exemple en France celui de Paris et de la région parisienne, en Italie le toscan, en Espagne le castillan, etc., mais plusieurs dialectes se sont fondus en une variété nouvelle, et il s'agit tout au plus de ce que cette langue est relativement plus proche d'un dialecte que d'un autre.

La fusion facile à suivre de la langue des monuments écrits, lettres personnelles et documents officiels, se manifeste bientôt dans les oeuvres imprimées, c'est à dire dans la littérature proprement dite. Les écrivains, étant eux-mêmes au sens large du mot des clercs, des personnes à culture latine, pouvaient d'autant moins se dérober à l'évolution générale que la variante supra-dialectale, tendant à l'unité, était du point de vue pratique beaucoup plus avantageuse dans les oeuvres s'adressant à tout le public hongrois que la multiplicité des dialectes, bien plus souhaitable que le langage fortement teinté de 'couleur locale' qui n'était propre qu'à un qu'une territoire limité. Que ce soient les écrivains eux-mêmes qui, en tant que clercs ou personnes à culture latine participant plus ou moins à ce mouvement inorganisé, tâchent d'employer la variété linguistique sentie plus correcte, ou que ce soient les imprimeurs ou les correcteurs, eux aussi des clercs, qui épurent les écrits des provincialismes en désaccord avec les normes linguistiques en formation, le résultat est évident. La collective fonctionnant sous la direction de Gáspár Károli et à qui nous devons la bible protestante, puis les livres de János Baronyai Deesi, de Péter Károli, de Péter Bornemisza etc., ainsi que du côté catholique András Monoszlai, et à quelque différence près ceux de Miklós Telegdi, de même que la majorité des oeuvres de caractère laïque comme les vers et la prose de Bálint Balassi, tous sont très proches les uns des autres du point de vue linguistique. Dans les lettres de Lőrinc Szegedi (1588, 1593) nous trouvons, conformément à l'origine de l'auteur, un dialecte fortement marqué de formes en *ö*, alors que dans son drame imprimé, *Théophanie* (1575) on ne découvre que de rares traces de cet emploi des formes en *ö*, soit que dans ce livre adressé au public l'auteur lui-même évitât le caractère dialectal, ou que ce fût l'imprimeur-éditeur qui tâchât d'extirper ces vestiges. De telles divergences linguistiques entre les imprimés destinés à la publicité et les lettres de caractère plus personnel, au style plus relâché, peuvent être démontrées aussi chez d'autres auteurs. De la sorte, l'usage et la propagation dans les livres imprimés de la langue en formation dans la couche des clercs et tendant à l'homogénéité, ne faisaient évidemment qu'accroître l'autorité de cette variante linguistique et en favorisaient l'expansion. La bible de Károli, puis dans les trois premières décennies du siècle suivant les oeuvres de Péter Pázmány, qui obtinrent un vif succès et révèlent un brillant talent d'écrivain, furent les plus importantes dans le processus de formation et de fixation de la norme linguistique écrite.

Une preuve irréfutable et en même temps une étape non négligeable de la formation de la variété ou des variétés linguistiques littéraires est la parution

de la première grammaire hongroise. Conformément à la manière de voir et aux buts linguistiques de l'époque, la grammaire n'est pas seulement et pas même en premier lieu la mise au point des faits linguistiques, mais elle a toujours un caractère normatif: elle se propose de déterminer et de fixer les règles du bon usage, comme l'indique la définition donnée au début de la grammaire d'Albert Szenczi Molnár: „La grammaire est l'art de bien parler, donc pour les Hongrois celui de bien parler le hongrois (Grammatica est ars bene loquendi, idque Ungaris Ungarice)”. La *Grammatica Hngarolatina* précitée de Syvester (1539) enseigne encore la langue latine, et si elle a une grande importance dans la littérature grammaticale hongroise, c'est qu'accessoirement, en les comparant avec le latin, elle introduit dans les cadres de la grammaire de nombreux faits linguistiques hongrois. Or, lorsque dans la seconde moitié du XVI^e siècle se forment une ou plusieurs variétés de langage superposées à des dialectes rapprochées l'une de l'autre, c'est à dire que l'idéal linguistique hongrois, l'idée du correct et de l'incorrect en matière de linguistique prennent corps, la première grammaire réellement hongroise paraît à son tour: il s'agit de l'oeuvre d'Albert Molnár intitulée *Novae Grammaticae Ungaricae libri duo* (Première grammaire hongroise en deux livres) (1610) dont le but, comme l'expose l'auteur dans l'introduction, n'est pas seulement de rendre la langue hongroise accessible aux étrangers, mais d'astreindre la langue maternelle à se plier aux règles de la grammaire”.

Bien entendu cette langue littéraire, ou si l'on veut écrite, qui se dégageait peu à peu dans les dernières décennies du XVI^e siècle, ne peut être évaluée au même titre que notre langue littéraire contemporaine, en ce qui concerne l'homogénéité et la régularité. Elle est sans aucun doute l'ancêtre de la langue littéraire d'aujourd'hui, mais à son âge le plus tendre. Selon les fines constatations de László Deme „la norme linguistique existe bien et exerce une certaine influence, mais elle n'est aucunement obligatoire; on la considère plutôt comme coutumière, ou tout au plus imposée par les règles de bienséance”. À la fin du siècle la norme est un peu plus rigoureuse, mais les quelques exemples cités plus haut prouvent que, dans les écrits d'une même personne suivant généralement la norme, surgit de temps en temps avec une fréquence variable une forme irrégulière, dialectale, et il en est de même pour les imprimés. Les écrivains, les clercs, lorsqu'ils prennent la plume en main, évitent les traits dialectaux, surtout lorsqu'ils veulent écrire avec un soin tout particulier, mais leur sens de la norme n'est pas encore bien solide. Il est probable du reste que la langue écrite n'est suivie que de loin par la langue parlée; cette dernière est toujours un dialecte, ou est en tout cas bien plus dialectale que la langue visible, et l'écrivain ne peut se débarrasser complètement de son influence. Chez nous, la langue parlée courante n'est donc que secondaire, elle ne s'adapte à la langue écrite que peu à peu, avec un certain retard. Dans cette dernière, l'écrivain s'efforce d'approcher un idéal supra-dialectal plus élevé, mais il lui

arrive de trébucher et d'introduire dans son texte par ci, par là, une forme dialectale dissonante; dans la langue parlée, par contre, la base est dialectale, bien que l'influence de la langue écrite en désagrège aussi peu à peu l'unité interne. Il est en tout cas incontestable que le chercheur de l'histoire des dialectes qui espère connaître par une source bien datée et pouvant être localisée avec certitude le dialecte du lieu en question, se heurte à tout moment, dans les dernières décennies du XVI^e siècle, à une langue écrite absolument indépendante du patois ou tout au moins en voie de le devenir, qui ne révélera donc que très peu, ou éventuellement rien du tout, du dialecte maternel de son auteur.

Après avoir parlé assez longuement des mobiles et des circonstances de la formation d'une telle variété de langage, jetons un bref coup d'oeil sur la langue des textes écrits, examinons en quoi consiste dans ses traits principaux cette fusion linguistique, quels étaient les traits dialectaux qu'évitaient les clercs, de même que les seigneurs et les gens de la noblesse moyenne ayant une culture analogue à la leur, dans quels faits et dans quelle mesure la formation de la langue écrite homogène progressa jusqu'à la fin du XVI^e siècle. Soumettons à un examen la variété de langue écrite qui prédominait visiblement, ou tout au moins avait une influence facile à démontrer, des comitats de Gömör, Abaúj, Zemplén, jusqu'au comitat de Krassó-Szörény, à travers ceux d'Ung, Bereg, Szatmár, Szabolcs, Bihar, Kraszna. L'usage de la chancellerie transylvanienne, qui a probablement eu une part importante dans la propagation et peut être même la formation de cette variété de langage, présente des normes très rapprochées de cette dernière. La chancellerie du palatin hongrois elle-même, et jusqu'aux scribes renégats au service des Turcs sous leur occupation, tous subissaient l'influence de cette norme. En général la langue écrite de ce territoire est l'ancêtre direct de notre langue littéraire contemporaine et, à travers elle, de notre langue nationale contemporaine. L'état actuel des recherches permet de classer de la manière suivante les traits principaux caractéristiques de cette variété de langue écrite à la fin du XVI^e et au début du XVII^e siècle.

I. Le plus frappant est peut-être le fait qu'on évite soigneusement l'emploi des formes en *i*. Sur la plus grande partie du territoire indiqué vivaient incontestablement des dialectes avec ces formes en *i*, même au XVI^e siècle; malgré cela le dialecte en *i* que Sylvester avait encore essayé d'élever au rang de langage littéraire et qui se présente aussi parfois chez d'autres écrivains vers le milieu du siècle, est relégué à l'arrière-plan, et ceci d'autant plus que la culture linguistique de l'auteur de l'oeuvre écrite est plus grande, et son style plus soigné. L'emploi des formes en *i* ne se rencontre plus guère que dans le suffixe *-ít* où il est coutumier — en regard de la variante *-ét* —, tout comme dans notre langue littéraire et courante contemporaine: *megháborít* 'il trouble',

igazít 'il ajuste', *pusztít* 'il détruit', *szállít* 'il transporte', *homlít* 'il provigne' etc. etc., bien que figurent aussi — assez rarement — les formes du type *szólét* 'il appelle', *hasét* 'il fend'; néanmoins ces dernières, provenant généralement des bords du territoire en question, sont probablement en marge de la norme, et la lutte dans ces régions du pays est terminée au profit de *-ít*. De même, dans la lutte de *-ég* ~ *-ig*, c'est la variante *-ig* (*alig* 'à peine', *eddig* 'jusqu'ici', *mindig* 'toujours', *házig* 'jusqu'à la maison' etc.) qui l'a emporté. Par ailleurs, c'est généralement la forme en *é* qui est régulière: *kér* 'il demande', *régi* 'ancien', *néz* 'il regarde', *szép* 'beau', *-ség*, *-és* (suffixes) etc., etc. Dans certains cas, la norme tolère des formes doubles, comme *kíván* ~ *kéván* 'il désire', *kísér* ~ *késér* 'il accompagne' etc., *szerint* ~ *szerént* 'selon'.² Évidemment, à côté des formes générales en *-é*, nous rencontrons aussi des formes en *-í*, surtout dans des textes moins soignés, mais il est hors de doute que la très grande majorité de nos clercs tâchaient d'éviter les formes en *-í*.

2. L'usage hésite en ce qui concerne la question de l'emploi des formes en *ű* (au lieu de *ő*) qui présente à plus d'un égard les mêmes caractéristiques que l'emploi des formes en *í*. Les formes *fő* ~ *fű* ('fej = tête'), *ő* ~ *ű* 'lui', *jő* ~ *jű* 'il vient', *kő* ~ *kű* 'pierre', *lőn* ~ *lűn* 'il fut' etc. sont très mélangées, mais pour ce qui est des monosyllabiques, la balance penche de plus en plus nettement en faveur de *ő*. Les formes comme *gyűrő* 'bague', *nevő* 'nommé', *háboró* 'guerre' etc., sont encore acceptées, semble-t-il, mais celles du type de *gyűrű*, *nevű*, *háború* commencent peu à peu à prendre le dessus. Les variantes illabiales en *é*, comme *lén* 'il fut', *fé* 'tête', *bé* 'large', *gyíré* 'bague' *eré* 'force' etc., sont tout à fait en dehors des normes, c'est à dire qu'on les considère comme des fautes.

3. Les formes du parfait *tött* 'il fit', *lött* 'il devint', *vött* 'il prit' au lieu de *tött*, *lött*, *vött* des verbes *tesz*, *lesz*, *vesz* sont générales. Cependant l'emploi des formes en *ő* est du reste un peu moins répandu que dans la langue littéraire et courante de nos jours: les formes générales sont *per* 'procès', *felett* 'au dessus de', *setét* 'sombre' etc. (en face de *pör*, *fölött*, *sötét*). L'emploi d'un *ő* au lieu de l'*é* fermé de la syllabe inaccentuée, les variantes *veszön* 'il achète', *értötte* 'il a compris', *kéröm* 'je vous prie' *véröd* 'ton sang' etc. connues dans de nombreux dialectes, manquent (ou sont plutôt exceptionnelles et en marge de la norme), par contre après un *ő* ou un *ű* de la syllabe radicale, l'*ő* devient général au lieu de l'*é*, comme dans *között* 'entre' (et non *között* comme dans Heltai, ou même *között*), *földön* 'à terre' (et non *földén*), *ütött* 'il a frappé' (et non *üttött*) etc.

² Les formes doubles sont tolérées même par la norme évoluée et stricte de nos jours, comme *fel* et *föl* 'en haut', *fő* et *föl* 'il bout', *motring* et *matring* 'écheveau', *ad* et *ád* 'donne', *hora* et *horá* 'où' etc. Bien entendu, à cette étape initiale de l'évolution linguistique, les formes doubles étaient beaucoup plus nombreuses, comme il ressort de ce qui suit.

L'assimilation labiale existe également dans *-höz* ~ *-hez* 'chez', *-ször* ~ *-szer* 'fois', qui possèdent donc dès lors trois formes (*-hoz*, *-höz*, *-höz* etc.), donc *kézhez* 'à la main', mais *szőlőhöz* 'à la vigne' (et non *szőlőhez* ou même *széléhez*), *egyszer* 'une fois', mais *ötyszer* 'cinq fois' (et non *ötszer*) etc.³ On peut également considérer comme définitive, en regard de l'*é* de certains dialectes, la forme avec arrondissement des lèvres, comme nous l'avons mentionné plus haut: *erdő* 'forêt' (et non *erdé*), *külső* 'extérieur' (et non *kilsé* ou *külsé*) etc.

4. De l'opposition *ü* ~ *i* (*ű* ~ *í*) des dialectes, c'est la variante *ü* qui devient la norme dans la plupart des mots entrant dans cette catégorie: *küld* 'il envoie', *külső* 'extérieur', *szükség* 'besoin' etc. (et non *kild*, *kilsé*, *szikség*), bien que dans certains mots nous trouvions encore *i*: *izen* 'il fait dire', *mível* 'il cultive', *Filep* 'Philippe', et jusqu'à nos jours *idő* 'temps'.

5. L'hésitation est assez grande dans l'usage des variantes *-ból*, *-ből*; *-ról*, *-ről*; *-tól*, *-től*, 'de' ~ *-bül*, *-bül*; *-rül*, *rül*; *-tül*, *-tül*. De ce point de vue la norme ne s'est pas encore fixée, mais les variantes suffixales *-bél*, *-rél*, *-tél* sont incontestablement en marge de la norme. L'évolution traditionnelle du suffixe original *-ból*, *-böl* (*-bél*), *-ról*, *-röl*, *-tül*, *-tül* présente à cette époque la plus grande variété, partout dans le pays. Dans certains endroits n'ayant aucun rapport entre eux, le type traditionnel *-böl*, *-röl*, *-tül* vit encore, comme par exemple dans la langue écrite du territoire qui nous intéresse, mais l'égalisation est déjà commencée depuis longtemps dans toutes les directions, et à la fin du siècle nous trouvons soit des variantes générales à voyelle *ü*, *ű* soit des variantes formées régulièrement avec les voyelles *ó*, *ő*, soit encore un mélange des deux selon des systèmes différents ou éventuellement sans système. Ces variantes peuvent encore toutes figurer dans la langue écrite, et leur usage est probablement déterminé par la langue parlée locale. Les exemples caractéristiques de ce territoire sont donc *székedből* 'de ta chaise', *akaratjából* 'de sa volonté', *kiről* 'de qui', *járásról* 'de l'allure', *ő szent felségétől* 'de sa sainte Majesté', *urunktól* 'de notre seigneur' ~ *atyjától maradott házból* 'de la maison laissée par son père', *földből* 'de terre', *forintről* 'du florin', *levélről* 'de la lettre', *Ferentől* 'de François' etc., etc. Cependant, sur le grand territoire que nous examinons ici, bien que les variantes soient très nombreuses, l'évolution approche déjà du type actuel *-ból*, *-böl*, *-ról*, *-röl*, *-tól*, *-töl*. Malgré tout il est caractéristique de cette époque d'effervescence, de transformation, que l'on voie souvent coexister dans un même texte des formes différentes, comme par exemple dans un acte de procédure de Jászó, daté de 1580: *éntézésünkől* 'de

³ L'*e* de *-hez* et de *-szer* est au fond un *e* fermé (*ē*), mais il est impossible de déterminer lequel est général d'*e* ou d'*ē* dans cette norme qui ne fait pas de distinction dans la notation de ces voyelles. Il est probable que les deux prononciations étaient tolérées, tout comme dans la langue littéraire d'aujourd'hui.

notre disposition', mais *örökségébül* 'de son héritage'. La norme n'a donc fait que rétrécir, mais elle ne se fixera que dans plusieurs siècles (pour ainsi dire à nos jours).

6. Dans la flexion possessive, la variante *-unk*, *-ünk* évince à la fin du siècle la variante *-onk*, *-önk*, *-énk* : *urunk* 'notre seigneur', *levelünk* 'notre lettre', au lieu de *uronk*, *levelönk* ou *levelénk*), et il en est de même dans la conjugaison : *vöttünk* 'nous avons acheté', *jövünk* 'nous sommes venus', *vagyunk* 'nous sommes', *adunk* 'nous donnons' (et non *vöttönk* ou *vötténk*, *jövönk* ou *jövénk*, *adonk*, *vagyonk*). Sporadiquement il existe encore des tendances à maintenir dans la flexion possessive la variante *-onk*, *-önk*, mais dans la conjugaison l'emploi de *-unk*, *-ünk* reste conséquent; ainsi on a dans un même texte *gyültünk* 'nous sommes réunis', mais *gyülekezetünk* 'notre assemblée', *könyörgünk* 'nous nous implorons', mais *Istenünknek* 'à notre Dieu'. — C'est également la forme actuelle qui domine dans la première personne du pluriel de la conjugaison objective : *adjuk* 'nous le donnons', *hoztuk* 'nous l'avons apporté', *kérjük* 'nous vous prions', *tisztelhesük* 'que nous le puissions honorer' etc., le type *keressök* 'nous le cherchons', *látjuk* 'nous le voyons' est rare, il est sans doute en marge de la norme et doit donc compter pour une faute. Par contre la désinence possessive de la 3^e personne désignant plusieurs possesseurs diffère des formes actuelles — *-uk*, *-ük*, *-juk*, *-jük* — et présente trois alternances vocaliques : *oltalmok* 'leur protection' (aujourd'hui : *oltalmuk*), *szőlőjük* 'leur vigne' (aujourd'hui *szőlőjük*), *kezek* 'leur main' (aujourd'hui *kezük*), mais à la place de ce dernier nous trouvons déjà plus d'une fois une voyelle labiale : *kezők* 'leur main', *kegyelmők* 'leur grâce', etc.

7. L'usage hésite également en ce qui concerne la forme du suffixe *-val*, *-vel* 'avec', mais le type *kézzel* 'à la main', *urammal* 'avec mon maître' prévaut nettement dans la langue écrite sur les formes *kézvel*, *uramval* ; il semble cependant que la norme tolère aussi cette dernière variante.

8. Des suffixes *-ban*, *-ben*, de même que *-ba*, *-be* (indiquant comme les précédents le lieu où l'on est)⁴ la langue écrite adopte de plus en plus les formes *-ban*, *-ben*, conservant la différence de fonction des deux variantes.

9. Un phénomène qui s'est maintenu conséquemment dans la langue écrite depuis l'époque des manuscrits et qui n'a toujours pas disparu est que, à la 2^e personne du singulier de l'impératif des verbes dont le radical tronqué se termine par *-t*, il existe auprès de la forme *tekintsed* 'considère-le' et du plus rare *tekintsd*, dans la langue d'ailleurs la plus choisie, une variante du type

⁴ Les suffixes *-ba*, *-be* désignent, à l'origine et à travers toute l'histoire de la langue jusqu'aujourd'hui, le lieu vers lequel on tend.

tekints, et ceci non seulement devant les noms à initiale consonantique, mais dans n'importe quelle position; par exemple: *tarts mēg a te nyomorult anyaszentegyházadat, nē pusztíts el, Űristen . . . az te örökségedet* 'garde ta misérable Église, ne détruis pas ton héritage, Seigneur'; ou dans des textes littéraires: dans l'Électre de Péter Bornemisza: *Nē keseríts ezzel az tē édēs anyádat* 'N'afflige pas ta mère par cela', dans la Bible de Károli: *gyűjts egybe a néped* 'rassemble ton peuple', etc. Ces formes sont considérées comme erronées par le sentiment linguistique hongrois contemporain. On s'attendrait à des formes *tarts(a)d*, *pusztíts(a)d*, *keseríts(e)d*, *gyűjts(e)d*.

10. Le langage des hommes de lettres suit fidèlement une vieille tradition écrite en maintenant conséquemment le *l* dans des mots comme *volt* 'il était', *told* 'il rajoute', *föld* 'terre', *kiált* 'il crie', *tölt* 'il remplit' etc., alors que dans cette position la chute de *l* remonte bien avant dans le Moyen âge (on en trouve des exemples dans le Halotti Beszéd 'Oraison funèbre'), et elle était caractéristique d'une grande partie de nos dialectes à la fin du XVI^e siècle.

Il convient de souligner de nouveau que toutes ces règles, dont la grande majorité sont conformes à celles de notre langue littéraire contemporaine, ne se font naturellement pas valoir avec une rigueur totale, et l'on peut seulement constater que nos hommes de lettres aspirent à les faire valoir et évitent les formes aberrantes, dans la mesure de leurs connaissances, de leur culture, de leur conscience linguistique. C'est pourquoi nous observons dans l'usage écrit de l'époque, sur le territoire en question comme ailleurs, des infractions diverses aux règles, mais il n'existe presque pas de texte écrit, si primitif soit-il, dans lequel on ne puisse discerner nettement l'aspiration à une langue supra-dialectale, jugée plus choisie par l'auteur, une certaine mise en valeur des règles mentionnées et d'autres analogues, mais moins importantes (qui à l'époque n'étaient bien entendu ni prescrites ni même formulées).

Il semblera sans doute étonnant que dans la succincte analyse présentée ci-dessus nous n'ayons touché que des questions formelles, alors que l'unification a dû sans aucun doute se manifester dans d'autres domaines aussi, comme l'emploi des mots et locutions, syntagmes invariables, tours de langage, comparaisons stéréotypées, dans le sens des mots, la vitalité et la fréquence des suffixes, la fonction des terminaisons, la structure des phrases, etc. Or ces questions, nous ne les voyons pas encore bien nettement. Les recherches portant sur l'histoire de la langue littéraire, et parallèlement sur celle des dialectes, constituent un domaine tout récent de notre science linguistique (au fond, elles ne remontent qu'à une bonne dizaine d'années). Sur ce plan nous rencontrons des problèmes si complexes que nous ne pouvons guère penser pour le moment à autre chose que la mise au point des questions formelles, et même ces examens formels se heurtent à de nombreuses difficultés encore irrésolues. Il faudra le travail de recherche minutieux et délicat de plus

d'un spécialiste avant de pouvoir nous former une image tant soit peu complète de tous les aspects des manifestations linguistiques de cette époque.⁵

En ce qui concerne la formation de la langue écrite des clercs, nous avons plusieurs fois rappelé que les normes en voie de cristallisation de cette langue n'étaient pas homogènes pour tout le territoire hongrois, mais qu'il y avait des divergences entre les normes dominantes, valables ou tendant à l'être, caractéristiques aux diverses régions. C'est pourquoi nous avons puisé nos exemples non pas dans le territoire magyarophone entier, mais seulement dans une partie, d'ailleurs considérable, du pays. Cependant ces variantes territoriales ne correspondent pas chacune à un dialecte déterminé mais elles étaient issues du nivellement de différents groupes de dialectes. Ces langues écrites en usage dans telle province ou telle autre, comme celle que nous avons esquissée dans ce qui précède, étaient très proches l'une de l'autre et, en outre, la variété nord-orientale-orientale a fortement influencé les autres tant dans son ensemble que par ses phénomènes particuliers. Des normes de ces différentes régions, sans exception, ont cela de commun que leur application conséquente ne peut être appréciée à l'échelle de la langue de nos jours, des hésitations plus ou moins importantes existent dans presque toutes nos sources, mais l'évincement de certains traits dialectaux est caractéristique de chacune d'entre elles, et la statistique des variétés aberrantes montre clairement la norme, l'idéal linguistiques vers lequel tendait l'écrivain.

Si nous comparons par exemple la langue des clercs de la Hongrie occidentale avec celle que nous venons d'examiner, nous trouverons entre elles des différences indiscutables. Ainsi le suffixe *-ít* se présente généralement sous la forme *-ét* dans les sources écrites et imprimées provenant des territoires occidentaux, probablement parce qu'à l'ouest c'est la forme qui prédomine dans la langue parlée, dans l'enchevêtrement dialectal d'un vaste territoire: *megbizonyét* 'il prouve', *tulajdonét* 'il attribue', *készét* 'il prépare', *indét* 'il met en marche', *térét* 'il restitue', *vonyét* 'il hurle', — etc. Le passé de *tesz* 'il fait', *lesz* 'il devient', *vesz* 'il prend' est généralement *tëtt*, *lëtt*, *vëtt* (et non *tött*, *lött*, *rött*). Les formes en *ö* sont un peu plus fréquentes qu'à l'est, et nous trouvons un *ö* au lieu de l'*ë* ($\sim e$) de notre langue courante contemporaine en syllabe inaccentuée, surtout dans les œuvres de caractère littéraire,⁶ par ex. *rëttenetös*, 'ter-

⁵ Ainsi par exemple nous ne savons pas si les diphtongues dialectales qui dominent actuellement dans une grande partie de la région: située au-delà de la Tisza, comme *jou*, *jau* 'bon', *vout*, *vaut* 'était', *zöüd*, *zeüd* 'vert' etc. existaient déjà dans la seconde moitié du XVI^e siècle. Elles ne se sont jamais introduites dans l'usage écrit, mais il se peut que seule la langue écrite les ait conséquemment repoussées. Or c'est justement parce qu'elles ne figurent pas dans nos monuments qu'il est impossible de déterminer l'époque où elles se sont formées.

⁶ Selon les observations de Mme. Erzsébet E. Abaffy, il y a sur ce territoire une norme linguistique officielle, et une norme littéraire qui en diffère légèrement. Il se peut qu'à cette époque il en était de même ailleurs aussi, mais cette question demande à être encore élucidée.

rible', *hütötlen* 'infidèle', *tégöd* 'toi', *kéröm* 'je vous prie', *édös* 'doux' etc., cfr. *rettenetes*, *hitetlen*, *téged*, *kérem*, *édes* etc. dans d'autres régions, comme dans le langage commun d'aujourd'hui (il est à noter que ceci diffère du dialecte contemporain de cette région). En outre, dans un certain nombre (d'ailleurs pas très grand) de mots, c'est également la variante en *ö* qui est de rigueur dans la voyelle radicale, comme *szöm* 'oeil', *csöndes* 'silencieux', *mögött* 'derrière' etc. (au lieu de *szem*, *csendes*, *megett*, etc.).

Par ailleurs, la norme de la Hongrie occidentale s'identifie dans ses traits principaux à la norme nord-orientale-orientale dont les règles ont été établies plus haut. Les hésitations même, les cas de norme double sont en gros semblables à ceux qu'on observe dans cette dernière. L'aspect un peu aberrant des textes vient surtout des formes dialectales mêlées çà et là au texte écrit. Néanmoins les diphtongues du type *üö*, *uo*, communes dans les comitats occidentaux, ne figurent jamais dans les textes écrits, et les diphtongues du type *ié* apparentées aux précédentes ne se rencontrent que dans les textes les plus rudimentaires, ce qui prouve qu'elles devaient être exclues de la norme.

Dans des sources provenant de ce même territoire et datant de quelque dix à vingt ans plus tôt, les différences sont beaucoup plus nombreuses, comme *vót* 'il était', *vóna* 'il serait'; *pöröl* 'il querelle'; *szintín* 'également'; *kü* 'qui', *kild* 'envoie' etc. (en face de *volt*, *volna*; *perel*, *szintén*; *ki*, *küld* du langage écrit des autres contrées). Ce fait indique aussi le nivellement progressif des normes. L'influence de la norme orientale-nord-orientale se manifeste même dans les rares endroits où la langue écrite occidentale diffère encore de l'orientale-nord-orientale: on rencontre déjà le suffixe *-ít*, on relève çà et là les formes *tött*, *lött*, *vött* et une hésitation, un affaiblissement semble aussi se montrer dans l'emploi des formes en *ö*.

Une différence essentielle par rapport à ces dernières peut être démontrée dans la norme dominante du territoire occupé par les Turcs, particulièrement dans les écrits des scribes rénégats. Leur langue diffère surtout des précédentes par l'emploi des formes en *ö*; cette voyelle *y* remplace très fréquemment, pour ainsi dire généralement l'*ë* bref fermé des autres dialectes: *ellenközö* 'hostile', *lesöket* 'des embuscade', *eszökben vöszik* 'ils remarquent', *mindön* 'tout', *föl* 'en haut', *mönnek* 'vont' etc. (cfr. *ellenkezö*, *leseket*, *eszökbe*, *minden*, *fel*, *mennek* etc. des autres régions). C'est dans cette langue qu'écrivent la grande majorité des scribes des pachas au XVI^e siècle, mais les écrits des autorités hongroises (par ex. le conseil municipal de Tolna) de l'époque de l'occupation turque emploient eux aussi les formes en *ö*. Toutefois les normes d'autres régions, particulièrement celle du territoire oriental-nord-oriental pénètrent aussi dans cette partie du pays, généralement par l'intermédiaire de clercs rénégats originaires de ces régions. Évidemment, il se peut que ces textes nombreux et employant des formes en *ö* à un degré plus ou moins élevé, mais toujours très important, ne représentent pas une norme, mais simplement le dialecte de leur auteur.

Cependant ces formes étant si générales dans les sources, et leurs rares vestiges se retrouvant dans la langue des clercs issus d'autres territoires où elles n'étaient pas connues, on peut supposer qu'il a existé, tout au moins transitoirement une sorte de norme utilisant ces formes en *ö* sur le territoire ou une grande partie du territoire occupé par les Turcs.

Néanmoins, on peut observer la pénétration de normes venant de l'Est-Nord-est dans les lettres de certains scribes turcs, et les traces de cette influence se multiplient vers la fin du siècle. Ainsi les lettres du scribe turc „Dervish literatus de Debreczin” et d'autres, montrent l'affaiblissement progressif de la norme qui prescrit les formes en *ö*, ou plus exactement le mélange de deux normes. Nous rencontrons des phénomènes analogues dans les écrits de Mezö-túr provenant des autorités hongroises (sous la domination des Turcs).

En résumé, nous pouvons donc établir que, par suite de l'activité des clercs, la langue écrite s'est à la fin du XVI^e siècle séparée du dialecte. L'alliage de divers dialectes a donné plusieurs variétés de langage écrites (4 ou 5 en tout) différant plus ou moins l'une de l'autre par unités territoriales. Bien que les normes de ces langues écrites présentent des divergences, les traits communs sont encore plus nombreux, et elles rassemblent les variantes écrites régionales en une unité nationale plus grande, bien que plus lâche.

Dans la langue des imprimés, quoiqu'on trouve d'assez nombreux textes au caractère passablement dialectal, ce sont généralement les normes d'un vaste territoire qui prévalent, ou pour le moins les normes territoriales qui se mêlent dans une proportion et à un degré variables (naturellement avec quelques infiltrations dialectales).

Ainsi la langue de Bornemisza, natif de Pest, correspond presque entièrement aux normes orientales-nord-orientales, et n'en diffère que par quelques traits sans grande importance. C'est ainsi qu'on y rencontre des formes en *ö*: *röstség* 'paresse', *röddenetes* 'terrible', *fölöl* 'du haut de', *értöttem* 'j'ai compris', *föltötte* 'il craignait pour' etc., se limitant du reste à certains mots, de même que, dans certains exemples peu nombreux, des formes en *i*: *fírfiú* 'homme', *kisírtet* 'revenant', *níha* 'parfois' (mais par contre *kéncs* 'trésor', *kéván* 'désire', *némely* 'certain') etc. (cfr. *férfiú*, *kisértet*, *néha* ; *kincs*, *kíván* d'aujourd'hui). C'est également de cette norme que se rapprochent Bálint Balassi (originaire du Nord) et la plupart des écrivains de cette époque.

Il est étonnant que malgré ce nivellement considérable de la langue écrite, l'orthographe présente encore de très grandes divergences, comme le montrent les textes de l'époque. Ce fait est réellement curieux pour une langue prévalant presque uniquement par écrit, et s'explique peut-être par l'usage différent des diverses écoles ou groupes scolaires. Par ailleurs, il est hors de doute que l'orthographe aussi évolue également dans le sens de l'homogénéité. À la fin du siècle, les dernières traces de l'orthographe hussite, certaines lettres à signe diacritique, comme *o*, *g*, *l'* etc., disparaissent complètement ou devien-

nent exceptionnelles. Dans la notation des phonèmes *ō*, *ū*, ce sont les graphies *ô*, *û*, (*ŭ*) ou *o*, *u* (*ũ*) ou leurs variantes qui gagnent nettement du terrain sur les graphies doubles *eo*, *ew*, *eu*. Les formes *ô* (*ô*, *ö*, *ó*, *ò*, etc. etc.) et *ō*, *o* etc. ne sont au fond que les variantes d'une même notation, car dans l'écriture courante on écrit souvent la lettre *e* avec deux traits verticaux comme jusqu'à nos jours dans l'alphabet allemand dit gothique. Le *z* à valeur phonique *sz* est évincé de plus en plus par *sz* (*ß*). L'indication de la longueur des voyelles (*á*, *é*, *ó*, *ú*) se répand aussi, bien que dans la pratique elle n'ait prévalu pendant longtemps que d'une façon très négligente et inconséquente. — Des différences plus importantes subsistent dans la notation des phonèmes *cs*, *c*, *zs*. On distingue ordinairement, à cet égard, une orthographe protestante et une catholique, mais ces types différents ne restent aucunement la particularité exclusive de l'un ou de l'autre culte. L'orthographe dite protestante est formulée par Albert Szenczi dans sa grammaire hongroise (1610), conformément au degré d'évolution qu'elle présentait, en gros, à la fin du XVI^e siècle. Il enseigne, pour les consonnes mouillées, les notations coutumières de nos jours encore: *gy*, *ty*, *ly*, *ny*, mais il utilise aussi l'*y* dans les diphtongues (*Nyáy* 'troupeau', *FeyBe* 'hache', *Uyság* 'nouvelle' etc.); par ailleurs il sépare déjà nettement le *j* et l'*i*, qui étaient à l'origine les variantes formelles d'une même lettre, tous deux pouvant être le signe graphique soit d'une voyelle, soit d'une consonne. En position finale, Albert Molnár écrivait encore régulièrement à l'instar de Heltai, *c* au lieu de *k* (*háznac* 'à la maison', *néznec* 'regardent' etc.). Il transcrit le phonème *cs* par les groupes *cz*, *ts*, et *c* par *tz*. Il est d'ailleurs caractéristique de l'instabilité de l'orthographe à cette époque qu'Albert Molnár juge utile de mentionner, en dehors de la notation employée et recommandée par lui, une série d'autres graphies, comme par exemple *n̄*, *n'* à côté de *ny*; *g'*, *ġ*, *g''* à côté de *gy*; en dehors du groupe *cz* de valeur phonique *cs*, il indique les graphies *ch*, *cs*, et même *czi*, *csi*, *tsy*, etc. L'orthographe dite catholique, basée sur la traduction de la bible par Káldi, écrit *ch* pour *cs* — ce que Pázmány remplacera par *cs*, évinçant ainsi la forme *ch* — elle transcrit *c* par *cz*, mais par contre, pour *zs*, elle se sert d'une nouvelle lettre, le *z* à signe diacritique (*ž*, *z'* etc.). qui n'avait pourtant aucune tradition dans l'histoire de l'orthographe hongroise. Káldi transcrit conséquemment le phonème *k* par la lettre *k*, et jamais par *c*. C'est également lui qui essaie d'indiquer la longueur dans *ô* et *û* par *ô'* et *û'*, mais cette graphie n'a jamais pu se répandre.

En ce qui concerne les faits et commentaires relatifs à la linguistique, à l'histoire des civilisations etc. traités dans ce chapitre, des renseignements plus détaillés sont donnés par les oeuvres suivantes:

Horváth, J. : Az irodalmi műveltség megoszlása [= La répartition de la culture littéraire]. 1935; *Id.* : A reformáció jegyében [= Sous le signe de la Réformation]. 1953;

Novák, L. : A nyomdászat története [= L'histoire de l'imprimerie];

Fitz, J. : A magyar nyomdászat, könyvkiadás és könyvkereskedelem története [= L'histoire de l'imprimerie, de l'édition et du commerce de livres en Hongrie]. 1959;

Pais, D. : A magyar irodalmi nyelv [= La langue littéraire hongroise]: A II. Országos Nyelvészkongresszus, 123 et suiv, 1954.

Papp, L. : A XVI. század végi nyelvjárásaink tanulmányozása [= L'étude de nos dialectes de la fin du XVI^e siècle]. 1959; *Id.* : Nyelvjárás és nyelvi norma a XVI. század végi deákjaink gyakorlatában [= Dialecte et norme linguistique dans l'usage de nos clercs à la fin du XVI^e siècle]. 1961;

Abaffy, E. : Sopron megye nyelve a XVI. században [= La langue du comitat de Sopron au XVI^e siècle (sous presse); *Id.*: A labializáció ingadozása Pesti Gábor nyelvében [= Les variations de la labialisation dans la langue de Gábor Pesti; MNy. XLIX, 335 et suiv.;

Vértes, O. A. : Nyelvjárási változatok vagylagos jelölése Dévai Bíró helyesírásában [= Notation alternative des variétés dialectales dans l'orthographe de Dévai Bíró]: MNy. LIV, 22 et suiv.;

Deme, L. : A XVI. század végi nyelvi norma kérdéséhez [= Contributions à la question de la norme linguistique de la fin du XVI^e siècle]. 1959; *Trócsányi, Z.* : Régi magyar nyomtatványok nyelve és helyesírása [= La langue et l'orthographe des vieux imprimés hongrois]. 1935;

Molnár, J. : A könyvnyomtatás hatása a magyar irodalmi nyelv kialakulására a XVI. században [= L'influence de l'imprimerie sur la formation de la langue littéraire hongroise au XVI^e siècle]. 1963;

Eckhardt, S. : Szegedi Lőrinc levelei [= Les lettres de Lőrinc Szegedi: MNy. XLVII, 99;

Bárczi, G. : A tárgyas igeragozás használata Zrínyi műveiben [= L'usage de la conjugaison objective dans les oeuvres de Zrínyi]: Pais-Emlékkönyv 206 et suiv.; *Id.* : A tárgyas igeragozás történetéből [= Un chapitre de l'histoire de l'usage de la conjugaison objective]: MNy. LIV, 257 et suiv.;

Klemm, A. : A magyar történeti mondattan [= La syntaxe historique hongroise]. 1928;

Sous la rédaction d'*Endre Varga* : Úriszék. XVI—XVII. századi jegyzőkönyvek [= Cours de justice seigneuriales. Procès-verbaux des XVI^e—XVII^e siècles]. 1958;

Takáts, S. — *Eckhardt, F.* — *Szekfü, Gy.* : A budai basák magyar nyelvű levelezése I. [= La correspondance en langue hongroise des pachas de Buda I.]. 1915.

Г. БАРЦИ: ПРОИСХОЖДЕНИЕ ВЕНГЕРСКОГО ПИСЬМЕННО-ЛИТЕРАТУРНОГО ЯЗЫКА

(Р е з ю м е)

В период до поражения венгров при Мохаче (1526) было два очага, где смутно начинали вырисовываться очертания единого венгерского письменно-литературного языка: королевский двор и монастыри. После мохачского поражения королевский двор и жители большинства монастырей были вынуждены покинуть родину и тем самым значение их в культурной жизни страны в общем свелось на нет. — Однако в XVI. столетии — независимо от прервавшихся прежних начинаний — развитию венгерского языка способствовали разные факторы: реформация, которая общалась с народными массами на родном языке, книгопечатание, гуманистический дух, чуткий ко всему новому, значительное расширение письменности. Все это повышало общественное значение и авторитет родного языка. — В первой половине XVI. века писатели пользовались своими диалектами, но были попытки на создание орфографии, устраняющей диалектные различия, более того, писатель и первопечатник Гашпар Хелтаи попытался создать единый общий литературный язык. Эти попытки не привели к сколько-нибудь прочным результатам. Однако с семидесятих годов XVI. века писаря, выходцы из народа или из мелких дворян, под натиском турков оставившие свои места и собравшиеся в подвластной королю части страны, а также в Трансильвании, сохранив живое сознание неразрывного единства венгерского народа, проживавшего в стране разделенной на три части, и смутно чувствуя, что важнейшим условием единства народа является единство языка, начали создавать региональные письменные языки, которые не совпадали ни с одним из диалектов, а основывались на нескольких диалектах. Это привело к увеличению авторитета венгерского языка, вслед за которым появилось понятие правильного и неправильного в языке, то есть выработались языковые нормы, которые вскоре были зафиксированы и в грамматиках. Эти региональные письменные языки расходились между собой несколькими важными чертами, но различия были все-таки незначительными. Важнейшим из этих языков был вариант, созданный в северо-восточной и восточной части страны. Его преемником считается и современный венгерский литературный язык. Этот вариант языка уже в конце XVI. века начинал оказывать влияние на западный вариант, а также на письменный язык, созданный в подвластной туркам части Венгрии. Процесс унификации можно проследить пока только в области фонетики и морфологии (и здесь нужно проводить еще дальнейшие исследования), изучение же разделения лексикологических и синтаксических особенностей пока находится в зачаточном состоянии. — Следует отметить, что к изучению фонетического единства нельзя подходить меркой современного нам языка, но стремление к единству, последовательная тенденция избежать некоторых диалектных черт не вызывает никакого сомнения. Эти региональные письменные варианты языка были распространены в последних десятилетиях XVI. столетия как в частной переписке, так и в печати, а под влиянием расширившейся венгерской письменности и благодаря деятельности школ они стали распространяться даже и среди непрофессиональных литераторов и образованных дворян. В течение XVI—XVII. вв. северо-восточно-восточная языковая норма берет верх, эта норма передается и эпохе просвещения, затем эпохе реформ, когда из нее окончательно формируется венгерский национальный язык.

ON FORMAL AND CONTEXTUAL MEANING

By

R. M. W. DIXON

(Edinburgh)

This discussion of some of the interrelations between *formal meaning* -- the meaning of a piece of language with respect to its internal patternings -- and *contextual meaning* -- its meaning with respect to the correspondences that can be set up between its internal patternings and relevant non-linguistic patterns in its general situation -- is conducted within the general framework of the type of neo-Firthian linguistics which is at present practised at Edinburgh.¹ Much of the inspiration for this essay came from Angus McIntosh's ideas concerning 'actual' and 'potential' meaning,² and also 'adequacy'.³ I am indebted to my colleagues, and especially to J. McH. Sinclair, for many valuable suggestions made during its preparation.⁴

I

I.1 *Linguistics* is here regarded as a *science* whose immanent object of study is language, as it is used in the most general way in the world at large.

We may say that the scientist, the linguist, will make *observation* of language *patterns*.⁵ His *raw material* will be particular *isolates* out of his observation: those in which he recognizes the *defining patterns* of his science. An isolate can never be said to be specifically delimited or in any way autonomous -- it only has existence relative to the rest of observation. The orientation of

¹ See, for example, M. A. K. Halliday, "Categories of the Theory of Grammar", *Word* 17.241--292.

² Angus McIntosh, "'Graphology' and Meaning", *ArchL* 13. 107--120.

³ His work on 'adequacy' and 'appropriacy' has not yet been published.

⁴ An earlier draft of this paper was read to a Section meeting of the Linguistics Association (Great Britain) Conference at Hull on 13th May 1962. Previous discussion with Sinclair had enabled me to make many important improvements; comments by M. A. K. Halliday, J. O. Ellis and R. Hasan during the Hull conference were very valuable. The essay was further discussed at Edinburgh University General Linguistic Staff Seminars in June, 1962 and I further benefited by suggestions put forward then by Sinclair, Halliday, Ellis, Hasan, Angus McIntosh and J. C. Catford.

⁵ For more detailed discussion of the points briefly mentioned in I.1, I.2 and I.3 reference should be made to my *Linguistic Science and Logic* (Janua Linguarum Nr. 28, The Hague 1963); Chapter One, "A General Scheme of Science", (for I.1) and Section 1 of Chapter Two, "Linguistics as a Science", (for I.2 and I.3) are especially relevant.

observation relative to such an isolate is called the *general situation* of the isolate.

Within any science we consider the raw material at the *level of substance*. By processes of *pattern correlation*, and employing *sampling* and other statistical *techniques*, *theories* are set up to *describe* those patterns in the raw material that are significant in their occurrence relative to general situation. Such theories are considered at the *level of form*. Those features of the general situations of isolates which are relevant to the science in question are considered at the *level of situation*. We may also require two interlevels: the *interlevel of item-relation* will contain theories which can provide correspondences between the formally significant patterns and the particular defining sub-patterns which are initially recognised in substance; the *interlevel of context* contains theories which will relate the formal patterns to relevant patterns in situation.

I.2 The two main defining patterns in the case of linguistics are the presence of *graphic* or else of *phonic language material*. To deal with these there are two *alter-interlevels* within the interlevel of item-relation: *phonology* and *graphology*. Reference may have to be made to one or both alter-interlevels in considering any specific isolate.

Because of the particular nature of linguistic formal patterns two distinct approaches are needed in order satisfactorily to account for all such; so that we have two *demi-levels* within the level of form: called *grammar* and *lexis*. Certain types of pattern can be described entirely in terms of a theory of grammar, other types entirely in terms of a theory of lexis. Patterns of type intermediate to these two are accounted for partly in terms of grammatical and partly in terms of lexical categories.

General theories are stated for phonology, graphology, grammar, lexis and context. Particular cases of each one must be constructed for each specific language that is considered — together these make up the *description* of the language. Thus we refer to a *general theory of grammar* and to the *grammar* of a particular language, and similarly for phonology, graphology and lexis; a particular case of a general theory of context is called, not a 'context' of a language, but rather a *context-description* of it.

Sufficient research has yet to be done on context for us to be able to state an explicit and adequately descriptive theory within this interlevel, still less to provide particular context-descriptions. Below we will refer to 'the theory of context' as a predicted eventuality. Several distinct demi-interlevels may indeed be needed, each with a suitable theory, but this will make no overall difference to our general discussion below.

I.3 Theories are constructed in order to effect descriptions of the linguistic patterns in a previously collected set of raw material (a text). Two items will

be said to have different *formal meanings* if and only if they receive distinct descriptions in terms of the categories of the grammar and lexis for the language to which they belong; and similarly for *phonological*, *graphological* and *contextual meanings*. These meanings are used in the application of linguistic theories to description of raw material. In considering how language operates within the whole field of human behaviour we need only consider formal and contextual meanings; phonological and graphological meanings only detail how the formal patterns are arranged in terms of the defining patterns. Formal meaning has two components: *grammatical meaning* and *lexical meaning*.

I.4 This essay is primarily concerned with some of the interrelations between formal and contextual meanings. We must stress, from the first, the fundamental asymmetry between these two sorts of meaning. The formal meaning of a particular piece of linguistic text will, to the greatest extent possible, be derived from the piece of text itself and from the *cotext*, its textual environment. Its contextual meaning, on the other hand, comes from equal consideration of the formal meaning of the piece of text and of linguistically relevant situational patterns. No one of these two kinds of meaning can be said to have methodological priority over the other: taking a broad viewpoint neither of them can properly be considered apart from the other. So that the allocation of formal and contextual meanings to a piece of language material must constitute an essentially iterative procedure: in each case reference is continually being made to the other sort of meaning.⁶

In part II we will make certain artificial and theoretical assumptions involving one sort of meaning and thereby examine its interrelations with the other type.

II

II.1 We shall employ the following notation:

- x will be used to denote a specific piece of unanalysed language material (belonging to a language A).
- Fx will denote the formal meaning of x , that is: its description in terms of the categories of the grammar and lexis of A .
- Gx will denote the grammatical meaning of x .
- Lx will denote the lexical meaning of x .

So that Gx and Lx are the two components of Fx .

We can write this as:

⁶ Thus it is, of course, that we can never have an autonomous, but completely general, discovery procedure for the allocation of formal meaning, or of either of its components, grammatical and lexical meaning. A tendency to be unaware of this is evident in the work of many present day American linguists.

$$Fx = Gx \cap Lx$$

where $=$ and \cap are defined by their use in this formula.

Cx will denote the contextual meaning of x , that is: its description in terms of the categories of the context-description of A .⁷

x must be a common multiple of our minimum grammatical unit, our lexical unit and our minimum contextual unit or units.⁸

II.2 For a given x , if we are told its formal description Fx , then there will be a certain set, which we denote by $C(x, Fx)$, of possible contextual descriptions of it.

The contextual meaning of an x is, as we have already stated, a description of x in terms of the categories of the context-description for the language A . There can only be a limited number of such categories and of combinations of them so that $C(x, Fx)$ is necessarily a finite, delimited set.

It will thus be seen that each member of this set can differ from every other member in a limited number of ways — these depending on the categories of the context-description of A . We can thus put forward a number (which we can denote by n) of parameters, each corresponding to one of this 'number of ways' and then each member of $C(x, Fx)$ will be uniquely identifiable by its description in terms of these parameters. That is to say, we can refer to any member of the set merely by stating the values which each parameter takes at the member.

The number, n , and nature of the parameters will depend on:

- i) the categories of the context-description of A .
- ii) it will be further delimited by Fx — that is, there will be a restriction on the situations in which x , with formal description Fx , can occur.

Each of the parameters will have a certain *range* of variation. We will assume, for the time being, that each parameter can only take a specific set of values within this range.⁹

Then we can represent the set $C(x, Fx)$ as an n -dimensional matrix. One dimension will correspond to each of the n parameters and the size ('width')

⁷ It should be noted that Fx is just one symbol, as here employed, and *not* the association of two separate ones, F and x . The same applies to Cx , Lx , Gx and other symbols which are introduced below, such as $MC(x, Fx)$ and $A(Fx/Cx)$. Relatively complex symbols have been chosen, where we could have used a single letter each time, because of their mnemonic value relative to the lengthier descriptions for which they are abbreviations.

⁸ For example, we can anticipate that the utterance: *I've got to be going now because it's after midnight you see* might well be contextually describable as consisting of a 'statement' *I've got to be going now* linked by a particular type of 'connective', *because*, to a second 'statement' *it's after midnight*, with the addition of a 'tag' *you see*. But this analysis is based on contextual research which is at present at a very early and pre-theoretic stage of development.

⁹ The assumption is shown to be unnecessary in II.5.

of the matrix along each dimension will correspond to the number of possible values of the parameter associated with that dimension.¹⁰

We will use the symbol: $MC(x, Fx)$ to denote the n -dimensional matrix associated with the set $C(x, Fx)$.

We began with an x whose *actual formal meaning*, Fx , was given us. x will have an *actual contextual meaning*, Cx , and this must evidently correspond to an element of the matrix $MC(x, Fx)$.

Now we can say that the *potential contextual meaning of x relative to an actual formal meaning Fx* is represented by the n -dimensional matrix $MC(x, Fx)$.

The idea of 'potential meaning', first used explicitly by Angus McIntosh, has a wide applicability. But it must be borne in mind that we can only have any sort of potential meaning *relative to* some actual meaning. And it is absolutely vital that this 'fixed' actual meaning should be clearly stated.¹¹ In any consideration of this sort we are effectively keeping one type of 'meaning' constant and investigating the manner in which the other type can vary relative to the instantial fix.

We have already referred to a theory of context as a predicted eventuality — complete context-descriptions of specific languages may be even further in the future. And although we have a tentative general theory of lexis, particular lexes have yet to be stated in a full and complete form. Even in the case of grammar, we can mention few languages which have been provided with an adequate grammatical description within the terms of the general linguistic theory mentioned in part I. So that we are patently unable to give explicit examples to illustrate the various points which are discussed in this essay. Instead we can only *indicate* grammatical and lexical descriptions of selected x 's and describe their linguistic situations (with attention being paid to features corresponding to Ellis's and Halliday's tentative categories of context and situation). In all these indicatory examples A is British English. We give graphic representations of x 's when discussing their formal meanings so that the reader may intuitively assign some lexical and grammatical descriptions. If we were to give explicit examples we would not employ such representations — statements of Fx and Cx are all that are necessary.

In the first illustration below a spoken x is chosen which yields descriptions that are especially revealing within the discussion of the present section. The x of the second example was selected by means of a random sampling technique from a transcription of an ordinary English conversation.

¹⁰ Every possible 'position' in this matrix need not necessarily be filled. Every value of every parameter which is represented in the matrix will occur, but not necessarily with every possible combination of the values of the other parameters. We extend the ideas of this section when, in II.4, we associate probabilities with each 'position' of the matrix — a probability of 0.0 will then denote an 'empty position'.

¹¹ If, for instance, we merely talked of the potential lexical meaning of an x we would not know whether this was relative to an actual grammatical meaning, or to an actual graphological meaning, or etc.

Example one :

$$'x' = \langle \text{cheers} \rangle$$

Here the grammatical description¹² of x includes its being an exponent of element 'a' of sentence structure, of element 'Z' of clause structure, of element 'h' of nominal group structure and of a word structure containing just one element.¹³

On the basis of this grammatical description we can straightaway limit the *most probable* situations in which x will be spoken to three:

- i) spoken by person 1 to person 2. Person 1 (and probably also person 2) has a glass of some, probably alcoholic, beverage half raised to his lips. Person 2 has bought both drinks. Certain negative restrictions can be given concerning the place: it is unlikely to be a service mess or a London club, for example.
- ii) as in i) but spoken by person 2 to one or more people satisfying the description of person 1, immediately after one or more of the latter have said 'cheers', 'cheerio', 'good health' or some other exponent of this lexical set.¹⁴
- iii) spoken by person 1 to two or more persons 2 whom he treats as on an equal social level and is fairly friendly with, as he is leaving them after having spent some time in their company.

These three most probable situations are derivable from the grammatical description of x . But we will also have a lexical description (taking into account the cotext), and the actual probabilities assigned to what in $MC(x, Fx)$ will correspond to i) — iii) above will depend on this lexical description. If 'cheers' here collocates with 'soon' and 'see', for example, in: "See you soon. Yes, *cheers*. Cheers" then iii) will have a consequently higher probability. If it collocates with 'pint' etc. in the cotext: "Let's see your's is the pint, isn't it? That's right, *cheerio* Jack. *Cheers*" then i) and ii) will have the higher probabilities. And, in more detail, so on.

It should be noted that all the situational features described in i)—iii) above can be shown, by commutation etc., to be linguistically relevant and thus they will have some sort of categorical correspondents in the context-description of British English.

¹² In terms of the grammar of spoken English devised by M. A. K. Halliday and J. McH. Sinclair.

¹³ The fact that, to put it roughly, *cheers* here consists of only one morpheme indicates that it is a different lexical item from that in 'Let's give a hearty *cheer*' and 'Three *cheers* for the President'; this is a vital factor in enabling us to predict the sort of situations in which x is likely to occur.

¹⁴ These descriptions are based solely upon my own use of 'cheers', within the 'wider situation' of British culture, and are here listed for exemplificatory purposes only: discussion of my normalcy in this respect would be irrelevant. It should be noted that there is thought to be a *higher probability* (but no certainty) that person 1 will say 'cheers' (or similar) before person 2. This probability will, as indicated in 11.4, be built into the matrix $MC(x, Fx)$.

Example two :

' x ' = <Yes yes it's not the first thing>

(from "Material for the Study of English Intonation" by M. A. K. Halliday, [mimeographed, Edinburgh, 1960], p. 13, line 2; the cotext here is the whole of this 'material').

Here x is an exponent of a sentence structure of three elements with, as exponent of the third, a clause structure 'SPC'; etc. 'First thing' is identified as one lexical item — collocating with 'lunch', 'work', 'eat', 'home', 'eight o' clock' etc. here and in the same set as 'early morning', 'lunch-time', 'last thing' and so on.

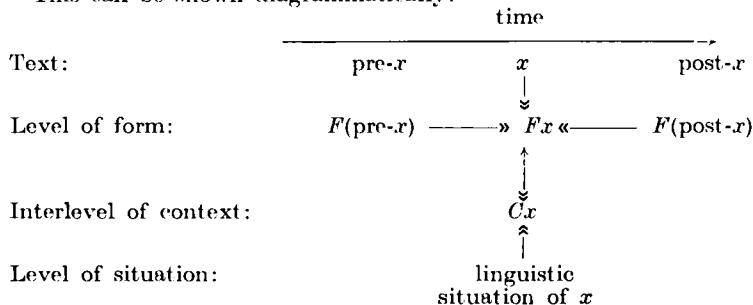
We can make a number of tentative statements about certain contextual and situational features corresponding to the x . Dealing first with Halliday's three dimensions of classification for registers¹⁵ we can say that the style of discourse is here colloquial and, more delicately, casual, the mode of discourse is conversational and the field of discourse is personal relations. The actual thesis¹⁶ is seen to concern some event in the early morning. And so on.

II.3 We mentioned in I.4 that, whereas the Cx of an x came from consideration of Fx and of relevant situational patterns corresponding to the x , the formal meaning is derived, as far as is possible, from x itself and from its cotext in the very first place.¹⁷ So that we are unable to talk about potential formal meaning relative to actual contextual meaning in exactly the way that we talked of potential contextual meaning relative to actual formal meaning in II.2.

¹⁵ See *The Linguistic Sciences and Language Teaching* by Angus McIntosh, M. A. K. Halliday and P. D. Stevens (London 1963), Chapter Four; throughout this discussion the contextual and situational categories of Halliday, Firth (*Papers in Linguistics*, London, 1957, p. 182; "A Synopsis of Linguistic Theory, 1930—1955" in *Studies in Linguistic Analysis*, Oxford, 1957, p. 9), Ellis ("Some Categories of Context and Situation", Edinburgh, 1962 — unpublished) and of Sinclair have been kept in mind. See also footnote 30 below.

¹⁶ For the term 'thesis' see Ellis, op. cit.

¹⁷ This can be shown diagrammatically:



It should be noted that both the situational description of x and its contextual statement, Cx , will never be merely static descriptions, but will be considered as items in a moving chain of events, taking into consideration what goes before and comes after, with regard to both verbal and non-verbal material. See also section III.3 below.

But we can consider a set of potential formal meanings if, in the first place, we are given a specified x , and contextual description of it, Cx , and a complete statement of the formal patterns of its cotextual environment (which we can denote by Ex). Now we can say that, relative to this Cx and Ex , there is a set $F(x, Cx, Ex)$ of possible formal descriptions of x .

Having duly pointed out that $F(x, Cx, Ex)$ is the primary set corresponding to $C(x, Fx)$ we can, in fact, go on to consider a range of potential formal meanings of an x for which we are given only a Cx and no Ex . By what we have said above the consideration of such a set $F(x, Cx)$ must necessarily be a second step -- and one of a different nature from a consideration of $C(x, Fx)$. For here we are effectively keeping Cx constant, as it were, and looking at the kind of variation we can get in two things: in Fx and in the formal description of the cotextual environment, Ex . A particular Fx must imply certain necessarily concomitant features in its correspondent Ex .

And so, having emphasised that a similar symbolism does, in this case, imply a fundamental asymmetry, we can go on to consider $F(x, Cx)$ in more detail. As before we can set up a number (m) of parameters, dependent on the categories of the grammar and lexis of A and further restricted by the nature of Cx . Again assuming, for the time being, that each parameter can only take a specified set of values within its range we can represent $F(x, Cx)$ by an m -dimensional matrix $MF(x, Cx)$.

Then the actual formal meaning, Fx , of x must necessarily correspond to an element of this matrix. We can say that the *potential formal meaning of x relative to an actual contextual meaning, Cx (and with no 'given' information concerning the form of the cotextual environment of x)* is represented by the m -dimensional matrix $MF(x, Cx)$.

In the same way, and of more immediate relevance to the general procedure involved in allocating formal meaning to an x , we can set up a matrix $MF(x, Cx, Ex)$ which will represent the *potential formal meaning of x in a formal environment, Ex , and relative to an actual contextual meaning, Cx* . It should be noted that this matrix has a general importance far greater than that of $MF(x, Cx)$: for almost every x there can be recognised a cotextual environment.¹⁸ But for the purposes of our present limited discussion of some of the interrelations between formal and contextual meaning it will be the matrix $MF(x, Cx)$ to which we shall refer back, in II.6.

The example given below is, like example one, of an exemplificatory nature:

Example three :

A man is walking along an icy pavement when suddenly he slips and falls flat on his back, uttering 'x'.

¹⁸ Indeed, much of the formal (particularly lexical) analysis of an x presupposes such a cotext.

We are here able to say a little about the likely formal meaning of x . We can say that there is a higher than average probability of x being exponent of the class of imperative clauses, and maybe an even higher relative probability of it being an exponent of the class of moodless clauses. And so on.

Lexically, the set of oaths ('damn', 'bloody', 'hell', 'christ', etc.), the set containing 'slip', 'fall', etc., and a set containing 'ice' etc., have a fair likelihood of featuring in the lexical description of x . Negatively we can say that sets containing such items as 'smoked haddock', for instance, are very unlikely to occur.

II.4 We can extend the matrix models of the last two sections by now assigning to each element of each matrix some probability of occurrence. This was anticipated in examples one and three: indeed, with the exception of such extreme instances as that of an English-speaking man who has fallen overboard and who then can have little likelihood of shouting anything but 'help', we are unable to make any sort of remark tending to be of a definitive either/or nature. Halliday¹⁹ has stressed that linguistic patterns are *fundamentally* of a *more/less*, rather than of an *either/or*, nature. We must always work in terms of probabilities, and the rare cases when either/or decisions are possible or almost possible are to be regarded as particular cases of a general probabilistic approach. Our matrices, then, cannot just accept some possible elements and reject others (even in example one — specially chosen as an extreme either/or case — we had to mention probabilities associated with our three most likely choices): they must have a certain probability associated with each of their elements. Only in this way can they prove to be revealing models for the types of interrelation we are investigating.

It would be a theoretically simple but practically impossible task to assign a certain probability to each individual element of our multi-dimensional matrices. If $MC(x, Fx)$ were a ten-dimensional matrix, for example, with 'width' of ten elements in each dimension, then there would be a total of 10^{10} ($= 10,000,000,000$) individual elements. To make our model practically realisable and applicable we will have, in some way, to consider each of these ten thousand million probabilities as made up of some combination of a smaller number of perhaps more basic probabilities.

We can, in fact, assign a probability to each permissible value of each parameter (ensuring, of course, that the sum of the probabilities associated with each parameter is 1). In our example we would then need to assign only 100 probabilities, ten for each of the ten parameters.

Each element of one of our matrices is, as we have already mentioned, uniquely determined by its description in terms of the parameters — for our

¹⁹ "Categories of the Theory of Grammar", *Word* 17. 259.

purposes it *is* this parametric description. Now if each parameter were independent of each other — that is, if the probability of the choice of one value rather than the others from the range of a parameter were independent of the values assigned to the other parameters — then the probability associated with each element of the matrix would merely be the product of the probabilities associated with the values taken by the parameters at that element.

Unfortunately, we know that the parameters are unlikely to be completely independent of each other. No parameter will ever be *completely* dependent on the others (otherwise it could be defined — in a mathematical sense — in terms of them), but there will always be a number of complex interrelations between the parameters: relations of both constraint and reinforcement. This has already been alluded to in footnote 10, when we mentioned that there were likely to be some 'empty positions' in any linguistic matrix — certain values of certain parameters cannot co-occur with certain values of the other parameters.

Each of these constraints and reinforcements may have quite a wide range of applicability in the matrix — cutting across a number of its dimensions. That is to say, we will not have to have a separate relation to account for each individual element whose probability of occurrence differs from the product of the probabilities associated with the values taken by the parameters at that element. An analogy and, to a large extent, an example of this is provided by the 91 formulae, representing the 'constraints and conditions' on the general relations put forward between the categories of the theory of grammar, in my "Logical Statement of Grammatical Theory".²⁰

So that we will be able to describe the probabilities associated with the elements of each of our multi-dimensional matrices if we can formulate:

- i) the probabilities associated with each value taken by each parameter.
- and ii) the constraint and reinforcement relations which apply to the matrix in question — thus affecting its probability products.

In practice it should be possible to formulate these two sets (of probabilities and of relations) for any matrix that we might wish to consider. The simplification over an element-by-element probability consideration is likely to be enormous. Our example contained 10,000,000,000 elements. Even if we needed 1,000 relations under ii) above in addition to our hundred probabilities under i) the saving would still be over a million-fold.

II.5 In **II.2** and **II.3** we assumed, quite temporarily, that the parameters associated with $C(x, Fx)$ and $F(x, Cx)$ could only take a specified set of values within their range of variation. This meant that each parameter ranged over a system whose terms had been fixed in advance and were fully defined as

²⁰ Language 39 (December 1963).

mutually discrete. But this initial simplification can now be dispensed with. We can regard the range of each parameter as a continuous scale, a cline,²¹ and say that the values taken by the parameter can lie anywhere at all on the cline. We are not by any means implying that the system of values of a parameter can be infinite: merely that the finite number of values in the system need have no restrictions as to their position within the range. That is: given two values we can never say that they are such that no third value can lie between them.

We may have a parameter whose range is discontinuous, a step-cline:²¹ then a value can be selected from anywhere in the several sub-ranges. Again it may be that we shall want to consider the range of a parameter in such a way that each value is to be thought of as a 'segment' from the 'line' of the range. In this case there is no need for the segments corresponding to two different values to be mutually exclusive — they may well overlap: or one segment may overlap with two or more others.

This section indicates some of the types of parametric values that are likely to occur in the setting up of multi-dimensional linguistic matrices such as we have described above. It is, unfortunately, a popular mistake to believe that a linguistic system must consist of mutually discrete, delimited terms. The size of a system is always delimited in some way (and must be, by the necessarily limited extent of the language it is concerned with) but we need have no general restrictions on the *selection* of these terms. Any particular restrictions will be dictated by the nature of the system and the linguistic theory to which it belongs.

The extensions to our original model which are described above can all be effected within the terms of our initial consideration. Probability-functions can be defined over the whole range of a parameter so that the probability of a value of the parameter is given by the magnitude of the relevant function at that point of the range (this range corresponding to the 'width' of the relevant dimension of the matrix). Our initial assumptions are thus discarded and our matrices become models for the most general types of linguistic patterns that we can encounter.²²

II.6 Now consider the case in which we are discussing the m -dimensional matrix $MF(x, Cx)$ and we find that at a certain element e , of it the m parameters take values to which correspond probabilities p_1, p_2, \dots, p_m respectively,

²¹ *Cline* and *step-cline* are here technical terms in linguistics: for cline see Halliday, *Word* 17. 249. Their use as such is only very loosely analogous to their employment in taxonomic writings (the term cline appears to have been first used by J. S. Huxley in *Nature*, 142. 219 (1938); this was followed by a longer article: 'Clines: An Auxiliary Method in Taxonomy' in *Bijdragen tot de Dierkunde* 27. 491—519 (1938)).

²² Matrix has now ceased to be a very apt term for these models — it is to be regarded as a technical term within our present discussion with only incidental and largely irrelevant correlation to its everyday and mathematical meanings.

and that the constraint and reinforcement relations here tell us that the probability (p_e) of occurrence of e is the product of p_1, p_2, \dots and p_m multiplied by a factor R . That is:

$$p_e = R \times p_1 \times p_2 \times \dots \times p_m.$$

It should be noted that, although p_1, \dots, p_m must always, as probabilities, each be between 0 and 1, the compensating factor, R , may well be more than 1. But since p_e is a probability its own value must lie between 0 and 1, and so R cannot be greater than $1/(p_1 \times p_2 \times \dots \times p_m)$.

The matrix $MF(x, Cx)$ represents the potential formal meaning of x relative to an actual contextual meaning Cx ; and the element e of the matrix will correspond to some actual formal meaning, Fx .

We can define a function which will give us a measure of the normalcy of the formal patterns represented by Fx co-occurring with the contextual patterns Cx . This we will (with McIntosh) call the *adequacy of the actual formal meaning Fx relative to the actual contextual meaning Cx* .

It would, in fact, seem most obvious and profitable to employ $A(Fx/Cx)$ to represent this adequacy function and then to define:²³

$$A(Fx/Cx) = p_e \quad \text{where } e \text{ represents } Fx \text{ in } MF(x, Cx).$$

In an exactly analogous manner we can define $A(Cx/Fx)$, the *adequacy of an actual contextual meaning, Cx , relative to an actual formal meaning, Fx* , as the probability of occurrence of that element in $MC(x, Fx)$ which represents Cx .

It is important to realise that there can thus be no dichotomy into adequate/inadequate in either of our considerations — only a cline ranging from 0+ (inadequate) to 1 (adequate). Thus we are likely to gain more by using adequacy for the comparison of two formal (/contextual) meanings each relative to the same contextual (/formal) meaning than for an explicit description of a single formal (/contextual) meaning relative to a contextual (/formal) meaning.

If, for some specified x , we have a certain Fx and a certain Cx then it must be noted that, most generally, $A(Cx/Fx)$ will not be identical with $A(Fx/Cx)$. A piece of text with a certain formal description Fx may occur in only a few situations whereas a large number of x 's with distinct formal descriptions may occur in a certain situation corresponding to contextual description Cx . If the piece of text with this formal description, Fx , does occur

²³ Alternatively we might wish to mirror the component probabilities associated with individual parameters in a certain way by defining $A(Fx/Cx)$ in terms of the sum of $p_1, p_2 \dots$ and p_m . For example:

$$A(Fx/Cx) = (p_1 + p_2 + \dots + p_m)/m$$

We divide by m to keep $A(Fx/Cx)$ within the range 0 to 1. We could include the factor R in this equation — or include some other factor, possibly a different combination of R 's components (these corresponding to the individual constraint and reinforcement relations). Many other possibilities are open to us in a definition of $A(Fx/Cx)$.

in a situation such that the contextual description is that Cx then we will here expect $A(Cx/Fx)$ to be greater than $A(Fx/Cx)$.²⁴

Example four (due to McIntosh):

' x ' = <I wish I could get out of this wretched place and have a cool glass of beer>

spoken by a candidate in the middle of his interview for a job as university lecturer.

Here both $A(Fx/Cx)$ and $A(Cx/Fx)$ will be fairly low: in this case these (relative) inadequacies will be due to the incompatibility of the lexical patterns present in this x with features of the situation.

III

III.1 In part II we examined some of the theoretical interrelations between formal and contextual meanings: our consideration was essentially artificial inasmuch as language does not work in such a way that one type of meaning ever has methodological priority²⁵ over the other.²⁶

We will now attempt to discuss some of the differing dependencies between our two sorts of meaning with respect to:

1) the way language activity occurs naturally, in a context of situation, as a type of human activity.

2) the way a linguist may look at some language patterns when he is trying to assign formal and contextual meanings.

In **I.4** and again in **II.3** we mentioned that the formal meaning of an x was largely to be derived from consideration of x itself and its formal environment and only to a lesser extent from a contextual description of x (indirectly, that is, from the relevant features in the situation of x). Contextual meaning, on the other hand, is derived from a joint consideration of the formal and situational patterns and whatever correspondences and correlations can be

²⁴ In general, of course, we would expect there to be some very loose sort of correlation between the two adequacies: if one is very low we should expect the other to have a good probability of being fairly low. But this would hardly be very revealing.

²⁵ In the construction of general theories, and of particular descriptions of specific languages, form may have constructional priority over context. But once we have our grammar, lexis and context-description of some language and are investigating the formal and contextual meanings of some piece of text in that language we must allocate both meanings simultaneously, through a process of mutual iteration.

²⁶ A consideration of adequacy, for example, is of purely theoretical interest. A linguist observes formal patterns as they occur in relation to contextual patterns — he will never try to say how some formal set *should* occur relative to a contextual set. A consideration of what to say (of what will be *adequate*) in some particular situation and of what situation one could say a certain utterance in are outside the province of the linguist. The first, but not the second, will be of some interest to a teacher of etiquette, of 'how to win friends and influence people': neither is of any concern to the general linguist. Both sorts of adequacy, here merely measures of statistical normalcy, are presented as a representation of the interrelations between formal and contextual meanings, and as nothing more.

recognised between these.²⁷ 'Derived' is here used in the loosest possible sense since no meaning can be *actually derived* from another, this latter being predetermined: both are allocated simultaneously. And so our consideration is of joint and simultaneous (as opposed to sequential) derivation: in this way we may describe the interrelations between the meanings.

Now an x must always, by virtue of its existence as a piece of language text, have an Fx . Similarly each x will always occur in some context of situation and so it must also *always* have some Cx . But we can notice that:

1) the number of situational features corresponding to some x , naturally occurring in a context of situation, may vary enormously. Bearing in mind that neither formal nor situational considerations have any priority when we are choosing an actual Cx we can, nevertheless, represent this choice as a selection of one element out of the matrix $MC(x, Fx)$, corresponding to some actual formal meaning Fx , this selection being made with attention given to the linguistically relevant features in the situation of x .

Thus we are saying that, at one end of the scale, Cx may have to be almost completely derived from $MC(x, Fx)$ — by consideration of the probabilities in the matrix — because of a dearth of linguistically relevant situational features. At the other end of the scale there may be a large number of situational features which can be used, in addition to the matrix probabilities, in the selection of an element from $MC(x, Fx)$.

2) quite apart from the position of x on the scale (a cline) described in 1) above, there may be only a limited number of situational features available to a linguist who is trying to assign an Fx and a Cx to an x . A *text*, x , may have been preserved, for example, but the preserver may have omitted to take note of all relevant features in the original general situation of this x .

2) is obviously dependent on 1) — an analyst is only potentially able to consider as many relevant situational features as were actually present in the first place.

Care must be taken not to conflate or confuse 1) and 2) above — the difference between them will become explicitly obvious below: we discuss 1) in the next four sections and 2) in section III.6.

III.2 A linguist, as a scientist, will consider language as it is. We cannot say that certain aspects of language are redundant:²⁸ by the very nature of its existence language *itself* can never be considered as in any way redundant. Language is an aspect of human behaviour, embedded in a general and world-wide scheme of behaviour: it does what it does in the way that it does. If a certain point of view shows that language is redundant in some way then

²⁷ The reader is referred to the explanatory diagram in footnote 17.

²⁸ For a more detailed discussion of this see Halliday in *Word* 17. 288—292 (esp. n. 109).

that point of view must have been too narrow: it must have ignored some of the aspects of language behaviour.²⁹ Language is our startingpoint, language as we observe it to be used in the world about us. Everything we do is relative to this. Our linguistics is set up to provide theories which adequately describe the significant patterns in language behaviour. If redundancy comes in at all it is in a consideration of the nature of a linguistic theory: even there, however, it is only one of several criteria and a theory which accounts more completely but less concisely for a large number of language events will normally be preferred to an internally powerful theory with only very limited applicability. Range of description (outer power, we would call it) is itself the main consideration in assessing the overall 'power' of a theory in an empirical science such as linguistics.

And so we can guess that, if in some particular instance of language occurrence a particular linguistic component is absent or barely present, then there may be some compensatory additional element in some other component. Within our general linguistic theory we have context as an interlevel, and Cx derivable from $MC(x, Fx)$ and a situational description of x . It must be the case that, in each natural context of situation, an x *can* be assigned a Cx in this way. So that we might expect there to be rather different formal patterns associated with an x for which there are few linguistically relevant situational features as compared with an x for which there are many such. In the first case $MC(x, Fx)$ will have to contain within itself most of the criteria for selection of a Cx (for example, some of the probabilities associated with elements of the matrix being much higher than others) — this is not so in the second example (when there might well be a large number of elements with almost equal associated probabilities). Then if we could classify situations, in a fairly general way, according to the amount of linguistically relevant non-language information they contain, we should be able to effect some sort of corresponding classification of the formal patterns in the textual material which occurs in these situations. In this case we would be able to say that in each type of situation occurred language which displayed internal patternings of a certain type: as the amount of non-language information available for the construction of a Cx varied so — in a complementary manner — would the formal patterns which supplied the rest of the information necessary for the selection of the Cx . A tentative empirical consideration of language form, situation, and contextual meaning *does* lead us to suppose that we *can* make such a formal classification.

²⁹ Language is not redundant — that is, it is not too complicated for the job it has to do. In the same way it is not inadequate for the job it has to do: there is really no such thing as 'ambiguity' in language. What may appear to be a 'formal ambiguity' is always resolvable by reference to the context, or else to relevant situational features (often, the widest situation). It is easy to ignore patterns on a certain level and then to get ambiguities at other levels. All levels are equally important for the complete language activity and a linguistic analysis must be carried out at all levels.

In any consideration of language, as it is used in a general way as part of a widely diversified social scene, a linguist must consider the 'varieties' of language which correspond to different situations, different speakers and listeners, or readers and writers, and so on. These varieties are called *registers*. A complete consideration of registers will be quite general, correlating the varying uses of language by different types of users with the special grammatical and lexical patterns in their utterances.

So that our classification of language varieties according to their role in the assignment of contextual meanings would appear to be one particular aspect of a general consideration of registers: our classification will give us a specific 'range of registers'. General registers are not easy to give a complete account of: a fair number of distinct but interrelated dimensions of classification have to be considered.³⁰ It is not our intention here to present a general discussion of registers, nor even to examine the interrelations of our 'number of associated relevant situational features' dimension with all the others. But we will have to mention two of the most important types of register classification: for the simple reason that their fundamentality gives them a methodological priority in any sort of register consideration.

In the most important of these two (relative to the present discussion), division is made according to the "equality of distribution of the total language activity among the participants in the language situation". (I am very grateful to J. McH. Sinclair for both bringing to my notice the necessity for a register division of this type and for emphasising its primary importance.) This criterion will never effect any sort of simple dichotomous cut but will rather indicate a cline of variability; it seems probable that any sort of register classification, along any of the dimensions, will give a cline rather than a clean two- or more-fold division. At one end of the scale we will have the sort of situation in which one set of participants does all the speaking or writing and the remainder can only hear or read — for example, a public lecture, a television programme, or a novel. At the other end we have a situation in which *each* participant can

³⁰ The term 'register' appears to have been first used by T. B. W. Reid in "Linguistics, Structuralism and Philology" (*ArchL* 8. 28—37). Later discussions are contained in J. O. Ellis, "Some Recent Work on German Grammar" (*ArchL* 13. 34—49), J. N. Ure, "Types of Translation and Translatability" (*Proceedings of the International Congress on Translation, Bad Godesberg, 1959*, Oxford, 1964; Angus McIntosh, M. A. K. Halliday and P. D. Stevens, *The Linguistic Sciences and Language Teaching*, London, 1964).

Some of the most detailed work on registers (with specific reference to British English) has been done by J. McH. Sinclair. He makes initial distinctions between *field of discourse*, indicated, to some extent, by the lexical items used, *participant features*, other than those included under 'occasion', and *occasion*. Five dimensions can be recognised within 'occasion': *considered* (thought out in advance)/*impromptu*, *written/spoken*, *formal/informal* (a measure of the particular occasion in which the discourse takes place), *unseen/seen* (whether the addressees can see the speaker or not — the difference between a telephone talk and a conversation between people all of whom are in the same room, for example) and *one-way/two-way*. No one of these dimensions can be 'defined' in terms of the others, but there are, of course, considerable interrelations between them.

talk or write as well as listening or reading -- for example, an everyday conversation, or an informal correspondence. Examination of formal patterns leads us to think that whether a language activity is, to put it loosely but concisely, 'one-way' or 'two-way' is a primary factor which will affect the formal difference between the sorts of language used in differing situations.

It should be noted that this first division is given priority over a split of language activity into two 'modes' -- written and spoken. A mode split is very necessary, at a certain stage of analysis, but if it is made before a 'one-way'/'two-way' split it can lead to a certain confusion of presentation. It is, in fact, at the 'two-way' end of the scale that there is likely to be the most significant difference between the modes. In the case of 'one-way' activity the mode split is far less significant: the formal patterns in a short story which is written for magazine publication and those in a story which is told over the radio will be very similar. More delicate divisions will be made within the two classifications mentioned: discussion of them here would be outside our present limited aims.

III.3 We have already stressed the importance of the formal environment of a piece of text in any consideration of the form of the piece. It is a feature of language activity that a minimum (for us) x is only very seldom likely to occur without any cotext. Any x will normally be one of a syntagmatic association of pieces of text, the complete text itself being some unit such as a conversation. In a sequential consideration of all the x 's in such an association we must get a continuity in the successive formal (particularly lexical) meanings: such a continuity is necessarily built into these formal meanings.

There must also, of course, be a measure of continuity in the situational descriptions of the x 's in such a syntagmatic association. That is to say, some of the features of the general situations (among these being linguistically relevant features) will be likely to change only gradually. And since a contextual description -- a description in terms of the constructed theory at the interlevel of context -- can be regarded as derived from the matrix $MC(x, Fx)$ by consideration of the probabilities associated with the elements of the matrix and using criteria depending on the relevant situational features corresponding to x , the formal and situational continuity will be reflected in a continuity of contextual meanings. More than this, we can state that a succession of contextual meanings will be categorically continuous and also consistent. That is to say, we will not get mutually contradictory descriptive components in two successive contextual meanings. In the case of formal and situational patterns both a continuity and a consistency must evidently be present: these will be carried through into context and will provide a verification of the validity of any allocation of contextual meanings.

Situation is a linguistic level³¹ but it is the level which is not directly concerned with language itself. If a piece of text is 'isolated' (to give a specific label to one end of our 'number of associated relevant situational features' register cline) and thus lacks a full situational description there will be no attempt to supply such a description. The situation is what it is: and what it is is a feature of the type of language activity involved. But for every piece of text we must supply a full contextual description. We have seen that in the case of isolated language material a Cx must be largely derived from $MC(x, Fx)$ — mainly by taking advantage of the probabilities associated with the elements in the matrix. In this case, despite the absence of some potential situational features, there will still be the fullest possible measure of continuity and consistency in the contextual descriptions. This continuity and consistency will be an aid in the choice of elements from $MC(x, Fx)$: elements from successive matrices associated with successive x 's in a text will correspond to contextual descriptions which are consistent one to another and in which a chain of continuity can be recognised.

Thus it is that the Cx of a certain x in a text can only be tentatively assigned if just that x is considered. It is only when the whole text is considered that Cx 's for the components x 's can properly be selected: descriptions chosen are most likely to correspond to high probabilities in the $MC(x, Fx)$ matrices — a set of elements are chosen which give an internally consistent and smoothly continuous contextual description of the whole text. This is particularly evident in the cases of such isolated texts as a novel or a radio play, for example.

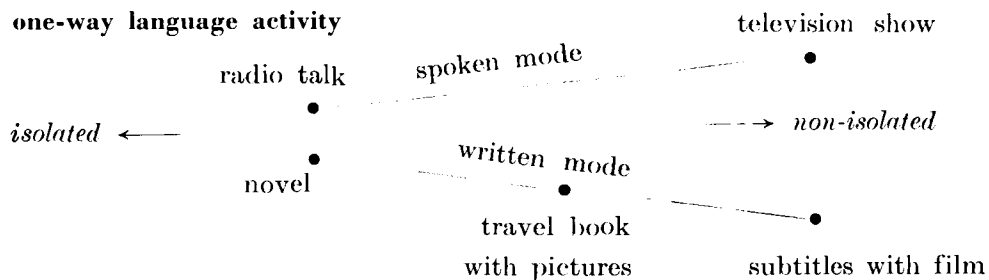
The discussion above shows that the cotext of an x is of vital importance, not only in assigning an Fx to the x but also in the assignment of a Cx . An x considered without any cotext and apart from its concomitant situational features is not considered scientifically at all: it is merely an abstraction, and a pretty well meaningless one, from a complete language activity. Such a 'lonely x ' may well be capable of ambiguous interpretation — the ambiguity would not be present if its cotext and its situation were allowed to be scientifically relevant to its linguistic consideration.

III.4 We can never say that a piece of text is *completely isolated*. One very relevant feature of a radio play, for instance, is the fact that we know it is a radio play. In addition to this the voice quality of the speakers will normally tell us their sex, and so on. The very price and size of type in a book may well give us some clues as to what elements should be chosen from our $MC(x, Fx)$ matrices — and so they are relevant situational features, even if they are not very important such. And we will always have features corresponding to

³¹ Situation is not a level of *language* but, since linguistically relevant situational features are given scientific, linguistic consideration it is patently a level within *linguistics*. (see my *Linguistic Science and Logic*, sections 2.2 and 3.1)

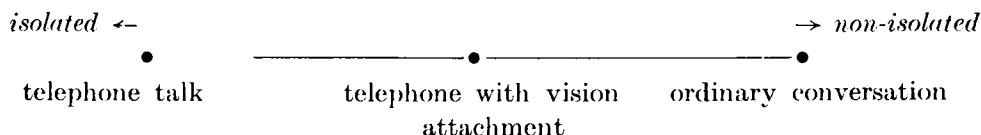
the wider situation -- the society (in my case, British culture) in which we live -- which will be relevant to any x we consider: I know that in films the criminal always gets his just punishment and this may help me to assign some particularly difficult Cx at a vital point in the text; I know that British newspapers view anything the Russians say or do with distrust and this may again be an important situational feature in some instance. It must be remembered that there is feedback from Cx to Fx , that they are determined by a mutually iterative procedure,³² and so, of course, such situational features may help to resolve what might otherwise be a 'formal ambiguity'.³³

Isolation, then, is a matter of degree, ranging from 'more isolated' to 'less isolated' rather than from 'isolated' to 'non-isolated'. If we use the latter terms it is only for purposes of exposition, to indicate nearness to one end of the scale rather than positioning *on* one end. We are now able to give examples of a tentative classification of general types of situations along an 'isolated/non-isolated' cline. This is given in two parts, corresponding to 'one-way' and to 'two-way' situations (this is itself a simplification of a 'one-way/two-way' cline). Within each part we distinguish the two modes of written and spoken language. We have already mentioned that the modes are not a very useful register division in the case of one-way language activity: this is particularly so if the one-way activity is isolated and so we can represent one-way situations by:



For two-way language activity the mode distinction is more significant and we have to take care, in this case, not to conflate the two clines:

two-way language activity: spoken mode



³² Although, as seen from the numbers of 'heads' on the arrows in the diagram of footnote 17, Cx exerts only a secondary influence on Fx whereas Fx has a primary influence over Cx .

³³ Compare with footnote 29.

extent of such a regression, provided by the formal structure of the language in question. In such a contextual analysis we will begin with the categories corresponding to the present situation and proceed along the regression until we reach the 'innermost thesis'.³⁵

III.6 We can now return to 2) in section **III.1** — you will remember that this concerned cases in which some of the relevant situational features corresponding to a piece of text were not available to the linguist who was assigning formal and contextual meanings to it. For example, if a conversation occurs in the normal course of everyday routine it will be, as we have seen, an extreme example of non-isolated language activity. There will be a large number of linguistically relevant situational features which can help us to choose the most appropriate element from $MC(x, Fx)$ when we are assigning some contextual meaning. Now imagine that this conversation had been tape-recorded and that a linguist was given the tape and told to provide a complete linguistic description of the conversation it contained. Here we have an instance of the linguist being given a non-isolated text which originally occurred in a well-defined and richly featured situation but being denied almost all of the situational features that would help him in his analysis.

We have stressed that the formal patterns associated with non-isolated language material will be very different from those in isolated material. In non-isolated material the situation is part of the total activity and the language used will only be properly understood in relation to this situation. If our linguist had been given a tape of a radio play — a text which was isolated by nature and was designed to be understood without elaborate non-linguistic concomitant features — then he would have had no difficulty in assigning formal and contextual meanings. But in the case of a recorded conversation he will have great difficulty in knowing which element of an $MC(x, Fx)$ to choose as representing a contextual meaning. And more — for formal and contextual meanings are actually, of course, mutually defining — he might well be unable to assign formal meanings in some instances: situational features which would have helped him in this are not available and so, because of the insufficiency of the observation available, he may be unable to resolve 'formal ambiguities'.

In this example our linguist will to do the best job he can in analysing his taped conversation. He can use every available device: and one such will be to try to reconstruct the situational features of the original conversation. We mentioned that it would be wrong to try to supply 'extra situation' for isolated texts, for the reason that their naturally occurring situation is all

³⁵ See Ellis, op. cit. p. 4 and Appendix p. 1—2; this could, in fact, be stated along Ellis's dimension of 'delicacy of notation' as: θ_1 ; θ_1 which includes θ_2 ; θ_1 , which includes θ_2 , which includes θ_3 , and so on (where θ_1 corresponds to the present situation, and that θ with the highest numerical subscript denotes the 'innermost thesis').

the situation they need in their role in the particular type of activity they belong to. Here, however, we have genuinely lost some situational features and we can quite validly try to supply these: try, in fact, to reconstruct the original linguistic situation.

The difference between 1) and 2) in **III.1** should now be clearer. In one case we construct a contextual description, mainly out of the formal information we have. In the second case we may try to construct a situation which actually occurred and then obtain formal and contextual descriptions from the text and from this situation. The two cases are very dissimilar: the first one is a genuine feature of language occurrence and patterning whereas the second involves a mere procedural difficulty due to lack of adequate information being available to the linguist.

III.7 We come now to 'the linguist's dilemma'. This is quite simple: he is given a tape recording of some speech and told to provide a linguistic analysis of it. He is told nothing about its origin, there are no opening announcements or anything similar and it could equally well be a tape recording of an isolated text such as a radio play or of a non-isolated everyday conversation. If it is an isolated text he must try to extract the contextual meaning from the formal meaning and what few situational features are present (the banging of a door, for example). If it is non-isolated material of which the situational features have just not been preserved then he can begin by trying to reconstruct the original situation.

The dilemma is not a real one, however, as the reader will no doubt have seen. If it were genuine it would show an error in our approach to the levels of situation and context. In actual fact the registers employed in isolated and non-isolated activity are so very different, *formally*, that the linguist will be able to tell, from the form, what the text's status is on the isolated/non-isolated cline. Only in the non-isolated case will he *need* to try a situation reconstruction (and even then he is likely to lack enough information for a full description of his text), to discover what the original features were. The dilemma is illusory and must always remain so because, to continue our example, a radio play can never use exactly the same types of formal patterns as an every-day conversation. Each of these two language activities is doing a different job in a different type of general situation: the amount of situational features which can be used in allocating contextual meaning will vary enormously — this is the reason for these distinct formal registers.³⁶

³⁶ The radio play is designed to be understood by perhaps millions of listeners: therefore features of the 'wider situation' are relevant but no more particular situational features can be used. In the case of the tape-recorded conversation, however, the participants *will* be likely to have more particular things in common — here the 'immediate situation' may include their working in the same office, belonging to the same sports club, having friends in common, and so on.

But that is not to say that there is *nothing* similar between the examples we quoted. In each case the dialogue may be between a doctor and a patient, for instance, or between a communist and a fascist. Then we shall notice a large number of similar features between the radio consultation or political argument and the real life one. The radio performance will set out to give such an imitation of a real life situation that it can be recognised for what it is. But the imitation is *purposely* not perfect.³⁷ The radio play has a different function to perform and there will always be enough formal differences for us to be able to tell, after an extremely short examination, whether a recording is of isolated or of non-isolated material.

Р. М. В. ДИКСОН: О ФОРМАЛЬНОМ И КОНТЕКСТУАЛЬНОМ ЗНАЧЕНИИ

(Р е з ю м е)

В статье рассматриваются некоторые вопросы взаимосвязи между формальным и контекстуальным значениями (под первым понимается при этом значение языкового отрезка по отношению к внутреннему делению этого отрезка, под вторым — значение отрезка по отношению к внешней действительности, связь отдельных частей этого отрезка и отдельных релевантных отрезков внелингвистической действительности). Автор пользуется в основном понятиями, предложенными М. А. К. Халлидэй (см. в особенности его статью в журнале *Word*, 17/1961:241—292 — *Categories of the Theory of Grammar* [Категории теории грамматики]) и другими английскими исследователями. Формальное значение является суммой двух компонентов — грамматического и лексического значений.

Каждый языковой отрезок, как это вполне естественно в любой общественной ситуации, обладает полным формальным значением и в то же время полным контекстуальным значением. Рассматривается некоторое определенное формальное значение с той точки зрения, какое множество контекстуальных значений может ему соответствовать, иными словами — рассматриваются контекстуальные значения отрезков текста, обладающих данным формальным значением. Определенное количество показателей вариаций может быть определено и тогда данное множество может быть представлено в виде многомерной матричной модели; в матрице отражаются в этом случае «потенциальные» контекстуальные значения в отношении к данной «актуальной» величине формального значения. Не совсем аналогичен противоположный случай: потенциальное формальное значение в его отношении к актуальному контекстуальному значению рассматривается в следующей части работы. Матричные модели обобщены с тем, чтобы скорее множество перекрывающихся друг друга состояний представляли собой отдельные измерения, чем множество дискретных терминов. Тогда можно определить функцию, представляющую собой статистическую норму («адекватность») данного контекстуального значения по отношению к данному формальному значению и наоборот.

Контекстуальное значение языкового отрезка получено на основе анализа его формального значения и релевантных ситуационных черт, связанных с данным языковым отрезком (в действительности это является упрощением, в конечном итоге формальное и контекстуальное значения должны быть расположены более или менее одновременно, взаимно-повторяемой техникой). Возможны многочисленные варианты в количестве позиционных информации, доступных для анализа контекстуального значения в различных видах текстов; в противовес этому в результате опытных исследований мы находим, что различные виды формальных конструкций соответствуют различным количествам пози-

³⁷ It should be noted that isolated texts, such as a radio play, are largely understandable because of the similarity of certain patterns with patterns encountered in non-isolated language activity. Such patterns are immediately correlatable with contextual categories which, in non-isolated activity, would be obtained from form and from the then-present situation.

ционной информации. В силу соображений такого рода мы способны провести границы деления «вариаций» внутри языка по непрерывной линии начиная с «изолированного» (мало позиционной информации) вплоть до «неизолированного» (много позиционной информации). В статье упоминаются взаимосвязи этой классификации, проведенной на основе аналитических свойств лингвистического описания, с делением языковых вариантов в зависимости от их различных общественных функций. Важно отметить, что неизолитованный текст, сам сохранившийся, но с потерей сопровождающих его позиционных черт (необходимых к его полному формальному и контекстному анализу) не должен быть смешан с изолированным текстом, который обладает пренебрегаемо малым количеством позиционных черт в своем способе существования: оба текста выдвигают совершенно иные аналитические проблемы.

ÜBER DIE ALTEN SIEDLUNGSRÄUME DER URALISCHEN SPRACHFAMILIE

Von
P. HAJDÚ

1. In den letzten Jahren haben sich mehrere hervorragende Sprachwissenschaftler und Altertumsforscher über die uralische Urheimat geäußert. Das gemeinsame in diesen Äußerungen zeigt sich darin, daß sie sich von der herkömmlichen Theorie der Wolga—Oka-Urheimat (Finnen) und der Kama—Ural-Urheimat (Ungarn) mehr oder minder losgesagt haben.

1.1 Die neuere sprachwissenschaftliche Stellungnahme seitens der Finnen hängt sicherlich mit der öfter dargelegten Auffassung K. Vilkonas zusammen, laut deren die Finnougrier schon in den Jahrtausenden vor Beginn unserer Zeitrechnung im Gebiet des Baltikums gesiedelt haben dürften, und die bemüht ist, den Begriff der Urheimat aus den Forschungen zur finnougriischen Frühgeschichte auszuklammern (vgl. KSVK 27—28 [1948]: 244—290; Folk-Liv 12—13 [1949]: 15—43 usw.). Vilkonas Stellungnahme wurde von Y. H. Toivonen in einer an Argumenten reichen Abhandlung widerlegt (JSFOu 56/1 [1952], 1—41), in der er als Gebiet der uralischen Urheimat den Raum bezeichnet, der von der mittleren Wolga und ihren Nebenflüssen, der Oka und der Kama sowie vom europäischen Teil des Mittleren und Südlichen Urals eingeschlossen ist. Nun dürfte aber die Beweisführung Toivonens einen Teil der finnischen Sprachwissenschaftler nicht völlig überzeugt haben, doch konnten sie auch den Standpunkt Vilkonas sich nicht ganz zu eigen machen. Dem ist es zuzuschreiben, daß im Kreise der finnischen Sprachforscher am Ende der fünfziger Jahre eine Richtung aufkam, die bemüht war, die zwei entgegengesetzten Auffassungen einander näher zu bringen und anzugleichen.

Als erster hat E. Itkonen 1958, im ersten Band der Enzyklopädie *Oma Maa* seinen die beiden Anschauungen miteinander in Übereinklang bringenden Standpunkt dargelegt. (Seine Abhandlung kennen wir aus den späteren Veröffentlichungen, vgl. UAJb 32[1960]: 2—24; bzw. ders., *Suomalais-ugrilaisen kielen- ja historian tutkimuksen alalta*, Helsinki 1961, 5—47). Itkonen mißt den Ergebnissen der archäologischen Forschungen eine große Bedeutung bei, vor allem dem Umstand, daß einige Archäologen (z. B. O. Almgren) die vom Baltikum bis zum Ural (ja, darüber hinaus) reichende Kultur der sog. Kamm-

keramik ausschließlich den Finnougriern zuschreiben. In diesem Zusammenhang verweist er auch darauf, daß mehrere Archäologen und Historiker die Meinung vertraten, die Finnougrier bzw. die Finnen seien westlicher Herkunft (Baltikum, Waldai, Norddeutschland: J. Ailio, J. J. Mikkola, G. Kossinna). Selbstverständlich verwirft auch er nicht völlig die „herkömmliche“ Urheimat-Theorie, doch ist sein Vertrauen zu den Methoden der linguistischen Paläontologie, die bei den Forschungen über die finnisch-ugrische Frühgeschichte unentbehrlich ist, sichtlich erschüttert. Auch Itkonen sieht die Unzulänglichkeiten der biogeographischen Methode, insofern nämlich die in der uralischen und finnisch-ugrischen Grundsprache nachweisbaren Baum- und Tiernamen auf Grund der heutigen Verbreitung dieser Bäume und Tiere über die Lage der Urheimat kein genaues Bild geben können. Die Verbreitungsgrenzen der Pflanzendecke und damit die der Tierwelt können sich ändern und ändern sich auch im Laufe der Zeit, weshalb Itkonen die mit Hilfe der sprachwissenschaftlichen Biogeographie gewonnenen frühgeschichtlichen Folgerungen nur mit Vorbehalt gelten läßt. Trotzdem weist er sie nicht gänzlich von der Hand, muß er doch sehen, daß die ihrer Herkunft nach uralischen Namen der Weißtanne und der Zirbelkiefer auf Siedlungsplätze in der Uralgegend hinweisen. Itkonen will die gegensätzlichen Ergebnisse der Sprachwissenschaft und der Archäologie durch die Annahme beheben, die alten Siedlungsräume der Finnougrier hätten vom Baltikum bis zum Ural gereicht.

Diesem Standpunkt schließt sich auch A. J. Joki an, der in der zum 60. Geburtstag von L. Hakulinen 1959 herausgegebenen Festschrift (*Verba docent*. Helsinki 1959, 48—55) sich auch ganz kurz auf das Problem der Urheimat bezieht. Er meint, der finnisch-ugrische Zweig der uralischen Sprachfamilie müsse nach dem Zeugnis der Lehnwörter mit den Indoeuropäern im engen Kontakt gestanden haben. Solche weitgehenden Beziehungen seien aber unvorstellbar in dem abgelegenen Gebiet zwischen dem Mittellauf der Wolga und dem Ural. Soviel jedoch läßt auch er gelten, daß dieser Raum als Siedlungsgebiet der uralischen Urbevölkerung in Frage kommen könne. Den zahlenmäßig stärkeren Finnougriern aber sei diese frühere Urheimat schon zu klein geworden und sie könnten sich daher vor der Auflösung des finnisch-ugrischen Zusammenlebens, von ihren Wohnplätzen im Uralgebiet ausschwärmend, bis an den Dnepr bzw. an den Waldai, ja schon bis ins Baltikum verbreitet haben.

Die Unwahrscheinlichkeit dieser auch unter den heutigen Verhältnissen sehr großen Urheimat versucht Joki mit dem Argument zu entkräften, daß die nur 25 000 starken Nenzen heute über ein noch größeres Gebiet verstreut siedeln. Ich habe schon einmal darauf hinweisen können (*Finnugor népek és nyelvek* [= Finnisch-ugrische Völker und Sprachen]. Budapest, 1962. 41), daß hinsichtlich der Lebensweise und der Siedlungsplätze zwischen den nomadisierenden Rentierhaltern, den Nenzen, und den einstigen Fischern und Jägern,

den Finnougriern, ein großer Unterschied besteht. In der Tundra hindert nichts die Renhirten daran, mehrere hundert Kilometer lange Wanderungen zu unternehmen, ja sie sind durch ihre Lebensweise darauf geradezu angewiesen, über sehr große Gebiete zu verfügen. Völlig anders verhält es sich mit dem Nomadisieren der Fischer und Jäger. Ihre Wanderzüge beschränken sich auf ein wesentlich kleineres Gebiet. Bei ihren Jagdzügen kommen sie zwar nicht selten auch in relativ sehr entfernte Gegenden, doch unternehmen sie keineswegs so große Züge wie die Rentierhalter in der Tundra. Die undurchdringlichen Waldungen, die ihre Siedlungsplätze umgaben, setzten auch den Jagdzügen der Finnougrier Grenzen. Der Verkehr auf größere Entfernungen war in diesen Gegenden nur entlang den Strömen möglich, aber der Lebensunterhalt machte es auch nicht notwendig, daß der finnougriische Jäger aus dem Uralgebirge ins Baltikum ziehe, um Wild zu erlegen. Die neben der Jagd betriebene Fischerei band die Finnougrier an relativ ständige Wohnplätze, denn sie kehrten nach den bald kürzeren, bald längeren Jagdzügen von Zeit zu Zeit immer wieder an die ständigeren Fischer-siedlungen zurück. Diese Beziehungen zwischen Lebensweise und Siedlungsraum können wir sehr sinnfällig bei den erwähnten Nenzen sehen: die nomadisierenden Renhalter unter ihnen, die sog. Tundranenzen sind in der Tundra über ein Siedlungsgebiet verstreut, dessen westliche und östliche Grenzen voneinander auf etwa 4000 km entfernt sind; dagegen siedeln die mehr oder minder sesshaften Waldnenzen, die Fischer und Jäger sind, in einem relativ kleinen Gebiet, an den rechten Nebenflüssen des mittleren Ob und entfernen sich auch auf ihren Jagdzügen nicht allzu weit von ihren Siedlungsplätzen.

Die Lebensweise begründet also nicht die Ausbreitung der Urheimat bis zum Baltikum, im Gegenteil, sie widerspricht einer solchen Annahme. Ebenso wenig läßt sich diese durch die Ergebnisse der Archäologie begründen. Wohl erstreckte sich die Kultur der neolithischen Kammkeramik vom Baltikum bis nach Westsibirien, doch war sie — trotz der zahlreichen gemeinsamen Züge — nach dem Zeugnis der jüngsten Forschungsergebnisse in ihren Einzelheiten keineswegs so einheitlich, daß man sie als homogene ethnokulturelle Zone, als die Zone der finnisch-ugrischen Kultur betrachten könnte. Auf diese Frage komme ich später noch zurück.

Was nun die indoeuropäischen Lehnwörter anbelangt, beweisen sie soviel, daß einzelne Gruppen der Finnougrier mehrerenorts, längere Zeit und tatsächlich auf einer großen Breite mit den Nachkommen der Indoeuropäer in Kontakt gestanden haben mögen. Die ältesten finno-ugrisch-indoeuropäischen Beziehungen deuten aber nicht unbedingt auf so breite Kontakte hin. Diese konnten sich auch auf einem relativ enger begrenzten Gebiet abgespielt haben, selbst wenn wir diese Gebiete als „abgelegen“ bezeichnen wollen. (Der subjektive Begriff „abgelegenes Gebiet“ dürfte auf die Frühzeit bezogen einen völlig anderen Inhalt meinen, als wenn wir ihn im

heutigen Sinne verwenden. Dazumal waren nämlich noch viele andere Teile Europas ebenso schwer zugänglich wie die Kamagegend. Somit könnte man zu dieser Zeit auch das Baltikum mit Recht als abgelegenen bezeichnen.)

1.2 Während E. Itkonen und A. J. Joki die Problematik der Urheimat eher nur berührt haben, forscht V. N. Černecov seit längerer Zeit sehr eingehend nach der alten Kultur der Finnougrier, besonders der Ugrier. Černecov hat die Arbeit eines Lebens der Erschließung und Beschreibung des archäologischen Erbes der Ural- und Obgegend gewidmet. Bei seinen archäologischen Forschungen aber war er stets darauf bedacht, die Ergebnisse auch in den Forschungen der ugrischen und finnougriischen Ethnogenese zu verwerten. Augenblicklich erscheinen seine Argumente nicht allzu überzeugend, auf Grund deren er die neolithischen Kulturen an der Kama, im Ural und in Westsibirien von der Kelteminkultur herleiten und dementsprechend die finnougriische Urheimat im Gebiet des Aralsees suchen will (s. Tretjakov in: Советская этнография, 1961/2: 79), darin aber dürfte er recht haben, daß die Beziehungen der Finnougrier zu Westsibirien viel stärker gewesen seien, als das bisher im allgemeinen angenommen wurde. Wir können seine ausschließlich archäologisch begründete Theorie keiner Kritik unterziehen. In diesem Zusammenhang verweise ich höchstens auf den zuvor angeführten Aufsatz Tretjakovs, zugleich aber auf die neueste Darlegung von Černecovs Urheimat-Theorie, die auf der internationalen Tagung der Finnougriisten im Jahre 1961 als einer der Hauptvorträge vorgelesen wurde (s. *Congressus Internationalis Fenno-Ugristarum*. Budapest 1963. 407—411).

1.3 Meines Erachtens spielt die Archäologie bei den Forschungen zur finnisch-ugrischen Frühgeschichte vorläufig nur eine Rolle zweiten Ranges. Bei der Ermittlung des Gebietes der Urheimat gebührt der Vorzug auch weiterhin den sprachwissenschaftlichen und den richtig angewandten lebensgeographischen Belegen. Darum fand die Arbeit Gy. Lászlós, *Őstörténetünk legkorábbi szakaszai* [-Die frühesten Perioden unserer Frühgeschichte. Budapest 1961] großes Interesse. Der Verfasser setzt als Archäologe die Urheimat der Finnougrier von der zuvor erwähnten Erkenntnis ausgehend und auf Grund sprachwissenschaftlicher und biogeographischer Erwägungen in das Gebiet zwischen Baltikum und Oka bzw. nach Zentralpolen. Gy. Lászlós Ergebnisse erinnern gewissermaßen an die neueste Urheimat-Theorie in der finnischen Sprachwissenschaft. Doch ist Gy. László auf einem ganz anderen Wege als die finnischen Sprachwissenschaftler zu seiner Auffassung von der Urheimat gelangt.

Gy. Lászlós Gedankengang und dessen Kritik kann ich hier nur ganz kurz darlegen und möchte in diesem Zusammenhang auf meine Besprechung seines Werkes hinweisen (Archaeologiai Értesítő 1964, i. Dr.).

1.3.1 Gy. László hat nach der Untersuchung der Baumnamen in den uralischen Sprachen festgestellt, daß 1. der Name der *Quercus-Ulmus-Tilia* aus den obugrischen und samojedischen Sprachen (d. h. bei den „östlichen“ Finnoungriern) fehlt, wohl aber bei den „westlichen“ Finnoungriern (Ungarn miteinbegriffen) vorhanden ist; 2. die *Larix-Pinus cembra* und *Abies* den „westlichen“ Finnoungriern unbekannt, in ihrer „östlichen“ Gruppe aber bekannt sind; 3. für die Gesamtheit der uralischen Sprachen die Kenntnis von nur 2—3 Baumarten charakteristisch sei, und zwar die der *Betula*, der *Pinus silvestris* und vielleicht der *Alnus*.

Auf Grund der weiteren Erörterung dieser drei Thesen schließt er, daß die älteste Urheimat in einer Gegend gelegen haben müsse, wo es weder die Bäume der Taiga, noch die Baumarten der Mischeichenwälder, sondern ausschließlich die *Betula*, die *Pinus silvestris* und die *Alnus* gegeben habe. Ein solches Gebiet habe es in der fraglichen Epoche nur eines, nämlich jenes zwischen Riga und der Oka gegeben. Hier also habe sich das uralische Grundvolk entwickelt, dessen Kultur Gy. László in der paläolithischen Swidrykultur sieht. Die Swidryuraler hätten später ihren Siedlungsraum auch auf das Baltikum und das Uralgebiet ausgebreitet. Damit sei es zu erklären, daß die Gruppe der „östlichen“ Finnoungrier die Bäume der Taiga kennenlernen konnte, die „westlichen“ Finnoungrier aber zur selben Zeit ihren Wortschatz mit den Namen der Baumarten des Mischeichenwaldes vermehren konnten.

Gegen Gy. Lászlós Ausführungen sprechen sprachwissenschaftliche und paläobotanische Tatsachen (wobei ich hier auf die archäologischen Belange dieser Arbeit nicht eingehe, weil sie nur von der sprachwissenschaftlich-biogeographisch fundierten Theorie abhängen).

1.3.2 Die von Gy. László angegebene Gruppierung der Baumnamen nötigt zur Kritik. Übrigens ist diese Gruppierung von einer eigentümlichen Auffassung der Sprachverwandtschaft durchdrungen. Die permischen (oder mitunter wolga-) finnougriischen Sprachen werden z. B. bald zu den „östlichen“, bald zu den „westlichen“ Finnoungriern gezählt, je nach dem, zu welchem Sprachzweig die permischen (bzw. wolgaфинnougrischen) Entsprechungen des gerade abgehandelten Baumnamens Beziehungen aufweisen. Dasselbe widerfährt auch der ungarischen Sprache, die im Spiegel der Baumnamenvergleiche zu den „westlichen“ Finnoungriern zählt, obschon sie vorher, bei der Abhandlung des indoeuropäischen Einflusses dem „östlichen“ Zweig der Finnoungrier zugewiesen wurde. Gy. László stößt also die Ordnung der Verwandtschaft und der Herkunft der uralischen Sprachen völlig um. Das an sich wäre noch kein Unglück, denn mit einer gut begründeten neuen Systematisierung von Verwandtschaft und Herkunft es nichts zu diskutieren gibt. Der Verfasser definiert aber den Grad der Sprachverwandtschaft ausschließlich auf Grund des Wortschatzes, und innerhalb dessen an Hand der Gruppierung der Baumnamen.

Er zieht nicht in Betracht, daß bei der Feststellung der relativen Chronologie der Entstehung von Verwandtschaftsgraden und verwandten Sprachen auch das Zeugnis der Elemente des grammatischen Baus, die Lautgeschichte und der Wandel der Wörter ebenfalls zu erwägen sind. Die vergleichende Sprachwissenschaft hat aber diesen Erfordernissen entsprechend ihren allgemein anerkannten Standpunkt in der Frage der Verwandtschaft der uralischen Sprachen, der Abfolge und Chronologie der uralischen Grundsprache sowie der auf diese folgenden Sprachen und schließlich der aus ihnen aufgekommenen Sprachen erarbeitet. Dieser Standpunkt wird von Gy. László nicht widerlegt, doch hat er praktisch in dieser Frage eine völlig andere Auffassung entwickelt. So konnte es sich ergeben, daß er die Ungarn von der ihnen hinsichtlich der Sprachverwandtschaft am nächsten stehenden obugrischen Sprachgruppe loslöst und diese wiederum mit den Samojeden, die doch allen Angehörigen der Finnougrier gleicherweise fernstehen, zu einer eng zusammengehörenden Einheit verbindet.

Ich möchte die Methode Gy. Lászlós an zwei Beispielen deutlich machen. Die etymologischen Entsprechungen der Bezeichnung der Zirbelkiefer sind aus den wogulischen, ostjakischen, syrjänischen, wotjakischen und samojedischen Sprachen bekannt. Diese Wortfamilie erweist sich im Sinne der sprachwissenschaftlichen Grundsätze ihrer Herkunft nach als uralisch, stammt sie doch aus einer Epoche, als die Vorfahren der Samojeden noch mit denen der Finnougrier in Gemeinschaft lebten. Nach Gy. Lászlós Auffassung sei aber dieses Wort nur für den „östlichen“ Zweig der Finnougrier charakteristisch, d. h. es stamme nicht aus der Zeit der uralischen Grundsprache, sondern — selbst wenn das nicht ausgesprochen wird — aus der Zeit einer Art des Zusammenlebens von Samojeden und Obugriern sowie permischen Völkern, d. h. aus der Epoche einer Art „ostfinnougriischer“ Grundsprache. Finnisch *petäjä* 'Kiefer' stammt mit ihren lappischen, mordwinischen, tscheremissischen, wotjakischen und syrjänischen Entsprechungen auf Grund der Feststellung der Sprachwissenschaft aus der finnisch-permischen Zeit. Obschon Gy. László die permischen Sprachen im vorigen Fall zu den „östlichen“ Finnougriern gezählt hat, wäre im Sinne seines methodischen Vorgehens zu erwarten, daß er meint, diese Wortfamilie sei im „westlichen“ finnougriischen Zweig aufgekommen; dieser Standpunkt wäre auch richtig, insofern man den finnisch-permischen Zweig mitunter auch als „westliche“ Finnougrier zu bezeichnen pflegt. Es kommt aber nicht so: Gy. László führt diese Wortfamilie bzw. den Namen der *Pinus silvestris* — auch unter dem Einfluß des mit anderen permischen Wörtern verglichenen ungarischen Baumnamens *fenyő* — auf die früheste Periode des uralischen Zusammenlebens zurück, obschon wir keine einzige uralische Etymologie mit der Bedeutung von 'Waldkiefer' besitzen.

Es liegt auf der Hand, daß eine solche Schichtung der Baumnamen von der Art der in uralischer und finnougriischer Zeit bekannten Waldungen kein treues Bild bieten kann.

1.3.2 Des weiteren ist Gy. Lászlós Theorie auch in ihrer paläobotanischen Begründung nicht einwandfrei. Von mehreren falschen Ansichten seien hier nur die wichtigsten hervorgehoben.

Gy. László meint, Nordeurasien sei nach der letzten Vereisung aus zwei Richtungen, aus den südwesteuropäischen und fernöstlichen Refugien von der Pflanzendecke aufs neue überzogen worden. Damit verhält es sich im großen auch so, doch, vereinfacht diese Darlegung die Frage der eiszeitlichen Rückzugsgebiete und rechnet nicht damit, daß bestimmte Baumarten das Pleistozän auch andernorts überdauern konnten. So ist z. B. nachgewiesen, daß die *Picea* die letzte Vereisung im Gebiet zwischen Wolga und Ural, die *Larix* im mittleren Ural überdauert hat, d. h. in Gegenden, die von Gy. László für das Paläolithikum als pflanzenlos bezeichnet werden.

Auch das hinsichtlich der Lage der Urheimat sehr wichtige Argument Gy. Lászlós, die Taiga habe im Laufe ihres Vordringens vom Osten her den Ural erst im II. Jahrtausend v. u. Z. erreicht, entspricht nicht völlig den Tatsachen. Weiter unten werden wir noch sehen, daß die Taiga schon im Urholozän das Weiße Meer erreichte, d. h. etwa zehntausend Jahre früher, als László annimmt, schon westlich des Urals verbreitet war.

Als allzu grob erscheint auch seine Feststellung, zwischen Riga und der Oka hätten zur Zeit der Entstehung uralischer Völkerschaften nur die *Pinus*, die *Betula* (und möglichenfalls die *Alnus*) vegetiert, dagegen die Bäume der Taiga und des mitteleuropäischen Mischwaldes gefehlt. In diesem Gebiet waren nämlich *Pinus* und *Betula* tatsächlich sehr lange vorherrschend, doch erschien der Mischeichenwald schon im Altholozän und mit ihm kam auch die *Picea* der Taiga vor (die im Urholozän tief bis ins Baltikum vorgedrungen war), geschweige denn die *Salix* und die *Corylus avellana*, die zum mitteleuropäischen Mischeichenwald gehören.

Gy. László hat zur naturwissenschaftlichen Grundlegung seines Werkes das Buch von W. F. Reinig (*Die Holarktis. Ein Beitrag zur diluvialen und alluvialen Geschichte der zirkumpolaren Faunen- und Florengeschichte*. Jena 1937) und die kurze Abhandlung von M. I. Neustadt (*Histoire de la végétation du territoire de l'URSS pendant l'Holocène d'après les données de l'analyse pollinique*. In: Вопросы ботаники II. 1954) herangezogen. Reinigs Arbeit läßt sich zur finnisch-ugrischen Urgeschichte unmittelbar nicht besonders verwerten: er handelt nämlich das Aufkommen der holarktischen Region und ihrer Lebenswesen sowie die Entstehung der biogeographischen Zone ab und berührt im Wesentlichen seiner Darlegungen die Prozesse, die seit dem Pleistozän die Zonen der holarktischen Region hervorbrachten. Diese Arbeit behandelt aber nicht die Chronologie der Erdneuzeit und die zeitliche Abfolge in der Verbreitung der einzelnen Baumarten oder der Tierwelt, so daß es für den Forscher der finnisch-ugrischen Frühgeschichte nicht viel Neues sagen kann. Die wortkarge Veröffentlichung Neustadts ist von einem völlig anderen Charakter. Aus

dieser kurzen Abhandlung erhalten wir einen verhältnismäßig guten Überblick über die Geschichte der Bewaldung im europäischen Teil der Sowjetunion. Die konsequentere Beachtung dieser hervorragenden Arbeit hätte es Gy. László ermöglicht, die erwähnten paläobotanischen Ungenauigkeiten zu vermeiden.

1.3.3 Ich pflichte den sprachwissenschaftlichen, biogeographischen und frühgeschichtlichen Feststellungen Lászlós nicht bei, doch halte ich sein Bestreben nach Verwertung von paläobotanischen Angaben als der Nachfolge wert. Es ist ein großes Verdienst Lászlós, daß er die ersten Schritte in Richtung der urgeschichtlichen Verwertung von Ergebnissen der Palynologie getan hat. In unserer urgeschichtlichen Literatur hat es hierfür vor ihm kein Beispiel gegeben. Die Forscher der ungarischen und finnisch-ugrischen Frühgeschichte haben die Ergebnisse der Pollenanalysen selbstverständlich nicht darum übergangen, weil sie die historischen Veränderungen in der Pflanzendecke nicht zur Kenntnis nehmen wollten, sondern weil die Ergebnisse der in der Sowjetunion vorgenommenen Analysen quartärer Pollen in Ungarn lange Zeit selbst den Fachleuten nicht bekannt waren. Mit diesen Forschungen wurde in der Sowjetunion in den dreißiger Jahren begonnen, doch sind die ersten Zusammenfassungen der Einzelanalysen erst vor einigen Jahren veröffentlicht worden.

1.4 Im folgenden will ich versuchen, die Lage und Zeit der uralischen Urheimat unter Beachtung waldgeschichtlicher und paläogeographischer Unterlagen zu bestimmen. Außer den von László verwendeten Quellenwerken stütze ich mich aber vor allem auf M. I. Neustadts Handbuch (*История лесов и палеогеография СССР в голоцене*. Moskau 1957), aus dem wir einen ausführlicheren Überblick über die Ergebnisse der sowjetischen Pollenanalysen erhalten, als es auf Grund der erwähnten kurzen Abhandlung Neustadts möglich ist. Außerdem habe ich aus dem zweibändigen Standardwerk von F. Firbas (*Spät- und nacheiszeitliche Waldgeschichte Mitteleuropas nördlich der Alpen*. Jena 1949, 1952) sehr nützliche Hinweise erhalten.

2. Zu Anfang mußten wir feststellen, welche Baumarten unseren Verfahren in der uralischen bzw. finnougrischen Zeit bekannt waren. Selbstverständlich waren die bisher erwähnten Baumnamen gründlich zu sichten. Ich war bemüht, nur jene Wortfamilien in Betracht zu ziehen, die eine gute Etymologie aufweisen und deren ursprüngliche Bedeutung mit relativ großer Gewißheit feststellbar ist. Diesen Erfordernissen nicht genügende uralische und finnisch-ugrische Etymologien habe ich nötigenfalls mit besonderen Hinweisen in mein Material aufgenommen.

Aus uralischer Zeit lassen sich folgende Baumnamen ableiten:

Picea (lucfenyő, Fichte, ель): finn. *kunsi* + lapp., mordw., tscherem., wotj., syrj., wog., ostj.; nenz., enez., nganass., selkup., kamass. Entsprechungen.¹

Pinus cembra o. *sibirica* (cirbolyafenyő, Zirbelkiefer, кедр): syrj. *sus-pu* + wotj., wog., ostj.; nenz., selkup., kamass. Entsprechungen.²

Abies (jegenyefenyő, Tanne, пихта): tscherem. *nulgo* + wotj., syrj., wog., ostj.; selkup., kamass. Entsprechungen.

Betula (nyír, Birke, береза): finn. *koivu* + lapp., mordw., tscherem., wog., ostj.; nenz., enez., nganass., selkup., kamass. Entsprechungen.

Populus (nyár, Pappel, тополь): 1. mordw. *poj* + wotj., syrj., ostj.; nenz., selkup., kamass. Entsprechungen. 2. Ung. *nyár* + ? nenz. Entsprechung.

? *Salix* (fűz, Weide, ива): finn. *paju* + ?lapp., wotj., syrj.; ?nenz., ?selkup., ?kamass. Entsprechungen.

Allen, die mit unserer frühgeschichtlichen Literatur vertraut sind, wird es auffallen, daß ich unter unsere Baumnamen uralischer Herkunft die *Pinus silvestris* (erdei fenyő, Waldkiefer, сосна) nicht aufgenommen habe. Der Grund hierfür ist, daß der eine als aus finnisch-ugrischer Zeit stammende Name der *Pinus silvestris* finn. *petäjä*, nur bis in die finnisch-permische Zeit nachweisbar ist. Ung. *fenyő* und eine andere Wortfamilie mit der Bedeutung *Pinus silvestris* (s. u.) können wohl bis in die finnisch-ugrische Zeit zurückgeführt werden, doch ist ihre Etymologie nicht ganz zufriedenstellend. Somit können wir aus den uralischen Sprachen keinen Namen von verläßlich uralischer Herkunft nachweisen, obschon die waldgeschichtlichen Unterlagen es wahrscheinlich machen, daß dieser Baum schon in uralischer Zeit bekannt war. Ich erinnere aber an den schon von Irene N. Sebestyén erwähnten Gedanken (s. NyK 51 [1943]: 418–19), daß wog. *jür*, das mit seiner ostj. Entsprechung 'Baum, Holz' bedeutet, in uralischer Zeit die *Pinus silvestris* bezeichnen haben könnte, insofern wir seine Zusammengehörigkeit mit den samoj. Wörtern von dieser Bedeutung (nenz. *je* usw.) gelten lassen.

Aus dieser Zeit ist auch der Name der *Alnus* (éger, Erle, ольха) nicht nachweisbar. Wenn also László schreibt (a. a. O., 66), daß dieser Baumname tscherem., ostj., wog., wotj. und sam. Entsprechungen habe, d. h. es sei uralischer Herkunft, so dürfte er die Etymologie meinen, deren Glieder tscherem. *nörgö*, ostj. *ńar*, wog. *ńir*, wotj. *ńör*, nenz. *ńeru* usw. sowie ung. *nyír* sind. Diese Wortfamilie kann man aber nur willkürlich für die uralische

¹ Die folgenden Etymologien sind allgemein bekannt, so daß es sich erübrigen dürfte, die einzelnen Glieder aus den finnisch-ugrischen und samojedischen Sprachen einzeln anzuführen.

² Das wotj. Glied der Etymologie hat offensichtlich sekundär die Bedeutung von *Juniperus* (Wacholder) erhalten.

Bezeichnung der *Alnus* halten,³ denn in den angeführten Sprachen ist nur das tscherem. Wort mit der Bedeutung *Alnus* bekannt, und selbst die Zugehörigkeit dieses Belegs zur angeführten Etymologie ist zweifelhaft. Die zu dieser Wortfamilie gehörenden Entsprechungen der verwandten Sprachen haben eine ziemlich vielfältige Bedeutung: *Zweig*, *Ast* (wotj., wog.), *Jungwald*, *Laubbaum* (ostj.), *Weide* (sam. Sprachen) bzw. *Birke* (ung.).

Die uralischen Baumnamen beziehen sich also mit Ausnahme der überall vegetierenden, anspruchslosen *Betula*, *Populus* und *Salix* auf typische Bäume des Taigawaldes. Zu dieser uralischen Schicht der einschlägigen Wörter kommen in finnisch-ugrischer Zeit weitere Baumnamen hinzu:

Larix (vörösfenyő, Lärche, лиственница): syrj. *ńia* + wog., ostj.

Ulmus (szil, Ulme, вяз): ung. *szil* + tscherem., mordw., finn.⁴

Betula: syrj. *kjűž* + wotj., wog., ostj.⁵

Pinus silvestris: 1. ung. *fenyő* + ?wotj., ?syrj., ?tscherem. 2. ?tscherem. *terke* + wog., ostj.

Ich halte es für notwendig zu betonen, daß *Quercus* keinen einzigen uralischen, ja nicht einmal finnisch-ugrischen Namen hat. Daß in diesem Zusammenhang als Beleg angeführte finn. *tammi* stammt aus der wolgaфинischen Zeit, die finnisch-ugrische Herkunft von ung. *tölgy* ist unwahrscheinlich.⁶

³ Irene N. Sebestyén bezeichnet ung. *éger* 'Erle' als ein Wort von finnisch-ugrischer Herkunft, indem sie es zu finn. *jänkä*, lapp. *jaeg'ge*, syrj. *jegir*, ostj. *jenk* und wog. *janč* (mit der Bedeutung 'Sumpf') zählt (MelichEml 351—52). Dieser Vergleich ist deshalb zu bedenken, weil anlautendes fgr. *j im Ungarischen im allgemeinen erhalten bleibt und nur vor i schwindet. Eine weitere größere Schwierigkeit ergibt sich daraus, daß wir die Bedeutung 'Sumpf' bei diesem ung. Wort nicht kennen, die fgr. Wörter jedoch im Sinne von 'Erle' nicht geläufig sind. Auch Toivonen und Collinder dürften wegen dieser Bedenken das ung. Wort aus der Etymologie von finn. *jänkä* ausgelassen haben (SKES und FUV s. v. *jänkä*). Sollte aber das ung. Wort doch zu den angeführten fgr. Wörtern gehören, wäre es doch nicht zum Beweis dessen geeignet, daß die Finnougrier es zur Bezeichnung der *Alnus* gebraucht hätten, müssen wir doch die ursprüngliche Bedeutung der Wortfamilie in 'Sumpf, Moor' sehen.

⁴ Die finn. Entsprechung hat die gewiß sekundäre Bedeutung 'Salix'.

⁵ Die obugrischen Wörter bezeichnen heute nicht mehr den Baum, sondern werden zur Benennung der aus Birkenholz gefertigten Teile des Bogens, des Schlittens usw. verwendet (Liimola, MSFOu 125 [1962]: 290—93).

⁶ In der ungarischen Sprachwissenschaft ist es in jüngster Zeit zu einer ziemlich verbreiteten Auffassung geworden, ung. *tölgy* als ein Wort von fgr. Herkunft zu erörtern. G. Bárczi beurteilt die Herkunft des Wortes in seinem Etymologischen Wörterbuch (*Szófejtő Szótár*) noch als ungewiß, jedoch als mutmaßlich ossetisch. In seiner Arbeit über „Die Herkunft des ungarischen Wortschatzes“ (*A magyar szókincs eredete*), und zwar in beiden Auflagen (S. 31 bzw. 54) bezeichnet er das ossetische Wort als Entlehnung aus dem Ungarischen. Desgleichen hält L. Benkő in seiner Arbeit über „Die Geschichte des ungarischen Lautes ly“ (*A magyar ly hang története*, Nyelvtud. Ért. 1: 10) das Wort für ursprünglich finnisch-ugrisch. Diese neuere Stellungnahme der ungarischen Sprachwissenschaftler läßt sich darauf zurückführen, daß Irene N. Sebestyén das ung. Wort mit fgr. Wörtern verglichen hat. Sie hat das *gy* in ung. *tölgy* 'Eiche' — Györke folgend — als Bildungssuffix genommen und eine Form *töl-* vorausgesetzt, bzw. deren urung. Vorform **til-* (?) als verwandt gesetzt mit wotj. *täl* 'Wald', permj. *tel* 'lichtes Gehölz von Nadelbäumen' und südostj. (Patkanov) *taj* 'Wald' (NyK. 52: 4). Später hat sie das ostj. Wort aus der Etymologie ausgeklammert (I. OsztKözl. 1 [1951]: 394; ALII 1 [1952]: 326), offensichtlich weil aus der Chrestomathie von Steinitz hervorgeht, daß dieses Wort

Die ältesten zwei Schichten des fgr. Wortschatzes sind also dadurch gekennzeichnet, daß beide ausnahmslos die Baumarten des Taigawaldes aufweisen (*Pinus sibirica*, *Picea*, *Abies*, *Larix*), während von den Baumarten des mitteleuropäischen Mischeichenwaldes nur die *Ulmus* auftaucht. Weder *Quercus* (tölgy, Eiche, дуб), noch *Tilia*⁷ (hárs, Linde, липа) oder

'dunkel' bedeutet (und die stehende Attributivfügung *taj unt* 'dunkler Wald' zur Fehlinterpretierung von *taj* geführt hat), des weiteren weil das entsprechende nordostj. Wort (Kazym) *лај* lautet, also schon aus phonetischen Gründen nicht eine Fortsetzung einer ursprünglich mit *t-* anlautenden Form sein könnte (Steinitz, OstjChr.² s. v. *Serk taj*). Nach Ausklammerung des ostj. Gliedes steht der restliche Vergleich der ung.—perm. Formen auf ziemlich ungewisser Basis. Die Entsprechung von fgr. **-l* und ung. *-lgy* ist — wie sie von L. Benkő (a. a. O.) dargelegt wird — völlig unwahrscheinlich. Mit Hinweis auf die einschlägigen Bedenken von G. Bárczi (*A magyar ly hang kérdése* = Zur Frage des ungarischen Lautes *ly*, NyelvtudÉrt. 6: 20) sei hier noch erwähnt, daß die von L. Benkő als Belege für den Lautwandel **l' > lgy* angeführten fgr. Etymologien zum Teil unannehmbar (*tölgy* 'mamma', *völgy* 'Tal'), zum Teil ungewiß und nicht auf fgr. *-l'* zurückführbar sind (angebliches **szölgy ~ sün, sül < fgr. *éjele*, das mit obugr. und lapp. Wörtern wohl zusammenhängende ung. *hölgy* geht auf die grundspr. Form. **kəd'we* zurück). Wohl aber können wir uns der Meinung Benkő's insofern anschließen, daß das *-gy* in ung. *tölgy* schwerlich ein Bildungssuffix sein kann, denn dieses hätte sich nur der Form mit dem Vokal des Stammaslauts anschließen können (a. a. O. 35). Die Bedenken bezüglich des sonderbaren morphologischen Verhaltens dieses vorausgesetzten Suffixes kann auch die Erklärung G. Bárczi nicht zerstreuen (**tölgyögyek > tölgyek*: Bárczi, a. a. O. 20; vgl. noch Moór, MNY 49 [1953] 299). Außerdem ergeben sich bei dieser Etymologie auch semantische Schwierigkeiten: die perm. Wörter zeigen einhellig die Bedeutung 'Wald', bzw. im Ostpermjakischen 'Nadelwald'. Wohl stellt Irene N. Sebestyén fest, daß die Baumnamen (vor allem die Namen der Nadelbäume) in der uralischen Grundsprache eine Doppelbedeutung hatten, insofern sie den Baum und zugleich den aus solchen Bäumen bestehenden Wald bezeichneten (NyK 53 [1951]: 177—178, bzw. *Fás helyek* 1943: 102—103). Eine gründlichere Betrachtung der uns verfügbaren einschlägigen Belege zeigt aber, daß im allgemeinen nur die suffigierte Form der Baumnamen den aus den entsprechenden Bäumen bestehenden Wald bezeichnen kann. Die irrige Auffassung Irene N. Sebestyén's wird auch von E. Moór mit Recht kritisiert (ALH 7 [1957]: 156, Anm.). Selbst wenn wir in Anbetracht dieser Schwierigkeiten auf die Verwandtschaft der permischen Wörter und des ung. Wortes *tölgy* noch vertrauen wollten, wäre es immerhin gewagt, nur auf Grund des ungarischen Beleges anzunehmen, daß die fgr. Vorform des Wortes die Bedeutung *Quercus* hatte.

Dieser Erklärung von Irene N. Sebestyén pflichtete nicht einmal E. Moór bei (ALH 6 [1956]: 333, Anm. 1), sondern er versuchte eine neue Erklärung. Dieser Versuch Moór's kann aber noch weniger als gelungen bezeichnet werden. Er bringt unser Wort, dessen *l* und *gy* er gleicherweise als Bildungssuffix bezeichnet, mit finn. *tammi* und seinen Entsprechungen in Zusammenhang. Er meint, diese Bildungssuffixe seien mit dem vorausgesetzten urung. Stamm **tū(v)* verbunden worden (a. a. O., 330—333 und MNY 49: 300 ff.). Moór begründet seine Etymologie damit als aus der uralischen Zeit stammend, daß er auch sam. Wörter, hierher bezieht, die von Irene N. Sebestyén schon 1951 aus der Familie von *tammi* ausgeklammert worden waren (I. OsztKözl. 1: 392 und ALH 1: 324). Die Gleichsetzung von *tammi* und *tölgy* ist aber völlig verfehlt, wie dies unlängst auch von Aulis J. Jok' festgestellt wurde (MSFOu 125 [1962]: 146, Anm. 2). Finn. *tammi* läßt sich also nur aus der wolgafinnischen, mit Beachtung seiner zweifelhaften Entsprechungen bestenfalls aus der finnisch-permischen Zeit datieren. Meines Erachtens dürfen wir ung. *tölgy* seiner Herkunft nach auch weiterhin als ossetisch oder als unbekannt betrachten.

⁷ Ung. *hárs* wird der Herkunft nach von mehreren Verfassern als fgr. bezeichnet (Zsirai, MNY 24 [1928]: 298; Irene N. Sebestyén, *Fás helyek* 1943, 70; Bárczi, *A magyar szókincs eredete* 1958, 12). Leider ergeben sich auch bei dieser Etymologie — vom ostj. Glied abgesehen (s. Toivonen, FUF 28 Anz 251—252) — verschiedene Probleme. Zsirai hat den Baumnamen *hárs* 'Linde' zu der Wortfamilie von finn. *kosku* 'Baumrinde' in Beziehung gebracht. Diese Wortfamilie wurde ein Jahr vorher von Y. H. Toivonen mit ung. *háncs* 'Baumrinde, Bast' in Zusammenhang gebracht (FUF 19 [1927]: 187—188

Corylus avellana (mogyoró, Hasel, лещина) haben Namen aus uralischer oder fgr. Zeit. Die Namen der zuletzt erwähnten Bäume beginnen im allgemeinen in wolgafinn. und finn.-perm. Zeit, bzw. in der Periode des Sonderlebens der Ungarn aufzutauchen. Die in ural. und fgr. Zeit bekannten sonstigen Baumarten (*Betula*, *Populus*, *Salix*, *Pinus silvestris*) kommen sowohl in der Taiga als auch im mitteleuropäischen Laubwald vor und waren hier auch schon in der Vergangenheit verbreitet.

3. Um die dargelegten sprachwissenschaftlichen Tatsachen beurteilen zu können, ist es notwendig, daß wir die Paläogeographie des europäischen Teils der Sowjetunion, des Uralgebietes und Westsibiriens kurz überblicken und sodann untersuchen, wie sich die Verbreitung der einzelnen Baumarten im Laufe der Zeit gestaltete.

Die Pflanzendecke (und die Tierwelt) Eurasiens bildete sich nach der letzten Vereisung (Kaltzeit) im Holozän allmählich aus den sog. Refugien der Flora heraus, die im Pleistozän keine zusammenhängende Zone darstellten. Neustadt gliedert das Holozän mit Hinsicht auf das Gebiet der Sowjetunion in vier Abteilungen (s. Tab., S. 81). Wir sichten die einschlägigen Ereignisse in den für uns wichtigen Gebieten vom Urholozän bis zum mittleren Holozän.

Urholozän (Hl₁)

1. Im europäischen Teil der Sowjetunion hatte sich bis zu dieser Epoche die mit den Breitengraden parallel verlaufende Zonen-gliederung herausgebildet. Tundra und Waldtundra hatten im großen die der heutigen entsprechende Lage (86 % der Pollenspektren entfallen auf Pollen der *Betula*, 7 % auf jene der *Picea*, 3 % auf die der *Pinus*, 4 % auf die der *Salix*; selbstverständlich ist der Anteil der Baumpollen im Verhältnis zu dem der Graspollen und der Sporen gering). Annähernd entlang des Nördlichen Polarkreises verläuft die Nordgrenze der Waldzone und zwar in den nördlichsten

und Collinder FUV 91), doch zeigen sich bei dieser Etymologie viele phonetischen Schwierigkeiten. Ung. *hánacs* gehört eher zur Familie des Verbs *hánt* 'schälen' und es bestünde somit kein ausschließender Grund, um ung. *hárs* doch als Entsprechung zu finn. *kosku* aufzufassen. Könnten wir in diesem Zusammenhang die auftauchenden lauthistorischen Probleme auch bereinigen, so wäre diese Etymologie in biogeographischer Hinsicht doch nicht von Bedeutung, weil alle fgr. Entsprechungen die Bedeutung 'Baumrinde', 'Splint' haben. Wenn also ung. *hárs* mit den erwähnten fgr. Wörtern zusammenhängt, dann dürfte es ursprünglich nur 'Baumrinde, Splint' bedeutet haben, wie es schon Zsirai angenommen hatte (a. a. O.). Nun ist es aber durchaus möglich, daß ung. *hánacs* nicht nur zu den Verben *hánt* 'schälen, entrinden' und *hámlík* 's'ch schälen', sondern auch zum Baumnamen ung. *hárs* 'Linde' (<*háss*) in etymologischer Beziehung steht, so daß wir in diesem Falle die fgr. Verwandtschaft der ung. Wortfamilie auch in wog. **kam* 'Schale, Rinde, Hülse', tscher. *kom*, wotj. *kem* 'Rinde' suchen könnten (vgl. Liimola, Virittäjä 1945: 216—217, Lehtisalo, ebd. 421, vgl. noch SKES und FUV s. v. fi. *kamara*, ferner: E. Itkonen, UAJb 28 [1956]: 63, A. J. Joki, FUF 32 [1956] Anz 47).

Strichen, der breite Gürtel der dunklen Nadelwaldzone der Picea-Taiga (Picea 43—80 %, außerdem: Pinus, Betula, seltener Alnus und Salix). Die Südgrenze der Taiga verlief am linken Ufer der Wolga und der Oka westwärts, über die Wasserscheide zwischen der Ostsee und dem Schwarzen Meer hinweg. Die Picea stieß über das Bergufer der Wolga und der Oka nicht hinaus. Südlich davon lag die helle Nadelwaldzone der Pinus-Wälder (Pinus 78—94 % + Betula, Alnus). Südlich dieser Waldzone läßt sich die nördliche Grenze der Steppe und der Waldsteppe entlang des 52 Grades nördlicher Breite verzeichnen (Neustadt, a. a. O. 341—344).

2. Die dominierende Baumart des Mittleren Urals war zu dieser Zeit die Larix (50—65 %). In den nördlichen Strichen des Mittleren Urals war auch die Picea in beträchtlichem Ausmaß vertreten, doch wurden die Picea-Bestände nach Süden hin immer spärlicher. In diesen Waldungen fehlte die Pinus fast völlig, umso größer war die Bedeutung der Betula. In den südlicheren Strichen war die Salix allem Anschein nach recht reichlich vertreten. Im Urholozän muß im Mittleren Ural auch die Abies schon vorgekommen sein (ihr Anteil beträgt in den einzelnen Ablagerungen bis zu 10 %). — Sibirische Elemente treten auch westlich des Urals auf, jedoch in schwindendem Maße. So beläuft sich z. B. der Anteil der Larix in den synchronen Kama-Ablagerungen auf 18 %, in den Ablagerungen des Martynsees (bei Kasan) nur mehr auf 3 %. Noch weiter westlich tritt die Larix nicht auf (ebd., 351—352).

3. Westsibirien: hier dürfte die Tundra etwas südlicher gelegen haben als heute. Mit der Larix vermischt dominierten Picea, Betula, Pinus sibirica und Pinus silvestris in den westsibirischen Waldungen. Die Grenze der Waldsteppe lag nicht nördlicher als heute und die Baumbestände dieser Zone waren vor allem durch die Betula gekennzeichnet (ebd., 344; die paläogeographische Karte des Urholozäns s. Neustadt, a. a. O., Abb. 219).

Altholozän (Hl₂)

1. Die Grenze der Tundra und der Waldtundra verlief im europäischen Teil der Sowjetunion zu dieser Zeit weiter nördlich als im Urholozän. Bis zu dieser Periode stellten sich auch in der Waldzone wesentliche Veränderungen ein. Die südliche Grenze der Picea-Taiga zog sich im Vergleich zum Urholozän um etwa 650 km nach Norden zurück und zugleich wandelte sich auch ihre nördliche Grenze einigermaßen. Gleichzeitig drang die Picea auch in die Gebiete der Waldtundra vor. Damit verringerte sich die Ausbreitung der dunklen Taigawälder: ihre Südgrenze verlief in dieser Periode am Unterlauf der Onega südostwärts, wandte sich sodann nach Norden und drang über die Dwina hinaus ostwärts, entlang der Wytschegda vor und verlief von hier aus über die Wasserscheide der Petschora und Loswa zum Ob hin. Im Vergleich zur vorhergehenden Periode verringerte sich auch

die Häufigkeit im Vorkommen der *Picea*. Der größte Teil der Waldzone im europäischen Teil der Sowjetunion war mit den hellen *Pinus*-*Betula*-Waldungen bestanden. Dieser Gürtel gliederte sich in einen nördlichen und einen südlichen Teil und im letzten lassen sich bereits auch die breitkronigen Laubbäume nachweisen (*Quercus*—*Ulmus*—*Tilia*).

Über die Wandlung der Flora in der Steppenzzone fehlen uns zuverlässige Anhaltspunkte. Soviel aber dürfte wahrscheinlich sein, daß sich die nördliche Grenze des Steppengürtels manchenorts um 300 km weiter nach Süden verlagerte. Zusammenfassend können wir also sagen, daß in Osteuropa die *Pinus* auf Kosten der *Picea* im Vordringen war (ebd., 353—354).

2. Mittlerer Ural: statt der im Urholozän dominierenden *Larix* wurden infolge der klimatischen Veränderungen *Pinus* und *Betula* vorherrschend. Von diesen beiden Baumarten zeigt der Anteil der *Betula* größere Häufigkeitswerte. Die *Larix* verschwand aus diesem Gebiet fast völlig, so daß sich der Mittlere Ural in dieser Periode von den Waldungen des Russischen Tieflandes nur darin unterschied, daß hier *Quercus*, *Ulmus* und *Tilia* fehlten, zugleich aber die *Larix* — wenngleich in geringerem Maße — vertreten war (ebd., 356).

3. Westsibirien: die Südgrenze des dunklen Nadelwaldgürtels der *Picea*-Taiga kreuzte den Ob im Mündungsgebiet des Irtysch und verlief des weiteren in Richtung des Jenissei, den sie in der Höhe der Mündung der Mittleren (Steinigen) Tunguska erreichte. Somit hatte sich die Ausbreitung der Taiga im Vergleich zum Urholozän etwas verringert. Südlich der Taiga lagen hellere *Pinus*—*Betula*-Waldungen, in denen auch bestimmte charakteristische sibirische Elemente vertreten waren, wie die *Pinus sibirica*, die *Larix* und die *Abies*. Trotzdem war hier die *Betula* die dominierende Baumart (ebd., 354; die paläogeographische Karte des Altholozäns s. a. a. O., Abb. 220).

Mittleres Holozän (Hl₃)

1. Im europäischen Teil der Sowjetunion verschwand die Tundrazone in dieser Periode infolge der Dominanz der subborealen klimatischen Verhältnisse fast völlig, bzw. sie zog sich auf das Küstengebiet der Baidarak-Bucht und auf die nördlichsten Striche der Halbinsel Kola zurück. Die Waldzone drang bis an die Küste des Barents-Meeres vor: die Tundra der heutigen Malaja Semlja und der Bolschaja Semlja waren von Waldungen bedeckt. Noch mehr schrumpfte das Gebiet der *Picea*-Taiga ein. Ihre südliche Grenze verlief im Westen vom Weißen Meer entlang der Wasserscheide der Dwina, des Mesen und der Petschora und überschritt etwas südlicher den Ural. Somit hatte sich die Südgrenze der *Picea*-Taiga im Vergleich zum Altholozän im Westen um etwa 400 km zurückgezogen. Im Osten aber

darf diese Grenze mehr oder minder als stabil gelten. Nach dem Zeugnis der Pollenanalysen waren in den Gebieten westlich des Urals die *Betula* und die *Pinus* vorherrschend. In geringen Mengen und nicht überall sind auch die Pollen der *Alnus* nachweisbar, und zwar nach Westen hin in wachsendem Maße. Die wärmebedürftigen breitkronigen Laubbäume (QUT) waren in dieser Periode in der *Picea*-Taiga nicht vertreten. Südlich des verengerten Taigagürtels erstreckten sich Waldungen, in denen neben *Picea*, *Pinus* und *Betula* auch die Baumarten des mit der starken Erwärmung vordringenden Mischeichenwaldes (QUT) vertreten waren. Die Nordgrenze des Mischeichenwaldes (QUT) erreichte im Westen das Weiße Meer, im Osten den Ural und verlief etwa 450 km weiter nördlich, als es heute der Fall ist. Hier sei jedoch bemerkt, daß der Mischeichenwald den Ural etwas südlicher, d. h. ein wenig nördlich des 60. Grades nördlicher Breite erreichte. Südlich des Mischwaldgürtels erstreckte sich der etwa 900 km breite Gürtel der Laubwälder (der heute nicht breiter ist als 550 km). Der von Süden nach Norden vordringende Mischeichenwald konnte die *Pinus* und die *Betula* aus Europa selbstverständlich nicht verdrängen, denn diese Baumarten spielten in der gegebenen Periode auch weiterhin eine große Rolle (ebd., 360—362).

2. Mittlerer Ural: vorherrschend war die *Pinus*, und gleich an zweiter Stelle hinter ihr stand die *Betula*. In den nördlichen Strichen des Mittleren Urals bildete die *Picea* auch weiterhin einen wichtigen Bestandteil der Waldungen. Die Pollenanalysen bezeugen, daß der Mischeichenwald auch im Mittleren Ural — allerdings in unbedeutendem Ausmaß — vorhanden war (ebd., 366).

3. Westsibirien: auch hier wirkte sich das klimatische Optimum aus. Die südliche Grenze der Tundra und der Waldtundra verschob sich um etwa 3,5—4 Breitengrade nordwärts. Hierfür sei als ein charakteristisches Merkmal erwähnt, daß N. J. Katz 1939 an der Westküste des Ob-Busens, etwa 8—10 km von Nowy Port in einer Torfschicht des mittleren Holozäns viele fossile Blöcke und Zapfen von *Picea* bzw. *Larix* vorfand. (Nowy Port liegt heute im Gürtel der baumlosen Tundra). Die nördlichsten Striche des westsibirischen Waldgebietes waren damals auch weiterhin von der *Picea*-Taiga bedeckt, in der selbstverständlich auch andere Baumarten vorkamen: so die *Betula*, die *Pinus sibirica*, die *Pinus silvestris*, die *Alnus*. Der südliche Grenzstreifen dieser Zone (südlich der großen Schleife des Obs) bestand aus Waldungen von *Betula*, *Pinus* und *Pinus sibirica*. In diesen Waldbeständen fehlte die *Picea* fast völlig (ebd. 362; die paläogeographische Karte des mittleren Holozäns s. a. a. O. Abb. 221).

4. Diese Übersicht bietet selbstverständlich nur einen zusammenfassenden Blick gleichsam aus der Vogelschau auf die Entwicklung der Pflanzendecke in den uns interessierenden Gebieten. Darum ist es notwendig, daß wir

auch das Verbreitungsgebiet der einzelnen Baumarten des näheren ins Auge fassen.

Picea

Die Verbreitung dieses Baumes läßt sich an Hand der Pollenfunde gut verfolgen. Die beiden wichtigeren Arten dieses Baumes sind die *Picea excelsa* und die *Picea obovata*. Die erste ist die europäische, die zweite die sibirische Spielart dieses Baumes. Die *Picea obovata* kommt über den Ural bis an die Dwina vor und schließt sich hier ohne deutlichere Absetzung an das Verbreitungsgebiet der europäischen *Picea excelsa* an. Nach Firbas dürfte eines ihrer eiszeitlichen Refugien zwischen Wolga und Ural gelegen haben und von hier aus verbreitete sie sich in Fennoskandien, im Baltikum und in Ostpreußen (Firbas, a. a. O. I, 203—204). Dies widerspricht nicht der neueren Feststellung Neustadts, daß die *Picea* während des klimatischen Optimums der sog. Dnepr-Waldai-Zwischeneiszeit in ganz Nordeuropa bis an den Finnischen Meerbusen Verbreitung fand, und zwar — wie die Zapfenfunde beweisen — mit der sibirischen Spielart der *Picea*. In der Periode der Waldai-Vereisung wurde sie in die den Ausläufern des Inlandeises nahegelegenen Refugien zurückgedrängt. Im Urholozän, zur Zeit der maximalen Verbreitung der *Picea*, ist im europäischen Teil der Sowjetunion die *Picea obovata*, d. h. die sibirische Spielart dieses Baumes nachweisbar. Diese wurde dann später in den europäischen Gebieten durch die gewöhnliche oder europäische *Picea excelsa* verdrängt. In den nördlichen Strichen, an der Wolga und im Ural, wo die Verbreitungsgebiete dieser Spielarten aufeinanderstoßen, können wir von der *Picea* historisch nur als von einer Baumart sprechen, wobei wir darunter die *Picea excelsa* und die *Picea obovata* gleicherweise verstehen (Neustadt, a. a. O., 230).

H₁: die *Picea* fand in den europäischen Gebieten der Sowjetunion große Verbreitung. Ihre Pollenwerte erreichen in den Archangelsker Sedimenten 81 %, in den zentralen europäischen Gebieten beträgt ihr Anteil 72—77 %, in Estland 27 %, in Lettland 15 %. Riesige *Picea*-Waldungen bedeckten die Landstriche am linken Ufer der Wolga und der Oka, griffen aber nicht auf das Land am rechten Ufer dieser Ströme über. In Europa kommt die *Picea* südlich des 50. Breitengrades nur noch in den Karpaten vor. Auch in Westsibirien ist sie verbreitet. Aus den Sedimenten der Wasserscheide zwischen Ob und Irtysch kamen *Picea*-Pollen mit einem Anteil von 28 % zum Vorschein. Das östlichste Verbreitungsgebiet dieser Baumart liegt am ostsibirischen Fluß Olekma.

H₂: im europäischen Teil der Sowjetunion war das Verbreitungsgebiet dieses Baumes plötzlich zusammengeschrumpft (in den Archangelsker Sedimenten sind seine Pollen mit 37 %, in den zentralen europäischen Gebieten mit 11 % vertreten, in vielen Gegenden aber sind sie völlig verschwunden). Die Südgrenze des Verbreitungsgebietes verlief in dieser Periode von Archangelsk

ausgehend am Onegasee an dem Oberlauf der Wolga, wandte sich hier nach Osten, kreuzte die Wasserscheide zwischen Dwina und Wolga und zog sich zwischen Wjatka und Kama bzw. Tschussowaja ostwärts.

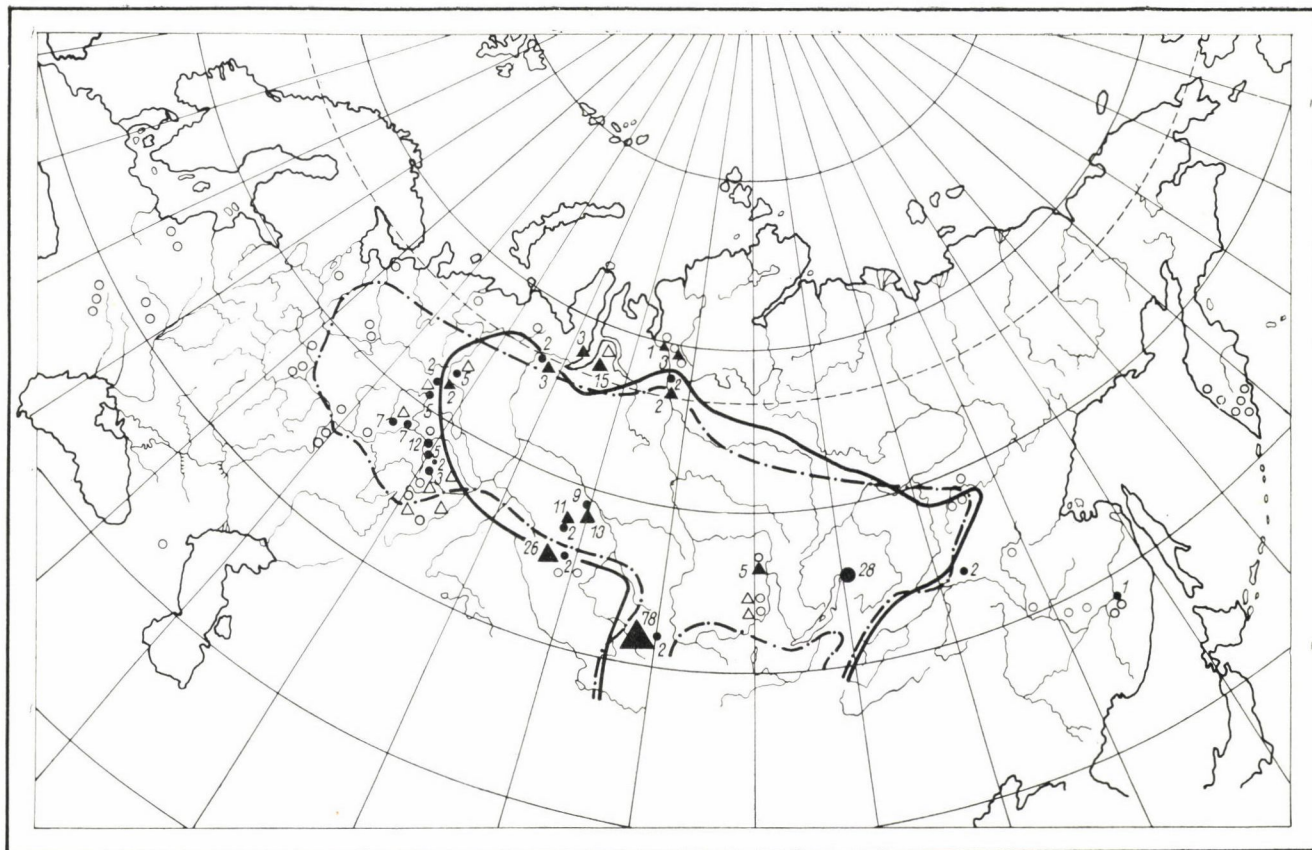
Während der Anteil der *Picea* in den Karpaten zunahm (46 %), war er in Westsibirien und in den Gebieten am Baikalsee im Schwinden begriffen. Zugleich aber sind in den synchronen Sedimenten am Unterlauf des Jenissei *Picea*-Pollen in ansehnlicher Menge nachgewiesen (50 %), d. h. das Verbreitungsgebiet der *Picea* hatte sich in Sibirien etwas ostwärts verlagert.

Hl₃: im Verhältnis zum Verbreitungsgebiet der *Picea* in der vorgehenden Periode hatte es sich zu dieser Zeit wieder stärker ausgedehnt und nahezu seine heutigen Ausmaße erreicht. Die *Picea* ist aus dieser Periode nachweisbar in den Küstengebieten der Ostsee, in den nördlichen Randstrichen des Schwarzerdegürtels und im Norden auch hoch oben am Barents-Meer. Ihr Anteil wuchs auch in den Waldungen des europäischen Teils der Sowjetunion und des Baltikums. Desgleichen war sie in den nördlichen Gebieten im Vordringen. Im Gebiet um Ust-Port ist sie mit einem Pollenanteil von 97 % nachgewiesen, doch wurden sehr viele *Picea*-Blöcke aus dem mittleren Holozän in den Torffunden von Workuta und auch andernorts zu Tage gefördert. Während sie sich immer stärker verbreitete, wurde sie in den südlichen Strichen Westsibiriens und in Ostsibirien völlig zurückgedrängt. So liegen z. B. ihre Pollenwerte im Gebiet der Ob—Irtysch-Wasserscheide zwischen 1–4 % (ebd., 231).

Abies

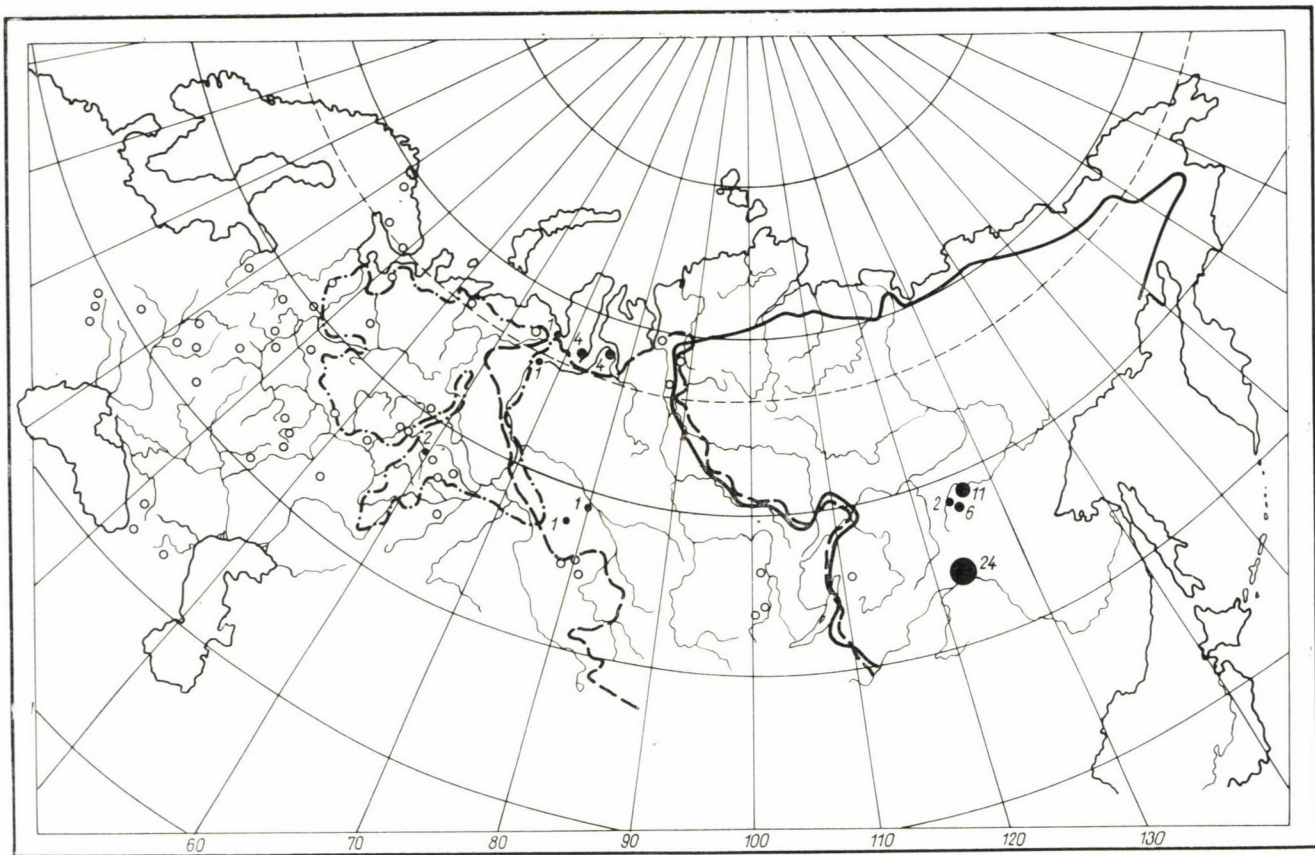
Ohne Rücksicht auf die in Mitteleuropa verbreitete *Abies alba* (sowie ohne Beachtung von anderen Spielarten der *Abies* im Amurgebiet, im Kaukasus und auf Sachalin) untersuchen wir nur die *Abies*, die in den mit dem Verbreitungsgebiet der *Pinus cembra*, der *Picea* und der *Larix* benachbarten Gebieten beheimatet ist. Das ist die *Abies sibirica*, die im Nordosten des europäischen Teils der Sowjetunion, im Ural, in den westlichen, zentralen und zum Teil auch östlichen Gebieten Sibiriens (einschließlich bis zum Stanowoigebirge) im Bergland wie im Flachland gleicherweise beheimatet ist.

Hl₁: von den 14 Fundstätten innerhalb der Grenzen ihres heutigen Verbreitungsgebietes wurden *Abies*-Pollen nur an drei Fundorten angegeben: an der oberen Angara (33 %), im Mittleren Ural (7 %) und im Torf des Gebietes von Tschagwa-Wassjugan. Hier erreicht aber der Anteil der *Abies*-Pollen nur 1 %, so daß es sich hier nicht um einen örtlichen Pollenniederschlag, sondern nur um die Überreste eines aus größerer Entfernung hierher verschlagenen Pollenniederschlags handeln dürfte. Mit Hinsicht auf die Größe Westsibiriens müssen wir es für wahrscheinlich halten, daß hier die *Abies* zwischen dem Baikalsee und dem Mittleren Ural in verstreuten Waldungen verbreitet war. Sie stieß aber in Gebiete westlich des Urals nicht vor.



Die Verbreitung der *Abies* und der *Pinus sibirica* heute und im Mittleren Holozän (nach Neustadt, Abb. 158 und 178)

- = heutige Verbreitungsgrenze der *Abies*
- = heutige Verbreitungsgrenze der *Pinus sibirica*
- (+ Ziffer) = Anteil der *Abies*-pollen in den Pollenspektren aus dem Mittleren Holozän
- ▲ (+ Ziffer) = Anteil von Pollen der *Pinus sibirica* in den Pollenspektren aus dem Mittleren Holozän
- = Fehlen der *Abies*-pollen in Sedimenten des Mittleren Holozäns
- △ = Fehlen von Pollen der *Pinus sibirica* in Sedimenten des Mittleren Holozäns



Die Verbreitung der *Larix* heute und im Mittleren Holozän (nach Neustadt, Abb. 168)

- = heutige Verbreitungsgrenze der *Larix sibirica*
- - - - = heutige Verbreitungsgrenze der *Larix sukaczewii*
- = heutige Verbreitungsgrenze der *Larix dahurica*
- (+ Ziffer) = Anteil der *Larix*pollen in den Pollenspektren aus dem Mittleren Holozän
- = Fehlen der *Larix*pollen in Sedimenten des Mittleren Holozäns

Hl₂: in der Gegend an der oberen Angara erreicht der Pollenanteil der *Abies* 42%, in Westsibirien dagegen ist keine Änderung feststellbar. Bei abnehmendem Prozentsatz neigt sie im Ural zur weiteren Verbreitung, die jedoch nicht nach Westen zeigt.

Hl₃: die *Abies* dringt in Gebiete jenseits (westlich) des Urals vor, besonders in die Striche am rechten Ufer der Kama und am Oberlauf der Petschora. In diesen Strichen beträgt der Anteil der *Abies*-pollenfunde 5–7%. Der Pollenanteil wuchs auch in den Mooren im Mittleren Ural und in Westsibirien (12% bzw. 9%). Das war die Periode der maximalen Verbreitung der *Abies*; wie weit sie auch nach Norden vordrang, bezeugen die in den Torffunden von Igarka und Salechard nachweisbaren *Abies*-pollen (ebd., 222–223).

Larix

Die historischen Veränderungen in der Verbreitung der *Larix* kann man an Hand der Pollenanalyse nur schwer verfolgen. Die *Larix* ist eine anemophile Baumart. Ihre Pollenerzeugung ist gering, ihre Pollen fliegen auch mit dem Winde nicht weit und bieten den Untersuchungswirkstoffen keinen Widerstand. Darum kommt es öfters vor, daß man an einzelnen Fundorten fossile *Larix*-Überreste in größerer Zahl zu Tage fördert, dagegen *Larix*-Pollens in denselben Schichten nur in unbedeutender Menge nachweisbar sind. All das hat zur Folge, daß der Prozentsatz der *Larix*-Pollens in den Spektren wesentlich niedriger ist als die tatsächliche Häufigkeit dieses Baums (Neustadt, a. a. O., 239 und Firbas, a. a. O., I, 146). Ungeachtet der ostsibirischen *Larix dahurica* wollen wir hier nur die Geschichte der im Norden des europäischen Teils der Sowjetunion vorkommenden *Larix Sukaczewii* und die der in Westsibirien verbreiteten *Larix sibirica* überblicken. An Hand der Pollen lassen sich die beiden Subspezies der *Larix* voneinander nicht unterscheiden, so daß wir sie hier gemeinsam abhandeln (selbstverständlich sind die Feststellungen über Europa auf die *Larix Sukaczewii*, die über Westsibirien auf die *Larix sibirica* zu verstehen).

Hl₁: zu dieser Zeit war der Mittlere Ural das an *Larix*-Beständen reichste Gebiet. Die Pollen der *Larix* sind in dieser Periode ständig nachweisbar, im Frühurholozän allerdings noch in geringerem Maße, später aber ergeben die *Larix*-Pollens 65% der gesamten Baumpollen. Weiter westlich ist die *Larix* nicht nachweisbar. In Westsibirien ist sie an der Ob-Irtysch-Wasserscheide in zwei synchronen Schichten mit 3–6% vertreten.

Hl₂: in dieser Periode schrumpft das Verbreitungsgebiet der *Larix* wesentlich zusammen. Im Mittleren Ural beträgt ihr Pollenanteil kaum 1%. An einigen Bohrungsstellen fehlt sie völlig. Auch in Westsibirien geht der Prozentsatz der *Larix*-Pollens zurück (etwa 3%). In Ostsibirien läßt sich dagegen im Vergleich zum Urholozän ein sprunghaftes Anwachsen von 6% auf 23% feststellen.

Hl₃: im Mittleren Ural ist die *Larix* auch weiterhin ziemlich selten nachweisbar, und selbst an diesen Orten geht ihr Anteil nicht über 2% hinaus. In den südlichen und zentralen Gebieten Westsibiriens ist sie in noch geringerem Maße vertreten, in den nördlichen Strichen dagegen hatte sie eine größere Bedeutung (auf der Halbinsel Tas 4%, in der Umgebung von Salechard und an der Baidarak-Bucht 1%).

Eines der Refugien der *Larix* in der letzten Vereisungsperiode war der Mittlere und der Südliche Ural. Nach dem Rückzug des Inlandeises verbreitete sich dieser Baum sehr rasch im Ural und zum Teil in den Gebieten östlich des Urals, nach dem Urholozän aber scheint seine Bedeutung auf Grund der zahlenmäßigen Anhaltspunkte geschwunden zu sein. Der geringe Prozentsatz oder das Fehlen von *Larix*-Pollen darf aber nicht zu der Folgerung verleiten, daß in den genannten Gebieten und Perioden die *Larix* unbekannt gewesen wäre. Sie dürfte vielmehr in den historischen Perioden im Mittleren Ural und in Westsibirien mehr oder minder kontinuierlich verbreitet gewesen sein, auf die osteuropäischen Waldgebiete westlich des Urals jedoch griff sie erst im Neuholozän über (Neustadt, a. a. O., 239—247).

Pinus sibirica oder *cembra*

Dieser Baum ist heute im Nordosten des europäischen Teils der Sowjetunion (östlich des Quellgebietes der Wytschegda), in einem Teils des Urals sowie in großen Gebieten West- und Ostsibiriens verbreitet. Die Ostgrenze des Verbreitungsgebietes der *Pinus sibirica* bildet der Oberlauf des Aldan. Die Nordgrenze verläuft etwa entlang des 68° 30' n. Br. Die *Pinus sibirica* ist einer der charakteristischsten Bäume Sibiriens. Ihr Refugium im Pleistozän lag mutmaßlich im Altai und im Sajan.

Hl₁: in Westsibirien konnte sie bisher nur im Gebiet zwischen Ob und Irtytsch nachgewiesen werden. In der Torfbohrung von Ukrainskij Rjam bei Ukrainka ist sie in den Schichten des Urholozäns mit 50% vertreten. In einer Torfschicht 200 km weiter nördlich, im Gebiet der Wasserscheide zwischen Tschagwa und Wassjugan ergeben ihre Pollen nur einen Anteil von 2% (Neustadt, a. a. O., 97—98 und 99 ff).

Hl₂: im Torf von Ukrainskij Rjam ist sie in den Schichten des frühen Altholozäns mit 3%, am Ende des Altholozäns aber bereits mit 20% vertreten. Ähnlich wächst auch einigermassen bis zum Ende des Altholozäns der Anteil der Zirbelpollen im Torf des Tschagwa-Wassjugan-Gebietes (6%). Dagegen ist zu dieser Zeit die *Pinus sibirica* im Mittleren Ural nicht vorhanden. Umso größere Werte zeigt ihr Pollenanteil am Unterlauf des Jenissei (35%). Aus diesen Anhaltspunkten dürfen wir darauf schließen, daß die *Pinus sibirica* im Altholozän in einigen Gebieten Westsibiriens und besonders am Unterlauf des Jenissei verbreitet war.

Hl₃: im Gebiet des Ob und des Irtyšch ist sie mit wachsenden Werten nachweisbar (11 %—26 %). Besonders interessant ist es, daß die *Pinus sibirica* nicht nur im Süden der Halbinsel Tas (15 %), in der Gegend von Salechard und Nowy Port (3 %), sondern auch westlich des Nördlichen Urals, im Quellgebiet der Petschora (2 %) auftaucht (Neustadt, a. a. O., 251—253).

Pinus silvestris

Diese Baumart ist in Eurasien weit und breit vertreten und von der Waldgrenze in der Arktis über die südrussischen und zentralasiatischen Steppen von Ostasien bis zur Küste Südwestnorwegens bekannt. Eine ähnlich rasche Verbreitung wie die der *Pinus silvestris* in Eurasien hat nur noch die *Betula* erreicht (Firbas, a. a. O. I, 126, 132).

Hl₁: in dieser Periode kam sie etwa in der Hälfte ihres heutigen Verbreitungsgebietes vor. Das Zentrum war damals einerseits das Russische Tiefland, andererseits das Westsibirische Tiefland, vor allem aber die Wasserscheide zwischen Ob und Irtyšch. Dagegen fehlte sie noch im Norden der europäischen Hälfte der Sowjetunion. Mit den nördlichsten Ausläufern ihres damaligen Verbreitungsgebietes näherte sie sich zwar der Dwinamündung, doch schwenkte die Nordgrenze ihrer Verbreitung hier plötzlich nach Süden ab und lief in Richtung des Mittleren Urals, wo die *Larix* vorherrschend war. Die Westgrenze des anderen Zentrums der *Pinus silvestris*, der Wasserscheide zwischen Ob und Irtyšch, lag etwa zwischen den linken Nebenflüssen des Tobol und den Ostausläufern des Urals. Im Norden erreichte ihr Verbreitungsgebiet nur die Irtyšchmündung. Es ließe sich schwer sagen, ob zwischen diesen beiden Zentren der *Pinus silvestris* eine Verbindung bestand. Wenn es aber eine solche gab, so war sie nur in einem schmalen Streifen des südlichen Urals möglich.

Die *Pinus silvestris* fehlte also im Urholozän nicht nur im Norden der europäischen Hälfte der Sowjetunion, sondern auch im Ural, im Norden Westsibiriens und in ganz Ostsibirien.

Hl₂: in dieser Periode eroberte diese Baumart neue Gebiete und ihre beiden Zentren vereinigten sich in einem breiten Gürtel. Diese Veränderungen hängen mit den borealen Klimaverhältnissen des Altholozäns, mit der aufkommenden Erwärmung und mit der Verlagerung der Grenze des Dauerfrostbodens nach Norden zusammen. Das Verbreitungsgebiet der *Pinus silvestris* erreichte das Küstengebiet des Weißen Meeres, griff auf die Halbinsel Kola über und stieß auch in die nördlichen Striche Sibiriens vor. Im Nordosten des Russischen Tieflandes hatte es aber seine heutige Grenze noch nicht erreicht.

Hl₃: die im Russischen Tiefland vom Süden vordringenden Laubwälder verringerten die Bedeutung der *Pinus silvestris*. In Nordosteuropa, im Ural und zum Teil auch in Westsibirien waren für ihre Verbreitung günstige Voraus-

setzungen gegeben (in den Sedimentdiagrammen aus dem Mündungsgebiet der Petschora zeigt sie Werte von 9 %, in denen von Workuta solche von 13 %). Infolge des klimatischen Optimums im Mittleren Holozän lag die Nordgrenze ihrer Verbreitung nördlicher als heute (Neustadt, a. a. O., 248—249).

Salix

Diese Baumart ist in der Tundra und in den Subtropen gleicherweise vertreten. Sie ist edaphisch anspruchslos und gedeiht auf trockenen, lockeren, heißen Sandböden ebenso gut wie auf dem kalten, sumpfigen Boden der Tundra. Die *Salix* ist entomophil und pollenreich. Ihre Pollen werden jedoch vom Wind nur in geringer Menge und nur in kleinem Umkreis verstreut. So wurden z. B. in den Schichtproben, die man in der Nähe von Weiden an der Erdoberfläche vorgenommen hatte, kaum *Salix*-Pollen vorgefunden. Außerdem sind die Pollen der *Salix* nur schlecht haltbar und verfaulen leicht. Darum ist es verständlich, daß man die *Salix*-Pollen in den Sedimenten des Holozäns nur in einzelnen Gebieten und in kleiner Menge vorfindet. Die Geschichte der Verbreitung der *Salix* läßt sich des weiteren auch darum schwer verfolgen, weil die Pollen der *Artemisia* (Beifuß, Wermutskraut) denen der *Salix* zum Verwechseln ähnlich sind und, weil wir erst seit 1950 über ein Verfahren verfügen, das die Unterscheidung dieser beiden Pollenarten mit relativer Sicherheit ermöglicht.

Obschon die verlässlichen Spuren der *Salix* nicht mit ihren Pollen, sondern eher mit ihren fossilen Großresten (Holzfunde, Knospenschuppen, Blätter u.ä.) gegeben sind, ist es immerhin zweifellos, daß diese Baumart in allen Abschnitten des Holozäns in weiten Gebieten der Sowjetunion, und zwar sowohl in Europa, im Mittleren Ural und in Westsibirien als auch in Kamtschatka und im Süden der Fernostgebiete heimisch war (Neustadt, a. a. O., 255, 266).

Populus

Auch die Pollen der *Populus* sind von geringer Erhaltungsfähigkeit und verlaufen rasch. Es ist auch nicht leicht, die fossilen Überreste dieser Baumart zu bestimmen, weil ihr Holz nur schwer von dem der *Salix* zu unterscheiden ist. Am sichersten kann man die *Populus* an Hand fossiler Blatt- und Knospenschuppenreste bestimmen. Solche aber kommen nur selten zum Vorschein. In der Sowjetunion wurden z. B. solche Untersuchungen noch gar nicht vorgenommen. Wegen dieser Voraussetzungen können wir uns über die historische Verbreitung der *Populus* kein genaues Bild machen (Firbas, a. a. O., I, 144; Neustadt, a. a. O., 266).

Ähnlich wie die Weide ist auch die *Populus* edaphisch anspruchslos und verträgt sowohl Sonnenhitze wie Kälte gut. Aus dem Handbuch von Firbas wissen wir, daß sich die *Populus* in den vom Inlandeis frei gewordenen Gebieten

gemeinsam mit der Birke rasch verbreiten konnte. Die genannte Quelle erwähnt auch, daß eine der häufigsten Abarten der Pappel, die *Populus tremula* auch heute zu den in Eurasien meistverbreiteten Baumarten gehört: sie gedeiht von Sizilien bis zur arktischen Waldgrenze, von Irland bis zur süd-russischen Steppe bzw. den zentralasiatischen Bergländern, vgl. Firbas, a. a. O., I, 144—145. Darum dürften wir wohl keinen Fehler begehen, wenn wir annehmen, daß die *Populus* in den Abschnitten des Holozäns überall heimisch war, wo die *Picea*, die *Abies*, die *Larix*, die *Pinus sibirica* und die *Pinus silvestris* gemeinsam verbreitet waren.

Betula

Sie ist ökologisch von einer großen Amplitude, d. h. hinsichtlich des Klimas, des Bodens und der Sonnenstrahlung nur wenig gebunden. Darum ist sie fast auf der ganzen nördlichen Halbkugel, von der Tundra bis in die Subtropen verbreitet. Während sie sich aber in der gemäßigten Zone zum Baum entwickelt, verkümmert sie in den polaren Strichen zur Stauede.

Im europäischen Teil der Sowjetunion und in Westsibirien sind vor allem die *Betula verrucosa* und die *Betula pubescens*, in den nördlichen Strichen die zuletzt erwähnte Abart und die *Betula nana* verbreitet.

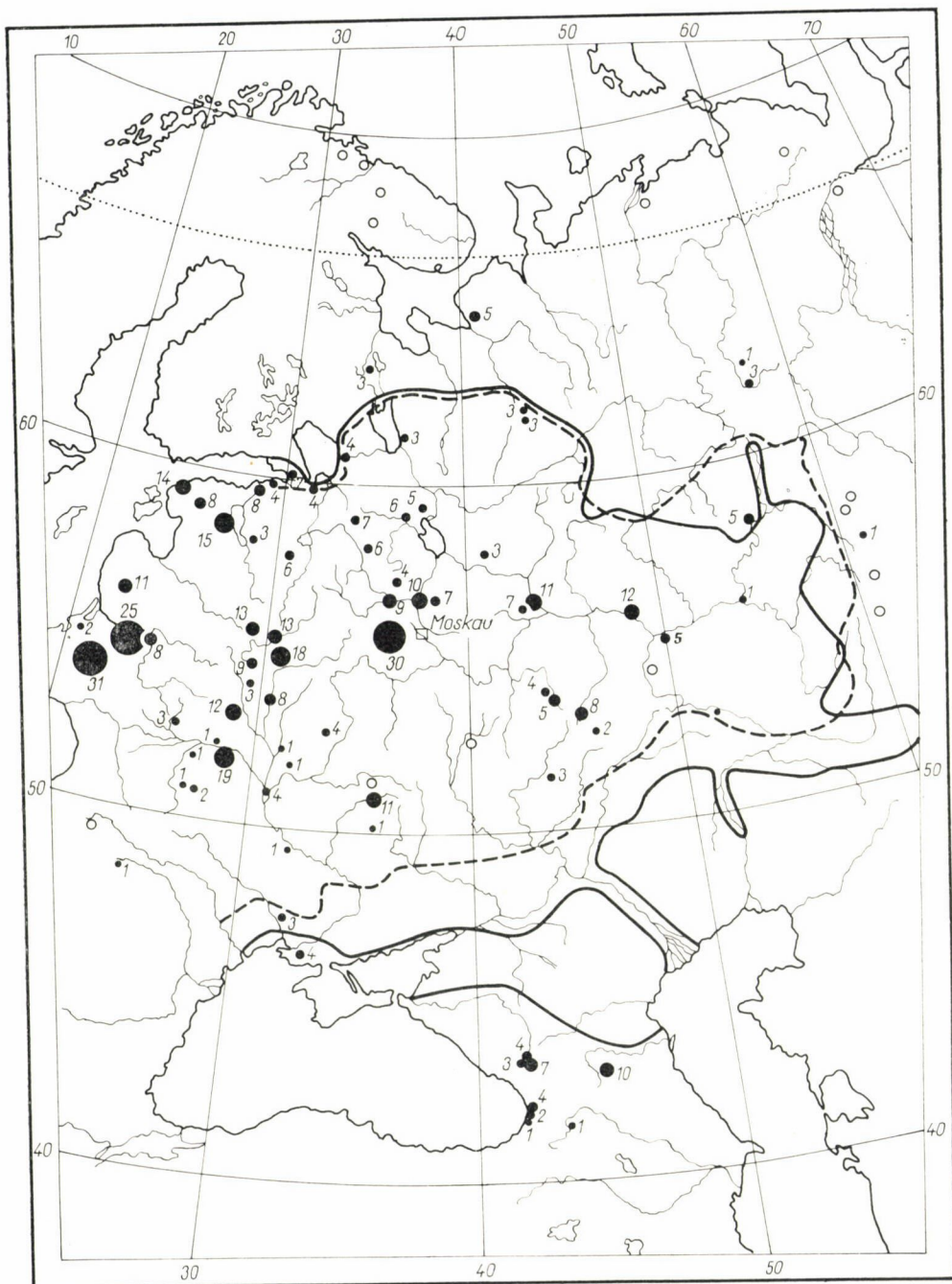
H₁: Die *Betula* war in dieser Periode über das ganze Gebiet der Sowjetunion verbreitet. Besonders dichte Betulabestände gab es in den nördlichen Gebieten, in Ostsibirien und im Fernen Osten (86 %, 81 %, 78 %). Im europäischen Teil der Sowjetunion war sie manchenorts bloß mit 4—5 %, anderenorts wiederum mit 35—47 % vertreten, in der Waldsteppe rechts der Wolga erreichte ihr Anteil sogar 67 %.

H₂: Das war die Periode der „weißen Taiga“. Zu dieser Zeit verbreitete sich die *Betula* im europäischen Teil der Sowjetunion und in Westsibirien noch stärker. In diesen Gebieten war sie die dominierende Baumart der Wälder: im europäischen Teil der Sowjetunion betrug ihr Anteil 84 %, im Ural 81 %, in Westsibirien 91 %. In Ostsibirien war sie etwas schwächer vertreten (46—63 %).

H₃: Der Anteil der *Betula* verringert sich in dieser Periode im europäischen Teil der Sowjetunion, im Ural, in Nordwest- und Ostsibirien um mehr als die Hälfte (Neustadt, a. a. O., 280—284).

Ulmus

Die *Ulmus scabra* (oder *montana*) zeigt die nördlichste Verbreitung: sie gedeiht auch auf den Britischen Inseln und in Norwegen. Die nördliche Grenze ihrer Verbreitung liegt hier nahe 67° n. Br., nach Osten hin aber verlegt sie sich immer weiter südlich (an der schwedischen Küste 63°, in Finnland 62°, im früheren Gouvernement Perm 60° n. Br.). Die in Schleswig-Holstein behei-



Die Verbreitung der *Ulmus* heute und im Mittleren Holozän (nach Neustadt, Abb. 210)

— = heutige Verbreitung der *Ulmus laevis*

- - - = heutige Verbreitung der *Ulmus scabra*

● (+ Ziffer) = Anteil der *Ulmus*pollen in den Pollenspektren aus dem Mittleren Holozän

○ = Fehlen von *Ulmus*pollen in Sedimenten des Mittleren Holozäns

matete *Ulmus campestris* greift tief in die südrussische Steppe hinein, ja sie ist auch in Nordafrika und in Afghanistan bekannt. Das Verbreitungsgebiet der *Ulmus laevis* ist kleiner, es beschränkt sich hauptsächlich auf Osteuropa: diese Art der *Ulmus* ist von Griechenland bis ins Vorland des Urals verbreitet und erreicht entlang der Dwina sogar 63° n. Br. (Firbas, a. a. O., I, 172). Im Fernen Osten, auf Sachalin, den Kurilen und in Zentralasien sind noch andere Arten der *Ulmus* heimisch, in den europäischen Gebieten der Sowjetunion und im Kaukasus sind aber die zuvor erwähnten drei Spielarten am meisten verbreitet. Die Pollenerzeugung der *Ulmus* ist nicht allzu groß: sie ist geringer als die der Eiche. Die an der Erdoberfläche vorgenommenen Proben enthalten im Vergleich zur Verbreitung des Baumes wenig *Ulmuspollen*. Die Pollen ermöglichen keine Unterscheidung der einzelnen *Ulmusarten* (in der Sowjetunion wurden auch keine fossilen Großreste gefunden) (Neustadt, a. a. O., 618).

Hl₁: Im europäischen Gebiet der Sowjetunion ist sie erst in unbedeutendem Maße nachweisbar (unter den fünfzig Fundorten ist sie nur an zwei in einem Anteil von 3% vertreten).

Hl₂: Sie tritt zumeist in der zentralen Zone der europäischen Gebiete auf: in Litauen (12%), im Norden von Weißrußland (7%), in den Gebieten von Nowgorod, Moskau und Gorki sowie auf dem Plateau diesseits der Wolga (5%). Im Kaukasus ist sie etwa mit 7%, am Dnepr und in den Karpaten mit 1–2% vertreten. An einem Punkte, in der Umgebung von Archangelsk, ist sie weiter nördlich als heute nachweisbar (1%).

Hl₃: In diesem Abschnitt erreicht die *Ulmus* ihre maximale Verbreitung und greift auch auf Gebiete über, die nördlicher als ihre heutige Verbreitungsgrenze liegen. Zu dieser Zeit ist sie im Pollenspektrum in Litauen mit 25%, im Moskauer Gebiet mit 30%, im Gebiet der Tatarischen ASSR mit 12%, im Archangelsker Gebiet mit 5%, an der oberen Petschora mit 3% vertreten. Zu dieser Zeit war sie auch im Mittleren Ural heimisch. Ziehen wir in Betracht, daß dieser Anteil auf Grund der Oberflächenproben Werte unter der tatsächlichen Verbreitung darstellt, müssen wir folgern, daß sie in diesem Zeitabschnitt an der Zusammensetzung der Waldbestände in bedeutendem Maße beteiligt war (Neustadt, a. a. O., 318–320).

5.1 Auf Grund unserer paläobotanischen Kenntnisse können wir im Hinblick auf die Frühgeschichte zum ersten folgern, daß die *Salix*, die *Betula* und die *Populus* fast keine frühgeschichtliche Bedeutung haben, weil sie in den Gebieten, die als Urheimat in Frage kommen, fast überall und zu jeder Zeit verbreitet waren.⁸

⁸ Ähnlich diesen hätte der uralische Name der *Alnus*, wenn es einen solchen gäbe, keine große Bedeutung hinsichtlich der Lokalisierung der Urheimat. Die hauptsächlich in Europa verbreitete *Alnus glutinosa* und *Alnus incana* waren im Altholozän im Osten bis an die Westgrenze des Verbreitungsgebietes der in West- und Ostsibirien heimischen *Alnus fruticosa* verbreitet (vgl. Neustadt, a. a. O., 285–294).

Zweitens können wir feststellen, daß der *Pinus silvestris* ebenso wenig ein besonderer Lokalisierungswert zukommt. In dieser Hinsicht hätte sie nur dann eine größere Bedeutung, wenn wir die Siedlungsstätten unserer Vorfahren im Urholozän feststellen wollten. Wir möchten jedoch die Lage der uralischen Urheimat für die Zeit unmittelbar vor der Auflösung des Zusammenlebens lokalisieren, in dieser Hinsicht aber kann der Zeitabschnitt des Urholozäns gar nicht in Frage kommen.

Des weiteren können wir festhalten, daß wir die Urheimat in jedes Gebiet südlich des großen Wolgaknies oder irgendwo in Mitteleuropa suchen könnten, wenn in den verwandten Sprachen neben den Namen der *Pinus*, der *Betula*, der *Salix* und der *Populus* auch typische und ursprüngliche, aus der uralischen oder finnisch-ugrischen Zeit stammende Namen der *Quercus*, der *Ulmus*, der *Tilia* und der *Corylus* vorhanden wären. Nun wissen wir aber, daß unter den Namen der im Mischeichenwald vertretenen Baumarten einzig jener der *Ulmus* in die fgr. Zeit zurückgeführt werden kann. Unsere finnisch-ugrischen Vorfahren dürften also nicht allzu viele Kenntnisse von den Baumarten mit großen Laubkronen gehabt haben, da doch ihnen nur der Name einer einzigen Baumart dieses Waldes geläufig war.

Trotzdem ist die *Ulmus* für die fgr. Zeit ein wichtiger Lokalisator, aber von den charakteristischen Bäumen der uralischen und finnisch-ugrischen Zeit haben vor allem die *Picea*, die *Abies*, die *Pinus sibirica* und die *Larix* einen maßgeblichen Lokalisierungswert.

Die *Picea* an sich hat nur soviel Bedeutung, daß sie auf die Lage der Urheimat in der Taigazone, d. h. in einem enger begrenzten Raume hinweist. Unser sicherstes biogeographisches Argument besteht aber darin, daß die uralische Urheimat in dem Gebiet der Taiga zu suchen ist, wo auch die *Pinus sibirica* und die *Abies* vorkommen.⁹

Beide Baumarten verbreiteten sich von Ost nach West und haben, mit anderen Tatsachen verglichen, auch chronologischen Wert. Die *Pinus sibirica* bildete im Ur- und Altholozän in den zentralen und östlichen Strichen Westsibiriens, die *Abies* aber zur selben Zeit in den südlichen und zentralen Gebieten Westsibiriens zerstreute größere Waldbestände. In größerem Maße verbreiteten sie sich erst im mittleren Holozän westwärts (d. h. zum Ural hin). Zu dieser Zeit erschien die *Pinus sibirica* auch schon im Mündungsgebiet des Ob und westlich des Nordurals (im Quellgebiet der Petschora). Auch die *Abies* greift

⁹ Ein weiterer Beweis für das Leben unserer Vorfahren in der Taiga könnte das fgr. Wort für Zirbelsamen sein (wog. *nār*, ostj. *nagor*), dessen mutmaßliche finn. Entsprechung (*nauris*, *nakris*) unter den gewandelten Verhältnissen die Bedeutung 'Rübsen, Stoppelrübe (*Brassica rapa rapifera*)' erhalten haben, sicherlich weil die Form dieser Rübenart an den Zirbelsamen erinnert. Wir können noch ung. *nyuszt* 'Marder, Edelmarder', erwähnen, dessen wog., ostj., syrj. und wotj. Entsprechungen den Zobel bezeichnen. Dies dürfte auch die ursprüngliche, in fgr. Zeit gegebene Bedeutung des Wortes gewesen sein. Der Zobel aber ist bekanntlich ein Zirbelwalddier.

im Mittleren Holozän nach dem Unterlauf des Ob bzw. nach Europa, zum Oberlauf der Petschora und auf das rechte Ufer der Kama über.

Im Mittleren Holozän begannen jedoch die breitkronigen Laubbäume (QUT) vom rechten Wolgaufer her auch in die Kamagegend einzudringen. Dieser paläobotanische Umstand machte es unmöglich, die uralische Urheimat in das Gebiet zwischen Wolga und Oka oder aber in die Kamagegend zu verlegen. In allen diesen Gebieten hätten unsere uralischen Vorfahren um das VI. Jahrtausend v. u. Z. die *Quercus*, die *Ulmus*, die *Tilia* und auch die *Corylus* kennenlernen müssen, hätten aber die zuvor abgehandelten Baumarten der Taiga nicht — oder nur kaum — gekannt.

Folglich können wir die uralische Urheimat nicht im Gebiet zwischen der Kama und dem Unterlauf der Wjatka, noch weniger aber im Wolga—Oka-Gebiet oder gar in der breiten Zone zwischen dem Baltikum und dem Ural suchen.

Wie bereits erwähnt, haben wir die uralische Urheimat in dem Gebiet der Taiga zu suchen, wo auch die Pinus sibirica und die Abies vorkommen. Nichtsdestoweniger mag dieses Gebiet mit der östlichen Grenze des Laubwaldgebietes zur Zeit seiner größten Ausdehnung, d. h. mit dem Quellgebiet der Kama und der Petschora benachbart gewesen sein. Diese zuletzt erwähnte Einschränkung müssen wir in Betracht ziehen, weil das Ungarische und noch einige andere fgr. Sprachen den Namen der *Ulmus* aus der fgr. Zeit geerbt haben. Das heißt: die Finnougrier wurden noch vor der Auflösung ihres Zusammenlebens mit den vom Westen her vordringenden Laubbäumen, vor allem mit der Ulme bekannt.¹⁰ Diesen Umstand aber müssen wir auch bei der Feststellung der uralischen Urheimat in Betracht ziehen, denn wie es zwischen der uralischen und der fgr. Grundsprache keine krassen Unterschiede gibt, ebenso wenig kann man annehmen, die uralische und die fgr. Urheimat seien voneinander allzu weit entfernt gewesen.

Auf Grund von all dem schließe ich, daß *die uralische Urheimat am Anfang und um die Mitte des Mittleren Holozäns nördlich des Mittleren Ural, zwischen dem Unterlauf des Ob und dem Quellgebiet der Petschora, zum Großteil wahrscheinlich in Westsibirien gelegen haben muß.*

¹⁰ Die *Quercus* scheint der rascher vordringenden *Ulmus* erst später gefolgt zu sein. Laut Neustadt erscheint die *Quercus* im Quellgebiet der Petschora erst in der zweiten Hälfte des Mittleren Holozäns mit einem Wert von 2% (a. a. O., 303). Desgleichen erwähnt Firbas, daß sich die *Ulmus* in der postglazialen Zeit rascher als die *Quercus* verbreitet und daß diese Baumart innerhalb des Mischeichenwaldes am frühesten das Maximum ihrer Verbreitung erreicht habe (a. a. O., I, 173, 175). Die östliche Grenze der Verbreitung der *Tilia* ist nicht ganz klar. Soviel aber dürfte gewiß sein, daß sie im Alt-holozän den Mittleren Ural noch nicht erreicht hatte. Im Mittleren Holozän ist sie aber zwischen Belaja und Kama mit 11%, am mittleren Lauf der Kama mit 5%, ja vereinzelt sogar im Tobolsker Torf nachweisbar (Neustadt, a. a. O., 328, 329). Diesem zuletzt erwähnten Umstand ist keine allzu große Bedeutung beizumessen. Der Wind kann nämlich die *Tilia*-Pollen auf ziemlich große Entfernungen verwehen, obschon die *Tilia* entomophil ist. Bekanntlich wurden *Tilia*-Pollen z. B. auf Nowaja Semlja und auch auf der Halbinsel Jamal gefunden, beides Gebiete, die vom größten Verbreitungsgebiet der *Tilia* sehr weit entfernt sind (Neustadt, a. a. O., 327).

Auf westsibirische Siedlungsstätten läßt auch der fgr. Name der *Larix* schließen. Von diesem Baume wissen wir, daß er im Urholozän im Mittleren Ural vorherrschend war, daß er sich aber später aus diesem Gebiet mehr in die zentralen und nordöstlichen Gegenden Westsibiriens zurückzog. Im Mittleren Holozän haben wir aber bereits sichere Beweise dafür, daß er auch in den nördlichen Strichen Westsibiriens gedieh. Westlich des Urals erschien er jedoch erst reichlich später, nämlich im Jungholozän (d.h., vor 2500 Jahren). All das spricht zweifellos dafür, daß die einstigen Siedlungsräume unserer Vorfahren hauptsächlich in den Waldgebieten mit *Picea*-, *Abies*-, *P. cembra*- und *Larix*beständen lagen.

Es mag allerdings befremden, daß die *Larix* keinen Namen aus uralischer Zeit hat, wie es bei den übrigen typischen Baumarten der Taiga der Fall ist, sondern daß der Name dieses Baumes nur bis in die fgr. Zeit zurückgeht. Wohl hat die *Larix* in den samojedischen Sprachen einen Namen, und gerade diese samojedische Wortfamilie (nenz. *hāriv*) — deren uralische Etymologie bereits versucht wurde¹¹ — stammt zumindest aus ursam. Zeit. Das Wort gehört jedenfalls in den ursprünglichen Wortschatz der sam. Sprachen, selbst wenn wir es mangels fgr. Entsprechungen nicht bis auf die uralische Zeit zurückführen können. Die Entsprechungen der sam. Wörter könnten wir übrigens hauptsächlich im Syrjänischen und in den obugrischen Sprachen suchen, denn im Gebiet dieser Sprachen ist die *Larix* bis heute bekannt. Wir wissen aber, daß in diesen drei Sprachen der eingangs bereits erwähnte, allem Anzeichen nach aus fgr. Zeit stammende Name der *Larix* erhalten geblieben ist. Wäre es nicht möglich, daß die *Larix* in der uralischen Grundsprache unter zwei Namen bekannt war? Der eine kann dann im fgr. Zweig, der andere im sam. Zweig weitergelebt haben, bis die überflüssig gewordenen Entsprechungen der zwei Namen in beiden Zweigen ausstarben.

Will man diesen Erwägungen auch nicht beipflichten und statt dessen auch weiterhin an der herkömmlichen Etymologie des Namens der *Larix* aus fgr. Zeit festhalten, so muß man doch einsehen, daß die Finnougrier in das Gebiet des Mischeichenwaldes nicht tiefer eindrangten, sondern daß sie auch weiterhin im Westen der mit *Abies*-, *P. sibirica*- und *Larix*beständen abwechselnden *Picea*-Taiga lebten, d. h. in einem Gebiet, das an die östliche Verbreitungsgrenze der *Ulmus* heranreichte.

5.2 Selbstverständlich bleibt die Frage offen, wo die uralische Urbevölkerung sich herausbildete, d. h. ob dies in den zentralen oder südlichen Gebieten Westsibiriens oder im Südurale oder sonstwo erfolgte. Diese Fragen lassen sich heute noch nicht entscheiden. Vieles aber spricht dafür, daß diese uralische

¹¹ Irene N. Sebestyén: NyK 51: 427—428, vgl. jedoch M. Liimola, FUF 32: 243 und SKES s. v. *karahka*.

Urbevölkerung in einem Grenzgebiet zustande kam, darin europide und mongoloide Menschenrassen miteinander in Berührung kamen. In diesem Zusammenhang soll man aber nicht nur an die anthropologischen Merkmale der Träger unserer Sprachfamilie denken, sondern auch an die zweifellos vorhandenen, jedoch zulänglich noch nicht erläuterten sprachlichen Beziehungen, infolge deren die Finnougrier den indoeuropäischen, altaischen, jukagirischen bzw. den paläosibirischen Sprachen im allgemeinen nahekommen. Diese rätselhaften Beziehungen dürfte man vielleicht als Spuren eines sehr alten Adstratzustandes im Ur- oder Altholozän auffassen.

5.3 In unserer pflanzengeographischen Übersicht haben wir uns mit den aus uralischer bzw. fgr. Zeit stammenden Namen der *Prunus padus* (Traubenkirsche, vgl. finn. *tuomi*, bzw. ung. *meggy*), mit dem fgr. Namen der *Juniperus* (Wacholder: vgl. lapp. *gáskás*), mit dem uralischen Namen der *Rubus chamaemorus* (Zwergmaulbeere: vgl. finn. *muurain*) sowie mit mehreren uralischen bzw. fgr. Namen wie denen von *Vaccinium*, *Cladonia* und *Muscus* nicht beschäftigt. Diese haben wir absichtlich außer acht gelassen, weil Neustadt die Sträucher, Stauden, Beerengewächse, Flechten und Moose in seinem Werke kaum erwähnt. Diese Wörter aber dürften schwerlich unserer Auffassung von der Urheimat widersprechen. Bei diesen Gewächsen handelt es sich nämlich zum Teil um überall vorkommende, weitverbreitete Pflanzen, oder aber um solche, die die Kälte bevorzugen, ja die Preiselbeere (*Vaccinium*) ist geradezu ein Tundragewächs (vgl. Reinig, a. a. O., 100).

5.4 In meine Untersuchungen habe ich die Tiernamen nicht einbezogen. Bezüglich der Fischnamen habe ich schon früher darauf hingewiesen, daß diese zu den frühgeschichtlichen Forschungen kaum herangezogen werden können. Infolge des Gebrauchs der Tabunamen von Tieren, hauptsächlich aber infolge der im großen und ganzen einheitlichen Tierwelt Eurasiens finden sich kaum Tiernamen, die bei der Lokalisierung der Urheimat verwertbar wären. Außerdem hat die historische Zoogeographie bezüglich des Holozäns noch keine solche Ergebnisse gezeitigt wie die Paläobotanik. Am meisten kann man sich noch bei solchen Untersuchungen auf die Tatsache stützen, daß sich die Tierwelt mit ihrer Umwelt, d. h. gemeinsam mit der Vegetation, mit der Pflanzendecke wandelt. Auf Grund dieser Erwägungen kann man dem Umstand eine gewisse Bedeutung beimessen, daß den Finnougriern der Zobel bekannt war (ung. *nyuszt* + wog., ostj., syrj., wotj., estn. Entsprechungen). Der Zobel bewohnt nämlich die Zirbelwälder und ist damit ein weiterer Beweis für das einstige Leben in der sibirischen Taiga. Seit langem erscheint im Schrifttum zur Frühgeschichte das Argumentieren mit ung. *méh* 'Biene' und ung. *méz* 'Honig', bzw. die von Köppen auf uns gekommene Feststellung, die Biene sei einst nur westlich des Urals vorgekommen, als eine oft wiederholte biogeographische

Motivierung. Bedenken wir jedoch, daß W. F. Reinig aus der postglazialen Zeit in der sibirischen Taiga und in der Tundra mehrere *Bombus*-Arten nachweist (a. a. O., 102 ff., 88 ff.), dann taucht der Gedanke auf, daß die Vorform von ung. *méh* nicht die *Apis mellifica*, sondern eine *Bombus*-Art, d. h. die Hummel bedeutete. Wir wissen, daß man mit dieser Annahme das Bienenargument nicht völlig entkräften kann, denn das Wort weist auch indoeuropäische Beziehungen auf, die eher dafür sprechen, daß die Finnougrier die Honigbiene durch ihre Nachbarn kennenlernten.

Sehr vorsichtig müssen wir bei frühgeschichtlichen Folgerungen auch die Vogelnamen behandeln. Das erwähne ich, weil Gy. László gerade die uralischen Vogelnamen als ein wichtiges Argument dafür ansieht, daß unsere Vorfahren nicht in der Taiga lebten. Er zählt nämlich auf Grund von Reinig die wichtigsten Vögel der Taiga auf und stellt fest, daß diese Vogelnamen aus den fgr. Sprachen fehlen (László, a. a. O., 73). Suchen wir nun im lateinischen Index der Tiernamen von Collinders etymologischem Wörterbuch nach diesen Vogelnamen, so finden wir unter ihnen nur einige wenige Taigavögel, deren Namen uralischer Herkunft sind (*Garrulus*, *Perisoreus infaustus*). Gy. László begnügte sich mit zwei Baumnamen (*Pinus* und *Betula*), um die früheste uralische Urheimat zu lokalisieren. Demgegenüber mißt er dem Namen der zwei Taigavögel keine allzu große Bedeutung bei. Ich möchte diese beiden Vogelnamen ebenso wenig überschätzen, doch sei mir die Bemerkung gestattet, daß von den bei Reinig angeführten Namen der für die *mitteleuropäischen Mischwälder* charakteristischen Vögel (Reinig, a. a. O., 72, 80) kein einziger im Index von Collinders Wörterbuch auftaucht.

Die Verwertbarkeit von Vogelnamen für die frühgeschichtlichen Forschungen ist noch geringer, als die der Fischnamen. Wie bei den Namen der Fische, haben wir auch bei denen der Vögel damit zu rechnen, daß ihre heutige Bedeutung nicht immer auf die ursprüngliche schließen läßt. Finn. *kuusanka* bedeutet *Perisoreus infaustus*, die selk. Entsprechung dieses Wortes aber *Nucifraga caryocatactes*, übrigens ebenfalls ein typischer Taigavogel (s. Reinig, a. a. O., 82). Die tscher. Entsprechung von kam. *konsu* 'Möwe' bedeutet *Fuligula* und auch die ostj. Entsprechung bezieht sich auf eine Entenart. Finn. *piekana* und das ursprünglich lapp. Wort dazu bedeuten *Buteo lagopus*, die sam. Entsprechung jedoch *Falco*. Diese Schwierigkeiten werden auch dadurch nur noch größer, daß sehr viele fgr. und ural. Vogelnamen onomatopoetischen Ursprungs sind, so daß sie in ihrer Bedeutung ziemlich schwanken; d. h. sie können leicht zur Bezeichnung von Vögeln mit ähnlicher Stimme benutzt werden.

Diese Beispiele habe ich angeführt, um die Schwierigkeiten bei der Verwertung der Tiernamen für die frühgeschichtliche Forschung aufzuzeigen und zugleich die primäre Bedeutung der Baumnamen und der Waldgeschichte hervorzuheben.

5.5 Wollen wir die auf Grund der paläobotanischen Anhaltspunkte gewonnenen frühgeschichtlichen Ergebnisse zusammenfassen, so können wir feststellen, daß wir die uralische Urheimat mehr nach Norden, vor allem aber weiter nach Osten verlegen müssen, als es bisher der Fall war. In den zwischen dem Unterlauf des Ob und dem Ural gelegenen Gebieten Westsibiriens und auf der europäischen Seite des Urals, d. h. im Quellgebiet der Petschora haben wir den Raum zu suchen, wo die uralische Bevölkerung am Anfang und in den ersten Jahrtausenden des Mittleren Holozäns, d. h. etwa im VI–IV. Jahrtausend v. u. Z. lebte. Die Auflösung der uralischen Grundsprache stelle ich mir als Ergebnis eines Prozesses vor, in dessen Verlauf die eine Gruppe der Uralier im großen und ganzen in ihrem früheren Siedlungsraum verblieb, bzw. sich allmählich um die westlichen Siedlungsstätten konzentrierte, während die andere Gruppe sich südostwärts, zum Mündungsgebiet des Irtysch absetzte und dadurch die Trennung der beiden Gruppen zustande kam. In dieser Gruppe sehen wir die Vorfahren der Samojuden, in jener aber die Gesellschaft der Finnougrier, die auch die Gebiete zwischen Kama, Wjatka und Ural besetzte und zu den Verwandten in Westsibirien ständig spärlichere Beziehungen unterhielt. Die Wolga konnte die Finnougrier auf ihrer Westwanderung nur zeitweilig aufhalten. Aus dem Umstand, daß die *Quercus* in der zweiten Hälfte des Mittleren Holozäns im Kama- und Petschoragebiet auftaucht (Neustadt, a. a. O., 303), schließe ich, daß sich die Finnougrier zu dieser Zeit bereits in verschiedene Gruppen aufgelöst hatten. Die linguistische Chronologie, die den Zerfall des Finnougrischen in das III. Jahrtausend v. u. Z. setzt, dürfte also auch weiterhin richtig sein.

6. Das Gesagte steht nicht im Widerspruch zu den Forschungsergebnissen der Archäologie, zumindest zu der archäologischen Auffassung, wie sie von P. N. Tretjakov vor kurzem vertreten wurde (Советская этнография 1961, Heft 2, 76–93). In dieser Abhandlung geht Tretjakov davon aus, daß man die jungsteinzeitliche Kammkeramik des III. Jahrtausends v. u. Z. in der osteuropäischen Waldzone in 3–4 selbständige Kulturen gliedern kann, und zwar in die des zentralen Wolga–Oka-Gebiets, des Gebiets zwischen Ural und Kama und des westlichen Gebiets, innerhalb dessen die ostbaltische Kulturgruppe und die zwischen Baltikum und Dnepr unterschieden werden kann. Auch aus dieser Gliederung erhellt, daß die Bevölkerung der osteuropäischen Waldzone in der Jungsteinzeit ethnisch keineswegs einheitlich war. Die Grenzen dieser Kulturbereiche waren selbstverständlich in den einzelnen Zeitabschnitten verschieden. Schon in der mittleren Steinzeit bzw. in der frühen Jungsteinzeit machen sich Spuren einer Wanderung von Ost nach West bemerkbar, doch kam es erst später zu größeren Verlegungen der Grenzen der einzelnen ethnokulturellen Bereiche.

Tretjakov jedenfalls nimmt mit Gewißheit an, daß die Träger der östlichen Kammkeramik-Kultur (der Kultur zwischen Ural und Kama) die Finnougrier waren. Nach dem Zeugnis der archäologischen Belege erreichte diese Kultur im III. Jahrtausend v. u. Z. an der Kamamündung die Wolga, breitete sich aber dann nicht weiter aus.

Überraschend ist es jedoch, daß die ostbaltische, die sog. Sperringskultur u. a., mit ihr zusammenhängende Funde, z. B. das Gräberfeld bei Oleny-Ostrow von der Wende vom IV. zum III. Jahrtausend v. u. Z. Merkmale aufweisen, die für die Kama—Ural-Kultur charakteristisch sind. Vielleicht kann man diese Beziehungen so interpretieren, daß ein Zweig der Finnougrier sich von der Kama—Ural-Gruppe schon früher losgelöst hatte und an das Weiße Meer abgewandert war, oder vielleicht noch weiter nach Westen zog, wo er von den übrigen Finnougriern isoliert wurde.¹² In diesem Sinne kann also von alten baltischen Siedlungsstätten einzelner finnisch-ugrischer Gruppen die Rede sein, obschon die ethnische Zugehörigkeit des Volkes der Sperringskultur bisher noch nicht festgestellt werden konnte. Immerhin kann als wahrscheinlich gelten, daß die Fischer und Jäger des Wolga—Oka-Gebietes im III. Jahrtausend v. u. Z. gleicherweise verschieden waren von den Bewohnern des Baltikums und des Kamagebietes. Mit gutem Grund ist also Tretjakov der Ansicht, daß die Bewohner des Wolga—Oka-Gebietes keine Finnougrier waren.

Am Ende des III. und am Anfang des II. Jahrtausends v. u. Z. muß es jedoch nach dem Zeugnis der archäologischen Denkmäler zu großen Wanderungen, zu komplizierten ethnogenetischen Prozessen gekommen sein.

Die Wolga—Oka-Kultur breitet sich in diesem Zeitabschnitt nach Norden aus und erreicht (dem Lauf der linken Nebenflüsse der Wolga folgend) das Weiße Meer. Dieses Vordringen dürfte eine Folge des Bevölkerungszuwachses gewesen sein. Die zahlenmäßig stark angewachsene Bevölkerung muß in die dünnbesiedelten, jedoch fisch- und wildreichen Gebiete nördlich ihrer ursprünglichen Siedlungsstätten eingesickert sein. Etwa zur selben Zeit, da es zu diesem friedlichen und allmählichen Ausschwärmen der fraglichen Bevölkerung kommt, zeigen sich auch Spuren einer anderen, weniger friedlichen Umsiedlung. Die zwischen der Kama und dem Ural siedelnden Finnougrier fallen an der Wende vom III. zum II. Jahrtausend v. u. Z. in großen Massen ins Oka-gebiet ein. Sie unterwerfen und absorbieren als Substrat die östlichen Träger der Wolga—Oka-Kultur und bringen die sog. Wolossowo-Kultur hervor. Somit erscheinen die Finnougrier an der Wende vom III. zum II. Jahrtausend

¹² Vielleicht läßt es sich mit dieser frühen Wanderung erklären, daß man in Ylistaro (Finnland) Schlittenkufen aus Zirbelholz, in Laukaa und in Pielisjärvi ebenfalls aus Zirbelholz gefertigte, mit Tierkopfmotiven verzierte Wasserschröpper gefunden hat, die von den finnischen Archäologen als von uralischer Herkunft bezeichnet werden (vgl. Ella Kivikoski, Suomen esihistoria. Helsinki 1961, 49).

v. u. Z. am Unter- und Mittellauf der Oka, and der Kljasma und noch weiter nördlich. Dieser Vorstoß nach Westen erfolgte laut Tretjakov nicht nur auf der Wasserstraße der Wolga, sondern auch auf einer zweiten nördlichen Route, und zwar von der oberen Kama und oberen Wjatka ausstrahlend zur Dwina hin, von wo aus dann die sich auflösenden finnougriischen Gruppen entlang der Suchona bis zur Küste des Weißen Meeres vorgestoßen sein konnten.

Im Zuge seiner Westwanderung erreichte das sprachlich finnisch-ugrische Volk der Kama—Ural-Kultur bis zur Mitte des II. Jahrtausends v. u. Z. die nordwestliche Seenplatte (die Gegend des Beloje Osero) und im ausgehenden II. Jahrtausend das Weiße Meer. Dieses Vordringen hatte eine wesentliche Veränderung der ethnischen Grenzen in Nordosteuropa zur Folge. Durch Verschmelzung der lokalen und der nach Westen vordringenden neuen Kulturen kam im II. Jahrtausend v. u. Z. tatsächlich eine ethnische Einheit in der Waldzone zwischen dem Ostbaltikum und dem Ural zustande, d. h. in dem Gebiet, wo auch später finnisch-ugrische Völker siedeln. Diese relative Einheit ist aber keine ursprüngliche, sie ist nicht mit der ursprünglichen Siedlung der Finnougrier zwischen Ural und Baltikum zu erklären, sondern sie ist eine Folge der mehrere Jahrhunderte dauernden Westwanderung der Bevölkerung zwischen Kama und Ural.

Die Auffassung Tretjakovs von den Völkern der jungsteinzeitlichen Kammkeramik-Kultur und von der Rolle der Finnougrier innerhalb dieser Kultur stimmt überein mit den Theorien, die die Urheimat unserer Vorfahren in östlichen (uralischen) Gebieten suchen. Die Meinung, daß die uralische Gesellschaft westsibirischer Herkunft sei, widerspricht ebenso wenig den archäologischen Unterlagen, denn auch Tretjakov verweist (auf Grund von Černecov) auf die westsibirischen Beziehungen der jungsteinzeitlichen Kultur des Kama—Ural-Gebietes (a. a. O., 79), obschon er der Theorie Černecovs von der früheren Geschichte dieser westsibirischen Kultur nicht beipflichtet.

7. Wenngleich auch die Archäologie meine Ergebnisse zu erhärten scheint, halte ich diese doch nicht für endgültig. Zwar ist es nicht wahrscheinlich, daß mögliche neue Etymologien das Bild vom Charakter der Wälder in den Siedlungsgebieten unserer Vorfahren wesentlich modifizieren könnten, doch ist es immerhin möglich, daß mit der wachsenden Zahl der Pollenanalysen die Feststellungen über Lage und Zeit der Urheimat korrigiert werden müssen. Das Bild, das Neustadt von der Entwicklung der Pflanzendecke der Sowjetunion während des Holozäns bietet, beruht nämlich auf etwa 500 Pollendiagrammen. Diese aber sind nicht gleichmäßig über die einzelnen Gebiete der Sowjetunion verteilt. Besonders aus Westsibirien und aus dem Uralgebiet stehen uns ziemlich wenig Pollenfunden zur Verfügung. Mit der wachsenden Zahl dieser Anhaltspunkte wird man aber gewiß nicht nur die historische Wandlung der

Pflanzendecke eingehender verfolgen, sondern auch die absolute Chronologie des Holozäns noch weiter präzisieren können.¹³

Chronologie der Erdneuzeit in der Sowjetunion und in Mitteleuropa I

Abteilungen und Chronologie des Holozäns in der Sowjetunion
(nach Neustadt)

Abteilungen	Absolute Chronologie	Klimaperiode	Die entsprechenden Abteilungen in der Entwicklung des Baltikums
Jungholozän	0—2500 Jahre	subatlantisch	Baltikum
Mittleres Holozän	2500—7700 Jahre	subboreal atlantisch	Limnea-Periode Litorina-Periode
Altholozän	7700—9800 Jahre	boreal Beginn der Klimabesserung	Ancylus-Periode 2. Yoldia-Meer
Urholozän	9800—12 000 Jahre	subarktisch Arktikum II.	2. Baltischer Eisse 1. Yoldia-Meer 1. Baltischer Eisse

¹³ Vergleichsweise sei erwähnt, daß Firbas die Waldgeschichte der Gebiete Mitteleuropas nördlich der Alpen an Hand von 900 Pollenanalysen aufgezeichnet hat. Dieses Gebiet, das von den Alpen bis zur Ostsee, bzw. von den Vogesen bis an den Mittellauf der Memel reicht, ist auf der Landkarte im Vergleich zur Sowjetunion nur ein kleiner Fleck. Es ist also verständlich, daß Firbas für die spätglaziale und postglaziale Zeit dieses Gebietes 11 Zeitabschnitte und eine nach Jahrtausenden aufgeschlüsselte absolute Chronologie ermitteln konnte (s. Tab., S. 82). Es liegt auf der Hand, daß es mit der wachsenden Zahl der Pollenanalysen möglich sein wird, die Zeittafel Neustadts, der das Holozän in vier Abschnitte gliedert, in weitere kleinere Zeitspannen aufzuschlüsseln.

Chronologie der Erdneuzeit in der Sowjetunion und Mitteleuropa II
 Chronologie des fini- und postglazialen Zeitalters in Mitteleuropa
 (nach Firbas)

Abteilungen	Absolute Chronologie	Die entsprechenden Abteilungen in der Entwicklung der Ostsee	Die entsprechenden Zeitalter der Frühgeschichte
X. jüngere Nach- wärmezeit (Subatlantikum)	+1000	l	<div>Eisenzeit</div> <div>Bronzezeit</div>
IX. ältere Nach- wärmezeit (Subatlantikum)	Chr. Geb.	i	
VIII. späte Wärmezeit (Subboreal)	—1000 —2000	n	
VII. mittlere Wärme- zeit, jüngerer Teil (Atlantikum)	—3000 —4000	a	
VI. mittlere Wärmezeit älterer Teil (Atlantikum)	—5000	l	
V. frühe Wärmezeit (Boreal)	—6000	g	<div>Neolitische Kulturen</div> <div>Spätmesolithische Kulturen</div> <div>Frühmesolithische Kulturen (Tardenoisien, Maglemose, Azilien)</div>
IV. Vorwärmezeit (Präboreal)	—7000 —8000	p	
III. jüngere sub- arktische Zeit	—9000	o	
II. mittlere subark- tische Zeit (Alleröd-Zeit)	—10 000	s	<div>Ahrensburg- und Lyngby-Kultur</div> <div>Magdalénien (Hamburger Stufe u. a.)</div>
Ib ältere subarktische Zeit	—11 000 —12 000 —13 000	i	
Ia älteste waldlose Zeit	—14 000 —15 000	a	
		l	

П. ХАЙДУ: К ВОПРОСУ О ПРАРОДИНЕ НОСИТЕЛЕЙ УРАЛЬСКОЙ СЕМЬИ ЯЗЫКОВ

(Р е з ю м е)

1. В последние годы ряд видных специалистов в отношении вопроса т. н. прародины уральских (финноугорских) народов пришел к выводу о том, что прародина находилась на территории между Прибалтикой и Уралом (Э. Итконен, А. Й. Йокки), или между Средней Польшей и волжско-уральскими краями (Дь. Ласло). По мнению автора настоящей статьи, распространение уральской прародины так далеко в западном направлении ничем не может быть обосновано.

2. Автор подвергает анализу названия деревьев, которые могли быть знакомы уральскому или финноугорскому населению. На уральское происхождение указывают названия следующих деревьев: ель (*Picea*), сибирский кедр (*Pinus sibirica*), пихта (*Abies*), береза (*Betula*), тополь (*Populus*), ива (*Salix*) и, вероятно, сосна (*Pinus silvestris*). К этому слою слов примыкают в финноугорскую эпоху названия следующих деревьев: лиственница (*Larix*), вяз (*Ulmus*) и еще несколько названий деревьев, известных уже в уральскую эпоху.

В уральских языках отсутствуют древние (восходящие к уральской, финноугорской эпохе) названия дуба (*Quercus*), липы (*Tilia*), ольхи (*Alnus*) и ореха (*Corylus avellana*). Древнейшие два слоя лексики этих языков, таким образом, характеризуются тем, что названия деревьев таежных лесов (*Pinus sibirica*, *Picea*, *Abies*, *Larix*) в них налицо почти без исключения, тогда как из числа деревьев средневропейского смешанного дубового леса встречается лишь *Ulmus*, и то только с финноугорской эпохи.

3—4. Автор, с целью облегчения оценки изложенных языковых фактов, опираясь на работы М. И. Нейштадта и Фр. Фирбаса, очерчивает изменения в распространении принадлежащих сюда видов деревьев и изменения истории лесов на территории СССР в эпоху голоцена.

5. На основе палеоботанических данных можно установить, что в определении места уральской прародины *Salix*, *Betula*, *Populus* и *Pinus silvestris* не обладают значением определителя, зато характерные деревья таежных лесов и *Ulmus* имеют тем большее значение. Первые распространяются с востока на запад, последний же с запада на восток. Некоторые из деревьев тайги чуть распространились западнее Урала, а *Ulmus* не переступает Урал в восточном направлении. На основании всего этого автор заключает, что прародина уральских народов в начале и в середине среднего голоцена находилась севернее Среднего Урала, между нижним течением Оби и руслом Печоры, преимущественно на сибирской стороне данного края. Это является крайней западной полосой распространения отдельных характерных деревьев таежного леса, и финноугорщина, продвигаясь отсюда по течению Камы, вскоре могла познакомиться и с *Ulmus*.

6. Изложенная здесь концепция не противоречит такому истолкованию достижений археологии, которое недавно было дано П. Н. Третьяковым (Советская этнография, 1961 № 2).

7. Наши взгляды о месте прародины не могут считаться окончательными. Прежде всего от расширения пыльцевого анализа растений, проводимого в Советском Союзе, можно ожидать дальнейшей поправки, подтверждения или опровержения этих результатов.

DIE ZUSAMMENGESETZTEN SÄTZE IN DER GENERATIVEN GRAMMATIK

Von
W. HARTUNG
(Berlin)

I. Einführung

Ziel der nachfolgenden Ausführungen ist es, auf einem Teilgebiet der Grammatik das Vorgehen bei der Aufstellung von Transformationsregeln zu zeigen, die Art und Weise, in der Sätze — in diesem Fall zusammengesetzte Sätze — durch Transformationsregeln generiert werden können. Dabei sollen einerseits allgemeine Probleme erörtert werden, die sich an den Vortrag von K.E. Heidolph anschließen, andererseits soll die praktische Behandlung einiger spezieller Probleme der deutschen Syntax wenigstens andeutungsweise gezeigt werden.

Unter den verschiedenen Arten von Transformationen gibt es solche, die von zwei zugrunde liegenden Sätzen ausgehen. Diese Art von Transformation muß auch bei der Generierung der zusammengesetzten Sätze vorausgesetzt werden.

Bei der Bildung zusammengesetzter Sätze werden zwei oder mehr zugrunde liegende Sätze zu einem resultierenden Satz vereinigt. Unterschiedlich ist dabei allerdings die Art der Vereinigung. Gewöhnlich unterscheidet man bei dieser Vereinigung zunächst zwischen Koordination und Subordination. Ich will mich im folgenden auf die Darstellung der Subordination beschränken. Aber auch hier sollen nur die Subjekt-, Objekt- und Adverbialsätze sowie die Attributsätze behandelt werden. Weggelassen werden die Vergleichssätze. Die sog. Prädikativsätze enthalten keine besonderen Probleme gegenüber den anderen Sätzen; sie werden deshalb ebenfalls weggelassen.

Bei der Subordination sind zwei Hauptarten zu unterscheiden:

1. Eines der drei Satzglieder Subjekt, Objekt oder Adverbialbestimmung kann durch einen ganzen Satz (Nebensatz oder Gliedsatz) repräsentiert werden. Wir nennen solche Nebensätze Subjekt-, Objekt- oder Adverbialsätze.

2. Ein Satz kann zu einem Satzglied (Subjekt, Objekt, Adverbialbestimmung, Attribut) in ein attributives Verhältnis treten. Wir nennen solche Nebensätze Attributsätze. Eine spezielle Art der Attributsätze sind die Relativsätze.

Die Unterscheidung dieser beiden Hauptarten wird in der herkömmlichen Grammatik nicht in dieser Weise gemacht. Sie ergibt sich in dem Modell

einer generativen Grammatik, das von der Berliner Arbeitsgruppe ausgearbeitet wird, dadurch, daß Subjekt, Objekt und Adverbialbestimmung — neben dem Verb — durch Formationsregeln eingeführt werden, während die Attribute durch Transformationsregeln eingeführt werden. Folglich müssen die Attributsätze auch anders behandelt werden als die Subjekt-, Objekt- und Adverbialsätze.

Ausgangsbasis für die Generierung der zusammengesetzten Sätze durch Transformationen sind also zwei zugrunde liegende Sätze mit einer bestimmten Struktur, die bis zu einem gewissen Grade spezifiziert sein muß, da etwa an die Stelle eines bestimmten Gliedes des ersten Satzes der zweite Satz tritt. (Wenn hier und im folgenden von „Sätzen“ gesprochen wird, sind darunter nicht konkrete Sätze der deutschen Sprache zu verstehen, sondern Symbolketten, die Sätze auf einer beliebigen Ableitungsstufe repräsentieren, aber noch nicht die obligatorischen Transformationsregeln durchlaufen haben.) Bei dieser Einsetzung muß weiter ein Verbindungselement, z. B. eine bestimmte subordinierende Konjunktion, generiert werden. Außerdem ist die Wortstellung zu berücksichtigen, da der Nebensatz im Deutschen immer Endstellung des finiten Verbs hat. Schließlich gibt es bestimmte Beschränkungen vor allem für die Verben des 1. zugrunde liegenden Satzes. Auch diese müssen formuliert werden, damit durch die Grammatik nicht falsche Sätze abgeleitet werden.

Darin besteht die Grundproblematik bei der Generierung der zusammengesetzten Sätze.

II. Konjunktionalsätze

Wir beginnen damit, daß wir eine allgemeine Transformationsregel für die Generierung der Konjunktionalsätze aufstellen:

$$(1) \text{ Satz 1: } X + Z + Y \rightarrow X + Ks_n + \text{Satz}' + Y$$

$$\text{Satz 2: } Q + \text{Satz}'$$

Erklärung der Symbole:

Satz 1 = beliebiger Satz, auch Sätze, die bereits Transformationen durchlaufen haben.

Satz 2 = beliebiger Satz außer Fragesatz (für die Fragesätze wird eine besondere Regel formuliert). Satz' ist der Rest des Satzes ohne Q .

Q = nicht näher spezifiziertes Symbol für die Intonation.

X, Y = beliebige Glieder, die mindestens „Verb“ und ein anderes Glied (etwa „ Q “) enthalten müssen.

Z = bestimmtes Glied, das im folgenden noch näher bestimmt wird.

Ks_n = subordinierende Konjunktion. Der Index n ist von Z abhängig. Bei Anwendung der Transformationsregel tritt an die Stelle von Z

„Satz 2“. Gleichzeitig wird das Element Ks_n generiert, und Q wird eliminiert. Es muß dann im morphophonemischen Teil der Grammatik vorgesehen werden, daß einer Kette „Satz“ (also einem Satz ohne Q -Element) obligatorisch eine der Nebensatz-Intonationen zugeordnet wird. Die Permutationen (z. B. zur Erzeugung der Zweitstellung des finiten Verbs) waren so formuliert, daß sie das Q -Element voraussetzen. Sie sind also auf Ketten „Satz“ nicht anwendbar. Infolgedessen bewahren solche Ketten die ursprüngliche Reihenfolge mit Endstellung des finiten Verbs, die mit der Stellung im Nebensatz identisch ist.

Es soll nun das Glied „Z“ näher bestimmt werden:

$$(2) \quad Z = \begin{Bmatrix} \text{Subj} \\ N_1 \\ RB \\ TB \\ MB \\ KB \end{Bmatrix} \quad \begin{array}{ll} \text{Subj} & = \text{Subjekt} \\ N_1 & = \text{Akkusativobjekt} \\ RB & = \text{Richtungsbestimmung} \\ TB & = \text{Temporalbestimmung} \\ MB & = \text{Modalbestimmung} \\ KB & = \text{Kausalbestimmung (im weitesten Sinne)} \end{array}$$

Unter Richtungsbestimmung wird ein Teil der traditionellen Präpositionalobjekte verstanden.

Es wurde gesagt, daß der Index n von Ks von Z abhängig ist. Nachdem nun Z definiert ist, kann auch der Index n bestimmt werden:

$$(3) \quad \text{wenn } Z = \begin{Bmatrix} \text{Subj} \\ N_1 \\ RB \end{Bmatrix}, \text{ dann } Ks_1$$

wenn $Z = TB$, dann Ks_2
wenn $Z = MB$, dann Ks_3
wenn $Z = KB$, dann Ks_4

Es folgt dann die weitere Ableitung von Ks :

$$(4) \quad \begin{array}{l} Ks_1 \rightarrow \text{daß} \\ Ks_2 \rightarrow \text{als, solange} \dots \\ Ks_3 \rightarrow \text{indem} \\ Ks_4 \rightarrow \text{weil, wenn, da, obwohl} \dots \end{array}$$

Beispiel für die Generierung eines Subjektsatzes:

$$\begin{array}{l} \text{Satz 1: } X + \text{Subj} + Y \longrightarrow X + \text{daß} + \text{Satz}' + Y \\ \text{Satz 2: } Q + \text{Satz}' \\ \quad = \text{Daß wir es schaffen müssen, ist sicher.} \end{array}$$

Damit sind bereits die wichtigsten Regeln für die Generierung der Konjunktionalsätze aufgestellt. Es müssen jedoch noch zwei Probleme erörtert werden: die Stellung der Konjunktionalsätze und die Verbbeschränkungen.

Zur Stellung des Konjunktionalsatzes :

Ein Nebensatz kann bekanntlich Vorder-, Nach- oder Zwischensatz sein. Nach (1) ist der Nebensatz in den Satz $X \dots Y$ eingebettet, hat also scheinbar noch nicht die endgültige Stellung. Dazu ist folgendes zu bemerken: die Transformationsregel (1) ist in generalisierter Weise formuliert. Auf eine konkrete Kette angewandt gilt, daß der Nebensatz grundsätzlich an der Stelle steht, an der Z in Satz 1 steht. D. h., er kann denselben Platz einnehmen wie die Glieder Subjekt, Objekt und Adverbialbestimmung. So kann etwa ein Adverbialsatz auch zwischen finiter und infiniten Verbform stehen, genau wie die gewöhnliche Adverbialbestimmung (auf diese Weise entstehen Zwischensätze):

Er ist, weil er krank war, nach Hause gegangen.

Er ist wegen seiner Krankheit nach Hause gegangen.

Neben: Weil er krank war, ist er nach Hause gegangen.

Wegen seiner Krankheit ist er nach Hause gegangen.

Die Stellung der Nebensätze ist hier also ein Problem der Stellung der Satzglieder im einfachen Satz.

Im Unterschied zu den einfachen Satzgliedern kann der Nebensatz aber auch hinter der infiniten Verbform stehen, die im normalen (nicht-emphatischen) einfachen Satz sonst immer an letzter Stelle steht:

Er ist nach Hause gegangen, weil er krank war. — Nicht:

Er ist nach Hause gegangen wegen seiner Krankheit.

Die Endstellung des Nebensatzes ist im allgemeinen sogar bevorzugt. Bei den Konsekutivsätzen ist es die einzig mögliche Stellung. Bei den Subjekt- und Objektsätzen gibt es neben dieser Stellung nur noch die Spitzenstellung des Nebensatzes, so daß hier keine Zwischensätze vorkommen können.

Eine andere Möglichkeit, die Stellung der Nebensätze zu regeln, könnte darin bestehen, daß die Satzgliedpermutationen grundsätzlich nach den Gliedsatztransformationen vorgenommen werden, wobei dann die Nebensätze wie Satzglieder behandelt werden.

Zu den Verbbeschränkungen in Satz 1 :

In Abhängigkeit von Z sind für die Verben in Satz 1 bestimmte Beschränkungen erforderlich, damit nicht falsche Sätze generiert werden.

a) Wenn $Z = \text{Subj}$, muß das Verb in Satz 1 mit einem abstrakten Subjekt verbindbar sein, das einen Sachverhalt ausdrückt:

Sicher ist, daß wir es schaffen müssen. (= sein)

Daß er kommt, beruht auf einem Irrtum. (= beruhen auf)

(Diese Verbklasse wurde, wie jede Subklasse, dadurch ermittelt, daß eine Liste von solchen Verben aufgestellt wurde, die einen Nebensatz als Subjekt

bei sich haben können. Erst darauf erfolgte die oben genannte Interpretation der Verben.)

b) Wenn $Z = N_1$ oder RB , dann muß das Verb in Satz 1 ein Verb des Sagens, der Sinneswahrnehmung, des Denkens usw. sein:

Er sagte mir, daß es regnet.	(= sagen)
Ich weiß, daß er kommt.	(= wissen)
Ich danke dir, daß du gekommen bist.	(= danken für)

Bei den Adverbialsätzen sind offenbar keine Beschränkungen dieser Art erforderlich.

Entsprechungs-Transformation :

Es ist eine Besonderheit im Deutschen, daß den Fragewörtern (Fragepronomen und Frageadverbien, die mit *w-* beginnen, = *w*-Wörter) bestimmte *d*-Wörter entsprechen. Wir werden uns mit dieser Erscheinung bei der Behandlung der sog. indirekten Fragesätze näher befassen. Aber auch bei den Konjunktionalsätzen ist es zweckmäßig, für die wenn-Sätze, wenn sie Vordersätze sind, eine Entsprechungs-Transformation einzuführen, die ein dem *wenn* entsprechendes *dann* oder *so* im nachfolgenden Hauptsatz einführt:

(5) wenn + Satz' + $X + Y \rightarrow$ wenn + Satz' + dann/so + $X + Y$.
 = Wenn er nicht kommt, dann/so gehen wir.

Diese Transformation ist immer fakultativ.

III. Indirekte Fragesätze

Wir haben uns bisher nur mit den Nebensätzen beschäftigt, die durch Konjunktionen eingeleitet werden. Daneben gibt es aber auch die Möglichkeit, einen Nebensatz durch ein Fragewort (*w*-Wort) einzuleiten:

Wer wagt, gewinnt.
 Wie lange der Vortrag dauert, ist unbekannt.
 Ich weiß, warum du gekommen bist.
 Was du gesagt hast, das betrifft mich nicht. Usw.

In den Grammatiken werden diese Sätze sehr viel oberflächlicher behandelt als die Konjunktionalsätze, obwohl Sätze dieser Art sehr häufig sind.

Im Unterschied zu den Konjunktionen hat das *w*-Wort hier den Charakter eines Satzgliedes innerhalb des Nebensatzes. Für die Transformation bedeutet das, daß wir das *w*-Wort nicht erst durch die Transformation einführen können. Es muß bereits im zugrunde liegenden Satz 2 enthalten sein. Deshalb muß eine besondere Regel aufgestellt werden, die zusammengesetzte Sätze dieser Art ableitet.

Ich will hier nicht auf die Generierung der Fragesätze eingehen. Wir wollen annehmen, daß solche Sätze bereits abgeleitet sind. Von ihrer Struktur

interessiert uns lediglich das w -Wort und das Q -Element. Satz 2 muß also diese beiden Elemente enthalten. Dann kann folgende Transformationsregel aufgestellt werden:

$$(6) \quad \begin{array}{l} \text{Satz 1: } X + Z' + Y \\ \text{Satz 2: } Q_F + w_i + W \end{array} \rightarrow X + w_i + W + Y$$

Erklärung der Symbole:

W = Rest des w -Fragesatzes, ($w_i + W$ = Satz')

Q_F = Intonation des Fragesatzes

Z' und w_i werden im folgenden definiert.

Die anderen Symbole entsprechen denen in der Regel (1). Satz 1 darf aber offenbar keine w -Frage sein.

Bei Anwendung der Transformationsregel tritt an die Stelle von Z' »Satz 2«. Ein besonderes Verbindungselement wird nicht eingeführt. Das Element Q_F wird bei der Transformation eliminiert, der Kette $w_i + W$ (= Satz') muß also später eine Nebensatz-Intonation zugeordnet werden, und sie bewahrt die ursprüngliche Reihenfolge mit Endstellung des finiten Verbs, die mit der Stellung im Nebensatz identisch ist.

Z' wird ähnlich wie Z definiert:

$$(7) \quad Z' = \begin{pmatrix} \text{Subj} \\ N_1 \\ N_2 \\ RB \\ TB \\ LB \\ MB \\ KB \end{pmatrix}$$

Z' unterscheidet sich von Z durch N_2 (= Dativobjekt) und LB (= Lokalbestimmung), da im Unterschied zu den Konjunktionalsätzen hier auch Sätze wie die folgenden generiert werden müssen:

Ich vertraue, wem du vertraust.

Wo sich die beiden Straßen kreuzen, hat sich ein Unfall ereignet.

w_i ist ein zusammenfassendes Symbol für alle w -Wörter. Es ist nun festzulegen, welche darunter im einzelnen zu verstehen sind:

$$(8) \quad w_i = (\text{Präp} +) \begin{pmatrix} \text{wer} + k_i \\ \text{welch} (+g) (+pl) + k_i \\ w_a \end{pmatrix}$$

Erklärung der Symbole:

Präp = Präposition

k_i = ein bestimmter Kasus
 g = Genus
 pl = Plural
 w_a wird in (9) definiert.

(Die in (8) gegebene Darstellung unterscheidet sich von Heidolphs Darstellung. Der Unterschied ergab sich dadurch, daß das Problem von verschiedenen Ausgangspunkten her bearbeitet wurde.)

(9) w_a = wann, warum, was, wie, wo, woher, wohin, wobei, weshalb, weswegen u. a.

Die weitere Ableitung von $wer + k_i$ geschieht durch morphophonemische Regeln, die hier nur angedeutet werden sollen:

$$(10) \quad wer + k_i = \begin{cases} wer + k_0 \rightarrow wer \\ wer + k_1 \rightarrow wen \\ wer + k_2 \rightarrow wem \\ wer + k_3 \rightarrow wessen \end{cases}$$

Eine analoge Regel besteht für $welch (+g) (+pl) + k_i$.

Die Kasus sowie g und pl sind durch W determiniert:

Ich weiß, wem du das Buch gegeben hast.
(Dativ von *geben* abhängig)

Sie interessieren uns deshalb nicht weiter.

Beispiel für die Generierung eines w -Subjektsatzes:

Satz 1: $X + \text{Subj} + Y \rightarrow X + \text{wer} + W + Y$
 Satz 2: $Q_F + \text{wer} + W \rightarrow X + \text{wer} + W + Y$
 = Wer wagt, gewinnt.

Zur Stellung der w -Sätze gilt grundsätzlich das gleiche, was über die Stellung der Konjunktionalsätze gesagt wurde. Allerdings sind hier Zwischensätze kaum möglich, so daß der w -Satz entweder Vorder- oder Nachsatz ist. (Anders bei den Attributsätzen, die später behandelt werden.)

Wir haben bereits die $w-d$ -Entsprechungen erwähnt (wenn-dann/so). Bei den w -Sätzen sind die d -Entsprechungen sehr viel zahlreicher und wichtiger als bei den Konjunktionalsätzen:

Wer wagt, (der) gewinnt.

Wie lange der Vortrag dauert, (das) ist unbekannt.

Was du gesagt hast, (das) betrifft mich nicht. Usw.

Wir können deshalb eine allgemeine Entsprechungs-Transformation formulieren:

$$11) \quad w_i + W + X + Y \rightarrow w_i + W + d_i + X + Y$$

$$d_i = \text{»das«, wenn } Z' = \begin{Bmatrix} \text{Subj} \\ N_1 \\ N_2 \end{Bmatrix}$$

Diese Transformation ist immer fakultativ:

Was du gesagt hast, (das) betrifft mich nicht.

Mit welchem Zug er kommt, (das) weiß ich nicht.

Andere spezielle Entsprechungen sind z. B.:

wo + Präp — da + Präp (=wobei -- dabei)

wo — dort

wohin — dorthin

woher — dorthier u. a.

= Wohin du gehst, (dorthin) werde auch ich gehen.

Daneben gibt es eine spezielle Entsprechungs-Transformation:

$$(12) \text{ wer} + k_i + W + X + Y \rightarrow \text{wer} + k_i + W + \text{der} + k_i + X + Y.$$

Diese Transformation ist je nach den Bedingungen fakultativ oder obligatorisch. Der Unterschied soll weiter unten an einem Beispiel erläutert werden.

Ähnlich wie bei den Konjunktionalsätzen sind auch bei den *w*-Sätzen in Abhängigkeit von Z' bestimmte Beschränkungen der Verben in Satz 1 erforderlich, damit nicht falsche Sätze abgeleitet werden.

a) Wenn $Z' = \text{Subj}$, gilt dieselbe Beschränkung wie bei den Konjunktionalsätzen. D. h., das Verb in Satz 1 muß mit einem abstrakten Subjekt verbindbar sein, das einen Sachverhalt ausdrückt:

Mich reizt, wie das Problem gelöst werden kann.

(= das Problem reizt mich).

An wen er geschrieben hat, ist uninteressant.

(= dieser Sachverhalt ist uninteressant).

Diese Beschränkung ist aufgehoben, wenn das *w*-Wort eine Person bezeichnet, und zwar dieselbe Person, die Subjekt von Satz 1 ist:

Wer wagt, gewinnt.

Hier ist die spezielle Entsprechungs-Transformation (12) fakultativ:

Wer wagt, (der) gewinnt.

Die spezielle Entsprechungs-Transformation ist jedoch obligatorisch, wenn das *w*-Wort im Akkusativ oder Dativ steht:

Wem du vertraust, der wird dir vertrauen.

b) Ähnliche Beschränkungen und Unterscheidungen sind auch dann erforderlich, wenn $Z' = N_1, N_2$ oder *RB*. — Ich will jedoch darauf verzichten, diese nicht ganz übersichtlichen und bisher in keiner Grammatik behandelten Details im einzelnen vorzuführen.

IV. Attributsätze

Es bleibt schließlich die Behandlung der Attributsätze. Der Unterschied zu den bisher behandelten Sätzen besteht darin, daß bei den Attributsätzen nicht ein bestimmtes Glied in Satz 1 durch »Satz 2« ersetzt wird, sondern daß Satz 2 mit einem bestimmten Glied in Satz 1 verkettet wird. Die allgemeine Transformationsregel zur Generierung der Attributsätze hat also folgende Gestalt:

$$(13) \begin{array}{l} \text{Satz 1: } X + R + Y \\ \text{Satz 2: } Q + \text{Satz}' \end{array} \rightarrow X + R + Ks_n + \text{Satz}' + Y$$

Die Symbole entsprechen den bisher verwendeten.

Bei der Transformation wird Satz 2 an R angekettet, gleichzeitig wird ein Verbindungselement Ks_n generiert, und Q wird eliminiert

Definition von R :

$$(14) \quad R = \left(\begin{array}{l} S_x \\ S_y \\ da + \text{Präp} \end{array} \right)$$

Erklärung der Symbole:

S_x = Teilklassse der Substantive: Ansicht, Meinung, Behauptung . . .

S_y = Teilklassse der Substantive: Monat, Tag, Stunde . . . (= Zeitbezeichnungen)

$da + \text{Präp}$ = dadurch, darin, davon, darunter . . .

Ks_n wird auf folgende Art weiter abgeleitet:

$$(15) \quad \begin{array}{l} S_x + Ks_n \rightarrow S_x + \text{daß} \\ S_y + Ks_n \rightarrow S_y + \left(\begin{array}{l} \text{als} \\ \text{nachdem} \\ \dots \end{array} \right) \end{array}$$

$$da + \text{Präp} + Ks_n \rightarrow da + \text{Präp} + \text{daß}$$

Mit diesen Regeln sind Attributsätze der folgenden Art ableitbar:

. . . die Ansicht, daß die Erde eine Kugel ist, . . .

. . . zwei Monate, nachdem er weggegangen war, . . .

Wir sehen darin, daß er geschwiegen hat, sein Einverständnis.

Beispiel für die Generierung eines Attributsatzes:

$$\text{Satz 1: } X + S_x + Y \rightarrow X + S_x + \text{daß} + \text{Satz}' + Y$$

$$\text{Satz 2: } Q + \text{Satz}' \\ = \dots \text{ die Ansicht, daß die Erde eine Kugel ist, } \dots$$

Die *Relativsätze* können als spezielle Form der Attributsätze angesehen werden. Notwendige Voraussetzung für die relativische Verkettung zweier

Sätze ist, daß beide Sätze ein übereinstimmendes Substantiv enthalten. Somit kann folgende Transformationsregel aufgestellt werden:

(16) Satz 1: $X + S + Y$

Satz 2: $Q + W (+\text{Präp}) + S' (+g) (+pl) + k_i + Z$

$\rightarrow X + S (+\text{Präp}) + \text{der} (+g) (+pl) + k_i + W + Z + Y$

Erklärung der Symbole:

S = Substantiv

W, Z = beliebige Glieder wie X und Y ,

ferner muß gelten: $S = S'$.

Bei der Transformation wird Satz 2 mit dem S in Satz 1 verkettet, wobei S' in Satz 2 durch das Relativpronomen »der« ersetzt wird, das Genus, Numerus und Kasus von S' übernimmt. Gleichzeitig wird Q eliminiert.

Beispiel:

Satz 1: Der Mann trug eine Tasche.

Satz 2: Ich habe den Mann gestern gesehen.

Resultierender Satz:

Der Mann, den ich gestern gesehen habe, trug eine Tasche.

V. Schlußbemerkungen

Es ging mir weniger darum, neue, bisher unbekannte Details aus der deutschen Syntax vorzutragen. Hauptziel war es zu zeigen, wie man Transformationsregeln aufstellen kann, wie mit ihrer Hilfe zusammengesetzte Sätze generiert werden können. Manche der hier vorgetragenen Lösungsversuche sind freilich noch nicht endgültig, bedürfen noch der weiteren Diskussion.

In Diskussionen taucht immer wieder die Frage nach den Vorzügen dieser Darstellungsweise gegenüber der herkömmlichen auf, vor allem bei Linguisten, die sich mit den Problemen der generativen Grammatik erst bekannt machen. Über diese Frage ist bereits viel geschrieben worden, so daß ich im Zusammenhang mit dem behandelten Thema nur auf einen Aspekt aufmerksam machen möchte:

Hauptvorzug der von uns vorgetragenen Darstellungsweise ist die Einheitlichkeit der Theorie. Diese Tatsache beeinflußt notwendigerweise auch die Gliederung der Darstellung. Die herkömmliche Grammatik enthält entweder ein Kapitel »Konjunktionen« und behandelt dort die Nebensätze, muß dann aber die Relativsätze an ganz anderer Stelle behandeln und hat für die indirekten Fragesätze meist gar keinen Platz. Oder die zusammengesetzten Sätze werden in der Syntax so behandelt, daß die verschiedenen Einteilungsgesichtspunkte als unterschiedliche Darstellungsmöglichkeiten nebeneinander herlaufen. Die generative Grammatik enthält alle diese Gesichtspunkte (Einführung der Nebensätze durch Konjunktionen, Relativpronomen oder *w*-Wörter;

Satzgliedcharakter der Nebensätze), bringt sie aber in einen einheitlichen Zusammenhang, nämlich in den Zusammenhang der Erzeugung der Sätze. Darin besteht ein wesentlicher Vorzug gegenüber der herkömmlichen Darstellungsweise. Aber wie ich wenigstens andeutungsweise zu zeigen versucht habe, lenkt die Notwendigkeit, die Regeln so zu formulieren, daß keine falschen Sätze generiert werden können, die Aufmerksamkeit auf eine Reihe bisher wenig beachteter Probleme. So wird es etwa notwendig, das Problem der Subklassen (bei den Subjekt-, Objekt- und Attributsätzen) sehr viel detaillierter auszuarbeiten als in der herkömmlichen Grammatik. Oder es wird notwendig, die *w d*-Entsprechungen nach ihrem fakultativen oder obligatorischen Charakter zu unterscheiden usw. Die vorgetragene Darstellungsweise ist also nicht nur von theoretischem, sondern auch von sehr großem praktischen Interesse.*

V. ХАТУНГ: СЛОЖНЫЕ ПРЕДЛОЖЕНИЯ В ПОРОЖДАЮЩЕЙ ГРАММАТИКЕ

(Р е з ю м е)

1. В связи с вопросом о сложных предложениях в немецком языке встала проблема рассмотрения трансформационной части порождающей грамматики. Обсуждались вопросы, возникшие в связи с установлением трансформационных правил, необходимых к порождению придаточного предложения, подчиненного одному главному предложению.

2. Сложные предложения восходят не менее чем к двум простым предложениям, лежащим в их основе. Следовательно, трансформацией предполагаются как известные два предложения и история их деривации. Так как формационные правила немецкого языка было целесообразно построить таким образом, чтобы ими были порождены цепочки, в которых элементы следуют порядку слов придаточного предложения (ср. доклад К. Э. Хейдольфа), трансформационные правила должны быть построены так, чтобы спрягаемая форма глагола была переставляема лишь в зависимости от главных предложений.

3. Трансформации отличаются друг от друга в зависимости от важнейших типов придаточных предложений: (а) Союзные придаточные предложения заменяют собой один из членов в первом, служащем основой, предложении; по ходу трансформации надо ввести один определенный союз. (б) Вопросительные придаточные предложения (так называемые косвенные вопросы), подобным образом, заменяют собой один определенный член в первом, служащем основой, предложении; они все же не нуждаются в союзе, так как на этом месте в них стоит — слово (что соответствует приблизительно вопросительному местоимению — союзному слову) соответствующего предложения. (в) Так называемые атрибутивные предложения подчиняются одному определенному члену первого предложения, служащего основой порождения; в то же время вводятся и определенные элементы, необходимые при трансформации (это в основном — относительные местоимения).

4. Порождающая грамматика, по сравнению с обычными изложениями фактов языка, выделяется не только своим единством с точки зрения теоретической обоснованности. Так как правила порождающей грамматики должны быть созданы таким образом, чтобы с их помощью были созданы все грамматически правильные предложения и только они, эта грамматика обращает наше внимание на ряд проблем, вовсе не замеченных до сих пор. Поэтому порождающая грамматика заслуживает внимания не только с теоретической, но и с практической точки зрения.

* Der Aufsatz sollte erst einen Einblick in die Probleme der generativen Grammatik geben. Daher wurde manches vereinfacht; einige Teilfragen sind noch nicht in einer angemessenen Weise gelöst. Eine größere Arbeit wird folgen.

EINFACHER SATZ UND KERNSATZ IM DEUTSCHEN

Von

K. E. HEIDOLPH
(Berlin)

Die erste Fassung des nachfolgenden Arbeitsberichtes wurde am 25. 9. 1962 in Budapest vor der Germanistischen Sektion der Ungarischen Sprachwissenschaftlichen Gesellschaft vorgetragen. Die Diskussion mit ungarischen und deutschen Kollegen hat zu einigen wesentlichen Verbesserungen Anlaß gegeben, die in die vorliegende Fassung eingearbeitet wurden. Ich danke allen Kollegen, die sich die Mühe bereitet haben, die im folgenden dargestellten Probleme mit mir zu diskutieren.

In der gleichen Sitzung hielt Wolfdietrich Hartung einen Vortrag über die zusammengesetzten Sätze im Deutschen.

Zusammenfassung

(1) Da generative Grammatiken natürlicher Sprachen meist obligatorische Transformationen enthalten, sind die Kernsätze nicht einfach gleich den Endketten des Formationsteils. Da die Einteilung in Kernsätze und Nicht-Kernsätze nicht mit der Ebenen-Teilung der generativen Grammatik parallel geht, spielt der Begriff »Kernsatz« in solchen Grammatiken keine zentrale Rolle. Zugleich zeigt eine Analyse des Deutschen, daß Kernsätze auch nicht mit den einfachen deklarativen Sätzen zusammenfallen.

(2) Deutsche einfache Sätze können nicht durch Formationsregeln allein abgeleitet werden. Die Grammatik würde entweder außerordentlich kompliziert oder müßte den Sätzen eine unnatürliche Konstituentenstruktur zuschreiben.

(3) Im deutschen Nebensatz entspricht die Stellung der Satzglieder weitgehend der Konstituentenstruktur. Es ist daher zweckmäßig, durch die Formationsregeln Ketten abzuleiten, die mit dem finiten Verb enden.

(4) Es werden Formationsregeln aufgestellt, die solche Ketten erzeugen und ihnen eine natürliche Konstituentenstruktur zuschreiben. Ferner werden die Transformationsregeln skizziert, mit denen auf der Basis solcher Ketten die verschiedenen Haupt- und Nebensatztypen des Deutschen abzuleiten sind.

(5) Es erweist sich, daß auf diese Weise nicht nur eine natürlichere Darstellung der Konstituentenstruktur erzielt wird, sondern auch der Mechanismus der Grammatik wesentlich einfacher gehalten werden kann. Unter die Chomskysche Definition des Kernsatzes fallen aber sowohl deklarative wie interrogative einfache Sätze.

1. Zum Begriff des Kernsatzes

Kernsätze sind bei Harris¹ solche Sätze, deren Struktur die Struktur anderer Sätze erklärt, nicht aber selbst aus der Struktur anderer Sätze erklärt werden kann. Es ist dabei nicht völlig klar, ob Harris als Kernsätze nur solche

¹ Z. S. Harris, Co-occurrence and Transformation in Linguistic Analysis. Language 33 (1957), 283 ff.

Sätze betrachtet, die in einem gegebenen Text vorkommen.² Die strukturelle Abhängigkeit der komplexeren von den einfacheren Sätzen oder Konstruktionen wird in Form von Äquivalenzregeln, Transformationsregeln, ausgedrückt. Sie schreiben den transformierten Sätzen eine abgeleitete Struktur zu.

Chomsky³ definiert als Kernsätze solche Sätze, die lediglich durch Transformationsregeln und obligatorische Transformationen (und natürlich durch morphophonemische Regeln) vollständig ableitbar sind. Ein Kernsatz ist demnach keineswegs eine nichttransformierte Kette. Hinzu kommt, daß in Chomskys Auffassung kein Text irgendwelche Kernsätze enthält, so wenig wie ein Text Phoneme enthält. Der Begriff des Kernsatzes ist ein theoretischer Begriff. Texte enthalten lediglich unter anderen auch solche Ketten, denen bestimmte Grammatiken Strukturen zuschreiben, die als Kernsatz bezeichnet werden.

Noch in einer Rezension zu Chomskys »Syntactic Structures«⁴ vertritt Lees einen etwas anderen Kernsatzbegriff. In methodologischer Hinsicht trifft sich seine Auffassung mit der Chomskys. Im einzelnen jedoch werden Kernsätze mit den Endketten des Formationsteils der Grammatik gleichgesetzt. Davon, daß als Kernsätze solche Ketten gelten, die auch obligatorische Transformationen durchlaufen haben, ist nicht die Rede.⁵ In der Popularisierung der Transformationsgrammatik hat dieser einfachere Begriff des Kernsatzes, der dem Harrisschen äußerlich ähnlicher ist, eine gewisse Rolle gespielt. Dabei wird aber übersehen, daß mit Transformationsregeln allein auch einfache deklarative indikativische aktive Sätze nicht erzeugt werden können, wenn die Grammatik nicht unerträglich kompliziert werden soll. So sehr eine solche intuitive Basis für den Begriff des Kernsatzes zu wünschen wäre, so wenig scheint die Sprachstruktur unter dem Gesichtspunkt der Einfachheit der Beschreibung diesem Wunsch entgegenzukommen. Auch wenn man die Chomskysche Auffassung akzeptiert, daß auch Sätze, die zum Kern gehören, obligatorischen

² Während manche Stellen wie z. B. 334 f., wo »sentences of the kernel of the grammar« definiert wird, durchaus die Möglichkeit offenlassen, daß Kernsätze von bestimmten transformierten Sätzen nicht im Text gegeben sind, heißt es z. B. S. 336, daß Kernsätze voneinander maximal unabhängig seien, indem es in der Umgebung keine Wiederholungen des Kernsatzes oder der Bestandteile des Kernsatzes gebe.

³ N. Chomsky, *Syntactic Structures*. s'-Gravenhage 1957, S. 45.

⁴ R. B. Lees, *Syntactic Structures*. By Noam Chomsky. (Rezension) *Language* 33 (1957), 375 ff. Vgl. bes. S. 388 u. 405.

⁵ Es heißt vielmehr a. a. O., S. 405: »First of all this theory permits the definition of a special set of sentences for every language — namely, those sentences derivable by the largely nonrecursive phrase-structure level of the grammar, the kernel sentences. All other sentences, derived by the application of grammatical transformations to kernel sentences, may be considered to be more complex; and it may very well be that the kernel always contains only simple, active, declarative, indicative statements.« — Natürlich ist zuzugeben, daß der Chomskysche Begriff des Kernsatzes nicht ausschließt, daß irgendwelche Endketten des Formationsteils der Grammatik einer Sprache auch ohne Anwendung von Transformationen durch morphophonemische Regeln weiter entwickelt werden können. Eine solche Grammatik enthielte dann aber keine obligatorischen Transformationen; damit liegen Bedingungen vor, für die Chomskys Definition des Kernsatzes nicht gilt. Es ist auch nicht sehr wahrscheinlich, daß es Grammatiken natürlicher Sprachen ohne obligatorische Transformationsregeln gibt.

Transformationen unterliegen, dann wäre immer noch die Auffassung möglich, daß die Transformationsregeln zunächst einfache indikativische deklarative aktive Hauptsätze erzeugen müßten, während alle anderen Satztypen aus ihnen abzuleiten wären.

Unsere Versuche haben ergeben, daß eine einfache Beschreibung der Struktur des einfachen Satzes in der Satzstruktur-Ebene der Grammatik, d. h. durch Formationsregeln, gegeben werden kann, daß aber linguistische Intuition und Einfachheit der Beschreibung zu einer Darstellung führen, die keineswegs der ziemlich weit verbreiteten Auffassung vom Verhältnis zwischen Kernsätzen und transformierten Satztypen entspricht. Weder Nebensätze noch Fragesätze werden aus fertig entwickelten deklarativen Hauptsätzen abgeleitet, vielmehr entsprechen der Chomskyschen Definition des Kernsatzes sowohl einfache deklarative wie auch einfache interrogative Sätze. Neben der einfachen intuitiven Basis für den Kernsatzbegriff scheint auch seine zentrale Rolle im Mechanismus der Transformationsgrammatik außerordentlich zweifelhaft.

2. Ein Modell mit der Reihenfolge SG_1 Verb $SG_2 \dots SG_n$

In diesem Abschnitt sind die Schwierigkeiten zu demonstrieren, die sich ergeben, wenn man mit Hilfe von Formationsregeln Ketten erzeugen will, in denen das Verb (wie im normalen deklarativen Satz) an der zweiten Stelle steht.

Die erste Regel beginnt mit dem Symbol »Satz«.

$$(A1) \quad \text{Satz} \rightarrow NP_0 + VP$$

$$(A2) \quad VP \rightarrow \text{Verb} (+NP_1)$$

Die zweite Regel kann Verbalphrasen mit Akkusativobjekt oder mit absolutem Verb erzeugen. Alle anderen Arten von VP werden in dieser Skizze zunächst vernachlässigt.

$$(A3) \quad \text{Verb} \rightarrow Ps + (\text{werd} + \text{Inf}) \left(+ \begin{Bmatrix} \text{hab} \\ \text{sei} \end{Bmatrix} + Pt_2 \right) + \begin{Bmatrix} V_{\text{hab}} \\ V_{\text{sei}} \end{Bmatrix}$$

Mit der dritten Regel kann man nur den Indikativ und einen Teil der Verbtempora bilden. Von den anderen Formen kann man annehmen, daß sie transformativ eingeführt werden.⁶

Wir haben dem Verbalstamm die Affixe (Ps , Inf , Pt_2) vorangestellt. Das mag unbefriedigend sein; verführen wir anders, erhielten wir kompliziertere Regeln und müßten andere unnatürliche Lösungen in Kauf nehmen:

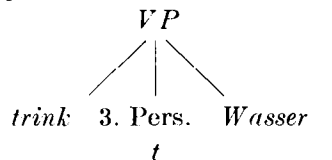
⁶ So R. B. Lees in »Structural Grammars«. Machine Translation 4, S. 5—10. Überhaupt ist für den Abschnitt 2 auf diese Arbeit zu verweisen.

$$(B3) \quad \text{Verb} \rightarrow \left\{ \begin{array}{l} V + Ps \\ \text{werd} + Ps + V + \text{Inf} \\ \left\{ \begin{array}{l} \text{hab} \\ \text{sei} \end{array} \right\} + Ps + V + Pt_2 \\ \text{werd} + Ps + \left\{ \begin{array}{l} \text{hab} \\ \text{sei} \end{array} \right\} + \text{Inf} + Pt_2 \end{array} \right\}$$

In dieser Umformulierung haben wir aber nur die Stellung der Affixe zu den Verbstämmen berücksichtigt. Wenn wir auch noch die Objekte an der richtigen Stelle haben wollten, so müßten wir schon Regel (A2) umformulieren:

$$(B2) \quad VP \rightarrow \left\{ \begin{array}{l} V + Ps + (NP_1) \\ \text{werd} + Ps + (NP_1 +) V + \text{Inf} \\ \dots \end{array} \right\}$$

(B2) schreibe einer Verbalphrase wie *trinkt Wasser* die Struktur zu:



Die Regel (B2) sagt also über die wirkliche Struktur der Verbalphrase überhaupt nichts.

Man stellt also lieber die Affixe vor den Verbstamm, die Objekte bleiben hinter dem ganzen Verbalkomplex stehen.

Eine obligatorische Transformation, die die Affixe an den richtigen Platz stellt, ist leicht zu formulieren:

$$(A4) \quad \text{Affix} = \left\{ \begin{array}{l} Ps \\ Pt_2 \\ \text{Inf} \end{array} \right\} \quad X = \left\{ \begin{array}{l} V_i \\ \text{werd} \\ \text{hab} \\ \text{sei} \end{array} \right\}$$

$$\text{Affix} + X \rightarrow X + \text{Affix}$$

Wir würden dann Ketten mit der Form

$$\begin{array}{ccccccc} NP_0 + \text{werd} + Ps + \text{hab} + \text{Inf} + V_{\text{hab}} + Pt_2 + NP_1 \\ \text{Er} \quad \quad \quad \text{wird} \quad \quad \quad \text{haben} \quad \quad \quad \text{gegessen} \quad \quad \text{den Apfel} \end{array}$$

erzeugen können.

Eine weitere Transformation muß die Reihenfolge innerhalb von *VP* insgesamt korrigieren:

$$(A5) \quad X + (Y + \text{Inf}) (+V_i + Pt_2) (+NP_1) \rightarrow X(+NP_1) (+V_i + Pt_2) (+Y + \text{Inf})$$

X ist entweder *NP* + *werd* + *Ps* (wenn nämlich *Y* + *Inf* anwesend ist), oder es ist $NP_0 + \left\{ \begin{array}{l} \text{hab} \\ \text{sei} \end{array} \right\} + Ps$. *Y* ist ein Verbstamm, wenn $V_i + Pt_2$ nicht an-

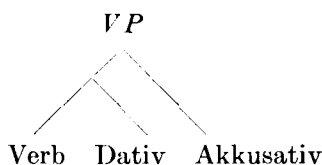
wesend ist. Andernfalls ist *Y* *hab* oder *sei*. In die Regel brauchen diese Kontextfestlegungen für *X* und *Y* aber nicht einzugehen, da Ketten mit falscher Besetzung von *X* oder *Y* von den Formationsregeln gar nicht erzeugt werden.

(A5) würde aus *Er wird haben gegessen den Apfel* die Kette *Er wird den Apfel gegessen haben* herstellen.

Bisher haben wir uns nur mit solchen Verbalphrasen befaßt, die als Maximum außer dem Verbkomplex ein Akkusativobjekt enthalten. Wenn wir Sätze erzeugen wollen, die auch Dativobjekte enthalten, geraten wir in noch größere Schwierigkeiten. In der Kette *Sie kauft dem Jungen einen Roller* steht hinter dem einfachen Verb das Dativobjekt, dann folgt das Akkusativobjekt. Wenn wir bei der Zweistellung des Verbs bleiben, so ergeben sich drei gleichermaßen unbefriedigende Lösungen:

a) Regeln ähnlich wie (B2); für Sätze ohne Objekt, mit Akkusativobjekt, Dativobjekt und für Sätze mit beiden Objekten gibt es je eine besondere Regel. Alle Strukturen, die so erzeugt würden, wären trivial;

b) mit den Regeln wird folgende Struktur erzeugt:



Wir werden sehen (s. Abschnitt 3), weshalb diese Struktur unnatürlich ist.

c) Wir erzeugen zunächst Ketten mit der Reihenfolge Subjekt — Verb — Akkusativobjekt — Dativobjekt und stellen dann die beiden Objekte um. Wir würden dann eine neue Regel brauchen, die die Umstellung bewirkt, oder müßten (A5) entsprechend komplizierter formulieren. Bei all diesen Lösungen müßten noch zusätzliche Transformationsregeln die Reihenfolge der Ja — Nein-Fragesätze und der Nebensätze (mit Verb am Satzende) herstellen.

3. Die Endstellung des Verbs und die Hierarchie innerhalb des Satzes

In mehreren Arbeiten hat sich der französische Germanist Jean Fourquet mit dem Verhältnis zwischen der Reihenfolge der Satzglieder und der Hierarchie im deutschen Satz befaßt.⁷ Für den Satz *Dann werfen die Studenten Herrn Professor die Fenster ein* gibt er folgende Analyse:⁸

Dann werfen die Studenten Herrn Professor die Fenster ein
 5 0 4 3 2 1

⁷ J. Forquet, Heinz Anstock, Deutsche Syntax, Rezension in: Wirkendes Wort 8 (1957/58), 120—122.

— — Strukturelle Syntax und inhaltbezogene Grammatik, in: Sprache, Schlüssel zur Welt, Festschrift für Leo Weisgerber, Düsseldorf 1959, S. 134 ff.

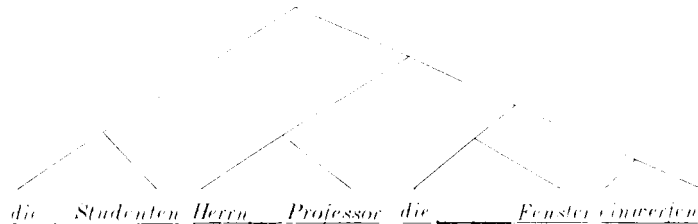
J. Forquet, La construction de la phrase allemande. Cours universitaire (1959/60), polyco p.

⁸ Strukturelle Syntax u. inhaltbez. Gr., S. 135.

Die Ziffern bezeichnen die Enge der Verbindung jeder Konstituente mit dem Verb. Das Verb selbst bekommt, unabhängig von seiner Position im Satz, die Ziffer 0. Welche Stellung das Verb auch haben mag, die umgekehrte Reihenfolge der nichtverbalen Konstituenten zeigt die Enge ihrer Verbindung zum Verb an. Einwände habe ich lediglich gegen den Rang, den *dann* in dieser Analyse erhält. Mit diesem Vorbehalt kann man die Konstituentenstruktur des Beispielsatzes folgendermaßen darstellen:

(dann + (die Studenten + (Herrn Professor + (die Fenster + (ein + werfen))))
(Adv. + (Subjekt + (Dat. — Objekt + (Akk. — Ob. + (Präf. + Verb))))

Wichtig ist vor allem die Feststellung Fourquets, daß die Position in der Kette die Position in der Hierarchie genau dann abbildet, wenn das finite Verb am Satzende erscheint, d. h. faktisch im Nebensatz.⁹ Wenn wir darauf verzichten, dem Verb eine zentrale Stellung im Satz zu geben und *dann* auslassen, erhalten wir folgenden Stammbaum:



Die Reihenfolge der Satzglieder hängt offensichtlich mit dem Interesse des Sprechers an den bezeichneten Gegenständen zusammen. Auf eine Frage, was mit dem Zug geschieht, kann die Antwort heißen: *Man hängt unserm Zug neue Wagen an*. Auf die Frage, was mit dem Wagen geschieht, könnte die Antwort lauten: *Man hängt unsern Wagen dem D-Zug an*. Fourquet gibt beiden Sätzen verschiedene hierarchische Strukturen. Im ersten Fall nimmt er an, daß ein Komplex aus Akkusativ und Verb mit dem Dativ verbunden wird, im zweiten Fall, daß Dativ und Verb mit einem Akkusativ verbunden werden.¹⁰ Nach meiner Auffassung ist die Verbindung Dativ + (Akkusativ + Verb) in dieser Reihenfolge fundamental. Dafür sprechen zahlreiche Beobachtungen; so wird z. B. beim Ersatz des aktiven Verbs durch ein passives Verb das Akkusativobjekt durch die Veränderung des Verbs affiziert, nicht aber das Dativobjekt (*Unserm Zug werden neue Wagen angehängt, Unser Wagen wird dem D-Zug angehängt*). Nominalisiert man solche Verbalphrasen mit zwei Objekten,

⁹ Rezension zu II. Anstock, Deutsche Syntax: »Im entsprechenden türkischen Satz ist nun die Folge der Satzglieder wie im Deutschen und entspricht derselben »Strukturierung« des Inhalts. Nur das verbum finitum hat eine andere Stellung, am Ende (der türkische Satz ist wie ein deutscher Nebensatz gebaut) ...» — Außerdem mündliche Äußerungen.

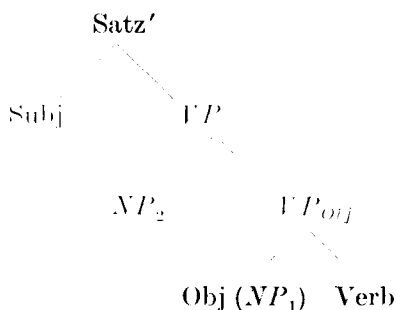
¹⁰ La construction de la phrase allemande, S. 18 f.

so gibt es für das Akkusativobjekt eine feste Regelung: Es wird zu einem objektiven Genetivattribut. Das Dativobjekt kann in eine Präpositionalphrase umgewandelt werden, es ist aber keineswegs festgelegt, welche Präposition dabei auftritt; außerdem muß eine solche Präpositionalphrase immer hinter dem objektiven Genetiv stehen: *Das Anhängen des Wagens an den Zug; die Erstattung der Reisekosten für Tagungsteilnehmer* usw. Solche und ähnliche Beobachtungen struktureller Eigenschaften der Sprache sollten den Vorrang haben. Aus diesem Grunde betrachte ich die Reihenfolge Akkusativ — Dativ — Verb nicht als fundamental. Sie wird durch eine Transformation aus Verbalphrasen mit der fundamentalen Reihenfolge und Struktur gewonnen. Die hierarchischen Beziehungen innerhalb der transformierten Verbalphrase sind ebenfalls abgeleitet aus den hierarchischen Beziehungen der ihr zugrunde liegenden Verbalphrase. Bei der Formulierung der Transformation kann der Kontext berücksichtigt werden, in dem die transformierte Verbalphrase auftreten kann.

Aus diesen Betrachtungen ergibt sich, daß wir die Struktur des Satzes mit zwei Objekten am besten wiedergeben, wenn wir Formationsregeln aufstellen, die als Endketten Sequenzen mit der folgenden Form erzeugen:

$$\text{Subj} + NP_2 + NP_1 + \text{Verb}$$

Diese Ketten haben die Struktur (Subjekt + ($NP_2 + (NP_1 + \text{Verb})$)), wobei der Klammerung folgender Stammbaum entspricht:



Zu dem Symbol Satz' vgl. Abschnitt 4, Regel (1).

4. Modell mit der Reihenfolge $SG_1 \dots SG_n$ Verb

Dieses Modell werden wir detaillierter ausführen als das in Abschnitt 2 untersuchte Modell.

Wir beginnen damit, daß wir das Ausgangssymbol „Satz“ in ein Element Q und den Rest des Satzes teilen. Das Nötige über das Q -Element wird weiter unten gesagt. Der Rest des Satzes wird mit dem Symbol Satz' bezeichnet.

$$(1) \quad \text{Satz} \rightarrow Q + \text{Satz}'$$

$$(2) \quad \text{Satz}' \rightarrow \text{Subjekt} + VP$$

VP bedeutet Verbalphrase

$$(3) \quad \text{Subjekt} \rightarrow \left\{ \begin{array}{l} \text{Subjekt}' \\ NP_0 \end{array} \right\}$$

Regel (3) legt fest, daß der Platz des Subjekts entweder mit einer Nominalphrase in Nominativ (NP_0) besetzt wird oder später durch eine transformativ einzuführende Konstruktion (Infinitiv oder Subjektsatz). Das Symbol Subjekt' weist auf diese Ausfüllung der Subjektposition hin.

$$(4) \quad VP \rightarrow (\text{Adv}_1 +) \left\{ \begin{array}{l} \text{Verb} \\ VP_{Adv_2} \\ VP_2 \\ VP_{obj} \end{array} \right\}$$

Adv_1 und Adv_2 sind Symbole für zwei verschiedene Arten von Adverbialbestimmungen. Adv_1 bezeichnet Adverbialbestimmungen, die sich durch konjunktionale Nebensätze ersetzen lassen. Das sind vor allem temporale und kausale Adverbialbestimmungen. Adverbialbestimmungen des zweiten Typs lassen sich nicht durch Konjunktionalsätze ersetzen. Es ist in dieser Skizze nicht nötig, diese beiden Typen noch weiter zu unterteilen.¹¹ VP_2 ist die Bezeichnung für eine Verbalphrase, die ein Dativobjekt enthält. Mit VP_{obj} bezeichnen wir Verbalphrasen, die entweder ein Akkusativobjekt oder eine Leerstelle für einen Objektssatz enthalten.

$$(5) \quad \text{Adv}_1 \rightarrow \left\{ \begin{array}{l} \text{Adv}_1' \\ \dots \end{array} \right\}$$

Adv_1 besagt, daß an dieser Stelle ein Platz für einen konjunktionalen oder anderen Adverbialsatz frei ist. An der Stelle der Punkte könnten die verschiedenen Adverbien stehen.

$$(6) \quad VP_{Adv_2} \rightarrow (\text{Adv}_2 +) \left\{ \begin{array}{l} \text{Verb} \\ VP_2 \\ VP_{obj} \end{array} \right\}$$

$$(7) \quad \text{Adv}_2 \rightarrow \left\{ \begin{array}{l} \text{Adv}_2' \\ \dots \end{array} \right\}$$

Zu Regel (7) vergleiche Regel (5). Der Unterschied besteht darin, daß Adv_2' nicht durch konjunktionale (wohl aber durch andere) Nebensätze besetzt werden kann.

¹¹ Eigentlich wären für die verschiedenen Klassen von Adverbialbestimmungen, die in der traditionellen Grammatik unterschieden werden (und mindestens für diese), verschiedene Stellen in der Satzstruktur vorzusehen. Hier sind die Adverbialbestimmungen simplifizierend unter dem Gesichtspunkt der Ersetzbarkeit oder Nichtersetzbarkeit durch Konjunktionalsätze zu Adv_1 und Adv_2 zusammengefaßt worden.

$$(8) \quad VP_2 \rightarrow NP_2 + \left\{ \begin{array}{l} \text{Verb} \\ VP_{Obj} \end{array} \right\}$$

Eine Regel, in der Nominalphrasen weiter zerlegt werden, stellen wir in dieser Skizze nicht auf. Deshalb zerlegen wir in Regel (9) nicht NP_2 bzw. NP mit beliebigem Kasusindex, sondern gehen zur Zerlegung von VP_{Obj} über. Es sei noch am Rande bemerkt, daß wir die Indizierung der Verbalphrasen hier grob vereinfacht und die der Verben ganz unterlassen haben.

$$(9) \quad VP_{Obj} \rightarrow \text{Obj} + \text{Verb}$$

$$(10) \quad \text{Obj} \rightarrow \left\{ \begin{array}{l} \text{Obj}' \\ NP_1 \end{array} \right\}$$

Obj' ist wieder die Markierung für einen transformativ einzuführenden Objektsatz oder eine Infinitivkonstruktion.

$$(11) \quad \text{Verb} \rightarrow \left\{ \begin{array}{l} V_{hab} \\ V_{sei} \end{array} \right\} (+ Pt_2 + \left\{ \begin{array}{l} hab \\ sei \end{array} \right\}) (\text{Inf} + \text{werd}) + Ps$$

Es ist klar erkennbar, daß Regel (11) die genaue Umkehrung von Regel (A3) in Abschnitt 2 ist.

Wir sparen eine Regel, die innerhalb des Verbkomplexes die richtige Reihenfolge herstellt, ein Gegenstück zu (A4) ist überflüssig. Es ist auch keine Regel wie (A5) nötig, die die richtige Reihenfolge in der gesamten Verbalphrase herstellen würde. Um Hauptsätze zu erhalten, müßten wir lediglich den finiten Teil des Verbs an die erste oder zweite Stelle im Satz bringen. Wir können Ketten der folgenden Form allein mit Formationsregeln erzeugen:

— *er später mit der Post seinen Kollegen Bücher schickte*

$Q + NP_0 + \text{Adv}_1 + \text{Adv}_2 + NP_2 + NP_1 + \text{Verb}$

— *er den Apfel gegessen haben wird*

$Q + NP_0 + NP_1 + \text{Verb}$

Aus Ketten dieser Art werden durch Transformationen Nebensätze der verschiedenen Arten gemacht. Ketten, die nicht in Nebensätze umgewandelt worden sind, können dann in einer obligatorischen Transformationsregel in Hauptsätze, interrogative oder deklarative, umgewandelt werden.

Ehe wir uns mit den Regeln befassen, die dazu notwendig sind, müssen wir noch eine weitere fakultative Transformationsregel betrachten: In den deklarativen Hauptsätzen kann ein beliebiges Satzglied außer dem Verb an der Satzspitze stehen. Um eine solche Regel zu formulieren, müssen wir aber erst definieren, was ein Satzglied ist.

$$(12) \quad \begin{aligned} \text{Subj} &= SG_{Subj} \cdot \text{Adv}_1 = SG_{Adv_1} \cdot \text{Adv}_2 = SG_{Adv_2} \cdot \dots \\ i &= \text{subj}, j \\ j &= \text{Adv}_1, \text{Adv}_2, NP_2, \text{Obj} \\ X, Y &= \emptyset \text{ oder eine beliebige Kette} \end{aligned}$$

So ausgerüstet, können wir die Permutationsregel (13) formulieren:

$$(13) \quad \begin{aligned} T_{Per}^{fak}: Q + SG_{subj} + X + SG_j + Y + \text{Verb} &\rightarrow \\ &\rightarrow Q + SG_j + SG_{subj} + X + Y + \text{Verb} \end{aligned}$$

Ketten, die sich durch die Anwendung dieser Regel ergeben, aber auch solche, die diese Regel nicht durchlaufen haben, können wir in sogenannte *W*-Sätze umwandeln. Das sind Haupt- oder Nebensätze, die mit einem Fragepronomen oder Frageadverb eingeleitet sind (*Wer ist gekommen? Wem schreibst du? Wohin schickst du den Brief? Wem das gehört (weiß ich nicht), Wie er es macht (ist ganz gleich)* usw.

Die Frage, ob es sich um einen Haupt- oder Nebensatz handeln soll, interessiert dabei zunächst noch nicht.

$$(14) \quad T_w^{fak}: Q + SG_i + X \rightarrow Q + w_i + X \quad (i \text{ wie in (12), } X \text{ jede Kette außer } \emptyset)$$

w_{subj} = wer, was; w_{obj} = wen, was; w_{NP2} = wem; ...

Für die Einbettung von *w*-Sätzen in andere Sätze ist eine weitere Regel nötig, bei dieser Einbettung verliert der *w*-Satz das *Q*-Element. Da Konjunktionalsätze nicht als deklarative oder interrogative Hauptsätze vorkommen können, können Einbettung von Konjunktionalsätzen und Bildung von Konjunktionalsätzen in einer Regel gleichzeitig vorgenommen werden. Dabei geht wieder das *Q*-Element des Konjunktionalsatzes verloren. Bedingung ist, daß der Satz, der den Konjunktionalsatz aufnehmen soll, eine entsprechende Leerstelle hat (Subj', Adv₁, Obj'). Sogenannte Bedingungssätze (*Verunglückt er, ist es seine Schuld*) sollten nicht aus Fragesätzen abgeleitet werden, sondern als fakultative Transformationen von *wenn*-Sätzen, wobei die Konjunktion eliminiert wird und das finite Verb an die Stelle der Konjunktion tritt.

Auch bei der Herstellung von Relativsätzen muß eine Transformation angewendet werden, die $Q + \text{Satz}'$ auf Satz' reduziert.

Da alle Nebensätze das *Q*-Element verloren haben,¹² bleiben nur Sätze übrig, die das *Q*-Element noch besitzen. Für diese kann eine einzige obligatorische Transformation formuliert werden, die alternativ deklarative oder interrogative Hauptsätze herstellt.¹³

Wenn wir das *Q*-Element nicht beachten, so steht bei den deklarativen Hauptsätzen und bei den *W*-Fragesätzen das Verb an der zweiten Stelle im Satz, bei den Ja–Nein-Fragesätzen steht es an der zweiten Stelle. Wir können die Zweitstellung des finiten Verbs für alle Hauptsätze verallgemeinern, wenn wir für die Ja–Nein-Fragesätze das *Q*-Element mitzählen, für die deklarativen Hauptsätze und die *W*-Fragesätze aber das *Q* und das nächstfolgende Satzglied

¹² In unserer Skizze ist nicht entschieden, in welcher Reihenfolge die verschiedenen Nebensatztypen einzuführen sind. Damit aber auch Nebensätze in andere Nebensätze eingebettet werden können, müssen die Einbettungsregeln offen lassen, ob der Satz, der den Nebensatz aufnimmt, noch ein *Q* enthält oder nicht.

¹³ Diese Lösung verdanke ich einem Hinweis von M. Bierwisch.

als ein Satzglied zählen. Wir könnten unsere Regel dann folgendermaßen formulieren:

$$T_{Haupts.}^{nb}: SG_1(+SG_2)(+\dots)(+SG_n)+Verb \rightarrow \\ \rightarrow SG_1'+Verb(+SG_2)(+\dots)(+SG_n) \\ SG_1 = \left\{ \begin{array}{l} Q+SG_i \\ Q \end{array} \right\} \quad SG_1' = \left\{ \begin{array}{l} Q_{N,F}+SG_i \\ Q_F \end{array} \right\}$$

In SG_1' ist gegenüber SG_1 noch eine Veränderung vorgenommen worden. Das Q hat einen Index erhalten. Sätze mit dem Verb an der Spitze haben Fragesatz-Intonation (F), andere Sätze können Fragesatzintonation haben (*Er kommt zurück?*), sie müssen aber nicht diese Intonation haben (N). In entsprechenden morphophonemischen Regeln müssen Ketten $Q_i + \text{Satz}'$ die entsprechende Intonation erhalten, während alle Ketten Satz' , vor denen kein Q steht, eine Nebensatzintonation erhalten müssen. Infolge der Indizierung von Q ist die obligatorische Transformation auch für die Ketten nicht tautologisch, die nur aus einem Subjekt und einem Verb bestehen (*Kork schwimmt* z. B.). Unsere Regel entspricht aber noch nicht allen Anforderungen, weil sie den Fällen nicht gerecht wird, in denen das Verb aus einem finiten und aus einem infiniten Teil besteht.

Außer den Definitionen für SG_1 und SG_1' müssen wir deshalb noch eine Festlegung treffen, was ein finites Verb ist:

$$\text{Verb} = \text{Verb}_{fin} (+\text{Verb}_{infin}) \\ \text{Verb}_{fin} = \left\{ \begin{array}{l} \text{wird} \\ \text{hab} \\ \text{sei} \end{array} \right\} + Ps$$

Endgültig lautet unsere Regel dann:¹⁴

$$(15) T_{Haupts.}^{nb}: SG_1'(+SG_2)(+\dots)(+SG_n)(+\text{Verb}_{infin})+\text{Verb}_{fin} \rightarrow \\ \rightarrow SG_1'+\text{Verb}_{fin}(+SG_2)(+\dots)(+SG_n)(+\text{Verb}_{infin})$$

Regel (13) bringt beliebige Satzglieder an die Spitze der Kette. Es ist dabei gleichgültig, ob aus der permutierten Kette ein Nebensatz oder ein Hauptsatz entwickelt wird. Unter bestimmten Bedingungen kann auch das infinite Verb an der Satzspitze erscheinen (vgl.: *Gegessen habe ich schon, Gefragt hat er nicht?* usw.). Es muß sich aber um Hauptsätze handeln. Es wäre also unzweckmäßig gewesen, (13) so allgemein zu formulieren, daß auch das infinite Verb hätte an

¹⁴ »Endgültig« ist natürlich einzuschränken, da bei der Passivtransformation subjektlose Sätze entstehen können. In den Nebensätzen wirkt sich das nicht aus, für die Herstellung der deklarativen Hauptsätze muß jedoch vorgesehen werden, daß ein *es* an der Stelle des fehlenden Subjekts auftritt. Diese Tatsache ist auch bei einer endgültigen Formulierung von Regel (15) zu berücksichtigen.

die Satzspitze gestellt werden können. Wir benützen die Definitionen für finites und infinites Verb:

$$(15) \quad T_{\text{Verb}_{\text{inf}} \text{ fin}}^{\text{fak}} : Q_i + X + \text{Verb}_{\text{inf}} \rightarrow Q_i + \text{Verb}_{\text{inf}} + X$$

X steht dabei für jede Kette, die Verb_{fin} und SG_{subj} oder diese beiden und noch weitere SG_j enthält.

5. Diskussion des Modells mit $\text{SG}_1 \dots \text{SG}_n$ Verb

Es zeigt sich, daß wir eine Anzahl von Regeln sparen, wenn wir im Formationsteil der Grammatik Ketten erzeugen, die mit dem Verb enden. Wir sparen nicht nur Regeln, die innerhalb des Verbalkomplexes und innerhalb der Verbalphrase die richtige Reihenfolge herstellen, wir sparen auch Regeln, die das Verb in den Nebensätzen an den Schluß der Kette bringen oder vereinfachen doch die Regeln, die Nebensätze herstellen. Daß wir eine Regel brauchen, die normale deklarative Sätze mit dem Verb in Zweitstellung herstellt, fällt nicht ins Gewicht, weil wir mit der gleichen Regel auch die Ja—Nein-Fragesätze erzeugen.

Der Einwand, das Modell sei unnatürlich, weil die Verbstellung des Nebensatzes zuerst, d. h. v o r der normalen Zweitstellung des Verbs erzeugt werden, kann zurückgewiesen werden. In Wirklichkeit haben wir gar nicht die Wahl zwischen zwei Darstellungen, von denen die eine natürlich, die andere unnatürlich wäre. Wollten wir schon im Formationsteil der Grammatik Ketten herstellen, die das Verb an zweiter Stelle enthalten, so hätten wir, von allen Komplizierungen abgesehen, auch nicht die Möglichkeit, die Beziehung zwischen den Teilen der Verbalphrase, dem Verb und den verschiedenen Objekten und Adverbialbestimmungen der Hierarchie gemäß, d. h. in einer natürlichen Weise, darzustellen. In dem Dilemma, zwischen einer unnatürlichen Konstituentenstruktur und einer veränderten Reihenfolge wählen zu müssen, haben wir uns dafür entschieden, die Reihenfolge zu verändern und eine natürliche Darstellung der Konstituentenstruktur zu geben. Ein anderer Einwand könnte gegen das Q -Element erhoben werden. Es ist aber möglich, dieses Element als eine Vertretung der Satzintonation aufzufassen. Diese Auffassung entspräche durchaus dem Verfahren, das Vertreter verschiedener strukturalistischer Richtungen bei der Konstituentenanalyse angewendet haben: Sätze werden zunächst in einen segmentalen und in einen suprasegmentalen Bestandteil zerlegt.¹⁵

Was die Frage der Kernsätze betrifft, so kann man bezweifeln, ob es eine einfache und natürliche generative Grammatik des Deutschen geben kann,

¹⁵ Vgl. z. B. C. F. Hockett, *A Course in modern linguistics*, New York 31960, S. 154ff. Ferner: K. Togeby, *Structure immanente de la langue française* TCLC VI, Copenhagen 1951.

deren Formationsregeln Endketten ergeben, die die Gestalt einfacher Sätze haben. Der Chomskysche Begriff des Kernsatzes ist zwar anwendbar, doch trifft er auf einfache interrogative und deklarative Hauptsätze zu.*

К.-Э. ХЕЙДОЛЬФ: ПРОСТОЕ ПРЕДЛОЖЕНИЕ И ЯДЕРНОЕ ПРЕДЛОЖЕНИЕ
В НЕМЕЦКОМ ЯЗЫКЕ

(Р е з ю м е)

1. Так как в порождающих грамматиках естественных языков в большинстве случаев содержатся правила обязательной трансформации, ядерные предложения нельзя просто отождествить с терминальными цепочками формационной части. В виду того, что деление на ядерные и неядерные предложения не параллельно с делением порождающей грамматики на различные уровни, понятие «ядерного предложения» не играет центральной роли в этих грамматиках. По ходу анализа выясняется, что в нем ядерные предложения не совпадают даже с простыми повествовательными предложениями.

2. Простые предложения в немецком языке не выводимы просто путем формационных правил, так как в этом случае либо грамматика стала бы чрезвычайно громоздкой, либо надо было бы приписывать предложениям неестественный состав по непосредственно-составляющим.

3. В придаточных предложениях немецкого языка положение членов предложения в очень большой мере соответствует структуре непосредственно-составляющих этих предложений. Поэтому целесообразно порождать с помощью формационных правил цепочки, оканчивающиеся спрягаемой формой глагола.

4. Можно создать формационные правила, способные создавать такие цепочки и с помощью которых можно приписать естественную структуру по непосредственно-составляющим этим цепочкам. Впоследствии излагаются трансформационные правила, с помощью которых — на основе таких цепочек — можно вывести различные типы главных и придаточных предложений немецкого языка.

5. Показано, что таким путем можно получить не только более естественное представление структуры по непосредственно-составляющим, но можно упростить в существенной мере весь механизм грамматики в целом. Как повествовательные, так и вопросительные простые предложения подходят к определению ядерного предложения по Хомскому.

* Die Hypothese, daß die Stellung der Satzglieder im deutschen Nebensatz der Konstituentenstruktur am besten entspricht, wurde inzwischen — völlig unabhängig — auch von Emmon Bach, *The Order of Elements in a Transformational Grammar of German. Language* 38, S. 263 ff. aufgestellt. M. Bierwisch, *Grammatik des deutschen Verbs*. Berlin 1963, S. 30 ff. hat diese Hypothese durch detaillierte Untersuchungen bestätigt.

GÉZA BÁRCZI A SOIXANTE-DIX ANS

Par
JOLÁN BERRÁR

1. Il y a près de quarante ans que Géza Bárczi s'occupe de recherches linguistiques. Nous trouvons son nom sur les colonnes de nos revues depuis 1923. La manière la plus digne de fêter son soixante-dixième anniversaire est de mettre au point ce que cette activité de quarante décennies a fait pour enrichir la linguistique hongroise.

Géza Bárczi a consacré toute sa vie à des recherches sur la langue hongroise; il a examiné l'histoire du hongrois minutieusement, dans les détails, mais sans jamais perdre de vue l'ensemble du problème. Comme il l'a souligné maintes fois, la recherche linguistique n'est pas un but en soi, c'est un moyen de connaître mieux et plus consciemment la langue contemporaine,

mais aussi l'histoire, l'évolution de la pensée et de la civilisation du peuple qui la parle. C'est au service de cette conception, de cette large perspective qu'il a placé les problèmes les plus minutieux de phonétique historique. Il ne s'est pas occupé de questions de grammaire descriptive, ce qui ne signifie pas que la langue vivante actuelle ne l'intéresse pas, puisqu'il est l'un des principaux animateurs de l'enquête sur les dialectes contemporains, des travaux de l'atlas linguistique hongrois; il se préoccupe également des problèmes que posent la stylistique, la langue littéraire, la culture de la langue. S'il oriente ses recherches en premier lieu vers l'histoire de la langue, c'est qu'il professe — comme la plupart des historiens de la langue depuis Hermann Paul — que seule l'histoire est en mesure d'expliquer l'état présent de la langue. »La langue est un produit historique, et même en ce qui concerne sa structure actuelle, il n'est possible d'en bien connaître et d'en bien comprendre les particularités, les secrets subtils, qu'en se familiarisant avec le très long processus de son développement, de ses transformations. Sans arrière-plan historique, une connaissance véritable, profonde et consciente de la langue est impossible, et l'homme pensant ne se contente pas de l'instinctif, il tend à posséder des connaissances conscientes. Les règles de grammaire peuvent être établies



à la base du langage contemporain (en prenant note de nombreuses exceptions inexplicables, d'illogismes apparents), ces règles peuvent même être assimilées, tout comme les formules mathématiques, mais le pourquoi et le comment, la déduction qui mène à la compréhension proprement dite de la formule ne peuvent être donnés que par l'étude de l'histoire de la langue, l'étude des lois de son évolution.» (Biographie de la langue hongroise. Budapest, 1963, p. 6).

Ce les méfiances de Bárczi à l'égard de la linguistique étrangère moderne, des diverses tendances du structuralisme, viennent de ce que celles-ci — surtout au début — avaient écarté à l'extrême les recherches historiques, de même que l'examen des rapports des phénomènes historiques et de la société, de la pensée, de ce qu'on appelle «la linguistique externe».

La conception, l'activité de Géza Bárczi sont en liaison étroite avec celles de «l'école de Budapest». Nous connaissons le caractère de sa propre activité en lisant l'analyse qu'il a faite de cette tendance linguistique hongroise: „Chez nous, l'école des néo-grammairiens évolue (à travers Simonyi, József Szinnyi, Zoltán Gombocz et les linguistes qui sont nos contemporains) vers une branche spéciale, que l'on connaît dans la science internationale sous le nom d'école de Budapest. Cette école, caractérisée par le réalisme linguistique, s'est en grande partie dépouillée par sa méthode, des principes rigides des néo-grammairiens, elle est devenue souple, a oeuvré sans répit pour forcer les entraves du positivisme, et a même cherché, en étendant la recherche linguistique, à démêler les fils qui rattachent la langue hongroise à la civilisation, à l'histoire de la Hongrie et des peuples avoisinants (ou qui ont vécu jadis dans le voisinage des Hongrois). Cette école n'a pas donné lieu à de grandes synthèses (sa plus vaste entreprise, le monumental Dictionnaire Etymologique Hongrois, réellement sans pareil, de Gombocz—Melich est restée inachevée), en partie à cause du manque de moyens matériels, et parce que pendant longtemps elle n'a pu se libérer de la conception psychologique extrémiste de l'école des néo-grammairiens. Pour un temps, elle a négligé les recherches plus fouillées pourtant sur les dialectes, qui n'ont connu de renouveau qu'au cours des dernières décennies, mais dans sa méthode et sa conception elle a fait en peu de temps de grand progrès. Les résultats qu'elle a obtenus dans la linguistique historique sont imposants, mais demandent à être mis au point par un travail de synthèse (Introduction à la linguistique. Budapest 1953, p. 137). Et nous pouvons ajouter ici que c'est justement sur ces points que Géza Bárczi a parachevé le travail de l'école de Budapest: il a joué un grand rôle dans le développement des recherches dialectales modernes, c'est grâce à lui que les recherches dialectales historiques ont pris un nouvel essor; en utilisant les résultats théoriques de la géographie linguistique, il a même su généraliser une conception dynamique, dialectique des changements linguistiques; d'autre part, c'est à lui que revient le mérite d'avoir créé cette synthèse tant attendue des recherches sur l'histoire linguistique du hongrois. Les recherches de détail et les tableaux récapitulatifs sont particulièrement caractéristiques de son activité par leur équilibre. C'est lui qui a écrit la phonétique historique hongroise la plus détaillée, la plus étendue, la première monographie moderne complète de nos monuments linguistiques, et ce ne sont pas là des cas fortuits; par ailleurs, il a recueilli dans toute une série de manuels universitaires les derniers résultats obtenus dans la linguistique, et il a écrit «la Biographie de la langue hongroise», qui embrasse de l'âge finno-ougrien à nos jours, tous les aspects de l'histoire du hongrois, des changements du lexique jusqu'à la

synthèse systématique et variée des transformations qui se sont produites dans toutes les branches de la grammaire.

2. Voyons à présent les domaines de recherches propres à Bárczi et les principaux résultats qu'il y a obtenus.

La grammaire historique est la base de la compréhension de la langue contemporaine, dit Bárczi; mais «Nous devons pour ainsi dire poser la base des bases. Et cette base est la phonétique historique» (Histoire du phonétisme hongrois. Budapest 1954, p. 4). Géza Bárczi sait parfaitement que nous ne pouvons compter dans aucune branche de notre grammaire historique sur des résultats satisfaisants, si l'explication phonétique de l'étymologie des mots, de la dérivation des suffixes et éléments flexionnels à partir de la langue de base est incertaine, voire fantaisiste. Nous pourrions croire que l'école néo-grammairienne avait élaboré quant au hongrois les lois phonétiques si importantes pour elle-même. Il est certain que les bases furent posées et les principaux types de changements précisés. Mais c'est justement dans la grammaire historique hongroise et la linguistique comparée finno-ougrienne qu'il y a une quantité irritante d'«exceptions» à ces «lois phonétiques». Les linguistes hongrois pouvaient donc sentir beaucoup plus que les chercheurs des langues indo-européennes le caractère rigide, mécanique, insuffisant de la conception néo-grammairienne. La géographie de la langue offrait à la grammaire historique aussi une manière de voir plus dynamique, plus dialectique. Bárczi a adopté l'idée selon laquelle les changements linguistiques évoluent à travers la lutte des antithèses. La coexistence des formes anciennes et nouvelles explique une partie des exceptions, car elle permet la régression et la scission sémantique. La formation, comme l'expansion des tendances de changement phonétique sont bien plus variées que ne l'imaginait la conception néo-grammairienne. Bárczi lui-même prend notablement en considération les différentes causes du déclenchement des tendances, en premier lieu les phénomènes d'assimilation, et dans les progrès des tendances, le rôle important de l'analogie. Ces concessions faites aux lois rigides ne morcellent cependant pas la matière, au contraire, c'est justement ce qui permet de la grouper en un système dynamique et souple.¹

3. Le mélange des dialectes a déjà dû jouer un grand rôle, de toute évidence, dès l'époque finno-ougrienne. Si l'on veut écrire une grammaire historique fidèle à la réalité, nous devons la transformer — tout au moins à l'époque à la consolidation de la langue littéraire — en une histoire des dialectes. Une autre grande aspiration de Bárczi, d'ailleurs parallèle et parfois même assimilée à ses recherches phonétiques, et la mise au point de l'histoire des dialectes hongrois. Ses prédécesseurs avaient déjà tenté plus d'une fois de déterminer le dialecte de certains monuments linguistiques, mais les résultats obtenus en prenant les phénomènes dialectaux au hasard, à la base de l'état actuel des dialectes, étaient presque nuls. Géza Bárczi a mis au point les principes de la méthode à appliquer dans les recherches sur les anciens dialectes hongrois, et il a donné lui-même l'impulsion nécessaire pour mener à bien ce travail pénible et ardu. Voici quelques-uns de ses ouvrages les plus importants dans

¹ Erzsébet E. Abaffy nous a donné une analyse soignée, détaillée des oeuvres phonétiques de Bárczi: Magyar Nyelv LIV [1958], 574—91.

ce domaine: Recherches dialectales historiques: Magyar Nyelv XLIII [1947], 81—91; Anciens dialectes hongrois. Budapest 1947. L'un des sujets du III^e congrès des linguistes hongrois fut justement constitué par les recherches dialectales historiques; la conférence en forme de préambule fut faite par Bárczi lui-même, qui y élucida de nombreuses questions très importantes de principe et de méthode.² Actuellement les recherches dialectales historiques constituent une des branches vigoureuses de la linguistique hongroise. En dehors des disciples de Bárczi travaillant depuis des années dans ce domaine (Erzsébet E. Abaffy, László Papp etc.) ce problème est étudié d'une façon intermittente par des spécialistes distingués comme Loránd Benkő, László Deme, T. Attila Szabó.

4. Dans le domaine de la grammaire, Bárczi s'est beaucoup occupé de la déclinaison et de la conjugaison hongroises. Il les a examinées toutes les deux du point de vue tant morphologique que syntaxique. La question qui le préoccupa le plus fut celle de la formation des deux types de flexion du hongrois. On sait que quatre affixes seulement de la très riche déclinaison hongroise (suivis plus tard de deux ou trois autres) ont été hérités de la langue de base finno-ougrienne. Dans la conjugaison, on ne peut déceler que les correspondants finno-ougriens des morphèmes modaux. Quels sont les éléments linguistiques — ayant anciennement une fonction différente — qui ont donné naissance aux divers affixes, et pourquoi plutôt ceux-là que d'autres? Comment, quand, dans quel ordre ces éléments d'origines différentes ont-ils constitué le système connu des premiers monuments linguistiques? De nombreux spécialistes se sont occupés maintes fois de l'histoire de ces éléments, et ils ont même donné des explications contradictoires. Les plus éminents de nos anciens linguistes avaient déjà essayé de donner un aperçu de l'ensemble des systèmes (Melich, Gombocz, Horger, Mészöly). Bárczi complète, ou plus exactement met au point, les résultats qu'ils ont obtenus. Il réussit non seulement à nous donner un tableau plus complet, plus satisfaisant que ses prédécesseurs, mais aussi à mettre au point, pour répondre aux exigences de l'ensemble, l'explication ancienne des éléments. La conception dynamique des changements linguistiques, la prise en considération des influences réciproques des formes appartenant à un même système ou qui se remplacent les unes les autres, et non en dernier lieu la déduction d'une exactitude rigoureuse des problèmes phonétiques que présentent ces changements, tous ces facteurs contribuent à ce que le tableau de la formation de nos systèmes flexionnels donné par Bárczi soit beaucoup plus vivant et scientifiquement beaucoup plus sûr que les précédents. Nous trouvons la récapitulation de ses recherches grammaticales dans ce domaine, dans la conférence servant de préambule au congrès finno-ougrien de 1960.³

5. En outre, Géza Bárczi a toujours accordé une grande attention aux questions du lexique, puisque c'est là le domaine où les rapports de la langue avec la vie, l'histoire, la pensée et l'évolution de la communauté parlant cette

² Linguistique générale, stylistique, histoire des dialectes. Conférences faites au III^e Congrès National des Linguistes. (Budapest, 1954). Bp. 1956.

³ Zum Sprachgeschehen der ungarischen Zeit: Congressus Internationalis Fenno-Ugristarum Budapestini habitus 20—24. IX. 1960. Budapest 1963. 27—47. — V. encore Magyar Nyelv XLIII [1947]; XLVI [1950]; L [1954]; LIII [1957]; LIV [1958]; etc.

langue sont le plus évidents. Dans ses premiers articles, il a justement étudié l'étymologie de certains mots empruntés au français. Il a rassemblé ces recherches partielles en un tout harmonieux dans le travail de synthèse complet des mots d'emprunt français de la langue hongroise. Il a étudié encore les couches les plus anciennes des mots d'emprunt tures, certains de leurs problèmes phonétiques importants et de nombreuses autres questions de détail.⁴ Le résumé de son activité lexicale multiple se traduit d'une part dans le Dictionnaire Etymologique Hongrois (Budapest, 1941) à l'appréciation duquel nous reviendrons plus loin, d'autre part dans le manuel universitaire intitulé «L'origine du lexique hongrois» (Budapest, 1951). Dans ces oeuvres, il présente à ses lecteurs tout le domaine des groupes de mots d'origine finno-ougrienne, de formation interne ou empruntés à des langues étrangères; il passe soigneusement au crible de son esprit critique les recherches partielles isolées les unes des autres, les complète et les rassemble en un tout cohérent. Dans l'analyse de chacun des groupes lexicaux, il fait connaître en bonne place l'histoire des recherches, l'arrière-plan historiques des emprunts, et s'il les juge nécessaires, les questions phonétiques ou éventuellement morphologiques; il met au point la date des emprunts, la langue ou le dialecte d'emprunt, et pour finir il tire des conclusions importantes du point de vue économique, social et culturel. — C'est cette activité lexicale multiple qui a d'ailleurs permis à Bárczi de nous présenter d'une façon si vivante «La biographie de la langue hongroise». (Nous reviendrons plus loin à l'appréciation de cet ouvrage).

6. L'historien de la langue ne peut puiser directement aux sources intarissables de la langue vivante d'autrefois. Il reçoit des matériaux pétrifiés dans des monuments écrits, assez anciens quant aux plus anciens. Il est évident qu'avant d'essayer de reconstruire le système de la langue à une certaine époque il doit étudier soigneusement ces manuscrits. Bárczi a surtout consacré ses soins au premier monument sporadique d'une certaine étendue, du hongrois ancien, la charte de fondation de Tihany, qui date de 1055; après avoir examiné les questions orthographiques et phonographiques du manuscrit, il a étudié l'étymologie de tous les mots hongrois — mots communs et noms propres — qui y figurent; ce travail lui a permis de reconstruire le système phonétique contemporain, les types de radicaux des mots et, dans la mesure du possible, l'état de certains phénomènes morphologiques et syntaxiques. Ce travail philologique rigoureusement précis nous sert de modèle pour l'élaboration des monographies modernes sur nos plus anciens textes, dont chaque lettre pour ainsi dire est riche en enseignement pour le spécialiste.⁵

Cependant, Bárczi nous offre plus, dans cette oeuvre, que l'analyse détaillée d'un monument linguistique, et même plus qu'une phonétique complète de l'ancien hongrois. La Charte de fondation de Tihany est le premier sommet d'où nous pouvons jeter un coup d'oeil rétrospectif sur la plaine inconnue du hongrois primitif. Bárczi lui aussi s'efforce sans répit de mettre

⁴ Les titres des principaux ouvrages lexicaux de Bárczi se trouvent dans les chapitres correspondants de «L'origine du lexique hongrois».

⁵ La charte de fondation de l'Abbaye de Tihany comme monument linguistique. Budapest, 1951. — Voici encore quelques monographies qui ont suivi la méthode mise au point par Bárczi: Éva B. Lőrinczy, *Le Fragment de Königsberg et ses Banderoles* comme monument historique. Budapest, 1953. Samu Imre, *La bataille de Szabács*. Budapest, 1958.

en lumière l'arrière-plan, les antécédents du tableau donné par les textes anciens. Les monuments sporadiques le permettent en premier lieu sur le plan du système phonétique. Les recherches que Bárczi a effectuées dans d'autres domaines (en particulier à propos de l'étude des flexions) servent toutes ce même objectif, c'est-à-dire qu'elles franchissent grâce à des déductions soignées, conformes aux exigences, le gouffre de trois mille ans exactement qui sépare la langue de base, pouvant être reconstruite à l'aide des langues finno-ougriennes, de l'état linguistique que permettent de présumer les plus anciens textes hongrois.

7. Comme nous l'avons déjà indiqué, Bárczi attribue une grande importance à la géographie linguistique, et ce sont réellement les résultats théoriques et pratiques de cette science qui ont rendu dynamique sa conception sur les changements linguistiques, sur l'expansion des changements phonétiques. Il est naturel qu'il ait également reconnu l'importance du nouvel auxiliaire de la géographie linguistique, l'atlas linguistique. Des expériences initiales avaient été faites depuis 1929 à l'Université de Debrecen, mais les travaux de l'Atlas Linguistique Hongrois ne furent décidés qu'en 1941, par une conférence de recherches sur le langage populaire. Le directeur du comité d'organisation était Géza Bárczi. La guerre suspendit ces travaux, mais en 1947 les résultats de l'enquête expérimentale faite d'ailleurs avec beaucoup de soin furent malgré tout publiés sous le titre de «Prémices de l'enquête expérimentale de l'Atlas Linguistique Hongrois»; le rédacteur du volume était Bárczi. Un peu plus tard, en 1949, grâce à l'essor donné aux travaux de linguistique organisés, les travaux de l'atlas obtinrent une place importante; Bárczi fut délégué par l'Académie des Sciences de Hongrie, pour les diriger. Un certain nombre de chercheurs jeunes et de talent se groupa autour de l'atlas linguistique; ils ne se contentèrent pas d'effectuer l'enquête d'une manière exemplaire, mais ils se chargèrent aussi de mettre au point les enseignements méthodologiques de leur activité avec une précision toute scientifique (La méthode de travail de l'Atlas Linguistique Hongrois. Budapest, 1955. Rédacteur Géza Bárczi. C'est également lui qui y résuma l'histoire des recherches sur l'atlas.⁶ C'est grâce à la direction attentive de Bárczi que l'Atlas Linguistique Hongrois, qui doit paraître prochainement, a pu être élaboré à l'aide d'une méthode sûre, lui assurant une place honorable parmi les meilleurs ouvrages étrangers de ce genre.

Notons ici que Géza Bárczi prend part depuis plusieurs dizaines d'années à la mise en oeuvre, la rédaction et la révision d'autres manuels et dictionnaires linguistiques importants. Pour ne mentionner que les plus intéressants: les travaux du Nouveau Dictionnaire Dialectal Hongrois se poursuivent sous sa direction, et il fut également le principal animateur et rédacteur du Dictionnaire Encyclopédique Hongrois en sept volumes, récemment paru.

8. En 1951 fut édité le premier tome de la série de publications linguistiques intitulée Cahiers Linguistiques Universitaires Hongrois, qui était appelée à réunir un programme d'enseignement à l'intention des étudiants, qui réponde dignement aux exigences les plus élevées. Or ces volumes dépassèrent leur but, car ils servent aussi d'instruments de travail scientifiques par

⁶ Cf. Géza Bárczi: Les travaux de l'Atlas Linguistique de la Hongrie. Acta Linguistica Hung. VI [1956], 1-52.

la richesse de leur documentation, leur conception nuancée, leurs données bibliographiques exactes, satisfaisant même les spécialistes. Cinq de ces manuels ont été faits par Géza Bárczi. La «Phonétique» (1951) est un résumé des connaissances phonétiques fondamentales nécessaires aux étudiants. L'«Introduction à la linguistique» (1953) a entrepris, pour la première fois depuis plusieurs décennies, de jeter les fondements de la linguistique, tâche ingrate s'il en fut; en outre, cet ouvrage est le premier à donner en hongrois, un aperçu d'une certaine ampleur de l'histoire de la linguistique. L'«Étude historique de la formation des mots hongrois I.» donne l'analyse historique des racines de mots. Pour ce qui est des manuels intitulés «L'origine du lexique hongrois» (1951, 2^e édition augmentée 1958) et «Phonétique historique hongroise» (1954, 2^e édition augmentée 1958), nous en avons déjà parlé plus haut: ils constituent la somme de l'activité scientifique que Bárczi a déployée pendant des dizaines d'années dans le domaine de la phonétique historique et de la lexicologie.

9. Comme nous l'avons vu, Bárczi s'est beaucoup occupé de minutieuses questions de détail, et s'est proposé de poser «les bases des bases», qui n'est guère à la portée que des spécialistes. Or, Bárczi ne s'est pas limité à ce champ restreint. Ce n'est pas uniquement dans ses manuels, écrits à l'intention des étudiants d'université, qu'il a résumé d'une façon concise et nette, sans toutefois renoncer aux exigences scientifiques, le matériel considérable de la grammaire historique hongroise; il a eu soin en outre de présenter au grand public cette «matière variée, attrayante» qui — Bárczi en est fermement convaincu — donne des connaissances importantes à tout Hongrois cultivé. „Et cette histoire, commandée par des règles déterminées, ne nous permet pas seulement de mieux comprendre et de mieux apprécier le système de la langue, d'ajouter les teintes linguistiques des époques révolues à notre connaissance de la langue sans cesse accrue au cours d'une vie, mais elle constitue en même temps en elle — même et dans ses détails une matière variée et attrayante: elle met en lumière l'évolution de la pensée du peuple qui parle cette langue, ainsi que les traits caractéristiques de cette évolution, et elle va même jusqu'à révéler, par l'intermédiaire de certains facteurs linguistiques désormais figés, de nombreux vestiges, le passé entouré de brume de l'histoire mouvementée du peuple, de ses systèmes économiques et sociaux révolus, de sa civilisation ancienne.» (Biographie de la langue hongroise, p. 6—7).

La propagation de ces connaissances à une vaste échelle, tel était le but de Bárczi lorsqu'il a publié en un seul volume — pour remplacer la suite du grand Dictionnaire Etymologique Hongrois, ouvrage considérable écrit à l'intention des spécialistes mais inachevé — un Dictionnaire Etymologique qui met brièvement en oeuvre le lexique de la langue courante contemporaine (Budapest, 1941), destiné sciemment au grand public cultivé, et qui constitue, après l'assimilation d'ailleurs aisée du système d'abréviations — une lecture intéressante pour tous. En outre, la sûreté de son jugement et son appareil philologique soigné en font un instrument de travail indispensable même aux spécialistes.

Le couronnement de l'oeuvre de Bárczi, la synthèse digne de ses connaissances multiples, c'est un volume de 400 pages, «La biographie de la langue hongroise», également destiné au grand public. Après la brève mise au point des connaissances fondamentales de linguistique comparée et de parenté

linguistique, Bárczi présente dans ce livre, en la répartissant en cinq grandes époques, l'histoire de la langue hongroise à partir du détachement des Ob-Ougriens jusqu'à nos jours. Il rassemble d'une main de maître en un tableau vivant les changements qui ont dû se faire à l'époque du hongrois primitif, sur le plan du système phonétique, grammatical et lexical. Comme nous l'avons vu, il s'est volontiers occupé de cette époque dans ses ouvrages scientifiques, à de nombreuses reprises. Dans la période allant de la conquête du pays à la catastrophe de Mohács (1526), il présente le système grammatical hongrois des monuments linguistiques les plus anciens, le lexique enrichi par maintes sources, les textes aux-mêmes, tout ceci en rapport étroit avec les changements sociaux, économiques et culturels. Les trois époques suivantes (de la catastrophe de Mohács à l'époque des Lumières; l'époque des Lumières et la Réforme; de la guerre d'indépendance à nos jours) révèlent des champs d'investigations nouveaux à côté des anciens: les origines de la langue littéraire, la lutte des dialectes et de la norme linguistique, les aspirations conscientes à enrichir et à embellir la langue, les progrès de l'homogénéité de la langue, et pour finir l'apparition de la linguistique en tant que science. Alors que l'histoire des époques les plus anciennes avait été mise en oeuvre par plusieurs générations de linguistes, les époques plus récentes n'avaient été étudiées que par quelques ouvrages d'ailleurs importants et quelques compilations, parus seulement au cours des dernières décennies; et malgré les recherches partielles faites dans le passé, il restait encore de nombreuses lacunes que Bárczi a dû combler lui-même. La »Biographie de la langue hongroise«, avec sa structure harmonieuse, qui présente toutes les questions linguistiques sous l'angle qui convient et les réunit en une unité parfaite, est une lecture agréable pour le grand public, mais donne aussi aux chercheurs un excellent tableau d'ensemble, des détails nouveaux en maints endroits, et ne peut que les stimuler dans leur travail futur.

10. Il est hors de doute qu'une partie des jeunes linguistes actuels n'est pas satisfaite des recherches linguistiques traditionnelles; elle recourt à de nouvelles théories, à de nouvelles méthodes, elle cherche à obtenir des résultats linguistiques nouveaux en empruntant des chemins nouveaux. Mais il en est d'autres qui se rendent compte de l'importance des tâches qu'il reste encore à résoudre même dans les cadres donnés: la mise au point scientifique, monographique de nos monuments linguistiques, la mise à jour des quelque mille ans de l'histoire des dialectes, qui peut être suivie à travers nos textes écrits, et celle de l'évolution de la langue littéraire, toute espèce de travaux qui nécessitent de grands soins; ajoutons encore l'examen minutieux de la matière immense, en partie déjà étudiée, que constitue le lexique, de nombreuses questions de détail pour la mise en lumière de la dynamique des changements grammaticaux, etc. Ces chercheurs suivront les traces de Géza Bárczi et poursuivront les travaux qu'il a entrepris.

MATHEMATISCHE UND STRUKTURELLE METHODEN IN DER SOWJETISCHEN SPRACHWISSENSCHAFT¹

Von
F. PAPP

1. Die wichtigsten Ereignisse der Verbreitung der neuen wissenschaftlichen Richtungen und der damit verbundenen Debatten lassen sich im folgenden zusammenfassen:

Dezember 1954 — Unter der Leitung von Professors Ljapunov beginnen in dem nach Steklov benannten Mathematischen Forschungsinstitut der Akademie der Wissenschaften der UdSSR, die Aspirantin Kulagina und ein Student der Philosophischen Fakultät der Staatlichen Lomonosov-Universität in Moskau, Melčuk, die Ausarbeitung eines Algorithmus, der die Übersetzung mathematischer Texte aus dem Französischen ins Russische mit Hilfe elektronischer Rechenmaschinen ermöglichen soll.

Januar–Februar 1955 — Von dieser Zeit ab spürt man auf den Spalten der Zeitschrift Вопросы языкознания (im folgenden abgekürzt: VJas.) eine merkwürdige Wandlung: die Verfasser der einzelnen Aufsätze berufen sich immer häufiger auf frühere sowjetische Forschungen, auf russische Forschungen aus der Zeit vor der Revolution sowie auf die zeitgenössische Wissenschaft der westlichen Länder; in jeder Nummer veröffentlicht die Redaktion der Zeitschrift Rezensionen über ausländische wissenschaftliche Werke, die dank neuer Methoden zustande kamen.

November–Dezember 1955 — Die 6. Nummer der VJas. veröffentlicht eine objektive und anerkennende Kritik zweier Verfasser aus Leningrad über den ersten Versuch der Maschinenübersetzung in New York (s. Berkov).

Ende 1955 — Zum ersten Male wird mit Hilfe der Maschine БЭСМ (Быстродействующая электронная счетная машина) der Akademie der Wissenschaften der UdSSR ein englischer Fachtext mit Erfolg ins Russische übersetzt.

Februar 1956 — Der französisch – russische Algorithmus von Kulagina-Melčuk ist fertig, man beginnt die Programme zusammenzustellen und das Wörterbuch zu kodieren.

Juni 1956 — Die Maschine »Strela« („Pfeil“) des Steklov-Institutes übersetzt die ersten Sätze aus dem Französischen ins Russische; es sind noch nicht alle Programme zur Übersetzung fertig.

Juli–August 1956 — Leitartikel in Nummer 4. der VJas. über die Aufgaben der sowjetischen Sprachforscher im Lichte des XX. Parteitags der Kommunistischen Partei der Sowjetunion; der Artikel fände es angebracht, wenn man die Probleme des Strukturalismus diskutierte; es werden in diesem

¹ Ein kurzgefaßtes Kapitel aus dem Buch des Verfassers: *Mathematical Linguistics in the Soviet Union*. Mouton & Co., The Hague 1964 (im Druck). Punkt 1. hat der Verfasser für den vorliegenden Aufsatz zusammengefaßt.

Zusammenhang gewisse grundlegende Fragen hervorgehoben, die man besprechen müßte.

Herbst 1956 — Alle Programme zur Übersetzung aus dem Französischen ins Russische sind fertig; seit dieser Zeit übersetzt die Maschine systematisch und mit Erfolg; auf Grund der Ergebnisse werden die nötigen kleineren oder größeren Modifikationen der Programme fortlaufend durchgeführt.

24. September 1956 — An der Universität Moskau wird ein an keine Fakultät gebundenes Seminar über »Einige Anwendungen mathematischer Methoden in der Sprachwissenschaft« eröffnet. Leiter des Seminars sind P. S. Kuznecov, V. V. Ivanov und V. A. Uspenskij.

September–Oktober 1956 — Der Aufsatz von Šaumjan in Nummer 5. der VJas. eröffnet die Diskussion über den Strukturalismus.

24. Dezember 1956 — Es tritt der Verein für Maschinenübersetzungen (— Объединение по проблемам машинного перевода) an der 1. Hochschule für Fremdsprachen in Moskau, unter dem Vorsitz von V. Ju. Rosenzweig, Professor für Übersetzungen an derselben Hochschule, zusammen. Der Verein fällt Fachleute von mehreren Gebieten und aus zahlreichen Institutionen zusammen, bespricht von Zeit zu Zeit die vorliegenden Referate, und veröffentlicht das Bulletin für Maschinenübersetzung (Бюллетень Объединения по проблемам МП, später unter dem Titel МП и прикладная лингвистика — Maschinenübersetzung und angewandte Sprachwissenschaft).

1956 — Seit diesem Jahre ist an der Universität Leningrad ein an keine Fakultät gebundenes Seminar tätig, das die Probleme der Maschinenübersetzung untersucht.

1956 — In diesem Jahre werden in den Steklov-Institut auch die Satzungen der instrumentalen Übersetzung aus dem Englischen ins Russische fertig (Mološnaja 1960a).

Januar–Februar 1957 — In Nummer 1. der VJas. erscheint der Diskussionsbeitrag von Steblin-Kamenskij über den Strukturalismus.

12–16. März 1957 — Diskussion im Sprachwissenschaftlichen Institut der Akademie der Wissenschaften der UdSSR über Fragen der Synchronie und Diachronie (gedruckt: О соотношении синхронного анализа и исторического изучения языков. Отв. ред.: М. М. Гухман и Е. А. Бокарев. М. 1960).

18. April 1957 — I. A. Melčuk berichtet in einer ordentlichen Sitzung des VfmÜ über jenen Algorithmus, den er für die Maschinenübersetzung aus dem Ungarischen ins Russische verfertigt hat (gedruckt: Melčuk 1958a).

28–31. Mai 1957 — Es wird eine Beratung des Elektronischen Modellierungslaboratoriums der Akademie der Wissenschaften der UdSSR (ЛЭ — Лаборатория электро моделирования АН СССР), mit mehr als 500 Teilnehmern aus 90 verschiedenen Institutionen über Ausarbeitung und Konstruktion elektronischer Rechenmaschinen mit großer Kapazität abgehalten.

Juli–August 1957 — Nummer 4 der VJas. veröffentlicht den Diskussionsbeitrag von Piotrovskij (1957b).

September 1957 — Von diesem akademischen Jahr ab hält Dozent I. I. Revzin ein Fachkolleg an der 1. Hochschule für Fremdsprachen unter dem Titel »Einleitung in die Theorie der instrumentalen Übersetzung und in die mathematische Sprachwissenschaft«.

1–4. Oktober 1957 — Sprachstatistische Konferenz in Leningrad.

November–Dezember 1957 — Nummer 6. der VJas. veröffentlicht den Diskussionsbeitrag von Reformatskij (1957b).

Herbst 1957 — Es wird eine Kommission für angewandte Sprachwissenschaft neben der Akustischen Kommission der Akademie der Wissenschaften der UdSSR gebildet (Vorsitzender: L. R. Sinder, Vizepräsident: A. A. Reformatskij).

1957 — In diesem Jahre wird im Institut für Rechentechnik an der Akademie der Wissenschaften der UdSSR der Algorithmus der Maschinenübersetzung aus dem Englischen ins Russische abgeschlossen.

März 1958 — Es wird an der Universität von Leningrad ein Versuchslaboratorium für Maschinenübersetzung eingerichtet.

April 1958 — Es wird im Sprachwissenschaftlichen Institut der Akademie der Wissenschaften der UdSSR eine Arbeitsgruppe für angewandte Sprachwissenschaft gebildet (Einziges Mitglied der Arbeitsgruppe ist I. A. Melčuk).

15–21. Mai 1958 — Der VfiU organisiert in Moskau eine Konferenz für Maschinenübersetzung. An der Konferenz erscheinen die Vertreter von 79 Institutionen und es werden mehr als 70 Vorträge gehalten.

Juli–August 1958 — Auf den Spalten der VJas. ergreifen das Wort von dieser Zeit ab ansehnliche Gegner des Strukturalismus: Budagov (Nummer 4.), Serebrennikov und Schirmunski (Nummer 5).

1–10. September 1958 — Anlässlich des IV. Internationalen Slawistenkongresses treffen sich in Moskau die sowjetischen Vertreter des Strukturalismus mit mehreren namhaften ausländischen Kollegen, so vor allem mit R. O. Jakobson; der Kongreß widmet den Fragen der Maschinenübersetzung eine besondere Sitzung.

September 1958 — In diesem akademischen Jahr beginnt zum ersten Male in der Sowjetunion an der Universität Leningrad die Ausbildung von Spezialisten für mathematische Linguistik.

September 1958 — An der 1. Hochschule für Fremdsprachen in Moskau wird die »Maschinenübersetzung« als Fach eingeführt.

15–21. April 1959 — Konferenz der Spezialisten für mathematische Sprachwissenschaft in Leningrad. 58 Vorträge.

Mai 1959 — Konferenz an der 1. Hochschule für Fremdsprachen in Moskau über die technischen Hilfsmittel im Unterricht der Fremdsprachen (unter den Referenten — A. A. Reformatskij, V. V. Ivanov).

Mai–Juni 1959 — Auf den Spalten der Abteilungsberichte der Akademie der Wissenschaften der UdSSR (Nummer 3. 1959) erscheint das Elaborat einer Arbeitskommission, die unter dem Vorsitz des Akademiemitgliedes Vinogradov tätig war, über die prinzipiellen Aufgaben der sowjetischen Sprachwissenschaft; die Stellungnahme des Elaborats richtet sich im Grunde gegen den Strukturalismus (s. *Elaborat*).

Mai–Juni 1959 — Šaumjan wendet sich in einem offenen Brief an den Vorstand der Akademie der Wissenschaften der UdSSR und kritisiert scharf das Elaborat (s. Šaumjan 1960c).

7–8. Juni 1959 — Der Vorstand der I. Klasse der Akademie der Wissenschaften der UdSSR erhielt, außer Šaumjan, Zuschriften auch von anderen Klassen der Akademie. Man debattiert in einer erweiterten Sitzung; Šaumjans Beschuldigungen werden zurückgewiesen, aber es werden gleichzeitig auch Verfügungen getroffen, mit denen man in den wissenschaftlichen Instituten und an den Universitäten den Platz für strukturelle und typologische Forschungen sichert. (*Beschluß der Klasse*.)

Sommer 1959 — Es wird unter dem Vorstand der Akademie der Wissenschaften der UdSSR eine Kybernetische Kommission gebildet; Vorsitzen-

der der linguistischen Sektion ist V. V. Ivanov, Vizepräsident I. A. Melčuk.
Herbst 1959—O. S. Kulagina verteidigt — zum ersten Mal in der Sowjetunion — die Thesen einer Kandidatenarbeit (Dissertation) über Fragen der Maschinenübersetzung.

6. Mai 1960 — Die Arbeitsgruppe für angewandte Linguistik in Moskau, die ein Jahr früher ins Leben gerufen wurde, wird umgebildet. Sie erhält den neuen Namen »Arbeitsgruppe für strukturelle und angewandte Linguistik« (Zahl der Mitarbeiter: 6 Personen).

6. Juni 1960 — Das Präsidium der Akademie der Wissenschaften der UdSSR billigt die Beschlüsse des Klassenvorstandes, die vor einem Jahr gefaßt wurden. Es wird die allgemein-prinzipielle Wichtigkeit dessen betont, daß man in der Sprachwissenschaft auch neue Methoden anwendet. Der Klassenvorstand wird aufgefordert, sich auch um die Entwicklung der traditionellen Linguistik zu kümmern, sie soll ihre neuen Aufgaben bestimmen (*Beschluß des Vorstandes*).

September 1960 — Es wird an der Staatlichen Universität Moskau ein Lehrstuhl für theoretische und angewandte Linguistik errichtet.

22–28. September 1960 — Konferenz für strukturelle und angewandte Sprachwissenschaft in Tschernowitz. Teilnehmer sind insgesamt aus 22 Städten der SU gekommen; es wurden mehr als 60 Vorträge gehalten.

Herbst 1960 — Es wird im Institut für Russische Sprache an der Akademie der Wissenschaften der UdSSR die Arbeitsgruppe für strukturelle Methoden gebildet (S. K. Šaumjan), ferner eine Arbeitsgruppe für strukturelle Typologie im Slawistischen Institut an der Akademie der Wissenschaften der UdSSR (V. N. Toporov).

Dezember 1960 — T. N. Mološnaja verteidigt die Thesen einer Kandidatenarbeit (Dissertation) über Fragen der Maschinenübersetzung.

2. Man muß mit der Ansicht einverstanden sein, wonach sich die mathematischen Methoden, die in der Sprachwissenschaft gebraucht werden, in zwei Gruppen einteilen lassen: in eine dieser Gruppen gehören die Methoden, die mit der Modellierung zusammenhängen, in die andere hingegen die Methoden der Sprachstatistik (vgl. Revzin 1960a, 74). Dementsprechend behandeln wir des weiteren eine allgemeine Bewertung der mathematischen Methoden (.1), die Modellierung (.2), gewisse allgemeine Fragen der Sprachstatistik (.3), einige statistische Anwendungen (.4) und einige Forschungen zur Informationstheorie (.5—diese letzteren Forschungen bringen im allgemeinen die Ergebnisse der Modellierung und der Statistik zur Synthese).

2.1. Anläßlich der Eröffnung, an der ersten Sitzung des mathematisch-sprachwissenschaftlichen Seminars in Moskau hielt ein Leiter des Seminars einen einführenden Vortrag über die gegenseitigen Beziehungen der Sprachwissenschaft und der Mathematik (Ivanov 1957a). Ivanov stellte fest, daß in den letzten Jahrzehnten mehrere Wissenschaftszweige »mathematisiert« wurden. Jene Entwicklung also, der man in der Sprachwissenschaft begegnet, und für die bezeichnend ist, daß sie die exakten Methoden des Sprachstudiums ausbilden und eine eigene Axiomatik erschaffen will, erinnert an Tendenzen, die sich auch in anderen Wissenschaften bemerkbar machten. Aber die gegenseitige Beziehung der Mathematik und der Sprachwissenschaft besitzt auch zahlreiche eigene, sozusagen individuelle Züge. So entwickelte sich z. B.

in der Sprache der Begriff der Zahl, und darum war ursprünglich die Sprache eine anfängliche Mathematik, solange es keine selbständige Mathematik gab. Andererseits darf auch das entwickelte Symbolsystem der Mathematik als eine Sprache gelten, man kann es als eine Sprache untersuchen. Vom Gesichtspunkt der Informationstheorie aus betrachtet, ist die Sprache ein solcher Kode, der gewissen Wahrscheinlichkeitsbeschränkungen unterworfen ist (Ivanov 1957a, 1957b). Šaumjan wollte auf den Spalten einer philosophischen Zeitschrift, unter einem allgemein-philosophischen Blickwinkel, festlegen, daß die strukturelle Sprachwissenschaft über die Mathematik mit zahlreichen anderen Wissenschaftszweigen verbunden wurde und in mehrere neue Gebiete der Praxis eindrang. Seiner Ansicht nach soll die Anwendung der mathematischen Methoden in der Sprachwissenschaft die notwendige Folge der Entwicklung dieses Wissenschaftszweiges sein, und sie soll innerhalb dieser Disziplin revolutionäre Wandlungen herbeiführen (s. Šaumjan 1960b).

2.2. Die Bedeutung der Modellierung wurde zuletzt durch Šaumjan von allgemein-philosophischem Gesichtspunkt aus bestimmt (1960b). Im Sinne einer anderen Definition: »Modell heißt jedes formale Schema, das von einem bestimmten Gesichtspunkt aus einzelne sprachliche Objekte und Erscheinungen beschreibt und vertritt« (Fitalov 1959, 43). Die einzelnen Modelle können immer breitere sprachliche Erscheinungskreise umfassen (ebd. 44), die Grenze einer Modellreihe bildet die modellierte Sprache selbst (Cejtin 1959, 45). Sowohl diese Verfasser wie auch andere heben die außerordentliche Bedeutung der Modellierung hervor, und zwar nicht nur für die theoretische Sprachwissenschaft, sondern auch für die instrumentale Übersetzung. An einer Konferenz der sowjetischen Spezialisten für mathematische Linguistik haben zwei tschechoslowakische Forscher darauf hingewiesen, in welchem Sinne man mit den Modellen eine neuartige sprachtypologische Klassifikation einführt (Sgall 1959, 11).

Von den umfassenden sowjetischen Konzeptionen ist vielleicht die Theorie von O. S. Kulagina, einer hervorragenden Schülerin Ljapunovs über das mengentheoretische Modell der Sprache am bekanntesten (vgl. Kulagina 1958a, 1958b, Revzin 1958a, 1959, 1960b; im Ausland: Jaurisová 1960 usw.). Zweck der Arbeit von Kulagina ist, »ein sprachwissenschaftliches Begriffssystem zu schaffen, das auf den genauen Termini der Mengenlehre aufgebaut wird« (Revzin 1960b, 88). Die jetzt erstrebten Definitionen werden nicht mehr an weitere logische, verstandesmäßige Momente appellieren. (Unannehmbar oder mindestens nicht erwünscht ist also eine Definition wie: »Hauptwort ist jene Wortart, deren Glieder je einen Gegenstandsbegriff zum Ausdruck bringen«.) Die Grundbegriffe werden eine ähnliche Rolle, wie in der Geometrie der Punkt und die Gerade, spielen: d. h., sie werden innerhalb des gegebenen Systems nicht definiert; bekannt ist nur ihre gegenseitige Beziehung, d. h. nur diese gegenseitige Beziehung wird formuliert. Das ganze Gebäude der Grammatik wird dann auf diesen nicht sehr zahlreichen, prinzipiell undefinierten Begriffen aufgebaut. Diese in formaler Sprache, deduktiv aufgebaute Grammatik soll – mit gewissen Modifikationen – für alle Sprachen gültig sein. (Die Sprachen lassen sich zwar mit gewissen Modifikationen des Grundschemas in »typologische« Gruppen einteilen -- aber nicht mehr in dem bisherigen Sinne des Wortes »typologisch«.) Aber wir wollen Kulagina selbst zitieren: »Gegeben ist die endliche Menge von x Elementen $\Xi = \{x\}$; diese Elemente heißen *Wörter*. Die Kortegen der Wörter,

d. h. solche geordnete endliche Wortsysteme, in denen auch Wiederholungen erlaubt sind, heißen *Phrasen* [фразы], und sie werden folgendermaßen bezeichnet: $A = x_1 x_2 \dots x_n$. Gegeben ist eine bestimmte Menge von Phrasen; die Phrasen, die zu dieser Menge gehören, sind 'bezeichnet'. Gegeben ist ein System von paarweise fremden Teilmengen der Menge Ξ : die *Umgebung* des Elementes x wird mit $\Gamma(x)$ bezeichnet. . . Die Menge solcher Wörter, bei denen das System der Umgebungen gegeben ist, und die bezeichnete Phrasen bilden, wird *Sprache* genannt, und sie wird folgendermaßen symbolisiert: $\Xi(\Gamma, \Theta)$ (Kulagina 1958a, 203). In diesem Text entspricht der Ausdruck „Phrase“ ungefähr dem Begriff des — prädikativen oder auch eines anderen — Syntagmas; das „Bezeichnetsein“ heißt Wohlgebautsein unter dem Gesichtspunkt der formalen Grammatik (wobei die „bezeichnete“ Phrase sinnvoll oder auch sinnlos sein kann); unter der *Umgebung* des Wortes versteht man die Gesamtheit jener Formen, die es in der Flexion aufnehmen kann. Einige Beispiele von Kulagina sind die folgenden: *un cas très simple* — eine bezeichnete Phrase, *un cas très* — unbezeichnete Phrase; *table-tables* -- Umgebung des Wortes 'table'; *grand-grands-grande-grandes* — Umgebung des Wortes 'grand'. Kulagina und diejenigen, die diese Theorie weiterentwickelt haben, führen noch einige weitere Begriffe ein, und sie geben, indem sie die bisherigen kombinieren, eine annähernde mengentheoretische Definition für den Begriff der „Wortart“, und was besonders interessant ist, man findet bei ihnen eine gewisse neuartige typologische Klassifikation.

Außer dem Modell von Kulagina — obwohl aus eingehenden Veröffentlichungen weniger bekannt — sind auch andere Versuche gemacht worden, um die Kategorien der elementaren Grammatik mengentheoretisch zu definieren (Dobrušin 1957, 1958), und um die Sprache auf Grund ihrer statistischen und mengentheoretischen Struktur zu modellieren (Andrejev 1959).

Es sind mehrere Versuche auch in der Richtung gemacht worden, um von je einer Sprache, oder von je einer grammatischen Kategorie — im weitesten Sinne des Wortes — Modelle zu verfertigen. So erscheint, trotz aller Kürze, sehr interessant jenes Referat, das ein Modell der russischen Sprache nach dem *Chomsky-Harrisschen* Typus zu schaffen erstrebt (Borodin 1960): „Die Grammatik darf als eine Quelle gelten, die die Sätze der russischen Sprache zustande bringt. Die Grammatik besteht aus zwei Teilen; ihren ersten Teil, die strukturelle Grammatik im Sinne von Chomsky, bilden jene *elementaren* Sätze, die den Kern der russischen Sprache ausmachen“ (Borodin 1960, 20). Der zweite Teil der Grammatik enthält Operationen, mit deren Hilfe man aus den „Kernsätzen“ (Kernkonstruktionen) alle übrigen Konstruktionen erzeugen kann, die noch möglich sind; es gibt zweierlei Operationsgruppen: die Transformation und die Analogie. — Ähnliche formale Methoden werden durch einen anderen Forscher zur Lösung jener alten Aufgabe empfohlen, wie man in irgendeiner Sprache die Unterabteilungen der einzelnen Wortarten bilden soll (also z. B. bei den Zeitwörtern: die transitiven und intransitiven Verba; bei den russischen Adjektiven: die Eigenschaftswörter und Beziehungswörter, usw.: Cholodovič 1960). — Da nun in den praktisch wesentlichen indoeuropäischen Sprachen die meisten Sätze sich dadurch charakterisieren lassen, daß sich in ihnen die Ketten der Syntagmen aneinander schließen, und jedes Wort nur von einem einzigen anderen Wort abhängig ist, kann man jeden Satz als die Realisation eines verzweigten zufälligen Laufes ansehen (Zolotarev 1959). Auf Grund dieser Konzeption, und gesetzt, daß die Sätze von genügend

Markovscher Art sind, lassen sich nun mit minimaler Statistik und durch reine Berechnung solche Fragen beantworten, wie z. B., wieviel Wörter können in den einzelnen Sätzen vorkommen, wie groß ist daselbst die Anzahl der Syntagmenverkettungen, was kann die maximale Länge einer Syntagmenkette sein u. dgl. (Frumkina 1959c).

Man liest in einem Bericht über Versuche, wie man mit Hilfe gewisser elementarer Figurationen und Transformationsoperationen je mehr grammatisch, aber nur grammatisch richtige einfache deutsche Sätze modellieren könnte (Babickij 1959). Ein Vortrag auf der Tagung in Tschernowitz skizzierte einen Entwurf darüber, wie man die Transformationsanalyse auf die verschiedenen Ebenen einer Sprache anwenden kann, und darauf wurde es mit Beispielen — die besonders der englischen Sprache entnommen wurden — illustriert, wie wertvoll dieses Mittel und diese Methode besonders für das Studium des syntaktischen Systems einer Sprache sind (Mološnaja 1960b). Daselbst benutzte ein anderer Vortrag dieselbe Methode in einer Analyse der russischen Wortbildung (Voločkaja 1960b, s. noch ausführlicher Voločkaja 1960a).

Es beschäftigen sich auch in der heutigen sowjetischen mathematischen Linguistik mehrere Forscher mit Arbeiten statistischer Art, und diese kommen in sehr weiten Kreisen der Erscheinungen zur Anwendung.

2.3. Die Fragen, inwiefern die Anwendung statistischer Methoden berechtigt ist, worin die Forderungen dieser wissenschaftlichen Anwendung bestehen, und welche Perspektiven sie besitzt, wurden am klarsten und am ausführlichsten durch die heute beste Vertreterin dieser wissenschaftlichen Richtung, R. M. Frumkina erörtert (Frumkina 1960b). Wir wollen nur an die Schlußfolgerungen ihres gehaltvollen Aufsatzes erinnern, der mit Kritik einige frühere dilettante Anwendungen der Statistik erwähnt und eine reiche Literatur über die neuesten Vertreter dieser Methode zusammenstellt. Es wäre nach diesen Schlußfolgerungen Pflicht eines jeden Linguisten, zu wissen, wie die Beobachtungsergebnisse statistisch zu bewerten sind; das Zählen, das die Grundlage jeder statistischen Arbeit bildet, soll man mechanisieren. Und schließlich wollen wir die dritte Schlußfolgerung des Artikels vollständig zitieren: „Die Erforschung der sprachlichen Erscheinungen mit statistischen Methoden ist ein möglicher Weg, die Sprache besser kennzulernen. Man hat allen Grund anzunehmen, daß die Anwendung statistischer Methoden die Erkenntnis solcher Gesetzmäßigkeiten ermöglicht, die für andere Methoden schwer zugänglich sind, ja sich manchmal anders überhaupt nicht beschreiben lassen“ (a. a. O., 133). Auch in Tschernowitz sprach die ausgezeichnete Moskauer Forscherin über ähnliche Fragen. Wir zitieren eine These aus ihrem Vortrag: „... ein bedeutender Teil der Behauptungen über die Tatsachen der Sprache und des Sprechens (über *langue*-Tatsachen und über *parole*-Tatsachen), die man meistens gewohnt ist, als ausnahmslos gültige Behauptungen zu formulieren, sind in der Wirklichkeit nicht dieser Art. Es ist wohl angebracht, die Behauptungen dieser Art mit solchen statistischen Regeln zu präzisieren, die die Gesetzmäßigkeiten der Sprache und des Sprechens widerspiegeln“ (Frumkina 1960c, 45).

2.31. An der ersten Konferenz in Leningrad beschäftigte sich ein Referat mit der Frage, welche statistische Methoden es ermöglichten, festzustellen, zu welchen Phonemen einzelne, von den sprechenden Individuen ge-

sprochenen Laute, gehörten (s. Čistovič 1957). Dasselbst berichtete der Leiter des Phonetischen Laboratoriums der 1. Staatlichen Hochschule für Fremdsprachen in Moskau darüber, welche statistischen Methoden in den experimentellen phonetischen und psychologischen Sprachuntersuchungen zur Anwendung kommen (Artemov 1957); ein anderer Forscher berichtete über die Ergebnisse der statistischen Untersuchungen der Silbenkonstruktionen (Padučeva 1957). Aber am bedeutendsten sind auf diesem Gebiete zweifellos die Forschungen von Professor L. R. Sinder, die in Auffassung und Geist den Nachlaß des Akademiemitglieds Ščerba fortsetzen (Sinder 1957, Sinder 1958, letztere Stelle auch mit Hinweisen auf frühere einschlägige Forschungen des Verfassers). Der ausgezeichnete Leningrader Verfasser berührt in diesen Werken über die bloß statistischen Methoden hinaus auch Probleme, die mit der Informationstheorie zusammenhängen, indem er feststellt: es gibt zweierlei Arten von Wahrscheinlichkeit in der Sprache; die eine ist die rein statistische Wahrscheinlichkeit, und die andere jene Wahrscheinlichkeit, die von dem Lautsystem und von der Art des grammatischen Systems der betreffenden Sprache abhängig ist. Dementsprechend hat auch die sprachliche Redundanz mehrere Quellen (Sinder 1957, 58). Der Verfasser stellt fest — auf Grund von beinahe 90.000 Phonemen, deren Material aus Texten der heutigen Publizistik und der schönen Literatur entnommen wurde —, mit welchem Grad der Wahrscheinlichkeit auf einen bestimmten Laut ein anderer Laut folgt (1957); er entwirft ein umfassendes Bild darüber, mit welcher Wahrscheinlichkeit gewisse Konsonantengruppen auf andere Konsonantengruppen folgen bzw. ihnen vorausgehen (1958). Er entwickelt auch, welche Konsonantenverbindungen nur im Inlaut bzw. nur im Wortauslaut und im Wortanlaut möglich sind; ja er zählt Belege auch noch dafür auf, was der Unterschied des Häufigkeitsgrades ist, wenn die betreffende Konsonantenverbindung in beiden Stellungen möglich ist.

2.32. Dieselben statistischen Methoden unterstützen die Arbeit des Forschers auch auf zahlreichen anderen Gebieten der Theorie und der Praxis. Es wurde nämlich in einem schon erwähnten Aufsatz auch die Frage berührt, ob man die hoffnungslos komplizierten Betonungsverhältnisse der russischen Substantiva nicht in irgendeine statistische Regel fassen könnte. (Kompliziert sind diese Betonungsverhältnisse sowohl in bezug auf die ursprüngliche Betonung als auch auf die möglichen Betonungsveränderungen.) Falls man nämlich hier eine statistische Regel aufstellen könnte, so stünde diese allerdings im Interesse aller, die die Sprache erlernen möchten. Selbst wenn die betreffende Regel nicht ausnahmslos gültig sein sollte, wäre sie immerhin noch besser als der heutige Zustand, in dem wir überhaupt gar keine Regel kennen; und wie bekannt, kommen ja „Ausnahmen“ auch in den traditionellen Grammatiken ziemlich häufig vor (vgl. Frumkina 1960b). Einen solchen Gedanken hat schon vor Jahren einer der vielseitigsten und originellsten Vertreter der sowjetischen mathematischen Linguistik, I. A. Melčuk in einem Vortrag aufgeworfen (Melčuk 1957). Der bekannte Moskauer Fachmann für Maschinenübersetzung wandte sich diesmal seinem ursprünglichen Fachgebiet, der Romanistik zu: er stellte nämlich die Frage, ob man das grammatische Geschlecht des französischen Substantivs auf Grund der Wortendung bestimmen könnte. Es war im Lateinischen, wie bekannt, noch ziemlich eindeutig, wie Wortendung und grammatisches Geschlecht zusammenhängen; und doch ist die

wissenschaftliche und pädagogische Literatur heute schon beinahe einstimmig der Meinung, daß man über diese Frage zur Zeit nicht mehr eine auch nur einigermaßen annehmbare Regel geben könnte. Melčuk versuchte nun, in Kenntnis der sprachgeschichtlichen Angaben, eine kurze und übersichtliche Regel zu formulieren. Er stellte dabei fest, daß seine Regel — in der optimalen Variante — für 94 % der im Text vorkommenden Substantiva gültig ist, und darum wirklich als Regel gelten darf. Sehr bedeutend sind dabei die theoretischen Schlüsse des Verfassers, die er aus diesem Experiment abstrahiert, so z. B. die Feststellung: „Nicht das ist wichtig, daß eine Regel das ganze fragliche Material umfasse — dieser Fall kommt in der Praxis sehr selten vor; wichtig ist, daß man den „Approximationsgrad“ der Regel genau bestimmen könne“ (a. a. O., 129). „Wo es nur möglich ist, müßte man in der Sprachwissenschaft mit einem besonderen Quantitätsmaß die Genauigkeit der Behauptungen kennzeichnen. Als Maß dafür dürfte die statistische Wahrscheinlichkeit gelten, daß die betreffende Behauptung zutrifft“ (ebd.).

2.4. Derartige Anwendungen der Statistik, wobei sich die Forscher nicht so sehr einzelne konkrete Methoden der Statistik als eher ihren „Geist“ zum Nutzen machen, bringen schon eine andere Erweiterung derselben Disziplin, nämlich die Wahrscheinlichkeitsrechnung und darüber auch die Informationstheorie näher. Die Wahrscheinlichkeitsrechnung selbst (und ihre Bedeutung für die Sprachwissenschaft) wurden von einem ausgezeichneten sowjetischen Vertreter der mathematischen Linguistik und der Indogermanistik folgendermaßen charakterisiert: „Die Einführung des Gedankens der Wahrscheinlichkeit in die Sprachwissenschaft und noch in einige andere Disziplinen hat auf theoretischer Ebene zur Folge, daß diese Wissenschaften mit der nötigen Genauigkeit und Präzision arbeiten werden, und dadurch auch zahlreichen anderen, exakteren Wissenschaften näher kommen; auf praktischer Ebene bekommt man dadurch ein ausgiebigeres und einfacheres Mittel der Analyse“ (Toporov 1959a, 35; 1959b, 15). Bald nach diesem Artikel wurde in der Sowjetpresse ein anderer, sehr interessanter Aufsatz veröffentlicht, der die Verbindungen der Informationstheorie mit der Sprachwissenschaft erörtert (Jaglom 1960). Der Aufsatz charakterisiert das Sprechen als einen Wahrscheinlichkeitsprozeß, verweist auf die Entropie dieses Prozesses und jener Information, die darin steckt; teils auf Grund eigener Berechnungen, teils unter Berufung auf andere Quellen werden Angaben über die Entropie der einzelnen Buchstaben mitgeteilt; es wird die Redundanz der Texte bestimmt, bzw. es werden die verschiedenen Formen der Redundanz auf den verschiedenen Stufen der Sprache untereinander verglichen.

3. Wir wollen im folgenden überblicken, wie unsere sowjetischen Kollegen die Methode der strukturellen Analyse, ja selbst den Begriff der Sprachstruktur beurteilen (.1), welche Ergebnisse sie mit der Methode der strukturellen Analyse auf dem Gebiete der Phonologie (.2), der sog. Morphologie (.3), der sog. Syntax (.4), in der semantischen Forschung (.5) und in anderen Fragen erzielt hatten.

3.1. Über die gegenseitigen Beziehungen der strukturellen und statistischen Methoden wurde ein interessanter Vortrag auf der ersten Konferenz in Leningrad gehalten (Revzin 1957b). Der Vortragende schilderte die methodo-

logischen Ergebnisse von Zipf, Yule und anderen auf dem Gebiete der statistischen Sprachuntersuchung und betonte: ein weiterer Fortschritt wäre erst möglich, wenn sich die strukturelle Analyse selbst weiterentwickelte, wenn sich weitere sprachlichen Elemente mit der nötigen, „algebraischen“ Genauigkeit bestimmen ließen. Statistisch bearbeiten könnte man nur das, was strukturell vorher schon beschrieben wurde. Außerdem machte Revzin die mengentheoretische Auffassung von Ljapunov-Kulagina als eine Theorie bekannt, welche die Systematisierung auf den verschiedenen Ebenen der Sprache, die Beschreibung der einzelnen Strukturen ermöglichen könnte.

Man findet auch über die Strukturmäßigkeit der Sprache selbst mehrere interessante Äußerungen in der sowjetischen Fachliteratur. So sprach z. B. Professor Kuznecov einmal darüber, daß die Elemente der Sprache auf jeder Ebene in der Weise ein System bilden, daß man in der Beschreibung dieser Systeme immer nur auf die Begriffe dieses Systems bzw. auf diejenigen der tieferliegenden Systeme bauen kann (so muß man sich z. B. bei der Definition der Phoneme bis zu einem gewissen Grade auch auf die Morphologie berufen); darum wäre auch eine solche Beschreibung des Sprachsystems möglich, wenn man zuerst die unterste Ebene beschreibt, dann die dritte „Ebene“ provisorisch schildert und danach die zweite „Ebene“ ausbaut, um schließlich wieder die dritte Ebene endgültig auszuarbeiten (1958b). Šaumjan wollte dagegen mit den Mitteln der symbolischen Logik das Problem der „Sprachstruktur“ lösen. Unter anderen versuchte er dafür die folgende Definition: „Die Sprachstruktur ist jene Eigentümlichkeit der Verhältnisse zwischen Elementen, die zu der Ebene des Ausdrucks, und anderen Elementen, die zu der Ebene des Inhalts gehören, wonach diese beiden einander gegenüber isomorph sind“ (1958b, 66). Es ist dabei zu beachten, daß Šaumjan die Phonologie zu der Ebene des Ausdrucks, während die Grammatik und die Lexikologie zu der Ebene des Inhalts rechnet.

3.2. Die jetzigen Ščerba-Schüler in Leningrad — so vor allem Sinder und Matusievič — sind eigentlich Vertreter der ältesten phonologischen Schule der Welt, derjenigen von Kasan, bzw. sie haben die Lehren jener Schule in einer gewissen Richtung weiterentwickelt. Bezeichnend ist für sie — rein äußerlich betrachtet —, daß sie viel „dogmatischer“ (im Sinne von Ščerba bzw. in demjenigen der Kasaner Schule) denken, als die Vertreter der übrigen sowjetischen Richtungen der Phonologie. Sie berufen sich wiederholt auf Ščerba und konstruieren ihre grundlegenden Definitionen unter Hinweis auf ihn. Nach der Definition von Sinder ist das Phonem die kleinste, linear nicht mehr teilbare Einheit der Sprache. „Die einzelnen Sprechlaute sind auf diese Weise bloß Widerspiegelungen des Phonems, besser gesagt, sie sind die Existenzformen des Phonems im Sprechen“ (1960, 35). Sehr charakteristisch ist — besonders für ihre Beziehung zu der Moskauer Schule — jener Standpunkt, den sie (d. h. die heutigen Vertreter der Kasaner Schule) in der Frage des Phonems und Morphems einnehmen. „Dasselbe Morphem kann in verschiedenen Wortformen verschiedene Phonemzusammensetzungen haben. Ja, es sind in der Sprache auch phonematische Gegenüberstellungen möglich, die es nicht gewähren, die Morpheme in jeder phonetischen Lage zu unterscheiden. So gibt es im Russischen keine zwei Morpheme, die sich voneinander darin unterscheiden würden, daß, sagen wir, am Ende des einen immer das Phonem (d), während am Ende des anderen immer das Phonem (t) stünde. In jenem

Morphem, das auf (d) auslautet, wird dieser Laut in gewissen phonetischen Situationen durch ein (t) abgelöst" (a. a. O., 59). (Zu dem heutigen Standpunkt der Kasaner Schule s. noch ihre Veröffentlichungen anläßlich der phonologischen Diskussion in den Jahren 1952-53, sowie die Monographie eines anderen hervorragenden Professors in Leningrad: Matusevič 1948).

Sofort springt der Unterschied zwischen den beiden Schulen (d. h. der heutigen „Kasaner Schule" in Leningrad und der Moskauer Schule) in die Augen, wenn man an folgende Definition des Phonems denkt: „Die Phoneme sind jene minimalen Einheiten im Lautsystem einer Sprache, aus denen die sinnvollen Einheiten der Sprache — Morpheme, Wörter und Sätze — aufgebaut, und durch welche dieselben unterschieden werden" (Reformatskij 1955b, 174). Man begegnet also in der Definition des Phonems — wie darauf auch oben, anläßlich des prinzipiellen Aufsatzes von Kuznecov hingewiesen wurde — schon gleichzeitig auch den höheren Sprachebenen; Phonem ist *per definitionem* das, was unterscheidet. Man kann also nicht annehmen, daß es von vornherein solche Situationen gäbe, in denen — wie man bei Sinder sah — sich der Phonemkörper eines Morphems veränderte, mit dem Phonemkörper eines anderen Morphems zusammenfielen. (Zufällig ist zwar eine solche Homonymie möglich, aber für die Kasaner Schule ist das kein Zufall, sondern es folgt aus dem System.) Darum kommt der Phonembegriff der Kasaner Schule der physikalischen Wirklichkeit des Lautes näher. — Dagegen können die Phoneme nach Reformatskij (und ähnlicherweise auch nach den anderen Vertretern der Moskauer Schule Kuznecov, Avanesov u. a.) in mehreren Varianten und Variationen auftreten. Unter „Variationen" versteht Reformatskij jene Realisationen, in denen es sich nicht entscheiden läßt, zu welchem Phonem irgendein gegebener Laut gehört (so z. B. in dem Russischen der Laut [a] vor dem Akzent und im Auslaut, oder ein [p] vor der Pause usw.). (Zu der Konzeption der Moskauer Schule s. noch Avanesov 1955, Reformatskij 1955a, 1955c, 1957a, Kuznecov 1958a, 1959 u. a. m.)

Nach Šaumjan ist die moderne Phonologie unter Benutzung der Errungenschaften der modernen symbolischen Logik aufzubauen. Es gäbe nämlich in jeder Wissenschaft zwei Stufen der Abstraktion: die Stufe der Beobachtung und die Stufe der „Constructa". Zu der ersten Stufe gehören demnach die sog. elementaren Begriffe (wie „weiß", „schwer" usw.), zu der zweiten Stufe dagegen die nicht mehr sinnlichen Gegenstände einer Wissenschaft (wie „Elektron", „Proton", „Gen"). Die Laute sind sinnlich wahrnehmbar, die Phoneme nicht mehr. „Die Phoneme sind für uns in der unmittelbaren Wahrnehmung nicht gegeben, wir postulieren sie nur als abgekürzte Markierungen jener Gegensatzverhältnisse, die man unter den Lauten beobachtet" (1960a, 20). Er stellt fest, daß — ebenso wie die Phoneme — auch die differentialen Merkmale nach den genannten beiden Stufen zu unterscheiden sind: auf der Stufe der Beobachtung bekommen sie den Namen „Differentoid", und auf der Stufe der sog. Constructa heißen sie „Differentor". Am Schluß des Aufsatzes weist Šaumjan auch darauf hin, daß seine Theorie eigentlich die Phonemauffassung Twaddells bzw. Hjelmslevs weiterbaut (a. a. O., 30-3).

3.3. Es wurde oben, anläßlich der Modellierung bereits erwähnt, daß einige Verfasser die Transformationsanalyse auch zu der Lösung der Problematik der Wortbildung benutzen möchten. Ein Forscher aus Jerewan beschäftigte sich auf der Konferenz in Tschernowitz ebenfalls mit den Fragen der Wort-

bildung, indem er sich besonders den Forschungen von Gleason und Fortunatov anschloß; er versuchte eine formale Definition für die Wurzel- und Ansatzmorpheme (Maksudjan 1960) zu geben. Eine schon erwähnte Arbeit von Volockaja (1960b) berücksichtigte die Zielsetzungen der Maschinenübersetzung.

3.4. Die Konzeption Revzins liefert nicht so sehr für die Strukturanalyse als eher für die selbständige formale syntaktische Theorie, ein gutes Beispiel. Er hat den Satz ursprünglich folgendermaßen definiert: „Unter Satz versteht man eine linguistisch geordnete Menge, in der *a*) jede Kette mindestens ein gemeinsames Element hat, und *b*) in der für jedes Element *a* ein und nur ein von ihm verschiedenes Element *b* vorhanden ist, das unmittelbar größer als *a* ist“ (1957a, 21). Diese Definition bedeutet in der Terminologie der Linguistik ungefähr folgendes: der Satz besteht aus zusammenhängenden Wortkonstruktionen, und jedes Wort ist in ihm von einem anderen Wort abhängig (man hat in der Sprache der Mathematik der Tatsache, daß *a* von *b* abhängig ist, folgende Form gegeben: „*a* ist kleiner als *b*“). Absichtlich nicht beachtet wurden in dieser Satzdefinition – unter anderem – die eingliedrigen Sätze (z. B. „Achtung!“ „Feuer!“), dies wurde aber vom Verfasser sehr richtig und annehmbar begründet (1958a, 52).

Mit den verschiedenen Möglichkeiten der Satzgliederung, z. B. mit der Gliederung nach „Satzteilen“ und nach unmittelbaren Satz Faktoren beschäftigte sich ein Vortrag in Moskau (Ilija 1958). Mehrere Vorträge wurden auch der formalen Analyse der zusammengesetzten Sätze, bzw. der Frage gewidmet, wie man die zusammengesetzten Sätze nach ihrer Bildungsart aus einfachen Sätzen einteilen soll (Padučeva 1958, 1960a). Und es gibt schließlich noch eine Untersuchung aus dem Kreise der Satzlehre, die völlig den Gesichtspunkten und den Ansprüchen der Maschinenübersetzung gewidmet wurde (Volockaja 1958a).

3.5. Die Reihe der Aufsätze, die sich mit der Semantik beschäftigen, wurde mit einer Arbeit eröffnet, die in den Вопросы языкознания unter den Streitartikeln veröffentlicht wurde. Es wurde darin auf Grund eines deutschen Materials die Ansicht vertreten, daß sich die Probleme der Semantik weder auf Grund einer einseitig strukturellen und funktionellen noch auf Grund einer semantisch-funktionellen Betrachtungsart lösen lassen (Levkovskaja 1957 – die Verfasserin verstand unter „strukturell-funktionell“ eine konsequent strukturalistische, oder genauer: bloß deskriptive, und unter der anderen die traditionelle Betrachtungsart). Schon die nächste Nummer der erwähnten Zeitschrift veröffentlichte eine weitere, sehr interessante Untersuchung über die Wechselbeziehungen von struktureller Linguistik, Semantik und Wortlehre (Revzin 1957c). Der Verfasser kam am Schluß seines Aufsatzes zur folgenden Einsicht: „... der Strukturalismus kann uns in der Untersuchung der Formen, und nur auf diesem Gebiete kann er uns eine wertvolle Hilfe leisten. Denn auf diesem Gebiete ermöglicht die Anwendung der strukturellen Methoden jene mathematische Strenge und Genauigkeit, die die moderne Linguistik benötigt... Es gibt jedoch auch andere Mittel, die in der Untersuchung der Bedeutungen die nötige Konsequenz und Genauigkeit sichern. Diese Mittel werden uns durch die mathematische Logik zur Verfügung gestellt, wenn ihre Methoden in der Erforschung der Sprache angewandt werden“

(a. a. O., 41). Ein weiterer Teilnehmer der Diskussion vertrat unter anderem den interessanten Gedanken: unbegründet wäre jene Beschuldigung, wonach die Vertreter der strukturellen Methoden die Beschäftigung mit der Bedeutung mißachteten, diese nicht als eine wissenschaftliche Aufgabe ansehen wollten usw. „Selbst das Zustandekommen der strukturellen Betrachtungsart – heißt es – war eine eigentümliche Reaktion gegen jene unzulängliche Methode, mit welcher die traditionelle Linguistik die Fragen der Semantik behandelt hatte“ (Grigorev 1958, 32). Die Tatsache, daß die Strukturalisten die Bedeutung von der Form getrennt untersuchen wollen, und auch umgekehrt, spricht nur dafür, was für eine große Bedeutung sie den Problemen der Semantik zuschreiben. Auch wegen dieser „Trennung“ brauchte man keine besondere Angst zu haben: der ganze wissenschaftliche Fortschritt ist gar nichts anderes, als sukzessives „Trennen“ und Auflösen solcher Erscheinungen der Welt, die ihrem Wesen nach eng zusammengehören. Das „Trennen“ ermöglicht nämlich die eingehendere Untersuchung der Erscheinungen. – Es sei hier noch ein interessanter Bericht von der Konferenz in Tschernowitz erwähnt: ein Teilnehmer aus Odessa hat ein mengentheoretisches Modell für die Gruppierung der Bedeutungen der Wörter aufgestellt (Martynov 1960).

Aber das Problem der Bedeutung wurde von einigen sowjetischen Forschern auch von einer anderen, experimentellen Seite her in Angriff genommen. Professor Lurija und seine Mitarbeiter bedienen sich des folgenden Verfahrens: „Man verbindet die Vorlegung eines Wortes mit irgendeiner unwillkürlichen, reflektorischen Antwort (also etwa mit Blutgefäß-, Haut-, oder mit galvanischer Reaktion), und nachdem man der Versuchsperson auch mehrere neue Wörter vorgelegt hatte, wird man in objektiver Weise feststellen können, welche Gruppe der vorgelegten Wörter eine analoge Reaktion ausgelöst hatte...“ (Vinogradova 1958, 33–4). Auch einige Forscher aus Frunse versuchten die empirischen Grundlagen der Analyse der Antonymie und Synonymie sowie ähnliche Probleme auf experimenteller Grundlage zu lösen (Brudnyj 1960).

In allen diesen Forschungen benutzen die sowjetischen Linguisten und Psychologen zwanglos die Vorarbeiten ihrer westlichen Kollegen: so beruft sich Brudnyj unter anderen auf Osgood; auf den Spalten der Вопросы языкознания liest man eine eingehende und gründliche Besprechung der Konzeption von Ullmann (anlässlich seines Werkes „Words and Their Use“, New York 1951; Apresjan 1959 u. a. m.).

Zum Bereich der Semantik und der Lexikologie zählt man gewöhnlich – und mit Recht – auch die Frage der sog. stehenden Redewendungen und der Idiome. Nun ist uns auch in dieser Beziehung ein sehr origineller sowjetischer Vorschlag bekannt. Es wäre vielleicht angebracht gewesen, wenn wir ihn oben, im Zusammenhang mit der Wahrscheinlichkeitsrechnung, erwähnt hätten (Melčuk 1960a, b). Sein Verfasser gibt nämlich – letzten Endes nicht im Sinne der Strukturanalyse, sondern indem er sich die Gedankengänge, den „Geist“ der Wahrscheinlichkeitsrechnung zum Nutzen macht – folgende Definition: „In welchem Maße irgendein Element einer Wortverbindung „stehend“ geworden ist, mißt man nach jener Wahrscheinlichkeit, mit der das betreffende Element der Wortkomposition auch das gleichzeitige Erscheinen der übrigen Elemente der Wortverbindung – in einer gewissen festgelegten Reihenfolge im Vergleich zu den anderen Elementen – im voraus bestimmt“ (Melčuk 1960a, 73). Man erhält eine ähnliche Definition auch für den Begriff

des Idioms, indem nämlich jene Eigentümlichkeit des Idioms in den Vordergrund gestellt wird, daß es ein solches Wort enthält, das zwar auch in einer anderen Wortverknüpfung vorkommen kann, aber in der gegebenen idiomatischen Wortverbindung dennoch eine einzigartige, nur für des fragliche Idiom gültige Übersetzung erfordert. (Unter „Übersetzung“ kann man diesmal natürlich auch eine Verdolmetschung innerhalb derselben Sprache mit Hilfe eines Synonyms verstehen.)

3.6. Es ist interessant, daß eben die intensive Beschäftigung mit den Problemen der Maschinenübersetzung auch einige Fragen der russischen Orthographie wieder in den Vordergrund gestellt hatte. So wurde auch mehrmals — dank einem Mitarbeiter der Arbeitsstelle Reformatskij — die Frage gestellt, wie man die in anderen Buchstabensystemen geschriebenen Eigennamen in kyrillischen Buchstaben wiedergeben soll (Superanskaja 1958a, b). Beachtenswert ist die Schlußfolgerung der Verfasserin: die Frage, wie man fremde Namen umschreiben soll, ist so kompliziert, und es wäre so schwer eine formale, analytische Regel aufzustellen, mit deren Hilfe die Maschine die einzelnen Namen in kyrillischen Buchstaben umschreiben könnte, daß es wohl einfacher wäre, eine Art *Who's Who* — Lexikon (bzw. eine Namenliste) im „dauerhaften Gedächtnis“ der Maschine unterzubringen, woraus die Maschine den schon umschriebenen Namen nur auszuwählen brauchte. Dieselbe Verfasserin hat gelegentlich auch die Fragen eines internationalen Alphabets und der internationalen Umschrift aufgeworfen, wobei sie auch die reichhaltige ältere Literatur dieses Problems eingehend besprochen hatte (Superanskaja 1958c). Reformatskij selber erörterte auf den Spalten der Вопросы языкознания die Fragen der Umschrift russischer Texte mit lateinischen Buchstaben (Reformatskij 1960). Und schließlich liest man die formale Analyse jener Fragen, die sich nicht mehr einfach nur auf den Buchstabenbestand, sondern schon auf die russischen Schriftzeichen überhaupt beziehen, in einem Konferenzvortrag (Nikolaeva 1958).

3.7. Es gibt auch Arbeiten, welche die Strukturanalyse auf Gebieten durchführen, die man kaum näher bestimmen oder in den traditionellen Rubriken unterbringen könnte. Als Beispiel dafür möchte ich hier nur einen sehr interessanten Vortrag der Tagung in Tschernowitz erwähnen (Nikolaeva 1960). Die Verfasserin versuchte sehr geistreich einen typologischen Vergleich der geschriebenen und gesprochenen Varianten des modernen Russischen zu geben. Von den Einzelergebnissen sei hier nur erwähnt: der Nominativ Sing. des Substantivs hat im gesprochenen Russisch folgende Endungen: Null, (o), (e) und (a); dagegen sind im geschriebenen Russisch für denselben Kasus folgende 8 Endungen möglich: *o, ŭ, o, e, ě, a, я* und Null. Eine andere Feststellung daselbst: die geschriebene Sprache hat 36 Typen von Deklinationen, während die gesprochene Sprache nur 55 besitzt. Nikolaeva betont besonders deswegen die Wichtigkeit einer Beschäftigung mit der geschriebenen Sprache, weil die instrumentale Übersetzung, wie bekannt, immer vom geschriebenen Text ausgehen muß. Aber man kann hinzufügen, daß in den meisten Fällen — völlig unabhängig von den subjektiven Bestrebungen der Lehrer und von den Zielsetzungen des Unterrichts — auch der Unterricht einer Fremdsprache immer auf den „Buchstaben“ beruht.

Literatur

- Andreev 1959 Н. Д. Андреев, Моделирование языка на базе его статистической и теоретико-множественной структуры. — МЛ, 15—22.
- Apresjan 1959 Ю. Д. Апресян, Структуральная семантика С. Ульмана. — ВЯ VIII (1959), 2:139—45.
- Avanesov 1955 Р. И. Аванесов, Кратчайшая звуковая единица в составе слова и морфемы. — ВГС, 113—39.
- Artemov 1957 В. А. Артемов, Применение статистических методов в экспериментально-фонетическом и психологическом изучении речи. — СР, 73—84.
- Babickij 1959 К. И. Бабицкий, Об одной модели немецкого простого предложения. — МЛ, 30—3.
- Belokrinickaja 1960 С. С. Белокриницкая и др., Различные типы омонимии и способы их различения при машинном переводе. — ВЯ IX (1960), 2:97—101.
- Beschluß der Klasse* О работах по структурному анализу. Решение Бюро Отделения ЛЯ от 7—8 июля 1959 г. — ИАН ОЛЯ XIX (1960), 1:74—7.
- Beschluß des Vorstands* О развитии структурных и математических методов исследования языка. — ВЯ IX (1960), 4:153—5 (В. П. Григорьев).
- Borodin 1960 В. В. Бородин, Модель русского языка. — ПЛ, 20.
- Brudnyj 1960 А. А. Брудный, К применению методов прикладной лингвистики в исследовании семасиологической корреляции. — ПЛ, 21—2.
- Budagov 1958 Р. А. Будагов, Система языка в связи с разграничением его истории и современного состояния. — ВЯ VII (1958), 4:37—50.
- Cejtin 1959 Г. С. Цейтин, К вопросу о построении математических моделей языка. — МЛ, 45.
- Čistovič 1957 Л. А. Чистович, Применение статистических методов к определению фонетической принадлежности индивидуального гласного звука. — СР, 26—35.
- Dobrušin 1957 Р. Л. Добрушин, Элементарная грамматическая категория. — БМП 5 (1957), 19—21.
- Dobrušin 1958a Р. Л. Добрушин, Значение математических методов в лингвистике. — МЛ, 14—5.
- Dobrušin 1958b Р. Л. Добрушин, Опыт определения понятия грамматической категории. — МЛ, 37.
- Elaborat* Введение (к теоретическим вопросам языкознания). — ИАН ОЛЯ XVIII (1959), 209—16.
- Fitalov 1959 С. Я. Фиталов, Формально-математические модели языков и структура алгоритмов перевода. — МЛ, 43—5.
- Frumkina 1959a Р. М. Фрумкина, Некоторые вопросы методики составления частотных словарей. — МЛ и ПЛ, 2 (9) (1959), 23—39.
- Frumkina 1959b Р. М. Фрумкина, Методика составления статистических словарей. — МЛ, 22—3.
- Frumkina 1959c Р. М. Фрумкина—В. М. Золотарев, К вероятностной модели предложения. — МЛ, 29.
- Frumkina 1960a Р. М. Фрумкина, Статистическая структура лексики Пушкина. — ВЯ IX (1960), 3:78—81.
- Frumkina 1960b Р. М. Фрумкина, Применение статистических методов в языкознании. — ВЯ IX (1960), 4:129—33.
- Frumkina 1960c Р. М. Фрумкина, Статистические закономерности в языке и речи. — ПЛ, 45.
- Frumkina 1960d Р. Фрумкина—Э. Штейнфельдт, Статистические методы отбора лексики для словаря-минимума по русскому языку. — РЯНШ, 1960, 6:17—25.
- Frumkina 1960e Р. М. Фрумкина, Некоторые данные о распределении форм многоосновных глаголов в связи с проблемой составления словаря основ для машинного перевода. — ПК 4 (1960), 197—205.
- Gapanovič 1960 П. Н. Гапанович, Частотность частей речи в белорусском языке. — ПЛ, 23.
- Grigorjan 1958 В. М. Григорян, О значении фактора частотности для определения стилистических функций слова. — МЛ, 36—7.
- Grigorjev 1958 В. И. Григорьев, Несколько замечаний о структурализме и семантике. — ВЯ VII (1958), 4:24—36.
- Cholodovič 1960 А. А. Холодович, Опыт теории подкласса слов. — ВЯ IX (1960), 1:32—43.
- Ilija 1958 Л. И. Илья, Методы членения синтаксического целого. — МЛ 43—5.

- Iordanskaja 1960 Л. Н. Иорданская, К способам различения омонимии языковых элементов при машинном переводе. — ПЛ, 101—2.
- Ivanov 1957a В. В. Иванов, Языкознание и математика. — БМП 5 (1957), 5—10.
- Ivanov 1957b В. В. Иванов, Код и сообщение. — БМП 5 (1957), 48—50.
- Ivanov 1957c В. В. Иванов, О некоторых понятиях сравнительно-исторического языкознания. — БМП 5 (1957), 53—4.
- Ivanov 1957d В. В. Иванов, Вероятностное определение лингвистического времени. — СР, 62—72.
- Ivanov 1958a В. В. Иванов, Преобразование сообщений и преобразование кодов. — МП, 15—6.
- Jaglom 1960 И. М. Яглом—Р. Л. Добрушин—А. М. Яглом, Теория информации и лингвистика. — ВЯ IX (1960), 1:100—110.
- Jaurisová 1960 A. Jaurisová—М. Jauris, Užití teorie množin v jazykovědě. — SaS XXI (1960), č. 1.
- Kjazumova 1960 С. Кязумова, Применение структурных методов при флексивном анализе русского глагола. — ПЛ, 103—5.
- Kotov 1958 Р. Г. Котов, Лингвистическая статистика текстов русского языка. — МП, 48—9.
- Kulagina 1958a О. С. Кулагина, Об одном способе определения грамматических понятий на базе теории множеств. — ПК 1 (1958), 203—14.
- Kulagina 1958b О. С. Кулагина, Об одном способе определения грамматических понятий. — МП, 50.
- Kuznecov 1958a П. С. Кузнецов, О дифференциальных признаках фонем. — ВЯ VII (1958), 1:55—61.
- Kuznecov 1958b П. С. Кузнецов, О последовательности построения системы языка. — МП, 16—7.
- Kuznecov 1959 П. С. Кузнецов, Об основных положениях фонологии. — ВЯ VIII (1959), 2:28—35.
- Leontjeva 1958 Н. Н. Леонтьева—Г. Н. Вавилова, Об избыточности флексий русского прилагательного. — МП, 101—3.
- Levkovskaja 1957 К. А. Левковская, О принципах структурно-семантического анализа языковых единиц. — ВЯ VI (1957), 1:41—55.
- Maksudjan 1960 Л. Максудян, Использование структурных методов при словообразовательном анализе. — ПЛ, 32—3.
- Martynov 1960 В. В. Мартынов, Опыт построения общей теории значения. — ПЛ, 11—3.
- Matusevič 1948 М. И. Матусевич, Введение в общую фонетику. — Изд. 2-е. Москва 1948.
- Melčuk 1957 И. А. Мельчук, Статистика и зависимость рода французских существительных от их окончания. — СР, 112—30.
- Melčuk 1958 И. А. Мельчук, Некоторые выводы общего характера в связи с машинным переводом с венгерского языка. — БМП 6 (1958), 34—43.
- Melčuk 1960a И. А. Мельчук, О терминах «устойчивость» и «идиоматичность». — ВЯ IX (1960), 4:73—80.
- Melčuk 1960b И. А. Мельчук, О терминах «устойчивость» и «идиоматичность». — ПЛ, 33.
- Mološnaja 1958 Т. Н. Молошная, Вопросы различения омонимов при машинном переводе с английского языка на русский. — ПК 1 (1958), 215—21.
- Mološnaja 1960a Т. Н. Молошная, Алгоритм перевода с английского языка на русский. — ПК 3 (1960), 209—72.
- Mološnaja 1960b Т. Н. Молошная, Трансформационный анализ как метод изучения синтаксиса языка. — ПЛ, 34—5.
- Morphologie* Современный русский язык. Морфология. (Курс лекций.) Под ред. В. В. Виноградова. — Москва 1952.
- Nadel 1959 Б. И. Надаль—Р. Г. Пиотровский, О хронологических и стилистических поправках в диахронических исследованиях. — ВЯ VIII (1959), 3:66—72.
- Nikolaeva 1958 Т. М. Николаева, Анализ знаков препинания при машинном переводе с русского языка. — МП, 104—6.
- Nikolaeva 1960 Т. М. Николаева, Типологическое сопоставление русского устного и письменного языков. — ПЛ, 35—6.
- Novak 1960 Л. А. Новак, Лингвостатистический анализ частотного словаря балканороманского языка. — ПЛ, 36—8.
- Padučeva 1957 Е. В. Падучева, Статистическое исследование структуры слога. — СР, 100—11.
- Padučeva 1958 Е. В. Падучева, Некоторые вопросы анализа сложных предложений и предложений с односложными членами. — МП, 107—8.

- Padučeva 1959 Е. В. Падучева, Некоторые замечания о падежной системе существительного в русском языке. — МЛ, 24—5.
- Padučeva 1960a Е. В. Падучева, Классификация сложных предложений на основе способа их порождения из простых. — ПЛ, 111—2.
- Padučeva 1960b Е. В. Падучева, Об описании падежной системы русского существительного. — ВЯ IX (1960), 5:104—11.
- Papp 1961 Ф. Пап, Трансформационный анализ русских присустановительных сочетаний с зависимой частью — существительным. — Slavica I (1961), 55—83.
- Péter 1957 М. Петер, К теории «московской фонологической школы». — StSI III (1957): 327—48.
- Piotrovskij 1957a Р. Г. Пиотровский, Некоторые вопросы статистического обследования лексических групп. — СР, 85—92.
- Piotrovskij 1957b Р. Г. Пиотровский, Структурализм и языковедческая практика. (Возможна ли структуральная диалектология?) — ВЯ VI (1957), 4:26—35.
- Pivovarova 1960 Е. П. Пивоварова—И. П. Севбо, К составлению алгоритма независимого флективного анализа русского языка. — ПЛ, 113.
- Reformatskij 1955a А. А. Реформатский, Согласные, противопоставляемые по способу и месту образования, и их варьирование в современном русском литературном языке. — ДСИЯ VIII (1955), 3—23.
- Reformatskij 1955b А. А. Реформатский, Введение в языкознание. — Москва 1955.
- Reformatskij 1955c А. А. Реформатский, О соотношении фонетики и грамматики. — ВГС, 92—112.
- Reformatskij 1957a А. А. Реформатский, Фонологические заметки. — ВЯ VI (1957), 2:101—2.
- Reformatskij 1957b А. А. Реформатский, Что такое структурализм? — ВЯ VI (1957), 6:25—37.
- Reformatskij 1960 А. А. Реформатский, Транслитерация русских текстов латинскими буквами. — ВЯ IX (1960), 5:96—103.
- Revzin 1957a И. И. Ревзин, Некоторые вопросы формализации синтаксиса. — БМП 3 (1957), 20—9.
- Revzin 1957b И. И. Ревзин, О соотношении структурных и статистических методов в современной лингвистике. — СР 45—57.
- Revzin 1957c И. И. Ревзин, Структуральная лингвистика, семантика и проблемы изучения слова. — ВЯ VI (1957), 2:31—41.
- Revzin 1958a И. И. Ревзин, Формальная теория предложения. — МП, 50—2.
- Revzin 1959 И. И. Ревзин, О понятии «множества отмеченных фраз» в теоретико-множественной концепции О. С. Кулагинной. — МЛ, 27—8.
- Revzin 1960a И. И. Ревзин, О предмете и содержании вузовского спецкурса «Введение в математическую лингвистику и машинный перевод». — ПЛ, 73—5.
- Revzin 1960b И. И. Ревзин, О некоторых понятиях так называемой теоретико-множественной концепции языка. — ВЯ IX (1960), 6:88—94.
- Revzin 1960c И. И. Ревзин, О сильных и слабых противопоставлениях в системе падежей современного немецкого языка. — ВЯ IX (1960), 3:82—5.
- Schirmunski 1958 В. М. Жирмунский, О синхронии и диахронии в языкознании. — ВЯ VII (1958), 5:43—52.
- Serebrennikov 1958 Б. А. Серебренников, К критике некоторых методов типологических исследований. — ВЯ VII (1958), 5:24—30.
- Sgall 1959 П. Сгалл—П. Новак, Пражская типология и модели языка. — МЛ, 11—2.
- Sinder 1957 Л. Р. Зиндер, О лингвистической вероятности. — СР, 58—61.
- Sinder 1958 Л. Р. Зиндер, О лингвистической вероятности. — ВЯ VII (1958), 2:121—5.
- Sinder 1960 Л. Р. Зиндер, Общая фонетика. — Ленинград 1960.
- Superanskaja 1958a А. В. Суперанская, Процесс транскрибирования собственных имен и возможность его автоматизации. — БМП 6 (1958), 44—80.
- Superanskaja 1958b А. В. Суперанская, Собственные имена в машинном переводе. — МП, 110—1.
- Superanskaja 1958c А. В. Суперанская, Международный алфавит и международная транскрипция. — ВЯ VII (1958), 4:78—85.
- Suprun 1960 А. Е. Супрун, О некоторых функциях и последствиях избыточности языковой информации. — ПЛ, 43—5.
- Šaumjan 1956 С. К. Шаумян, О сущности структурной лингвистики. — ВЯ V (1956), 5:38—54.
- Šaumjan 1957 С. К. Шаумян, Понятие фонемы в свете символической логики. — БМП 5 (1957), 58—82.

- Šaumjan 1958a С. К. Шаумян, История системы дифференциальных элементов в польском языке. — Москва 1958.
- Šaumjan 1958b С. К. Шаумян, Логический анализ понятия структуры языка. — МП, 65—6.
- Šaumjan 1959 С. К. Шаумян, Логический анализ понятия фонемы. — Логические исследования. Сборник. Москва 1959, 159—77.
- Šaumjan 1960a С. К. Шаумян, Двухступенчатая теория фонемы и дифференциальных элементов. — ВЯ IX (1960), 5:18—34.
- Šaumjan 1960b С. К. Шаумян, Лингвистические проблемы кибернетики и структурная лингвистика. — ВФ XIV (1960), 9:120—31.
- Šaumjan 1960c С. К. Шаумян, О проблемной записке «Теоретические вопросы языкознания». — ИАН ОЛЯ XIX (1960), 1:71—4.
- Širokov 1960 О. С. Широков, Применение лексико-статистического метода при установлении языкового родства. — ПЛ, 47—8.
- Toporov 1959a В. Н. Топоров, О введении вероятности в языкознание. — ВЯ VIII (1959), 6:28—35.
- Toporov 1959b В. Н. Топоров, Введение вероятности в языкознание и его последствия. — МЛ, 12—5.
- Udarceva 1958 М. Г. Ударцева, Частотность лексических единиц в английской геологической литературе. — МП, 60—1.
- Vinogradova 1958 О. С. Виноградова—А. Р. Лурья, Объективное исследование смысловых связей. — МП, 33—4.
- Vinogradova V. 1958 В. Н. Виноградова, Избыточность категории рода у русского глагола. — МП, 84—6.
- Vojnov 1960 В. К. Войнов—И. С. Кравчук—Я. В. Крупаткин, Порядок слов при синтезе русского предложения. — ПЛ, 95—7.
- Volockaja 1958a З. М. Волоцкая—А. Л. Шумилина, К вопросу о синтезе русского предложения. — МП, 88—9.
- Volockaja 1958b З. М. Волоцкая—Е. В. Падучева—И. Н. Шелимова—А. Л. Шумилина, Синтагмы русского языка. — МП, 87—8.
- Volockaja 1960a З. М. Волоцкая, Опыт применения трансформационного метода для анализа словообразования. — ПЛ, 22—3.
- Volockaja 1960b З. М. Волоцкая, Установление отношения производности между словами (опыт применения трансформационного анализа). — ВЯ IX (1960), 3:100—7.
- Zolotarev 1959 В. М. Золотарев, Вероятностная модель предложения. — МЛ, 28—9.

Abkürzungen

- БМП = Бюллетень объединения по проблемам машинного перевода.
- ВГС = Вопросы грамматического строя. Сборник статей. Редакционная коллегия: В. В. Виноградов, Н. А. Баскаков, Н. С. Поспелов. — Москва 1955.
- ВФ = Вопросы философии
- ВЯ = Вопросы языкознания
- ДСИЯ = Доклады и сообщения Института языкознания АН СССР
- ИАН ОЛЯ = Известия Академии наук СССР. Отделение литературы и языка.
- МЛ = Тезисы конференции по математической лингвистике. — Ленинград 1959.
- МП = Тезисы конференции по машинному переводу. — Москва 1958.
- МП и ПЛ = Машинный перевод и прикладная лингвистика (= БМП)
- ПК = Проблемы кибернетики. Непериодическая серия. Под ред. А. А. Ляпунова.
- ПЛ = Питання прикладної лінгвістики. Тези доповідей міжвузівської конференції 22—28 вересня 1960 року. — Чернівці 1960.
- РЯНШ = Русский язык в национальной школе
- СР = Вопросы статистики речи. Материалы совещания. Ленинград 1958 [1957].
- SaS = Slovo a slovesnost
- StSl = Studia slavica (Academiae Scientiarum Hungaricae)

Ф. ПАП: МАТЕМАТИЧЕСКИЕ И СТРУКТУРНЫЕ МЕТОДЫ В СОВЕТСКОМ ЯЗЫКОЗНАНИИ

(Р е з ю м е)

Настоящая статья представляет собой отрывок из более обширного исследования автора, в котором он рассматривает историю возникновения математических и структурных методов в русском и советском языкознании (1847 г. — появление статьи акад. В. Я. Буныковского «О возможности введения определительных мер доверия...»), а также их применение в наши дни. В п. 1. автор составил краткий календарь наиболее существенных событий, связанных с возникновением и применением названных методов в новейшее время: первая дата в этой связи — декабрь 1954 г., когда под руководством проф. А. А. Ляпунова, О. С. Кулагина и И. А. Мельчук начали разрабатывать французско-русский алгоритм МП, последняя — декабрь 1960 г., когда Т. Н. Моложная защитила кандидатскую диссертацию по теме МП.

Сама статья делится в дальнейшем на две части. В первой рассматриваются математические методы, применяемые советскими специалистами к языку. Читатель знакомится здесь со взглядами на математические методы, высказанными советскими лингвистами и математиками вообще (2.1), с результатами применения теоретико-множественных моделей языка (2.2), с общими вопросами лингвостатистики по работам советских коллег (2.3), с некоторыми применениями статистических методов (2.4.) и наконец — с исследованиями в области, связанной с теорией информации (2.5.). — Во второй части излагаются мысли советских авторов о языковой структуре вообще (3.1), результаты применения структурного анализа в области фонологии (3.2), морфологии (3.3), синтаксиса (3.4), семантики (3.5.) и в некоторых других областях.

Главной целью автора было ознакомить зарубежных читателей как можно более подробно с результатами применения математических и структурных методов исследования языка в Советском Союзе, так как эти результаты разбросаны по различным изданиям, по материалам конференций и трудно доступным журналам, а в тоже время они привлекают внимание специалистов различных стран. Общеизвестно, что как русская и советская математика, так и русское и советское языкознание — в особенности т. н. казанская и московская школы в нем — пользуются заслуженным авторитетом во всем мире. Новая отрасль лингвистики, математическое языкознание, возникающая из содружества этих двух дисциплин, совершенно естественным образом соединяет в себе все положительные стороны передовой советской математической и лингвистической мысли.

DAS NEUE UNGARISCHE DIALEKTWÖRTERBUCH

Von

ÉVA B. LÖRINCZY

I. Vorläufer in Ungarn und ähnliche Werke im Ausland

Das in Vorbereitung befindliche Új Magyar Tájszótár¹ [= Neues Ungarisches Dialektwörterbuch] ist nicht ohne Vorläufer in der ungarischen linguistischen Fachliteratur. Selbst wenn man die einschlägigen Versuche der sog. „Kleinwörterbücher“ — vortrefflich analysiert und eingeschätzt in der zusammenfassenden Arbeit von L. Gáldi: *A magyar szótárirodalom a felvilágosodás korában és a reformkorban* [Die ungarische Lexikographie in der Zeit der Aufklärung und der Reformbewegung], S. 39—73 — sowie das Wörterbuch von F. Kresznerics oder selbst das von J. Kassai — beide aus der ersten Hälfte des 19. Jahrhunderts (a. a. O., 378—436) — außer acht läßt — sie nur als einzelne Etappen des Weges zum eigentlichen *Idiotikon* ansieht, so müssen immer noch zwei bedeutende Werke ins Auge gefaßt werden, wie das *Magyar Tájszótár* [= Ungarisches Dialektwörterbuch], herausgegeben im Jahre 1838 von der Ungarischen Gelehrtengeellschaft [Magyar Tudós Társaság] und das zweibändige *Magyar Tájszótár* [= Ungarisches Dialektwörterbuch] von J. Szinnyei, veröffentlicht zwischen 1897 und 1901.

Das erste ungarische Dialektwörterbuch (*Magyar Tájszótár*),^{1a} bei dessen Zusammenstellung der berühmte Dichter und Sprachgelehrte M. Vörösmarty eine hervorragende Rolle spielte, entspricht bereits in mancher Hinsicht den Anforderungen, die heute an ein Dialektwörterbuch gestellt werden, in anderen Belangen erfüllt es jedoch diese Anforderungen nicht (vgl. Gáldi: a. a. O., S. 495—8). — Ein auch von unserem Standpunkt aus wichtiger und hervorragender Vorzug dieses Werkes ist u. a., daß darin die anerkannt verlässlichen Angaben mit der genauen Bezeichnung des Belegortes mitgeteilt sind. Zugleich ist aber zu bedauern, daß das mitgeteilte Material nicht den Dialektwortschatz des gesamtungarischen Sprachgebietes erfaßt, sondern nur Transdanubien und den Szeklerboden, also eigentlich nur zwei Regionen. Freilich ist zu berücksichtigen, daß wir es hier nicht mit einem stoffgerecht angelegten und ausgeführten *Idiotikon* zu tun haben, sondern mit einem Vorläufer, oder wie Gáldi es ausdrückt (a. a. O., S. 498), mit einem Behelfsbuch, das die Zusammenstellung des Dialektwortschatzes für das schön in Angriff genommene gesamtungarische Großwörterbuch zu erleichtern wünschte (vgl. S. III in der Vorrede des Tsz.)

So gelangen wir zum *Magyar Tájszótár*² [= Ungarisches Dialektwörterbuch] von J. Szinnyei, das sowohl im Material wie auch in dessen kritischer

¹ Des weiteren: ÚMTSz.

^{1a} Des weiteren: TSz.

² Des weiteren: MTSz.

Sichtung ein eigengesetzliches Idiotikon darstellt. Setälä wies in seiner Rezension (FUF. IV., Anz. IV., S. 25—32) treffend auf den großen Fortschritt hin, den dieses Werk im Vergleich zum ersten — in seiner Art ebenfalls lobenswerten — Dialektwörterbuch bedeutete. Szinnyei hat in der Einleitung seines Wörterbuches klar festgestellt, was ein sog. Idiotikon zu enthalten habe: jedes Wort, das seiner Form und Bedeutung, bzw. nur der Form oder nur der Bedeutung nach nicht einen Bestandteil der Schrift- bzw. der Umgangssprache darstellt. *Die Daten eines Idiotikons sind also Dialektwörter, und zwar eigentliche, semantische und formale Dialektwörter*, je nachdem sie infolge ihrer Gesamteigenschaften, oder ihrer semantischen bzw. formalen Eigenschaften außerhalb des Wortschatzes der Schrift- bzw. der Umgangssprache stehen. Einen wesentlichen Fortschritt bedeutet das MTSz. im Vergleich zum TSz. auch in der Hinsicht, daß es seine Belege nicht nur aus dem einen oder anderen Mundartgebiet schöpft, sondern einen Einblick in den mundartlichen Wortschatz des gesamtungarischen Sprachgebietes zu bieten wünscht. Die von Lexikographen bearbeiteten zahlreichen gedruckten und handschriftlichen Quellen ermöglichten es ihm, auch dieser Aufgabe im großen und ganzen gerecht zu werden.

Auf Grund der lexikologischen Anforderungen der Gegenwart könnten wir freilich Szinnyeis MTSz. in mancher Hinsicht bemängeln. Wir vermissen z. B. — noch mehr als die Zeitgenossen — das von ihm zwar geplanten, doch bedauerlicherweise nicht angefertigte Wörterverzeichnis, ein gründlicheres, konsequenter zusammengestelltes System von Hinweisen usw. Diese Mängel sind aber letzten Endes unbedeutend gegenüber den Vorzügen des Werkes, der Frucht einer 16 Jahre lang allein verrichteten Sammeltätigkeit und lexikographischen Arbeit.

Welche hervorragende Leistung J. Szinnyei zu seiner Zeit vollbrachte, beweist die Tatsache, daß die Konzeption seines Werkes im Jahre 1950 für die Materialsammlung des neuen Dialektwörterbuches, des jetzt vor der Redaktion stehenden UMTSz. als Ausgangsbasis dienen konnte. Es blieb sogar bis heute, bis zu Beginn der Redaktionsarbeit ein stets zu beachtender Faktor und es wird — unserer Meinung nach — auch weiterhin beachtet werden müssen. Szinnyeis Werk ist ja bei allen sprachwissenschaftlichen Arbeiten ständig ein unentbehrliches Hilfsmittel.

Seit dem Erscheinen des MTSz. sind bei uns vier, sog. regionale Wörterbücher veröffentlicht worden, die den Wortschatz eines kleineren Sprachbereichs zu registrieren suchten, und zwar mit einem mehr oder minder großen Anspruch auf Vollständigkeit. Diese können wir jedoch nicht mehr als Vorläufer unseres Wörterbuches betrachten, sondern vielmehr als verwandte Werke, die in gewisser Hinsicht und bis zu einem gewissen Grade für uns Quellen darstellen. Darüber wird weiter unten ausführlicher berichtet. (S. 152—4.)

Untersuchen wir nun, mit welchen ausländischen Arbeiten oder Werken unser in Vorbereitung befindliches Wörterbuch zu vergleichen ist, so kommen wir zu folgendem Ergebnis:³ Das Interesse für den mundartlichen Wortschatz

³ Meine Angaben stammen vorwiegend aus der Arbeit von Sever Pop: *La dialectologie*. Louvain 1950, sowie aus den einschlägigen — leider vorläufig noch ungedruckten — zusammenfassenden Darlegungen von J. Végh: *Die nennenswerteren ausländischen Sammlungen mundartlicher Wörter und der Plan eines Wortschatzarchivs der ungarischen Mundarten*. In bezug auf die slawistischen Arbeiten habe ich manches auch den mündlichen Mitteilungen meines Kollegen L. Kiss zu verdanken.

hat um die Jahrhundertwende bzw. im Laufe unseres Jahrhunderts einen außergewöhnlichen Aufschwung genommen. Fast überall in Europa begann eine Sammeltätigkeit mit kleineren oder größeren Arbeitsgruppen. Aus diesen Arbeiten gingen verschiedene Wörterbücher hervor, oder sie sind in Erstellung begriffen. Bei diesen Arbeiten wurde aber meistens eine andere Arbeitsmethode verwendet, als bei uns, und auch die Wörterbücher, die aus dem gesammelten Material veröffentlicht wurden oder erst veröffentlicht werden, weichen im Charakter von unserem geplanten Wörterbuch ab. Die Sammlung wurde nämlich im Ausland im allgemeinen direkt für die Zwecke eines künftigen Wörterbuches mit Hilfe von Fragebogen an Ort und Stelle durchgeführt und zwar teils von Linguisten oder wenigstens für diese Arbeit ausgebildeten äußeren Mitarbeitern, manchmal von Studenten, oder von freiwilligen, im Forschungsgebiet ansässigen und linguistisch mehr oder weniger geschulten Sammlern. Ihr Ziel war nicht die Sammlung der Dialektwörter einer Sprache, sondern die Registrierung des Gesamtwortschatzes eines Gebietes (einer einzigen Mundart) bzw. die Zusammenstellung eines regionalen Wörterbuches aus dem gesammelten Material. Eine solche Sammelarbeit erfolgte und ist heute noch im Gange z. B. in Schweden, Finnland, Karelien. (In Karelien wurde schon mit den Redaktionsarbeiten des Wörterbuchs begonnen). Mit einem sehr großen Apparat, mit mehreren Redaktionszentren wird auch in Deutschland gesammelt: man arbeitet an der Erstellung regionaler Wörterbücher und sammelt den Wortschatz der einzelnen Berufszweige. Hier sollen auch die lexikographischen Mundartensammlungen der Rumänen, ferner die in Angriff genommene und sich immer breiter entfaltende Sammeltätigkeit in der Slowakei erwähnt werden.

Aus Sammlungen ähnlicher Art gingen die schweizerischen regionalen Wörterbücher hervor, sowie die in Vorbereitung befindlichen Wörterbücher der tschechischen und mährischen Mundarten. Diese weichen von den oben erwähnten Sammlungen nur darin ab, daß sich ihr Material nicht bloß auf die Sammlung auf Kundfahrten beschränkt, sondern daß sie auch das mundartliche Wortmaterial älterer gedruckter oder handschriftlicher Quellen erfassen. Sie weisen also schon in der Art ihres Materials einige Verwandtschaft mit unserem geplanten Wörterbuch auf.

In der Sowjetunion und in Polen wird aber zur Zeit an Dialektwörterbüchern gearbeitet, die dem von uns geplanten ganz ähnlich sein werden. In der Sowjetunion ist eine Sammlung der Dialektwörter seit 1935 im Gange, die — parallel mit den Arbeiten am russischen Sprachatlas — das gesamt-russische Sprachgebiet umfaßt. Ein Beschluß zur Herausgabe neuer Dialektwörterbücher wurde im Jahre 1955 gefaßt (vgl. В. И. Панов: Лексикографический сборник III. Moskau 1958, S. 46–68). Das gesammelte mundartliche Wortmaterial ist aber vorläufig zerstreut und nur schwer zugänglich. Nach den Plänen wird die Vorbereitung eines neuen russischen Idiotikons mit größeren Kräften erst nach Abschluß des Großwörterbuchs der Akademie in Angriff genommen. Man beabsichtigt zu diesem Zwecke keine neue Sammlung mehr durchzuführen, sondern lediglich das in gedruckten und handschriftlichen Quellen verstreute Material sobald wie möglich zu einem Wörterbuch zu gestalten. — In Polen wird zu dem bereits vorhandenen Wörterbuch von Karłowicz, das etwa mit dem Szynnyeischen Dialektwörterbuch vergleichbar ist, parallel mit dem Sprachatlas an einem neuen polnischen Dialektwörterbuch gearbeitet.

Schon aus der kurzen Übersicht der oben erwähnten Arbeiten geht deutlich hervor, daß die Art und Weise der dialektologischen Sammelarbeit und der lexikographischen Verarbeitung immer durch die Stellung und durch das gegenseitige Verhältnis der Mundarten innerhalb der einzelnen Sprachen bestimmt wird. Es ist klar und natürlich, daß die Einsammlung des gesamten mundartlichen Wortschatzes und dessen lexikalische Erfassung nur dort angestrebt werden kann, wo Mundarten mit großen Überlieferungen, einheitlichen Eigenarten in einem ziemlich geschlossenen, geographisch nicht sehr ausgedehnten Gebiet als fast „regionale Sprachen“ der Schriftsprache gegenüberstehen. In Ländern dagegen, wie z. B. in der Sowjetunion, in Polen und in Ungarn, wo man ziemlich zahlreiche, zwar nicht scharf differenzierte, aber gerade deshalb voneinander nicht immer leicht unterscheidbare Mundarten vorfindet, kann die Registrierung des mundartlichen Wortschatzes keinesfalls sogleich mit dem Anspruch auf Vollständigkeit begonnen werden. Es ist daher selbstverständlich, daß sowohl Karłowicz, und Szinnyei als auch die sowjetischen Dialektologen als dringendste Aufgabe die Sammlung der Wörter beurteilen, die in der Schrift- und Umgangssprache überhaupt nicht vorhanden sind. Dies bedeutet freilich durchaus nicht, daß man bei solchen sprachlichen Verhältnissen auf die vollständige Sammlung des mundartlichen Wortschatzes und auf dessen lexikographische Bearbeitung von vornherein verzichten müßte. Wir müssen bloß darüber im klaren sein, daß einer solchen Arbeit eine ganze Reihe regionaler Dialektwörterbücher bzw. eine einheitlich organisierte, das ganze Sprachgebiet netzartig umspannende Sammelarbeit vorausgehen muß. In einer solchen sprachlichen Situation geht das sog. Dialektwörterbuch erfahrungsgemäß, wenn auch nicht unbedingt - einem den vollständigen Bestand der Mundarten erfassenden Wörterbuch tatsächlich voraus.

Vergleichen wir nun die einschlägigen Arbeiten im Ausland mit den eigenen Ergebnissen, so dürfen wir wohl feststellen, daß wir uns der bis jetzt durchgeführten Arbeit auf dem Gebiet mundartlicher Wortschatzsammlung nicht zu schämen brauchen. Ein bedeutendes Ergebnis an sich ist schon die Tatsache, daß das Sammeln des besonderen mundartlichen Wortschatzes, d. h. des Dialektwortschatzes, wenn auch nur als Begleitaufgabe im Zusammenhang mit einer anderen Arbeit, schon in der Mitte des 19. Jahrhunderts beschlossen und zum Teil auch verwirklicht wurde. Noch bedeutender ist die Tatsache, daß wir aus der Zeit um die Jahrhundertwende schon ein Dialektwörterbuch besitzen, nämlich Szinnyeis ausgezeichnetes Werk, das sich der entwickeltesten Redaktionstechnik seiner Zeit rühmen darf. Wir sind aber auch in dem seither verstrichenen halben Jahrhundert nicht untätig gewesen. Die in diesem Zeitabschnitt erschienen vier regionalen Wörterbücher (vgl. S. 153), zahlreiche, einem regionalen Wörterbuch nahekommende Mundartmonographien und Wörterverzeichnisse, eine kaum übersehbare Reihe von veröffentlichten oder im Manuskript vorliegenden kleineren und größeren Sammlungen haben den weiteren Fortschritt auf diesem Gebiet vorbereitet.

Unsere wichtigste, dringendste Aufgabe ist gegenwärtig das ÚMTSz. als Vollendung von Szinnyeis Werk baldmöglichst zu veröffentlichen. Es ist erfreulich, daß parallel mit dieser Arbeit Vorbereitungen zur Sammlung mit einer anderen Methode, nämlich an Hand von Fragebogen, getroffen wurden. Darüber berichtet ausführlich J. Végh in seiner erwähnten Arbeit.

II. Der Beginn der Arbeiten

In Kenntnis der geschilderten Umstände wird es wohl jedem natürlich erscheinen, daß im Jahre 1949/50 — nebst zahlreichen anderen bedeutungsvollen Arbeiten — auch die Ausführung des ÚMTSz. in den Fünfjahrplan der ungarischen Sprachwissenschaft aufgenommen wurde. Mit der Ausarbeitung eines für den Anfang notwendigen Projektes wurde das Ungarische Institut für Sprachwissenschaft an der Universität Debrecin beauftragt. Der vorgelegte Entwurf, bearbeitet von den Mitarbeitern des Instituts unter Leitung des Akademiemitglieds G. Bárczi, war ursprünglich nur als Grundlage der ersten Versuchsarbeiten gedacht, doch bestimmte er in mancher Hinsicht den endgültigen Charakter des Wörterbuchs.

Es wurde z. B. bereits darin entschieden, daß *das neue Dialektwörterbuch Szinnyeis Werk fortzusetzen beabsichtige*. Als erster Arbeitsgang ergab sich also die Bearbeitung der seit dem Erscheinen des MTSz. veröffentlichten Quellen und der im Manuskript vorliegenden Sammlungen, die sich in den einzelnen Instituten und Museen befinden. Damals schon fiel auch die Entscheidung, daß man aus verschiedenen finanziellen und anderen Gründen auf eine direkt für das Wörterbuch durchzuführende Sammlung von Dialektwörtern aus der gesprochenen Sprache von vornherein verzichten muß. Dies bedeutete jedoch keineswegs die Isolierung des auszuführenden Wörterbuchs von den gegenwärtig gesprochenen Mundarten. Die lebendige Verbindung zu ihnen zu sichern waren die in der letzten Zeit — allerdings mit anderer Zielsetzung — durchgeführten oder in den Jahren der Sammeltätigkeit noch durchzuführenden Sammlungen berufen, deren Verwertung ebenfalls geplant war.

Hinsichtlich der Klärung des endgültigen Charakters des neuen Dialektwörterbuchs war vielleicht am wesentlichsten die fast unveränderte Übernahme des Szinnyeischen Dialektwortbegriffes. Die Sammelarbeit wurde unter Beachtung der drei Kategorien von *eigentlichen, semantischen und formalen* Dialektwörtern begonnen, und diese grundsätzliche Einteilung wurde im wesentlichen immer beibehalten. Als Dialektwörter galten also weiterhin die Wörter, die nach einem der drei Gesichtspunkte außerhalb des Bereiches der Schrift bzw. Umgangssprache stehen. Um die Sammlung zu erleichtern, versuchte freilich die Arbeitsgemeinschaft die tendenzartigen Lautwechsel möglichst genau festzulegen, die die Wörter noch nicht zu Dialektwörtern stempeln, wie u. a. das *i* für einen gewissen Teil der umgangssprachlichen *é*-Laute in den sog. *i*-Dialekten (z. B. für *égni* 'brennen', *félni* 'sich fürchten': *igni*, *filni*; oder die Aussprache *ő* für ein illabiales *ë* der Umgangssprache in den sog. *ő*-Dialekten (z. B. für *szëm* 'Auge', *vëttem* 'ich nahm', 'ich kaufte': *szöm*, *vöttem*; ebenso Fälle, wo Monophthonge der Umgangssprache als Diphthonge ausgesprochen werden (z. B. *ó* als *ou*: *abajdóc* 'gemischtes Getreide' als *abäjdóc*, *ő* als *üö*: *eső* 'Regen' als *essüö*) bzw. die sporadischen, d. h. zufälligen, nicht tendenzartigen Lautwechsel, bei deren Auftritt umgangssprachliche Wörter als Dialektwörter behandelt werden sollen (so z. B. Assimilation, Dissimilation, Metathese usw.).

Eine gewisse Abweichung von Szinnyeis Dialektwörterbuch stellt der Beschluß der Arbeitsgemeinschaft dar, auch die *sinnlosen Wörter* in den Auszählreimen, Rätseln, Kinderversen, Tanzliedern (wie z. B. *inc-pinc*, *báró-bikkó* usw.), ferner die *Fachwörter* der sog. *Volkshandwerke* (z. B. Töpferei, Korbflechten, Stellmacherei u. dgl.) zu exzerpieren. Dieser Beschluß bedeutete

freilich keineswegs, daß die verzettelten Belege unbedingt auch ins Wörterbuch aufgenommen werden. Es handelte sich lediglich darum, daß es geeigneter schien, die endgültige Entscheidung über gewisse, oft wesentliche Fragen hinauszuschieben, bis die beim Sammeln gemachten Erfahrungen uns über die Schwierigkeiten hinweghelfen.

Deshalb hat die Arbeitsgemeinschaft anfangs auch keinen Beschluß über die *zeitliche Abgrenzung* des zu sammelnden Materials gefaßt, d. h., ob für das ÜMTSz. nur die Quellen bearbeitet werden sollen, die seit der Erscheinung von Szinyeys Werk veröffentlicht wurden, oder ob es auch auf frühere Zeiten zurückgreifen soll. Jedenfalls begann die Arbeitsgemeinschaft das Sammeln mit dem neuesten Material, und so ließ sie sich Zeit für die Entscheidung des Problems. Sie entschied auch nicht über die Aufnahme der *stehenden Wortfügungen* (Redewendungen, Redegleichnisse usw.). Ihre Verzettelung erwies sich aber -- bei Beibehaltung einer späteren Entscheidung über die Aufnahme -- bald nach Beginn der Arbeit als notwendig und wurde aus den wenigen, schon bearbeiteten Quellen nachgeholt. Sehr bald tauchte auch die Frage auf, ob das neue Dialektwörterbuch auch *die in den literarischen Werken gegebenen mundartlichen Wörter* erfassen soll. Um darüber entscheiden zu können, mußte aber zuerst die Art und der endgültige Charakter des Wörterbuchs bestimmt sein, erst dann konnte man entscheiden, ob die von den Schriftstellern gebrauchten Dialektwörter für unser Wörterbuch als Belege in Frage kommen.

So begann die Arbeitsgemeinschaft, indem sie die obigen Fragen sowie einige weniger wichtige Probleme bewußt offen ließ, nach einer etwa zwei-monatigen Probeverzettelung im September 1950 mit der Sammelarbeit.

III. Die Methode der Stoffsammlung

Vor allem wurde eine Sammelanweisung angefertigt. Sie blieb, von gewissen Ergänzungen und Verbesserungen abgesehen, im Laufe der mehrjährigen Arbeit im wesentlichen bis heute unverändert.

Das Sammeln des Materials bestand von Anfang an aus drei Arbeitsphasen: Anzeichnung, Verzettelung und Kontrolle. Die Anzeichnung und vor allem die Kontrolle führten in linguistischer Arbeit geübte Mitarbeiter aus, während bei der Verzettelung auch fähige Studenten mithalfen. Es hat sich bereits bei der Probearbeit herausgestellt, daß die Anzeichnung und die Kontrolle nicht von ein und demselben Mitarbeiter durchgeführt werden darf, denn indem zwei verschiedene Gesichtspunkte zur Geltung kommen, ist es gewährleistet, daß sowohl alle Dialektwörter aufgenommen werden als auch das nicht hierhergehörende Material ausgesondert wird. Aus demselben Zweck wurde bald in den Arbeitsvorgang auch die Vorkontrolle des angezeichneten Materials eingeschaltet: der Kontrolleur revidierte das angezeichnete Material, noch ehe es in die Hand des Verzettlers kam. Auf diese Weise gelang es, einerseits eine lückenhafte Bearbeitung der Quellen zu vermeiden, anderseits das Zettelmaterial von überflüssigem Ballast zu befreien. -- Die Abfassung der Sammelanweisungen bedeutete nämlich durchaus nicht, daß man bei jedem Beleg ohne weiteres hätte entscheiden können, ob er ein Dialektwort darstellt oder zum Wortschatz der Schrift- oder der Umgangssprache gehört. Besonders am Anfang der Arbeiten, aber auch in den späteren Jahren mußte in zahlrei-

chen Fällen in gemeinsamen Besprechungen über Aufnahme oder Weglassung einzelner Wörter oder Wortgruppen entschieden werden.

Der Verzettler bekam also ein angezeichnetes und bereits revidiertes Material zur Hand. Die Zettel wurden mit Tintenstift und Kohlepapier in zwei Exemplaren angefertigt. Auf unseren Zetteln befinden sich folgende Angaben: in der rechten oberen Ecke kam das *Stichwort* in seiner umgangssprachlichen Form mit der üblichen Rechtschreibung, in die linke obere Ecke der *geographische Belegort*, in die Mitte — hervorgehoben — das *Dialektwort* in der Form, wie es in der Quelle vorlag (also entsprechend der Aufzeichnung suffixlos oder suffigiert), darunter die in der Quelle angegebene oder daraus ermittelte *Bedeutung* und schließlich der *Beispielsatz* bzw. der *Kontext*. In die rechte untere Ecke wurde die *Quellenangabe* des Belegs notiert, in die linke untere Ecke das *Signo* des Aufzeichners, des Verzettlers und des Revisors. Die aus derselben Quelle stammenden, bereits revidierten Zettel bildeten zunächst eine Gruppe. Auf jede kam ein Deckblatt mit den wichtigsten bibliographischen Angaben der Quelle, dem Zeitpunkt der Bearbeitung, den Namen der Bearbeiter und der Qualifizierung des bearbeiteten Materials. Das eine Exemplar der Zettelpäckchen bewahrte die Arbeitsgemeinschaft im Sprachwissenschaftlichen Institut der Universität Debrecin, das andere Exemplar wurde immer, wenn eine größere Menge von Päckchen beisammen war, zur Aufbewahrung in das Institut für Sprachwissenschaft an der Ungarischen Akademie der Wissenschaften nach Budapest geleitet.

Die Arbeitsgemeinschaft registrierte von Anfang an sorgfältig *die bereits bearbeiteten Quellen*. Zu Beginn genügte es je ein Doppel exemplar der Deckblätter der Päckchen zu verwahren, denn sie boten in ihrer strengen alphabetischen Ordnung genaue Auskunft. Später mußte aber diese einfache Kartothek ergänzt, mit ausführlichen Hinweisen versehen werden, so daß diese umfangreiche Kartei heute ein wichtiges Hilfsmittel ist und wohl auch bei der Redaktion unentbehrlich sein wird. Die Kartei enthält in ihrer heutigen Form über jede Monographie selbständige handschriftliche Sammlung, jeder Zeitschriftenband und jedes Sammelwerk je einen Zettel. Bei den zwei letztgenannten Quellentypen legten wir der Kartei über jede Mitteilung oder Abhandlung an die dem Namen des Verfassers entsprechende alphabetische Stelle je einen Hinweiszettel bei. Nur auf diese Weise konnte man vermeiden, daß dieselben Quellen nicht doppelt, z. B. in ihrer gedruckten und handschriftlichen Form, oder als Zeitschriftenbeitrag und Sonderdruck, bearbeitet werden. Trotz dieser Vorichtsmaßnahmen kam dies hier und da bedauerlicherweise dennoch vor, die Anzahl der mehrfachen Bearbeitung war aber dank der Quellenkartei unbedeutend. Die einzelnen Zettel der Quellenkartei enthalten — wie erwähnt — dieselben Angaben wie die Deckblätter der Quellenbündel, sie wurden nur während der Arbeit mit einigen Bemerkungen, mit den auf den Zetteln gebrauchten Abkürzungen der Quellen usw., ergänzt.

Eine umfangreichere Sammlung wurde in den ersten zwei Jahren nur im Sprachwissenschaftlichen Institut der Universität Debrecin fortgesetzt, doch hielt die Arbeitsgemeinschaft eine ständige Verbindung mit dem Institut für Sprachwissenschaft an der Ungarischen Akademie der Wissenschaften aufrecht, wo in kleineren Ausmaßen die Sammelarbeit ebenfalls begonnen wurde, und dessen in der Dialektologie erfahrene Fachleute immer gerne bereit waren, bei der Lösung der verschiedenen wissenschaftlichen und technischen Probleme mitzuhelfen.

Im Herbst 1952 wurde der Rahmen der Sammeltätigkeit bedeutend erweitert. Von dieser Zeit an bearbeiteten drei Arbeitsgruppen die bezeichneten Quellen: Die erste im Institut für Sprachwissenschaft an der Akademie in Budapest, die zweite an der Universität Debrecin und die dritte an der Universität Budapest. Die Leitung stand bei den einzelnen Fachverantwortlichen, in der 1. Arbeitsgruppe bei K. Keresztes, sodann bei Gy. Szépe und schließlich bei mir, in der 2. bei L. Jakab, sodann bei Á. Sebestyén und in der 3. zuerst bei Frau P. Hidvégi, dann bei E. Abaffy. Zum administrativen und organisatorischen Mittelpunkt der Sammeltätigkeit wurde die Arbeitsgruppe 1. und die Zusammenfassung bzw. die Koordinierung der Arbeit der einzelnen Gruppen war die Aufgabe des Fachverantwortlichen dieser Gruppe. Der oberste Leiter und Berater seitens der Akademie war und ist heute noch G. Bárczi.

Die drei Arbeitsgruppen erstellten jährlich im Durchschnitt — auch von den finanziellen Mitteln abhängig — 40—50 000 Zettel, und so konnten Ende 1961 464 000 Zettel gezählt werden. Die Sammeltätigkeit wurde Ende 1962 im wesentlichen abgeschlossen: 1963 befaßten wir uns nurmehr mit der Bearbeitung einiger im Vorjahr in Arbeit genommenen, aber nicht ganz verarbeiteten Quellen. Dies bedeutet soviel, daß wir die Redaktionsarbeit im Besitz von etwa 500 000 Dialektwortzetteln beginnen werden. Freilich ist das nicht ebensoviel Dialektwörtern, nicht einmal ebensoviel brauchbaren Belegen gleichzusetzen. Dieses Material bedarf zweifellos in mancher Hinsicht einer Sondierung, die jedenfalls zur gewissen Verminderung des Materials führen wird.

Für das geplante Wörterbuch mußte mit dem Fortschritt der Sammeltätigkeit ein Verzeichnis sämtlicher bearbeiteter und noch zu bearbeitender Quellen zusammengestellt werden. In dieses Verzeichnis wurden nur die gedruckten Quellen (nach Verfasser und Überschrift) aufgenommen; die im Manuskript vorliegenden Quellen sind hier nur zusammenfassend erwähnt, z. B. das Manuskriptmaterial des Déri-Museums in Debrecin, die handschriftlichen Dialektwortsammlungen des Ethnographischen Instituts der Universität Debrecin usw. Das Quellenverzeichnis enthält 333 gedruckte Quellen; manche von ihnen bedeuten jedoch 50—60 Bände, denn die Zeitschriften Magyar Nyelv [= Ungarische Sprache], Magyar Nyelvőr [= Ungarischer Sprachwart], Néprajzi Értesítő [= Ethnographische Mitteilungen], Ethnographia usw. gelten alle als je eine Quelle. Eine Überprüfung des Quellenverzeichnisses läßt erkennen, daß das Material unseres Wörterbuchs vorwiegend aus den wichtigsten ungarischen sprachwissenschaftlichen Sammelwerken, Monographien sowie Volksdichtungsausgaben stammen wird. Den größten Teil der handschriftlichen Quellen machen dialektologische und ethnographische Sammlungen aus: sie sind vorwiegend als Diplomarbeiten eingereichte Mundartenstudien, Beschreibungen von Arbeitsverfahren usw.

Nach einem kaum ein bis zweijährigen Sammeln erwies es sich als wünschenswert, das gesammelte Material alphabetisch zu ordnen und es dadurch auch der Forschung zugänglich zu machen. So begann schon Ende 1952 die Arbeit der Anordnung, und obwohl sie manchmal aus finanziellen Gründen für Jahre eingestellt werden mußte, gelang es uns doch bis Ende des ersten Quartals 1962 zu erreichen, daß das bis zum 31. Dezember 1961 eingesammelte Material streng alphabetisch angeordnet den Forschern zur Verfügung steht. Die alphabetische Anordnung des 1962 gesammelten Materials und seine Eingliederung in das Gesamtmaterial wurde im ersten Quartal 1963 durch-

geführt, und somit das gesamte Material des geplanten Wörterbuchs den Forschern zur Verfügung gestellt. Es dürfte vielleicht nicht ohne Interesse sein, daß zahlreiche Sprachforscher und Volkskundler von dieser Möglichkeit tatsächlich Gebrauch machen; die Mitarbeiter der großen Planarbeiten wie z. B. des Új Magyar Etimológiai Szótár [= Neues etymologisches Wörterbuch des Ungarischen] und A Magyar Nyelv Finnugor Elemei [= Die finnisch-ugrischen Elemente des Ungarischen] sind ständige Benützer unseres Zettelmaterials.

IV. Einige prinzipielle Fragen über Art und Charakter des Wörterbuchs

In den Jahren der Sammeltätigkeit mußten die beim Beginn der Arbeiten absichtlich offengelassenen oder während der Arbeit aufgetauchten grundsätzlichen Fragen geklärt werden, ohne deren Entscheidung sowohl der Abschluß der Sammelarbeit, wie besonders der Beginn der Redaktion unmöglich gewesen wären. Es gab darunter Fragen, die an den erweiterten Arbeitsberatungen — ein- oder zweimal im Jahre — oder noch öfters durch die im Laufe der Sammeltätigkeit erworbenen Erfahrungen fast von selbst zur Lösung kamen; zur Entscheidung anderer Probleme war dagegen des öfteren eine genaue, umsichtige Forschungsarbeit notwendig.

A) Die während der Sammeltätigkeit aufgetauchten vielfältigen Schwierigkeiten reiften in uns nach und nach die Absicht heran, daß unser Wörterbuch nicht nur in seiner Konzeption, sondern auch chronologisch eine *Fortsetzung des Szinyeischen Dialektwörterbuchs* sein muß. Man hat bereits allgemein erkannt, wie schwer es ist, mit unserem heutigen Sprachgefühl und Dialektwort-Begriff den sog. Dialektwörtern älterer Epochen näherzukommen, sie befriedigend zu beurteilen, vgl. L. Deme: MNy. 49, S. 435 ff.; L. Gáldi: a. a. O., S. 44; L. Jakab: MNy 54, S. 562—7; É. Ruzsiczky: Irodalmi nyelvi szókincsünk a nyelvújítás korában [= Der Wortschatz der ungarischen Schriftsprache zur Zeit der Spracherneuerung], 162ff. Diese Erkenntnis wurde für uns durch die Erfahrungen während des Sammelns noch konkreter: es wurde uns nämlich klar, daß selbst die Verarbeitung verhältnismäßig junger, 40—50-jähriger Quellen uns vor zahlreiche Probleme (hinsichtlich der Aufzeichnung, Bedeutungsangabe, Benennung des geographischen Belegortes usw.) stellt, die bei den neueren Sammlungen überhaupt nicht auftauchten. L. Jakab (MNy. 54, S. 561—8) hat ausführlich dargestellt, welche große philologische Arbeit es erfordern würde, sollten die von Szinyei nicht aufgenommenen Dialektwörter der erwähnten Wörterbücher von Kresznerics und Kassai in unser Wörterbuch eingearbeitet werden. Er hat mit Recht festgestellt, daß der Bearbeitung des geschichtlichen Dialektwortmaterials eine lange Reihe umständlicher Einzelforschungen vorausgehen müßte.⁴ Selbst wenn wir diese gewaltige philologische Aufgabe, die das Erscheinen des Wörterbuchs auf unabsehbare Zeit hinausschieben würde, übernehmen sollten, käme aus dem in jeder Hinsicht heterogenen Stoff kaum ein Wörterbuch von einheitlichem Charakter zustande. Dies soll selbstverständlich nicht heißen, daß wir die Einschätzung und zusammenfassende Registrierung des geschichtlichen Dia-

⁴ Um so überraschender ist es, daß er am Ende seines Artikels doch dafür eintritt, mit der Sammlung bis zum Jahre 1800 zurückzugreifen. Dieser Stellungnahme können wir — nicht zuletzt auf Grund seiner eigenen Ausführungen — keineswegs beistimmen.

lektwortschatzes nicht für eine wichtige und fruchttragende Arbeit hielten. Diese Aufgabe könnte man aber kaum im Zusammenhang mit den Arbeiten am ÚMTSz. lösen, und die Verbindung dieser zwei Aufgaben wäre — unserer Meinung nach — auch nicht zweckmäßig.

Da die erste Lieferung des Szinnyeischen MTSz. im Jahre 1893 herausgekommen war, begann nach und nach die Auffassung vorzuherrschen (und sie wurde auch in unseren Beratungen immer öfters in Vorschlag gebracht), daß unser Wörterbuch die in den *von 1890 bis Ende 1960* entstandenen gedruckten und handschriftlichen Quellenwerken zerstreuten Dialektwörter mit wissenschaftlicher Kritik bearbeiten und in einer den heutigen lexikographischen Anforderungen entsprechenden Form gesammelt darstellen soll. In der Absicht, uns von der Richtigkeit dieser Auffassung zu überzeugen, hielten wir in den letzten Jahren unserer Sammeltätigkeit diese beiden Jahreszahlen vor Augen, und wir richteten uns auch bei der endgültigen Zusammenstellung des Quellennachweises danach.

B) In unseren Beratungen, besonders in denen der ersten Arbeitsjahre, tauchte öfters auch die Frage auf, *ob wir auch die in den literarischen Werken, oder wenigstens in den Werken bestimmter Schriftsteller vorkommenden Dialektwörter in unser Wörterbuch aufnehmen sollten*. Es ist uns allen bekannt, daß die sprachwissenschaftliche Kommission einst auch von Szinnyei die Berücksichtigung der Dialektwörter des Schrifttums gewünscht hatte. Er aber lehnte dies ab, weil diese Arbeit — wie er es in der Einleitung seines Wörterbuchs (S. IV–V) ausführlich darlegte — das Erscheinen seines Wörterbuchs um mehrere Jahre verzögert hätte, hauptsächlich aber, weil die Dialektwörter der Schriftsteller in mancher Beziehung (vor allem wegen der Unsicherheit der Lokalisierung) innerhalb des Wörterbuchs einen schwer kontrollierbaren, weniger verlässlichen Teil abgegeben hätten. Die Frage der schriftstellerischen Dialektwörter wurde auch bei uns nur solange ernstlich erörtert, bis der Charakter des geplanten Wörterbuchs noch keine fest umrissenen Züge angenommen hatte; wir waren uns selbst nicht ganz klar darüber, ob unsere Arbeit den Ansprüchen weiter Leserkreise entsprechen oder ein wissenschaftliches Hilfsmittel darstellen sollte. Je deutlicher es aber sich herausstellte, daß das ÚMTSz. — indem es an den guten Überlieferungen des MTSz. weiterbaut — bloß die philologisch systematische Erfassung der genau lokalisierten mundartlichen Belege sein und somit in die letztgenannte Kategorie gehören soll, um so offenkundiger erschien uns, daß man den schriftstellerischen Werken keinen Quellenwert beimessen darf. Auf dieser Weise verschwand die Frage der schriftstellerischen Dialektwörter allmählich von selbst von der Tagesordnung und wir verzichteten auf ihre Sammlung, bevor wir damit überhaupt angefangen hätten. Diese Entscheidung wurde durch die inzwischen veröffentlichten Berichte über die Arbeiten am Großwörterbuch der ungarischen Sprache nur noch erhärtet, denn wir konnten beruhigt zur Kenntnis nehmen, daß die Dialektwörter literarischer Werke dort aufgenommen werden (vgl. S. 154).

C) Die konkreten Erfahrungen der Sammeltätigkeit überzeugten uns auch davon, daß wir auf die Sammlung *sinnentbehrender Wörter*, die wir am Anfang der Arbeiten geplant haben (vgl. S. 00), verzichten müssen. Schon die Verzettlung dieser Belege brachte so vielerlei Probleme mit sich, daß wir bald die Überzeugung gewannen, daß ihre lexikographische Eingliederung beinahe unmöglich wäre, lassen sie sich nach Form, Bedeutung und Funktion ja praktisch nicht abgrenzen. In der Einsicht, daß ihre weitere Sammlung

für die spätere Redaktionsarbeit nur eine überflüssige Belastung bedeutet, hörten wir vor einigen Jahren mit ihrer Verzettlung auf. Es soll somit freilich nicht gesagt werden, daß Sammlung und Verarbeitung derartiger Produkte unserer Sprache ohne Interesse oder gar unnütz wäre. Wir haben uns nur davon überzeugt, daß diese Arbeit nicht zu den Aufgaben des ÜMTSz. gehört.

D) Eine viel eingehendere Forschungsarbeit beanspruchte die Entscheidung darüber, ob der *Fachwortschatz der Volksgewerbe*, die wir im Sinne des Beschlusses der Debrecziner Wandertagung der Ungarischen Sprachwissenschaftlichen Gesellschaft im Herbst 1950 von Anfang an auf Zettel brachten, in das Wörterbuch überhaupt aufgenommen werden sollen, und wenn ja, in welchem Umfang und in welcher Auswahl.

Es ist zwar an sich nicht leicht zu entscheiden, was eigentlich zum Volksgewerbe gehört, doch bildete sich im Laufe der Sammeltätigkeit eine gewisse Praxis in der Auswahl heraus. Die Arbeitsgemeinschaft sammelte — wie es auch aus dem Quellennachweis hervorgeht — außer dem Wortschatz der Arbeiten in Haus und Hof vor allem jene Schicht der Fachwörter, die in den Kreis des sog. Haus- und Kleingewerbes gehört, der Umgangssprache nicht bekannt und nicht offenkundig fremden Ursprungs ist. Überblickt man nun das gesammelte Material vom Gesichtspunkt der Redaktion, so erweist es sich, daß es richtiger wäre, die üblichen Termini „Volksgewerbe“, „Gewerbe“, „Handwerk“ mit dem Wort „Arbeitsgang“ zu ersetzen. Diese Bezeichnung umfaßt nämlich alles, was man in der Volkskunde Heimarbeit, Heimindustrie, Handwerk, handwerkliches Gewerbe u. dgl. zu nennen pflegt, also sämtliche Kategorien, deren Wortschatz in unserem Material vertreten ist. Demnach können wir unser gesammeltes Fachwortmaterial in folgende Kategorien gliedern: 1. Landwirtschaft. — 2. Hirtenleben, Viehzucht. — 3. Fischfang, Jagd. — 4. Bau von Haus und Hof, Teile des Hauses, Hausinneres. — 5. Kochkunst, Haushalt. — 6. Flechten, Weben und verwandte Arbeitsgänge. — 7. Tracht, weibliche Handarbeit, Ornamentik. — 8. Heizung, Beleuchtung. — 9. Sonstiges (Sammeln, Handel, Basteln usw.) — 10. Kleingewerbe: a) nur volkstümliche, eng begrenzte, teils ausgestorbene oder im Aussterben begriffene (Glöckchen- und Vihschellengießen, Filzranzenherstellung) usw.; b) mehr verbreitete, gewerbeartige, auch in den Städten bekannte Arbeitsgänge, wie Gerberei, Brunnengraben, Kürschnerei usw.⁵

Wie auch die Volkskunde sich in erster Linie für Gewerbe interessiert, die bis heute Heimarbeit geblieben sind und bei denen die Landbevölkerung für eigene Zwecke gewisse Dinge selbst herstellt, so muß — unserer Meinung nach — auch das ÜMTSz. vor allen Dingen Fachwörter von Arbeitsgängen dieser Art erfassen, kurz: mundartliche Fachwörter von Arbeitsgängen, die in die Kategorien 1–9 gehören. Es ist nämlich ohne weiteres klar, daß für die Aufnahme ins Wörterbuch nicht der gesamte Fachwortschatz eines bestimmten Arbeitsganges in Betracht kommen kann, sondern nur die mundartlichen Fachwörter, d. h. jene, die außerhalb der Schrift- und Umgangssprache stehen. Die Arbeitsgangbezeichnung *hordás* 'Einbringung der Ernte' und die Namen der damit verbundenen Werk- und Fahrzeuge, sogar auch ihrer Bestandteile werden z. B. ins Wörterbuch aufgenommen, falls diese Bezeichnungen für die

⁵ Die unter b) erwähnten Handwerke haben im allgemeinen — wenigstens in ihren Produkten — Berührungspunkte mit anderen großen Kategorien, wie z. B. Tracht, Weben und Flechten, Hausbau, Hausteile usw.

Umgangssprache nicht ganz klar sind. Das Wort *vontatókocsi* 'Zugwagen, Abschleppwagen' aus Szentes oder das gleichbedeutende *bolondkocsi* (wörtlich: 'Narrenwagen') aus Hódmezővásárhely usw. gelten für uns als Belege, ebenso auch die Bezeichnung der Bestandteile, falls sie für das fragliche Fahrzeug charakteristisch sind. Unbeachtet bleiben dagegen — wie es schon auf der Wandertagung in Debrezin beschlossen wurde — jene Teile der Arbeitsgeräte, Erzeugnisse, die mit einem Körperteil bezeichnet sind, deren Bedeutung also für jedermann klar ist, wie z. B. *kerékagy* 'Radnabe', wörtlich: 'Rad-gehirn', oder *agykarika* 'ringförmiger Eisenbeschlag an der Nabe', wörtlich 'Gehirnring'.

Das Gesagte läßt erkennen, daß wir von der Aufnahme der zu Punkt *b)* der 10. Kategorie gehörenden Fachwörter der Kleingewerbe abgesehen haben. Wohl gibt es auch unter diesen Fachwörtern solche mit mundartlichem Gepräge, ihre Anzahl ist aber im Vergleich zu den fremden und umgangssprachlichen verschwindend gering, und es ist äußerst schwierig, sie von diesen zu trennen. Dieses, der Zahl nach unbedeutendes und oft weniger verlässliches Dialektwortmaterial würde einerseits kaum der großen Mühe der Auswahl wert sein, andererseits würde es vom sonstigen Material des Wörterbuchs stark abstechen, das vor allem die Sprache des Wochen- und Feiertagslebens der Landbevölkerung erfaßt. Und schließlich, da wir von den Fachwörtern nur die Dialektwörter mitteilen, könnten wir über den Wortschatz des betreffenden Handwerks bloß ein Zerrbild, einen Torso bieten. Es kann — wenigstens unserer Meinung nach — nicht zu den Aufgaben des ÜMTSz. gehören, den Wortschatz dieser auch schon in den Städten verbreiteten, manchmal sogar fabrikmäßig betriebenen Gewerbe in jeder Form zu registrieren.

Das bedeutet wiederum nicht, daß wir unsere einschlägigen Zettel nun wegwerfen sollten. Die Erzeugnisse dieser Kleingewerbe gehören ja in den meisten Fällen zum alltäglichen Leben der Dorfbewohner, oder gehörten wenigstens damals noch dazu, als die Quelle entstand. Sie werden in unserem Wörterbuch Stichwörter abgeben. Wir werden ferner auch die Wörter der einschlägigen Quellen aufnehmen, die in der betreffenden Gegend auch in der Alltagssprache gebräuchlich sind. So kommt z. B. das Verb *megparáhol* in der Bedeutung 'naß machen, besprengen' in mehreren Gegenden vor. In derselben Bedeutung ist es auch eine Fachbezeichnung eines Arbeitsganges bei der Schafsflederbereitung. Dieses Wort wird selbstverständlich ein Stichwort in das Wörterbuch, jedoch nicht als ein Fachwort des Gerberhandwerks aufgenommen.

Bei der Verwertung des mundartlichen Wortschatzes der Arbeitsgangbeschreibungen muß die Entstehungszeit der Quelle stets berücksichtigt und der fragliche Arbeitsgang in seiner Entwicklungsstufe betrachtet werden, auf der er sich zur Zeit der Beschreibung befand. Es kann nämlich vorkommen, daß eine Quelle von 1900 einen Arbeitsgang, der heute schon kleingewerblich oder vielleicht sogar fabrikmäßig betrieben wird, als Heimarbeit behandelt.

Die im Punkt *a)* der Kategorie 10. erwähnten Kleingewerbe möchten wir anders behandeln. Diese sind nämlich so eng begrenzt, volksgebunden zur Hausarbeit gehörend, daß wir ihren gesamten Dialektwortschatz erfassen möchten.

Unser Verfahren mit den Fachwörtern der Arbeitsbeschreibungen ist zwar nach den eben geschilderten Grundsätzen im allgemeinen ziemlich genau geregelt, doch müssen wir bei den einschlägigen Fällen der Einzelbeurteilung — mehr denn sonst — weiten Raum gewähren.

E) Wie bereits erwähnt (vgl. S. 00), haben wir aus unseren Quellen auch die *stehenden Wortfügungen* verzettelt.⁶

Es konnte aber erst nach einer gründlichen Untersuchung entschieden werden, was von diesem Material ins Wörterbuch tatsächlich aufgenommen werden und nach welchen Gesichtspunkten die Auswahl sich richten sollte.

Der Ausgangspunkt konnte natürlich auch hier nichts anderes sein, als bei den einzelnen Dialektwörtern: es konnten nur der Schrift- und Umgangssprache unbekannte stehende Wortfügungen mundartlicher Prägung beachtet werden. Die Auswahl gestaltet sich dadurch äußerst schwierig, daß es hier zahlreiche Übergangsformen gibt, solche z. B., die in einzelnen Eigenschaften mundartlich, in anderen jedoch umgangssprachlich geprägt sind.

Am leichtesten zu beurteilen sind freilich die stehenden Wortfügungen, die sowohl in der Form als auch semantisch mundartlich sind. So verursacht z. B. kein Kopfzerbrechen eine Redensart, wie *bodzafa* (*bocfa*) *alatt esküdtek* 'sie schlossen unter dem Hollerbusch die Ehe' — 'sie leben in wilder Ehe', denn sie ist ihrer Bedeutung nach mundartlich, in einigen Gegenden sogar auch ihrer Form nach: *bocfa*. Diese Redensart läßt sich also leicht unter dem Stichwort *bodzafa* 'Holunder, Hollerbusch' einreihen, das in den Mundarten zahlreiche Formvarianten aufweist (z. B. *bocfa*, *bojzafa*, *borzafa*, *boszfa*, *bozafa*, *bozzafa*). Schwieriger ist schon die Entscheidung bei stehenden Wortfügungen, die dem Sinn nach zwar mundartlich, den Bestandteilen nach jedoch umgangssprachlich sind, wodurch die Gefahr aufkommt, daß weder das „Leitwort“ noch die übrigen Wörter im Wörterbuch als Stichwort vorkommen, z. B. *egymás háján búcsúztak* 'sie lagen sich beim Abschied in den Haaren, sie verabschiedeten sich an den Haaren' — 'sie zerzausten sich', *görögül nevet* 'er lacht griechisch' — 'weint'. Solche stehenden Wortfügungen, die in ihren Elementen umgangssprachlich, in der Bedeutung aber mundartlich sind, muß man — unserer Ansicht nach — unbedingt aufnehmen, selbst wenn ihretwegen ein Wortartikel mit einem fiktiven Stichwort in eckigen Klammern aufgenommen werden muß.⁷

Wir wollen dagegen stehende Wortfügungen, die von der Umgangssprache nur darin abweichen, daß der eine oder andere Teil der Form nach ein Dialektwort ist, nicht in das Wörterbuch aufnehmen. Der in Hódmezővásárhely aufgezeichneten Redewendung *Mökfujtatná ety kalán vizbe* bzw. *Belefujtatná ety kalán vizbe* 'er möchte ihn in einem Löffel Wasser ertränken' kommt unserer Meinung nach im Wörterbuch kein Platz zu. Daß hier *kalán* 'Löffel' an Stelle des umgangssprachlichen *kanál* steht, ist selbstverständlich. Wo das Wort in dieser Form gebraucht wird, dort wird offenkundig auch in den der Umgangssprache bekannten Redensarten diese Variante gesprochen.

⁶ Unter *stehenden Wortfügungen* werden hier im großen und ganzen dieselben, aus mehreren Teilen zu einem Lexem verwachsenen Sprachelemente verstanden, die in der Einleitung des ÉrtSz. [A Magyar Nyelv Értelmező Szótára = Erläuterndes Wörterbuch des Ungarischen], S. XXVII—XXVIII angeführt sind, also: a) *Wortfügungen*, die in der Fügung eine neue, eigene Bedeutung erhalten, z. B. *alter Seebär*, *Erste Hilfe*; b) *Redewendungen*, d. h. übliche, allgemeinbekannte, satzartige Aussagen, wie z. B. *sicher ist sicher*, *Die Liebe zankt sich*; *wenn schon, denn schon*; c) *Redegleichnisse*: in der Rede häufig gebrauchte, redewendungsartige Vergleiche, wie z. B. *hungrig wie ein Wolf*, *sonnenklar*, *das verkauft sich wie frische Semmeln*; d) *Redensarten*: ihrem Ursprung nach mehr oder weniger verdunkelte stehende Wortfügungen, z. B. *einen Bock schießen*, *auf die lange Bank schieben*; e) *Sprichwörter*.

⁷ S. S. 157.

Davon wird also nur das *kalán* (*kalán*) ins Wörterbuch aufgenommen, als eine, übrigens oft belegte Variante des umgangssprachlichen Wortes *kanál*, ferner — selbstverständlich — auch das Wort *mökfujtáná* zum Stichwort *megfojt* 'ertränken', 'ersticken'. Auf Grund des Gesagten ist es wiederum selbstverständlich, daß die Redensarten *elejtette*, *elvetette*, *letette a kanalát* 'er ließ den Löffel fallen, er warf ihn weg, er legte ihn nieder' — 'er starb', *kanállal eszik* 'er ißt mit dem Löffel' = 'er ißt warme Speisen' auch dann im Wortartikel *kanál* 'Löffel' Aufnahme finden, wenn in ihnen das Wort *kanál* in umgangssprachlicher Form vorkommt.

Ein Sonderproblem stellen die Redensarten, Redegleichnisse dar, die in einigen Gegenden an bestimmte Personen gebunden sind. Z. B. *Dóciné ládájában van* 'es steckt in der Truhe der Frau Dóci'; *Megjött Bordás Apatyiról* 'Bordás ist von Apatyi angekommen'; *Mulatja magát, mint Bakos a kútban* 'er hat Kurzweil wie Bakos im Brunnen'. Manche von diesen sind in mehreren Gegenden bekannt (die Redensart *Dóciné ládájában van* wurde z. B. in Waitzen-Vác, Hódmezővásárhely und auch im Komitat Sathmar aufgezeichnet.), einige weisen je nach der Gegend gewisse formale oder auch semantische Unterschiede auf, z. B. das in *Nagykörű* (Komitat Szolnok) aufgezeichnete *Mulatja magát, mint Bakos a kútban* wurde in Kiskunhalas in der Form *Mulat, mint Kármánzsi a kútban* 'er hat Kurzweil wie Kármánzsi im Brunnen', in Csenger *Feszít, mint Rót a kútban* 'er spreizt sich wie Rót im Brunnen', *Kiabál, mint Kopcsányi a kútban* 'er schreit wie Kopcsányi im Brunnen', bei den Palozen *Jó dőga van, mint a szűtori asszonyrak a kútba* 'es geht ihm gut, wie der Frau von Szűtor im Brunnen' aufgezeichnet. — Aus dem Bereich der Redegleichnisse bzw. Redensarten diesen Typs sollen — unserer Ansicht nach — die aufgenommen werden, die eine mundartliche Prägung haben. Vor allem aber die, deren Bedeutung klar ist. Es ist dagegen nicht notwendig, die ihnen zugrunde liegenden Geschichtchen zu erzählen, selbst wenn sie in der Quelle angegeben sind. Besteht zwischen den einzelnen Formvarianten auch ein Bedeutungsunterschied wie z. B. auch zwischen den oben angeführten Varianten des Redegleichnisses *Mulatja magát, mint Bakos a kútban*, so muß darauf natürlich hingewiesen werden.

Die zweckmäßigste Redaktion der für das Wörterbuch bestimmten Belege von Redegleichnissen, Redensarten, Sprichwörtern durfte noch eine Aufgabe darstellen, die sehr gründlich überlegt sein will. Die Grundsätze sind jedoch in unseren Redaktionsvorschriften ausführlich ausgearbeitet.

F) Wir müssen noch darüber berichten, in welchem Verhältnis unser geplantes Wörterbuch zu den zeitgenössischen, d. h. zu den seit dem MTSz. erschienenen bzw. gegenwärtig in Bearbeitung befindlichen dialektologischen Werken steht.

Hinsichtlich der Dialektologie müssen wir die Beziehungen des Wörterbuchs zu den einheimischen Sprachatlanten, vor allem zu dem in Vorbereitung befindlichen *Magyar Nyelvjárások Atlasza* [= Atlas der ungarischen Mundarten] untersuchen, ferner zu den Regionalatlanten von diesen letzteren kommt lediglich der Sprachatlas der Mundarten von Órség und Hetés von J. Végh und „*Mutatvány a magyar nyelvátász próbagyűjtéseiből*“ [= Muster aus den Probensammlungen zum Ungarischen Sprachatlas] in Betracht, sowie zu einigen möglichenfalls noch erscheinenden kleineren Arbeiten ähnlichen Charakters, wie z. B. das von T. A. Szabó—M. Gálffy—Gy. Márton zusammengestellte Werk „*Huszonöt lap Kolozsvár és vidéke népnyelvi térképéből*“ [= 25 Blätter

aus den Mundartenkarten von Klausenburg und Umgebung]: Erdélyi Tudományos Füzetek 181, Klausenburg 1944. — Auch lexikologisch müssen wir unser geplantes Werk abgrenzen, vor allem vom „A Magyar Nyelv Értelmező Szótára“ [= Erläuterndes Wörterbuch des Ungarischen], ferner — um kurz nur auf das Wesentlichste hinzuweisen — von den in Vorbereitung befindlichen Werken „Új Magyar Etimológiai Szótár“ [= Neues etymologisches Wörterbuch des Ungarischen] und „A Magyar Irodalmi Nyelv Nagyszótára“ [= Großes Wörterbuch der Ungarischen Schriftsprache]. — Sowohl dialektologisch als auch lexikologisch hat unser ÚMTSz. enge Beziehungen zu den regionalen Wörterbüchern. Es sind dies B. Csúry: Szamosháti Szótár [= Wörterbuch der Someschgegend], Y. Wichmann: Wörterbuch des Csángódialektes, Kiss-Keresztes: Ormánysági Szótár [= Wörterbuch der Mundart des Drauwinkels] und S. Bálint: Szegedi Szótár [= Szegediner Wörterbuch].

In der Arbeitsgemeinschaft des ÚMTSz. herrschte lange Zeit hindurch die Ansicht, daß aus dem Material des Atlas der ungarischen Mundarten ausschließlich jene Dialektwörter aufgenommen werden sollten, die in den Antworten auf die Fragen nicht vorkommen, infolgedessen auch auf den Karten nicht erscheinen werden, beim Sammeln nur zufällig auftauchten und auf die leeren Seiten der Fragehefte aufgezeichnet wurden. Diese Auffassung ergab sich aus dem im Grunde richtigen Bestreben, das Wörterbuch nicht mit Belegen, die im Druck bereits erschienen sind, oder bald erscheinen werden und somit auch anderswo leicht zugänglich sind, noch umfangreicher zu machen.

Der Einblick in die Arbeitskarten des Atlas überzeugte uns aber davon, daß diese Auffassung einigermaßen modifiziert werden muß. Die Mehrzahl der Karten stellt nämlich eine derart reiche Schatzgrube von Dialektwörtern dar, daß es wohl verfehlt wäre, sie außer acht zu lassen. Wir fanden hier ein von hervorragenden Fachleuten in den letzten Jahren gesammeltes Material vor, das für uns um so wertvoller sein mußte, da wir selbst für das ÚMTSz. an Ort und Stelle nicht sammeln, d. h. keine Feldforschung durchführen konnten. Da wir aber weiterhin bestrebt waren, dasselbe Material nicht doppelt mitzuteilen, mußten wir eine Zwischenlösung finden: *wir werden das Material der Atlaskarten durch Hinweise für unser Wörterbuch erfassen.*

In der Praxis bedeutet das soviel, daß wir am Ende jedes Artikels, zu dessen Material auch der Sprachatlas Belege liefert, auf die entsprechende Karte hinweisen. Bei den Stichwörtern *ádmcsutka* 'Adamsapfel', *csalán* 'Brennessel', *csibe* 'Kücken' genügt es z. B. auf eine Karte hinzuweisen, aber zum Material der Wortartikel *csuma*, *csuta*, *csutka* 'Butzen, Strunk, (Mais-)Kolben' liefern gleich drei Karten Belege. Falls wir für Dialektwörter außer den Atlaskarten keine anderen Belege besitzen, so nehmen wir im Interesse der Vollständigkeit auch diese Wörter in der Form eines verweisenden Stichworts ins Wörterbuch auf. Auf Form- oder Aussprachevarianten, auf möglichenfalls auch in der Bedeutung abweichende Angaben, die der Wörterbuchbenützer auf den Atlaskarten finden wird, können wir selbstverständlich nicht eingehen, denn damit gerieten wir wieder auf den Holzweg der Wiederholung von bereits mitgeteiltem Material und würden unsere Wortartikel mit Hinweisen überbelasten. Es kann nicht die Aufgabe unseres Wörterbuchs sein, dem Benützer das Studium des Sprachatlas zu ersparen. Durch die Hinweise wird dem Benützer weitgehende Hilfe geleistet, es werden ihm ausreichende Winke gegeben, wann es sich lohnt und wann es überflüssig ist, das im Wörterbuch gefundene Material auch im Sprachatlas nachzuschlagen; er wird auch sofort

sehen, auf welcher Karte das gesuchte Material zu finden ist. — Mit derselben Methode werden wir auf den Sprachatlas von Órség und Hetés von J. Végh und auf das „Mutatvány a magyar nyelv atlasz próbagyűjtéseiből“ sowie auf das oben erwähnte Werk „Huszonöt lap Kolozsvár és vidéke népnyelvi térképéből“ hinweisen. Die technischen Fragen bezüglich der Hinweise enthalten die zwar nicht gedruckten, aber in unserer Redaktion zugänglichen „Redaktionsvorschriften“.

Das Erläuternde Wörterbuch des Ungarischen (ÉrtSz.) läßt sich von unserem Wörterbuch ziemlich einfach abgrenzen. Es hat nämlich den Wortschatz und die Wortfügungen der Klassiker der Nationalliteratur des 19. Jahrhunderts und den der gesprochenen und geschriebenen Umgangssprache des 20. Jahrhunderts, einer Gesprächs- und Schriftsprache im weiteren Sinne bearbeitet. Ins ÉrtSz. wurden freilich auch Dialektwörter aufgenommen, und zwar hauptsächlich solche, die im größeren Teil des ungarischen Sprachgebiets bekannt oder auch in entfernt liegenden Gegenden gebräuchlich sind. Das ÉrtSz. unterscheidet Wörter der Volkssprache, die in großen Gebieten des Landes gebraucht werden und Dialektwörter. Unser Wörterbuch wird sich mit dem ÉrtSz. bloß auf einem engbegrenzten Gebiet berühren, es wird die beiden genannten Wortkategorien in sein Material aufnehmen. Welche Hilfe in der Redaktionsarbeit, vor allem in der technischen Redaktion das ÉrtSz. uns bedeuten wird, darüber siehe ausführlich S. 00.

Auch mit dem Großwörterbuch und dem Etymologischen Wörterbuch (beide in Vorbereitung) hat unser Wörterbuch wenig Berührungspunkte. Wohl werden beide Dialektwörter enthalten, aber — was gewiß richtig ist — nur mit der Einschränkung, die ihrem Charakter entspricht. Das erste z. B. erfaßt nur die Dialektwörter, die in den Werken bekannterer Schriftsteller vorkommen, das zweite wird nur ein bestimmtes, in einem größeren Sprachgebiet verbreitetes oder auch in älteren Quellen belegtes mundartliches Wortmaterial enthalten.

Viel enger werden selbstverständlich die Beziehungen zwischen dem ÚMTSz. und den vier erwähnten regionalen Wörterbüchern sein. Sie stellen für uns echte Quellen von besonderem Charakter dar, deren Material unseres Erachtens, ähnlich dem der Atlaskarten, wenigstens in der Form von Hinweisen am Ende der einzelnen Wortartikel bearbeitet werden muß. Sämtliche Angaben dieser Wörterbücher, alle formalen und semantischen Varianten der Belege in unser Wörterbuch zu übernehmen wäre ebenso unrichtig, wie im Falle der Atlanten (vgl. S. 00). Wir hoffen aber, dem Benutzer durch unsere Hinweise soviel Aufschlüsse geben zu können, daß schon dies die Mühe der Bearbeitung lohnen wird. Unsere Praxis steht übrigens der Methode sehr nahe, mit der das Material der Sprachatlanten bearbeitet wird. Die notwendigen technischen Kenntnisse sind in den Redaktionsvorschriften enthalten.

V. Eine Proberedaktion

Nachdem die wichtigsten prinzipiellen Fragen der Arbeiten mehr oder weniger ausreichend geklärt waren, kam auch die Zeit, um in der Praxis zu versuchen, wie sich aus dem verfügbaren Material ein Wörterbuch redigieren läßt. *Die Ausarbeitung von Redaktionsgrundsätzen und die Anfertigung einer Reihe von Probeartikeln* war um so vordringlicher geworden, als unseren Plänen

entsprechend im Jahre 1963 bereits mit der Redaktionsarbeit begonnen werden sollte.

Zuerst legten wir einzelne Redaktionsgrundsätze, die schon vorauszusehen oder mindestens zu vermuten waren, schriftlich fest. An Hand dieser Grundsätze begannen wir mit der Zusammenstellung der Probeartikel. Probleme, die im Laufe der Versuchsredaktion auftauchten und ihre Lösungen zeichneten wir auf, ergänzten mit ihnen die vorgefaßten Grundsätze und legten bereits im Besitze der Probeartikel die Redaktionsvorschriften endgültig fest.

Hinsichtlich der technischen Redaktion wurden einigermaßen die heute noch gültigen Überlieferungen des Szinnyeischen MTSz. beachtet, in viel größerem Maße jedoch wurde die Praxis des ÉrtSz. verwertet. Das gründliche Studium dieses Wörterbuchs überzeugte uns nämlich davon, daß es unrichtig wäre, von der Redaktionspraxis dieses Werkes abzuweichen, ausgenommen, wenn die Eigenart des dialektologischen Stoffes es verlangt, oder unsere gewonnene Überzeugung dazu rät. Unserer Ansicht nach entspricht das ÉrtSz. im allgemeinen allen Anforderungen der modernen Lexikographie und für den künftigen Benützer des ÚMTSz. wird es eine Erleichterung sein, wenn er darin Wortartikel von gleichem oder mindestens ähnlichem Aufbau, dieselben Abkürzungen und Zeichen vorfindet, die ihm durch den Gebrauch des ÉrtSz. schon geläufig sind.

Es handelt sich hier freilich nicht um eine *kritiklose Nachahmung des ÉrtSz.*, sondern nur um die unseren Bedürfnissen entsprechende Anwendung von technischen Lösungen, die wir für richtig halten und die unserem Material gerecht werden.

Bei der Auswahl der Probeartikel waren wir bestrebt, sie in jeder Hinsicht möglichst vielseitig zusammenzustellen, damit wir bei ihrer Ausarbeitung zur Lösung von vielerlei Problemen genötigt waren, denen wir bei der baldigen Redaktion ohnehin gegenüberstehen mußten. Darum sollten darunter eigentliche, formale und semantische Dialektwörter⁸ sein, des weiteren Grundwörter, Ableitungen und Zusammensetzungen, Verben, Nomina und andere Wortarten (z. B. Adverbien, Satz Wörter); Homonyme und Pseudohomonyme, Artikel mit selbständigen, untergeordneten und fiktiven Stichwörtern sowie verweisende Wortartikel,⁹ dem Umfang nach kurze, mittlere und lange Artikel. Wir suchten Pflanzen- und Tiernamen aus, Dialektwörter der jüngsten Vergangenheit usw. Zu den als Stichwort gewählten Stammwörtern bearbeiteten wir meistens auch einige ihrer Ableitungen sowie einige Zusammensetzungen, wo diese als Bestimmungswörter oder Grundwörter vorkommen.

Die Artikel wurden nicht als unabhängige Einheiten behandelt, sondern als Bestandteile eines kleinen „Probe-Idiotikons“ oder „Mikro-Idiotikons“. Nur so konnten wir es erreichen, daß an Hand der Proberedaktion möglichst viele Probleme auftauchten, selbst die des Verweisungssystems oder der Numerierung, der Bibliographie von Quellen, die technische Lösung des Abkürzungsnachweises usw.¹⁰

Nach den bisherigen Erfahrungen soll unser Wörterbuch *selbständige, untergeordnete, verweisende und fiktive Artikel* enthalten.

⁸ S. S. 143.

⁹ S. S. 156–7.

¹⁰ Die Probesammlung, bestehend aus nahezu hundert selbständigen Artikeln und den dazu gehörigen fiktiven bzw. Verweisungsartikeln, ist im 59. Jahrgang der Zeitschrift MNy. [Magyar Nyelv: Ungarische Sprache] erschienen.

Die *selbständigen Artikel* werden das eigentliche Material unseres Wörterbuchs erfassen, nämlich die lautlichen und semantischen Varianten des geographischen Ortes, mit Quellen und Bedeutungsangabe, gegebenenfalls mit Beispielsätzen usw. Sie werden folgenden Aufbau haben:

Stichwort (in üblicher Schreibung) * Angabe der Wortart * Dialektologische Angaben (geographischer Belegort + Quellenangabe): Bedeutungsangabe.

Beispielsatz. Redewendungen, Redegleichnisse. Redensart oder Sprichwort.

Verweise.¹¹

Selbständige Artikel sind in der Probe u. a. die Wörter *ághelyes* und *bablé*. *ághelyes* m¹²

ágheles (Püski 207)¹³; *ákhelës* (Moson m.¹⁴ Kisbodak 252 : 72): *veszekedő*, *akadémakodó* [streitsüchtig, nörglerisch]. *Ákhelës embër, mindënbe áttakad, nëm teccik neki sëmmi* (252 : 72). [Er ist ein Nörgelfritze, hat an allem was auszusetzen; es gefällt ihm nichts].

bablé fn¹⁵

bablé (Pest m. Galgahévíz 25 : 1); *bablé* (Pest m. Hévízgyörk 160 : 47); *bablee* (Palócföld 328 : 204): *bableves* [Bohnensuppe] (szój).¹⁶ *Nem at tavaí bablé* (Hódmezővásárhely 74): *takarékoskodni kell azzal, ami van*. [Es ist nicht die Bohnensuppe vom letzten Jahr. Man soll sparsam mit dem Vorhandenen umgehen.] Szh:¹⁷ *Izzad, mint Mórié bablé evésbe* (Nyíregyháza 282 : 266): *könnyű munkába kifárad* [Er schwitzt wie Moritz beim Bohnensuppenessen: er wird von leichter Arbeit müde.]

Ein *untergeordneter Wortartikel* behandelt die Ableitungen, die im Vergleich zum selbständigen Wortartikel kein wesentliches Mehr in der Bedeutung aufweisen (z. B. *csumátlán* 'Stiel vom Obst oder von sonstigen Früchten'). Im Aufbau werden sie den selbständigen Artikeln gleich sein und nur einige typographische Abweichungen aufweisen.

Ein Verweisungswort-Artikel wird an der alphabetischen Stelle zu finden sein: a) von Formvarianten, die unter einem gemeinsamen Stichwort behandelt sind; b) von Grundwörtern der Komposita; c) vom zweiten Teil attributiver

¹¹ Die besternten Teile werden in jedem selbständigen Artikel zu finden sein. Die übrigen werden je nach dem Charakter des Materials vertreten sein oder wegbleiben. Bei einem formalen Dialektwort, wie z. B. *borock*, dessen Bedeutung mit dem in der Umgangssprache angegebenen Stichwort (*barack* 'Aprikose, Marille') völlig identisch ist, geben wir keine Bedeutung an. Beispielsätze teilen wir nur mit, wenn sich dadurch die Erläuterung noch klarer, noch genauer abzeichnet usw. Über die Verweise am Ende des Artikels vgl. S. 153–4.

¹² Melléknév (Adjektiv).

¹³ Der geographische Ort wird stets nach der in der Quelle angegebenen Weise mitgeteilt. Die Nummer nach der Benennung des geographischen Ortes ist die Nummer der Quelle im Verzeichnis, das über die Quellen der Probeartikel angefertigt wurde und in unserer Redaktion zugänglich ist. Die mit einer einzigen Nummer bezeichneten Quellen sind im allgemeinen verteilte handschriftliche Sammlungen. Hat die Quelle Seitenzahlen, so folgt die Angabe der Seite nach der ersten Nummer durch einen Doppelpunkt getrennt, auf der der mitgeteilte Beleg vorkommt.

¹⁴ m. = Abkürzung für *megye* 'Komitat, Gespanschaft' (die größte Verwaltungseinheit in Ungarn).

¹⁵ Főnév (Substantiv).

¹⁶ Szójarás (Redewendung).

¹⁷ Szóláshasonlat (Redegleichnis).

Wortfügungen, wenn sie Stichwörter sind; *d*) von Angaben der regionalen Wörterbücher sowie der Sprachatlanten, von denen — mangels anderer Belege — kein selbständiger Artikel zusammengestellt wird.¹⁸ Hinsichtlich des Aufbaus wird es von den Verweisungsartikeln zwei Arten geben:

Erstens:

Stichwort (in der üblichen Schreibung). Siehe: das Stichwort des selbständigen Artikels unter dem die betreffenden Varianten, Belege usw. zu finden sind.

Zum Beispiel:

ceflet siehe **caflat** [matschen, im Straßenkot waten, bummeln].

Zweitens:

Stichwort (in der üblichen Schreibung). Wortart. Siehe: für das regionale Wörterbuch oder den Sprachatlas gebrauchte Abkürzung (nötigenfalls auch nähere Verweise).

Zum Beispiel:

herbuc fn siehe MNYA. I, 37: *dinnye* [Melone].

Wortartikel mit fiktivem Stichwort werden verfaßt, wenn ein Wort (oft kein Dialektwort) als Stichwort in eckigen Klammern anzuführen ist, weil es Teil einer Fügung, eines Redegleichnisses oder einer Redensart ist. Der Aufbau von Artikeln mit fiktivem Stichwort ist folgender: [Stichwort] (in der üblichen Schreibung) * Dialektologische Angaben (geographischer Belegort + Quellenangabe: Kennzeichnung der Bedeutung.) Hinweise.

Zum Beispiel:

[**fa**] [Baum]

Sz¹⁹ *Fán van nálla a baraksz* (Békés m. Gyula 149): *nehezen fizet* [Bei ihm hängen die Aprikosen auf dem Baum: er zahlt ungern].

Siehe: **barackfa** [Aprikosenbaum].

Wortartikel mit fiktivem Stichwort werden ferner von jedem wichtigen Teil einer Fügung, eines Redegleichnisses oder einer Redensart ausgearbeitet, der in keinem selbständigen Artikel behandelt wird. In solchen Wortartikeln mit fiktivem Stichwort wird das Stichwort, an dessen alphabetischer Stelle die mundartlichen Belege, Bedeutung usw. angegeben sind, mit einem Pfeil bezeichnet. Der Aufbau des Artikels:

[Stichwort] (in der üblichen Schreibart.) *

→ Einer der mundartlichen Teile der Wortfügung.

Zum Beispiel

[**hízik**] [zunehmen, fett werden]

Szh: *Hízik, vállasodik, mint a Vidáné* → *csibéjje* [Er nimmt zu, wird breitschultrig wie das Rücken der Frau Vida].

VI. Die Aufgaben der Redaktion. Das voraussichtliche Profil des Wörterbuches

Die Redaktionsvorschriften sowie die Redaktionsproben wurden in der Arbeitskonferenz am 10. Januar 1963 — veranstaltet durch den Arbeitsausschuß des Instituts für Sprachwissenschaft an der Ungarischen Akademie der

¹⁸ Werden die obigen Wortkategorien dennoch in einem selbständigen Artikel behandelt, so übernehmen die Verweise am Ende des selbständigen Artikels die Aufgabe der Verweisungsartikel.

¹⁹ Szólás (Redensart).

Wissenschaften und den Ungarischen Sprachwissenschaftlichen Arbeitsausschuß -- von Vertretern der interessierten Fachgebiete (Dialektologie, Lexikographie, Volkskunde) erörtert. Der Ausschuß hat den Entwurf der Redaktionsvorschriften im wesentlichen gutgeheißen, er schlug nur bei einigen Punkten kleinere Abänderungen, meist technischer Art, vor.

Nach unseren Plänen konnte mit der Bearbeitung der etwa halben Million Belege zum Wörterbuch etwa im zweiten Quartal 1963 begonnen werden. Schätzungsweise *wird das ÚMTSz. vier Bände mit etwa je 100 Bogen des Formats A/5 umfassen*. Ob diese Bände einzeln oder auf einmal erscheinen sollen, ist noch nicht entschieden. Die Redaktionsarbeiten lassen sich so einrichten, daß beide Lösungen möglich sein werden. Nur die Reihenfolge der einzelnen Arbeitsgänge muß je nach der Entscheidung vertauscht werden. Unabhängig von der Art der Veröffentlichung *wird das vollständige ÚMTSz. voraussichtlich Ende der 60er bzw. am Anfang der 70er Jahre den Forschern zur Verfügung stehen*.

Was man von diesem Wörterbuch erwarten und was man nicht erwarten darf, können wir annähernd jetzt schon umreißen.

Es wird chronologisch und in seiner Konzeption eine Fortsetzung des Szinnyeischen ÚMTSz sein. Es wird das zwischen 1890 und 1960 in dialektologischen oder ethnologischen Sammlungen im Druck oder in Manuskripten zerstreute Dialektwortmaterial, das gegenwärtig mehr oder weniger ein totes Material darstellt, kritisch erfassen und den heutigen Anforderungen der Lexikographie entsprechend philologisch systematisieren.

Man darf dagegen nicht erwarten, daß das Wörterbuch nur einen heute noch lebendigen Stoff enthalte, also streng synchronisch sei. Die Zeitspanne von 70 Jahren verpflichtet: das Wörterbuch muß auch den Dialektwörtern aus den Quellen vor und nach der Jahrhundertwende Platz einräumen. Für die genaue Orientierung der Benützer über die Aufzeichnungszeit der Belege wird gewissenhaft und konsequent gesorgt. Die Arbeitsgemeinschaft der Redaktionsarbeiten kann jedoch die Aufgabe nicht übernehmen, daß sie sich über die allseitige Stichhaltigkeit sämtlicher Belege der einzelnen Quellen überzeuge. Mehr als eine notwendige kritische Analyse und Wahrnehmung auffallender Fehler können wir nicht als unsere Aufgabe betrachten: für die formale und semantische Genauigkeit müssen eben die Verfasser der einzelnen Quellenwerke die Verantwortung tragen. Wir verantworten nur die gewissenhafte Reproduktion der Belege der bearbeiteten Quellen.

Und — offen gesagt — auch das ist keine Kleinigkeit, was wir übernehmen. Die Sammelarbeit, die sich über 12 Jahre erstreckt, erzielte natürlicherweise nicht immer gleichgute Resultate: im Zettelmateriale der Bearbeiter gibt es sicherlich manche Unstimmigkeiten. Der bedauerlich häufige Wechsel der Fachverantwortlichen und der Gruppenleiter hat den gleichmäßigen Gang der Arbeit ebenfalls gestört. Wir müssen also damit rechnen, daß die Redaktion bei ihrer vielschichtigen, verantwortungsvollen Arbeit manchmal auch die im Laufe der Sammeltätigkeit begangenen Fehler korrigieren muß.

Diesen Aufgaben haben wir uns mit Freude gewidmet und wir werden mit unserer ganzen Kraft bestrebt sein, daß das ÚMTSz. eine würdige Fortsetzung von Szinnyeis Werk und ein brauchbares Hilfsmittel der wissenschaftlichen Forschung sei.

Über die Arbeiten am Neuen Ungarischen Dialektwörterbuch [Új Magyar Tájszótár] sind bis jetzt folgende Mitteilungen erschienen: É. B. Lőrinczy: Magyar Nyelvjárások 1., S. 156—64; K. Keresztes: Magyar Nyelvjárások 2., S. 181—2; 3., S. 196; A Magyar Tudományos Akadémia Nyelv- és Irodalomtudományi Osztályának Közleményei 9., S. 164—5; A Nyelvtudományi Intézet Közleményei 6., S. 240—4; S. Imre: A Magyar Tudományos Akadémia Nyelv- és Irodalomtudományi Osztályának Közleményei 4., S. 525—6; L. Jakab: Magyar Nyelv 54., S. 561—8.

ЭВА Б. ЛЕРИНЦИ: О НОВОМ СЛОВАРЕ ВЕНГЕРСКИХ ГОВОРОВ

(Р е з ю м е)

После тринадцатилетней собирательной работы сейчас начинается период редактирования Нового словаря венгерских говоров. Этот словарь — по своей концепции — является как бы продолжением Словаря венгерских говоров Йожефа Синнеи, вышедшего в конце XIX-го, в начале XX-го века; то есть он должен собирать и по современным научным требованиям лексикографии описывать диалектные слова, находящиеся разбросанно в различных печатных и рукописных источниках. Настоящий реферат — после ознакомления читателя с отношением редактируемого словаря к подобным заграничным работам и с методом собирания материала — дает отчет о решении некоторых проблем принципиального характера (вопрос о временных границах словаря, вопрос о диалектных словах, употребляемых писателями в художественной литературе; проблема лексики так называемых «народных ремесл» и т. д.). Наконец, реферат переходит к вопросам редактирования, дает отрывки из неопубликованных еще его правил, дает образцы из пробных словарных статей, далее, он дает краткие сведения о выходе, об облике словаря и о дальнейших планах.

Bárczi, G.: A magyar nyelv életrajza
[-Biographie de la langue hongroise]. Gondolat Kiadó, Budapest 1963. 462 pp. Ft 45. —

Géza Bárczi, qui vient de fêter son 70^e anniversaire, nous présente un livre de valeur, qui sera aussi apprécié par les hommes de science que par le grand public. Il a choisi, pourrait-on dire, parmi les résultats qu'il a obtenus au cours de son activité de linguiste, ceux qui intéressent tout le monde; il a ajouté des briques neuves là où il en manquait à son édifice, et a remplacé celles qui s'étaient avérées désuètes.

Pour écrire une histoire de la langue, on a le choix entre deux méthodes. L'une, suivie par Bárczi dans ses synthèses précédentes, consiste à traiter l'histoire des divers groupes d'éléments de la langue (phonétique, morphologie historique, histoire du lexique hongrois etc.). L'autre méthode, celle qu'il utilise dans le présent livre, est de diviser l'histoire de la langue hongroise en époques, et de présenter à l'intérieur de chacune d'elles l'état général de la langue au moment donné. La langue étant un phénomène social, l'introduction naturelle pour chaque époque est l'histoire externe de la langue, c'est-à-dire la situation matérielle et culturelle de la société parlant cette langue, ses stratifications sociales, ses contacts avec d'autres peuples, etc.

Voici une citation tirée de cet ouvrage: „Il est indiscutable que la langue humaine articulée et souple est la plus grandiose con-

quête de l'humanité, qui dans ses variantes contemporaines est le résultat des efforts permanents d'une suite infinie de générations; c'est un instrument dont nous ne pourrions jamais nous passer, qui accompagne l'homme et le sert durant toute sa vie, dès son plus jeune âge, dès sa première prise de conscience. Et pour chacun „la langue" est en premier lieu la langue maternelle. Il est possible d'apprendre une langue étrangère, et même exceptionnellement de bien la savoir, mais on ne la possède presque jamais aussi parfaitement que la langue maternelle, dont chacun des éléments est nuancé et enrichi de mille souvenirs, qui accompagne toute notre éducation, notre développement, et détermine même dans une certaine mesure jusqu'à notre façon de penser.

... La langue est un produit historique, et même en ce qui concerne sa structure actuelle, il n'est possible d'en bien connaître et d'en bien comprendre les particularités, les secrets subtils, qu'en se familiarisant avec le très long processus de son développement, de ses transformations. Sans arrière-plan historique, une connaissance véritable, profonde et consciente de la langue est impossible, et l'homme pensant ne se contente pas de le qui est instinctif, il tend à posséder des connaissances conscientes. Les règles de grammaire peuvent être établies à la base du langage contemporain (en prenant note de nombreuses exceptions inexplicables, d'illogismes apparents), ces règles peuvent même être assimilées, tout comme les formules mathé-

matiques, mais le pourquoi et le comment ne peuvent être donnés que par l'étude de l'histoire de la langue, l'étude des lois de son évolution. Et cette histoire commandée par des règles déterminées ne nous permet pas seulement de mieux comprendre et de mieux apprécier le système de la langue, d'ajouter les teintes linguistiques des époques révolues à notre connaissance de la langue sans cesse accrue au cours des années, mais elle constitue en même temps en elle-même et dans ses détails une étude colorée et attrayante: elle met en lumière l'évolution de la pensée du peuple qui parle cette langue, ainsi que les traits caractéristiques de cette évolution, et elle va même jusqu'à révéler, à la lumière de certains facteurs linguistiques pétrifiés comme le seraient des fossiles, de nombreux vestiges, le passé voilé de brume de l'histoire mouvementée du peuple, de ses systèmes économiques et sociaux révolus, de sa civilisation ancienne" (5—7).

Bárczi étudie l'histoire de la langue hongroise dans six grands chapitres. La première période s'intitule „Les antécédents", et s'occupe de la parenté du hongrois et de la langue finno-ougrienne de base, évidemment du point de vue hongrois. Nous y trouvons traitées aussi bien entendu des questions importantes de l'histoire primitive, comme celle du pays d'origine, finno-ougrien, de la civilisation de l'époque finno-ougrienne.

L'époque de la Hongrie primitive embrasse la période allant du détachement des Hongrois de la branche ougrienne à la conquête du pays actuel. Comme nous ne possédons pas de monuments écrits de cette époque, il a fallu examiner les variantes de nos premiers monuments écrits à partir de la langue d'origine, finno-ougrienne pouvant être reconstruite à la base des langues finno-ougriennes. Les mots d'emprunt iraniens et tures d'avant la conquête du pays constituent un point de repère important pour déterminer la date des changements phonétiques. Nous voyons une application de la phonologie historique dans la tentative que fait l'auteur de déter-

miner le système des sons des diverses périodes. Bien que le système grammatical hongrois remonte à des racines finno-ougriennes, c'est à l'époque examinée que se forment les propriétés linguistiques distinguant le hongrois des autres langues finno-ougriennes. Du point de vue du système grammatical, c'est donc l'époque décisive dans toute l'histoire de la langue hongroise. Elle n'est suivie que de quelques nivellements de moindre importance, de certains changements peu significatifs, de l'élargissement de certaines catégories, du dépérissement d'autres. Après cette période, le seul élément nouveau qui se formera dans la langue est l'article.

La troisième phase va de l'époque de la conquête du pays à la catastrophe de Mohács (900—1526). Cette époque nous a laissé un grand nombre de monuments linguistiques. C'est ainsi que Bárczi s'occupe, après une récapitulation des faits historiques et de l'histoire des arts, de nos monuments historiques, de la formation de l'orthographe, de nos mots d'emprunt slaves, latins, allemands, italiens, français, byzantins et comano-pétchenèques, des changements phonétiques importants survenus à cette époque, de l'achèvement du système des sons. Il suit également l'évolution du système grammatical au cours de ces siècles.

La quatrième période dure de la catastrophe de Mohács à l'époque des Lumières (1526—1772). La structure de ce chapitre ressemble à celle du précédent. En dehors des changements phonétiques et grammaticaux et de l'élargissement du lexique, une nouveauté importante de cette époque est constituée par les débuts de la langue littéraire. Bien qu'on ne puisse encore parler au XVI^e siècle de langue littéraire homogène au sens actuel, on voit se former une certaine norme littéraire, et l'orthographe s'engage aussi dans la voie de l'unification.

La cinquième époque est celle des Lumières et de la Réforme (1772—1848). Dans la vie de la langue littéraire c'est une période décisive. Après des efforts qui

s'échelonnent sur plusieurs dizaines d'années, la réforme de la langue a rendu cette dernière apte à exprimer toutes les finesses, toutes les nuances linguistiques et a permis, en créant la terminologie scientifique hongroise, de cultiver les sciences les plus diverses en hongrois.

La dernière partie traite de l'histoire des cent dernières années. Il ne s'agit toujours point ici de la langue actuelle, cette période ayant, elle aussi connu, maints changements linguistiques; au cours de ces années, la réforme de la langue battait encore son plein, et c'est alors qu'a eu lieu la réaction des grammairiens puristes, que s'est modifié le rôle des dialectes; les temps servant à exprimer des passés antérieurs tombent en désuétude, l'unification de la langue se poursuit sans discontinuer.

Dans son épilogue, l'auteur analyse brièvement la langue hongroise actuelle du point de vue de la phonétique, du système grammatical, de son expressivité et de ses nuances. Pour finir Bárczi présente une quarantaine d'illustrations dont les plus importantes reproduisent nos monuments linguistiques, la page titre d'oeuvres importantes du point de vue de l'histoire de la langue, et les portraits de dix linguistes hongrois célèbres. Les illustrations sont suivies d'une bibliographie sommaire, limitée aux travaux de synthèse les plus importants, et enfin d'un index des mots et d'une table des matières très détaillée, de 55 pages.

Le livre de Bárczi dont nous venons de donner une idée est l'une des oeuvres les plus réussies de l'auteur. Il présente au lecteur l'histoire de la langue hongroise d'une façon intéressante, captivante même, dans un style coloré et vivant d'un bout à l'autre du livre. Il s'appuie partout sur les données les plus récentes, qui sont d'ailleurs en grande partie les résultats de ses propres recherches. Et l'on ne saurait passer sous silence la sage réserve qui lui a permis de condenser une aussi vaste matière en un seul volume. Le contenu de l'ouvrage apporte au grand public érudit

des connaissances toutes récentes et fort utiles sous une forme d'ailleurs agréable, et le spécialiste lui-même s'émerveille de cet esprit de synthèse, qui lui permet d'embrasser avec une maîtrise absolue la matière hétérogène, et pourtant unie par des fils innombrables, sans se perdre dans les détails et sans non plus la broser à trop grands traits sur un „plan de principe", mais en l'illustrant toujours par des faits linguistiques concrets. Il découle de sa méthode, qui consiste à traiter la matière par périodes, que certains sujets (comme par ex. les mots d'emprunt slaves, la formation des suffixes, la réforme de la langue, et de nombreuses autres questions) sont étudiés non en un seul endroit, mais à diverses reprises aux époques successives; ceci nous donne par ailleurs un tableau d'ensemble plus complet.

Le récent ouvrage de Géza Bárczi n'est pas seulement une récapitulation, la somme des résultats obtenus jusqu'à présent, il nous révèle aussi de nombreuses vues et idées inédites de l'auteur, présentées au public pour la première fois. Quant au spécialiste, il'y trouve également une grande quantité de faits nouveaux et remarquables. Ainsi Bárczi a sûrement raison de supposer qu'au début de l'époque de l'ancien hongrois, le phonème généralement reconnu pour *gy* devait se prononcer (*dzsʝ*) [ʝ]. C'est là une supposition logique à maints égards. Elle explique pourquoi on transcrit dès le début le *gy* d'aujourd'hui par la lettre *g* ou ses composés, et non par *d*. Ce son explique également d'une façon satisfaisante le *gy* de nos mots d'emprunts et latins, logique par ailleurs dans notre système de sons, en tant que correspondant sonore de *cs* (*c*). Je ne m'étends pas ici à des questions de détails.

C'est de tout coeur que nous présentons nos meilleurs voeux à Géza Bárczi à l'occasion de son anniversaire et de la parution de son livre, qui se rattache avec honneur aux oeuvres de qualité qui l'ont précédé et aux classiques de la linguistique hongroise.

B. Kálmán

Über den Atlas der russischen Mundarten

1. Der erste Band des russischen Sprachatlas erschien 1957 in der Ausgabe der Akademie der Wissenschaften der UdSSR (Атлас русских народных говоров центральных областей к востоку от Москвы. Под ред. Р. И. Аванесова. Moskau 1957). Die sorgfältig redigierten Karten des Bandes veranschaulichen die mundartlichen Merkmale des etwa 660 × 380 km großen Gebietes östlich von Moskau, das sich zwischen Moskau und Kasan, bzw. Gorki und Pensa, also im Becken der Flüsse Oka und Sura erstreckt. Der Band enthält 241 Sprachkarten und 30 vergleichende (Isoglossen-)Karten und ist das erste Ergebnis der in der Sowjetunion kollektiv durchgeführten dialektologischen Erhebungen und Bearbeitungen, wie sie in der Sprachwissenschaft auch auf internationaler Ebene selten sind. Das ganze russische Sprachgebiet soll in 12 solchen Atlanten erfaßt werden. Meines Wissens wurde das Manuskript des 2. Bandes, der das Material des Gebietes im Nordwesten von Moskau enthalten wird, bereits in Druck gegeben. Weitere zwei Bände, die Atlanten der Gebiete westlich und südwestlich von Moskau, befinden sich in Vorbereitung.

2. Voraussetzungen. — Schon im ausgehenden 19. Jahrhundert beschäftigten sich mehrere russische Sprachwissenschaftler mit dem Gedanken, die sprachlichen Erscheinungen kartographisch zu erfassen. Die Gliederung der russischen Mundarten wurde von der 1904 gebildeten berühmten dialektologischen Kommission in Moskau vorgenommen. 1915 erschien die Karte der Mundarten der ostslawischen Sprachen. Infolge der Angriffe, denen diese Kommission seitens der Marristen ausgesetzt war, wurde dieses wichtige Zentrum der russischen Dialektologie am Ende der 20er Jahre aufgelöst. Der erste Fragebogen zur Erstellung eines Atlas der russischen Mundarten wurde von den marristischen Dialektologen Filin,

Larin, Mal'cev, Grinkova zusammengestellt und erschien 1936 unter dem Titel Вопросник для составления диалектологического атласа русского языка [= Fragebogen zum russischen Sprachatlas; im folgenden: Fragebogen]. Auf Grund dieses Bogens wurde der Atlas der Umgebung des Seliger-Sees fertiggestellt (М. Д. Мальцев—Ф. П. Филин, Лингвистический атлас района озера Селигер. Moskau — Leningrad 1943). Die marristischen Dialektologen und ihr Fragebogen wurden von Avanesov und Orlova scharf kritisiert (In: Против вулгаризации и извращения марксизма в языкознании. Moskau 1951: S. 278—310). Sie beanstandeten hauptsächlich folgendes: Der Atlas sei auf Grund eines unzureichenden Materials zusammengestellt worden, die Herausgeber haben das Material nicht kritisch genug gesichtet, die einzelnen sprachlichen Erscheinungen nicht im Gefüge der gesamten Sprachstruktur untersucht und aus den kartographisch ausgewiesenen Erscheinungen falsche Verallgemeinerungen und Schlüsse gezogen.

Auf die Erstellung eines russischen Sprachatlas wurde aber nicht nur von den marristischen Dialektologen hingearbeitet, sondern auch von anderen Sprachwissenschaftlern wie z. B. von Ušakov, Avanesov, Kuznecov. Diese waren bemüht, an die Arbeiten der Moskauer Dialektologischen Kommission anzuknüpfen, bzw. sie fortzusetzen. Darum widmeten sie sich dem eingehenden Studium der einzelnen russischen Mundarten. Die Ergebnisse der Kundfahrten, die von Avanesov 1939/1940 organisiert wurden, gaben die Grundlagen auch zu dem vorliegenden Atlas ab. Im Herbst 1939 wurde in Moskau ein weiteres (nicht marristisches) dialektologisches Zentrum gebildet, dessen Tätigkeit aber durch den Krieg stark beeinträchtigt wurde. Aber schon 1944 liefen die Arbeiten mit erneuten Kräften an. Es wurde ein neuer Fragebogen für die Vorarbeiten zum Sprachatlas zusammengestellt (Программа собирания сведений для составления диалектологического атласа

русского языка. Im weiteren: Programm). Dieser Fragebogen wurde erstmalig 1945 veröffentlicht und seither in vielen Auflagen herausgegeben. Aus dem früheren Fragebogen wurde nur der lexikalische Teil übernommen, doch wurde später auch dieser überarbeitet. Auf völlig neuen Grundlagen wurde die Phonetik und die Morphologie zusammengestellt. Auch dieses Programm hat seine Mängel (s. weiter unten!), die im Laufe der Arbeit zum Vorschein kamen. Darum konnten sie nicht mehr behoben werden, nichtsdestoweniger konnte das Programm im allgemeinen der gestellten Aufgabe gerecht werden. Das Programm behandelt die sprachlichen Erscheinungen als Elemente der sprachlichen Struktur.

Die Sammelarbeiten wurden auf 965 Forschungspunkten durchgeführt, von denen Belege aus 938 Ortschaften auf die Karten übertragen wurden.

Der 1957 erschienene Sprachatlas gliedert sich in zwei Teile: er besteht aus einem 1100 Seiten starken Erläuterungsband und aus dem Kartenwerk. Hier muß die große Bedeutung der Erläuterungen hervorgehoben werden, ist es doch ein großes Verdienst des russischen Sprachatlas, daß er — abweichend von den meisten Sprachatlanten anderer Länder — in den methodologischen Darlegungen nicht nur die prinzipielle Problematik der Erstellung solcher Atlanten sehr eingehend erörtert, sondern dem Leser eine Beschreibung der wichtigsten kartographisch erfaßten Erscheinungen bietet und zugleich auch auf die möglichen Folgerungen und Lehren hinweist. Diese Abhandlung wurde von Avanesov verfaßt. Jeder Karte wurde ein ausführlicher Kommentar beigegeben, der aber nicht eine dialektologische Auswertung der betreffenden Karte anstrebt. Der russische Sprachatlas ist keinesfalls ein stummes Buch, das nur von einem engen Kreis der Eingeweihten entsprechend interpretiert werden kann.

3. Grundsätzliches. — Aus der umfangreichen und sehr bedeutenden Abhandlung Avanesovs über die prinzipiellen

Fragen der russischen Sprachgeographie sei hier nur folgendes hervorgehoben: die russische Dialektologie betont mit Nachdruck, daß die Sprache als System geprägt ist: »Die Sprache ist ein kompliziertes und unteilbares System, dessen Elemente sich in enger Beziehung zueinander entwickeln, sich gegenseitig bedingen, weshalb man sie voneinander isoliert, die eine von der anderen getrennt auch nicht richtig verstehen kann« (15). Dieser Grundsatz bedingt auch die Zielsetzung des Sprachatlas: »Dieser Atlas unternimmt den Versuch, die Vielseitigkeit der strukturellen Beziehungen zwischen den kartographisch zu erfassenden Varianten mit Hilfe verschiedener graphischer Mittel und Methoden auszuweisen, wobei — was die thematische Ausrichtung der Karten anbelangt — das Wesentliche vom Nebensächlichen gesondert wird« (16). Laut Avanesov unterscheidet sich der russische Sprachatlas gerade darin von den westeuropäischen Atlanten, vor allem aber vom Atlas von Gilliéron — Edmont (*Atlas linguistique de la France*. Paris 1902—1910). Tatsächlich enthält Gilliérons Atlas ein unbearbeitetes Material und bringt auch die Stichwörter in alphabetischer Anordnung. Der Benützer muß sich die Zusammenhänge selbst erarbeiten.

4. Forschungspunkte. — Der Atlas enthält die Belege von 938 Forschungspunkten. Auf durchschnittlich 225 km² entfällt ein Forschungspunkt und die gewählten Forschungspunkte sind voneinander etwa 10—12—15 km entfernt.

Im ersten Teil des MNyA (= Ungarischer Sprachatlas, USpA) entfällt je ein Forschungspunkt auf 279 km², im zweiten Teil aber auf 370 km². Im Atlas von Gilliéron — Edmont finden wir für ein Gebiet von 830 km², im Sprach- und Sachatlas Italiens und der Südschweiz von K. Jaberg — J. Jud (Zofingen, 1928—1940) für ein solches von 765 km² je einen Forschungspunkt. Für den russischen Sprachatlas wurde also ein sehr dichtes Netz von Forschungspunkten in Betracht gezogen. Ursprünglich wurde

im Untersuchungsgebiet für den vorliegenden Band an 965 Punkten gesammelt, doch mußten die Belege von 27 Forschungspunkten wegen der mangelhaften Sammelarbeit weggelassen werden. Vom Material der verbliebenen 938 Forschungspunkte wurden die Belege von 51 Ortschaften aufs neue gesammelt und gesichtet, weil den Redaktoren bezüglich der Zuverlässigkeit der ermittelten Unterlagen Zweifel aufkamen, oder aber weil in einzelnen Ortschaften die Sammelarbeit nicht abgeschlossen war, bzw. die Antworten Mängel aufwiesen.

5. Fragebogen und Abfrageung. — Bei der Zusammenstellung des Fragebogens war man bemüht, die Sammlung eines Materials zu ermöglichen, das es zuließ, die Verbreitung der einzelnen mundartlichen Erscheinungen abzustecken und dadurch den Bereich der einzelnen russischen Mundarten zu umreißen.

Nach Auffassung der Herausgeber sollte das gesammelte Material selbstverständlich auch die Beziehungen der Mundarten des Russischen (in der älteren Terminologie: Großrussischen) zu den übrigen ostslawischen Sprachen (Ukrainisch und Weißrussisch) erkennen lassen. Darauf verweisen folgende Fragen des Fragebogens: 1. Qualität des Phonems (r): ist es ein Explosivlaut oder eine Spirans. — 2. Welche Lautverbindung finden wir vor: ЫЙ oder ОЙ, ИЙ bzw. ЕЙ? — 3. Wie verhalten sich die Konsonanten vor (e) und (и); sind sie hart oder weich (palatalisiert)? — 4. Wie werden (д), (т), (р) ausgesprochen: hart oder weich (palatalisiert)? usw. (61).

Der Fragebogen soll aber — laut Avanesov — nicht nur die Wechselwirkung der russischen Mundarten, sondern auch den sprachlichen Einfluß der unter den Russen lebenden Nationalitäten, vor allem den der finnisch-ugrischen und türkischen Völker ausweisen. Auf die Beziehungen zur Sprache der nicht verwandten Völker (Mordwinen, Tscheremissen, Tschuwaschen, Udmurten, Syrjänen,

Tataren, Baschkiren usw.) verweisen u. a. folgende Lautmerkmale im Forschungsbereich des vorliegenden Atlas: mit mittlerer Zungenstellung gesprochenes (1) für (л); palatalisierte Aussprache von (c), (з), (т), des weiteren das sog. *Lispeln* (шепелявость) sowie *цеканье* (Aussprache mit [ts] und *дзеканье* (Aussprache mit [dz]) (61).

Bei der Zusammenstellung des Fragebogens war man darauf bedacht, die Merkmale der südlichen und nördlichen Dialektgruppe (наличие) des Russischen gleichermaßen in Betracht zu ziehen. Der Bogen enthält keine Frage, die nur für die (südlichen) *a*-Mundarten, oder aber bloß für die (nördlichen) *o*-Dialekte bezeichnend wäre.

Der Fragebogen enthält 294 Fragen. Auf den ersten Blick mag es scheinen, als wäre diese Zahl im Verhältnis zu den in anderen Sprachatlanten abgefragten 1500—3000 Wörtern gering. Die 294 Fragen betreffen jedoch die Untersuchung von 294 Erscheinungen (also nicht von ebensoviel Wörtern, bzw. grammatischen Formen). Die zur Untersuchung bestimmten Erscheinungen sind nämlich nicht in Stichwörter gegliedert. Somit unterscheidet sich der russische Fragebogen grundsätzlich von den Ermittlungsbögen der meisten Sprachatlanten, so auch von dem des ungarischen Atlas.

Der russische Sammler steht vor der Aufgabe, in der betreffenden Ortschaft die einzelnen mundartlichen Erscheinungen zu beobachten und diese vor allem mit Verwendung der im Fragebogen gegebenen Beispiele zu belegen. Die Anweisungen für den Sammler lassen aber auch die Möglichkeit offen, daß er außer den aufgezählten Wörtern auch andere Beispiele als Belege aufzeichnet. Fallweise aber wird die strikte Anweisung gegeben, der Sammler möge auf Grund des angeführten Beispiels Unterlagen ermitteln (62 und 64).

Diesem Fragebogen entsprechend sind auch die Karten von besonderer Ausführung. Im französischen Sprachatlas von Gilliéron—Edmont, und dementsprechend im Sprach- und Sachatlas Italiens und der Südschweiz von Jaberg—Jud, sowie in den

westeuropäischen Atlanten im allgemeinen enthalten die Karten die auf die einzelnen Stichwörter erhaltenen Antworten, d. h. sie veranschaulichen eine Spracherscheinung. Solche Karten finden sich auch im russischen Sprachatlas, wie z. B. einzelne Aussprachekarten, u. zw. Kte 42 (что = was; das), Kte 48 (давно = vor langer Zeit), Kte 52 (внук = Enkel), Kte 71 (высокий ~ высокий = hoch), Kte 73 (цвет ~ съвет ~ тьвет ~ квет = Farbe). Einzelne Spracherscheinungen werden des weiteren veranschaulicht auf den Karten 42, 48, 52, 53, 71—73, 78, 80, 81, 86—91, 93, 103, 135, 153, 165, 169, 170—172, 176—178. Außerdem finden sich mehrere Kartenblätter, die dieselbe phonetische oder grammatische Erscheinung an zwei oder drei Wörtern veranschaulichen (Kten 23—25, 57, 63, 67, 112). Es gibt auch Karten, die einen bestimmten Vokal eines Verbs darstellen (d. h. Fälle, wo es sich um dieselbe phonetische oder grammatische Stellung handelt, der Karte jedoch mehrere Formen des Verbs zugrundeliegen, wie z. B. den Karten 27—30, 36, 69).

Die meisten phonetischen und morphologischen Karten veranschaulichen jedoch auf Grund der Summierung zahlreicher Belege je eine sprachliche Erscheinung. So gibt es mitunter Fragen, die in 15 Teilfragen zergliedert sind. Dieses Prinzip geht auf Sobolevskij zurück, der sich dafür einsetzte, nicht isolierte Angaben, sondern *Spracherscheinungen* zu kartographieren.

Auch diese Art des Fragebogens hat Vor- und Nachteile. Als vorteilhaft erweist sich, daß man den Fragebogen im großen russischen Sprachgebiet überall gleicherweise verwenden kann. Hätte man sich für einen in Stichwörter gegliederten Fragebogen entschieden, wäre es notwendig gewesen, zur Untersuchung von phonetischen und morphologischen Fragen im ganzen Sprachgebiet bekannte und gebräuchliche Stichwörter auszuwählen, d. h. solche, die keine lexikalischen Varianten haben. Der Nachteil besteht darin, daß die Sammler die untersuchte Erscheinung nicht immer an Hand derselben Stichwörter

belegen. Somit können die Antworten ab und zu heterogen sein. Der Benützer kann somit nicht immer völlig überzeugt sein, daß die Belege die gesamte sprachliche Wirklichkeit darstellen, daß die zur Untersuchung bestimmte Erscheinung an den einzelnen Forschungspunkten tatsächlich in ähnlichem Maße verbreitet ist. Ein weiterer Nachteil dieser Methode ergibt sich daraus, daß der Sammler nicht nach dem *Begriff* fragt und dadurch die Varianten oft seiner Aufmerksamkeit entgehen. Nun ist aber für die heutigen Mundarten infolge der Wechselwirkung der einzelnen Mundarten und wegen des Einflusses der immer stärker vordringenden Umgangssprache eine große Zahl von Varianten charakteristisch. Das gemeinsame Vorhandensein von älteren und jüngeren Formen vermehrt ebenfalls die Zahl der Varianten.

Wie die Herausgeber anmerken, ist die Phonetik der am sorgfältigsten gearbeitete, am besten gegliederte Teil des Fragebogens. Auch die Morphologie bietet zahlreiche interessante Fragen. Für weniger gelungen hält Avanesov den Teil, der sich mit dem Wortschatz befaßt (und der mit einigen geringfügigen Abänderungen aus dem Fragebogen der marristischen Dialektologen übernommen wurde). Der Erläuterungsband setzt sich sehr eingehend mit den Mängeln und Unzulänglichkeiten des Fragebogens auseinander (62—63).

Der Fragebogen zum russischen Sprachatlas erforderte von den Sammlern großes Verantwortungsbewußtsein, viel Sorgfalt und Gewissenhaftigkeit. Diesen Erfordernissen wurden die Sammler im allgemeinen auch gerecht, doch erwähnt Avanesov, daß einige von ihnen bei der Sammlung der Belege nicht mit der erwünschten Umsicht verfahren. Es gab auch — zum Glück nur wenige — Sammler, die allzu schöne und zurechtgestutzte, der Wirklichkeit nicht entsprechende Angaben einreichten (78).

Wie weiter oben bereits erwähnt wurde, wird das Material nicht von fachkundigen

und auch in Befragung und Aufzeichnung routinierten Dialektologen gesammelt, sondern von Aspiranten und Hörern der Universitäten bzw. Hochschulen. Die Fehler, die ihnen bei der Sammelarbeit unterliefen, versuchte man durch Verlängerung der für die Sammelarbeit anberaumten Zeit zu verringern. Der Erläuterungsband spricht nicht über die Methode des Sammelns und ebensowenig finden sich darüber Aufschlüsse im Fragebogen bzw. in dem uns zugänglichen Programm. Dafür befaßt sich Avanesov in seinen *Очерки русской диалектологии* (Moskau 1949) ausführlich mit der Sammlungsmethode (252). Demnach wird das für den Atlas benötigte Material von zwei bis drei Sammlern in durchschnittlich vier bis sechs Tagen ermittelt. Und zwar wird es gesammelt, nicht aber erfragt, denn der Sammler soll das Material hauptsächlich durch passive Beobachtung ermitteln. Er darf nur dann aktive (offensichtlich aber nicht direkte) Fragen stellen, wenn die gesuchte grammatische Form bzw. phonetische Stellung im freien, ungezwungenen Gespräch nicht auftaucht (a. a. O., 256—258). Selbstverständlich hält auch Avanesov im Zusammenhang mit lexikalischen Fragen die direkte Fragestellung für zulässig: »was ist das, wie heißt das?« Aber selbst in solchen Fällen hält er das ungezwungene Gespräch für eine geeignetere Methode (ebd.). So haben auch die Sammler des von P. Gardette redigierten Sprachatlas des Französischen in der Umgebung von Lyon (*Atlas linguistique et ethnographique de Lyonnais*. Lyon 1950—1952) das Material auf Grund ungezwungener freier Gespräche über den zu ermittelnden Gegenstand gesammelt.

Zweifellos scheint das die geeignetste Methode zu sein, nur fragt es sich, ob die angewandte Zeit die entsprechenden Früchte erbringt. Wenn der Sammler mit den Gewährsleuten ein einziges Gespräch führt und an sie keine Fragen stellt, muß er an einem Ort viel Zeit verbringen und so bleibt ihm nicht ausreichend Zeit, mehrere Gewährsleute auf-

zusuchen. Nun hält es aber auch Avanesov für nötig, mehrere Gewährsleute ins Gespräch zu ziehen. Darum scheint es eine vorteilhaftere Praxis zu sein, daß die Herausgeber des Sprachatlas die Erscheinungen nach Stichwörtern gliedern und die Sammler nach den Stichwörtern aktive, jedoch indirekte Fragen stellen.

Im Zusammenhang mit der Einschätzung der von den Sammlern geleisteten Arbeit berichtet Avanesov auch darüber, welche Schwierigkeiten der Redaktor des öfteren mit den Aufzeichnungen und nur halbwegs vermerkten Antworten der weniger sorgfältig arbeitenden Sammler hatten. Darum mußte das in 27 Ortschaften gesammelte Material verworfen und in 51 Ortschaften aufs neue gesammelt werden. Über die Kontrolle im gesamten in diesem Bande erfaßten Gebiet äußert sich Avanesov nicht. Immerhin hat man den Eindruck, daß es ratsam gewesen wäre, die als zweifelhaft erscheinenden Angaben an Ort und Stelle zu kontrollieren. Diese Kontrolle hätte selbstverständlich die Fertigstellung des Atlas wesentlich hinausgeschoben, jedoch die Zuverlässigkeit der Angaben beträchtlich gesteigert. Es wäre für den Benutzer beruhigender gewesen, daß die aus ihrer Umgebung hervorstechenden und doch nicht isolierten Belege auf ihre Glaubwürdigkeit hin kontrolliert wurden. Wo die Antworten nicht zuverlässig waren, ließen die Herausgeber den betreffenden Forschungspunkt leer, oder aber verwiesen im entsprechenden Kommentar darauf, daß die Belege an den fraglichen Forschungspunkten nicht zuverlässig zu sein scheinen und darum nur mit Vorbehalt zu verwenden seien (82).

6. Lautschrift. — Die Grundsätze der Lautschrift ergeben sich aus den Voraussetzungen. Hunderte (und künftig vielleicht Tausende) von Mitarbeitern, darunter vielhundert Studenten können nicht die phonetischen Feinheiten der russischen Mundarten wiedergeben. Die Umschrift hätte sich bei einer so vielzähligen Sammelgarde nicht abstimmen

lassen, wenn man nach der Bezeichnung und Unterscheidung der feinsten Unterschiede dergetrachtet hätte.

Avanesov faßt die Grundsätze der Lautschrift wie folgt zusammen: »Darin (nämlich im Programm) ist nicht die Aufgabe gestellt, daß der Atlas dem Leser eine erschöpfende Beschreibung der russischen Mundarten bietet: vielmehr bestand das Ziel nur darin, die sprachlichen Unterschiede der Mundarten festzuhalten, die wesentlich sind im Hinblick auf die Einteilung der Mundarten, auf das Studium der Geschichte des Russischen, ferner, um auch einen weiteren Kreis von Interessenten das Studium dieser Probleme zu ermöglichen. Darum mußte diese Lautschrift möglichst einfach, auch für einen weiteren Kreis von Interessenten verständlich und für die Praxis geeignet sein« (66).

7. Die kartographisch erfaßten Erscheinungen. — Die Herausgeber, R. I. Avanesov und V. G. Orlova, haben aus dem gesammelten Material nicht alles kartographisch dargestellt. Im Erläuterungsband führen sie auf S. 96—100 ausführlich an, in welchen Fällen sie von der kartographischen Erfassung absehen mußten. Wir wollen hier einige dieser Gründe erwähnen. So z. B. wurde von der kartographischen Veranschaulichung abgesehen, wenn die Zahl der für eine Erscheinung gesammelten Beispiele allzu gering war, oder aber, wenn eine sprachliche Erscheinung wohl durch Beispiele von einem jeden Forschungspunkt belegt, jedoch das betreffende Beispiel (Wort) von Belegort zu Belegort verschieden war (97).

Auf den Karten kann man folgende Erscheinungen studieren:

A) *Phonetik*. — Die Qualität des Vokals in der Silbe vor dem Träger des Wortakzents (oder in der zweiten Silbe vor dem Tonträger: Kte 1, 2, 10, 4—6, 9, 11); der Vokal nach dem Wortakzent (Kte 12—14); der Vokalismus der Haupttonsilbe (Kte 15—23); mit dem morphologischen System zusammenhängende Probleme des

Vokalismus (Kte 25—38); die Entsprechungen einzelner Phoneme im Konsonantismus: [r] oder [ɣ] (Kte 38), [ɪ] und [ʊ] (Kte 40), die stimmhaften oder stimmlosen Sibilanten (Kten 41, 43); [ʃ], [ʃ'] und ihre Entsprechungen (Kte 45); die Lautung von чro (Kte 47); die Konsonanten in verschiedenen Stellungen (Kte 39, 46, 47, 55), z. B. die stimmhaften Konsonanten im Auslaut sowie die Problematik der palatalisierten bzw. nicht palatalisierten Konsonanten (Kte 56—65); konsonantische Wortgruppen (Kte 68—70). Zahlreiche lexikalische und morphologische, des weiteren phonetische Fragen werden durch die Lautung einzelner Wörter veranschaulicht: высокий und високый; цвет, твет, съвет u. dgl. (Kte 71—73).

B) *Morphologie*. — Die Flexion der Substantiva wird veranschaulicht auf den Karten 94—115, unter denen wiederum mehrere die Belege eines Wortes (oder die von morphologisch völlig übereinstimmenden 2—3 Wörtern) mitteilen: крестьянин 'Bauer' (Kte 106), деревня 'Dorf' (Kte 107), лошадь 'Pferd' (Kte 108), мать 'Mutter' und дочь 'Tochter' (Kte 109) usw. — Den Problemen der Adjektiva sind die Karten 116—128, denen der Pronomina die Karten 129—140 gewidmet. Die Probleme der Verba finden wir auf den Karten 141—166, die der Wortbildung und der Betonung auf den Karten 167—174.

C) Die den syntaktischen Problemen gewidmeten Karten veranschaulichen vor allem die präpositionalen Fügungen (Kte 175—181).

Mehrere von den bisher erwähnten phonetischen und morphologischen Karten enthalten auch lexikalisches Material, doch sind vor allem die Karten 183—241 lexikalisch ausgerichtet.

Ob die kartographisch festgehaltenen Erscheinungen alle wichtigen Fragen der russischen Mundarten erfassen, ob in das sprachliche Material, das der kartographischen Veranschaulichung zugrunde liegt, auch alle wichtigen Einzelheiten der fraglichen Erscheinungen einbezogen sind,

könnte man nur auf Grund der eingehenden Kenntnis der russischen Mundarten entscheiden. Trotzdem gelangt man zu dem Schluß, daß die Karten auf Grund eines umfangreichen sprachlichen Materials zusammengestellt wurden, so daß die auf ihnen sichtbaren Verallgemeinerungen reell und zuverlässig sein dürften.

Dies zu betonen, ist auch darum wichtig, weil — wie bereits erwähnt — unter den Karten des russischen Sprachatlas nur wenige Wortkarten vorliegen. Die Mehrzahl der Karten bietet eine Summierung der einzelnen Erscheinungen. Somit erhält der Benützer nicht das sprachliche Rohmaterial, sondern die summarische Zusammenfassung der Belege. Die Wortkarten teilen selbstverständlich nur die Namen einzelner Sachen, Pflanzen usw., bzw. die lexikalischen Varianten eines Begriffes mit. Demnach stehen diese Karten denen des Deutschen Sprachatlas von Wenker—Wrede nahe, denn auch diese zeigen nicht die einzelnen sprachlichen Angaben auf, sondern enthalten die Zusammenfassung von phonetischen und morphologischen Erscheinungen, wie sich diese auf Grund von Beispielsätzen ermitteln ließen.

8. Vergleichende Karten.

— Die Siedlungsgeschichte des kartographisch erfaßten Gebietes bietet manche Erklärung für die oft launenhaft scheinende Kette der Isoglossen. Im Erläuterungsband erörtert Avanesov ausführlich die Folgerungen, die sich auf Grund der Isoglossenkarten ergeben. Hier seien nur seine wichtigsten Feststellungen angeführt:

Im 10. Jahrhundert siedelten ostslawische Stämme (Wjatizen und Kriwizen) nur im südwestlichen Winkel des kartographierten Gebietes, d. h. etwa in einem Viertel der hier erfaßten Gesamtfläche, die übrigen Teile waren von anderssprachigen Stämmen bevölkert. Erst später, zur Zeit des aufkommenden Lehnswesens breitete sich die Herrschaft der Russen über das ganze Gebiet aus, und die russische Bevölkerung drang hier nach Nordosten

vor. In den unter die russische Herrschaft nach und nach einbezogenen Gebieten lebten die Russen mit Angehörigen anderer Völker, die allmählich assimiliert wurden. 1462 stand nur mehr der Osten (etwa 30% des Untersuchungsgebiets) nicht unter russischer Oberhoheit. Damals bewohnten Mordwinen, Tschuwaschen, Tscheremissen und Tataren diese Landstriche und die erwähnten Völkerschaften blieben auch später hier. Erst im 16. Jahrhundert, zur Zeit des Zaren Iwan wurde das ganze Gebiet im russischen Staat vereinigt.

Die Vermengung der Nachfahren der Wjatizen und Kriwizen in den frühfeudalen staatlich-gesellschaftlichen Formationen, die Vereinigung der einzelnen feudalen Fürstentümer im russischen Staatswesen führte eine Mischung verschiedener, jedoch miteinander verwandter altrussischer Mundarten herbei. Zugleich aber vermischte sich auch die Sprache der in diesem Gebiet siedelnden nicht-russischen Völker mit dem Russischen, bzw. es kam zur wechselseitigen Beeinflussung der einzelnen Sprachen. Die Verbreitungsgrenzen der einzelnen sprachlichen Erscheinungen ergeben im Arbeitsgebiet nicht immer ununterbrochene Linien, sondern die Isoglossen bilden oft Inseln. Die Verbreitungsgrenzen der Erscheinungen ergeben zu meist in den später russifizierten Gebieten, d. h. im Nordosten, zusammenhängende Linien. So verhält es sich z. B. mit der *a*- und *o*-Lautung in der ersten Silbe vor dem Silberträger nach den doppelwertigen harten (aber palatalisierbaren) und postpalatalen Konsonanten (Kte 1), mit dem tontragenden Vokal im Auslaut des Nom. Pl. der Possessivpronomina: моѣ 'mein', твоѣ 'dein'.

Im Untersuchungsgebiet sticht die südwestliche Grenzlinie auf vielen Karten hervor. Das südwestliche Gebiet ist durch den Komplex einer Reihe von sprachlichen (phonetischen, morphologischen und lexikalischen) Erscheinungen gekennzeichnet. Zugleich zeigt sich dies auch im Phonenbestand einzelner Wörter. Wir können auch einige sprachliche Beispiele erwähnen.

So ist für dieses Gebiet die spirantische Lautung des Phonems (r) kennzeichnend (γ); мене, тебе, себе in der Funktion des Dativs und Akkusativs; des weiteren die Formen мать — матерю, дочь — дочерю (Isoglossenkarte 2); die palatalisierte Lautung des (r), also (r') in der 3. Pers. Sg. und Pl. der Verba.

Untersuchen wir die Verbreitungslinie der erwähnten (sowie anderer) Erscheinungen und vergleichen wir sie mit den Grenzen der feudalen Fürstentümer im 14—15. Jahrhundert, so stoßen wir auf einen überraschenden Zusammenfall. Nach dem Zeugnis zahlreicher Karten ist das südwestliche Gebiet, das ehemalige Fürstentum Rjasansk, scharf getrennt von dem Gebiet Rostow-Susdal (wo auch Moskau liegt). Die historischen Karten geben auch die Grenzen anderer Fürstentümer an, die jedoch mit den Isoglossen nicht zusammenfallen. Immerhin ist es interessant, daß die Verbreitungsgrenzen der sprachlichen Erscheinungen eher mit dem Gebiet der feudalen Fürstentümer als mit den Grenzen der alten Stammsiedlungsgebiete zusammenfallen.

Die Isoglossen vermitteln auch von der Verbreitung bisher bekannter mundartlicher Erscheinungen ein anschauliches Bild. Zugleich aber haben die Karten auch zahlreiche, bislang unbekannte mundartliche Erscheinungen erschlossen. So lassen die Isoglossen erkennen, daß in einem ziemlich großen zusammenhängenden Gebiet (e) nicht zu (o) wird. Es zeigt sich auch, daß in einem ziemlich großen Gebiet die assimilierende — dissimilierende ja-Lautung (яканье) verbreitet ist und nicht die sog. starke ja-Lautung, wie bisher angenommen wurde. (Über die Begriffe vgl. P. S. Kuznesov, *Русская диалектология*. Moskau 1954, 46—47; Avanesov, a. a. O., 77—86). Es zeigen sich auch Erscheinungen, wie z. B. geschlossenes (δ) oder (oy) statt eines (o), die über ein viel größeres Gebiet verbreitet sind, als bisher angenommen wurde (115).

Eine neue, bislang unbekannte Erscheinung ist z. B. der Diphthong (eu) an-

statt eines (e) (116). Hinsichtlich der Konsonanten kann man z. B. auf Grund der Karten die Verbreitung der (ц)-Lautung, des gelispelten (c'), (з) sowie die spirantische Lautung von (r'), (д') feststellen.

Die Isoglossenkarten erleichtern auch die Lösung zahlreicher Probleme, die die inneren Gesetzmäßigkeiten der Sprachentwicklung, bzw. die allgemeine Sprachwissenschaft betreffen.

Die vergleichenden Karten sind »Kombinationskarten«: sie veranschaulichen nicht die Verbreitung einzelner sprachlicher Erscheinungen (denen die Einzelkarten gewidmet sind), sondern die Zusammenhänge der territorialen Verbreitung der einzelnen Erscheinungen mit anderen. Sie zeigen also den Zusammenfall von phonetischen Erscheinungen oder aber den Zusammenfall einer phonetischen und einiger morphologischen oder lexikalischen Erscheinungen auf. Aus diesen Isoglossenkarten wird ersichtlich, daß auch zwischen den verschiedenen phonetischen und morphologischen oder lexikalischen Erscheinungen Zusammenhänge bestehen.

Isoglossenkarte 1 verbindet drei Erscheinungen: r oder γ (außerhalb der Isoglosse: r, innerhalb: γ); 2. die unbetonte Endung der Feminina und Neutra im Genitiv, Dativ und Akkusativ der Substantiva; 3. die Lautung von вышня 'Weichsel, Sauerkirsche'. Isoglossenkarte 2 verbindet die Verbreitung folgender Erscheinungen: 1. Die Lautform свекры von свекор 'Schwiegervater' im Nom. Sg.; 2. die Formen мене, тебе, себе in Genitiv- und Akkusativfunktion; 3. die Formen мать — матерю, дочь — дочерю im Nom. und Akk. Sg.; 4. die stammbetonten femininen Adjektiva bei Neutra im Nom. Sg.; 5. (r) und (r') in der 3. Pers. Sg. und Pl. der Verba, innerhalb der Isoglosse (r'), außerhalb: (r).

9. Mitteilung der Belege.

Die Grundkarten sind sehr gut gelungen. Die eingetragenen größeren Flüsse und Städte erleichtern die Orientierung.

Der russische Sprachatlas teilt die Belege nicht mit, sondern er verwendet nur Zeichen zur Veranschaulichung. Die Veranschaulichungsmethode ist einfach und klar, die Karten sind übersichtlich, sogar wenn die sprachlichen Verhältnisse kompliziert sind. Auf manchen Karten werden farbige Zeichen verwendet, um die Übersicht zu erleichtern.

Es sei aber gestattet, hier die Meinung auszudrücken, daß diese Art der Mitteilung — wie auch bei Wenker oder im neuen polnischen Sprachatlas — in dem gleichen Maße wie sie die Handhabung des Atlas erleichtert, auch dessen Material schmälert. Es werden nämlich immer nur einige Züge hervorgehoben. Die Veranschaulichung bedeutet aber zugleich die Interpretierung der Belege. Wenn nun der Atlas die Belege nicht aufzeigt, sondern nur veranschaulicht, so erhält der Benutzer nur das vom Redaktor gebotene Bild, selbst wenn diese Veranschaulichung mit der möglichst besten technischen Lösung (im Punktverfahren) erfolgt, wie das im russischen Sprachatlas der Fall ist. Diese Methode ermöglicht aber dem Leser keine unmittelbare Untersuchung der Einzelercheinungen. So können wir z. B. an Hand des russischen Sprachatlas die Schwankungen und das Aufeinanderstoßen verschiedener Formen nicht untersuchen. Der russische Sprachatlas vermittelt — z. B. im Gegensatz zum wallonischen Atlas — keine Sammlungsbelege. Er weist die sprachlichen Formen in den Kommentaren nur dann aus, wenn es der Redaktor für nötig hält.

10. Kommentare. — Jede Karte ist mit einem Kommentar versehen. Die Kommentare enthalten aber nicht die dialektologische Auswertung der einzelnen Kartenblätter, sondern die verschiedenen Erläuterungen der Herausgeber.

Die Kommentare gliedern sich in einen allgemeinen und in einen besonderen Teil. Der allgemeine Teil gibt darüber Aufschluß, auf Grund welcher Frage oder Fragen des Programms die Karte zusam-

mengestellt wurde. Danach wird das sprachwissenschaftliche Thema der Karte umrissen, wenn dies auf den ersten Blick aus der Karte nicht ersichtlich ist. Nunmehr folgen die Bemerkungen über die angewandte Methode der Veranschaulichung. Wurden z. B. die den Angaben nahestehenden Varianten von den Redaktoren nicht mit besonderen Zeichen versehen, oder werden nur einzelne Seiten der sprachlichen Erscheinungen aufgezeigt, d. h. nur das eine Merkmal der untersuchten sprachlichen Form, so wurde dieser Umstand in den Anmerkungen erwähnt. Der andere Teil der Kommentare teilt sprachliche Angaben mit — sofern es die Herausgeber für notwendig erachten —, bzw. er macht auf die Mängel der einzelnen Angaben oder darauf aufmerksam, daß sich die an einem Forschungspunkt aufgezeichneten Belege widersprechen. Der zweite Teil der Anmerkungen enthält des weiteren auch eine Reihe von Hinweisen auf die Angaben anderer Karten.

11. Zusammenfassend läßt sich folgendes sagen:

Der russische Sprachatlas ist ein Werk von großer Bedeutung. Selbst wenn wir einigen praktischen Lösungen nicht vorbehaltlos beipflichten können, müssen wir folgendes anerkennen:

Die prinzipiellen Fragen der Erstellung des Atlas wurden sehr gründlich gearbeitet. Der Atlas verwertet vieles aus den Lehren der bisherigen einschlägigen Literatur, nimmt aber keineswegs alles ohne Kritik an. So z. B. wird der Grundsatz der streng impressionistischen Aufzeichnung verworfen, das Prinzip, daß der Atlas nur das Zufällige, die fallweise verlauteten *parole*-Fakten kartieren soll. Der russische Sprachatlas erfaßt und kartiert das Allgemeine, das Gesetzmäßige. Darum hält er beim Sammeln der Belege viele passive Beobachtungen für notwendig. Der russische Sprachatlas geht davon aus, daß die sprachlichen Erscheinungen im System der Sprache ihren Platz haben, und daß man auch die mundartlichen

Verschiedenheiten im Spiegel des gesamten sprachlichen Systems betrachten müsse.

Die Herausgeber machen den Leser in der einleitenden Abhandlung mit allen theoretischen und sprachlichen Problemen des Atlas bekannt. Hat der Benützer die umfangreiche Einleitung aufmerksam studiert, wird er die Karte ohne Schwierigkeit verstehen.

Die sowjetischen Sprachwissenschaftler sind der Auffassung, daß der Sprachatlas das von ihm erfaßte Material nicht nur als Quelle dem Leser darbieten dürfte. Der Benützer des russischen Sprachatlas erhält das Material in erläuterter, von den Redaktoren interpretierter Form. Zugleich zeigen die Herausgeber die Zusammenhänge zwischen den einzelnen sprachlichen Erscheinungen auf. In dieser Hinsicht sind die Isoglossenkarten besonders interessant. Das Verständnis der sprachlichen Karten wird durch die historischen Hilfskarten erleichtert.*

J. Végh

Fónagy, I.: A metafora a fonetikai műnyelvben. Adatok a tudományos gondolkodás fejlődésének történetéhez [-La métaphore dans la terminologie phonétique. Contribution à l'histoire de l'évolution de la pensée scientifique]. Akadémiai Kiadó, Budapest 1963. 67 pp. = Nyelvtudományi értekezések 37.**

Ainsi que le laissent à penser le titre et le sous-titre, l'étude d'I. Fónagy peut compter sur l'intérêt d'un grand nombre de spécialistes, car elle rend service non seulement dans les diverses branches de la

linguistique mais aussi, en dehors de la linguistique, aux chercheurs d'autres spécialités.

Les chercheurs travaillant dans le domaine de la phonétique et de l'acoustique trouveront une synthèse complète des expressions employées métaphoriquement dans la description et la caractérisation des divers sons. La présentation de cette riche documentation est intéressante aussi du point de vue de l'histoire des sciences: elle donne une image de l'évolution de la terminologie phonétique, c'est-à-dire que l'exposé esquisse les contours des principales étapes de l'histoire de cette branche scientifique au passé très riche. Les adeptes de la sémantique trouveront dans les exemples de mots figurant dans les métaphores une quantité de données relatives aux changements sémantiques par complication basés sur le phénomène de la synesthésie. Les relations entre les divers domaines des sens, les constatations, que fait l'auteur sur la direction de transfert, sont riches en enseignements pour le psychologue même. Les parties les plus importantes du point de vue du contenu, et qui sont en même temps les plus originales (celles où l'auteur analyse la réflexion qui a recours à l'emploi métaphorique du mot comme précédant et préparant la réflexion conceptuelle basée sur l'abstraction) sont également intéressantes pour le linguiste, le psychologue, et même le philosophe et le sociologue s'occupant des lois générales de l'élaboration et du développement de la pensée humaine.

Cette énumération effleure déjà le sujet des divers chapitres de l'étude, dont nous résumerons dans ce qui suit, les idées principales.

Le premier chapitre présente les métaphores que l'on trouve dans des travaux de grammaire. Dans la description de certains phonèmes et de certaines propriétés phonétiques, l'usage métaphorique de certains mots présente une grande homogénéité à diverses époques, en ce qui concerne les phonèmes de langues différentes. Parmi les voyelles par exemple les mots signifiant

* Beim Studium des russischen Sprachatlas war mir Kollege L. Kiss mit der Erläuterung der mir weniger bekannten Erscheinungen der russischen Mundarten behilflich, wofür ihm hier herzlich gedankt sei. — *J. V.*

**Edition allemande: *Die Metaphern in der Phonetik. Ein Beitrag zur Entwicklungsgeschichte des wissenschaftlichen Denkens.* Mouton & Co., The Hague 1963. 134 pp. — *Ianua Linguarum. Series minor, Nr. XXV.*

'clair' — 'obscur', 'aigu' — 'sourd', 'mince' — 'gros', 'haut' — 'profond', 'féminin' — 'viril', 'faible' — 'fort', 'fin' — 'grossier' — pour ne mentionner que les plus importants —, et parmi les consonnes les mots signifiant 'tendre' — 'dur', 'léger' — 'lourd', 'net' — 'vague', 'liquide', 'mouillé' etc. ont un usage général, et la base de leur sens univoque ne relève pas d'une simple convention. L'auteur ne passe d'ailleurs pas non plus sous silence les données contradictoires. L'agencement des matériaux se fait d'après les voyelles et les consonnes et, à l'intérieur de ces deux divisions, à la base des expressions métaphoriques. Par endroits les points de vue continuent à s'entrecroiser. Les exemples portent sur les grammairiens et par suite les langues sanscrite, grecque, roumaine, arabe, langues européennes modernes (dont le hongrois), le chinois, le japonais et d'autres encore, englobant des milliers d'années. L'agencement de ces exemples n'est pas basé sur des points de vue historiques ou linguistiques: l'auteur prend pour point de départ la signification des métaphores. L'expression utilisée métaphoriquement n'est pas toujours traduite dans la ou les langues correspondantes concrètes. Les inconséquences de moindre importance peuvent être corrigées et les exigences éventuelles portant sur des possibilités d'agencement différentes peuvent être en partie satisfaites à l'aide de la table analytique de l'ouvrage.

Nous trouvons des métaphores analogues à celles des grammairiens dans des études phonétiques, rhétoriques, poétiques, esthétiques, dans la symbolique phonétique des langues primitives, la prise de position des enfants et des adultes non-initiés à l'égard des divers sons. C'est là l'objet du deuxième chapitre qui est bref.

Le sujet du chapitre suivant est l'explication du sens, c'est-à-dire de l'origine, du caractère et de la direction des métaphores. Les métaphores utilisées pour caractériser les sons se rapportent au fond à l'effet esthétique des sons. Leur base est d'une part l'effet causé par les sons perçus d'autre part l'expérience kinesthésique

allant de pair avec la formation du son. Étant donné que cette dernière est moins consciente, nous avons tendance à attribuer à l'expérience de la perception un rôle de premier plan, alors que l'expérience proprioceptive (ou qui correspond à notre activité propre) du fonctionnement des organes phonateurs donne l'explication d'un plus grand nombre de métaphores. C'est ce que prouve le témoignage unanime, et qui correspond en gros à celui des personnes qui entendent, des individus nés sourds et ayant appris à parler. L'auteur fait également mention des cas difficiles à expliquer. Nous pouvons répondre grâce au principe qu'il expose plus loin, à l'une des questions qu'il pose et qui est relative à l'activité du muscle laryngien pendant la formation de la sonorité: on néglige l'importance de cette activité musculaire à cause de l'état peu développé de la perception intéroceptive (ou qui nous informe du mouvement de nos organes internes), c'est pourquoi la formation des sonores ne compte pas pour une difficulté. Dans ce groupe de questions, il ne serait pas superflu d'examiner le rapport réciproque de l'image écrite des sons, c'est-à-dire de la lettre, avec l'expression métaphorique que trahit la transcription du son (par exemple le dessin plus ou moins fin, plus ou moins petit de l'i); autrement dit, il faudrait savoir dans quelle mesure la lettre écrite est la base de l'usage du mot, ou dans quelle mesure la qualité du son, la phase d'articulation ont constitué la base de la lettre écrite. Un examen de ce genre sur l'écriture en lettres latines, ou plus exactement sur ses antécédents historiques, donnerait un résultat positif. — Le chapitre touche également des questions d'ordre psychologique, comme le problème encore irrésolu des rapports entre les centres auditifs et visuels, et en outre, en examinant la direction des métaphores, le rôle primaire du sens du toucher, qui peut être rapproché de l'impulsion atavique du cramponnement. „Lorsque nous transposons dans la sphère du toucher, à l'aide des mots, les phénomènes perçus avec d'autres

organes des sens, ou des corrélations reconstruites avec notre raison, nous traduisons nos expériences nouvelles dans le langage de nos rapports les plus ataviques avec la nature, le monde extérieur" . . . dit l'auteur en dernière analyse (39).

Le dernier chapitre traite des fonctions de la métaphore. Il convient d'établir une différence entre la métaphore vivante, réelle, et la métaphore neutralisée, formelle. Dans notre travail phonétique, la fonction primitive de la métaphore consistait à désigner les propriétés des sons qui ne sont pas encore éclaircies scientifiquement, à exprimer les contenus imparfaitement consciente. Les grammairiens, les enfants en bas-âge, les narrateurs naïfs qui ne connaissent pas la phonation, se servent des métaphores d'une manière univoque, et ceci prouve que nous possédons des informations qui ne sont pas tout à fait éclaircies par notre conscience. L'excitation du son provoque certaines associations, la divergence spontanée se manifestant dans les excitations primaires mène à l'usage métaphorique des mots. La réflexion métaphorique se déroule dans la sphère pré- et inconsciente, et constitue, en tant que rêverie dirigée, un passage de l'association d'idées spontanée à l'idéation consciente basée sur la concentration sélective. La métaphore phonétique saisit donc les phénomènes sensoriels par un détour. Il est plus facile de les caractériser par une expression imagée que de les rendre d'une façon consciente, de les analyser scientifiquement. Les propriétés pouvant être perçues par les sons articulés et la phonation sont difficilement idéables, d'une part à cause de l'état relativement moins développé de la perception interne, d'autre part, et surtout, par suite de la fonction du langage: notre attention se porte sur les objets désignés, non pas sur les signes. — L'usage des métaphores dans l'histoire de la phonétique a précédé la description scientifique, il a permis une organisation provisoire des expériences, il a facilité la connaissance plus profonde, et plus tard l'analyse scientifique de la

propriété encore inconnue mais déjà nommée. Après la mise au point de la qualité désignée par l'expression métaphorique, la métaphore a perdu sa fonction primitive, mais nous continuons à nous en servir, — en premier lieu pour des raisons pédagogiques — comme d'un moyen d'expression neutre. — Dans l'histoire d'autres sciences aussi, on retrouve généralement la phase métaphorique, ainsi que la diminution progressive de l'utilisation de la métaphore dans sa fonction primitive, au stade de l'analyse scientifique des phénomènes.

L'auteur a étudié le sujet d'une façon variée et originale. D'autres auraient probablement procédé avec plus de fidélité aux principes et avec un esprit de conséquence plus grand dans l'agencement de la matière du premier chapitre, ils auraient peut-être souligné davantage le point de vue historique, ou auraient tenté de trouver un autre mode de classification. Un spécialiste de sémantique aurait peut-être donné davantage dans l'examen des expressions concrètes de certaines langues, en illustrant par quelques exemples au moins la voie de l'évolution sémantique de tel ou tel mot, la formation de l'usage métaphorique et son application plus large, sans le limiter aux phénomènes phonétiques. Certains lecteurs préféreraient peut-être voir à l'intérieur des divers chapitres des subdivisions plus expressives que la division décimale. Dans les détails, il aurait donc été possible de satisfaire à plus d'exigences et l'auteur aurait également pu choisir une solution plus pratique en ce qui concerne la composition de l'ouvrage. Nous croyons cependant que, pour ce qui est de l'essentiel de cette étude, c'est-à-dire les conclusions pouvant être tirées de l'emploi des expressions métaphoriques, et surtout les conclusions relatives à l'histoire des sciences et à la psychologie de la réflexion, Fónagy se montre excellent. La connaissance sérieuse que l'auteur a de son sujet, assure à l'ouvrage une base solide, et sa largeur de vue va de pair avec la bonne orientation imprimée au développement de ses idées d'ailleurs fort originales.

Dans le domaine de la pensée et de la langue, l'évolution du concret vers l'abstrait n'avait pu être saisie jusqu'à présent que dans les éléments ayant trait au contenu. I. Fónagy va plus loin: dans l'analyse du procès mental utilisant les moyens métaphoriques puis les dépassant, il caractérise des degrés d'évolution qui ne se distinguent pas seulement dans des éléments portant sur le contenu, mais qui représentent aussi un niveau différent en ce qui concerne l'évolution de la forme du processus. C'est là ce qui fait selon nous, le mérite essentiel de son travail.

Edit Herendorf

Moles, A. A.: Théorie de l'information et perception esthétique. Flammarion, Paris 1958. 221 pp.

The author is a telecommunications engineer, a psychologist and an aesthetician of music. His wide erudition in these fields has enabled him to accomplish the task indicated in the title.

The first chapter of his book is devoted to the clear and creative analysis of the *information theory* in general (pp. 15—62). His examples, pertinent and witty as they are, often require independent investigations thus, for instance, the information-theoretical analysis of the concert programs (pp. 35—39); the quantitative parallelism of linguistic and musical information (p. 42); the analysis of the amount of information of the various systems of writing (pp. 49—50); the definition of the transition probability by the aid of French texts in which 10, 20 . . . 50 per cent of the letters are missing (pp. 51—55).

In the chapter on *forms and structures* (pp. 63—81) he analyses the primary elements of the message, applies the information theory to the psychology of perception, lending further impetus to its development. He proceeds from the fact that during one primary time unit, i.e.

during a „simultaneous” total perception („épaisseur de présent” as he puts it very appropriately) a person can grasp only a certain, definite amount of information. If the information of the utterance is higher than this, perception assumes an „explorative”, palpable character. The perceiver, relying on his previous experience, tries to find structures (units consisting of elements linked up by greater transition probability). Hence Moles determines the inner coherence of the phenomena, the notion of *form*, by means of an autocorrelation function (pp. 71 ff.). The mean value of the product is 0 in the case of an entirely unsystematic phenomenon, and increases up to 1 with the increase of the degree of its regularity. The perception of „form” (structures, patterns) is based on previous experience. The most rudimentary time-pattern is periodicity. This gives the possibility of developing a metrics founded on information theory.

The author has so far examined elementary units under the ideal conditions of communication. In reality, however, every information-conveying channel is „noisy”. The concept of „noise” is defined as to render it applicable outside telecommunication technique, in the field of perception and of aesthetics. Any sign — from the angle of the sender and of the receiver — is distinguished by its intentionality from the random signals, i.e. noise (p. 84). The intentional signal is organized and more or less redundant. The higher autocorrelation makes it possible to distinguish the significant sign, even in respect of form, from the noise whose autocorrelation is hardly above 0 (cf. pp. 88, 91, 105). The dialectics of the sign vs. noise dichotomy or, in aesthetics the opposition of form vs. background, is subordinate to the thermodynamic law of order vs. disorder. Since noise cannot be eliminated entirely, the recognizability of the phenomena is not unlimited (p. 91). Moles establishes two correlations of uncertainty which indicate upper limits to the amount of information (pp. 90—94). The inten-

tional sign, owing to its organization, cannot be masked even by noise of considerably higher intensity but unorganized (pp. 94—95). Nevertheless, the number of elements which can be distinguished is practically, on account of the permanent noise, considerably smaller than suggested by psychophysical experiments (pp. 98).

At the end of the chapter on the *role of noise* and on the *uncertainty factors of perception* (Unbestimmtheitsrelationen), the author examines the effect of the organization of the sign upon the receiver, approaching thereby the concepts of *learning* and *symbol* through information theory. In learning, by the gradual realization of the structure of the signs, the receiver perceives the signs on the basis of any representative element of a sign complex consisting of n elements. The representative element becomes the symbol of the complex (pp. 101—104). This mechanism is well known to the phonologist and the acoustician studying the perception of speech sounds. The perception of the individual speech sounds, of duration, stress and pitch depends on a whole complex of features and not on a single acoustic feature. The listener, however, soon learns how the acoustic pattern corresponding to /k/ or to the stressed syllable varies within the phonetic context, and by a well chosen acoustic feature he recognizes the phoneme, the stressed syllable even though some of the characteristic features are blurred by the noise, if for instance the explosive noise of the /k/ cannot be heard or the emphasised syllable happens to be pronounced less loud than the others.

In Chapter IV. the author outlines the *micro- and macrostructure of music*, the contours of a new harmonics based on information theory (pp. 108—128).

Chapter V. (pp. 129—170) contains the most essential and most original part of the book. He proceeds from the undoubtedly correct yet striking statement that one and the same concrete utterance contains a whole set of superimposed utterances (p. 133). A typewritten page offering an

evocative poem to the reader may be a linguistic document for the historian, a complex of lines made up of letters of a certain type for the typographer, a set of black lines and dots in the eye of a small child and so on. Each receiver interprets the utterance in a different way, in compliance with his knowledge, his approach.

Differentiating the concepts of information theory, Moles distinguishes two types of information: *semantic* and *aesthetic*, and two basically different approaches: to any kind of human communication: the semantic and the aesthetic approach (pp. 133 ff). Semantic information is contained in security measures against fire, in the programs given to electronic calculators, in technical manuals, in military commands; aesthetic information is contained in most works of art, in music as against language. Semantic utterances are directed toward the outer world, are meant to elicit certain actions, are expedient and are subject to laws of logic. Aesthetic utterances reflect the internal state, elicit emotions, are not expedient and have no practical function. From another angle: the score imparts semantic information whereas the music played form that score gives aesthetic information; the same can be said of the theme of a picture (semantic information) as against the brushwork of the artist (aesthetic information), the succession of the phonemes as against individual allophones and so on; in other words the norm conveys semantic information and its realization conveys aesthetic information.

The two types of communication may be distinguished more clearly by morphological criteria. Semantic utterances are structured and translatable, in a wider sense, transferable from one channel to another because they are built up of symbols based on, and governed by, the laws of general, logic. Aesthetic information is channel-bound (a musical symphony cannot be replaced by a drawing). The amount information of semantic utterances can be exactly determined, that of the unstructu-

red (aleatory) aesthetic ones is elusive since it depends on the knowledge and erudition of the receiver. By an example taken from music the author demonstrates how to measure aesthetic information. Starting from the score, the field of interpretation (*champ de liberté du signal musical*: pp. 144) can be determined; this is in direct proportion to the amount of aesthetic information.

The ratio of the aesthetic and semantic information can be determined by „extinction”, i.e. by excluding one or the other message. Thus, for instance, by reversing speech it becomes senseless (pp. 148 ff.). Music, according to Moles, is less affected by inversion (p. 150). This shows that music conveys more aesthetic than semantic information.

In Chapter VI. (pp. 171—190) the author dwells upon the *polyphony of the message* and on the manner in which the parts are interrelated. The message becomes polyphonic in two ways: by connecting up two different channels or by making a multiple use of one channel. Most arts are polyphonic (ballet, for instance, relies equally on the visual and on the auditive channels; music makes a two-fold use of the auditive channel by conveying speech and music, yet benefits much less by the visual channel). Personal intercourse is polyphonic as against a telephone call. The author then describes the structural laws of polyphonic communication.

The concluding chapter gives a brief epistemological evaluation of the *philosophical significance* of information theory, calling attention to the limits of the method, to the weaker points in the book itself, in the first place (tendency to simplification, the impossibility of determining certain concepts as, for instance, that of „purposiveness” in the definition of the semantic information, and so on).

Moles presents his work as a thesis to be debated as a possible new approach (p. 193). Indeed, a pioneering study cannot be a manual at the same time. Certain parts, especially the most original Chapter V,

endeavouring to delimit the semantic and the aesthetic information, have an obviously tentative character. The definitions are there less sharp than in Chapter I based on the experience of the last decade. The author distinguishes the two types of information according to formal and functional criteria. Such a distinction is, indeed, welcome because it adds to the plasticity of the concepts, I feel, however, the *mixing of the structural and the functional* principle somewhat disconcerting. Moles identifies semantic information with the scheme, the prototype, and opposes it to its realization (i.e. essentially, to style). On the other hand, he compares messages of a functionally useful, practical and intellectual character with self-contained messages eliciting emotions. This dualism may lead to contradictions. Thus, for instance, music as a non-intellectual information eliciting emotions is contrasted to language. At the same time, the musical score as typically semantic information is opposed to the interpretation of the composition (pp. 134, 136 ff., 140).

His arguments on the experimental extinction of semantic or aesthetic information are not convincing in every respect. It is difficult to endorse such inferences as that the aesthetic information value of the vowels is higher than that of the consonants because on listening to a reversed recording the vowels are more intelligible than the consonants. Is it indeed true that a reversed musical recording hardly loses anything of its original value (pp. 149 ff.)?

Each complex message consists, according to the author, of the same elements, only their grouping differs („superposition dans un même message matériel du plusieurs séquences de symboles distinctes faites avec les mêmes éléments groupés de façon différente”, p. 133). I do not think this is true. When dividing the concrete speech process into two layers, interpreting it as a semantic message consisting of phonemes, on the one hand, and assessing it as an aesthetic message consisting of concrete speech sounds, on the

other, we do not interpret the two on the basis of the same stock of signs. In semantic decoding, the speech sounds are traced back to a set of forty-four phonemes, while in „aesthetic” analysis we proceed from the possible and distinguishable individual speech sounds the number of which is a multiple of forty-four. The *physical basis* of the two utterances is *identical*, yet the common material stock is interpreted on the basis of a *different stock of signs* in both cases, i.e. the message consists of different elements.

In Moles's theory a central place is awarded to the thesis that the periodicity rhythm, musical melody is perceived as periodicity, yet of speech sounds can be perceived only indirectly, like the timbre, pitch of the sound (p. 197). In more exact terms we could perhaps say that the periodicity of the speech sound is perceived but not made conscious. If we were not to perceive periodicity, we should not be able to recognise the individual speech sounds, to determine their pitch, no aesthetic sensation could be derived from the more regular structure of voice as against noise, of singing as against speaking.

No proof is offered to support the statement that the score is insignificant from the aesthetic point of view and that the essence of musical information lies in the interpretation (pp. 112, 128, 199). According to Moles, the true form of a work is determined by its interpretation („sa forme réelle”, p. 112). The composition and, in general, (correct) abstractions are not less real than the individual „realizations”.

The clear structure of the work, the summaries concluding the chapters, the introduction outlining the skeleton of the work, the clear and pleasant style of the author, his terms often poetically evocative („épaisseur du présent”, p. 23, „phosphorescence des sensations”, p. 103), the very instructive figures and the vivid and colourful examples make easy reading. But the captivating interest of the book is due not to the examples, but much rather to the freshness, the novelty of Moles's

conception, his manysided erudition, the wide philosophic horizon of the book and to the new vistas and perspectives.

I. Fónagy

Congressus Internationalis Fenno-ugristarum Budapestini Habitus 20—24. IX. 1960. Adiuvantibus G. Bereczky, P. Hajdú, G. Képes, Gy. László redigit Gy. Ortutay. Secretarius redactionis J. Gulya. Akadémiai Kiadó, Budapest 1963. 490/2/ S.

Der Plan des ersten wissenschaftlichen finnisch-ugrischen Kongresses wurde 1958 an der 75. Jahreswende der Gründung der Suomalais-ugrilainen Seura—Société Finno-Ougrienne in Helsinki von Gy. Ortutay aufgeworfen. Gy. Ortutays Verdienst ist auch die Verwirklichung des Planes. Am Kongreß nahmen aus zehn Ländern 96 Gäste teil; 40 Delegierte kamen aus Finnland, 25 aus der Sowjetunion, darunter vier tscheremissische, drei mordwinische, zwei wotjakische und zwei syrjänische Forscher, die ihr Volk zum ersten Mal an einem wissenschaftlichen Kongreß vertraten. In seiner Antrittsrede am 20.9.1960 im Festsaal der Ungarischen Akademie der Wissenschaften umriß Präsident Ortutay die Zielsetzung des Kongresses folgendermaßen: »Ein gemeinsames, humanes, wissenschaftliches Ziel hat uns zusammengeführt: wir wollen die Vergangenheit der finnisch-ugrischen Völker, ihre historische Entwicklung, ihre alten Charakterzüge, aber auch ihre geschichtlichen Divergenzen erforschen. Unserer bescheidenen Zielsetzung gemäß wünschen wir ein Beispiel der universalen menschlichen Vereinigung der Kräfte, das Beispiel einer aufrichtigen Zusammenarbeit zu geben.« In den vier Sektionen des Kongresses wurden über finnisch-ugrische Sprachwissenschaft, Ethnographie, Ethnogenesis sowie Anthropologie und Literatur insgesamt 64 Vorträge gehalten, darunter 30 Vorträge von Wissenschaftlern des Auslands. Die drei Generalreferenten, G.

Bárczi (Sprachwissenschaft), V. N. Černecov (Archäologie) und K. Vilkuna (Ethnographie) beschäftigten sich mit prinzipiellen Fragen ihrer Disziplin.

Dieser Bericht ist den abgehaltenen und im Kongreßbericht veröffentlichten sprachwissenschaftlichen Vorträgen gewidmet. G. Bárczi (*Zum Sprachgeschehen der ungarischen Zeit*, 24—47) faßte auf Grund seiner jahrzehntelangen Forschungen und seiner, das Wesen der sprachlichen Erscheinungen beleuchtenden Konzeption jene tiefgreifende Veränderungen zusammen, die sich im Ungarischen von der Ausscheidung aus der uralischen Sprachgemeinschaft bis zum Zeitalter unserer ältesten Sprachdenkmäler, dem altungarischen Zeitalter, also in der ungarischen Zeit vollzogen haben, und deren Folge in diesem mindestens zweitausend Jahre währenden Zeitraum die Entwicklung unserer Sprache zu einer selbständigen finnisch-uralischen Sprache war. Die Forschungen sind nicht einmal auf dem bestbekannten Gebiete, in der Problematik der urtürkischen Lehnwörter abgeschlossen. Wir wissen nicht, was vom finnisch-uralischen Erbe unseres Wortschatzes, was von den finnisch-uralischen Eigentümlichkeiten in diesem Zeitraum aus unserer Sprache verloren ging, was für Wortkomposita, zusammengesetzte Ableitungssilben entstanden, und was für neue Funktionen die Ursuffixe übernahmen. Aufschlußreich ist schon der einfache Vergleich des Lautbestandes der finnisch-uralischen und der altungarischen Periode, wir kennen aber nicht den Weg der Entwicklung, auch die Vorgeschichte der Herausbildung unserer heutigen Dialekte ist nicht geklärt. Wir wissen aber, daß in der ungarischen Zeit jene morphologischen und syntaktischen Merkmale herausgebildet wurden, die — zum größten Teil — für das Ungarische von heute charakteristisch sind. Ein bedeutendes Ereignis war die Bildung der Flexion mit possessiven Personalsuffixen. Daß zu Beginn der ungarischen Zeit die possessiven Personalsuffixe noch selbständige Personal-

pronomina waren, wird durch die Tatsache bewiesen, daß die Konsonanten der Pronomina im Zustand der anlautenden Form verblieben und am Lautwechsel der anlautenden Konsonanten nicht teilnahmen. Den *t*-Laut des Personalpronomens der 2. Person bewahrten die pluralen Formen, den Lautwechsel *t > d* im Singular rechtfertigt das Bestreben nach Eindeutigkeit: So wurde er vom *t* der Akkusativendung, das sich aus der possessiv-appositionellen Funktion des Personalpronomens oder der Personalendung der 2. Person zur Bezeichnung des bestimmten Objektes entwickelte, auch formal getrennt. Das anlautende fgr. **s* ging in den Suffixen der 3. Person *-a*, *-e* regelrecht verloren; *-ja*, *-je* sind spätere, aber in der ungarischen Zeit entstandene Varianten. — Das Pluralzeichen *-k* und wahrscheinlich auch das Bildungssuffix des mehrfachen Besitzes *-i* erhielten in diesem Zeitraum ihre heutige Funktion, obwohl es im Zusammenhang mit dem letzteren noch ungelöste Probleme gibt. Die Herausbildung der Akkusativendung *-t* wurzelt in der deutlichen Tendenz zur Unterscheidung des bestimmten und des unbestimmten Objektes. (Diese Tendenz erklärt auch die Bildung der objektiven Konjugation.) Die alten einfachen Adverbialsuffixe: Lok. *n*. und *tt*. (? fgr. **t ~ ugr. *tt*), Lat. **k* (*> -u*, *-ú*, *-ō*) und **i* (*> -á*, *-é*, *-i*), Abl. *l* (*< *l*: Ortsnamenableiter) dienten zur Bezeichnung der dreifachen Ortsverhältnisse, zu einer differenzierteren, umschreibenden Bezeichnung der Ortsverhältnisse entstanden aber schon in der ungarischen Zeit stehende postpositionelle Verbindungen; diese Postpositionen wurden später teilweise zu Suffixen. Das Suffix *-hoz* und die Postposition *mellett* können bis in die uralische Zeit verfolgt werden; sehr alt sind auch die Suffixe *-nek*, *-nál* sowie *-ban*, *-be*, *-böl*, *-ra*, *-ról*, *-től*, *-ért* und die Postpositionen *alatt*, *felett*, *elött*, *mögött* usw. — Die unbezeichneten possessiven Konstruktionen wurden am Ende der ungarischen Zeit von Konstruktionen mit possessiven Personalendungen verdrängt. — Ein bedeutendes Er-

eignis war die Bildung eines Konjugationssystems, vor allem aber die Bildung der verbalen Personalendungen. Die Formen mit der \emptyset -Endung der subjektiven Konjugation differenzierten sich zu Formen der 2. und 3. Person Sing. (*vagy, mégy, lész*; *menj* usw.; *tart, megy* usw.). Formen mit den Iterativsuffixen *-sz, -l* wurden zu Formen der 2. Person Sing. Das Pluralzeichen *-k* fixierte sich in der Konjugation an die 1. Person Plur., in gewissen Fällen an die 3. Person Plur. (*láták, lát-nák, láttak*). Der deverbale Ableiter *-n* wurde zum Zeichen der 3. Person Sing. und aus der Verbindung des deverbalen Ableiters *-n* und des Pluralzeichens *-k* entstand die Endung der 3. Person Plur. *-nak, -nek*. Die Endung *-k* in den Verbalformen der 1. Person Sing. kann nach der Annahme von Gomboez als eine Übertragung der Pluralform in den Singular betrachtet werden; das konnte sich in jenem Abschnitt der ungarischen Periode zugetragen haben, als das *-k* (*-juk, -jűk*) der 1. Person Plur. noch nicht zum objektiven (bestimmten) Konjugationssystem gehörte. — Ein einheitlicheres Bild zeigen die aus Personalpronomina entstandenen verbalen Personalendungen: *-m, -d, -ja, -i, -nk, -tok, -(j)ák, -ik*. Die Personalendung *-d* zeigt den analogischen Einfluß der 2. Person Sing. der possessiven Deklination; sie deutet auch an, daß der Zusammenhang der possessiven Personalendungen mit den entsprechenden verbalen Personalendungen noch nicht verblaßt war. Die endgültige Scheidung der zweierlei Konjugationssysteme kann sich erst am Ende der ungarischen Zeit, nach langwierigen Schwankungen vollzogen haben. Die ungarische objektive Konjugation steht in keinem genetischen Zusammenhang mit der objektiven Konjugation der obugrischen Sprachen. Sie haben aber eine gemeinsame Grundlage: die Tendenz zur Unterscheidung des bestimmten und des unbestimmten Objektes. — Das Konditionalzeichen **-n + *i* wurde im Eigenleben der ungarischen Sprache zum Modalzeichen; der Ableiter *n* könnte noch in der

finnisch-ugrischen Grundsprache ein Ableiter der Ungewißheit gewesen sein. Das Imperativzeichen **k* war in der finnisch-ugrischen Periode noch ein Modalzeichen, der Lautwechsel **k > -j* vollzog sich aber im urungarischen Zeitalter. — Das Tempuszeichen *sz* im Präsens Ind. einiger Verben, das Imperfektzeichen *i* und die Perfektzeichen *t, tt* sind zwar althergebrachtes Erbe, zu selbständigen Tempuszeichen entwickelten sie sich aber erst im Sonderleben der ungarischen Sprache. — Ein wichtiges Ereignis der ungarischen Zeit war das Aufkommen unserer ältesten Vorsilben, die Bildung gewisser Ableitungsgruppen. In syntaktischer Hinsicht scheint es wahrscheinlich zu sein, daß in diesem Zeitalter zahlreiche Varianten der zusammengesetzten Sätze vorhanden waren.

Ö. Beke (*Die dringenden und wichtigen Aufgaben der finnisch-ugrischen [uralischen] Sprachwissenschaft*, 48—51) lenkte die Aufmerksamkeit der Forscher auf die Notwendigkeit eines umfangreichen modernen vergleichenden Wörterbuches und einer ähnlichen Grammatik. Außer den in Vorbereitung befindlichen ungarischen und finnischen sprachgeschichtlichen Wörterbüchern wären auch umfangreiche Wörterbücher jener Sprachen nötig, die solche noch nicht aufzuweisen haben. Die Dringlichkeit der Sammelarbeit an Ort und Stelle ist dadurch begründet, daß der ausgleichende Einfluß der Literatursprache in den finnisch-ugrischen Sprachen der Sowjetunion bald spürbar wird, und damit werden auch die mundartlichen Unterschiede verschwinden. Nötig wären auch die historischen bzw. die auf Vergleichung der Mundarten fußenden Grammatiken, in denen auch die Syntax zur Geltung käme. In Anbetracht der Urberührungen wäre die Erforschung des Tschuwaschischen nicht nur vom Standpunkt des Ungarischen, sondern auch der tscheremissischen und der permischen Sprachen wichtig. Im Interesse des Nachwuchses müssen wir unser Augenmerk auf die wissenschaftliche Bildung der begabten jungen Forscher der finnisch-ugrischen Völker in der Sowjet-

union richten. — W. Steinitz (*Zur finnisch-ugrischen Vokalgeschichte*, 52—59) betrachtet die prinzipiellen Grundlagen seiner Theorie, nach der in mehreren fgr. Sprachen zwei Gruppen der Vokale (zahlreiche volle Vokale mit drei Öffnungsgraden und wenige reduzierte Vokale mit einem Öffnungsgrad) zu unterscheiden sind, auf Grund der neueren Forschungen über den syrjänischen und den wogulischen Vokalismus als viel gesicherter denn bisher. Auch in der Frage des Vokalwechsels beharrt er bei seinem Standpunkt: Den in den obugrischen Sprachen nachweisbaren Vokalwechsel unterstützen Parallelerscheinungen des Ungarischen. Unabhängig von den prinzipiellen Gegensätzen herrscht zwischen den Ergebnissen Itkonens und seinen eigenen Ergebnissen eine gewisse Übereinstimmung, und so kann man hoffen, daß aus der einschlägigen Diskussion eine gutbegründete Geschichte des fgr. Vokalismus hervorgeht. — V. I. Lytkin (*Über einige Vokalentsprechungen in den finnisch-ugrischen Sprachen*, 60—64) berichtete über die bedeutenden Ergebnisse, zu denen das Studium des Vokalismus der permischen Randdialekte führte. Im Ursyrjänischen gab es zweierlei *o*-Laute: ein offenes *o* und ein geschlossenes *o*. Im allgemeinen entspricht im Wotjakischen beiden ein *u*-Laut, in den südwestlichen wotjakischen Dialekten in gewissen Fällen ein *u*-Laut. Aus der Vergleichung der entsprechenden Angaben der permischen Randdialekte und der finnisch-ugrischen Schlüsselsprachen (Finnisch, Ungarisch, Tscheremissisch, Mordwinisch) ging hervor, daß das wotj. *u* auf urperm. **ö* (auf das *š* der Schlüsselsprachen) zurückgeht und der wotj. *u*-Laut einesteils die Fortsetzung des urperm. offenen **o* (in den Schlüsselsprachen *š*), andernteils die Fortsetzung des urperm. geschlossenen **o* (in den Schlüsselsprachen *s*) ist. Diese Darlegungen sind in der etymologischen Forschung von großer Bedeutung. — É. K. Sal (*Über die palatalen Vokale der ersten Silbe im Ugrischen*, 112—114) stellte auf Grund des ungarischen Lautzustandes

unter Berücksichtigung der finnischen Entsprechungen fest, daß es in der ugrischen Grundsprache in der ersten Silbe drei illabiale palatale Vokale gab: *ä*, *e*, *i*.

J. Gulya (*Древнемансийские диалекты*, 172—175) studierte in den Bibliotheken zu Leningrad und Moskau zahlreiche handschriftliche wogulische Wörterverzeichnisse des 18. Jahrhunderts hauptsächlich nach phonetischen Gesichtspunkten. Die Erforschung der etwa 20 000 Angaben von den damaligen Wohnsitzen des Wogulentums, die sich am heutigen Zustand gemessen auf ein viel größeres Gebiet erstreckten, führten zu mehreren lautgeschichtlichen Feststellungen: Die ursprünglichen Vokale am Stammesauslaut wurden in dem damaligen, hauptsächlich südlichen Sprachgebiet noch gesprochen; in den nördlichen Dialekten hatte sich der Lautwechsel *š* > *s* im allgemeinen noch nicht vollzogen, u. dgl.

Ausgehend vom Charakter des finnisch-ugrischen Nominalsatzes und auf Grund der mordwinischen, finnischen und lappischen Spracherscheinungen untersuchte P. Ravila (*Zur Geschichte des finnisch-ugrischen Nominalsatzes*, 70—72) das Verhältnis von Präsens und Präteritum nach neuen Gesichtspunkten. Während die präteritalen Formen in den erwähnten Sprachen längst eingewurzelte Formen der finiten Verben sind, ist der nominale, deverbale Ursprung der heterogenen Präsensformen leicht erkennbar. Die Konjugation der Nomina im Mordwinischen, die mit der entsprechenden samojedischen sprachlichen Erscheinung in keinem genetischen Zusammenhang steht, ist ein Beweis dafür, daß zur Zeit ihrer Entstehung der nominale Charakter der Präsensform noch klar war.

J. Erdödi (*Zur Frage der Herkunft der Präteritum-Suffixe in den uralischen Sprachen*, 65—69) verknüpfte auf Grund der Annahme, daß nach der konkreten Anschauungsweise primitiver Menschen Raum und Zeit sozusagen gleichwertige Begriffe sind, das Präteritumzeichen *s* mit dem Suffix der Ortsbezeichnung *s* (tscher *š*):

Die eigentliche Bedeutung der Wendung tscher. *kološo* 'er starb' ist 'im Zustand des Sterbens'. — D. R. Fokos-Fuchs (*Aus dem Gebiete der finnisch-ugrischen Verbalnomina*, 73—92) untersuchte an Hand ungarischen und permischen Sprachmaterials die passive und einige spezielle Bedeutungen der Verbalnomina. Wie bekannt, trennten sich die Funktionen der finnisch-ugrischen Verbalnomina nicht nach den Bildungssuffixen; die Funktionsdifferenzierung vollzog sich in den Sätzen und Wendungen. Im alten Ungarischen und in der Volkssprache gibt es — wie Beke nachwies — aus den transitiven Verben mit den Bildungssuffixen *-ó, -ő* abgeleitete Verbalnomina, die in passiver Bedeutung verwendet werden: *eladó marha* 'verkäufliches Vieh', *ivóvíz* 'Trinkwasser'. In den permischen Sprachen haben die Verbalnomina mit den Endungen syrj. *-an* ~ *~ wotj. -on* die gleiche Funktion als die ungarischen Verbalnomina auf *-ó, -ő*, und auch sie haben oft eine passive Bedeutung. Diese Bedeutung kann aber aus der ursprünglichen Undifferenziertheit nicht erklärt werden. Die eigentliche Bedeutung des syrj. *gut-kulan tšak* ist 'Fliegen-Tod-Pilz' und nicht 'Fliegen-sterben [-machender] Pilz' (das Verbalnomen wotj. *kulon* hat nur die Bedeutung 'Tod'). Der Ausdruck *gut-kulan* ist im Grunde genommen eine unbezeichnete Possessivkonstruktion, und das Verbalnomen hat in dieser Form und in Konstruktionen dieses Typs die Bedeutung eines Nomens, eines *Nomen actionis*. Diese Bedeutung zeugt von der Differenziertheit einer höheren Entwicklungsstufe. — M. Sz.-Kis pá l (*Über den grammatischen Kategoriewechsel eines wogulischen Verbalnomens*, 176—180) stellte fest, daß in dem verbalnominalen Suffix wog. *n* + Vokal (*e, ε, i, á*) die Bedeutung vom Vokal getragen wird. Im archaischen Tawdadialekt erscheint das Verbalnomen — entsprechend der palatalen oder velaren Tonfolge des Wortes immer mit einer Vokalendung in den Formen *-ni* bzw. *-nɛ*. Die Vokallösigkeit des verbalnominalen Suffixes kann mit einer Reduk-

tion und darauffolgender Apokope erklärt werden, die possessiven Personalsuffixe schließen sich aber den Verbalnomina mit *n-* in gleicher Form an als den Wörtern mit vokalischer Endung. Die häufigen syntaktischen Funktionen des Verbalnomens, die Umstandsbestimmung und Dativbestimmung, weisen darauf hin, daß diese Ableitungssilbe aus der Verbindung des urtümlichen verbalnominalen Suffixes *n* mit einem vokalen Lativsuffix (*< *k* oder **i*) zustandekam. — Im Gegensatz zur allgemein angenommenen Auffassung (*-ni* = deverbales Nominalsuffix *n* + Lativsuffix *i*) teilt A. Nyí ri (*Über den Ursprung des ungarischen Infinitivsuffixes -ni*, 115—120) die Ansicht Mészölys, das Infinitivsuffix *-ni* sei mit dem Lativsuffix *-ni* identisch: mundartl. *biróni megy* 'er geht zur Familie des Schulzen' ~ *Mihók elment ledányézni* 'Mihók geht (ein) Mädchen, d. h. (eine) Braut schauen'. Gleichermaßen im Wogulischen: *kwolné minés* 'er ging ins Haus' ~ *minnéxum* 'gehender Mann', das Lativsuffix *-né* kann also — wie im Ungarischen — dem Nomen und dem Verbalstamm gleicherweise angefügt werden. Nach Nyíris Erklärung besteht die Endung *-ni* aus dem Lokalsuffix *n* + Lativsuffix *i* (*< *k*). In der älteren ungarischen Sprache hatte das Suffix auch die Funktion eines Terminativs, daraus entwickelte sich auch seine Funktion als Bildungssuffix der Maßbestimmung *-nyi*. Es ist interessant, daß es in der estnischen und finnischen Volkssprache auch Fälle des Terminativs mit der herkunftsmäßig ungeklärten Endung *-ni* gibt. Die Finalfunktion des heutigen Infinitivs ist ein Überrest aus jener Zeit, als der Lativwert der Endung *-ni* am Nomenverbum noch deutlich gefühlt wurde (*lesni megy* 'er geht lauern'). Durch die Scheidung der Wortarten zog die Kategorie des Verbs die Endung *-ni* in ihr Bereich, und dort verfestigte sie sich als Infinitivendung. — P. Hajdú (*Lativ und Infinitiv im Samojedischen*, 269—271) wies aus dem Waldjurakischen und der Kanin-Mundart ein bisher unbekanntes Lativsuffix *š* nach,

das auch zahlreiche weitere Funktionen entfaltete. Dieses Lativsuffix *s* kann mit der Infinitivendung *s* ($\sim \acute{s}$, *tš*) identifiziert werden. Die ursprüngliche Lativfunktion des Infinitivs ist in den finalen Infinitivformen klar zu erkennen. Die etymologische Zusammengehörigkeit der jur. Lativendung-Infinitivendung *s* beweisen auch Belege aus dem Jenissei- und Tawgisamojedischen, Selkupischen und Kamassischen. Der genannten jurakischen Endung entsprechen in den einzelnen finnisch-ugrischen Sprachen Lativ-Prolativsuffixe, die auf die Endung **š* zurückgeführt werden können. — Auf Grund der Bedeutung der Verben untersuchte L. Posti (*Fragen der ostseefinnischen Verbalflexion*, 216—225) die verschiedenartig erklärte sprachliche Erscheinung, nach der in den südestnischen Mundarten die Verben in der 3. Pers. Präs. Ind. des Aktivs zwei Konjugationstypen aufweisen: Im Typus I tritt die urfinnische Personalendung **sen* (Pl. **set*) nicht auf, im Typus II dagegen erscheint diese Endung: I. Sg. 3. *jaga* 'teilt' \sim Pl. 3. *jagara*'; II. Sg. 3. *eläs* ($< elä-k-sen$) 'lebt' \sim Pl. 3. *eläze*' ($< *elä-k-set$). Zieht man den ältesten Verbtypus, die *a*-, *ä*- und *e*-, *e*-stämmigen Verben in Betracht, so kann festgestellt werden, daß die Zahl der Verben vom Typus I bedeutend größer ist als die vom Typus II. Es ist zu bemerken, daß die Verben von der zweiten Gruppe »alle ein Tun bezeichnen, das im Subjekt selbst vor sich geht oder an dem das ganze Subjekt beteiligt wird. Manchmal kann es sich um eine Tätigkeit handeln, bei der das eigene Interesse des Subjekts an der Handlung des Verbs in Frage steht« (219). Diese Verben entsprechen den medialen Verben der indoeuropäischen Sprachen. Zum Typus II gehören auch die spätfinnischen *u*-, *ü*-stämmigen Verben mit reflexiver Bedeutung, die einen Vorgang im Subjekt bezeichnenden abgeleiteten Verben mit dem translativen *ne*-Suffix und die Verben mit der reflexiv-frequentativen oder reziproken Ableitungssilbe *ele*. (Wenn die *u*-, *ü*-stämmigen Verben keine reflexive Bedeutung haben, werden sie

nach Typus I flektiert). Das Auftreten des Pronomens **sen* (**set*) beim Typus II der Verben erklärt Posti folgendermaßen: »Wahrscheinlich ist diese Endung, die auf das Subjekt hinweist, deshalb gebraucht worden, weil in den medialen Verben das Verhältnis der auch durch das Verb ausgedrückten Tätigkeit zum Subjekt besonders eng gewesen ist« (223). — Wie ist das Erscheinen der Endung **sen* im Passiv zu verstehen? Im Späturfinnischen wurde das Passiv von Formen des Typs **tō-δa - k - sen* (Präs.) und **tō - t - i - hen* (Imperf.) vertreten. [**tō*:-finn. *tu-* 'holen, bringen']. Das Bildungssuffix des Passivs war **ta* \sim **da*, **tä* \sim **dä*, in gewissen Situationen **tta* \sim **tta*, **ttä* \sim **ttä*. Nach Postis Auffassung war diese Endung nach ihrer ursprünglichen Funktion kein Kausativsuffix, sondern — wie das schon Setälä behauptete — ein Reflexivsuffix. Auf dieser Grundlage ist die Funktion der Endung **sen* im Passiv gut zu verstehen. »Das mit dem Reflexivsuffix versehene Derivat war in seiner Bedeutung medial, und es bekam daher die Personalendung **sen* [vgl. die südestn. Verben mit den Endungen *u*, *ü*, *ne* und *ele*!]. Das war der Ausgangspunkt des Passivs im Ostseefinnischen. Da das Passiv der ostseefinnischen Sprachen überall auf die Endung **sen* zurückgeht, hat es den Anschein, daß im Urfinnischen während der Entstehungszeit des Passivs durchweg die gleiche Zweiheit in den Formen der 3. Person geherrscht hat, der wir heute im Südestnischen begegnen und deren Reste wir auch im Nordestnischen und Wotischen sehen. Im größten Teil der ostseefinnischen Sprachen ist dieser Unterschied dann verschwunden. Nur im Passiv, in dem es gar keine anderen Formen gab, blieb der Vertreter der Endung **sen* erhalten« (224). Mit der Bedeutungsverschiebung Reflexiv \rightarrow Passiv ('er schlägt sich' \rightarrow 'er wird geschlagen') geriet die 3. Person des Passivs in eine Sonderstellung, weil aus dem Indikativ die Formen mit der Endung **sen* verschwunden waren. Die Zusammengehörigkeit der Formen vom Typus **lōdan* 'ich schlage mich', **lōdat* 'du schlägst dich'

mit den Formen vom Typus **lödaksen* 'er schlägt sich' ging für das Sprachbewußtsein verloren: damit wurde die 3. Person Sing. des Passivs zu einer unpersönlichen Verbalform. Nur im Südestnischen blieb das volle Prädigma der passiven Verbalflexion erhalten.

K. Maitinskaja (*Über die Frage der Unterscheidung der finnisch-ugrischen Komposita und Wortkomposition*, 93—97) teilt die finnisch-ugrischen Komposita und Wortkompositionen unter Geltendmachung grammatischer Gesichtspunkte in zwei Hauptgruppen ein: 1. in beordnende und 2. unterordnende Komposita bzw. Wortkompositionen; zur ersten Gruppe zählt sie zwei, zur zweiten vier Untergruppen. — Entgegen der allgemeinen Annahme, nach der die Vokale *i* und *e* im Inessiv, Elativ und Illativ der permischen Sprachen eigentlich zum Wortstamm gehören, führte B. A. Serebrennikov (*Über den Ursprung des Ablautes der Endvokale der Nominalstämme in den permischen Sprachen*, 200—201) aus, daß *i* und *e* zwei Lativsuffixe verschiedenen Ursprungs sind: das Kasussuffix *i* hatte ursprünglich eine allative, das Suffix *e* eine illative Bedeutung. — E. Itkonen (*Über den Genitiv und Partitiv in einigen Adverbien*, 226—255) untersuchte die sogenannten modal-habitativen Adverbien der altertümlichen Inari-lappischen Mundart, in der das System dieser Adverbien am weitesten ausgebildet ist. Diese Adverbien können in zwei Gruppen eingeteilt werden: Zur Gruppe A gehören zum größten Teil zweisilbige, urlappische *e*-stämmige Substantive und Adjektive mit vollen oder defektiven Flexionsparadigmen, die eine vom horizontalen oder vertikalen abweichende Stellung oder Lage bezeichnen. Nur in dieser Gruppe gibt es *n*-stämmige Adverbien, also Adverbien im Sing. Gen. Hierher gehören auch einige Adverbien im Plural Genitiv, die zur Bezeichnung von Lagen oder beständigen Eigenschaften dienen, die an mehreren Stellen vorkommen. Zur Gruppe A gehören auch Adverbien mit den Endungen (*o*)*od* ~ *ud* = 1p N *ot*: Sie be-

ziehen sich auf nicht beständige Eigenschaften, auf Lagen zufälliger Art. Zur Gruppe B gehören urlappische *o*-stämmige Wörter mit defektiven Flexionsparadigmen. Einige stehen im Korrelationsverhältnis mit *o*-stämmigen Verben gleicher Lautform. Es sind meistens Adverbien mit den Endungen (*o*)*od* ~ *ud*, die eine Stellung oder Bewegung längs der horizontalen oder vertikalen Fläche oder Linie bezeichnen. Korrelate einiger *ot*-endigen Adverbien kommen auch in einigen ostseefinnischen Sprachen und im Mordwinischen vor: die Endungen gehen auf das Suffix **ta* (~ **δa*) zurück. Die entsprechenden finnischen und mordwinischen Formen sind deverbale Derivate. Die lappischen Adverbien gelten als Partitive, auch die finnischen und mordwinischen Pendants können als partitive Formen aufgefaßt werden, wenn man vom nominal-verbalen Stamm ausgeht. Zieht man die allgemeine Bedeutung des Genitivs und Partitivs in Betracht, so ist verständlich, daß die Adverbien in Genitivform einen andauernden Zustand, die Partitivformen eine partielle Eigenschaft, einen Zustand von kurzer Dauer bezeichnen, und das war auch die ursprüngliche Bedeutung der *ot*-endigen Adverbien. Die von der Grundbedeutung abweichenden Bedeutungen sind Folgen einer sekundären Entwicklung. Die Frage, ob die in Genitivform belegten Adverbien spezielle Anwendungsformen des Genitivs sind oder mit Adjektiven, die mit der Genitivform identisch sind, verbunden werden können, beantwortet Itkonen folgendermaßen: „Wir können . . . an der Ansicht festhalten, daß die 1p. *n*-Bildungen geschichtlich betrachtet ursprüngliche Genitivformen sind, wie es sich auch mit dem Ursprung ihrer wolgaischen Pendants verhalten mag“ (246). — N. M. Tereščenko (Способы выражения прямого дополнения в ненецком языке в связи с характером объекта, 263—268) untersuchte die verschiedenen Formen zum Ausdruck des Objekts im Juraksamojedischen: das unbezeichnete Objekt (in der Grundform, im Nominativ), den Akkusativ mit der Objektendung (mit

oder ohne Personalendung) und die sogenannte „prädestinierende“ Konjugation (лично-предназначительное склонение). Besonders für das unbezeichnete Objekt führt er einige charakteristische Beispiele an. Er behandelt auch die determinierende Funktion des Suffixes der 2. Person. — G. Ganschow (*Affektiv deskriptive Wortbildungssuffixe im Ostjakischen*, 188—192) stellte fest, daß in den affektiv-deskriptiven Bildungssuffixen des Ostjakischen drei Gruppen von Konsonanten hervortreten: 1. die palatalisierten Konsonanten *l, ń, ńl, ś, ł*; 2. die kakuminalen Konsonanten *l, n*; 3. *r*. Diese Konsonanten treten auch im Stamm affektiv-deskriptiver Wörter auf. Geschichtlich kann man die Entstehung solcher Suffixe auf verschiedene Weise erklären. Die Grenzen ihrer Verbreitung können abgesteckt werden. — G. Sauer (*Die syrjänischen Lehn-suffixe im Ostjakischen*, 193—196) wies nach, daß die starke und nachhaltige Beeinflussung des Ostjakischen durch das Syrjänische seit dem 14. Jh. nicht nur zur Übernahme von ca. 400 Lehnwörtern geführt hat, sondern auch zur Entlehnung von 2 Nominalbildungssuffixen, 7 Verbalbildungssuffixen und 2 Partikeln. Diese Erscheinung ist umso bemerkenswerter, da das Ostjakische zahlreiche Lehnwörter auch aus dem Russischen und Samojedischen entnahm, dagegen kein Beispiel für die Übernahme von Suffixen aus diesen Sprachen bietet.

In einer subtilen, alle Einzelheiten berücksichtigenden, außerordentlich gründlichen Analyse untersuchte W. Schlächter („*Az én házam*“, 121—171) die Possessivkonstruktionen im Ungarischen und einigen verwandten Sprachen. Er stellte fest, daß Konstruktionen vom Typ *az én házam* 'mein Haus' in der ungarischen Sprache kein uralisches Erbe sind, sondern analogische Gebilde, die im Sonderleben der ungarischen Sprache durch uralische Vorbedingungen zustande kamen, und bei deren Entstehung die inneren und äußeren Gesetzmäßigkeiten der ungarischen Sprache sich geltend machten. Bei der Konstruktion

zur genaueren Bezeichnung des Besitzverhältnisses *az apa háza* 'das Haus des Vaters' stand oft die Konstruktion *az ő háza*, 'sein/ihr Haus', und dies gab den Antrieb zur Entstehung der Konstruktionen vom Typ *az én házam*. — A. P. Feoktistov (О латентной форме выражения possessивных отношений в мордовских языках, 204—207) beschäftigte sich mit den verschiedenen mordwinischen Bezeichnungsarten des Besitzverhältnisses, von den völlig unbezeichneten Konstruktionen bis zu den verschiedenen Bezeichnungen (possessives Personalsuffix, Genitivsuffix, oder beide zusammen, bestimmte Deklination). Er untersuchte die Bedeutungen dieser Konstruktionen, ihr Verhältnis zueinander. Die völlig unbezeichnete Konstruktion nennt er die „latente“ Ausdrucksweise des Besitzverhältnisses. — Das Verhältnis des tscheremissischen Wortschatzes zur mordwinischen und den permischen Sprachen untersuchte G. Bereczki (Взаимоотношения марийской лексики с лексикой мордовских и пермских языков, 202—203) mit Hilfe einer sehr aufschlußreichen Statistik. Es ergab sich, daß es im tscheremissischen und permischen Wortschatz mehr gemeinsame Elemente gibt als das aus dem tscheremissischen und mordwinischen Wortschatz nachweisbar sind. Für den Grad der Sprachverwandtschaft bedeutet das so viel, daß das Tscheremissische den permischen Sprachen näher steht als dem Mordwinischen. Für die Chronologie der Beziehungen dieser Sprachen und Völker sind teils tscheremissisch-mordwinische Wortübereinstimmungen eines entwickelteren Ackerbaus von Wichtigkeit, teils die Tatsache, daß es — wie es Mägiste nachgewiesen hat — im Tscheremissischen keine, wohl aber im Mordwinischen zahlreiche baltische Lehnwörter gibt. Daraus folgt, daß sich zur Zeit der baltischen Beeinflussung die Trennung zwischen den zwei Völkern schon vollzogen hatte. — W. Steinitz (*Zur Toponymik des nördlichen Obgebietes*, 197—199) wies in dem von Wogulen und Ostjaken bewohnten nördlichen Obgebiet russische

Ortsnamen syrjänischen Ursprungs nach. Dies sind 1. Ortsnamen mit der Endung *kar* (syrj. *kar* 'Stadt'), 2. Flußnamen mit der Endung *va* (syrj. *va* 'Wasser, Fluß'), 3. ein Ortsname mit der Endung *-din* 'Mündung'. Die Übernahme von Ortsnamen in syrjänischer Form kann damit erklärt werden, daß von der Petschora bis Obdorsk und dem Gebiet von Berjosow seit dem 14. Jh. zwei Handelswege führten, und den russischen Kaufleuten ortskundige Syrjänen als Reiseführer dienten. Wahrscheinlich ist auch der Name vom Unterlauf des Ob syrjänischen Ursprungs; darauf deutet die Bezeichnung für den Unterlauf *Obdora*, *Obdoria* aus dem Jahre 1499; der zweite Teil der Bezeichnung ist mit dem syrj. Wort *dor* 'Gegend' identisch. — K. R é d e i - R a d a n o v i c s (*Über den Ursprung einiger finnisch-ugrischer Völkernamen*, 98—104) wies nach, daß die Benennung der Ostjaken in ihrer eigenen Sprache, *χanti*, *V k̄m̄t̄ay*, nicht mit dem Flußnamen Konda identifiziert werden kann, sondern eine Ableitung aus dem rekonstruierten Grundwort **kont* und einem Nomensuffix *-ay*, *-3*, *-i* ist. Das Grundwort gehört in die Familie der Wörter ung. *had*, finn. *kunta*, seine ursprüngliche Bedeutung könnte ' Sippe, Großfamilie, eigene Völksippe' gewesen sein. — Der eigene Völkernamen der Wotjaken, *ud-murt*, ist eine Zusammensetzung; ihr zweites Glied ist ein Lehnwort iranischen Ursprungs, und ist auch im Syrjänischen vorhanden. Das erste Glied *ud* kann nicht mit dem Flußnamen Wjatka zusammenhängen, sondern ist mit dem selten vorkommenden Wort *ud*, syrj., *od* 'Wintersaat, Winterkorn' zu identifizieren, das im Wotjakischen auch '(junges) Gras, Rasen' bedeutet. Der Völkernamen der Wotjaken am flachen Ufer der Wjatka, *ud-murt*, kann mit der geographischen Lage ihres Wohnsitzes zusammenhängen, wie die Tscheremissen in ihrer Nachbarschaft auch „Wiesentcheremissen“ heißen. Die ursprüngliche Bedeutung des Völkernamens *ud-murt* könnte 'Wiesen- od. Feldmann' gewesen sein. — I r e n e N. - S e b e s t y é n (*Zwei*

juraksamojedische reflexive Pronomina, 256-262) 1. identifizierte den jur. Pronominalstamm **maṅk* mit dem selk. Postpositivstamm *maga-* und verband ihn mit dem ung. Pronominalstamm *maga-* und dessen bekannten, den 'Körper' bezeichnenden finnisch-ugrischen Pendants. 2. Sie erbrachte phonetische und morphologische Beweise für Lehtisalos' Annahme, daß die jur. Personalpronomina *pudar*, *puda* usw. ursprünglich Reflexivpronomina waren und mit jur. und ost. Wörtern von der Bedeutung 'Körper' zusammengehören. — A. J. J o k i (*Uralte Lehnwörter oder Zufälle?* 105—107) stellte im Zusammenhang mit dem schwierigen Problem der uralisch-indoeuropäischen Urverwandtschaft fest, daß die bisher angeführten lexikalischen und morphologischen Übereinstimmungen höchstens zur Annahme „einer Art Affinität“ berechtigen. Eine Gruppe der Übereinstimmungen kann offenbar durch Lehnbeziehungen erklärt werden. Meistens betrachtet man die indoeuropäische Ursprache als die Übergeberin von Lehnwörtern; neuerdings wurde auch die Möglichkeit der entgegengesetzten Lehnbeziehung aufgeworfen (T. Burrow, M. Mayrhofer), zum Beweis wurden aber keine überzeugenden Beispiele angeführt. Könnte nicht bei einigen Benennungen der Pelztiere an die Übergabe der Übereinstimmungen durch eine dritte Sprache oder Sprachfamilie gedacht werden? — B. K á l m á n (*Semantisches und Stilistisches bei den russischen Lehnwörtern der wogulischen Sprache*, 181—183) untersuchte das Vorkommen der russischen Lehnwörter in der wogulischen Volksdichtung. Seine Untersuchungen führten zu dem interessanten Ergebnis, daß in den rhythmisch gebundenen, altertümlichen Liedern nur ausnahmsweise Wörter russischen Ursprungs zu finden sind, ja auch diese stammen von Interpretatoren der jüngsten Zeit. Als Erklärung führte er an, daß die ältesten russischen Lehnwörter etwa vor 300 Jahren in das Wogulische Eingang fanden, dagegen bewahrt die Sprache der mündlich überlieferten Lieder einen viel früheren Sprachzustand. Übri-

gens ist die Verwendung der russischen Lehnwörter im Wogulischen ziemlich beschränkt; von den 600 russischen Lehnwörtern sind nur etwa 14% in den vier Hauptdialekten bekannt.

Nach P. A r i s t e s Ansicht (*Die Beziehungen des Wotischen zu den estnischen Mundarten*, 212—215) gibt es sieben selbstständige ostseefinnische Sprachen: Livisch, Estnisch, Wotisch, Finnisch, Ižorisch, Karelsch und Wepsisch. Die ältesten ethnischen Gruppen bildeten die Liven, die Süd- und Nordesten, die Karelén und die Wepsen. Die nordöstliche Gruppe der Nordesten besiedelte das Gebiet östlich des Narwa-Flusses und des Peipussees, sie kamen mit den Nowgoroder Slowenen in engere Beziehung als die anderen nordestnischen Gruppen. Aus der Mundart dieser Nordostgruppe entwickelte sich das Wotische zu einer selbstständigen Sprache, die sich heute im Aussterben befindet. Im Wortschatz und in den morphologischen Eigenheiten spiegeln das Nordestnische und das Wotische die ehemalige Einheit. Als im 6—9. und 10—14 Jh. auf estnischem Gebiet wotische Kolonien entstanden, war das Wotische schon eine selbstständige Sprache. Nach den Ergebnissen der Ortsnamenforschung und der Archäologie wohnten die Woten im ersten Jahrtausend und in der ersten Hälfte des zweiten Jahrtausends u. Z. viel südlicher als in den letzten vier Jahrhunderten. — P. A l t o (*Frauensprachliche Erscheinungen in finnisch-ugrischen Sprachen* 272—275) lenkte die Aufmerksamkeit auf die interessante Erscheinung, daß die wogulischen und lappischen Frauen den Bären (die Lappländerinnen auch den Wolf) mit anderen Umschreibungen bezeichnen als die Männer. Nach zahlreichen Berichten hatten die Frauen der finnisch-ugrischen und samojedischen Völker bei der Jagd und beim Bärenkult eine Sonderstellung, bei einigen Völkern fürchteten sie sich auch vor der gefahrbringenden Macht des getöteten Bären. Diese Erscheinungen können mit dem uralten eurasischen Bärenkult verknüpft werden; sowjetische Archäologen

entdeckten in kaukasischen Höhlen 100 000-200 000 Jahre alte Spuren dieses Kults. Frauensprachliche Umschreibungen des Bären und des Wolfs sind auch aus den altaischen Sprachen belegt. — An Hand der Texte des Šerkaly-Dialektes von Steinitz wies R. A u s t e r l i t z (*Der ostjakische Versbau*, 276—279) auf die qualitativen und quantitativen Eigentümlichkeiten der Sprache ostjakischer Lieder hin. Den Vortrag ergänzte L. G á l d i durch Lehren ungarischer Vorlagen. — O. I k o l a (*Zur Geschichte der indirekten Rede in den ostseefinnischen Sprachen*, 208—211) analysierte die abweichenden Eigentümlichkeiten der direkten und indirekten Rede. — O. P e n a v i n (*Der Stand der ungarischen Sprachwissenschaft in Jugoslawien*, 288—290) berichtete über die Arbeiten zur Sprachwissenschaft und Sprachrichtigkeit, die unter der Leitung des Ungarischen Instituts an der 1960 gegründeten Pädagogischen Hochschule zu Neusatz (Novi Sad) geleistet werden. — G. J. S t i p a (*Der Ursprung der permischen Schrift*, 281—287) stellte die Ähnlichkeit einiger Buchstaben des sog. altpermischen Alphabets mit Buchstaben des iranisch-kaukasischen Schriftsystems oder der diesen zugrunde liegenden Schriftsysteme fest. Seine Darlegungen ergänzte er durch interessante schrift- und kulturgeschichtliche Erläuterungen. — A. G. T a i l l e u r (*Sur les négations ei et ele ainsi que le verbe le- 'être' dans une langue de la Sibirie Septentrionale*, 108—111) zitierte einen Satz aus dem Jukagirischen (*ele, met niu debegei oi-le* 'non, mon nom n'est pas Debegei'), in dem jedes Wort — außer dem Personennamen — mit uralischen Wörtern identifiziert werden kann. Das Wort *niu* 'Name', das in der Vaterunserübersetzung von Witsen in der Form *nim* vorkommt, ist ein Beweis dafür, daß es auch im Jukagirischen einen Konsonantenwechsel gibt. Tailleux bekannte sich zur Theorie der uralisch-jukagirischen Sprachverwandtschaft. — T. I. T e p l j a š i n a (Об основном содержании программы по изучению удмуртских диа-

лектов, 291—294) berichtete über einen neuen Entwurf zur wotjakischen Mundartforschung. Sie lenkte die Aufmerksamkeit auf die Wichtigkeit der genauen phonetischen Beobachtung: so wurde z. B. der mit unterer-mittlerer Zungenstellung gebildete velare (ə)-Laut im allgemeinen mit *i* bezeichnet und so von dem tiefen Vokal *ɨ* nicht unterschieden. — E. Vértés (*Über einige grammatische Fragen der Surgut-ostjakischen Mundarten*, 184—187) betonte die Wichtigkeit der Herausgabe von Karjalains und Paasonens ostjakischen Texten und grammatischen Aufzeichnungen. Weitere Sammlungen wären auch nötig, um ein klares Bild von den morphologischen Merkmalen der ostjakischen Mundarten des Surgut-Kreises erhalten zu können. — In einem aufschlußreichen Vortrag berichtete P. Virtaranta (*Über die Sicherstellung von Sprachmaterial aus dem Finnischen und den verwandten Sprachen in jüngster Zeit*, 295—304) über das Tonbandarchiv der Universität zu Helsinki und über die Erfahrungen, die er als Gründer des Archivs und als Leiter und Organisator der Tonbandaufnahmen gesammelt hat.

Dieses schön ausgestattete Buch, in dem noch mancher Druckfehler hätte getilgt werden können, ist mit seinen wertvollen und interessanten sprachwissenschaftlichen Veröffentlichungen ein Gewinn für unsere Disziplin und ein wertvolles Andenken an das Treffen der finnisch-ugrischen Sprachwissenschaftler zu Budapest, das uns stets an den Zusammenschluß unserer Kräfte in der weiteren Forschungsarbeit erinnern soll.

Irene N.-Sebestyén

Bibliografinen luettelo Neuvostoliitossa vuosina 1918—1959 julkaistusta suomalais-ugrilaisesta kielitieteellisestä kirjallisuudesta. Laatinut M. Kahla. [-Bibliographisches Verzeichnis der finnisch-ugrischen sprachwissenschaftlichen Literatur, herausgegeben in der Sowjetunion von 1918 bis 1959. Zusammen-

gestellt von M. Kahla.] I. Helsinki 1960. 193 S.; II. Helsinki 1962. 155 S.

Der erste Teil enthält in alphabetischer Anordnung der Verfasser die genaue bibliographische Beschreibung der finnisch-ugrischen und samojedischen sprachwissenschaftlichen Veröffentlichungen und Abhandlungen, die zwischen 1918—1959 (im Falle der estnischen, lettischen und litauischen Veröffentlichungen seit Juli 1940) in der Sowjetunion publiziert wurden. Kahla sammelte den Stoff in Helsinki, Moskau, Leningrad, Petrosawodsk und Syktywkar und ergänzte sein Material in mehreren Budapester Bibliotheken. — Der erste Teil des I. Bandes enthält die Veröffentlichungen in estnischer Sprache und überhaupt jene, die in lateinischer Schrift gedruckt wurden (9—54), der zweite Teil umfaßt die Werke in russischer Schrift (55—175). Der Band schließt mit einem sehr handlichen Sachregister, da die einzelnen Werke laufend numeriert wurden. Im I. Band werden die wissenschaftlichen Veröffentlichungen und Abhandlungen, historische Grammatiken, Dissertationen (Autorreferate) und Diplomarbeiten unter dem Namen ihrer Verfasser angeführt.

Den Stoff zum zweiten Teil sammelte der Verfasser aus sowjetischen bibliographischen Werken sowie auf verschiedenen Studienreisen (1957—62) in der Sowjetunion. Leider kam die Reise zu den Wotjaken, Tscheremissen und Mordwinen nicht zustande, daher weist das Schrifttum dieser Völker die meisten Lücken auf. Die bibliographischen Angaben sind nach den Sprachen gruppiert. Selbständige Gruppen bilden die Karelier von Twer, die beiden mordwinischen Sprachen, die Permjakten bei den Syrjänen und die einzelnen samojedischen Sprachen. Innerhalb der einzelnen Sprachen wurde das Material folgendermaßen gegliedert: I. Wörterbücher und Wörterverzeichnisse; II. Grammatiken; III. Sprachbücher; IV. Sprachrichtigkeit und Rechtschreibung (13—141). Ist das angeführte Werk in einer finnischen oder ungarischen öffentlichen Bibliothek vorhanden,

so wird darauf verwiesen. Der Band schließt mit einer Ergänzung zum I. Band (142—145) und einer Liste jener Zeitschriften und Schriftenreihen, die sich völlig oder z. T. der finnisch-ugrischen Sprachwissenschaft widmen und in finnischen wissenschaftlichen Bibliotheken vorhanden sind. Es soll nicht unerwähnt bleiben, daß auf S. 132—135 die ungarischen Veröffentlichungen aus der Sowjetunion angeführt sind.

Die typographische Ausstattung der beiden Bände ist geschickt, ihre Angaben sind genau. Es wäre angeraten gewesen, im II. Band die einzelnen Sprachen in lebenden Kolumnentiteln zu bringen, da dies zur leichteren Handhabung des Werkes beigetragen hätte.

Überblickt man das Material bis 1959, und weiß man so ungefähr, was seit diesem Jahr erschienen ist, so erweckt das unwillkürlich den Wunsch, daß Kahla die Publikation des Stoffes wenigstens alle fünf Jahre fortsetzen möchte. Wohl sind neuerdings die sprachwissenschaftlichen Veröffentlichungen der Sowjetunion leichter zu beschaffen, die älteren entzogen sich aber oft unserer Kenntnis. Die Veröffentlichung dieser Sammlung war für jeden Fall nützlich, und wir können sagen, sie war der Mühe wert, die sie den Verfasser gekostet hat.

Auch ohne die Bibliographie der jüngsten reichen literarischen Verlagstätigkeit sind wir über die Arbeit, die in der Sowjetunion — in den wissenschaftlichen Zentren und den Forschungsinstituten der finnisch-ugrischen Völker — geleistet wird, im Bilde. Das alles weist darauf hin, was für den kulturellen Aufstieg der Nationalitäten — manchmal einiger tausend Menschen — in der Sowjetunion getan wird. Dieses Werk hat uns viel zu sagen, wenn wir hinter den scheinbar trockenen bibliographischen Daten das pulsierende Leben, die kulturelle Entfaltung sehen, die von der Beseitigung des Analphabetentums zu der »nach ihrem Inhalt sozialistischen, in ihrer Form nationalen« Kultur führt.

Benveniste, É.: Hittite et indo-européen. Études comparatives. Paris 1962. -in -4° 140 pp. — Bibliothèque Archéologique et historique de l'Institut Français d'Archéologie d'Istanbul V.

Bien que l'auteur déclare dans sa préface que »le lecteur ne trouvera pas ici de nouveauté philologique«, cette constatation ne signifie certes pas que le livre de l'éminent linguiste indo-européen se borne à la révision d'une matière connue. En dehors de la critique de certaines déterminations linguistiques hittites, il enrichit le lexique hittite d'un grand nombre d'étymologies indo-européennes nouvelles, et fait des constatations très importantes sur la flexion pronominale et la conjugaison. Ce livre de Benveniste réunit, en plus de quelques études nouvelles, les articles de l'auteur qui ont paru sporadiquement, dans des compilations, au cours des dernières années, ce qui facilite sensiblement leur utilisation.

De ses observations ayant trait à la phonétique (pp. 7—15), l'examen des variantes présumées de siflantes représentées par la graphie *š* est fort intéressant. A la base de l'étymologie *šiu-* < **dyēu-* et de quelques mots d'emprunt, il suppose les variantes phonétiques [s] [z] [ʃ] [ʒ], quoique, dans des emprunts sporadiques, l'emprunt des sons n'existant probablement pas dans la langue d'emprunt, paraisse très douteux; dans ce cas-là, le remplacement des sons étrangers par d'autres sons approchants semble plus probable. En ce qui concerne le problème maintes fois discuté des laryngales, il adopte une attitude réservée: »On a trop cherché à convertir les laryngales en réalités phonétiques. Nous avons toujours pensé que le statut qui leur convenait présentement était celui d'êtres algébriques«. Dans ce qui suit, il donne l'analyse étymologique de six mots contenant un *h-*, dans laquelle l'identification de *ha-* 'tenir pour véridique' avec le latin *h-men* est nouvelle et convaincante. Le détachement du skr. *arbha-* du groupe *orbus*, auquel le rattache traditionnellement l'éty-

mologie indo-européenne, semble moins motivé, étant donné que l'acception du mot sanscrit n'est pas seulement «petite», comme le dit Benveniste (p. 12) mais se rapporte aussi à des petits enfants et à des petits d'animaux, et a le sens accessoire de «misérable» qui peut venir du sémantisme de «orphelin» (le mot *alpa-* de phonétisme analogue a éventuellement renforcé le sens de «petite»). A notre avis, l'emprunt finno-ougrien de l'indo-européen **orbho-* (finn. *orpo*, hong. *árva* 'orphelin') démontre également l'origine (prae-)indo-européenne. Un bon exemple des rapports hittites et indo-iraniens communs est le rapprochement connu de *hišša-* 'timon' (qu'il soit un emprunt ou une correspondance préhistorique, comme le croit Benveniste, p. 13 sq.) du véd. *īśā-* 'timon', av. *aēša-* 'charrue', ou l'emprunt finnois a également pu se faire par l'intermédiaire de l'iranien.

Des constatations faites dans les deux chapitres s'occupant de la conjugaison (Questions de morphologie verbale, pp. 17—40, et Le parfait périphrastique, pp. 41—65), l'explication de la désinence personnelle *-un* de la 1^{re} sing. du préterit est intéressante entre autres pour sa prise de position phonétique conséquente. Elle opte nettement pour l'évolution *ɾ > ar*, *ɲ > an*, *ṃ > am(an)* dans la question de la correspondance hittite des nasales et des liquides syllabiques, question qui a donné lieu à des interprétations très diverses, et elle rejette l'explication traditionnelle ieu. **-ṃ/-om* > hit. *-un*. Il part non pas du preterit, mais du parfait indo-européen qui, comme on le sait, s'est contaminé dans le hittite avec le présent en *-hi*. Benveniste démontre que l'élément *u* de la 1^{re} du sing. du parfait indo-européen (cf. scr. *jājñau*) s'est conservé dans le *-u-* du préterit *-un* du hittite, auquel s'ajoute l'élément *-m*, du préterit indo-européen. On pourrait peut-être ajouter que le *u* de la désinence *-allu* de la 1^{re} pers. du sing. de l'impératif (au sujet de laquelle Benveniste démontre dans le paragraphe suivant qu'elle suit la désinence *-u* de la 3^e pers. du sing. et du pluriel, alors que

l'élément *-l-* peut être ramené au *-l-* de l'optatif pouvant être démontré dans le baltique) est également en rapport, sous une forme quelconque, avec le *u* de la 1^{re} pers. du sing. *-un* du préterit.

L'auteur a raison de distinguer le participe luwi et hittite hiéroglyphique *-mi/-ma-* du participe *-m(e)no-*, et il signale judicieusement le caractère (l'origine) de *quasiparticipe* du part. *-mi/-ma-*, de même que celle du part. baltoslave *-mo-* apparenté à ce dernier: dans les autres langues indo-européennes, ce mode de dérivation est de caractère non pas grammatical, mais lexical, cf. par ex. skr. *bhī-ma* 'effrayant'. Ajoutons que dans les langues slaves aussi, *-mo-* (type *nesomъ*) n'est devenu dérivation participiale que dans le vieux slave, alors que les autres langues slaves ne le connaissent que dans quelques cas de dérivation déverbative de noms, avec un rôle lexical. (Ceci est valable aussi pour le russe, où le part. *-мый* n'est entré que dans la langue littéraire, sous l'influence du slave ecclésiastique).

Depuis longtemps déjà, on établit un parallèle entre le parfait périphrastique hittite et celui des langues romanes et germaniques. Benveniste analyses tour à tour, avec exactitude, tous les cas du hittite où l'on trouve le syntagme *hark-* + participe en *-an*, et il constate que les deux usages se distinguent nettement: dans un tiers des cas, *hark-* est un verbe autonome au sens de 'tenir', mais le plus souvent, il devient un auxiliaire du rôle de 'avoir'. En dehors de la répartition numérique, la différence entre les deux dépend du sens du verbe: »Dans la périphrase avec *hark-*«tenir», sont employés des verbes indiquant une action telle que l'objet demeure dans l'état où il est mis: «soumettre; apaiser; occuper; protéger,» etc. Au contraire, avec *hark-* comme auxiliaire «avoir», le hittite a formé un véritable parfait périphrastique actif de sens unitaire. Les verbes qui possèdent ce parfait se rapportent à la sphère personnelle, opérations des sens ou activités de parole («entendre; dire; jurer; appeler; nommer;

avouer»), ou indiquent des actions accomplies d'un coup et qui ne se prolongent pas dans l'objet: «faire; envoyer; prendre; donner» etc. (p. 61 sq). Benveniste démontre cette même différence dans l'ancien latin.

Un chapitre bref mais très intéressant est consacré à la flexion pronominale (pp. 66—77; l'article a paru pour la première fois dans *Langue*, en 1953). Comme pour la désinence *-un* de la 1^{re} pers. du sing. du prétérit, cette fois encore il nie la possibilité d'une évolution **-om* (**-m*) > *-un* (sing.) et **-ons* (**-ns*) > *-us* (plur.). Que cette dernière soit possible ou non dans le hittite, l'explication donnée par Benveniste, particulièrement en ce qui concerne la désinence *-un* de l'acc. sing. semble de toute manière acceptable: il met en parallèle la vieille ambivalence du nom. *anas* acc. *amum* du sanscrit avec l'ambivalence hittite *apaš* — *apun*. Nous sommes ici en présence d'un cas bien connu de l'hétéroclisie pronominale. Nous rencontrons ce même phénomène à propos du nominatif et de l'accusatif du pronom personnel, où l'auteur ramène l'opposition du nom. *u-ug* (ug) 'ego', acc. *am-mu-uk* (amug) 'me' à l'ambivalence également justifiée étymologiquement **eg*: *amug*, par analogie à l'opposition de la 2^e pers. *zi-ig* (teg, bien qu'on puisse se demander si cette lecture est possible) 'tu', *tu-uk* (tug) 'te'. Il ajoute ce qui suit: «il semble que la distinction de timbre *e* : *u* ait eu une valeur morphologique, dans un état très ancien de la flexion pronominale indoeuropéenne, pour réaliser l'opposition du cas sujet au cas objet» (p. 73). Ce problème se rattache aux idées de Benveniste lui-même (*Origines de la formation des noms en indo-européen*, 1935), puis de Specht sur l'origine de la déclinaison indo-européenne, dont la reprise pourrait donner des résultats appréciables. Pour notre part, notre avis diffère seulement de cette hypothèse en ce que nous jugeons préférable de supposer non pas le système de déclinaison indo-européen ancestral, mais un état amorphe précédant la formation de la déclinaison, état dans

lequel ne seraient pas encore formés les paradigmes flexionnels, mais seulement les oppositions sporadiques.

Par suite de l'écriture idéographique, nous ne connaissons qu'un petit nombre de numéraux hittites, et c'est pourquoi il est particulièrement intéressant que, dans le chapitre intitulé La formation de quelques numéraux (pp. 78—87) l'auteur suppose, à la place de la forme unique **d(w)ei-* désignant habituellement le chiffre 2 de l'indo-européen, deux radicaux indépendants, *do* / *-di-* et *wa* / *-wi-*, compte tenu des formes divergentes *du* / *da-* servant à désigner le 2 du hittite.

Du point de vue de la méthode, les parties les plus intéressantes du livre sont les analyses étymologiques exemplaires de Benveniste (chapitre VII. Comparaisons lexicales, pp. 107—131). Conformément aux procédés les plus récents de la linguistique comparée indo-européenne, il fait un choix de la nuance sémantique des mots en question, avec toute la précision permise par les langues historiques, entre les parallèles étrangers phonétiquement possibles. Il sépare les mots sanscrits *dabhra-* et *dabhnoti*, généralement rapportés au mot *te-pu* 'petit', par l'analyse textuelle des passages où figure *dabhra*, et il rejette le rapprochement de ces termes avec le mot *dabhnoti*. Cependant, malgré les exemples cités, nous ne trouvons pas démenti le rapprochement de *dabhra-* et de *dabhnoti*. Benveniste examine avec le même soin les mots sanscrits *tāyu-* et *stena-* 'voleur' apparentés au hittite *tāya-* «voler», et il sépare judicieusement les deux mots synonymes sanscrits. De la sorte, il souligne un phénomène fréquent et trompeur de la langue sanscrite: elle contient beaucoup de mots synonymes et de phonétisme analogue, mais d'origine différente. En dehors de quelques autres étymologies, la plus belle explication du chapitre est celle consacrée au terme *ōβqvζa* 'épreuve de l'or', emprunt du mot *hubrušhi* 'terrino' du hittite-hurri, à l'aide de la technique antique de l'orfèvrerie, en prenant «creuset» comme acception originale du mot *ōβqvζa*. Du

point de vue de la toponymie hongroise, cette étymologie est intéressante à propos du nom transylvain de *Abrud(bánya)* (Benveniste le mentionne en note, p. 131, sans se référer au dictionnaire étymologique hongrois de Gombocz—Melich), qui ne vient pas directement du grec (du thrace?).

Nous rencontrons ailleurs, dans le chapitre intitulé *Les suffixes nominaux*, l'étymologie de *weštara* «pâtre», où l'existence de ce mot dans l'Avesta et le hittite et sa disparition de l'indien permettent à l'analyse étymologique de tirer des conclusions sociales extrêmes: «le reflet d'une idéologie spécifique, celle de la classe des agriculteurs-éleveurs, alors que dans l'Inde védique ou dans l'Iran non-zoroastrien prédominent les conceptions des prêtres et des guerriers» (p. 101). Une autre analyse intéressante du point de vue sémantique est celle de la répartition territoriale des deux verbes indo-européens signifiant «conduire», **nei-* (hitt. *nai-/ne-*) et **wedh-* (hitt. *uwate-*) (pp. 33 sqq.); le verbe **wedh-* n'existe que dans le slave, le hittite et l'iranien, et il se peut que son passage dans les langues finno-ougriennes (cf. hongr. *vezet*) prouve de nouveau les rapports praeco-(indo)iraniens des langues finno-ougriennes.

J. Vekerdí

Lienhard, S.: Tempusgebrauch und Aktionsartenbildung in der modernen Hindi. Almqvist and Wiksell, Stockholm—Göteborg—Uppsala 1961. 240 S. — Acta Universitatis Stockholmiensis, Stockholm Oriental Studies 1.

Dieses ausführliche Werk von S. Lienhard, Professor an der Universität Stockholm, Schüler von J. Bloch, ist in vielen Beziehungen eine bahnbrechende Arbeit in der syntaktischen Behandlung des Verbalsystems im Hindi. Nach den ersten grundlegenden Arbeiten von J. Beames, Sir Grierson, R. Hoernle, J. Bloch und

anderen ist in den letzten Jahrzehnten eine Reihe von Werken über die neuindischen Sprachen in Indien sowie im Ausland erschienen, die sich aber bezüglich des Verbalsystems in vielen Fällen als ungenau und fast immer als unvollständig erwiesen haben. Das Werk von Lienhard schließt diese Lücke und bietet für den Erforschern des Verbalsystems des modernen Hindi ein wertvolles Hilfsmittel.

Lienhard gibt eine außergewöhnlich eingehende Analyse der einzelnen Tempora im Hindi. Er ordnet die prozedenten Aktionsarten gruppenweise den Tempora zu und behandelt sie im Anschluß an die einzelnen Zeitformen, die übrigen Aktionsarten aber an den gegebenen Stellen, hauptsächlich im Anhang zusammengefaßt. Seiner Auffassung nach ist das Passiv im Hindi kein besonderes Genus verbi; deshalb räumt er dieser Form keine besondere Analyse ein.

In seinen Untersuchungen gelangt er oft zu Schlußfolgerungen, die von der Auffassung der früheren Autoren wesentlich abweichen. Unter den indischen Verfassern beruft er sich oft auf Kāmāprasāda Guru¹ und auf die kurze, aber gründliche Grammatik „A Basic Grammar of Modern Hindi“², unter den ausländischen Verfassern erwähnt er am häufigsten M. Deutschbein,³ J. Bloch,⁴ S. H. Kellog,⁵ J. Kurylowitz⁶ u. a.

Eine besondere Note erhält das Werk dadurch, daß der Verfasser zur Erläute-

¹ Hindi vyākaraṇ. Kāsi (Benares): Nagari-Pracāriṇī Sabhā, samvat 2014⁵.

² English Version, Government of India: Ministry of Education and Scientific Research.

³ Aspekte und Aktionsarten im Neugeologischen. In: Neuphilologische Monatschrift 10 (1939), 4/5.

⁴ L'Indo-Aryen. Du Veda aux temps modernes. Paris 1934.

⁵ A Grammar of the Hindi Language. With Notes on Pronunciation by T. Grahame Bailey. London 1938³.

⁶ L'apophonie en indo-européen. Wrocław 1956.

rung seiner Folgerungen sehr oft Beispiele aus der Hindi-Literatur, aus den Werken von Premchand, Sudarsan, Jainendra Kumār, und Bhāgvatiprasād Vājpeyī heranzieht. Er behandelt auch die geschichtlichen Beziehungen der einzelnen Tempora und verfolgt, wo es möglich ist, die historische Entwicklung des Tempusgebrauchs im Hindi.

Die größte Aufmerksamkeit widmet das Werk dem Indikativ, während die nicht indikativischen Verbalformen viel kürzer behandelt werden.

Nach Lienhard kann der Indikativ des modernen Hindi folgendermaßen klassifiziert werden:

1. *Präsens*
 - a) Generelles Präsens } mit 6 Ak-
 - b) Aktuelles Präsens } tionsarten
2. *Imperfekt*
 - a) Generelles Imperfekt } mit 6 Ak-
 - b) Aktuelles Imperfekt } tionsarten
3. *Präteritum* mit 7 Aktionsarten
4. *Perfekt und Plusquamperfekt* mit 6 Aktionsarten

Wie bereits gesagt, behandelt der Verfasser die übrigen Modi nur zusammengefaßt. Seines Erachtens besitzt das Hindi an Modi — abgesehen vom *Indikativ* und der archaischen Form des *Imperativs* — im Grunde genommen allein noch den *Subjunktiv*, der auch die fehlenden Imperative vertritt. Die Formen eines *Konditionalis* werden durch das Part. Präs. und manchmal durch das Part. Perf. ersetzt.

Wie in vielen anderen Sprachen, ist das Futur auch im Hindi erst spät entstanden. Interessanterweise behandelt der Verfasser das Futur im Rahmen der Modi. Er gibt hier für zwei Gründe an: Erstens stehe das Futur außerhalb der ursprünglichen Opposition der Aspekte, und somit auch außerhalb des aus den Aspekten erwachsenen Tempussystems, und sei letztlich ein Modus. Zweitens bestehe im Hindi eine deutliche Anknüpfung des Futurs an das Modale, indem sich das Futur im Hindi als Zusammensetzung des Subjunktivs und

des Verbaladjektivs *gā* < skr. *gata* entwickelt habe.⁷

Die Methodik des Verfassers, wie er die bisher ungenau behandelten Beziehungen der Gebrauchsweise der Tempora im Hindi erklärt, ist ausführlich, aber einfach. Die Schlußfolgerungen sind klar und überzeugend. Er gebraucht die modernsten Mittel der Behandlung syntaktischer Fragen.

Á. Debreczeni

Mihammadi Khal: Farhang-i Khal. I. Suleymaniye, 1960, 380 pp.

In the last decade a new upswing of Kurdish studies can be observed in Iranian philology. (Cf. Bois, Thomas, *Études récentes de philologie kurde*: Biblioteca Orientalis, 19, pp. 10—17). The publications consist partly of works on descriptive Kurdish grammar, partly of lexicographic studies and dictionaries.

In lexicography one of the most promising undertakings is that of Mihammadi Khal, a Kurd philologist, who started to publish a complete explanatory dictionary of the Kurdish language, covering all dialects. The first volume has appeared.

This volume contains an introduction (pp. 7—39), and the first part of the dictionary from Alif to Jim (pp. 40—364), with an additional list of words, collected while the book was in print.

In his Introduction to the dictionary the author discusses several linguistic problems, describes his aims and methods, which deserves reader's attention.

After an introductory passage on the importance of collecting genuine Kurdish words and compiling a dictionary that

⁷ Z. B. das Futur des Verbs *sunmā* 'hören': Sg. 1. *sunūm-gā sunūm-gā*, 2. *sune-gā*, 3. *sune-gā*, Pl. 1. *sinem-ge sunem-ge*, 2. *suno-ge*, 3. *sunem-ge sunem-ge*. S. auch J. Beames: *A Comparative Grammar of the Modern Aryan Languages of India*, Vol. III.: The Verb. § 54., S. 160 f.

reflects the lexical material of all dialects, Khal makes a short critical survey of preceding works in Kurdish lexicography. He mentions chiefly Eastern dictionaries, written in Arabic (that of Ahmedî Khanî and Yûsuf Zîâ Paşa Khalidî, etc.). Of European works only A. Jaba's dictionary is discussed. Recent publications (e. g. the dictionaries of Kurdojev, Farizov and Bakajev) are omitted.

According to Khal, none of these dictionaries represents Kurdish vocabulary in full, and this induced him to compile a new one. He collected his material directly, carefully checking every new word in its surrounding, recording every data of its source (cf. pp. 15—16).

The part of Khal's introduction, where he speaks of the formation and development of language (pp. 17—19) is of significant lexicological interest. Stressing the importance of onomatopoeic words in the birth of human speech, he refers to the extremely rich set of such words in the Kurdish dialects. For the sake of demonstration he gives a list of onomatopes, indicating in every case what the given sound characterizes, e. g. *bāra* and *bā'a* "bleating" of sheep and goat, *hapa* "barking" of dogs, *bō'a* "mooring" of cows, *ḡirēwa* "chirping" of sparrows, etc. So far as I know this is the only existing list of such kind and size.

Then the author briefly reviews the dialects included in his dictionary. He divides Kurdish dialects into four groups: (1) *Zāzā*, (2) Left-hand Kirmanji (*Bōtānī*, *Bādīnānī*, *Ilakārī*, *Bāyazīdī*, *Šamdīnānī*), (3) Right-hand Kirmanji (*Sōrānī*, *Bābānī*, *Mūkrīyānī*, *Ardalānī*, *Kalhūrī*, *Gōrānī*), (4) *Lūrī* (*Bakhtiyārī*, *Lakī*, *Faylī*). This classification slightly differs from that set up by Western scholars, who regard *Zāzā*, *Lūrī* and *Gōrānī* as separate Iranian languages belonging to the Western group (cf. A. Meillet et M. Cohen, *Les langues du monde*, Paris 1952, pp. 31—32, and G. Morgenstierne, *Neu-Iranische Sprachen: Handbuch der Orientalistik, Erste Abteilung, IV. Band, Iranistik*, p. 175) and use

other terms for groups (2) and (3) in Khal's division (e. g. West and East Kurdish in Karl Hadank's *Untersuchungen zum Westkurdischen: Bōtī and Ēzādī*, Berlin 1938, North-Western Kurdish or Kirmanji and South-Eastern Kurdish or *Sōrānī* in Kurdojev's *Краткий очерк грамматики курдского языка*, Appendix to the *Курдско-русский словарь* of the same author, Moscow 1960, pp. 833). The various areas, assigned to the main groups do not always coincide with those commonly used, the author's aim evidently being to avoid minute divisions. He sets up no separate class for the *Suleymaniye* dialect as was done by McCarus (*A Kurdish Grammar. Descriptive Analysis of the Kurdish of Sulaimaniya*, New York 1958) or D. N. MacKenzie (*Kurdish Dialect Studies I*, London 1961) and by others. He includes it in the *Sōrānī* dialect.

The section on the Kurdish script reflects the author's intention to introduce uniformity in the use of Arabic letters, an indispensable condition of a dictionary, containing dialectological variants and equivalents. His effort to render Kurdish sounds carefully with the help of Arabic characters, which are by no means suitable for strict phonetic transcription, has led to the employment of new diacritic marks and signs on the one hand, and to some useful phonetic observations on the other.

The deviation of the vowel signs from the existing orthographical practice is not significant: *ō* and *ē* are rendered by *ۆ* and *ێ* respectively (as in *کۆلێر* *kōlir* "dove", and *بێکەس* *bēkas* "abandoned") which has become generally adopted in to-day's Kurdish publications (formerly their use was more limited, cf. McCarus, op. cit., p. 7), *ū* and *ī* are represented by doubling the corresponding signs *وون* *būn* "to be", *پیر* *pīr* "old"; short *a* is written with a *•* in all positions *بەهار* *bahār* "spring", etc.

Concerning consonantism the author's innovation is more extensive. To distinguish between dental (or as he calls it "light") *l* and velarized ("heavy") *ɮ*, he uses a cuneiform mark above *ɮ* for the lat•

ter (ج) instead of the one or three dots (ج, ج) used formerly (cf. McCarus, op. cit., p. 9.). For rolled *r* Khal prefers the doubling of the Arabic character to make it different from its single-flap variant. This doubling however is disregarded at the beginning of words, for in this position *r* is always rolled. Other Kurdish publications use dots or cuneiform marks above or under the Arabic letter (ج, ر, etc.).

As to the voiced *d*, Khal remarks that in Suleymaniye it appears in two allophones, (1) "heavy" as in *dār* "tree", *dang* "sound", and (2) "light" (i.e. a half-close continuant) as in *mada* "do not give!", *bida* "give!" The latter evidently coincides with that mentioned by MacKenzie in connection with the *d* sound of the verb *dān* "to give" (op. cit. § 9). Khal says, that though some use a dotted Dal (د) to denote light *d*, he will not mark this difference, for it is characteristic only of the Kurds of Suleymaniye.

In the next sections of the Introduction devoted to a synopsis of Kurdish grammar, Khal deals with the parts of speech. It is noteworthy what he says about the infinite forms of verbs. He classifies infinitives according to their penultimate letter in the Arabic script, into five groups: (1) *Alif* infinitives: سووتان *sutan* vi. "burn", (2) *Tā* infinitives: کوتن *kautin* vi. "fall", (3) *Dāl* infinitives: کردن *kirdin* vt. "make", (4) *Wāw* infinitives: چوون *čūn* vi. "go", (5) *Yod* infinitives: زانین *zānīn* vt. "know". It is almost the same classification Nūrī 'Alī Amīn uses in his *Qavā'id-i zimānī kurdī* (Baghdad 1956, p. 30, Note 1). Most western grammars of Kurdish dialects have nearly the same classification with different terms and additional subdivisions according to the Present stem forms.

From an other point of view Khal distinguishes two kinds of infinitives: (1) those ending in *-n* as هاتوون *hātūn*, (2) and those having the suffix *-awa*, as هاتوونەوا *hātūnawa*. The existence of such suffixed infinitives is mentioned in some of the western works, e. g. in Mackenzie's *Studies*,

where we find Arb. *tāwān* ~ *tāwānawa* vi. "melt", Muk. *rāzān* ~ *rāzānawa* vi. "be adorned" etc. (op. cit. I, pp. 232 and 233). Khal tells us about the semantic changes a verb undergoes when suffixed *-awa*. Such infinitives express (1) returning action, e. g. *čūnawa* vi. "go back to a place one visited formerly", (2) repetition of an action, e. g. *dāništinaawa* vi. "sit down several times", (3) gradualness of an action, e. g. *xwārdinaawa* vt. "eat bit by bit".

The table containing preverbal verbs (pp. 34—35) is evidently included to demonstrate this kind of verb composition. It certainly proves useful for practical purposes. The graphs, however, given in Kurdojev's *Grammar* (Граматика курдского языка. Moscow 1957, § 252) are much more complete and systematic.

Discussing the problem of entries in his dictionary, Khal touches the question of verbal periphrases (noun or adjective + auxiliary verb), widely used in modern Iranian languages, and thoroughly described in various studies on Persian descriptive grammar. He analyses the relation between the nominal part of the phrase and its auxiliary, with regard to their position in Kurdish vocabulary. He sets up three classes: (1) Verbal phrases, the nominal part of which is used alone as well, i.e. outside the compound, *āškirā* "evident" ~ *āškirā kirdin* vt. "make evident" ~ *āškirā bûn* vi. "be evident"; (2) Verbal phrases where the nominal parts are not used alone, i.e. they appear only in connection with the auxiliary, e. g. *tamē kirdin* vt. "appease" ~ *tamēbûn* vi. "be appeased". *tamē* alone has no meaning in Kurdish. (3) Verbal phrases the nominal part of which appears alone as well, but in a different meaning, e. g. *bart* "fortune" ~ *bart bûn* vi. "fade".

Words belonging to the two latter groups figure in Khal's dictionary as separate entries, while verbal phrases of the first group are entered under the heading of the nominal part, as noun or adjective. This approach to the analysis of verbal periphrases may be useful in the historical

survey of this type of compounds, especially when Arabic and Turkish elements of the Kurdish language are concerned.

The most precious part of Khal's Farhang is the dictionary itself, presenting an extremely rich lexical material. It is enough to compare a few pages with other Kurdish dictionaries to realize its ampleness. No other dictionary has as yet aimed at a complete representation of all Kurdish dialects, including even such languages as Zāzā, Lūri and Gōrānī. The inclusion of Zāzā (marked with ʔ) and Lūri words (marked with ʔ for all three areas) makes the dictionary a valuable contribution to the dialectology of modern Iranian languages.

Entry words are given in brackets, in indented lines, and are followed by the indication of the dialect except for the words of "Right-hand Kirmanji", i.e. of the South-Eastern dialects, the basic language of the dictionary.

Explanations are given in South-Eastern Kurdish, by single words or ample sentences, according to necessity. Verbs are given in infinitive forms and translated mostly as nouns (e. g. *pirsîn* = *pirsiyār*), or explained by other infinitives (e. g. *ārāştin* = *qisa kirdin* 'to speak'). There are no indications concerning the use of verbs in the sentence (present stems, verbal locutions, etc.).

Khal's work is an indispensable contribution to Kurdish lexicography and Iranian dialectology. It offers new possibilities in research works not only in Kurdish, but also in Turkish and Persian. We are eagerly looking forward to the publication of the other volumes.

A. Bodrogligeti

**Замечания о первом томе
Академической грамматики
латышского языка**

Известно, что, наряду с фактами других балтийских языков, данные латышского языка, хотя и в меньшей мере, но все

же рано стали использоваться в трудах по сравнительно-исторической грамматике индо-европейских языков. В первую очередь это относится к исследованиям по сравнительной грамматике славянских языков, которые теснейшим образом связаны с балтийскими, что заставляет нас допустить наличие в прошлом особого периода их единства.¹

Первые грамматики латышского языка появились в XVII в.² Безусловно, они оказали известное влияние на дальнейшую научную разработку латышской грамматики. Все лучшие достижения прошлого были учтены в вышедшем в 1959 г. первом томе Академической грамматики латышского языка, подготовленной Институтом языка и литературы АН Латвийской ССР. Разработанный коллективом авторов во главе с А. Бергмане, Р. Грабис, М. Лепика, и Э. Сокол (ответственный редактор), этот монументальный труд (830 стр.) представляет, несомненно, важное событие в культурной и научной жизни Советской Латвии.

При изложении и интерпретации фактов латышской грамматики (в этом томе рассматриваются вопросы фонетики, словообразования и морфологии)³, авторы руководствовались теми принципами, кото-

¹ В связи с этим см. наши работы: De la indo-europeană la balto-slavă. Inovații morfologice, „Analele Științifice ale Universității »Al. I. Cuza« din Iași (Serie nouă), Secțiunea III (Științe Sociale), V (1959), cmp. 115—123. Problema comunității lingvistice balto-slave, „Romanoslavica” IV (1960), стр. 87—106.

² См. R. Grabis, Pārskats par 17 gadsimta latviešu valodas gramatikām, „Raksti”, V, Изд. АН Латвийской ССР, Рига, 1955, стр. 205—266. R. Grīse, 17. gadsimta gramatikas kā latviešu valodas vēstures avots, там же, т. VII, 1958, стр. 245—255. Его же Rēķehūzena gramatika un pret to vērstais Eihorna raksts, ”Сборник статей, посвященный академику Яну Эндзелю в связи с 85-летием со дня рождения и 65-летием научной деятельности”, Рига 1959, стр. 479—526.

³ Mūsdienu latviešu literārās valodas gramatika, I, Fonētika un Morfoloģija. Издательство АН Латвийской ССР, Рига 1959.

рые лежат в основе исследований акад. Я. М. Эндзелина, В. В. Виноградова и других советских языковедов. Вообще *Грамматика* основывается на наилучших достижениях в области изучения латышского языка в прошлом и настоящем как в самой Латвии, так и за рубежом. Главное свое внимание ее составители уделили грамматической структуре современного языка. Факты, связанные с происхождением и развитием фонетической системы и морфологического строя, оставлены в стороне. В этом отношении настоящая грамматика коренным образом отличается от предыдущих. Как правило, почти все научные грамматик латышского языка, написанные раньше, разработаны в равной степени на основе двух принципов: диахронического и синхронического.⁴ В этом смысле можно упомянуть: *Latviešu valodas gramatika* и *Latviešu valodas mācība* Я. Эндзелина и К. Миленбаха (1907 г.), *Lettische Grammatik* (Heidelberg, 1923, 862 стр.) и *Latviešu valodas gramatika* (Riga, 1951, 1100 стр.).⁵ Однако в настоящее время назрела необходимость отказаться от этого традиционного принципа и более отчетливо разграничить современное состояние языка от его прошлого. Так именно и поступают авторы Академической грамматики латышского языка. Но они не полностью отказываются от исторической точки зрения, без которой многочисленные явления современного языка оставались бы непонятными. Поэтому авторы вполне правильно прибегают часто не только к данным истории латышского языка, но и к данным сравни-

тельного языкознания. Так, напр., при освещении различных вопросов фонетики, словообразования и морфологии они ссылаются на сходные явления в родственных языках, особенно в литовском. Хотя *Грамматика* анализирует факты современного литературного языка — письменного и разговорного — все же иногда цитируются и формы, свойственные тем или иным территориальным говорам.

По своему характеру *Грамматика современного латышского литературного языка* описательна и нормативна. В установлении нормы было принято во внимание несколько соображений: распространенность соответствующих явлений, их историческое развитие, предпочтение, оказанное со стороны говорящих и даже благозвучие. Однако, когда нет достаточных научных оснований для рекомендации той или иной формы, то авторы указывают на варианты, равноправно допустимые в современном латышском литературном языке.

Грамматические явления богато иллюстрируются в этой книге фактами из художественной литературы, начиная с творчества братьев Каудзиты, представителей критического реализма в латышской литературе и кончая литературой советской эпохи.⁶

В *Предисловии* к грамматике (стр. 3—5) содержатся некоторые данные, касающиеся особенно структуры, характера и использованной при разработке этого труда лингвистической литературы.

Во *Введении* (стр. 7—14) освещаются некоторые общие вопросы как: предмет грамматики, основной словарный фонд и грамматика, лексикология, словообразование, морфология и синтаксис, фонетика, грамматическая форма и грамматическое значение, средства выражения грамматических значений (аффиксы, супплетивизм и чередования), синтетические и аналитические конструкции, грамматические категории, части речи, полнозначные и неполнозначные слова. О словообразовании тут не

⁴ Точно так же поступает и Я. Отрембский со структурой литовского языка. См. его *Gramatyka języka litewskiego*, I. Wiadomości wstępne. Nauka o głóskach, Варшава, 1958, XV + 394 стр.; т. III. Nauka o formach, Варшава, 1956, IX + 377 стр. Об этом см. А. Vraciu, „Studii și cercetări științifice”, Filologie, Academia R. P. R., Filiala Iași, X (1959), вып. 1—2, стр. 166—169.

⁵ Об этих и других трудах акад. Я. Эндзелина см. А. Vraciu, там же, IX (1958), вып. 1—2, стр. 164—173. Его же, „Romanoslavica” IV, стр. 345—348.

⁶ См. список сокращений и источников на стр. 817—823.

упоминается, так как общие сведения, связанные с этой частью *Грамматики*, даются во втором разделе книги.

В разделе *Фонетика* (стр. 15—71) рассматриваются следующие проблемы, связанные с акустическим, физиологическим и функциональным⁷ аспектами звуков речи в современном латышском литературном языке: система гласных и согласных, фонетические изменения, взаимодействие фонем, фонетические законы и некоторые другие явления.

Один из вопросов, решенных в настоящей *Грамматике*, это вопрос о наличии согласного *ŗ* в современном латышском литературном языке. Так, указывается (стр. 21, ссылка 1), что в литературном языке фонема *ŗ* факультативна; ее живое произношение сохраняется только в говорах Западной Курляндии (см. стр. 32).

Ценными являются в разделе *Фонетика* указания диалектного и исторического характера. В этом отношении можно сослаться на § 78 (стр. 39), посвященный судьбе долгих и гемминированных сонантов в некоторых латышских говорах; на §§ 88 и 99, где рассматриваются явления перестановки, диссимилиации и прогрессивной ассимиляции согласных; на § 107, в котором объясняется происхождение *-š-* в суффиксе *-šapa-* (он возник, по мнению авторов, под влиянием говоров). Кроме того следует отметить наличие в *Грамматике* некоторых уточнений относительно характера интонации в народных говорах.

Элементы историзма выступают в § 30, где рассматривается происхождение гласных *e* и *ē*, развившихся в латышском языке из позиционных вариантов *e* и *ē*.⁸

Следует сказать, что некоторые вопросы фонетики и фонологии недостаточно освещены в *Грамматике*. Это относится к слогу

и слогоразделу (стр. 65—66), интонации⁹ и метатонии (стр. 66—69) и ударению (стр. 69—71). Кроме того, ничего не упоминается об орфографии и орфоэпии, хотя принципы и нормы латышского правописания и произношения нуждаются в уточнениях.

В *Грамматике латышского языка* особое место отведено словообразованию (см. стр. 73—374). Во введении к этой главе авторы рассматривают вопрос о соотношении между словообразованием, синтаксисом и лексикологией (§ 128). Далее говорится о морфологическом составе слова (§ 129—139), о типах словообразования (суффиксальном и префиксальном) и о словосложении (§ 140—144). Кроме того, упоминается о вспомогательной роли чередований согласных в словообразовании (§ 147), о переходе из одной части речи в другую и о полупрефиксах (или префиксондах).

Из тех десяти частей речи, которыми обладает латышский язык, в разделе словообразования рассматриваются только три: *существительное* (стр. 86—224), *прилагательное* (стр. 224—330) и *глагол* (стр. 330—374). Тут, помимо словообразования, говорится и о словосложении. Что же касается других частей речи, авторы сообщают, что вопрос о их словообразовании будет рассмотрен в главе, посвященной *морфологии* (см. указание на стр. 86). Так, напр., субстантивация прилагательных, прономинализация и словообразование наречий трактуются в *Морфологии* (см. стр. 470—476, 541—542 и 702—717). Для того, чтобы сохранить единство изложения следовало бы, по нашему мнению, и вопрос о словообразовании числительных, наречий, предлогов, союзов и даже междометий рассмотреть во втором же разделе книги.

Третий раздел *Грамматики* посвящен *Морфологии* (стр. 375—815). Характерно, что здесь анализ форм не отрывается от их роли в предложении. Этот синтаксический

⁷ О фонологической системе современного латышского языка см. и W. Matthews, *The Phonematic System of Literary Latvian*, «Сборник Эндзеллина», Рига, 1959, стр. 181—200.

⁸ Знаками *e* и *ē* передаются открытые гласные, а *e* и *ē*-средние (краткие и долгие).

⁹ О прерывистой интонации в латышском языке см. статью Вяч. В. Иванова в «Сборнике Эндзеллина», стр. 133—148. Там же указана почти исчерпывающая литература вопроса.

принцип выступает особенно ярко при описании падежных функций имен существительных (см. стр. 388—409). Как и в предшествующих главах, и в морфологии авторы всегда считаются с фактами развития языка. (См., напр., принципы классификации типов склонения, где, помимо грамматической категории рода и окончания именительного и родительного падежей единственного числа учитывается и именная основа, о которой сообщаются определенные указания исторического порядка, стр. 409—421).

Рассматривая вопрос о существительных *pluralia tantum* (стр. 386—388), авторы лишь устанавливают — по лексико-семантическим критериям — те группы слов, которые в современном латышском языке выступают только во множественном числе, но не объясняют причины их употребления.¹⁰

Нам кажется, что о родительном падеже, с которым в латышском языке совпал индоевропейский аблатив, следовало бы говорить несколько подробнее.¹¹

Что же касается соотношения между разделами *Грамматики*, необходимо подчеркнуть, что, по сравнению с морфологией и словообразованием, фонетике отведено слишком мало места.

¹⁰ О *pluralia tantum* в латышском языке см. также A. Gāters, *Lettische Miscellen. I. Zum Plurale Tantum im Lettischen*, *Zeitschr. für vergl. Sprachforschung*, Bd. 72 (1954), стр. 84—87. A. Vraciu, *Caracterele generale ale limbilor baltice, „Studii și cercetări științifice”*, Filologie, Academia R. P. R., Filiala Iași, X (1959), вып. 1—2, стр. 109—130 (Там объясняются и причины этого явления).

¹¹ О многочисленных функциях этого падежа см. M. Lepika, *Par atributivā ģenitīvā, mūsdienu latviešu valodā, „Raksti”*, III, 1954, стр. 48—76. J. Rozenbergs, *Objekta ģenitīva raksturs substantīvās vārdekopās un tā sintaktiskā funkcija*, «Записки Рижского педагогического института», т. II, 1956, стр. 169—179. Его же, *Родительный беспредложный падеж в современном латышском литературном языке (в сравнении с русскими конструкциями)*. Автореферат кандидатской диссертации, Рига, 1956.

Несмотря, однако, на отмеченные здесь и выше недостатки, настоящая *Грамматика* представляет исключительную ценность для изучения фонетики и, особенно, словообразования и морфологии латышского языка. Это тем более важно, что, вопреки наличию огромного количества трудов, посвященных данному балтийскому языку, все же многие вопросы *современного* латышского литературного языка продолжали оставаться еще нерешенными. Но *Грамматика* нужна не только специалистам в области современного литературного языка, но и лингвистам, занимающимся сравнительно-исторической грамматикой индоевропейских языков или славяно-балтийскими языковыми отношениями, так как факты, имеющиеся здесь, проверены и подвергнуты анализу в свете современной науки.

А. Врачу (Яссы)

Imbs, P.: L'emploi des temps verbaux en français moderne. Essai de grammaire descriptive. Klincksieck, Paris 1960. 272 pp.

Le livre de P. Imbs sur l'emploi des temps a paru en 1960, mais sa valeur et son importance en matière de syntaxe et de stylistique nous autorisent à en faire un compte rendu plusieurs années même après sa parution. Dans ce qui suit, nous allons essayer de présenter brièvement les principaux chapitres de l'ouvrage et de mettre en relief ce qui peut intéresser non seulement le grammairien, mais aussi le stylisticien et même l'enseignant. L'auteur nous dit d'ailleurs, en tête de son avant-propos: «L'ouvrage qu'on va lire est directement sorti de l'enseignement.» C'est ce qui explique à notre avis la clarté de l'exposé, le soin avec lequel l'auteur a établi le plan de l'ouvrage et a su mettre en lumière les innombrables nuances des emplois verbaux, en leur donnant des dénominations souvent nouvelles, utiles pour leur compréhension. Et c'est justement dans l'enseignement de la

syntaxe française à l'étranger que ce livre présente un intérêt tout spécial, étant donné les difficultés presque insurmontables que pose ce problème particulier de la syntaxe à ceux dont le français n'est pas la langue maternelle.

Avant de passer à l'examen des divers chapitres, il convient de relever un trait bien caractéristique de l'ouvrage, que l'auteur souligne du reste dans l'avant-propos: il s'agit d'une étude synchronique. Certains critiques lui reprocheront d'avoir de parti pris rejeté le point de vue historique, mais il semble que l'on peut accepter les arguments de l'auteur qui justifient en quelque sorte cette méthode: «personne ne nie qu'à chaque époque de son évolution les usagers d'une langue ont, en prenant possession de ses moyens d'expression, à les organiser, à les ranger dans un certain ordre, et c'est l'ordre le plus communément répandu que l'analyse synchronique se donne pour tâche de révéler» (VII—VIII).

Après l'introduction où l'auteur, en analysant sommairement un texte de Proust, nous fait connaître son intention qui est d'expliquer la «complexité du temps grammatical», la richesse de sa valeur expressive (1—3), l'ouvrage présente le système des formes à l'aide d'un tableau net (dont l'intérêt réside surtout dans le classement de l'indicatif et du conditionnel dans une même catégorie), ainsi que le plan adopté dans l'étude des valeurs temporelles et des principales catégories (5—17). Le plan proprement dit se présente comme suit: 1^{re} partie, Les emplois. C'est la partie la plus longue et la plus détaillée qui contient l'essentiel du livre (20—166); 2^e partie, Les systèmes de valeurs (167—204); 3^e partie, Problèmes annexes (205—238). A ces chapitres principaux s'ajoutent encore une conclusion, une bibliographie détaillée, une table analytique et une table des matières.

La partie qui nous intéresse le plus est évidemment la première. Ce qui fait sa valeur c'est, en dehors de l'examen minutieux de l'emploi des temps sous toutes ses faces, le nombre considérable d'exem-

ples qui étayent solidement la charpente du livre. Ces exemples modernes, bien choisis, sont d'autant plus utiles que l'auteur les explique souvent, pour en faciliter la compréhension, d'un point de vue psychologique; en outre ils sont généralement «situés» dans le contexte du roman d'où l'auteur les a tirés, fait non négligeable étant donné la complexité du problème traité. Les citations sont le plus souvent originales; évidemment là où le cas d'emploi est particulier ou assez rare, nous retrouvons des exemples figurant dans d'autres traités du même genre, en premier lieu dans celui de H. Sten (Les temps du verbe fini [indicatif] en français moderne, Copenhague, 1952). Voici à titre d'exemple le cas du passé simple marquant l'aspect ingressif: «Plus tard elle aima l'histoire de la fille de Jephthé» A. Maurois (p. 86, cf. Sten, p. 104) ou celui du passé composé marquant l'antériorité par rapport à un présent: «Dès qu'il a disparu, le visage de Médée s'anime», Anouilh (p. 102, cf. Sten, p. 185). Hàtons-nous d'ajouter que ceci n'enlève rien à la richesse et à la valeur des exemples de l'ouvrage.

Pour ce qui est des emplois, nous nous contenterons de faire un certain nombre d'observations sur chacun des temps, la complexité du sujet ne nous permettant pas d'entrer dans tous les détails. L'indicatif présent (p. 21—39) est analysé avec minutie; peut-être même est-il un peu trop touffu, trop nuancé, surtout en ce qui concerne certaines fonctions qui parfois s'enchevêtrent et se chevauchent (en premier lieu celles du présent omnitemporel). — Le futur (p. 41—59) est traité dans un chapitre très clair et bien exposé. On appréciera surtout un intéressant passage consacré aux périphrases du futur (*devoir* + infinitif). — Le conditionnel présent (p. 52—80) se divise en deux parties: conditionnel-temps et conditionnel modal. Soulignons la finesse de l'analyse du conditionnel-temps (que nous préférons nommer futur du passé) et les excellents exemples qui l'illustrent et embrassent toutes les variétés grammaticales et

stylistiques inhérentes à son emploi (styles indirect et indirect libre, récit historique, etc.) Une seule question se pose: l'auteur prétend que «dans la plus récente littérature le conditionnel-temps de perspective traverse une crise» et qu'il est concurrencé par le futur (p. 67). Pour illustrer cette assertion il cite une série d'exemples tirés tous sans exception de «La loi» de R. Vailland. Or, on rencontre cet emploi du futur dans d'autres oeuvres du romancier en question (cf. la phrase suivante tirée de «La Fête», Paris 1960, p. 80: «Ils parlèrent des marbres qu'ils avaient vus, de la voiture qu'ils *achèteront* quand il *seront* las de la D. S. et des difficultés d'écrire un roman».) D'autres aussi doivent préférer le futur à l'emploi traditionnel du futur du passé, mais n'est-il pas un peu trop tôt pour parler dès maintenant d'une crise que traverse celui-ci? Les exemples d'un seul auteur qui doivent avoir en premier lieu une explication stylistique, ne nous semblent pas suffisamment convainquants.

Le passage le plus intéressant et le mieux composé du livre est, à notre avis, celui des temps du passé, qui se divise lui-même en trois parties: la première traite du passé simple, de l'imparfait et du passé composé (p. 81—106), la deuxième du futur antérieur et du conditionnel passé, du passé antérieur et du plus-que-parfait (p. 107—130), la troisième des formes sur-composées (p. 131—135). C'est surtout l'étude de l'imparfait qui mérite d'être mise en relief: elle est excellente. Là comme dans tout le chapitre, l'auteur s'ingénie à faire sur chaque exemple un commentaire soigné, intéressant, instructif. Ce procédé prouve que P. Imbs est non seulement un chercheur, mais aussi un enseignant, un universitaire, qui sait transmettre ses connaissances à ces disciples. Dans le compte rendu qu'il a fait de cet ouvrage (Le français moderne, 1962, p. 290—299) H. Bonnard reproche entre autres à l'auteur de ne pas employer les termes «perfectif» et «imperfectif» assez proprement pour indiquer l'opposition *passé simple/imparfait*, d'autre

part, et *passé composé/imparfait*, d'autre part, opposition qui a été plus clairement définie par d'autres spécialistes (Sten, Steinberg). Evidemment la distinction sémantique des verbes perfectifs et imperfectifs a son importance, et ce n'est sans doute pas chicaner sur les termes que de mettre en doute le bien-fondé de l'opposition *ponctuel/duratif* dans certains cas d'emploi du passé simple et de l'imparfait. Mais il nous semble que les exemples finement nuancés donnés par l'auteur éclairent ces problèmes suffisamment pour que l'équivoque ne soit pas à craindre.

Nous n'entrerons pas ici dans les détails du chapitre des emplois qui traitent le subjonctif, l'impératif et les formes nominales du verbe. Quantitativement aussi ils sont moins importants que la question de l'indicatif (137—161). Notons seulement que nous aurions aimé un peu plus de profondeur en ce qui concerne le subjonctif. Des 2^e et 3^e parties, qui se divisent elles-mêmes en plusieurs chapitres plus ou moins brefs, nous avons surtout retenu les chapitres II et III de la 3^e partie qui donnent de très appréciables notions de sondage statistique en linguistique (p. 216—234), et mettent en relief l'importance de l'analyse stylistique, en étudiant du point de vue de la valeur expressive des temps le célèbre épisode de la madeleine de M. Proust.

Pour conclure, nous ne pouvons que répéter ce que nous avons dit au début de ce compte rendu: la valeur exceptionnelle de cet ouvrage de P. Imbs mérite qu'on s'y intéresse à l'étranger comme en France.

J. Kelemen

Brinkmann, H.: Die deutsche Sprache. Gestalt und Leistung. Pädagogischer Verlag Schwann, Düsseldorf 1962. XII + 654 S. (Sprache und Gemeinschaft. Im Auftrage eines Arbeitskreises für deutsche Sprache hrg. von L. Weisgerber. Grundlegung Bd. 1).

1. Nach langjährigen Vorarbeiten, über die im Vorwort berichtet wird, haben wir nun die inhaltbezogene Darstellung der deutschen Sprache der Gegenwart in der Hand. Die theoretischen Grundlagen dieser Darstellung wurden bereits in den Vorarbeiten erörtert, hier werden sie nur gestreift. Hier geht es um die eigentliche Erschließung des Systems der gegenwärtigen deutschen Hochsprache. Obwohl Brinkmann die Einzeluntersuchungen wie auch die Gesamtdarstellungen anderer berücksichtigt, bleibt seine Darstellung trotzdem eine selbständige, eigene Leistung. Dem Umfang nach könnte sein Werk am besten mit der Grammatik von George O. Curme (*A Grammar of the German Language*. Neudruck der zweiten Auflage: 1952), der ausführlichsten deutschen formbezogenen Grammatik verglichen werden. So ein Vergleich würde den großen Unterschied zwischen der formbezogenen und der inhaltbezogenen Darstellung am augenfälligsten illustrieren. Curme bietet eine reiche Fülle von sprachlichen Einzelheiten, Brinkmann entwirft hingegen das System der sprachlichen Tatsachen.

Der Untertitel verweist auf das Verfahren des Verfassers: er geht von der Form (Gestalt) aus und prüft sie auf ihre Leistung hin. Gestalt und Leistung werden gegenseitig abgewogen, wodurch Lücken wie auch unausgenützte Möglichkeiten der deutschen Gegenwartssprache sichtbar werden. Johannes Erben (*Abriss der deutschen Grammatik*. 4. Aufl. 1960) schlägt den entgegengesetzten Weg ein: er geht aus den Funktionen aus und sucht dazu die zur Verfügung stehenden Formen und Möglichkeiten.

Was bei Brinkmann im Gegensatz zu anderen neuen Darstellungen der deutschen Gegenwartssprache (Glinz, Erben usw.) auf den ersten Blick auffällt, ist die womögliche Beibehaltung der herkömmlichen lateinischen, oft auch deutschen Terminologie. Wenn auch diese Termini mit neuem Inhalt gefüllt sind, erleichtern sie die Orientierung des Lesers. Der Leser muß sich in mancher Hinsicht umstellen, dafür

wird ihm aber ein reiches Leistungsfeld der Wortarten und des Satzes erschlossen. Die Charakterisierung der Eigenart, des Bestandes, des Formenkreises, sowie der Schichtung einer jeden Hauptwortart (Substantiv, Adjektiv, Beziehungswort, Verbum) dient dem Systemgedanken; die anderen Wortarten werden bei entsprechenden Hauptwortarten untergebracht, wie z. B. der Artikel beim Substantiv, die meisten Pronomen beim Adjektiv usw. Während in der herkömmlichen formbezogenen Grammatik der Haug bestand, den Wortbestand in möglichst viele Wortarten zu zerlegen, werden hier sogar gewisse Gemeinsamkeiten der Hauptwortarten (Substantiv ~ Adjektiv, Substantiv ~ Verbum) aufgezeigt. Ich glaube, die größte Überraschung ist das gut 150 Seiten umfassende Kapitel über das Adjektiv, das diese so ungemein wichtige Wortart erschöpfend behandelt. Es versteht sich von selbst, daß zur Charakterisierung der Eigenart, des Bestandes, der Formenkreises und der Schichtung einer jeden Wortart bzw. des Satzes auch neue Termini eingeführt bzw. von anderen übernommen werden mußten. Ob diese neuen Termini sich einbürgern werden, kann heute natürlich noch nicht gesagt werden. Wie immer, gibt es auch hier treffende neue Termini (z. B. *Vergleichsformen* für „Steigerungsformen“ des Adjektivs) und solche, die sich kaum durchsetzen werden (z. B. *Veränderungsreihe* für „Deklination“).

2. Mit der Verwertung der von Admoni (*Der deutsche Sprachbau*. 1960) eingeführten Begriffe „innere Flexion“ und „äußere Flexion“ können gemeinsame Sprachmittel des Substantivs, des Adjektivs und des Verbums und mit gewisser Einschränkung (S. 161) sogar des Beziehungswortes demonstriert werden. Dieser Gesichtspunkt kann aber weiter ausgebaut werden. Brinkmann stellt z. B. mit Recht fest: „Heute sind die Deklinationsweisen des Substantivs danach gesondert, wie der Plural vom Singular abgehoben wird“ (S. 3). Bei der Feststellung der Formklas-

sen des Substantivs (S. 8—12) wird die Opposition Singular : Plural nicht folgerichtig ausgewertet. Im eigentlichen gibt es nämlich nicht 6, sondern nur 4 Formklassen des Substantivs:

I. Ohne innere Flexion: *Lehrer, Hebel, Balken, Kasus; Häuschen, Pronomen (Pronomina ist keine deutsche Opposition), Gebirge*;

II. Innere Flexion durch ein Phonem ausgedrückt: *Vater : Väter, Ofen : Öfen, Bruder : Brüder; Tochter : Töchter, Mutter : Mütter; Kloster : Klöster* (diese Gruppe wird bei Brinkmann nicht genannt);

III. Innere Flexion durch ein Morphem ausgedrückt: A) *Kreis : Kreise, Schar : Scharen, Hase : Hasen, Prinzip : Prinzipien, Kleid : Kleider, Pharao : Pharaonen, Auto : Autos*; B) Dieses Morphem kann zu einem Morphem des Singulars in Opposition stehen: *Typus : Typen, Museum : Museen, Drama : Dramen, Saldo : Salden, Stadion : Stadien, Numeralie : Numeralien*. Hierher gehört auch: *Sporn : Sporen*.

IV. Innere Flexion durch ein Phonem und ein Morphem ausgedrückt: *Kopf : Köpfe, Wand : Wände, Wald : Wälder, Blatt : Blätter*.

Keine Feminina sind in der I. Formklasse. Sogenannte „Ausnahmen“ können in diesem System ohne Schwierigkeit untergebracht werden: *Kloster : Klöster* (II.), *Sporn : Sporen, Lady : Ladies* (III.), *Flöß : Flöße* (IV., vgl. Brinkmann, S. 16. f.). Die Deklinationsweise („äußere Flexion“) ist im Plural nach den Geschlechtern natürlich nicht gesondert. Im Plural geschieht die Sonderung auf Grund der Lautung: keine äußere Flexion haben die Substantiva, die auf ein -n oder -s ausgehen (*Balken, Scharen, Augen; Kasus, Ladies, Autos*), alle anderen haben eine äußere Flexion im Dativ (*Lehrern* usw.). Im Singular ist die Deklinationsweise nach Geschlechtern, nach der Singularlautung und „danach gesondert, wie der Plural vom Singular abgehoben wird“: keine äußere Flexion haben die Feminina (II—IV), sowie die Masculina auf -us (*Kasus; Typus*), alle anderen haben

eine äußere Flexion mit -n oder mit -s (oder mit beiden): überall mit -n die Masculina mit dem Pluralmorphem -n der Klasse III. A (*Mensch, Hase*), mit -s im Genitiv alle übrigen Masculina und Neutra (*Lehrer, Kleid*). Mit -ns im Genitiv, mit -n im Dativ bzw. Akkusativ nur eine kleine, im Auflösen begriffene Gruppe: *Friede, Funke, Glaube, Name, Wille; Herz*. Das System ist nämlich in Bewegung (es gibt bereits *Frieden, Funken, Glauben, Namen, Willen; Herz : Herzes*).

3. Beim Substantiv dient die innere Flexion zur Unterscheidung von Einheit und Mehrheit. Dieselbe Art der inneren Flexion dient beim Adjektiv zur Unterscheidung der Vergleichsformen:

I. Ohne innere Flexion: A) *irdisch, russisch*; B) *lila, beige, Wiener*;

II. Innere Flexion mit einem Phonem ausgedrückt: fehlt!

III. Innere Flexion mit einem Morphem ausgedrückt: *weich : weicher : weicht*;

IV. Innere Flexion mit einem Phonem und einem Morphem ausgedrückt *hart : härter : härtest*.

Die Gruppe I. B. hat keine äußere Flexion. Diesbezüglich sagt Brinkmann: „Für die Struktur unseres Systems aber ist wichtig, daß sich in Ansätzen die Möglichkeit zeigt, ein adjektivisch gemeintes sprachliches Element vor dem Substantiv auch in unveränderter Gestalt zu dulden. Was aus solchen Ansätzen in Zukunft hervorgeht, wird abzuwarten sein. Zu einem System zählen ja nicht nur uneingeschmolzene Reste aus früheren Stufen, wie sie zur Sprache als geschichtlichem Gebilde gehören, sondern auch abweichende Erscheinungen, denen zukünftige Entwicklungen entspringen können“ (S. 101).

Wichtiger ist die innere Flexion beim Verbum. Im Abschnitt über „Die Bedeutung der inneren Flexion“ (S. 338 f.) wird die Erweiterung des Verbalstammes durch das Tempuszeichen des Präteritums (*mach-st : machte-st*) merkwürdigerweise nicht als innere Flexion aufgefaßt, obwohl beim Substantiv (S. 2) die Erweiterung des

Stammes durch das Pluralzeichen (*Flur* : *Fluren*) als innere Flexion gilt. Auch beim Verbum gelten nämlich die bereits bekannten Klassen:

I. Ohne innere Flexion: fehlt!

II. Innere Flexion mit einem Phonem ausgedrückt: *fliege* : *flog* : *flöge* usw.;

III. Innere Flexion mit einem Morphem ausgedrückt: *mache* : *machte*.

IV. Innere Flexion mit einem Phonem und einem Morphem ausgedrückt: *brennen* : *brannte* : *brennte*.

Brinkmann befaßt sich im genannten Abschnitt nur mit der inneren Flexion der II. Gruppe. Diese könnte man „phonematische Verben“ nennen. Ihre weitere Systematisierung geschieht bei Brinkmann auf Grund des Stammvokals im Präteritum, danach unterscheidet er vier Reihen: *a—o—i—u*-Reihe (*half*, *floß*, *ritt*, *fuhr*). Er sagt: „Allein dem Stammvokal des Präteritum kommt eine unterscheidende Bedeutung zu“. Unternimmt man die Systematisierung auf Grund der Opposition des Präsens- und des Präteritumstammes, bekommt man ebenfalls vier Reihen:

1. palatal : velar: *lügen* : *logen*, *fliegen* : *flogen* usw.; *erlöschen* : *erloschen*, *schwellen* : *schwollen* usw.;

2. velar : palatal: *rufen* : *riefen*, *halten* : *hielten* usw.;

3. palatal : palatal: *gehen* : *gingen* ;

4. velar : velar: *kommen* : *kamen*, *erschallen* : *erschollen*, *fahren* : *fuhren* usw.

Eine weitere Differenzierung der einzelnen Reihen kann der phonologischen Struktur der deutschen Hochsprache gemäß noch weitere Untergruppen feststellen.

4. Gemeinsamkeiten im Formensystem des Substantivs, des Adjektivs und des Verbums dienen dem Charakter einer jeden Wortart gemäß einer verschiedenen inhaltlichen Prägung und einem verschiedenen Satzwert. „Das Substantiv nennt eine Stelle im Raum, das Adjektiv einen Eindruck, der an dieser Stelle beobachtet wird; das Verbum sieht den Eindruck als eine Veränderung in der Zeit, als einen

zeitlichen Prozeß... Überspitzt kann gesagt werden: Substantiv und Verbum wirken zusammen wie Raum und Zeit“ (S. 213).

Die inhaltliche Prägung wie auch der Satzwert der einzelnen Wortarten wird ausführlich ausgearbeitet, klare Beispiele verdeutlichen das Gesagte. Aus dem Hauptteil Substantiv hebe ich besonders die Kapitel über das grammatische Geschlecht (mit den Ableitungsgruppen und Klassen des Substantivs), über den Artikel und über die Leistung der einzelnen Kasus hervor. Der Hauptteil über das Adjektiv zerfällt auf drei Abschnitte: Äußere Flexion; Innere Flexion; Wortstände. Die sog. pronominale Deklination wird als „determinierende“, die substantivische als „attribuierende“ charakterisiert. Wichtig ist die Unterscheidung eines substantivischen und eines verbalen Bereiches, weil dadurch eine Schichtung der Adjektive nach ihrem Satzwert vorgenommen werden kann: es gibt Adjektive, die nur im substantivischen Bereich verwendet werden (*ärztlich*), andere hingegen nur im verbalen (*schade*, *leid*, *schuld*) oder in beiden Bereichen (*heiß*). Die nur verbalen können weder eine innere noch eine äußere Flexion haben, vermehren also die oben (3) aufgestellte Gruppe I. B.; die nur substantivischen bilden eine „Nische“ der Gruppe I. A, die anderen gehören den Gruppen III—IV an. Zum verbalen Bereich gehört auch das „Adverb“, das nach Brinkmann keine eigene Wortart, sondern nur ein zusammenfassender Name für Modifikationen des Verbs durch Adjektive ist (S. 119). Brinkmann sieht darin eine Entwicklungstendenz des Deutschen: „Heute läuft die Grenze nicht zwischen Adjektiv und Adverb (wobei prädikative Verwendung zum Bereich des Adjektivs gehören würde), sondern zwischen der Sphäre des Substantivs und der Sphäre des Verbums... Für das System unserer Sprache ist mehr und mehr die Unterscheidung einer substantivischen und einer verbalen Sphäre wichtig geworden“ (S. 107 f.). Im Zusammenhang mit der Darstel-

lung der inneren Flexion wird die „Polarität“ als ein wesentliches Merkmal der Adjektive entwickelt, wofür außer den Vergleichsformen und den Modifikationen durch ein Adverb noch die sog. Gegenwörter (*kalt : warm; gerecht : ungerecht*) zur Verfügung stehen. Der Abschnitt über die „Wortstände“ des Adjektivs erschließt die Vielfalt der Ableitungsgruppen. Sehr aufschlußreich ist der abschließende Teil dieses Abschnittes über die „offenen“ Adjektive (sog. „Rektion“), weil hier Teilfragen einfach gelöst werden, mit denen der Sprachunterricht bisher kaum fertig werden konnte (*Der Koffer ist mir zu schwer : Der Koffer ist für mich zu schwer* usw.).

5. Wir haben bisher absichtlich nicht über den Nutzen gesprochen, den der deutsche Sprachunterricht, besonders als Fremdsprachenunterricht aus Brinkmanns Arbeit ziehen kann, obwohl sich dazu manche Gelegenheit geboten hätte. Dieser Nutzen wird besonders bei der Darstellung des Beziehungswortes augenfällig. Die formbezogene Grammatik begnügte sich mit einer Gruppierung nach den sog. „regierenden“ Kasus, während hier die Beziehungen (Relationen) gezeigt werden, die mit den Beziehungswörtern ausgedrückt werden können. Die einzelnen Beziehungen bilden kein geschlossenes System, sondern nur sog. Beziehungsgruppen. Obwohl sich Brinkmann hier auf gute zusammenfassende Darstellungen (Erben; Jean Fourquet: *Grammaire de l'Allemand*. 1956) stützen konnte, bietet er trotzdem manche neue Beobachtung.

Der umfangreichste Hauptteil (S. 212—454) ist natürlich dem Verbum gewidmet. In sechs Kapiteln werden die Klassenbildung des Verbums (nach dem Satzwert und nach dem Inhaltswert), das System der infiniten Formen, das Tempusystem, das Modalsystem, die verbalen Gefüge und das Substantiv im Bereich des Verbums (sog. „Rektion“) behandelt. Ich hebe die Kapiteln über das Tempusystem, das Modalsystem und die verbalen Gefüge hervor.

6. Da in den ersten vier Hauptteilen für die „Satzlehre“ bereits vorgearbeitet wurde, kann sich der letzte wirklich nur mit dem „Satz“ beschäftigen: mit der grammatischen Struktur, der zeitlichen Gliederung („Satzbau“), der Intonation, den Satzmodellen des selbständigen und des komplexen Satzes. Eine ausgezeichnete Darstellung! Wir hätten nur eine Bemerkung zur zeitlichen Gliederung. Hier werden erste und zweite Stelle des Satzes besprochen, andere Stellen jedoch nicht unterschieden bzw. namhaft gemacht. Für den selbständigen Satz genügen 5 Stellen:

1 2 3 4 5

Hier hatte man morgens gefrühstückt

Für den komplexen Satz muß noch die Null-Stelle eingeführt werden. An der Null-Stelle stehen die sog. „Satzbrücken“ (*und, aber, oder, denn*), die „keinen Einfluß auf die Stellung anderer sprachlicher Elemente im Satz ausüben“ (S. 576), sowie die „Voraussignale“ (Konjunktionen) der Gliedsätze (*daß*), die die 5. Stelle des Verbs andeuten, sonst aber ebenfalls keinen Einfluß auf die Stellung anderer sprachlicher Elemente im Satz ausüben. Also: 0 → 5, kurz 0/5. Sie können dadurch von den sog. „Folgesignalen“, die an der ersten Stelle stehen, unterschieden werden. So kann z. B. *damit* Voraussignal und Folgesignal sein (S. 160):

0/5

Ich gebe dir dies Buch, *damit du ihm eine Freude machen kannst*;

1

Ich gebe dir dies Buch; *damit kannst du ihm eine Freude machen.*

*

Eine kurze Besprechung kann natürlich nicht auf die Fülle der feinen Beobachtungen hinweisen, die in diesem schönen Buch zu finden sind. Ein etwas ausführlicheres Register könnte bei einer zweiten Auflage diese Beobachtungen leichter zugänglich machen.

K. Mollay

Atlas der deutschen Volkskunde. Neue Folge.

Auf Grund der von 1929 bis 1935 durchgeführten Sammlungen im Auftrage der Deutschen Forschungsgemeinschaft hrg. von **Matthias Zender**. 2. Lieferung, Kte NF 13—24; Erläuterungen S. 233—528, Abb. 26—61. N. G. Elwert Verlag, Marburg 1963.

Die neue Lieferung umfaßt drei eng zusammenhängende Bereiche, und zwar die *Grabbeigaben* von **M. Zender** (Kte NF 13—20b; S. 233—380), das *Totenfest; Gebäcke zu Allerseelen* (Kte NF 20c; S. 381—392) von **Jutta Prinz** und das *Totenmahl* (Kte NF 21—29; S. 393—528) von einem Arbeitsteam unter der Leitung von **G. Wiegelmann**, dem auch der Großteil der Beiträge zu verdanken ist, so eine *Einleitung* (in Zusammenarbeit mit **Gertrud Frauenknecht**, S. 393—419), die Übersicht *Speisen, Gebäcke und Getränke beim Totenmahl* (S. 420—439), ferner die Abschnitte *Alkoholische Getränke zum Totenmahl* (NF 22; S. 476—492), *Warme Speisen zum Totenmahl* (NF 23; S. 493—515) und *Brotspeisen zum Totenmahl* (NF 24; S. 515—528). Von **G. Frauenknecht** stammt das Kapitel *Kaffee, Tee und Gebäck zum Totenmahl* (NF 21d; S. 471—476) sowie der nach Entwürfen von **J. Prinz** bearbeitete Beitrag *Gebäcke zum Totenmahl* (NF 21a—c; S. 439—471).

Schon bei der 1. Lieferung lag es fest, daß die alte Folge mit der neuen an Wert und Brauchbarkeit nicht zu vergleichen ist. Die 2. Lieferung zeigt jedoch weitere Fortschritte sogar im Vergleich zum I. Band der Erläuterungen. Arbeitsverfahren, Darstellung und Erläuterungen sind straffer und noch einheitlicher geworden. Die Verfasser verschweigen keineswegs gelegentliche Fehler oder Deutungsschwierigkeiten einzelner Kartenblätter, sondern sie bieten grundsätzlich wichtige Korrekturen im Textband, vgl. S. 272 (§151), S. 281 (§174), S. 420ff. (§45ff.), S. 493 (§252). Dank der Bestrebung, die Einzelblätter im Rahmen des Möglichen auch *sachkundlich* auszurichten, verspricht die

NF zu werden, was früher vielfach bloß ein frommer Wunsch war: ein brauchbares und verlässliches Forschungsinstrument.

Einen Deutungsversuch zu den Grabbeigaben hat **M. Zender** bereits in einem anderen Aufsatz veröffentlicht.¹ Bei der Mitteilung des Materials scheint uns vor allem wichtig zu sein, daß hier eine echte Zusammenführung von Volkskunde und Linguistik angestrebt wird (vgl. S. 236ff.). **Z.** fand dabei „festabgegrenzte Worträume nur als Ausnahme“: seinem Bedenken gegenüber solchen Karten der Mundartforschung kann sich guten Gewissens auch unsere Disziplin nicht mehr verschließen (S. 244; §72). Unsere „normierten“ Karten überschreiten leider zu oft den — wohl einzig vertretbaren — Rahmen eines Forschungsinstruments und erscheinen infolge der vielen Sondierungen zwischen Aufnahme und Kartierung, ja schon bei der Aufnahme selbst, z. T. als Deutungsversuche und Wertungen.

Die kartographische Darstellung gewann auch an vielen wichtigen Einzelheiten, so durch die Miterfassung *negativer* Angaben (vgl. Kte NF 20b; S. 369ff.) und durch die ziemlich raumintensive Anführung mancher Originalantworten im Apparat, die dem Leser Orientierung und Interpretation gleicherweise erleichtern (S. 420ff.). Die Einordnung sozialer Sondergruppen ist ebenfalls nicht mehr ein Anlaß zu Mißdeutungen (vgl. S. 252; §91).

Von größtem Interesse sind für uns die Ausführungen über das Grenz- und Auslandsdeutschum. Ein Vergleich Oberschlesiens mit Siebenbürgen und Bessarabien zeigt, daß zwischen Neugründungen im fremden Umland ohne nennenswertes Substrat und typischen Übersichtsgebieten auf fremdem Substrat zu unterscheiden ist (s. vor allem S. 379f.; §408). Die neueren Ergebnisse mundartkundlicher Sprachinselforschung werden durch **Zenders** volkskundliche Erkenntnisse bestätigt: 1. Die Sprachinsel geht eigene Wege (und muß folglich aus sich heraus gedeutet

¹ ZfVkd 55 (1959), 43 ff.

werden, vgl. S. 374; §397);² 2. Bei dieser eigenständigen Entwicklung kommt der neuen Umgebung eine erhöhte Bedeutung zu (S. 379; §406).³ Die Vertretung der Sprachinseln ist leider stoffgebunden ungleichmäßig, immerhin repräsentieren Siebenbürgen und Bessarabien zum Glück eine „alte“ und eine „junge“ Kolonie, deren Vergleich uns gestattet, auch hier gegen die prinzipielle Trennung beider Gruppen Stellung zu nehmen. Der scheinbare Unterschied beim Totenmahl (S. 414f.; §35) läßt sich — zumal dieser Eindruck von Belegen aus der Batschka und dem Banat erhärtet wird — soziologisch-kulturmorphologisch erklären.

Die soziale Gliederung wurde übrigens in jeder Hinsicht beachtet, soweit es auf Grund des Archivs möglich war. Wiegelmann stellt dabei eine Spannung zwischen der Wirklichkeit und den volkskundlich möglichen Erwartungen fest, nach welchen eine soziale Abstufung besonders dort verständlich wäre, wo der Brauchtum schon im Schwinden begriffen ist (S. 418; §38). Sprachsoziologisch gesehen entspricht die von ihm aufgezeichnete Wirklichkeit unseren Erwartungen vollauf: soziale Abstufung ist — und vielleicht nicht nur mundartlich — Sache der Gemeinschaft bzw. einzelner Gemeinschaften innerhalb des Ortes. Wenn also ein Brauch schwindet, so ist es ein Symptom des Verfalls oder mindestens des Umbaus der betreffenden Gemeinschaft, wobei die alte Sozialordnung mit verschwindet.

Für weitere Arbeiten ist es sehr aufschlußreich, daß Wiegelmann die Zettelkartei kritisch unter die Lupe nimmt und aufzeigt, was alles hätte noch abgefragt werden müssen (S. 399; §6). Es ist klar,

daß unter solchen Umständen das Spontanmaterial eine große Rolle spielen mußte.

Bei der Vielfältigkeit der Probleme ist es geradezu erstaunlich, daß trotz allen Schwierigkeiten der Arbeitsgrundlagen (man werfe nur einen Blick auf den Beispieltzettel auf S. 394), besonders aber bei der Wertung bzw. Identifizierung von Sachen und Bezeichnungen (wozu sich noch mögliche Geschmacksursachen gesellen) die Karten im großen und ganzen doch eine räumliche Ordnung erkennen lassen. NB: Das geschlossene *Semmel-und-Würste*-Bereich in und um Oberösterreich bzw. in Österreich und Bayern (S. 462; §165 bzw. S. 499; §266) läßt sich zufällig durch Valentin Schumanns *Nachbüchlein* („Sechs Studenten zogen ins Ungarland“) auch zeitlich schön weit hinaufrücken.

Der Grad der Trauer beim Totenmahl wäre — mit Sicherheit z. B. außerhalb des Deutschen, so bei ungarländischen Zigeunern — auch anders zu motivieren, als nach der Entfernung des Toten (S. 393; §2); diese Möglichkeit erwägt an einer anderen Stelle auch Wiegelmann (S. 399; §8). — Aus praktischen Gründen ist nur verständlich, daß die Erläuterungen zu Kte NF 20c (Frage 198; *Gebäcke zu Allerseelen*) in diesem Zusammenhang fehlen: sie wurden fast restlos Burgstaller überlassen.

C. J. Hutterer

Neue Beiträge zur Jiddistik.

Landmann, Salcia: Der jüdische Witz. Walter-Verlag, Olten und Freiburg im Breisgau 1962. 5., völlig neu bearbeitete, erweiterte Auflage. 672 S.

Landmann, Salcia: Jiddisch. Das Abenteuer einer Sprache. Walter-Verlag, Olten und Freiburg im Breisgau 1962, 469 S. sfr. 24. —

Seit der Tragödie der europäischen Judenheit vor und unter dem II. Weltkrieg ging nicht nur das Jiddische als lebendige Sprache, sondern auch die Jiddistik stark zurück. Um so erfreulicher

² Vgl. ferner bei G. Wiegelmann: S. 498 (§262), S. 501 (§ 270), bzw. S. 524 (§ 323).

³ A. a. O.: „Insgesamt machen diese . . . Dörfer den Eindruck, als ob sich aus dem umfangreichen Katalog der Beigaben der Heimat bloß ein Teil habe halten können, nämlich nur jene, die der Zeit des Einlebens in neuer Umgebung noch nach Sinn und Form entsprachen.“

ist es, daß das schütter besäte Feld der Disziplin durch die Arbeiten einer Schweizerin neue Impulse erhalten hat. Der Anfang war gar nicht linguistischer Natur: die Verfasserin wollte das Phänomen des jüdischen Witzes in einer philologisch fundierten Ausgabe zusammenfassen und auf diese Weise der (von ihr befürchteten) Vergessenheit entreißen. Der Versuch hat sich bestätigt und der Verlag konnte die Sammlung innerhalb 4 Jahre bereits fünfmal auflegen. Erst die in den Leserkreisen erweckte Resonanz bewog L., auch den Mutterboden der meisten Witze, die jiddische Sprache in einer allgemeinverständlichen Darstellung eigens zu behandeln. Die dabei gewonnenen Erkenntnisse färbten sich dann auch auf die Neuauflage der Witze ab.

Der *jüdische Witz* ist im Gegensatz zu den meisten früheren Sammlungen kein prinzipienloses Aufeinander von Einzelstücken. Der Sammlung schickt L. ein umsichtiges, historisch—soziologisch ausgerichtetes Essay über den Witz, insonderheit den jüdischen Witz voraus (S. 41—123). Aus dieser Klärung heraus wurde der ansehnliche Stoff thematisch gruppiert. — Die Stärke der Abhandlung ergibt sich aus der minuziösen Aufdeckung der sozialen Hintergründe des Witzes schlechthin, die früher — bei Freud genauso wie bei Bergson — kaum oder überhaupt nicht beachtet wurden („Witz ist die Waffe des sonst Waffenlosen gegen seine Vergewaltigung“). Die Ausführungen über die Wechselwirkung von Ironie und Selbstironie sind von philologischem Rang und dürften fortan von keinem Heine-Forscher übergangen werden.

Nicht so eindeutig zu bejahen ist L's Geschichte des jüdischen Witzes. Sie meint, der jüdische Witz „konnte nur durch das ost- und mitteleuropäische Judentum nach dem Einbruch der Emanzipation, der Aufklärung geschaffen werden“ (S. 116). Damit wird der Begriff „jüdischer Witz“ auf den *jiddischen* Witz der Neuzeit eingeengt, was sehr problematisch ist. Bibel, Talmud, Purimlegende, Mittelalter, Kabbala

und Chassidismus bilden in dieser Konzeption „witzlose Perioden“, die bestenfalls Anekdoten aufzuweisen haben. L. scheint hier das Augenmerk allzu sehr auf das Nur-Inhaltliche geheftet zu haben, obwohl sie A. Drujanows Theorie, der jüdische Witz hänge nur am Inhalt, nicht an der Sprache, sonst mit Recht ablehnt.* Viele Witze der Sammlung sind nicht nur ohne den aschkenasischen Hintergrund, sondern auch ohne das jiddische Sprachgewand nicht möglich: etwa mehr als 230 Witze bzw. Varianten sind sprachbedingt oder ausgesprochene Sprachwitze und Wortspiele. Es sind eben *aschkenasische*, d. h. *jiddische* Witze, die jedoch mit dem *jüdischen* Witz im allgemeinen nicht ohne weiteres zu identifizieren sind. Hier sehen wir eine Ausgleichsmöglichkeit zwischen L. und ihren Kritikern: *jüdischer Witz* als Überbegriff, *jiddischer Witz* als Teilbegriff, wodurch die Bestimmung der Beziehungen des letzteren zu den älteren, vor allem talmudischen Vorlagen wesentlich erleichtert wird.

Die sprachlichen Probleme stehen in diesem Buch verständlicherweise noch nicht im Vordergrund. Ein knappes Glossar (S. 647—666) und die häufigen Erklärungen im Text zeigen jedoch, daß der jiddische Witz von der jiddischen Sprache nicht zu trennen ist.

Zur Bewältigung dieses Problems dient das zweite Buch: *Jiddisch*. Es wurde — übrigens sehr richtig — nicht für den engen Kreis der Fachleute bestimmt. In seinem Geleitwort nennt F. J. Beranek, Professor für Germanistik und Jiddistik in Gießen, L's Buch „eine moderne Einführung in die jiddische Sprache“ (S. 9). Diese Einführung ist ohne Übertreibung allseitig: Schrift, Orthographie, Beziehungen zur deutschen Gegenwartssprache und zum Rotwelschen, aber auch zum jüdischen Witz werden ebenso eingehend behandelt wie die Geschichte der jiddischen Sprache,

* Vgl. A. Drujanow: *Sefer haddicha wehachidud*. Omanuth-Verlag, Frankfurt—Moskau—Odessa 1922.

die Frage ihrer Dialekte und die Geschichte der jiddischen Literatur. Das „Jiddische Lexikon“ (S. 130—141) und die Leseproben (S. 248—252) vermitteln ein lebendiges Bild von der Materie. Leser, die eine praktische Kenntnis der Sprache anstreben, kommt die schriftkundliche Anleitung (S. 368—413) bestimmt zugute. Etwas außerhalb des Rahmens liegt, aber kulturgeschichtlich ungemein wichtig ist die Deutung der Beziehungen von Rotwelsch und Jiddisch (S. 414—466).

Die jiddische Sprachgeschichte ist noch in vielen wichtigen Einzelheiten ungeklärt: L. versucht das Beste und Neueste zu bieten. Die Darstellung der Rolle der Maskilim, ja der ganzen jüdischen Aufklärung mit ihren zweischneidigen Errungenschaften sei besonders hervorgehoben (S. 21 ff.). Beim Festhalten an den aus Deutschland nach Ost- und Südosteuropa verpflanzten Mundarten kam jedoch jenen psychologischen Momenten, die L. anführt, bestimmt keine entscheidende Bedeutung zu, abgesehen freilich vom Bewußtsein der eigenen Zusammengehörigkeit (S. 19). Der alte Gegensatz *Aramäisch : Jiddisch* (S. 44 f.) ist ebenfalls zeitbedingt: heute ist Jiddisch in vielen Gegenden nur noch religiös-kultische Sprache der Orthodoxie, deren Vokabeln auch beim Sprachwechsel dementsprechend vielfach weiterleben, z. B. *laiənon*, *kvüil*, *kvatər*, *jidišn*, *šoiʔər blōzn* u. dgl. Die Sprachkontakte des Jiddischen harren ebenfalls noch des öfteren der Klärung: die singende Melodie würden wir aber — mit U. Weinreich — eher auf chassidischen, als auf slawischen Einfluß zurückführen (S. 50).

Das Wichtigste jedoch, wo man mit L. nicht einverstanden sein kann, ist ihre Sprachprognose bzw. deren Begründung. Sie bezeichnet das Jiddische als eine aussterbende Sprache; unter den Ursachen macht sie dafür der *Bruch mit der Tradition* vor allen Dingen verantwortlich (bes. S. 58). Dieselbe Ansicht vertritt sie auch in bezug auf den jüdischen Witz (s. d., S. 121). Aus dieser Perspektive wird die nach der Oktoberrevolution in der UdSSR und später auch

im übrigen Osteuropa eingeführte Reform der Orthographie ungerecht negativ gewertet. Traditionsbruch wird auch den Juden in den USA vorgeworfen: Jiddisch könne sich, meint L., am ehesten noch „unter streng orthodoxen“ Kreisen in Israel behaupten (S. 57). Völlig verkannt wird dabei die Tatsache, daß eine religiöse Enttraditionalisierung in unserer Zeit eine allgemeine Erscheinung ist, die dennoch nicht als Todesanzeige der einen oder der anderen Sprache gelten kann. Daher ist schon heute vor auszusehen, daß die verfeimte Orthographiereform in absehbarer Zeit auch in Übersee fällig sein wird.

Entscheidend für den Fortbestand des Jiddischen ist viel mehr, ob das Jiddentum gewillt ist, seine Sprache und seine Literatur als Volksgut weiterhin zu tragen oder nicht. In der UdSSR sowie in Polen und Rumänien haben sich die jiddischen Sprachträger weitgehend als eine eigenständige, den anderen Nationalitäten gleichgestellte Volksgruppe konsolidiert, die über eine, auch sprachlich gesicherte nationale Kultur mit Zeitschriften, Zeitungen, Theatern, Literatur und Musikleben verfügt. Beseelt wird sie allerdings nicht mehr vom rein Kultischen, sondern von der volkstümlichen Überlieferung her, die der Konfession — trotz deren großer Rolle in der Geschichte des jüdischen Volkes — nicht arithmetisch gleichgesetzt werden kann. Wo dies trotzdem geschehen ist, wie z. B. in Ungarn seit dem Durchbruch der Einhornschen Neologie, dort ist Jiddisch bereits heute nur Alters- oder Erinnerungssprache der Orthodoxie, und ist es bald auch in Israel aus denselben Gründen. Das ist das Gegenteil dessen, was man in Osteuropa sonst beobachten kann. Damit ist noch nicht gesagt, daß das Jiddische die in unserem technischen Zeitalter naturgemäße allgemeine Krise der kleinen — zumal in der Diaspora lebenden — Sprachen mit Bestimmtheit überwinden wird. Diese Möglichkeit ist aber gegeben; sie wahrzunehmen und zu nutzen hängt nur vom jiddischen Sprachwillen ab.

C. J. Hutterer

Kenneth G. Chapman: Icelandic—Norwegian Linguistic Relationships. Universitetsforlaget, Oslo 1962. 199 S., 27 Ktn. = Norsk Tidsskrift for Sprogvidenskap. Suppl. Bind VII.

Isländisch gilt in der gesamten Fachliteratur — nicht ohne Grund — als die altertümlichste unter allen nordischen bzw. germanischen Sprachen. Diese traditionelle Lehrmeinung stützt sich vor allem auf die morphologische Struktur des Isländischen sowie auf einzelne, zweifellos sehr archaische Erscheinungen im System der isländischen Phoneme. In diesem Sinne hat sich auch D. A. Seip für die These eingesetzt, das Isländische habe seine charakteristische Form in der Landnahmezeit, und zwar dank der Tatsache der Besiedlung erhalten (*Norsk Språkhistorie*, S. 34).

Andererseits konnte jedoch die verblüffende Ähnlichkeit einzelner Lautwandlungen im Isländischen und im Norwegischen nicht übergangen werden. Bereits Jóhannes L. L. Jóhansson, und noch mehr Marius Hægstad sahen sich gezwungen, hinter all diesen Übereinstimmungen keinen Zufall, sondern einen organischen historischen Zusammenhang zu sehen. Nach solchen spärlichen Ansätzen hat es nun Chapman unternommen, die möglichen Hintergründe dieses Parallelismus an Hand der *historischen Phonologie* aufzudecken. Seine Ergebnisse rücken nicht nur das Problem der isländischen Sprachgeschichte in ein ganz neues Licht, sondern sie bestätigen zugleich die in den letzten 50 Jahren erarbeiteten Methoden der europäischen Sprachgeographie.

Es zeigt sich, daß der „große Teich“ auch im Mittelalter eher verbindend als trennend war: die wichtigsten Isoglossen zwischen Island und dem norwegischen Altland verlaufen praktisch nicht an der Küste, sondern auf unserem Kontinent. In dieses Bild fügt sich des weiteren auch das übrige, zum Teil historische, zum Teil heute noch bestehende „Zwischenland.“ der Färöer, der Shetland Inseln usw., d. h. die ganze Kette der ehemaligen Wikingersiedlungen im Atlantik.

Gleich der „Besiedlungstheorie“ vertritt auch Chapman die Ansicht, all diese Wikinger waren aus West- bzw. Südwestnorwegen gekommen. Er geht aber über diese Feststellung hinaus, indem er die sowohl in der alten norwegischen Heimat als auch in den Kolonien erst nach der Landnahmezeit eingetretenen Neuerungen nicht mehr als eine bloße Entfaltung irgendwelcher, der gemeinsamen Grundsprache innewohnender Tendenzen erklärt, sondern sie als *gemeinsame* — d. h. sprachgeographisch bedingte — Neuerungen zu deuten sucht.

Die rein historische Interpretation der isländisch—norwegischen Beziehungen bildet eine solide, auch soziologisch fest unterbaute Grundlage für Chapmans Darstellung. Im 10—14. Jahrhundert waren diese Beziehungen, d. i. der Verkehr, bes. der Handelsverkehr, zwischen den beiden Ländern äußerst intensiv. Eine ausschlaggebende Rolle kam dabei dem zentralen Westnorwegen, insonderheit dem Verkehrs- und Handelszentrum Bergen zu.

Historische und linguistische Fakten veranlassen Chapman, den gebenden Teil im Laufe dieser Beziehungen in Norwegen zu erblicken.

Angesichts der geographischen Lage ist es demnach ohne weiteres einleuchtend, daß das Färöische auch sprachlich eine mittlere Stellung zwischen Island und Norwegen einnehmen muß. Die nächste Stufe in Norwegen bestimmt Chapman im Dialekt von Setesdal über den Mundartraum von Sunnmøre zum inneren Westnorwegischen.

Die wichtigste Einbruchsstelle norwegischer Sprachmerkmale auf Island war der Südwesten als wirtschaftliches, politisches und kulturelles Zentrum des Landes. Chapmans großes Verdienst ist, neben der Rolle der Besiedlung aus Norwegen auch die drauffolgenden Wechselbeziehungen als Faktoren in der späteren isländischen Sprachentwicklung richtig erkannt und nachgewiesen zu haben.

Alles in allem wird das Isländische vom Verfasser als eine alte norwegische Siedlungsmundart betrachtet: eine Sonderstel-

lung sichert ihm allerdings der Umstand, daß hier die unmittelbare fremdsprachige Nachbarschaft aus geographischen Gründen wegfällt. Daher ist es verständlich, daß die Frage der linguistischen Interferenz zwischen Isländern und Kelten hier nur am Rand erwähnt wird.

Im übrigen stimmen Chapmans Feststellungen erfreulicherweise restlos zu den neueren Einsichten der dialektgeographisch ausgerichteten Sprachinselforschung. Er hätte jedenfalls V. Schirmunskis Lehre über primäre und sekundäre Merkmale sowie die Fringssche Theorie der Kulturströmungen und den Mitzkaschen Mehrwertsbegriff mit großem Nutzen verwenden können. Dasselbe gilt von der Sprachin-

seltheorie von Ernst Schwarz und den Kontaktforschungen von U. Weinreich.

Das alles ist hier leider unausgenützt geblieben, obwohl der koloniale Charakter des Isländischen mehrmals betont wird. Trotzdem darf man mit der größten Genugtuung festhalten, daß diese korrekte und beispielhafte Strukturanalyse zu denselben grundsätzlichen Ergebnissen kam wie die sprachgeographische Methode. Diese Tatsache sichert uns die Möglichkeit einer wirksamen gegenseitigen Kontrolle der beiden Verfahren und liefert zugleich einen schönen Beweis dafür, daß die Linguistik unserer Zeit nicht auf dem Holzweg ist.

C. J. Hutterer

A U C T O R E S

Bárczi, Prof. Dr. Géza, ELTE, Budapest V., Pesti Barnabás u. 1. Domi: Budapest III. (Békásmegyér), Ráby M. u. 26.; *Berrár*, Dr. Jolán, ELTE, Budapest V., Pesti Barnabás u. 1. Domi: Budapest XIII., Visegrádi u. 8.; *Bodrogligeti*, Dr. András, ELTE, Budapest V., Pesti Barnabás u. 1. Domi: Budapest V., Október 6. u. 19.; *Debreczeni*, Dr. Árpád, Indiai Köztársaság Nagykövetsége, Budapest II., Búzavirág u. 14. Domi: Budapest III. (Csillaghegy), Kossuth Lajos u. 6.; *Dixon*, Prof. Robert M. W., Australian Institute of Aboriginal Studies, Box 553, City P. O., Canberra, A.C.T., Australia.; *Erdélyi*, István, MTA Nyelvtudományi Intézet, Budapest V., Szalay u. 10—14. Domi: Nagytétény (Pest m.), Angeli út 3.; *Fónagy*, Dr. Iván, MTA Nyelvtudományi Intézet, Budapest V., Szalay u. 10—14. Domi: Budapest II., Gábor Áron u. 1/b.; *Hajdú*, Prof. Dr. Péter, Szegedi Tudományegyetem, Finnugor Intézet, Szeged, Domi: Szeged, József Attila sugárút 4.; *Hartung*, Dr. Wolfdietrich, Deutsche Akademie d. Wiss. Berlin, Arbeitsstelle Strukturelle Grammatik, Berlin W 8, Otto-Nuschke-Str. 22/23 (DDR); *Heidolph*, Dr. Karl-Erich, Deutsche Akademie d. Wiss. Berlin, Arbeitsstelle Strukturelle Grammatik, Berlin W 8, Otto-Nuschke-Str. 22/23 (DDR). Domi: Berlin-Wilhelmsruhe, Kopenhagener Str. 98 (DDR); *Hexendorff*, Dr. Edit, MTA Nyelvtudományi Intézet, Budapest V., Szalay u. 10—14. Domi: Budapest I., Várfoke u. 15 B.; *Hutterer*, Dr. Claus Jürgen, ELTE, Budapest V., Pesti Barnabás u. 1. Domi: Budapest VII., Dob u. 20.; *Kálmán*, Prof. Dr. Béla, Debreceni Kossuth Lajos Tudományegyetem, Magyar Nyelvtudományi Intézet, Debrecen 10.; *Kelemen*, Jolán, ELTE, Budapest V., Pesti Barnabás u. 1. Domi: Budapest I., Bem rakpart 15.; *B. Lőrinczy*, Dr. Éva, MTA Nyelvtudományi Intézet, Budapest V., Szalay u. 10—14. Domi: Budapest XIII., Pozsonyi út 40.; *Mollay*, Dr. Karl, ELTE, Budapest V., Pesti Barnabás u. 1. Domi: Budapest XI., Edömer u. 6.; *Papp*, Dr. Ferenc, Debreceni Kossuth Lajos Tudományegyetem, Debrecen 10. Domi: Debrecen, Benedek tér 4.; *N. Sebestyén*, Dr. Irene, MTA Finnugor Munkabizottság, Budapest V., Nádor u. 7. Domi: Budapest XI., Karinthy Frigyes út 24.; *Végh*, Dr. József, MTA Nyelvtudományi Intézet, Budapest V., Szalay u. 10—14. Domi: Budapest XII., Özike u. 25—27.; *Vekerdü*, Dr. József, Országos Széchenyi Könyvtár, Budapest VIII., Múzeum körút 14—16. Domi: Budapest XIII., Tahi u. 26.; *Vraciu*, Dr. Arion, Iași, Universitatea, Fac. de Filologie, RPR. Domi: Strada Dr. Babeş 8, Iași (RPR).

Printed in Hungary

A kiadásért felel az Akadémiai Kiadó igazgatója

Műszaki szerkesztő: Farkas Sándor

A kézirat nyomdába érkezett: 1964. II. 19. — Terjedalom: 18,75 (A/5) ív, 5 ábra

64.58490 Akadémiai Nyomda Budapest — Felelős vezető: Bernát György

The *Acta Linguistica* publish papers on the subjects of Finno-Ugrian, Slavonic, Germanic, Oriental and Romance linguistics as well as general linguistics in English, German, French and Russian.

The *Acta Linguistica* appear in parts of various size, making up volumes.
Manuscripts should be addressed to:

ACTA LINGUISTICA, Budapest 502, Postafiók 24.

Correspondence with the editors and publishers should be sent to the same address.

The rate of subscription to the *Acta Linguistica* is 110 forints a volume. Orders may be placed, with "Kultúra" Foreign Trade Company for Books and Newspapers (Budapest I., Fő utca 32. Account No 43-790-057-181) or with representatives abroad.

Les *Acta Linguistica* paraissent en français, allemand, anglais et russe et publient des travaux concernant les langues finno-ougriennes, slaves, germaniques, romanes, orientales ou la linguistique générale.

Les *Acta Linguistica* sont publiés sous forme de fascicules qui seront réunis en volumes.

On est prié d'envoyer les manuscrits destinés à la rédaction à l'adresse suivante:

ACTA LINGUISTICA, Budapest 502, Postafiók 24.

Toute correspondance doit être envoyée à cette même adresse.

Le prix de l'abonnement est de 110 forints par volume.

On peut s'abonner à l'Entreprise du Commerce Extérieur de Livres et Journaux «Kultúra» (Budapest I., Fő utca 32. Compte-courant No 43-790-057-181) ou à l'étranger chez tous les représentants ou dépositaires.

«Acta Linguistica» публикуют трактаты из области угро-финской лингвистики, славистики, германистики, романистики, ориенталистики и общего языкознания на русском, немецком, английском и французском языках.

«Acta Linguistica» выходят отдельными выпусками разного объема. Несколько выпусков составляют один том.

Предназначенные для публикации рукописи следует направлять по адресу.

«ACTA LINGUISTICA», Budapest 502, Postafiók 24.

По этому же адресу направлять всякую корреспонденцию для редакции и администрации.

Подписная цена «Acta Linguistica» — 110 форинтов за том. Заказы принимает Предприятие по внешней торговле книг и газет «Kultúra» (Budapest I., Fő utca 32. Текущий счет № 43-790-057-181), или его заграничные представительства и уполномоченные.

INDEX

<i>Bárczi, G.</i> : Les origines de la langue littéraire hongroise. Langue et orthographe au XVI ^e siècle	1
<i>Dixon, R. M. W.</i> : On Formal and Contextual Meaning	23
<i>Hajdú, P.</i> : Über die alten Siedlungsräume der uralischen Sprachfamilie	47
<i>Hartung, W.</i> : Die zusammengesetzten Sätze in der generativen Grammatik	85
<i>Heidolph, K. E.</i> : Einfacher Satz und Kernsatz im Deutschen	97

CHRONICA

<i>Berrár, Jolán</i> : Géza Bárczi a soixante-dix ans	111
<i>Papp, F.</i> : Mathematische und strukturelle Methoden in der sowjetischen Sprachwissenschaft	119
<i>B. Lőrinczy, Éva</i> : Das Neue Ungarische Dialektwörterbuch	139

CRITICA

<i>Bárczi, G.</i> : A magyar nyelv életrajza (<i>B. Kálmán</i>)	161
Über den Atlas der russischen Mundarten (<i>J. Végh</i>)	164
<i>Fónagy, I.</i> : A metafora a fonetikai műnyelvben (<i>Edit Hexendorf</i>)	173
<i>Moles, A. A.</i> : Théorie de l'information et perception esthétique (<i>I. Fónagy</i>)	176
Congressus Internationalis Fenno-ugristarum Budapestini Habitus 20—24. IX. 1960 (<i>Irene N.-Sebestyén</i>)	179
Bibliografinen luettelo Neuvostoliitossa vuosina 1918—1959 julkaistusta suomalais-ugrilaisesta kielitieteellisestä kirjallisuudesta (<i>I. Erdélyi</i>)	189
<i>Benveniste, É.</i> : Hittite et indo-européen (<i>J. Vekardi</i>)	190
<i>Lienhard, S.</i> : Tempusgebrauch und Aktionsartenbildung in der modernen Hindi (<i>Á. Debreczeni</i>)	193
<i>Mihammadi Khal</i> : Farhang-i Khal I. (<i>A. Bodrogligeti</i>)	194
Замечания о первом томе академической грамматики латышского языка (<i>A. Врочу</i>)	197
<i>Imbs, P.</i> : L'emploi des temps verbaux en français moderne (<i>J. Kelemen</i>)	200
<i>Brinkmann, H.</i> : Die deutsche Sprache (<i>K. Mollay</i>)	202
Atlas der deutschen Volkskunde. NF 2. Lieferung (<i>C. J. Hutterer</i>)	207
Neue Beiträge zur Jiddistik (<i>C. J. Hutterer</i>)	208
<i>Chapman, K. G.</i> : Icelandic—Norwegian Linguistic Relationships (<i>C. J. Hutterer</i>)	211

ACTA LINGUISTICA

ACADEMIAE SCIENTIARUM
HUNGARICAE

ADIUVANTIBUS
GY. LAKÓ, D. PAIS, ZS. TELEGDI

REDIGIT
J. NÉMETH

TOMUS XIV.

FASCICULUS 3-4.



AKADÉMIAI KIADÓ, BUDAPEST

1964

ACTA LINGUIST. HUNG.

ACTA LINGUISTICA

A MAGYAR TUDOMÁNYOS AKADÉMIA
NYELVTUDOMÁNYI KÖZLEMÉNYEI

SZERKESZTŐSÉG ÉS KIADÓHIVATAL: BUDAPEST V., ALKOTMÁNY U. 21.

Az *Acta Linguistica* német, angol, francia és orosz nyelven közöl értekezéseket a finnugor, szláv, germán, román és keleti nyelvészet, valamint az általános nyelvtudomány köréből.

Az *Acta Linguistica* változó terjedelmű füzetekben jelenik meg, több füzet alkot egy kötetet.

A közlésre szánt kéziratok a következő címre küldendők:

ACTA LINGUISTICA, Budapest 502, Postafiók 24.

Ugyanerre a címre küldendő minden szerkesztőségi és kiadóhivatali levelezés.

Az *Acta Linguistica* előfizetési ára kötetenként belföldre 80 Ft, külföldre 110 Ft. Megrendelhető a belföld számára az „Akadémiai Kiadó”-nál (Budapest V., Alkotmány utca 21. Bankszámla 05-915-111-46), a külföld számára pedig a „Kultúra” Könyv- és Hírlap Külkereskedelmi Vállalatnál (Budapest I., Fő utca 32. Bankszámla 43-790-057-181) vagy külföldi képviselőinél és bizományosainál.

Die *Acta Linguistica* veröffentlichen Abhandlungen über die finnisch-ugrischen, slawischen, germanischen, romanischen und orientalischen Sprachen sowie aus dem Bereiche der allgemeinen Sprachwissenschaft in deutscher, englischer, französischer und russischer Sprache.

Die *Acta Linguistica* erscheinen in Heften wechselnden Umfanges. Mehrere Hefte bilden einen Band.

Die zur Veröffentlichung bestimmten Manuskripte sind an folgende Adresse zu senden:

ACTA LINGUISTICA, Budapest 502, Postafiók 24.

An die gleiche Anschrift ist auch jede für die Redaktion und den Verlag bestimmte Korrespondenz zu richten.

Abonnementspreis pro Band: 110 Forint. Bestellbar bei dem Buch- und Zeitungs-Außenhandels-Unternehmen »Kultúra« (Budapest I., Fő utca 32. Bankkonto Nr. 43-790-057-181) oder bei dessen Auslandsvertretungen und Kommissionären.

ZUR ETYMOLOGIE DES UNGARISCHEN ZAHLWORTES *EGY* 'EINS'

Von
GY. LAKÓ

1. Dezső Pais (MNY. LIV, 52—61 und ALH. VIII, 159—72) meint, das Zahlwort *egy* 'eins' könne dem Adverb *így* 'so' gleichgestellt werden; er hält beide für Ableitungen des naheweisenden Pronominalstammes *e-* oder *i-*. Auf die Entsprechungen dieses Pronominalstammes in einigen verwandten Sprachen weisen auch unsere etymologischen Wörterbücher hin, so daß Pais gar nicht näher auf sie eingeht. Da aber in der neueren ausländischen Fachliteratur mehr Entsprechungen des ungarischen Pronominalstammes vorgeschlagen wurden, als das EtSz. und das SzófSz. enthalten, und da auch die Zahl der mit Verhältnis- und Ableitungssuffixen versehenen Formen der bekannten Entsprechungen größer geworden ist, so schadet nach meiner Meinung nicht, uns über die Entsprechungen des ungarischen Pronominalstammes und der aus diesen abgeleiteten Formen — gerade im Interesse der neuen Deutung des Wortes *egy* — eine Übersicht zu verschaffen.

2. Was die früheren etymologischen Erklärungen von *egy* 'eins' betrifft, so weist uns Pais auf die Wörterbücher *Magyar Etymológiai Szótár* und *Szófejtő Szótár* hin. Das EtSz. erblickt die Entsprechungen des ung. *egy* 'eins' — auf Grund der Erklärung Setäläs (FUF. II, 230) — in den Wörtern syrj. *vodž* 'vorderes, Vorderraum', wotj. *až* 'Vorderteil, Vorderraum', tscher. *an^dzal* 'das vordere', fi. *ensi* 'primus, prior', das SzófSz. stellt aber diese nur mit »vielleicht« zum ungarischen Wort. Da die übrigen Versuche, die Herkunft des Wortes *egy* 'eins' zu lösen, noch weniger annehmbar sind, hebt Pais keine andere Stellungnahme zur Etymologie des ungarischen Zahlwortes als die von Toivonen hervor. Toivonen (FUF. XIX, 175) trennt die obenerwähnten permischen und tscheremissischen Wörter vom fi. *ensi* ab (er stellt sie mit dem fi. Wort *otsa* 'Stirn' zusammen) und meint, auch die Zusammengehörigkeit der vorigen mit dem ung. *egy* 'eins' sei unsicher. An dieser Stelle erwähnt zwar Toivonen das Verhältnis zwischen dem aus Setäläs Etymologie noch übriggebliebenen fi. *ensi* und ung. *egy* nicht, daß er aber auch diese nicht für zusammengehörig hält, geht daraus hervor, daß er in einigen späteren Äußerungen im Zusammenhang mit ung. *egy* des finnischen Wortes *ensi* nie Erwähnung tut. Nach alle-

dem ist es also klar, warum sich Pais eben auf die vorerwähnte Stellungnahme Toivonens berufen hat. Er hatte die Absicht zu zeigen, daß die früheren etymologischen Erklärungen von ung. *egy* nicht annehmbar bzw. unsicher sind, — es sei also genügend Grund vorhanden, die Herkunft des ungarischen Zahlwortes auf neuen Wegen zu suchen. Ich will betonen: infolge der Berufung auf Toivonen wurde — gewollt oder nicht gewollt — auch das finnische Wort *ensi* zu denjenigen Wörtern der verwandten Sprachen gewiesen, die keine oder kaum eine etymologische Beziehung zum ungarischen Wort haben.

3. Im Jahre 1959 wurde eine neue sprachwissenschaftliche Zeitschrift »Sananjalka« in Turku begründet (die ersten zwei Hefte besprochen von Schellbach: NyK. LXIII, 228—9). Im vierten Band dieser Zeitschrift (1962: S. 30—5) hat der Chefredaktor, Osmo Ikola unter dem Titel »Ensimmäinen ja toinen« die finnischen Ordnungszahlwörter mit der Bedeutung 'erster' und 'zweiter' behandelt. Wenn wir Toivonens Auffassung über die obenerwähnten tscheremissischen, wotjakischen und syrjänischen Wörter gelten lassen — sagt er —, so hat das finnische Ordnungszahlwort *ensi* außerhalb der ostseefinnischen Sprachen keine etymologischen Entsprechungen; deshalb bringt er — in Anlehnung an G. Orbáns Studie über »Die Zahlwörter der finnisch-ugrischen Sprachen« — eine zum Teil neue Erklärung vor. Wie Orbán weist auch er darauf hin, daß die ursprünglichen Endungen des finnischen Ordnungszahlwortes *ensi* 'erster' und der übrigen finnischen Ordnungszahlwörter (mit Ausnahme von *toinen* 'zweiter') eine völlige Übereinstimmung aufweisen: *ensi* < **enti* < < **ente* ~ *kolmas* < *kolmansi* < **kolmanti* < **kolmante* usw. Daß die Endung *-nsi* < *-nte* nach starkbetonter Silbe bewahrt wurde, nach schwachbetonter aber eine kürzere, abgeschliffene Form angenommen (ihren Endvokal eingebüßt usw.) hat, ist auf Grund der Lautgeschichte der finnischen Sprache ganz natürlich. Wenn wir die völlige Übereinstimmung der Lautgestalten der ursprünglichen Endung von *ensi* und der ursprünglichen Form des finnischen Ordnungsableiters nicht für bloßen Zufall halten, dann müssen wir voraussetzen, daß *ensi* ursprünglich denselben Ableiter enthielt wie die übrigen finnischen Ordnungszahlwörter. In diesem Falle ist aber *ensi* ein Derivat, dessen Grundwort nichts anderes ist als das bloße *e-*. Was die Etymologie dieses Grundwortes betrifft, findet der Verfasser G. Orbáns Gedanken sehr beachtenswert (a. a. O. 72). Demnach wäre der Stamm *e-* identisch mit dem aus der Zeit der uralischen Grundsprache stammenden Demonstrativpronominalstamm, der in den ostseefinnischen Sprachen folgende weitere Ableitungen hat: *että* 'daß' (urspr. '*so', vgl. Hakulinen SKRK.² 72), (altfinnisch) *es* 'wenn' (ursprünglich wohl 'dann'), estn. *egä*, *iga* 'jeder' usw. (S. Paasonen: FUF. VI, 114—6).

4. Nachdem der Verfasser die lautgestaltlichen Probleme der Etymologie von fi. *ensi* klargestellt hat, befaßt er sich mit der Frage, wie das mit

-nte gebildete Derivat des Demonstrativpronomens *-e*, das ursprünglich 'dieser' bedeutet hatte, zu einem Ordnungszahlwort werden konnte. Seine Gedanken bewegen sich hier — ohne den obenerwähnten Aufsatz über die Herkunft des ung. *egy* zu kennen — in dem gleichen Kreis wie die Vermutungen von Pais. Pais meint, das ung. *egy* habe ursprünglich die Bedeutung 'dieser hier' gehabt und habe erst später, infolge seines engen Zusammenhanges mit dem Fürwort *más* 'anderer' (vgl. *egy s más* 'dies und jenes', *egymás* 'einander') die Bedeutung 'der erste von den beiden', 'einer von . . .' erhalten. Als dann »später in der zweigliedrigen Unterscheidung das Glied der Unterscheidung vom Ganzen, d. h. von *zwei* in den Vordergrund gerückt war», wurde die ordnungszahlmäßige Bedeutung *első*, *egyik* 'erster, einer von . . .' in die grundzahlmäßige Bedeutung *egy* 'eins' umgeändert und in diesem Sinne zugleich dem Grundzahlwort *zwei* in der Zahlenreihe vorangesetzt. Ikola stellt sich die Entwicklung von *ensi* ebenfalls im Gegensatzverhältnis zum Pronomen mit der Bedeutung 'anderer, zweiter', d. h. zu *toinen* vor. Die ursprüngliche Bedeutung von *ensi* sei 'dieser, hier befindlich' gewesen, die von *toinen* aber 'jener, dort befindlich', d. h. das erstere habe das nächste, das diesseitige von den zweiten, das andere aber das entferntere, das jenseitige der beiden bezeichnet. Ihre jetzige, bestimmt ordnungszahlmäßige Bedeutung hätten sie nur später erhalten, als es öfter nötig war, Wörter zu gebrauchen, die die Reihenfolge bei Lebewesen und Gegenständen bezeichnen, die außerhalb des Gesichtskreises lagen. Auch die Verschiedenheit ihrer Ableiter (*-nte*, bzw. *-inen*) ist gerade damit zu erklären, daß diese Wörter ursprünglich nicht Zahlwörter, sondern Derivate von pronominalen Charakter waren. Beide Ableiter, *-nte* und *-inen*, sind in manchen Fällen pronominalen Stämmen angefügt worden (vgl. Ojansuu, Itämerensuomalaisten kielen pronominioppia 33—5, 51—3).

5. Nachdem wir die Erörterungen Icolas über das finnische Ordnungszahlwort *ensi* bereits kennen, wollen wir die Schlußfolgerungen aus ihnen ziehen: wenn wir einerseits die von ihm angedeuteten Möglichkeiten gelten lassen, andererseits aber auch die Überlegungen, auf deren Grundlage Pais unser Zahlwort *egy* 'eins' für ein Derivat des Pronominalstammes *e-* hält, dann müssen wir den etymologischen Zusammenhang zwischen dem finnischen Ordnungszahlwort *ensi* und dem ungarischen Grundzahlwort *egy* nicht ablehnen: die beiden Zahlwörter gehören irgendwie zusammen, aber nicht so, wie es sich Setälä vorgestellt hatte, sondern auf der Grundlage, daß beide Derivate des aus dem Uralischen stammenden Demonstrativpronomens *e-* sind.

6. Problematischer als die finnischen Beziehungen ist die Frage, ob unser Zahlwort *egy* ostjakische Bezüge hat, und wenn ja, auf welcher Grundlage. Weder das SzófSz., noch Pais erwähnen die eventuellen ostjakischen Beziehungen von *egy*, obwohl Toivonen unser Zahlwort *egy* bereits vor dem Erscheinen

des SzófSz. dem ostjakischen Zahlwort *ĩ*, *əĩ* 'eins' gleichgestellt hatte (s.: FUF. XX, 73; Vir. 1937: 139; FUF. XXVIII, Anz. 251). Toivonen hat allerdings an eine Herleitung aus einem Pronominalstamm weder beim ungarischen noch beim ostjakischen Zahlwort gedacht, er hat vielmehr beide auf eine gemeinsame Ausgangsform mit einem inlautenden *ĩ*- zurückgeführt. Wenn wir von den Varianten des ostjakischen Zahlwortes die Form *əĩ* für die ursprünglichere halten, so scheint Toivonens Gleichsetzung einwandfrei zu sein, ohne weitere Überlegungen können wir sie jedoch nicht annehmen. Wenn wir nämlich das *ĩ*-Element als ursprünglich zum Stamm gehörig auffassen und das ostjakische Zahlwort so mit dem ungarischen *egy* zusammenstellen, dann müssen wir auf die von Pais gegebene Erklärung des letzteren verzichten. Wollten wir aber das ostjakische Zahlwort aus einer pronominalen Ausgangsform erklären, die mit der des ungarischen identisch ist, so müssen wir noch mehrere Teilfragen klären. Im folgenden mache ich den Versuch, diese Aufgabe zu lösen.

7. Vor allem kann festgestellt werden, daß, während im Ungarischen und im Finnischen die demonstrativpronominale Beziehung des Zahlwortes mit der Bedeutung 'eins' nur auf logischen Schlußfolgerungen beruht, der Gebrauch des Zahlwortes 'eins' in pronominaler Bedeutung im Ostjakischen — zumindest in der Scherkal-Mundart — eine bekannte Tatsache ist. Steinitz (Ostjakische Grammatik und Chrestomatie² 59) schreibt folgendes darüber: »Als attributives (schwach betontes) Demonstrativum wird auch das Zahlwort *ĩj* '1' benutzt; z. B. *ĩj neŋət löpət* 'die Frau da (die seine Frau) sagt'. *ĩj . . . ĩj . . .* 'der eine . . . der andere'.« Aus einem Ausdruck scheint es, als ob die pronominale Bedeutung des Zahlwortes *ĩ* 'eins' auch im Nordostjakischen nicht unbekannt wäre. Im Wörterverzeichnis von Pápay—Beke lesen wir nämlich: *ĩ sidi* 'az is | auch der; éppen így | eben so' (*sidi* 'íme | sieh; így, úgy | so'). Wesentlich ist auch, daß es im Nordostjakischen neben der hauptwörtlich gebrauchten Form *it* des Zahlwortes *ĩ* 'egy' — nach Hunfalvy (NyK. XI, 18) — auch ein Pronomen *it* 'dieser' gibt. Wegen der gleichen Lautung können wir daran denken, daß die beiden vielleicht nicht unabhängig voneinander sind. Die zahlwörtliche Funktion von *it* kann kaum bis in die urostjakische Zeit zurückgeführt werden, seine Endung ist ja etymologisch nicht identisch mit denen der zum Teil analog gebrauchten ostostjakischen Formen V. *əĩəĩ*, Vj. *əĩəĩ*, Trj. *əĩəĩ* (den östlichen *ĩ*-, *-ĩ* würde in den Norddialekten *l* entsprechen). Um so wahrscheinlicher ist aber die Urtümlichkeit der pronominalen Bedeutung der Form *it*. Die ursprüngliche gemeinsame Bedeutung beider *it*-Formen dürfte 'dieser hier' gewesen sein, aus der die Bedeutung 'eins' sich ebenso entwickelt haben kann wie die des ungarischen Zahlwortes *egy* 'eins'.

Das Ableitungssuffix *-t* im ostjakischen Pronomen *it*, das unserer Meinung nach als identisch mit dem zahlwörtlichen *it* betrachtet werden darf, hält Lehtisalo (SUSToim. LXXII, 392) — zusammen mit dem *t*-Element anderer

ostjakischer pronominaler Gebilde — für die Fortsetzung des uralischen Pronominalsuffixes **i*. Das *i* des hauptwörtlich gebrauchten *it* kann aber keine andere Herkunft haben als das attributiv gebrauchte *i* 'eins', und dies ist wiederum untrennbar vom attributiv gebrauchten Zahlwort mit der Bedeutung 'eins' in den anderen ostjakischen Mundarten. Es muß also untersucht werden, wie die Form des attributiv gebrauchten Zahlwortes 'eins' zu deuten ist, ob irgendwelche Wahrscheinlichkeit besteht, auch in diesem den weiter oben herausanalysierten Demonstrativpronominalstamm, bzw. irgendein Derivat von diesem zu erblicken.

8. In den verschiedenen ostjakischen Mundarten hat das Zahlwort 'eins' bald diphthongische, bald monophthongische Formen: (Castrén) Ost-Surg. *ei*, (Paas.—Donn.) K. *əi*, J. *əi̯*, (Karj.—Toiv. 7) DN., V., Kr. *əi̯*, Vj. *əi̯*, Trj. *ʲi̯*, (Steinitz) Scherk. *ij̯* ~ (Castrén) I. *i*, (Hunf.) N. *i*, (Ahlqv., Pápay—Beke) N. *i*, (Patk.) I. *i*, (Karj.—Toiv.) Kaz. *ĩ*, Tsing. *ĩ*, (Steinitz) Li., Si. *ĩ*. Das Verhältnis dieser Formen zueinander kann verschiedenerweise gedacht werden: 1. die diphthongischen Formen sind durch Diphthongierung aus monophthongischen Formen entstanden, 2. die monophthongischen Formen sind durch Monophthongierung aus den diphthongischen entstanden, 3. die monophthongischen Formen sind die ursprünglichen, aus diesen sind die diphthongischen Formen nicht durch Lautwandel, sondern infolge der Annahme eines Pronominalsuffixes entstanden.

Für mich scheint die Annahme am wahrscheinlichsten, daß die pronominale Ausgangsform des Zahlwortes 'eins' aus einem einzigen Vokal bestanden hat, und an diesen — vielleicht als **i* zu rekonstruierenden — Stamm das Pronominalsuffix *i̯* angefügt wurde, als die pronominale Funktion dieses Stammes noch nicht verblaßt war.¹

Für diese Auffassung spricht der Umstand, daß in den ostjakischen Mundarten pronominale Derivate wie z. B. *i̯n* usw. 'jetzt' *i̯ŋ* usw. 'id.' weit verbreitet sind, die, — genauso wie das ON. *it* 'dieser', (Patk.) KU. *in* 'dieser; jetzt', K. (Paas.—Donn.) *in* 'der, er' — als mit Verhältnis- und Ableitungssuffixen versehene Formen eines bloßen Pronominalstammes *i-* erscheinen. Das *i*-Element der letzteren Formen ist bereits früher — mit oder ohne Fragezeichen — von mehreren Forschern einerseits dem mordwinischen und dem syrjänischen naheweisenden Pronominalstamm *e-*, andererseits dem finnischen Pronominalstamm *e-* und den ungarischen Pronominalstämmen *e-*, *i-* gleichgesetzt worden (vgl.: Paasonen: FUF. VI, 116; Collinder, FUV. 9; Toivonen, SKES. I, 33).

Sowohl Lehtisalo (a. a. O.) als auch Collinder (a. a. O.) haben den ostjakischen Pronominalstamm auch mit einem samojedischen Pronominalstamm

¹ Das uralische Pronominalsuffix **j* ist z. B. auch in den Interrogativpronomina (Karj.—Toiv.) Ni. *ŋʲi̯*, Kaz. *ŋʲi̯* 'wer' und (a. a. O. 495) DN. *məi̯* 'was' enthalten (s. Lehtisalo, SUSToim. LXXII, 386).

e- in Verbindung gebracht, vgl. sam. yen. *eke, eko* 'dieser hier' usw. (vgl. noch 'Toivonen: a. a. O.). Die Bedeutungen 'dieser', bzw. 'eins' der oben behandelten Numeral- bzw. Pronominalableitungen können ebenso gut nebeneinander bestehen, wie auch der indoeuropäische Pronominalstamm *e-, i-* einerseits zahlwörtliche Derivate mit der Bedeutung 'eins': gr. *οἷός*, lat. *unus*, dt. *ein* usw., andererseits auch Fortsetzungen mit fürwörtlicher Bedeutung hat: aind. *ena-* 'er, dieser, jener' (Kluge—Götze—Mitzka, Etymologisches Wörterbuch der deutschen Sprache.¹⁷).

9. Die kurze Summe meiner Erörterungen ist also: 1. der naheweisende Pronominalstamm *e-* hat nicht nur im Ungarischen, sondern auch im Finnischen auch zahlwörtliche Derivate; 2. sowohl das ungarische *egy* als auch das ostjakische Zahlwort mit der Bedeutung 'eins' scheint von demonstrativ-pronominaler Herkunft zu sein; 3. das ungarische und das ostjakische Zahlwort können aus einem etymologisch identischen Pronominalstamm hergeleitet werden.²

ДЬ. ЛАКО: К ЭТИМОЛОГИИ ВЕНГЕРСКОГО ЧИСЛИТЕЛЬНОГО *egy* 'ОДИН'

(Резюме)

Д. Пайж (MNY. LIV, 52—61 и ALH. VIII, 159—172) считает, что венгерское числительное *egy* 'eins' можно сравнить с наречием *igy* 'so, auf diese Weise', далее он сводит оба слова к местоименной основе *e-* или *i-*, указывающее на близость. Относительно ранних этимологических объяснений венгерского *egy* Пайж ссылается на точку зрения Тойвонена (FUF. XIX, 175), который отверг существующее раннее мнение, согласно которому будто-бы есть этимологическая связь между венгерским *egy* и фин. *ensi* 'der erste'.

Этимологией финского *ensi* в недавнем прошлом занимался Осмо Икола (Sana-jalka IV, 30—35). Ссылаясь на то, что первоначальное окончание финского *ensi* < **enti* < **ente* совпадает с окончанием финского порядкового числительного *kolmas* < **kolmansi* < **kolmanti* < **kolmante* 'третий' и т. д., он разбивает слово *ensi* следующим образом: в окончании *-nsi* он ищет окончание порядковых числительных *-nsi* (*-nte-*) основу же *e-*, присоединяясь к работе Г. Орбана «Числительные финноугорских языков» [= A finnugor nyelvek számszói] он уподобляет основе указательного местоимения, восходящего к эпохе уральского языка-основы и имеющей в балтийско-финских языках такого рода дериваты: *että* 'что' (первоначально 'так'), старое *es* 'если' (первоначально наверняка 'тогда') и т. д.

Принимая, с одной стороны, возможности, указанные О. Икола, с другой же стороны, положения, на основе которых Д. Пайж считает венгерское числительное *egy* дериватом основы указательных местоимения *e-*, необходимо сделать следующий вывод: порядковые числительные в финском языке и количественные в венгерском все же связаны между собой, но не так, как в свое время это думал Сетэлэ, а в том смысле, что оба они восходят к уральской основе *e-* указательных местоимений.

² Zu diesen Erwägungen wurde ich vom oben angeführten, vor kurzem erschienenen Aufsatz Osmo Ikolas veranlaßt. Einige Zeit vorher hatte auch Edit Vértés während eines Gespräches — ohne auf die Einzelheiten näher einzugehen — ihrer Ansicht Ausdruck gegeben, daß ostj. *ai* pronominaler Herkunft sei. Nach Abschluß meines Aufsatzes hatte ich auch Gelegenheit, den Wortartikel zu sehen, den Edit Vértés über ung. *egy* für das in Vorbereitung befindliche etymologische Wörterbuch *A magyar szókincs finnugor elemei* (= Finnisch—ugrische Elemente des ungarischen Wortschatzes) geschrieben hatte. In ihrem Artikel ist Vértés — gleichzeitig mit mir, aber unabhängig von mir — im wesentlichen zum selben Resultat gelangt.

В дальнейшем автор доказывает, что и основа хантыйского числительного со значением 'один' может иметь местоименное происхождение. В северно-хантыйском языке существует числительное *it* 'один', а также указательное местоимение *it* 'этот'. Принимая во внимание, что числительное *it* 'один' в шеркальском говоре употребляется также как указательное местоимение (ср. Steinitz: Ostjakische Grammatik und Chrestomathie², 59), наверняка существует связь между словами *it* 'один' и *it* 'это'.

Гласное *i* слова *it* 'один', употребляемого в роли существительного, можно свести только к *i* 'один', употребляемому в северно-хантыйском говоре в значении прилагательного.

Но это неразделимо от слова *əi*, *ij* 'один' в остальных хантыйских говорах. Хантыйская же основа *i* местоимений и числительных, с точки зрения этимологии, идентична венгерским и финским дериватам местоименной основы уральского языка-основы, указывающей на близость. Элемент *-i*, *-j*, появляющийся в формах числительных некоторых хантыйских говоров не что иное, как первоначальный суффикс местоимений, ср. Lehtisalo: SUST. LXXII, 386.

METHODEN IN DER ERFORSCHUNG DER SPRACH- ENTWICKLUNG*

Von

E. PAULINY

(Preßburg/Bratislava)

1. Jedem, auch dem weniger unterrichteten Slawisten ist die große Arbeit J. Gebauers über die *Historische Grammatik der tschechischen Sprache*, dieses grundlegende Werk der historischen Sprachlehre des Tschechischen bekannt. Obschon der erste Band dieses Werkes 1894 erschienen ist, geht die Forschung zur Geschichte und Entwicklung der tschechischen Sprache heute noch von diesem Werk aus. Wie unentbehrlich und aktuell die Arbeit Gebauers heute noch ist, erhellt wohl am besten daraus, daß die Tschechoslowakische Akademie der Wissenschaften dieses Werk in einer photomechanischen Auflage aufs neue herausgibt. Interessant ist, daß die Methode des Werkes schon zur Zeit der ersten Auflage zu ernststen Einwänden Anlaß gab. Šachmatov, der berühmte russische Sprachwissenschaftler stellte in seiner Besprechung (1899) fest, Gebauer habe nur die historische Grammatik der Schriftsprache bearbeitet und stütze sich in seinen Ausführungen nicht auf das Material der Mundarten. Des weiteren macht Šachmatov geltend, daß die historische Grammatik nicht nur isolierte Erscheinungen zu untersuchen habe, sondern daß es vor allem ihre Aufgabe sei, das sprachliche System zu untersuchen. Außerdem macht Šachmatov noch weitere beachtenswerte methodische Bemerkungen. Alles in allem war Šachmatov mit seiner Auffassung über die Methoden der historischen Sprachforschung seiner Zeit weit voraus. Seinen Ansichten können wir heute noch beipflichten. Die Einwände Šachmatovs gegen Gebauers Arbeit sind berechtigt, denn er stützte sich prinzipiell tatsächlich nur auf das Material der Schriftsprache, handelte die sprachlichen Erscheinungen isoliert ab, ohne Hinsicht auf das sprachliche System usw. Seine Arbeit ist das typische Werk eines Junggrammatikers. Trotzdem hat Gebauers Werk heute noch seine Bedeutung, freilich eine andere als zur Zeit seiner Erscheinung. Methodisch ist es schon längst überholt, erweist aber mit der gewaltigen Sammlung des vorbildlich erfaßten und gegliederten Materials — wie mehrere andere Werke aus der Periode der Junggrammatiker — gute Dienste.

* Dem Aufsatz liegt ein in der Ungarischen Gesellschaft für Sprachwissenschaft (Budapest) gehaltener Vortrag des Verfassers zugrunde.

Ich erwähne Gebauers Werk, weil es auf die späteren tschechischen und slowakischen Arbeiten zur historischen Grammatik einen großen Einfluß gewann. Bei uns wurden die Probleme der historischen Grammatik prinzipiell noch lange mit der Methode untersucht, wie sie J. Gebauer angewandt hatte. So zieht z. B. F. Travníček in seiner Tschechoslowakischen Historischen Grammatik¹ wohl auch das mundartliche Material in Betracht, doch beruht seine Arbeit eigentlich auf der konsequent zu Ende gedachten Methode der Junggrammatiker. Heute noch begegnen wir auch in der Slowakei dem Erbe der junggrammatischen Methode; das vor einigen Jahren erschienene Werk Stanislavs, *Die Geschichte der slowakischen Sprache*,² wurde mit dieser Methode angelegt. Ebenso stützen sich die großen klassischen Werke über die historische Grammatik des Polnischen prinzipiell auf die Errungenschaften der junggrammatischen Methode.

Die Auffassung der Junggrammatiker über die Sprache wurde in der Tschechoslowakei in den dreißiger Jahren unseres Jahrhunderts allmählich überholt. Damals kam bekanntlich der Strukturalismus auf, und es kam in der Tschechoslowakei auch zur Bildung der sog. Prager strukturalistischen Schule. Die strukturalistische Sprachwissenschaft begreift im Unterschied zur junggrammatischen Auffassung die Sprache als Struktur, in der sich die einzelnen Elemente gegenseitig bedingen, voneinander abhängen, wobei der Wert der einzelnen Strukturelemente durch ihre Stellung in dieser Struktur und durch die Beziehungen zu den übrigen Strukturgliedern determiniert ist. Das Neue im Strukturalismus besteht also darin, daß er die Sprache als System erfaßt, sie auf dieser Grundlage — hauptsächlich im synchronischen Querschnitt — untersucht. Gleichzeitig mit dem Auftritt des Strukturalismus wurde auch das Problem der Sprachentwicklung auf die Tagesordnung gesetzt. Mit den Begriffen *langue* und *parole* — die von dem Schweizer Linguisten F. de Saussure im Zusammenhang mit der strukturellen Auffassung der Sprache entwickelt wurden — ergab sich auch das Problem der Sprachentwicklung. Die Frage war, ob sich die Sprache als Struktur, als System entwickeln könne, oder ob nur die Entwicklung der *parole* möglich sei? Des weiteren, welche Wechselbeziehungen und gegenseitigen Einflüsse zwischen *langue* und *parole* im Laufe der Entwicklung in Erscheinung treten, ob sich die Sprache als Struktur sprunghaft entwickle, indem die eine Struktur an Stelle der anderen trete? Diese und ähnliche Fragen beschäftigten bei uns vor dem zweiten Weltkrieg und während des Krieges besonders die Sprachtheoretiker. Ich möchte hier auf diese Probleme nicht eingehen, sondern meine Auffassung von der Sprachentwicklung ganz allgemein umreißen, um dann des weiteren auf die besonderen Probleme der historischen Phonologie im Slowakischen überzugehen.³

¹ Prag 1935.

² Preßburg, Teil I, 1956 und 1958; Teil II, 1958; Teil III, 1957.

³ Mit diesen Fragen habe ich mich auch in meiner Abhandlung *Vývin nárečí vo vzťahoch k vývinu spoločnosti* auseinandergesetzt; vgl. das Jahrbuch *Problémy marxistické*

2. Damit Sprachentwicklung möglich sei, sind meines Erachtens u. a. vor allem zwei Voraussetzungen unerläßlich:

a) Einmal die Tatsache, daß die Sprache ein System von akustischen Mitteln der Verständigung sei. Daraus, daß die Sprache ein System von Mitteln der gegenseitigen Verständigung ist, d. h. ein System, das für die gegebene Gesellschaft einen überindividuellen Wert besitzt, wird offensichtlich, daß in der Sprache die Tendenz zur Vollständigkeit, zur Beständigkeit, zur Ordnung und zum System als ein unentbehrlicher Faktor wirken muß. Mit anderen Worten: der Sprache eignet die Tendenz, daß sich nichts in ihr verändern möge, sondern daß sie als System, als Struktur dauernde Geltung bewahre. Es ist nämlich offensichtlich, daß nur ein System der gegenseitigen Verständigung, das von der Gesellschaft als etwas allgemein Vereinbartes angenommen ist und von ihr in allen seinen Komponenten in gleicher Form und gleicher Funktion benützt wird, gebrauchssicher ist und seiner Aufgabe ausreichend entsprechen kann. Es ist also notwendig, daß alle, die sich einer gegebenen Sprache bedienen, ihre Elemente in derselben Funktion anwenden. Ebenso einsichtig ist es aber, daß ein Kommunikationssystem, dessen einzelne Elemente von den verschiedenen Angehörigen der Gesellschaft nach Belieben und verschiedentlich angewandt würden, der Funktion, ein Mittel der gegenseitigen Verständigung zu sein, nicht entsprechen könnte und nur die Quelle des Mißverstehens und des Chaos wäre. Ich wiederhole: der Sprache als einem überindividuellen System der gegenseitigen Verständigung eignet durch ihre Funktion die abgeklärte Beständigkeit und das Systemhafte.

Nun gibt es aber keine menschliche Gesellschaft, die keiner Wandlung ausgesetzt und darüber hinaus innerlich nicht gegliedert wäre. Infolge der Gesetzmäßigkeiten der gesellschaftlichen Entwicklung ist jede Gesellschaft der Veränderung unterworfen, mit der Entwicklung von Wissenschaft und Technik wandeln sich die Voraussetzungen des menschlichen Zusammenlebens, die gesellschaftliche Entwicklung führt zum Wandel der gesellschaftlichen Struktur usw. Soll also die Sprache der gegebenen Gesellschaft als Kommunikationsmittel dienen, soll sie jeden Gedanken, jede Regung des Gefühls, jede menschliche Beziehung gut ausdrücken, muß auch sie sich wandeln. Als Mittel der gegenseitigen Verständigung einer Gesellschaft muß sie ihren Verständigungsbedürfnissen entsprechen können.

Und das führt uns zum zweiten Faktor. Damit die Sprache ihrer Funktion, ein Verständigungsmittel einer Gesellschaft zu sein, entsprechen kann, muß sie sich wandeln, weil ja die Gesellschaft selbst sich verändert und entwickelt. Somit bewirkt die gesellschaftliche Entwicklung den Wandel, die Entwicklung der Sprache. Somit verdankt die Sprache ihre Existenz, ihr Leben

jazykovědy, Prag 1962. Des weiteren in meiner Abhandlung *Problémy pri skúmaní slovenského historického hláskoslovía*; vgl. *Informační bulletin pro otázky jazykovědné*. Nr. 3, Prag 1962.

dem Widerspruch, der dadurch zustande kommt, daß sie als überindividuelles Verständigungsmittel einerseits zur Beständigkeit und Unveränderlichkeit tendiert, andererseits aber der Gesellschaft als gegenseitiges Kommunikationsmittel dient, und zwar der sich stetig entwickelnden Gesellschaft, weshalb sich die Sprache immer dem gegebenen Zustand der Gesellschaft anpassen und so verändern muß, daß sie ihrer Funktion als gegenseitiges Verständigungsmittel gut nachkommen kann.

Das bisher Gesagte dürfte einsichtig und wohl kaum anfechtbar sein. Schwieriger fällt schon die Antwort auf die Frage, wie sich eigentlich die gesellschaftliche Entwicklung auf das Aufkommen von sprachlichen Wandlungen auswirkt. Die Beantwortung dieser Frage ist schon deshalb nicht leicht, weil die Sprachentwicklung auf mehrere Ursachen zurückgeht, deren Zusammenhang sehr kompliziert ist. Hier möchte ich auf einige hinweisen.

Als eine Ursache der sprachlichen Wandlungen möchte ich die Tendenz betrachten, die sprachlichen Mittel zur Bezeichnung der Differenzierung innerhalb der Gesellschaft zu benutzen. Dieser Erscheinung begegnen wir nicht selten auch heute, vor allem in der Lexik. Ich denke hier an die Kommunikationsmittel in den verschiedenen Berufs- und Gruppensprachen, die dazu bestimmt sind, innerhalb bestimmter gesellschaftlichen Gruppen zur besonderen Benennung von Dingen zu dienen. Diese sozialen Gruppen unterscheiden sich dann von den übrigen der Gesellschaft gerade durch solche Benennungen, zugleich aber werden die Angehörigen der betreffenden sozialen Gruppen durch diese sprachlichen Mittel einander nähergebracht.

Diese Erscheinung dürfte nicht nur in der Lexik zu verzeichnen sein. Ähnlich mag es sich auch in anderen Belangen des sprachlichen Systems verhalten. Was z. B. das Slowakische anbelangt, so ist J. Stanislav der Meinung, daß die Verschmelzung von mouilliertem *l'* mit dem *l* mittlerer Stellung, wie wir sie in den mittelslowakischen Mundarten beobachten können, zuerst in den Städten und herrschaftlichen Dörfern eingesetzt habe.⁴ Laut Stanislav wollte sich das Stadtvolk und der Adel solcherweise auch sprachlich von der untertänigen Landbevölkerung distanzieren. Ähnlich wird auch die Verschmelzung von *ch* und *h* in den Stadtgebieten der Ostslowakei mit dem Bestreben erklärt, die herrische Aussprache von der bäuerlichen Rede in den Städten zu unterscheiden. Die uvulare Lautung des französischen *r* wird gewöhnlich darauf zurückgeführt,⁵ daß die Nachahmung des deutschen uvularen *r* als modische Aussprache in der Literatursprache zuerst am Hofe Ludwigs XIV. Verbreitung fand. N. S. Trubetzkoy konnte feststellen,⁶ daß die Genitivform des Singulars im Altkirchenslawischen in der Funktion des Akkusativs Sg. der Namen von

⁴ *Slovenská výslovnosť*. Martin 1953, S. 211.

⁵ Novák, L.: *Neznáme nemecké vplyvy na západo-slovánský, východoslovánský a maďarský konsonantizmus*. *Linguistica Slovaca* Bd. I/II, 1939--1940, S. 112.

⁶ *Altkirchenslawische Grammatik*. Wien 1954, S. 120 f.

männlichen Lebewesen zuerst auf erwachsene, vollberechtigte, gesunde Männer bezogen wurde. Ursprünglich bediente man sich des Gen. Sg. nicht, wenn es sich um die Bezeichnung übernatürlicher Wesen, Kinder und nicht vollberechtigter Leute handelte. Diese Unterscheidung war also ursprünglich außerhalb der Grammatik, sozial bedingt und geprägt.

Wie schon aus den Beispielen ersichtlich, treten solche sprachliche Wandlungen vorerst nur in einem Teil der Gesellschaft auf, bzw. sie werden nur von einem Teil der Gesellschaft benützt und sind in ihrer Prägung Wendungen, die Bühler mit dem Terminus 'Ausdruck' bezeichnet. Solche sprachliche Wandlungen haben einzig die Aufgabe, die Exklusivität eines bestimmten Teils der Gesellschaft auszudrücken, und zwar immer gegenüber einem anderen Teil derselben Gesellschaft. Mit der Zeit aber werden diese sprachlichen Wandlungen verallgemeinert, ihre Ausschließlichkeit hört auf, sie verlieren ihren Ausdruck-Charakter. Damit hören sie auf, stilistische Varianten zu sein, und werden zu normalen sprachlichen Elementen. So muß z. B. das mittlere Zungenstellung, das an Stelle des mouillierten *l'* trat, in einzelnen Städten und herrschaftlichen Dörfern der Slowakei zu einer bestimmten Zeit mit dem noch vorhandenen mouillierten *l'* parallel, d. h. neben diesem gebraucht worden sein. Das *l* war nur eine modische Maniertheit, d. h. eine stilistische Variante. Später aber setzte es sich in bestimmten Landstrichen allgemein durch, die soziale und modische Note in seinem Gebrauch war nicht mehr spürbar, das mouillierte *l'* verschwand endgültig und in der sprachlichen Struktur blieb nur ein *l* übrig. Somit können wir in dieser Phase bereits von einem Sprachwandel sprechen.

b) Eine andere, mit der zuvor erwähnten übrigens eng zusammenhängende Quelle der sprachlichen Wandlungen besteht im fremdsprachlichen Einfluß. Dieser Einfluß der Fremdsprachen wird als Ursache sprachlicher Wandlungen sehr oft abgelehnt. Gewiß wäre es sehr falsch, diesen Einfluß sich so vorzustellen, als wäre er in die gegebenen, existenten gesellschaftlichen Voraussetzungen nicht eingebettet. Das Medium, wodurch der fremdsprachliche Einfluß vermittelt wird, ist gewöhnlich die Zweisprachigkeit. Es ist eine häufige Erscheinung, daß die Träger einer bestimmten Sprache im gesellschaftlichen Verkehr mit Trägern einer anderen Sprache genötigt sind, sich dieser zu bedienen. Nicht selten sind sie dieser Sprache nicht mächtig genug und behandeln einzelne ihrer Erscheinungen in einer Auffassung, die in ihrer Sprache berechtigt und gültig, auf die andere aber nicht anwendbar ist.

So war z. B. den deutschen Siedlern in den Bergstädten der Mittelslowakei infolge ihres Sprachgefühls der Unterschied zwischen *d'*, *t'*, *ň*, *l'* und *d*, *t*, *n*, *l* irrelevant, so daß sie, ihrer deutschen Muttersprache entsprechend, von diesen beiden Konsonantenreihen immer nur *d*, *t*, *n*, *l* sprachen. Diese Aussprache der deutschen Siedler war anfangs nur etwas Individuelles, wurde aber später als städtisch geprägte Aussprache der Bergstadt Schemnitz und Um-

gebung allgemein. Ähnlich wurde der Schwund der unterschiedlichen Aussprache von *ch* bzw. *h* in den ostslowakischen Städten mitbewirkt durch die den Ungarn eigentümliche Aussprache des Slowakischen, wie denn auch der Schwund des mouillierten *l'* in den Städten der Mittelslowakei der eingedeutschten Aussprache der Bürger zuzuschreiben ist.

Der fremdsprachliche Einfluß kann den Wandel der sprachlichen Struktur nur dann zur Folge haben, wenn in der Sprache selbst die Voraussetzungen zur Verbreitung der gegebenen sprachlichen Wandlung auch ohnedem gegeben sind. Im mittelslowakischen Randdialekt der Siedlungen, die beim Bau des Staudamms Orawa in dem zum künftigen Staubecken bestimmten Gelände lagen, blieb das silbische *r* (*krt*, *vrba*, *smrt'*) beispielshalber erhalten, dagegen wurde silbisches *l* durch die Verbindung eines unsilbischen *l* mit einem Vokal verdrängt (*dluhi*, *dlužen*, *polni*, *poltník*, *slonce* usw.).⁷ Der Schwund des silbischen *l* erfolgte offensichtlich unter fremdem Einfluß. Es fragt sich aber, warum auch das silbische *r* nicht verschwand. Das dürfte darauf zurückzuführen sein, daß in dieser Mundart sowohl *l-l'* als auch *t-t'*, *d-d'*, *n-ň* unterschieden werden. Durch diese Konsonantenpaare wird das *l* enger der Konsonantenstruktur angeschlossen, so daß seine silbenbildende Funktion, die für die Konsonanten nicht charakteristisch ist, leichter verschwinden konnte. Dagegen ist das *r* durch ähnliche Gegensätze dem Konsonantensystem nicht so eng angeschlossen, weshalb es sich in der silbenbildenden Funktion stärker behaupten kann.

Daraus, daß der fremde Einfluß in den sprachlichen Wandlungen nur in dem durch die sprachliche Struktur selbst ermöglichten Maße zur Geltung gelangt, ergibt sich, daß wir über diese äußere Motivierung der sprachlichen Wandlungen oft hinwegsehen und einen durch fremden Einfluß motivierten Wandel als inneren Sprachwandel einschätzen können, der einzig durch die immanente Entwicklung der sprachlichen Struktur bedingt sei.

Fremdsprachliche Einflüsse können aber auch auf andere Weise zur Geltung kommen. So hatte beispielshalber die Entlehnung zahlreicher (hauptsächlich deutscher) Fremdwörter mit einem *f* zur Folge, daß mit der Einbürgerung dieser Wörter in den slowakischen Wortschatz der Konsonant *f* in den Phonembestand des Slowakischen aufgenommen wurde.

c) Mitunter kann von einem fremden Einfluß schwerlich die Rede sein. Dagegen handelt es sich oft um eine konvergente Entwicklung in einzelnen Gruppen nichtverwandter Sprachen, um den Fall des Sprachbundes usw.

3. Eine weitere Ursache der sprachlichen Wandlungen bilden die in der Sprache auftretenden stilistischen Differenzierungen. Die Mehrung und Differenzierung der sprachlichen Funktionen hat dann auch sprachliche Wandlungen

⁷ Pauliny, E.: *Nárečie zátopových osád na hornej Orave*. Martin 1947, S. 22.

gen zur Folge. Indem z. B. das Alttschechische im 14. und 15. Jahrhundert als Literatursprache in schriftlicher Form auch im theoretischen Stil benützt wurde, entwickelte sich in der Folge das System der Satzgefüge und der unterordnenden Konjunktionen. Andererseits hat die Notwendigkeit eines gleichartigen Ausdrucksmittels von bestimmtem Typ dazu geführt, daß das Passiv als Verbalform erstarken konnte usw.

Innerhalb einer Sprache kann eine Mundart auch andere Mundarten derselben Sprache beeinflussen. Hierzu kommt es meistens im Falle der Integration der Mundarten. So engt sich das Verbreitungsgebiet der archaischen Randmundarten in Hont und Neograd immer stärker ein, und zwar zu Gunsten der Dialekte, die dem mittelslowakischen Durchschnittsidiom näher stehen.

Diesen Teil meiner Ausführungen darf ich vielleicht mit der Feststellung schließen, daß sehr oft durch äußere gesellschaftliche Umstände bedingte Faktoren die sprachlichen Wandlungen motivieren.

Selbstverständlich läßt sich eine solche äußere, durch gesellschaftliche Umstände bedingte Motivierung nicht in allen Fällen der sprachlichen Wandlungen nachweisen. Der Sprachwandel kann gegebenenfalls durch immanente Ursachen, durch die sprachliche Struktur selbst bedingt sein. Schwund und Vokalisierung des »Jery« hatte beispielshalber eine Reihe von weiteren Wandlungen zur Folge. Nach dem Schwund des weichen Jery kam es in jeder slawischen Sprache auf verschiedene Art zur Neuordnung des phonologischen Systems, es kam zu Depalatalisierungen, später zur Neutralisierung der Konsonanten nach ihrer Stimmhaftigkeit; auch das Aufkommen von Quantität und Ton hängt mit dem Schwund und der Vokalisierung der Jerys zusammen usw.

Eine sprachliche Wandlung löst also oft eine weitere aus. Somit sind die sprachlichen Wandlungen überaus häufig voneinander abhängig und bedingen sich gegenseitig. Der wechselseitige Zusammenhang und die Bedingtheit der sprachlichen Wandlungen läßt sich oft beobachten. Die Erklärung hierfür ist die, daß die Sprache als Struktur die durch einen früheren Wandel ausgelösten Unstimmigkeiten und Regelwidrigkeiten durch einen weiteren Wandel ausgleicht, bzw. daß ein bestimmter Wandel die Folge eines anderen ist. Z. B.: die Depalatalisierung eines weichen Konsonanten vor einem harten ist die Folge des Schwunds eines weichen Jery; dadurch nämlich gerieten weiche und harte Konsonanten nebeneinander, solche Konsonantengruppen waren aber in der Sprache ungewohnt, weshalb man sie durch Depalatalisierung behob.

Manchmal wiederum stehen wir Erscheinungen gegenüber, die auf das Vorhandensein von bestimmten Entwicklungstendenzen in der Sprache selbst zu verweisen scheinen. So ist es z. B. interessant, daß sich die auf athematische Verben zurückgehende Endung *-m* im Präsens Sg. 1. P. in einzelnen slawischen Sprachen — voneinander unabhängig — nur dort verbreitete, wo — nach mehreren sonstigen Wandlungen — Formen von Verben mehrerer Klassen im Präsens Sg. 1. P. und Pl. 3. P. ähnlich wurden (z. B. alttsch. *já volaju* — *oni*

volajú). Wo sich aber die Verbalformen des Präsens Sg. 1. P. und Pl. 3. P. deutlich unterschieden, blieben die Reflexe der ursprünglichen Endungen erhalten (z. B. russ. я делаю — они делают). Hier scheint sich in einzelnen slawischen Sprachen — voneinander unabhängig — das Gesetz eines minimalen Kontrastes durchzusetzen. Die Sprachwissenschaftler forschen oft nach solchen allgemeingültigen Gesetzen der Sprachentwicklung. In diesem Zusammenhang ist beispielshalber die beachtenswerte Arbeit von A. Martinet zu erwähnen: *Économie des changements phonétiques ; traité de phonologie diachronique* (Berne 1955). V. Skalička untersucht in seiner Studiensammlung *Vývoj jazyka* (Praha 1960) die Probleme der Sprachentwicklung im Hinblick auf die allgemeinen Gesetzmäßigkeiten. Die umfangreiche Literatur der einschlägigen Fragen wurde vom Standpunkt der historischen Phonologie zuletzt von G. S. Klyčko zusammengefaßt (Развитие диахронической фонологии за последние годы. — Вопросы языкознания. 1962, 4. 123—129). Ebenda finden wir eine Besprechung des Werkes von H. M. Hoenigswald: *Language Change and Linguistic Reconstruction*. Ich beschränke mich aber in meiner Abhandlung absichtlich auf die gesellschaftlich bedingten Veränderungen.

4. Das Gesagte ließe den Schluß zu, daß jede sprachliche Wandlung durch eine Ursache außerhalb der sprachlichen Struktur (also durch irgendeinen äußeren Faktor) oder aber innerhalb der Sprachstruktur (durch die immanenten Gesetzmäßigkeiten der gegebenen Struktur) bedingt ist.

Es ergibt sich aber die Frage, ob die außersprachlichen und innersprachlichen Faktoren voneinander unabhängig oder aber ob die einen von primärer Bedeutung, die anderen aber von diesen abhängig sind?

Ich möchte diese Frage wie folgt beantworten: Ist die Auffassung richtig, daß die Sprache als ein überindividuelles Zeichensystem, das als Medium der gegenseitigen Verständigung bestimmt ist, nach Beständigkeit tendiert, dann dürfte es innerhalb der sprachlichen Struktur keinerlei »Selbstbewegung der Entwicklung« aufweisen. D. h., jede Veränderung müßte eigentlich von außen bewirkt sein.

Wollten wir die Sache mechanisch auffassen, ließe sich die sprachliche Entwicklung auch folgenderweise erklären: der Sprache gehen irgendwelche äußere Einwirkungen zu, diese lösen eine sprachliche Wandlung aus, die wiederum die sprachliche Struktur stört, so daß die durch die voraufgehende Wandlung bedingte sprachliche Folgeveränderung auf die Wiedererlangung der Ausgeglichenheit innerhalb der sprachlichen Struktur abzielt, die zweite Wandlung aber eine dritte auslöst, bzw. es tritt ein neuer äußerer Einfluß in Erscheinung u. dgl. Diese schablonenhafte Vorstellung könnte gewiß viel erklären, sie wäre aber irrig, und zwar insofern, als sie die Sprache als eine überindividuelle Struktur loslöst von ihrer gesellschaftlichen Funktion, die ihr als einem Verkehrs- und Verständigungsmittel der Menschen untereinander eignet.

Nun kann man aber die Sprache als Struktur nicht von der Sprache als Mittel der gesellschaftlichen Kommunikation trennen. Die Sprache existiert als Struktur nur, um Mittel der gesellschaftlichen Kommunikation zu sein und sie muß als solches — um dieser Funktion zu entsprechen — überindividuell sein. Blenden wir diese Feststellung auf den Hintergrund der sprachlichen Entwicklung um, so existiert die Sprache als herausgebildetes, festes System, damit sie in variablen Situationen fungiere und sich auch selbst wandle. Auf die sprachlichen Wandlungen bezogen, besagt diese Feststellung, daß die durch äußere Voraussetzungen bedingten und die aus den immanenten Eigenschaften der Struktur folgenden sprachlichen Wandlungen sich voneinander prinzipiell nicht unterscheiden, weil beiderlei Wandlungen Adaptationen der sprachlichen Struktur darstellen, die Bedürfnisse, Erfordernisse der Gesellschaft befriedigen sollen. Bildlich gesprochen wird die sprachliche Struktur von der Gesellschaft ständig »bombardiert«, ständig gezwungen, als Verkehrs- und Verständigungsmittel möglichst am besten zu entsprechen; innerhalb der sprachlichen Struktur selbst erfolgt ein gegenseitiger Ausgleich, eine gegenseitige Ordnung der Faktoren. Wo die Gesellschaft sprachlich einheitlich und konsolidiert ist, ergeben sich minimale sprachliche Wandlungen, wo aber die gesellschaftliche Integrierung im Gange ist, kommt es zu häufigen und tief schürfenden sprachlichen Veränderungen.

5. Wie schon aus den bisherigen Ausführungen hervorgeht, bin ich der Auffassung, daß wir auch in der Untersuchung der Sprachentwicklung, also auch beim phonologischen Aufbau von der Auffassung der Sprache als Struktur auszugehen haben. In meiner Arbeit über die historische Phonetik des Slowakischen, die zur Zeit im Druck ist, bin ich von einer solchen Auffassung ausgegangen.

Da ich mich in meinen einschlägigen Untersuchungen auf keine schriftlichen Quellen stützen konnte, habe ich ihnen hauptsächlich mundartliches Material zu Grunde gelegt.

Das Slowakische besitzt nämlich aus den Perioden, die im Hinblick auf seine Entwicklung und vor allem auf die seiner Phonetik die wichtigsten sind (10.—15. oder zumindest 13.—15. Jahrhundert), keine ausreichenden und überzeugenden schriftlichen Belege. Aus diesen Zeitabschnitten stehen uns entweder nur sehr fragmentarische und ungenaue Angaben aus lateinischen Urkunden (hauptsächlich Orts- und Personennamen), oder aus dem 14. und vor allem 15. Jahrhundert in tschechischen Sprachdenkmälern slowakische Streubelege zur Verfügung. Dieses Material bietet uns keinerlei Möglichkeit, die Angaben nach einer zeitlichen Abfolge zu ordnen, um die Entwicklung der phonetischen Struktur des Slowakischen solcherweise festzustellen. Im Gegenteil, die falschen Eintragungen in den lateinischen Urkunden und der Umstand, daß man in den tschechischen Sprachdenkmälern mit slowakischen Streu-

belegen die tschechischen Formen von den slowakischen überhaupt nicht unterscheiden kann, führt oft zur Desorientierung des Forschers. Wenn wir aber die slowakischen Mundarten als organisch zusammengefaßte Teile der gegliederten Einheit des Slowakischen betrachten, so spiegelt sich in ihnen die Entwicklung der slowakischen Sprache in ihrer Gesamtheit wider. D. h., wir finden in den Mundarten Quellenmaterialien, deren überragender Vorteil darin besteht, daß sie vollständig, zuverlässig feststellbar und kontrollierbar sind.

Andererseits liegen die Nachteile dieses Materials auf der Hand, wurden doch die daraus gewonnenen Belege erst in der Gegenwart aufgezeichnet. Nur auf Grund des mundartlichen Materials können wir unmittelbar nicht feststellen, zu welcher Zeit die eine oder andere phonetische Erscheinung aufgetreten ist. Darum wußte die Methode der Junggrammatiker mit den mundartlichen Belegen als Quelle der Untersuchungen über Sprachentwicklung überhaupt nichts anzufangen. Mundartliche Erscheinungen, deren Periodisierung auf Grund schriftlicher historischer Denkmäler irgendwie nicht determiniert war, ließen sich mit den Methoden der Junggrammatiker in keinerlei zeitliche Zusammenhänge einfügen.

Heute ist die Lage insofern günstiger, als die Auffassung von der Sprache als Ganzes und die methodische Ausarbeitung dieser Auffassung die Möglichkeit bietet, die einzelnen Komponenten der phonologischen Struktur in ihren gegenseitigen Zusammenhängen und Bedingungen zu untersuchen. In meiner in Druck befindlichen Arbeit habe ich mich um ein solches Verfahren bemüht. Es ging mir nicht darum, die Entwicklung von isolierten Erscheinungen zu deuten, ja ich halte mich in meinen Auslegungen überhaupt nicht an eine feste Systematik, d. h. ich befasse mich beispielshalber nicht mit der Entwicklung der einzelnen Vokale, sodann mit der der einzelnen Konsonanten usw., sondern ich bin bestrebt, die Entwicklungslinie der phonetischen Struktur in ihrer relativen und absoluten Abfolge herauszufinden.

Diese Methode knüpft daran an, daß die Phonetik einer Sprache eine Struktur darstellt, daß alle Glieder dieser Struktur untereinander durch Wechselbeziehungen verbunden sind und sich in ihrer Existenz sowie Entwicklung gegenseitig bedingen. Diese Methode geht somit davon aus, daß irgendein beliebiger Wandel der phonologischen Struktur nur in einer bestimmten Situation möglich ist, und zwar ausschließlich in bestimmten Voraussetzungen und nur in einer bestimmten Form der gegebenen Struktur. Daraus folgt, daß ich bei der Anwendung dieser Methode in der Entwicklung der phonologischen Struktur eine bestimmte immanente Abfolge der Wandlungen voraussetze.

Des weiteren will ich in meiner Arbeit die einzelnen Lautwandlungen miteinander in Zusammenhang bringen und ihre Begründung im phonologischen Aufbau selbst suchen. Dabei vergleiche ich auch die einzelnen slowakischen Mundarten von unterschiedlichem phonologischen Aufbau, und zwar

einerseits miteinander, andererseits — sofern sich dies bei der fraglichen Erscheinung als notwendig erweist — auch mit der phonologischen Struktur anderer slawischer Sprachen. Wenngleich meine bisherigen Darlegungen das deutlich erkennen lassen, muß ich doch bemerken, daß ich mit dem mechanischen Zusammentragen, dem Vergleichen und dem Aufzählen von Belegen aus den verschiedenen slawischen Sprachen überhaupt nicht einverstanden bin. Es ist sinnlos, methodisch zutiefst verfehlt, wenn man scheinbar übereinstimmende, isolierte Erscheinungen aus verschiedenen slawischen Sprachen vergleicht, nebeneinander stellt und aus ihnen seine Schlüsse zieht. Bei der vergleichenden Untersuchung von Erscheinungen aus verschiedenen slawischen Sprachen hat man immer die Struktur, in die sie gefügt sind, vor Augen zu halten. D. h., wir müssen unsere Untersuchungen immer in Anbetracht der Strukturen, in denen die gegebenen Erscheinungen gültig sind, vornehmen. Mutatis mutandis gilt dasselbe im Zusammenhang mit den Erscheinungen der slowakischen Mundarten. Auch sie wiesen im Verlauf ihrer historischen Entwicklung unterschiedliche Strukturen auf. Darum dürfen wir die mundartlichen und historischen Belege und Erscheinungen des Slowakischen nicht als »einfach slowakische« Belege und Erscheinungen einschätzen, sondern müssen sie immer als solche von bestimmten Dialektgruppen in Betracht ziehen. Diese Methode hat neben sonstigen, rein theoretischen Vorzügen auch den Vorteil für sich, daß sie dem Mangel an historischen Belegen abzuhelpen ermöglicht und es prinzipiell zuläßt, die gesamte Entwicklungsperspektive des Slowakischen auf Grund von Dialektmaterialien zu umreißen.

Kein Zweifel, daß man mit Verwendung von Dialektmaterialien und mittels der strukturellen Methode nur eine relative und keine absolute Abfolge der mundartlichen Wandlungen erstellen kann. Wenn wir aber eine Sprachgeschichte in ihrem zeitlichen Wandel umreißen wollen, so müssen wir auch bezüglich der absoluten Chronologie von einzelnen Wandlungen innerhalb des chronologischen Aufbaus Feststellungen erarbeiten. In solchen Fällen nehme ich als Ansatzpunkt und bildlich gesprochen als Schlüssel die absolute Chronologie von Wandlungen zu Hilfe, bei denen man diese ermitteln kann. Auf Grund der bisherigen Forschungsergebnisse ist es offensichtlich, daß der Wandel $g > j$ im Slowakischen am Anfang des 12. Jahrhunderts erfolgt ist. Das benütze ich in meiner Arbeit als Ansatzpunkt zur Bestimmung der annähernd absoluten Chronologie von Erscheinungen, die an diesen Wandel anknüpfen, mit ihm irgendwie zusammenhängen und sich entweder davor oder danach abspielten. Somit bestimme ich mittels der absoluten Chronologie des Wandels $g > j$ auch die absolute Abfolge von Wandlungen, bei denen ich diese aus den Sprachdenkmälern sonst nicht ermitteln kann. ■

Die Notwendigkeit, im Zusammenhang mit der fraglichen und angewandten Methode jede wichtigere Wandlung in den Entwicklungstrend und in eine bestimmte Periode zu fügen, macht es unumgänglich, die innere sprach-

liche Erklärung einer jeden Wandlung zu ermitteln. Dieses Anliegen ist einerseits sehr nützlich, denn es richtet sich möglichst auf die Ermittlung der Ursachen einer jeden wichtigen Veränderung, andererseits aber dürfen wir uns keinesfalls der Täuschung hingeben, daß wir die richtige immanente Motivierung einer jeden Veränderung sogleich erschließen können. Fallweise wird es mit der Zeit gewiß einer Korrektur bedürfen.

Außer diesem grundlegenden Problem muß noch eine ähnlich wichtige Frage erwähnt werden. Die slowakischen Mundarten zeichnen sich durch eine starke Gliederung aus. Diese innere Gliederung, ihre Vielfalt stammt aus verschiedenen Perioden. Da ich in meiner Arbeit darauf bedacht bin, meine Ausführungen klar, meine Darlegungen und Erläuterungen plastisch zu fassen, habe ich nach Möglichkeit nur die Lautwandlungen von grundlegender Bedeutung abgehandelt, d. h. solche, die einen deutlichen Entwicklungstrend ergeben. Ich habe nur das herausgegriffen, was für die Entwicklung von grundlegender Bedeutung ist, bzw. was ich als solches erachte. Selbstverständlich können sich auch hier subjektive Momente durchsetzen. Diese aber werden dadurch eingeschränkt, daß der Schwerpunkt meiner Abhandlung auf der Entwicklung bis zum 16. Jahrhundert liegt. Zu dieser Zeit aber weisen die slowakischen Mundarten in ihrer phonetischen und morphologischen Entwicklung bereits annähernd die Merkmale der heutigen Situation auf. Und trotz der vielen Schwierigkeiten, die sich beim einschlägigen Material ergeben, kann man mit großer Sicherheit feststellen, welcher Wandel aus der Zeit vor dem 16. Jahrhundert und welcher aus einer Periode danach datiert.

Die Methode, die ich bei der Untersuchung der historischen Phonetik des Slowakischen angewandt habe, ist durch spezifische slowakische Voraussetzungen begründet: einmal durch das Fehlen eines historischen Materials, zum anderen durch die gut konservierten Mundarten. Gewiß aber wäre es aufschlußreich, diese Methode auch an einer anderen slawischen Sprache zu erproben, denn dadurch ließe es sich besser feststellen, welcher Belastung diese Methode fähig ist.

Meines Erachtens ist diese Methode als etwas Neues auch dadurch begründet, daß dabei die Sprache als Struktur in Erscheinung tritt, weshalb auch die strukturelle Methode die der Sprachforschung adäquate ist.

Э. ПАУЛИНИ: МЕТОДЫ ИССЛЕДОВАНИЯ РАЗВИТИЯ ЯЗЫКА

(Резюме)

Младограмматический подход к вопросу развития языка в Чехословакии идет на убыль в тридцатых годах нашего века, когда в чехословацкой лингвистике начинает применяться структурный метод.

Автор настоящей статьи отстаивает ту точку зрения, что для осуществления развития языка важно прежде всего взаимодействие двух факторов:

1. Язык как система проявляет тенденцию к стабильности.

2. Если язык должен соответствующим способом выполнять свою функцию средства общения, он должен изменяться таким образом, чтобы соответствовать всем потребностям общения общества.

Следовательно, язык существует и развивается ввиду диалектического напряжения в результате взаимодействия обоих факторов. Развитие общества не оказывает прямого влияния на развитие языка. Влияние общества на развитие языка опосредствовано. Например, общественная дифференциация способствует тому, что отдельные средства одного и того же языка используются стилистически. Иногда стилистическая разница ступевывается и данные средства имеют силу для всего общества. В другое время может оказать влияние иностранный язык или один диалект на другой и т. п. Некоторые изменения происходят внутри языка, обуславливаются самой системой. Изменения, обусловленные внутри и извне, взаимосвязаны и взаимообусловлены.

В конце работы автор говорит о применении им метода внутренней реконструкции для описания развития фонологического строя словацкого языка. При создании этой работы автор опирался преимущественно на материалы отдельных диалектов.

ÜBER EINEN FALL VON STRUKTURELLER HOMONYMIE IM PERSISCHEN (DIE KOMPOSITA DES TYPUS Sb. + PART. PRÄT.)*

Von

ZS. TELEGDI

1.1. In einem Aufsatz, der vor einiger Zeit erschienen ist, habe ich von den Komposita des Typus *deltang* gehandelt. Es sind dies sog. Possessivkomposita, d. h. Zusammensetzungen, die ein Subjekt indirekt, durch die Angabe charakterisieren, daß etwas, das ihm gehört, so und so beschaffen ist. So bedeutet das Adjektiv, das ich eben als einen Repräsentanten des Typus genannt habe, eigentlich so viel wie 'dessen Herz beenzt ist'. Die Reihenfolge der Glieder, wie sie das angeführte Beispiel zeigt, ist nicht die einzig mögliche, dem Persischen sind auch Possessivkomposita geläufig, in denen das Substantiv nachgestellt ist, auf das Adjektiv folgt, vgl. z. B. *tangdel*, das in demselben Sinn wie *deltang* verwendet wird. Gefüge dieser Art setzen formell die alten Bahuvrihi fort; somit erscheinen Komposita wie *deltang* als umgekehrte Bahuvrihi.² In jenem Aufsatz habe ich mich bemüht zu zeigen, daß eine solche Bezeichnung das wahre Verhältnis der beiden Typen nur oberflächlich ausdrückt, daß ihr Unterschied in Wahrheit weiter, tiefer reicht.

Komposita wie *deltang* bilden nur eine Abart eines allgemeineren Typus. In der Tat begegnen wir im Persischen auch Gefügen, die zwar offensichtlich dieselbe Struktur wie *deltang* haben, im zweiten Glied aber statt eines eigentlichen Adjektivs ein Part. Prät. auf *-de/-te* zeigen; vgl. *deltang* 'traurig'; *del-suxte* 'bekümmert' (eigtl. 'dem das Herz entbrannt ist'); *pābarahne* 'barfuß'; *pābaste* 'mit gebundenen Füßen'; *čašmsafid* 'unverschämt' (eigtl. 'weißäugig'); *čašmdaride* 'dass.' (eigtl. 'mit aufgerissenen Augen'); *zabānderáz* 'frech' (eigtl. 'mit langer Zunge'); *zabānbaste*³ 'stumm' (eigtl. 'mit gebundener

* Bei den Untersuchungen, deren Ergebnis ich hier vorlege, kam mir ein längerer Aufenthalt in Iran i. J. 1963 zugute, der mir durch die Unterstützung der Unesco ermöglicht wurde. Während dieses Aufenthalts hat mir namentlich Herr Bibliothekar Hušang A'lam, in vielen Besprechungen außerordentlich wertvolle Hilfe geleistet; ich möchte ihm dafür auch an dieser Stelle Dank sagen.

¹ S. Acta Orient. Hung. 15 (1962), 325–336.

² Über »umgekehrte Bahuvrihi« im Soghdischen handelt I. Gershevitch in: Trans. of the Phil. Soc. 1945, S. 147; dort finden sich auch Hinweise auf ähnliche Bildungen in anderen iranischen Sprachen.

³ Vgl. engl. *tongue-tied*. Das Gegenteil lautet *zabānbáz* (eigtl. 'mit offener Zunge') und, mit einem älteren Ausdruck, *gošādezbān*. Als Substantiv verwendet heißt *zabānbaste* so viel wie *heirāne zabānbaste*, d. h. 'Tier' (wie *die stumme Kreatur* im Deutschen), vgl.

Zunge'). In meinem Aufsatz werden solche Bildungen nicht angeführt, ich habe sie mit Absicht beiseite gelassen. Ich möchte jetzt den Grund dafür angeben und die Bildungen dieser Art genauer ins Auge fassen.

Vergleichen wir die Ausdrücke *rangparide* 'blaß', *rangbáxte* 'geblichen' und *rangkarde* 'gefärbt'. Für sich betrachtet weisen sie alle dieselbe Form auf, folgen in Auswahl und Anordnung ihrer Glieder derselben Regel. Doch ist es unmittelbar einzusehen, daß von diesen Ausdrücken nur der erste in struktureller Hinsicht Gefügen wie *deltang* an die Seite gestellt werden kann, die beiden übrigen aber andere, auch untereinander wesentlich verschiedene Typen darstellen. Es ergibt sich auf diese Weise, daß die Klasse der Gefüge von der Form Subst. + Part. Prät. (NVde)⁴ grammatisch heterogen ist; es ist daher, um die verschiedenen Typen, die diese Klasse umfaßt, zu scheiden, namentlich, um unter ihren Elementen diejenigen, die im wesentlichen denselben Typus wie *deltang* repräsentieren, zu bestimmen, eine Untersuchung nötig.

Zunächst ist es die Bedeutung, die darauf hinweist, daß die angeführten Ausdrücke grammatisch verschieden sind, indem sie jedesmal eine andere Weise der Verknüpfung voraussetzt. *Rangparide* heißt einer, dem die Farbe (aus dem Gesicht) gewichen ist, *lebáse rangbáxte* ist das Kleid, das seine Farbe eingebüßt hat, in *toxmemorǵe rangkarde* bedeutet das Attribut einfach 'gefärbt'; mit anderen Worten: im ersten Fall wird *rang* als Subjekt, im zweiten als Objekt des durch das Partizip vertretenen Verbs aufgefaßt, im dritten endlich ist das Gefüge semantisch einfach, d. h., die Bedeutung läßt sich nicht entsprechend dem Ausdruck, dem sie zugeordnet ist, gliedern.⁵

Nun erhebt sich aber die Frage: worin sind diese Unterschiede begründet? worauf stützt sich der Hörende, indem er äußerlich gleichgebaute Ausdrücke jedesmal anders konstruiert?

1.2. Die Erscheinung ist in den verschiedensten Sprachen verbreitet und die Frage, die ich in bezug auf die persischen Wortkomplexionen gestellt habe, beschäftigt die Linguisten seit langem.

Im Deutschen kann z. B. die folgende Reihe von Komposita aufgestellt werden: *Backofen*, *Backstein*, *Backhuhn*, *Backpulver*. Die vier Komposita weisen dieselbe Form auf: jedes besteht aus dem Verbalstamm *back-* und einem Substantiv; doch zeigt die Bedeutung des Ganzen jedesmal eine andere Verknüpfung der Teilbedeutungen an (ein Backofen ist ein Ofen, in dem gebacken wird usw.). Karl Bühler, indem er auf dieses Beispiel hinweist,⁶ stellt die

ammâ in enšâf ham nis ke zabunbassero habseš konam 'das ist aber auch nicht Recht, daß ich das Tier [es handelt sich um einen Hund] einsperre' Čubak, Xš 73.

⁴ N = Substantiv; V = (Präsens)stamm des Verbs; V_{em} = (Präsens)stamm des zusammengesetzten Verbs.

⁵ Vgl. *hušrafte ō hušyâfte šod* 'als der Bewußtlose wieder zu sich gekommen war' Nezâmi, Haft Peikar (Ritter—Rypka) 34,230. Hier wird die strukturelle Homonymie (*hušrafte* 'dem die Sinne geschwunden sind', *hušyâfte* 'der seine Sinne (wieder) erlangt hat') als dichterisches Mittel, zur Bereicherung und Erhöhung des Verses benutzt.

⁶ Sprachtheorie (1934), S. 75, Anm. 1.

Frage, wie die »vage« syntaktische Anweisung, die in der Form dieser Ausdrücke enthalten ist, bestimmt, das Sinngefüge, das sie andeutet, jedesmal richtig ausgeführt werden kann. Er findet die Lösung in der Annahme, daß der Hörende (»der Vollzieher des Sinngefüges«) aus seiner Sachkenntnis schöpft;⁷ damit ist offensichtlich etwa Folgendes gemeint: durch seine Form besagt der Ausdruck *Backofen* nur soviel, daß es sich um einen Ofen handelt, der etwas mit Backen zu tun hat, der Hörende entscheidet auf Grund seiner Sachkenntnis: Ofen, in dem gebacken wird.

Diese Erklärung erscheint zunächst einleuchtend; bei genauerer Prüfung erweist sie sich als unzulänglich.

Freilich können wir im gegebenen Fall unter verschiedenen, formell möglichen Bedeutungen einer Wortverbindung die richtige Wahl treffen, indem wir uns die Verhältnisse der Wirklichkeit vergegenwärtigen. Wie erhalten wir aber diese Bedeutungen, die wir zur Entscheidung des Gemeinten mit der Realität konfrontieren? Um eine Wortverbindung als ein sinnvolles Ganzes aufzufassen, ihr eine einheitliche Bedeutung zuzuordnen, müssen wir ihre Glieder »richtig« verknüpfen, d. h., der Verbindung eine bestimmte, feststehende, sprachlich gültige Struktur unterlegen. Nun ist aber die »syntaktische Anweisung« eines Kompositums wie *Backofen* vor allem in dem Sinne vag, daß sie für sich keine Bedeutung determiniert, zur Konstruktion einer bestimmten Bedeutung nicht hinreicht.

Die Bühlersche Lösung ist also unzulänglich, weil sie uns bestenfalls angibt, wie der Hörende aus mehreren, formell möglichen Bedeutungen die richtige, gemeinte herausfindet, nicht aber, wie er überhaupt zu diesen Bedeutungen kommt.

Wir müssen vor allem diese Frage zu beantworten suchen, die Frage, wie solche Komposita strukturell soweit bestimmt werden, daß sie eine Bedeutung erhalten können. Es wird sich zeigen, daß damit zugleich die Antwort auf die zweite, früher gestellte Frage ergibt.⁸

1.3. Es ist unbestreitbar, daß die Struktur eines Kompositums wie *rangparide* unbestimmt ist, solange wir es für sich betrachten. Es fragt sich aber, ob diese Betrachtungsweise richtig ist, ob das Kompositum nicht in Beziehungen steht, durch die die Vagheit seiner syntaktischen Anweisung aufgehoben, seine Struktur bestimmt wird.

⁷ „Die Sprache stellt in allen Fällen ganz gleichartig zusammen; der Vollzieher des Sinngefüges muß aus seiner Sachkenntnis schöpfen, um sich dabei nicht zu vergreifen“ (a. a. O.). Bühler kommt auf diesen Gedanken später, in § 22 (*Sprachtheoretische Studien am Kompositum*) wieder zurück: „Zu guter Letzt aber müßte wohl jeder systematischen Behandlung ein Satz des Inhaltes nachgeschickt werden, daß vieles in den Kompositionen nur angedeutet wird und vom Stoff her einer Bedeutungspräzision bedürftig wie in unserer immer wieder brauchbaren Serie ‚Backofen, Backstein, Backobst‘ usw.“ (a. a. O., 341).

⁸ Die folgenden Ausführungen verdanken den Arbeiten N. Chomskys und R. B. Lees wesentliche Anregungen.

Bekanntlich kann ein Kompositum »expliziert« werden, d. h., wir können seine Bedeutung (den Gedanken, der seine Anwendung als Regel bestimmt) explizit machen, indem wir sie in einer syntaktischen Gruppe auseinanderlegen, die aus denselben Gliedern wie das Kompositum gebildet ist, vgl. *šurate rangparide* = *šurati ke rangas̄ paride ast*.

Eine solche Explikation erscheint zunächst als eine subjektive Handlung des Grammatikers, der einen Ausdruck durch einen anderen, inhaltlich gleichwertigen ersetzt.

Stellen wir nun eine Anzahl Komposita dieses Typus mit ihren Explikationen zusammen:

šurate rangparide 'blasses Gesicht' (eigtl. 'Gesicht mit entwichener Farbe'):

šurati ke rangas̄ paride ast 'Gesicht, dem die Farbe entwichen ist';

*dozde pāsneboride*⁹ 'Dieb mit durchbohrten Fersen':

dozdi ke pāsneas̄ boride ast 'Dieb, dem die Fersen (zur Strafe) durchbohrt sind';

heivāne zabānbaste 'stumme Kreatur':

heivāni ke zabānas̄ baste ast 'Kreatur, der die Zunge gebunden ist';

morǰe sarkande 'Huhn mit abgetrenntem Kopf':

morǰi ke saraš kande ast 'Huhn, dem der Kopf abgetrennt ist'.

Betrachtet man diese Reihe (die natürlich unschwer zu verlängern wäre), so springt in die Augen, daß, so verschieden die einzelnen Komposita untereinander sein mögen, das formale Verhältnis zwischen dem Kompositum und seiner Explikation jedesmal dasselbe ist, einer allgemeinen Regel untersteht. Auf diese Weise stellt sich ein objektiver Zusammenhang zwischen zwei Strukturen heraus; die Explikation, die zunächst als Ersetzung eines Ausdrucks durch einen anderen, inhaltlich gleichwertigen erschien, erweist sich als seine Umsetzung in diesen anderen, eine Umsetzung, deren Regel durch jenes konstante Verhältnis gegeben ist.

Die Annahme liegt nahe, sie drängt sich geradezu auf, daß der Hörende, um das strukturell vage Kompositum zu präzisieren, sich auf solche Zusammenhänge stützt, das an sich mehrdeutig-unbestimmte Gefüge auf die explizite Konstruktion, in die es umgesetzt werden kann, bezieht.

Dies ist aber ein Standpunkt, über den wir noch hinausgehen müssen. In der Tat: gehen wir von dem bestimmten Kompositum aus, so stellt sich seine Explikation als bloßes Auseinanderlegen dessen, was es an sich enthält,

⁹ In einem Lustspiel Achundows wird von einem Dieb namens Heidar Qoli erzählt, daß man ihm in Anerkennung seiner Kunstfertigkeit die Todesstrafe erlassen, nur die Fersen durchbohrt hat (*be xātere hamin honaras̄ . . . nakošandas̄ pāsneas̄rā boridand moraxas̄ kardand*); er heißt dann *Heidar Qoliye pāsneboride* (Trois comédie: traduites du dialecte turc azéri en persan par Mirza Dja'far, et publiées . . . par C. Barbier de Meynard et S. Guyard, Paris 1886, 117 f.). Dieselbe Strafe heißt bei Sa'di (*kasirā*) *ka'b softan*, vgl. *širmardānrā be ĥokme zarurat dar naqbhā gerefte and va ka'bhā softe* 'kühne Männer hat die Not dazu gebracht, daß man sie beim Einbruch ertappt und ihnen die Knöchel durchbohrt hat' Golestān (ed. R. M. Alijev) 410.

dar; das eigentliche Verhältnis ist aber umgekehrt: das Kompositum wird strukturell (daher auch inhaltlich) erst durch den Rückgang auf die Explikation bestimmt, es setzt diese voraus, ist ihr gegenüber in diesem Sinne *abgeleitet*.

Das Rätsel, wie ein strukturell unbestimmtes Kompositum eine bestimmte Bedeutung haben kann, löst sich, wenn wir uns von der Meinung befreien, die Struktur eines Gefüges beschränke sich notwendigerweise darauf, was dieses für sich betrachtet zu erkennen gibt. Ein Kompositum wie *rangparide* ist eine *fundierte* Konstruktion, d. h. eine Konstruktion, die nicht für sich, sondern durch ihre Beziehung auf eine andere, explizite, überhaupt "ursprünglichere" Konstruktion, die in dieser Beziehung die *fundierende* ist, besteht; seine Struktur schließt in diesem Sinne seine Beziehung auf die fundierende Konstruktion ein, diese Beziehung gehört zu den Daten, die seine „syntaktische Anweisung“ ausmachen.

1.4. Jetzt, nach diesem unvermeidlichen Umweg, können wir uns wieder der Frage zuwenden, von der wir ausgegangen sind; wie kommt der Hörende — so haben wir gefragt — dazu, Ausdrücken, die formell keinen Unterschied aufweisen, in der gleichen Weise aus einem Substantiv und einem Partizip auf *-de/-te* bestehen, verschiedene Strukturen unterzulegen?

Die Komposita *rangparide*, *rangbāxte* und *rangkarde* weisen in der Tat für sich betrachtet dieselbe Form auf. Aber diese Betrachtung ist hier eben, wie wir gesehen haben, nicht am Platze, wird diesen Gefügen nicht gerecht. Es sind dies fundierte Ausdrücke, die erst durch ihre Beziehung auf einen anderen Ausdruck, von diesem her bestimmt werden; um ihre Struktur zu erkennen, müssen wir sie diesem Verhältnis gemäß behandeln, sie auf die Ausdrücke, in denen sie begründet sind, zurückführen. Tun wir es, so schwindet die scheinbare Gleichförmigkeit dieser Komposita: *šurate rangparide* 'blasses Gesicht' löst sich in *šurati ke rangaš paride ast* 'Gesicht, dem die Farbe entwichen ist', *dare rangbāxte* 'geblichene Tür' in *dari ke rangašrā bāxte ast* 'Tür, die ihre Farbe verloren hat', endlich *toxmemorǵe rangkarde* 'gefärbtes Ei' in *toxmemorǵi ke ānrā (kasi) rang karde ast* 'Ei, das (jemand) gefärbt hat' auf.

Der Hörende weist also diesen Ausdrücken trotz ihrer äußeren Uniformität verschiedene Strukturen zu, weil er sie mit objektiver Gültigkeit auf fundierende Konstruktionen zurückführt, die unmittelbar verschiedene Strukturen aufweisen.

Freilich sehen wir uns damit zunächst vor eine neue Frage gestellt. Es fragt sich eben: wie stellt es der Hörende an, gleichförmige Ausdrücke auf förmlich verschiedene Konstruktionen zurückzuführen? Dabei ist es zu bedenken, daß er bei der Reduktion sich auf formale Hinweise stützen muß, da er ja den an sich strukturell unbestimmten Ausdrücken erst auf Grund dieser Operation eine bestimmte Bedeutung zuweisen kann.

Die Antwort auf diese Frage besteht im Folgenden: Die Konstruktion, auf welcher die das Kompositum enthaltende Bestimmungsgruppe zunächst beruht, ist selber fundiert, durch den Satz, in dem sie ihrerseits begründet ist, bestimmt; wir können die Wortgruppe *dare rangbâxte* nur in *dari ke rangaşrâ bâxte ast* auflösen, weil der Satz, der letztlich zugrunde liegt, *dar rangaşrâ bâxte ast* 'die Tür hat ihre Farbe verloren' lautet. Mit den Wörtern *dar*, *rang* und *bâxtan* ist ein Satz gegeben, in dem diese Wörter bestimmte Positionen einnehmen und der nur bestimmte Fortbildungen, *U m f o r m u n g e n* zuläßt.

1.5. Die vorhergehenden Ausführungen wurden — wie man sich wohl erinnert — durch die Einsicht veranlaßt, daß eine Untersuchung nötig ist, um die Gefüge von der Form *NVde* nach ihren eigentlichen Strukturen zu unterscheiden.

Nun hat sich ergeben, wie diese Untersuchung durchzuführen sei: die äußerlich gleichförmigen Gefüge müssen auf die Konstruktionen, von denen sie abgeleitet, in denen sie fundiert sind, zurückgeführt werden; dabei hat man sich vor den Augen zu halten, daß die fundierende Konstruktion erst durch die Wortgruppe, in der das fragliche Gefüge die Position des Attributs einnimmt (vgl. *dare rangbâxte*), bestimmt wird.

2. Werden die Gefüge der Form *NVde* auf diese Weise analysiert, so sehen wir unter ihnen namentlich vier Typen hervortreten. Ich gebe zuerst eine Reihe von Beispielen nach den verschiedenen Typen angeordnet, um dann diese kurz zu besprechen.

I. *sarbâz tir xorde ast* → *sarbâze tirxorde*

($N_1 N_2 VAff^{10}$ → $N_1e N_2Vde$)

„puste *rangbâxte*“ 'erblaßte Haut' Nafisi, NB 13 (vgl. *tâ zamâni ke havâ rafte rafte rang mibâxt va târik mişod* 'bis der Himmel sich allmählich entfärbte und die Dunkelheit eintrat' Qarib, GH 46); „pâçevarmâlîdeye *boxouboride*“¹¹

¹⁰ Ich bezeichne mit *Aff* die Operationen, durch die aus dem Verbalstamm (*V*) eine dem Subjekt N_1 entsprechende Präteritalform hervorgeht.

¹¹ Es ist offensichtlich schwer, die Bedeutung dieses stark affektiven Wortes bestimmt zu fassen, vgl. die folgenden Versuche iranischer Philologen: *şaxşîrâ guyand ke maşâbe besyâr be saraş âmade va kâre niko bad besyâr karde ast* (Jamâlz., Yeki bud ... 128); *âdame hoqqebâz va pârdomsâyiderâ guyand* (Jamâlz., FL'141); *dar eşelâh be ma'nâye biadab va velgârd* (Amini, F'A 94). Eigentlich heißt *boxouboride* einer, der seine Fesseln zerrissen hat; ähnliche Ausdrücke sind *pârdomsâyide* 'gerissen, durchtrieben' (eig. '[Reittier,] das das Hintergeschirr durch langes Reiben zerrissen hat'), *lejâmqosîste* 'разнузданный' (eig. '[Reittier,] das den Zaum zerrissen hat'), die als Synonyme von *boxouboride* angeführt werden (vgl. *pârdomsâidetarin va boxouboridetarin afrâd* Nafisi, NB 20).

Das Wort *boxau*, bei H und M verzeichnet, ist türkischen Ursprungs, vgl. usb. *buğʻun* 'оковы, кандалы' (Узб-русск. словарь. Москва 1959); бұғов. Das türkische osm. *bukağı*; alttû. *buğayı*.

durchtriebener Gauner' Nafisi, NB 18; „daste *pinebaste*“ 'schwierige Hand' Čubak, Ant 66 (vgl. *lâbodd kafe pâhâyat pine baste ast* 'deine Füße sind gewiß schwierig geworden' Jamâlz., MŠ 56); „ye kolâgise *bidxorde* 'eine mottige Pe-rücke' Čubak, Xš 82 (vgl. *bid xordan* 'to be moth-eaten' H 1, 309(; „gisovâne *pičxorde*“ 'verfilzte Locken' Nafisi, NB 121 (vgl. *šurataš pič xord va tof kard* 'sein Gesicht verkrampfte sich und er spuckte aus' Čubak, Ta 27); „mor:e *tusari-xorde*“¹² 'eingeschüchtertes Huhn' Čubak, Ant 65 (vgl. *hame tusari mixordand* 'alle waren sie eingeschüchtert' ib., 62); „palange *tirxorde*“ 'verwundeter Pan-ther' 'Alavi, PSN 22 (vgl. *vaqti kerais 'Ali tir xord, urâ baġal zade bud* 'als der Rais Ali verwundet wurde, hatte er ihn in die Arme genommen' Čubak, Ta 306); „pišâniye *činxorde*“ 'gerunzelte Stirn' Hedâyat, SV 41 (vgl. *xâhare kučekaš ħâlâ šouhar karde bud, čand šekam zâide bud, čino čoruk xorde bud* 'seine jüngere Schwester hatte inzwischen geheiratet, eine Anzahl Kinder geboren, ist runzlig geworden' ib., 43); „edâye *sarmâxorde*“ '(von der Erkältung) heisere Stimme' 'Alavi, Nâmehâ 73 (vgl. *saxt sarmâ xorde ast* 'er hat sich stark erkältet' Arvanaqi, FŠ 153); „baččeye *kotaxorde*“ 'verprügelter Junge' (vgl. *yek fašl kotak az pedaraš xord* 'er kriegte eine Tracht Prügel von seinem Vater' bei Pejsikov, Вопросы синтаксиса персидского языка. Moskau 1959, S. 121); „âšege *deldâde*“ 'hingebungsvoller Liebender' (vgl. *del dâdo bemehr del xaridaš* 'er gab sein Herz und kaufte sich ihr Herz durch seine Liebe', Nizâmî, Kull. T. 1341. 467); „kârgarâne *âsibdide*“ 'die verletzten Arbeiter (vgl. *vâlâġazrat . . . az nâhiyeye pâ âsib didand* 'der Kronprinz hat sich am Fuß verletzt'); „mosâfere *donyâdide*“ 'welterfahrener Reisender'; „(yek sixe kabâbe) *zangzade*“ 'ein rostiger Speiß' (vgl. *talâ zang nemizanađ* 'Gold rostet nicht' H 1, 1025); „moġiġi afsorde va *yaxzade*“ 'eine frostige und er-starrte Umgebung' Rahn. Ketâb 2, 459 (vgl. *angâr xun dar tanaš yax zade* 'als wäre ihm das Blut im Leib erstarrt' Arvanaqi, FŠ 397); „surate *pořkarde*“ geschwollenes Gesicht' 'Alavi, Čd 66 (vgl. *pirâhanaš . . ru zamin poř karde bud* 'sein Hemd hatte sich auf dem Boden aufgebläht' Čubak, Ta 16; „nafarâte *tařsilkarde*“ 'studierte Personen' 'Alavi, PSN 154 (vgl. *inhâ dar yek reřte tařsil karde and ke lâ aqall mourede eġtiyâġe fouri barâye mamlakat nistand* 'diese haben ein solches Fach studiert, daß das Land sie wenigstens unmittelbar nicht

Wort ist, nach den Wörterbüchern zu urteilen, in die tadschikische Schriftsprache nicht eingedrungen.

Auch *pâče.varmâlide* 'âdame ħarrâf va nâġolâ va vaġiġ; kasi ke bâ u na tavân be â âni kanâr ânad' (Jamâlz., FLÂ 37); 'bitartib, biadab. forumâye, rend va hoġqebâz' (Amini, FÂ 128) gehört hierher, es bedeutet eigentlich: '(einer,) der die Hose aufgestreift hat, um besser davonlaufen zu können' („kasi ke pâčeâřrâ varmâlide ast“ — nach einer Mitteilung Herrn H. A'lams).

¹² Die eigentliche Bedeutung des Wortes ist: 'der einen Schlag auf den Kopf erhalten hat'. Die Bestandteile der Zusammensetzung sind in einer anderen Konstruktion verknüpft an der folgenden Stelle: *yek tusariye mġġam az 'aqab tu sare sayyed xord* 'von hinten traf ein kräftiger Schlag den Kopf des Sajjed' Čubak, Ta 158; hier ist auch der Ursprung des Wortes *tusari* deutlich zu sehen.

nötig hat' Soxan 13. 823); „angoštâne 'araqkarde'"¹³ 'schweißbedeckte Finger' Čubak, Xš 11 (vgl. *badan hamiše 'araq mikonad* 'der Körper schwitzt unaufhörlich' H 2, 353); „ruhe zajrkašide" 'gequälter Geist' 'Alavi, Čš 147 (vgl. *az labxandi ke hanuz lāye činhāye šurate rais bāqimānde bud, zajr mikašidand* 'sie litten von dem Schmunzeln, das noch in den Gesichtsfalten des Chefs hängen geblieben war' Qarib, GH 43); „xāke namkašide" 'feuchter Staub' Āl Aḥmad, MM 35 (vgl. *ṭabli ke pustaš nam kašide bāšad* 'eine Trommel, deren Fell naß geworden ist' Čubak, Xš 74); „Tehrāne xafaqāngerefte'"¹⁴ 'das verstummte Teheran' 'Alavi, Čš 8 (vgl. *šahre Tehrān xafaqān gerefte bud* 'die Stadt Teheran war verstummt' ib. 5).

II. 'Abbās kafšhāyašrā vāks zade ast → kafšhāye vākszade

$(N_1 N_2 V_{cm} Aff \rightarrow N_2 e V_{cm} de)$

„foḥšhāye ābnakašide" 'unflätige Beschimpfungen' Jamālz., YB 45 (vgl. *fenjunāšunam ke āb mikašam va āḥer mikonam* 'ich spüle ja auch ihre Tassen ab und mache sie rein' Čubak, Ta 31); „šalvārḥāye otuzade'"¹⁵ 'gebügelte Hosen' Hedāyat, VvS 163); „daste ḥanābaste" 'hennagefärbte Hand' Jamālz., MŠ 23; Hedāyat, SQX 153 (vgl. *dasto pāyašra hanā mibandad*¹⁶ 'er färbt sich Hand und Fuß mit Henna' Soxan 7.268); „toxmemorǵe rangkarde 'gefärbtes Ei' 'Alavi, PSN 42 (vgl. *pārčērā rang mikonand* 'der Stoff wird gefärbt' Šobḥi, AK 85); „muhāye rouǵanzade" 'geölte Haare' Soxan 3. 477 (vgl. *Moḥammad luleye tofānǵrā pak kard va galāgedanašrā rouǵan zad* 'Mohammad wischte den Lauf des Gewehrs ab und schmierte das Schloß mit Öl ein' Čubak, Ta 99); „labhāye sorxābmālide"¹⁷ 'geschminkte Lippen' Nafisi, NB 29 (transitives *sorxāb mālidan* H 2, 60); „muhāye šānekarde" 'gekämmte Haare' Qarib, GH 55 (vgl. *xānom zolfe xodrā šāne kard* 'die Dame kämmte ihre Haare' H 2, 163); *xerse šekārnakarde* 'der nicht erlegte Bär' Amini, FA 34 (vgl. *ǵāze vaḥši šekār kardim* 'wir jagten auf Wildgänse' H 2, 201); „asbe ǵašoukarde" 'gestriegeltes Pferd' Qarib, GH 77 (vgl. *in asbrā čand ruz ast ǵašou nakarde and* 'dieses Pferd ist seit einigen Tagen nicht gestriegelt worden' H 2, 544); „zirsi-

¹³ Vgl. *xoykarde* Ḥāfez (1341) 25 mit dem iranischen Äquivalent des arabischen Lehnwortes.

¹⁴ Im Arabischen heißt *xafaqān* (*al-qalb*) 'Herzklopfen' (vgl. *xafaqa* 'l-fu'ādu-yaxfuqu-xafaqānan' betapid del' Zamaxšari, Muqaddimat al-adab 98) und H ebenso wohl wie M kennen es nur in dieser Bedeutung. In der modernen Umgangssprache wird aber die Redensart *xafaqān gereftan* im Sinne von 'den Mund halten' (*šāket šedan* Jamālz., FL'Ā 115) gebraucht; die spöttische Frage *'Azrā momken ast xafaqān begiri?* Nafisi, NB 106 bedeutet 'Azra, wäre es möglich, daß du den Mund haltest?'

¹⁵ Die nächste, logisch und wohl auch historisch ursprüngliche Konstruktion ist *be (šalvārī) otu zadan*, s. eine Stelle aus Hedāyat weiter unten im Text. (S. 245)

¹⁶ Vgl. dagegen, mit dem bloßen *zadan* als Verb: *muye bolandaš ke ḥanā baste bedān bud sorzi mizad* 'sein langes Haar, das er mit Henna färbte, hatte einen rötlichen Ton' Soxan 7 (1335) 270.

¹⁷ Mit dem bloßen *mālidan* als Verb: *be dastpāčēgi safidāb va sorxābi be šurat mālidad* 'hastig legte ich mir etwas Bleiweiß und Schminke auf das Gesicht' Jamālz., MŠ 62.

gârihâye qalamzade'' 'geschnitzte Aschenbecher' Nafisi, NB 104 (transitives *qalam zadan* H 2, 560); „*zorufe la'âbzade*'' 'emaillierte Gefäße' vgl. H 2, 762; „*sare mâšinkarde*'' ÂlAḥmad, MM 14 'mit der Maschine rasierter Kopf' (vgl. *mâšin kardan* tr. 'to crop or dress the hair by a machine' H 2, 783); „*longe namzade*'' 'nasser Lendenschurz' Hedâyat, SQX 152; „*kafšhâye vâkszade*'' gewichste Schuhe' Nafisi, NB 79 (vgl. *na kafšamrâ vâks mizanam, na otu mizanam be frâk* 'ich werde weder meine Schuhe wichen, noch meinen Frack bügeln' Hedâyat, VVS 21).

III. *ketâb jeld šode ast* → *ketâbe jeldšode*

$$(N_1 N_2 \text{ šode ast} \rightarrow N_1 e N_2 \text{ šode})$$

„*šakarhâye anbâršode*'' 'gespeicherter Zucker' (vgl. *eṭṭelâ dâde šod ke meqdâre ziyâdi šakar dar . . . anbâr šode ast* 'es ist angezeigt worden, daß in . . . eine große Menge Zucker gespeichert worden ist'); „*kalemehâye tarkibšode*'' 'zusammengesetzte Wörter' Behruz, Farhange kuček 36 (vgl. *ân davârâ če qesm tarkib mikonand?* 'wie mischt man jenes Medikament?' H 1, 431); „*nafe tašfiyešode*'' 'raffiniertes Benzin' Eṭṭ. (vgl. *âbrâ bâyard tašfiye kard* 'man muß das Wasser läutern' H 1, 444); „*ketâbhâye jeldšode*'' 'gebundene Bücher' 'Alavi, Čd 78 (vgl. *ketâbrâ jeld kard* 'er band das Buch' H 1, 552); „*lazzate tâze šor šode*'' 'von neuem begonnenes Vergnügen' Čubak, Xš 18 (vgl. *dars sâ 'ate čahâr šoru' mišavad* 'die Stunde beginnt um 4. Uhr' H 2, 188); „*zane tâze 'aqdšode*''¹⁸ 'die Neuvermählte' Nafisi, NB 114 (vgl. *dostare 'amuye xodrá 'aqd kard* 'er heiratete seine Kusine' H 2, 372); „*dandânhâye kalidšode*'' 'verbissene Zähne' Hedâyat, BK 26 (vgl. *dandânhâye morde ke ruye ham kalid šode bud* 'die Zähne der Toten, die verbissen waren' Čubak, Xš 101); „*varaqeye mâšinšode*'' 'maschinengeschriebenes Blatt' ÂlAḥmad, MM 52 (vgl. *mâšin kardan* tr. 'to type [write]' H 2, 783); „*zendegiye nafrinšode*'' 'verfluchtes Leben' Arvanaqi, FŠ 396 (vgl. *âyâ pedar farzande xodrá nafrin mikonad?* 'verflucht der Vater seinen Sohn?' H 2, 1096).

IV. *zabâne ḥeivân baste ast* → *ḥeivâne zabânbeste*

$$(N_1 e N_2 Vde ast \rightarrow N_2 e N_1 Vde)$$

„*morğhâye pâbaste*'' 'Hühner mit gebundenen Füßen' Hejâzi, Zibâ 42; „*dozde pâšneboride*'' 'Dieb mit durchbohrten Fersen' Trois Comédies 117;

¹⁸ Vgl. dagegen: *yak vaqt 'aqdkardeye Âqâ Mortazâ bude ammâ râstašru bezâhid kolfate u bude* 'eine Zeitlang war sie A. M.s Frau, in Wahrheit aber seine Magd' ib. Der Wechsel des Verbs (*kardan* statt *šodan*) hängt wohl damit zusammen, daß im zweiten Fall das passive Partizip durch die Bezeichnung des Agens bestimmt wird; vgl. tj. *mablagi dar ta'mir sarfšuda* 'der zur Wiederherstellung verwandte Betrag' Ayni, Yod-doštho 203 und *mablagi dar ta'mir sarfkardaaš* 'der von ihm zur Wiederherstellung verwandte Betrag' ib.;

„morge *parkande*“ 'Huhn mit ausgerissenen Flügeln' Amini, F A 554; „holuye *pustkande*“¹⁹ 'geschälter Pfirsich' H 2, 1199; „sage *čašmbaste*“ 'Hund mit geschlossenen Augen' Čubak, Xs 56; „zane *čašmdarida*“ 'unverschämtes Weib' (eigtl. 'mit aufgerissenen Augen'); „otâqe *darbaste*“²⁰ 'Zimmer mit geschlossener Tür' ÂlAħmad, MM 23; „šurate *rangparide*“ 'blasses Gesicht' Hedâyat, SV 109; „zanâne *rupušide*“ 'Frauen mit verschleiertem Gesicht' Nafisi, NB 48; „heivâne *zabânbaste*“ 'stummes Tier' Čehel Tuṭi 6; „giveye *zehvâr.darrafte*“ 'abgenutzte Schuhe' Nafisi, NB 109; (vgl. *nim sâ'at kâr mikardan ba'deš zevârešun dar miraft* 'sie arbeiteten eine halbe Stunde, dann ging ihnen die Puste aus' Čubak, Ta 32); „pedare *saršekaste*“ 'entehrter Vater' (eigtl. 'mit gebrochenem Kopf'); „yek xaṭkaše *labparide*“ 'ein Lineal mit abgeschlagener Kante' Čubak, Xš 124; „baččeye *mâdarmorde*“ 'ein Kind, dem die Mutter gestorben ist' 'Alavi, Nâmeha 91; „sardâriye *yaqebaste*“ 'Rock mit geschlossenem Kragen' Nafisi, NB 48.

3.1.1. Vergleichen wir die Gruppe *sarbâze tixorde* 'der verwundete Soldat' mit dem Satz, in dem sie letztlich fundiert ist (*sarbâz tir xorde ast* 'der Soldat wurde verwundet'), so erscheint in ihr das ursprünglich prädikative Verhältnis in ein attributives umgeformt, das Prädikat des fundierenden Satzes als Attribut auf das ursprüngliche Subjekt bezogen. Die zahlreichen Beispiele dieser Umformung stellen sichtlich ein lebendiges Verfahren dar, das aber engen Beschränkungen unterworfen ist.

Ein Gefüge wie *tixorde* erscheint zunächst als eine Verbindung von zwei Wörtern, und in der Tat kann jede der beiden Formen, aus denen es besteht, im gegebenen Fall ohne irgendwelche Zutat die Funktion eines Wortes verrichten, namentlich als unmittelbare Komponente einer syntaktischen Gruppe auftreten. An sich sind aber diese Formen nackte Semanteme und nur als solche können sie in ein Gefüge des Typus I als eines seiner Glieder eingehen. Weiter ist es zu bemerken, daß Gefüge dieser Art praktisch untrennbare Verbindungen sind in dem Sinne, daß die beiden Glieder eines solchen Gefüges nicht durch die Einschlebung eines dritten getrennt werden dürfen. Die beiden Formen, die in ihrer eigenartigen Verknüpfung das Gefüge *tixorde* bilden, sind also in diesem Gefüge keine Wörter, sondern Stämme und das Gefüge selbst ein komplexes Wort, ein **K o m p o s i t u m**.

Das heißt: um einen Satz mit einem transitiven Verb als Prädikatskern in eine Attributivgruppe zu verwandeln, müssen wir sein Prädikat **z u e i n e m**

¹⁹ Vgl. tj. *barrai pūstkanda* 'abgehäutetes Lamm' Ayni, Kulliyot 3, 128. — Weiter heißt dann *pūstkanda* 'offen, ohne Umschweife (sprechen)', gewöhnlich mit einem Synonym verknüpft: *dorosto p.* 'Alavi, ČS 210; *roko p.* Hedâyat, ĤA 36; *sâdeo p.* Hejâzi, Zibâ 146; *sâfo p.* Nafisi, NB 113.

²⁰ Weiter bedeutet *darbaste* 'besonder (Adj.)'; so werden bei 'Alavi, PSN 48 *koridore 'omumi* und *koridorhâye darbaste* einander entgegengesetzt; vgl. auch '*arape darbaste* 'Branntwein von besonderer Sorte' Čubak, Xš 49.

Kompositum zusammengefaßt auf das ursprüngliche Subjekt beziehen; damit ist auch der Umfang der Sätze, die diese Umgestaltung zulassen, bestimmt: persische Komposita bestehen in der Regel aus zwei Gliedern, zumeist aus zwei Stämmen.²¹

Die andere Beschränkung ist semantischer Art: Gefüge des Typus I bezeichnen eine Beschaffenheit als Ergebnis eines Vorgangs. Die scheinbaren Ausnahmen bestätigen die Regel. Wenn jemand eine Schule sieht oder eine Lektion lernt, erhält er damit keine neue Beschaffenheit, die Gefüge *madrasedide* und *darsxānde* sind aber auch nicht wörtlich zu verstehen, sie bezeichnen eine geschulte bzw. eine gelernte Person, setzen eine „prägnante“ Verwendung der entsprechenden Redensarten voraus (vgl. *in doxtar tā do se kelās madraserā ham dide va xeili motajadded va ferangimaāb ast* 'dieses Mädchen hat zwei-drei Klassen der Mittelschule besucht und ist sehr modern und europäisch gesinnt' M. Mas'ud, DTM 37).²²

3.12. Die Beschränkungen, die ich im Vorhergehenden angegeben habe, treten bedeutsam hervor, wenn wir Persisch und Tadschikisch nebeneinander stellen.

Betrachte man die folgende Stelle aus einem Werk Ajnis:²³ *Dar roh agar jagon kasi šinosojaš ba ū voxūrda salom dihad, vazninona saraš bardošta ba tarafi on odami salomdoda gūšai čašmi xudro mepartojad.* 'Wenn ihm unterwegs ein Bekannter begegnet und ihn grüßt, so hebt er (zunächst) würdevoll das Haupt und schießt den Mann, der ihn begrüßt hat, aus den Augenwinkeln an' (Ayni, K 1, 162).

Das Gefüge *salomdoda*, das in dem angeführten Satz als Attribut eines Substantivs gebraucht wird, zeigt formell keine Abweichung von der im Persischen geltenden Norm, dafür aber in seiner Bedeutung. Im Persischen gilt, wie wir gesehen haben, die Regel, daß Gefüge des Typus I nur gebildet werden dürfen, um eine „gewordene“ Beschaffenheit zu bezeichnen, eine Beschaffenheit, die einer Person, einem Subjekt überhaupt, auf Grund eines vorhergehenden Vorgangs anhaftet. Das tadschikische Gefüge entspricht dieser Regel nicht, es charakterisiert eine Person, an deren Bezeichnung es angeschlossen wird, durch eine Handlung, die, von ihm ausgeführt, keine Änderung an ihm hervorbringt, ihm in diesem Sinne äußerlich ist.

²¹ Über Komposita mit einer *Und*-Verbindung im ersten Glied (Z. B. *čašmodel-gorosne* 'unersättlich') s. weiter unten (S. 255).

²² Vgl. dagegen tj. *gurgi gūš/janddida* 'Wolf, der ein Schaf erblickt hat' Ayni, Yoddostho 97.

²³ Ich gebe tadschikische Wörter und Zitate buchstäblich (transliteriert) wieder. So ist es namentlich zu beachten, daß das diakritische Zeichen „—“ über den Buchstaben *i* und *u* nach tadschikischem Gebrauch nicht die Länge des Vokals andeutet: im ersten Fall dient es dazu, auslautendes *i*, das zum Stamm gehört, vom Exponenten der Ezāfat-Konstruktion zu unterscheiden, *u* und *ū* dagegen bezeichnen qualitativ verschiedene Vokale.

Daß es sich nicht um eine gelegentliche Entgleisung handelt, zeigen weitere ähnliche Fälle, vgl. *vay darhol dar in bevaqti ki va baroi i omadani saxsi darkuftaro porsida ham natavonista . . .* 'im Augenblick konnte sie nicht einmal fragen, wer der Mann, der so spät an der Tür geklopft, wäre und warum er gekommen sei' Niyozī, Vafo 1, 236; *paxtakašoni gūzagirifta ham gūzahoi giriftašonro kašonda parokanda šuda raftand*²⁴ 'auch die Entkerner, die ihre Kapseln erhalten hatten, gingen auseinander, indem sie die erhaltenen Kapseln mit sich nahmen' AK 3, 73; *Ergaš . . . yak jasta dasti qalamgiriftai mirzoro . . . az bandaš mahkam girift* 'Ergasch ergriff mit einem Sprung die Hand des Mirsa, die die Feder hielt, fest am Gelenk' ib., 169.²⁵

Wichtiger ist aber eine andere Abweichung des Tadschikischen, die das Formale betrifft.

Vergleichen wir die Ausdrücke p. (*ādame*) *sardogarme ruzgār čašide* 'ein Mann, der Kaltes und Warmes der Zeit gekostet hat'²⁶ und t. (*odami*) *talxiyu širinii hajotro čašida* 'ein Mann, der Süße und Bitternis des Lebens gekostet hat'²⁷. Ihre Übereinstimmung springt in die Augen: sie geht so weit, daß man den Eindruck hat, zwei Realisationen desselben idealen Ausdrucks vor sich zu haben.²⁸ Im Vergleich zu dieser Übereinstimmung erscheint der formale Unterschied der beiden Ausdrücke geringfügig; er ist in Wahrheit wesentlich.

Der persische Ausdruck gehört zu den Gefügen des Typus I und ist, wie diese allgemein, ein Kompositum, wenn auch von ungewöhnlichem Umfang. Anders verhält es sich mit seinem tadschikischen Gegenstück. Dieses weicht zunächst dadurch ab, daß es am Ende des ersten Gliedes einen grammatischen Exponenten zeigt. Dieser hat den Grammatikern viel zu schaffen gemacht;

²⁴ Es ist bemerkenswert, daß die Ausdrücke *paxtakašoni gūzagirifta* und *gūzahoi giriftašon* letztlich auf denselben Satz zurückgehen (*paxtakašon gūzahoro giriftand*). — Ich setze die tadschikische Paraphrase des angeführten Satzes, die ich der Gefälligkeit meines Freundes A. L. Chromow in Duschanbe verdanke, her: *Paxtakašone ki (az Abdurrahimboy) gūzahoro giriftand in gūzahoro girifta burda ba har taraf raftand*.

²⁵ Vgl. *Mamarajab . . . dasti granata doštašro ba havo bardošt* 'Mamaradschab hob seine Hand, die eine Granate hielt, in die Höhe' Niyozī, Vafo 1, 173.

²⁶ Vgl. *bedeš be bābāt, u ādame sard-o-garm. čašidei ye* 'gib es (näml. das Geld) deinem Vater, er ist ein erfahrener Mann' Čubak, Ta 106; *to ke sardo garme ruzgār čašide i* 'du bist ja ein erfahrener Mann' ib., 124.

²⁷ Vgl. *Yunusboboi talxiyu širinii hajotro čašidaği niz ba simoi begubor, ba čašmi purma'noyi Safar nigoh karda, tamomi fikru andešahoi uro pay burdaği barin mešud* 'der erfahrene Yunusbobo schien auch, indem er in das reine Gesicht, in die bedeutungsvollen Augen Safars blickte, in seinen Gedanken zu lesen' Niyozī, Vafo 1, 20. Zu *čašidaği* ist es wohl nicht überflüssig zu bemerken, daß im Tadschikischen Ableitungen dieser Art regelmäßig auch als erweiterte Formen der entsprechenden Part. Prät. gebraucht werden, s. D. T. Таджиев, Причастия в современном таджикском литературном языке. 1954, S. 16 ff.; V. S. Rastorgujeva in: Таджикско-русский словарь. 1954, S. 560 und im Sammelwerk Вопросы теории и истории языка (1952) S. 233.

²⁸ Eine weitere Variante ist *bado nike ruzgār didan* Jamāl., FI. Â s. v. *čošm-o-guš. -bāz* (S. 86). Die Ausdrucksweise ist alt, vgl. *xeraðmand bāšad jahāndide mard | ke besyār garm āzmud ast o sard* 'weise ist der erfahrene Mann, denn er hat Warmes und Kaltes viel erprobt' Sa'di, Bustān (ed. M. 'A. Forugi 1316) 63, 13.

namentlich scheint es schwer, die Regeln, nach denen er verwendet wird, genau zu bestimmen.²⁹ Eines steht aber jedenfalls fest: abgesehen von seinen anderen Funktionen, kennzeichnet *-râ* eine syntaktische Position, der Ausdruck, den er abschließt, ist Glied einer syntaktischen Gruppe, kein Stamm, sondern ein Wort oder ein Wortäquivalent.

Im Tadschikischen besteht also im Unterschied zum Persischen die Möglichkeit, ein Prädikat aus transitivem Verb und Objekt in ein Attribut zu verwandeln, ohne ihm den syntaktischen Charakter abzustreifen, es in ein Wort zu verwandeln. Vgl. auch die folgenden Beispiele: *rafiqoni girdu atrofi ūro giriftaāš* 'die ihn umgebenden Kameraden' Niyozī, Vafo 1, 78; *šumo har vaqt meta-voned, ki kasoni xudatonro haqorat kardaro peši qozii tuman burda, oratonro az onho gired* 'Ihr könnt jederzeit die Personen, die Euch beleidigt haben, vor Gericht laden und Euch für den Schimpf, den sie Euch angetan haben, von ihnen Genugtuung verschaffen' Aynī, Kulliyot 3, 187.

Wir haben gesehen, daß die Gefüge des Typus I als Komposita auf Zweigliedrigkeit beschränkt sind; bei diesem freieren Verfahren fällt diese Beschränkung weg, so daß im Tadschikischen auch durch eine präpositionelle Gruppe erweiterte Prädikate in adjektivisch behandelte Attribute übergehen können. Vgl. *modaroni farzandonašonro az dast doda* 'die Mütter, die ihre Kinder verloren haben' Aynī, Kulliyot 3, 42; *kampiri 80-solai umrašro dar saxti guzaronida* 'eine 80-jährige Greisin, die ihr Leben in Mühe und Not verbracht hat' Aynī, Yoddostho 53; *avralin kasi šumoro ba partija tavsija kardagi* 'der erste, der Euch zur Aufnahme in die Partei empfohlen hat' Niyozī, Vafo 2, 179.

3.2. Bei einer vergleichenden Analyse der Gefüge (*pulāde*) *zangzade* 'rostiger Stahl' und (*kafšhāye*) *vākszade* 'gewichste Schuhe' fällt zunächst der Unterschied der fundierenden Konstruktionen auf: im ersten Fall liegt (*pulād*) *zang zade ast*, 'der Stahl hat Rost angesetzt', im zweiten (*Abbās kafšhāyašrā*) *vāks zade ast* 'Abbas hat seine Schuhe gewichst' zugrunde. Freilich weisen die Wendungen *zang zadan* und *vāks zadan* für sich betrachtet dieselbe Struktur auf. Fassen wir aber die angeführten Sätze ins Auge, so tritt ein wesentlicher Unterschied zwischen den an sich gleich gebauten Wendungen hervor.

In *pulād zang zade ast* wird das Verb *zade ast* in trivialer Weise durch ein substantivisches Objekt (*zang*) ergänzt; dagegen ist es in *Abbās kafšhāyašrā*

²⁹ Vgl. I. K. Ovčinnikova, Функции послелого *râ* в современном литературном персидском языке. In Труды Института языкознания VI (1956), S. 356–391; G. Hincha in: Der Islam 37(1961,) S. 177 ff. — Das Suffix *-râ* stimmt mit denen des Plurals, den Possessivsuffixen und dem unbestimmten Artikel insofern überein, daß er an dieselben Formen, wie diese, treten kann, daß also *ketābhā*, *ketābaš*, *ketābi* und *ketābrā* gleichermaßen zulässige Gebilde sind. Doch ist die Übereinstimmung äußerlich. Jene Suffixe dienen dazu, aus einer Form, die ihnen gegenüber Stamm ist, ein Wort zu bilden; *-râ* schließt sich als „marker“ an das fertige Wort an. Man darf also die angeführten Formen strukturell nicht gleichsetzen: in den ersten drei ist *ketāb* ein Stamm, in *ketābrā* ist es ein Wort.

vâks zade ast die aus Objekt und Verb gebildete, eigentlich abgeschlossene Gruppe *vâks zade ast*, die als Ganzes ein Objekt (*kafšhâyaš*) erhält. Die innere Struktur der Gruppe wird also im Aufbau des Satzes ignoriert, sie ist aufgehoben, die Gruppe gilt nicht für das, was sie eigentlich ist, eine Konstruktion aus Verb und Objekt, sondern für ein syntaktisch einfaches Element, ein Wort.

Bekanntlich handelt es sich dabei nicht um eine vereinzelte Erscheinung: im Zusammenhang mit der Reorganisation des verbalen Wortschatzes hat sich im Persischen eine neue Kategorie konstituiert, eine zahlreiche und offene Klasse von Redensarten, die als transitive Verben behandelt werden können oder müssen.³⁰ Vgl. *mixâstand šâlizârhârâ âtaš bezanand* 'sie hätten die Reisfelder gerne in Brand gesteckt' Qarib, GH 48; *did kešâvarzi dârad zaminrâ bil mizanad* '(der Sperling) sah, wie der Ackermann den Acker mit der Hacke bearbeitete' Šobhi, AK 85; *pesare bâhuši ast va zud maqšudatrâ edrâk mikonad* 'er ist ein gescheiter Junge und wird deine Absicht schnell erfassen' 'Alavi, ČS 228; *be țarafê man âmad va esme šaxšiye marâ šedâ zad va garm va mehrebân daste marâ ješâr dâd . . . va be hoteli, ke dar ân qablan barâyam otâq sefâreš dâde bud, bord* 'er trat an mich heran, redete mich mit meinem Vornamen an, drückte mir warm und herzlich die Hand und brachte mich zu dem Hotel, in dem er vorher für mich ein Zimmer bestellt hatte' ib. 242.

Es empfiehlt sich, den Ausdruck "zusammengesetzte Verben", der in den Grammatiken des Persischen traditionell in einem weiteren Sinn gebraucht wird,³¹ auf diese Kategorie (d. h. auf bestimmte Redensarten, soweit diese als transitive Verben behandelt werden) zu beschränken. Gefüge des Typus II beruhen auf dieser Art Komposita.

Ein weiterer Unterschied zwischen (*pulâde*) *zangzade* und (*kafšhâye*) *vâkszade* besteht im Verhältnis der Bestimmungsgruppe zu dem Satz, in dem sie fundiert ist. Im ersten Fall finden wir in der Umformung den Stoff des zugrunde liegenden Satzes vollständig wieder, nur ist das prädikative Verhältnis in ein attributives zusammengefaßt worden; im zweiten Fall setzt die attributive Gruppe das bloße Prädikat fort, scheint aus diesem dadurch hervorzugehen, daß das Verb als Attribut auf sein Objekt bezogen wird.

Bei einer isolierenden Betrachtung erscheint das Gefüge *vâkszade* als ein Kompositum: es ist in der Tat eine praktisch untrennbare Verbindung aus zwei Stämmen. Zieht man aber den Zusammenhang in Betracht, in dem es in der

³⁰ Vgl. S. Telegdi, *Nature et fonction des périphrases verbales dites „verbes composés“ en persan*: Acta Orient. Hung. 1. (1950) S. 315–34.

³¹ Man versteht darunter verbale Redensarten verschiedener Struktur, die auf Grund ihrer Stellung im System des Wortschatzes als Verben erscheinen und sich in ihrer semantischen Struktur mehr oder weniger denominativen Ableitungen nähern, vgl. die Beschreibung bei G. Lazard: „Parmi les locutions verbales, celles que l'on appelle „verbes composés“ forment un groupe considérable. Ce sont celles où l'élément proprement significatif est la partie nominale, et où le verbe plus ou moins vidé de sa signification propre a pour fonction principale de former, à partir d'un nom, une expression de nature verbale“ (Grammaire du persan contemporain. 1957, S. 287).

Sprache steht, so erweist es sich als ein Dekompositum, d. h. eine Ableitung aus einem Kompositum; es beruht auf der Wendung *vâks zadan*, insofern diese für ein syntaktisch einfaches Element gilt, verhält sich zu ihr, wie etwa *baste* zu *bastan*, mit einem Wort: es ist das Partizip eines zusammengesetzten Verbs.

3.3. In Verbindungen wie *kafšhâye vâkszade* 'gewichste Schuhe' oder *muhâye šânekarde* 'gekämmte Haare' sind die Attribute dem Anschein nach Partizipia P a s s i v i. Diese Bildungen beruhen aber formell auf dem aktiven Verb, es ist die Beziehung auf das ursprüngliche Objekt, die sie passivisch erscheinen läßt.³² Doch sind neben diesen Partizipien auch solche gebräuchlich, die ausdrücklich als passivisch charakterisiert, aus der passivischen Form des Verbs abgeleitet sind.

Um Sätze, die im Prädikat ein zusammengesetztes Verb enthalten, passivisch umzuformen, stehen dem Persischen im allgemeinen zwei Verfahren zur Verfügung. Einmal kann das zusammengesetzte Verb in der Tat als ein Kompositum behandelt werden, indem sein zweiter, verbaler Bestandteil ins Passiv gesetzt wird.³² In einer großen Anzahl von Fällen besteht aber noch eine andere Möglichkeit: das zusammengesetzte Verb wird durch eine Redensart ersetzt, die dasselbe Substantiv als Basis, aber ein anderes Verb im zweiten Glied enthält. So lautet das Passiv zu *entešâr dâd* 'veröffentlichte' entweder *entešâr dâde šod* oder *entešâr yâft*, vgl. *va az ruze ân (nosxe) 'aksi hamrâhe tarjomeye ferânsaviye Piyer Pâskâl . . . entešâr dâde šode ast va aziran dar tarjomeye âlmâniye robâ'iyâte Xayyâm ke dar Âlmâne šarqi entešâr yâft niz az ân estefâde šode ast* 'von jener Handschrift wurde eine Photographie mit einer französischen Übersetzung Pierre Pascals² veröffentlicht und sie wurde auch in der deutschen Übersetzung der Vierzeiler Chajjâms, die unlängst in Ostdeutschland erschien, benutzt' Rahn. Ketâb 6/1342.3.239.³³

Das Gesagte gilt aber nicht von den zusammengesetzten Verben auf *kardan*, diese nehmen in der Beziehung, die uns hier interessiert, eine besondere Stellung ein.

Wird der Satz *farrâš mo'allemrâ az ettefâq xabar kard* 'der Schuldiener benachrichtigte den Lehrer vom Vorfall' ins Passiv umgesetzt, so nimmt er die Form *mo'allem az ettefâq xabar šod* an 'der Lehrer wurde vom Vorfall

³² Vgl. *ejtemâ'ât az do nafar be bâlâ tebeqe qânun jorm tašxiš dâde šod* 'Ansammlungen von mehr als zwei Personen wurden gemäß dem Gesetz als Verbrechen betrachtet' 'Alavi, PSN 161; *in kalemate nâma'nus dar zeile šafaḥât touziḥ dâde mišavad* 'diese unbekannten Wörter werden am Rand erklärt werden' Soxan 2(1324) 8.618; *fe'le ma'lum ân ast ke be fâ'el nesbat dâde šavad* 'aktiv ist das Verb, das auf den Agens bezogen wird' Dasture panj ostâd 113; *yek dokkâne leḥâfduzi dar xiyâbâne Sa'di âtaš zade šod* 'auf der Saudi-Straße ist ein Geschäft mit Bettdecken angezündet worden' Eṭṭ. 1342. Aus solchen Verben werden wieder Part. Prät. abgeleitet, vgl. *kalemehâye taḡyir dâde šode* 'gründete Wörter' (im Gegensatz zu *kalemehâye aš'li* 'die ursprünglichen Wörter') Z. Behruz, Farhang-e kuček 24.

³³ Im Tadschikischen heißt der Räucherfisch *mohii dud dodašuda* oder *mohii dudxûrda* (Русско-таджикский словарь. Moskau 1949, s. v. Копченый).

benachrichtigt'.³⁴ Zunächst hat es den Anschein, daß *xabar šod* 'wurde benachrichtigt' sich zu *xabar kard* 'benachrichtigte' ebenso verhält, wie *entešār yâft* 'wurde veröffentlicht' zu *entešār dâd* 'veröffentlichte', die aktive Redensart also auch in diesem Fall durch eine andere, die die Funktion des Passivs vertritt, ersetzt wird; bei näherem Zusehen stellt es sich aber heraus, daß die Übereinstimmung eine äußerlich-oberflächliche ist. Der Ausdruck *entešār yâft* ist an sich eine syntaktische Gruppe, die an der Opposition Aktiv: Passiv nur funktionell teilhat, insofern er nach dem Muster dieser Opposition auf *entešār dâd* als sein aktives Gegenstück bezogen wird. Wollte man dagegen *xabar šod* ebenfalls als eine mehrwortige Konstruktion, eine Verbindung der Kopula mit einem Nomen auffassen, so würde man offenbar den Sinn des Satzes verfehlen, einen Widersinn erhalten; der Ausdruck *xabar šod* ist in Wirklichkeit eine zusammengesetzte Verbalform, ein echtes Passiv, der Satz, der ihn enthält, ist wesentlich die Umformung des entsprechenden aktiven Satzes.³⁵

Gefüge des Typus III sind aus solchen Passiven abgeleitete Partizipien. Dazu ist zu bemerken, daß diese Bildungen im modernen Persisch die Regel darstellen; Partizipia Präteriti, die, wie *šâne karde* auf dem aktiven Verb beruhen, sind als besondere Fälle zu betrachten.

3.4.1. Wie lautet die Konstruktion, in der die Gruppe *heivâne zabânbaste* 'stummtes Tier' fundiert ist? Die Explikation *heivâni ke zabânaš baste ast* 'Tier, dem die Zunge gebunden ist' führt letztlich auf den Satz *zabâne heivân baste ast* 'die Zunge des Tieres ist gebunden'. Im Gegensatz zu den bisher betrachteten Fällen setzen also die Gruppen, die ein Gefüge des Typus IV enthalten, einen Nominalsatz voraus, das Partizip im zweiten Glied dieser Gefüge beruht unmittelbar auf keiner Verbalform, es ist als solches aus der fundierenden Konstruktion übernommen.

Auch das Verhältnis von fundierter und fundierender Konstruktion ist eigentümlich. In den Fällen, die wir im Vorhergehenden untersucht haben, war das Prädikat des fundierenden Satzes (bzw. der verbale Kern des Prädikats) im attributiven Teil der Umformungsgruppe reflektiert, dieser schloß sich an das ursprüngliche Subjekt bzw. Objekt an; diesmal wird ein indirektes Satzglied, eine Bestimmung des Subjekts zum Kern der Umformungsgruppe

³⁴ Bei der Umsetzung eines Satzes aus dem Aktiv ins Passiv fällt im Persischen die Bezeichnung des Agens (das ursprüngliche Subjekt) gewöhnlich weg (s. G. Lazard, *Grammaire*, S. 154); daher heißt auch bei den persischen Grammatikern das Verb im Passiv mit einem aus der arabischen Sprachwissenschaft entlehnten Ausdruck *fe'le majhul* 'die Handlung, [deren Vollzieher] unbekannt ist' (arabisch *al-fi'lu 'l-majhûlu jâ'iluhu*, s. W. Wright, *A Grammar of the Arabic Language*, 3rd ed. Vol. 1 (1896), S. 50).

³⁵ In der alten Sprache wurde auch das Passiv von zusammengesetzten Verben auf *kardan* oft regelmäßig, d. h. auf *karda šodan* gebildet, s. G. Lazard, *La langue des plus anciens monuments de la prose persane*, Paris 1963, § 491. — In dieser Beziehung erscheint das Tadschikische altertümlicher als das moderne Persisch, vgl. *amlokdor pas az mol karda šudani yoboni Qoqo va Boloi Rud ba labi Jilvon juromad* Ayni, *Kulliyot* 3, 167; *oinai šaffofi bo rangi kabud rang kardašuda ib.*, 135.

gemacht, und der Rest, Subjekt und Prädikat, in einem Gefüge wie *zabānbaste* zusammengefaßt, als Attribut angeschlossen.

Es fragt sich nun: gibt es unter den verschiedenartigen Gefügen, die wir besprochen haben, solche, die strukturell mit den Gefügen des Typus *deltang* übereinstimmen? Um dies zu entscheiden, müssen wir die Vergleichung auf der „Ebene“ der Explikation durchführen, die Gefüge in ihrer explizierten, entfalteten Form betrachten; wir haben in der Tat gesehen, daß ihre typische Eigenart erst bei einer solchen Betrachtung hervortritt. Verfahren wir in der angegebenen Weise, so kommen wir auf eine bestimmte Antwort, es stellt sich heraus, daß die Gefüge des Typus IV, und nur diese, die gleiche Struktur wie *deltang* und seinesgleichen aufweisen (vgl. etwa *heivāne zabānbaste : marde deltang = heivāni ke zabānaš baste ast : mardi ke delaš tang ast*).

Dieses Ergebnis wird von einer anderen Seite bestätigt.

Die Charakteristik der Gefüge des Typus *deltang* ist mit der Angabe ihrer Struktur nicht erschöpft. Es ist ja nicht so, daß ein beliebiger Nominalsatz von der Form $N_1e N_2 A ast$ in ein solches Gefüge könnte verwandelt werden; das formell Mögliche wird nur zu einem geringen Teil, innerhalb bestimmter Grenzen verwirklicht.

Gefüge des Typus *deltang* dienen überwiegend der Charakterisierung von Menschen, von lebenden Wesen überhaupt; und zwar schreiben sie dem Individuum, dem sie beigelegt werden, meistens eine sinnlich wahrnehmbare Eigenschaft zu, indem sie besagen, daß ein Glied oder ein Organ seines Körpers so und so beschaffen ist; vgl.³⁶ *pābarahne* 'barfüßig'; *poštāxam* 'bucklig'; *tandorost* 'gesund'; *tanegonde* 'dickleibig'; *čašmsiyāh* 'schwarzäugig' Šobhi, AK 79; *xunsard* 'kaltblütig'; *dastkaj* 'diebisch' (eigtl. 'krummhändig'); *delčerkīn* 'unwillig' Čubak, Xš 52; Jamālz. FL'Â 139; *delrahīm* 'mitleidig' Hedāyat, HÂ 34; *delnāzok* 'zartherzig' Čubak, Xš 105 (vgl. *nāzokdel* Gorgāni, Viso Rāmin. ed. M.I. Mahjub. T. 1959. P. 36); *domderāz* 'langgeschwänzt'; *dandānsafid* 'mit weißen Zähnen' Šobhi, AK 79; *dandāngerd* 'gierig' Hejāzi, Zibā 154 (*xeili d. va saxtkamān ast*), Jamālz., FL'Â 149; *dahankaj* 'schiefmäulig' 'Alavi, PSN 155 (*Pošte sare mottahamin „tamāšāčiyān” nešaste budand. Kuro kačāl, čolāq, vāzade, dahankaj, pasttarin afrāde ejtemā*); *rusiyāh* 'entehrt, beschämt'; *rudederāz* 'schwatzhaft'; *rišsafid* 'weißbärtig'; *zabānderāz* 'frech'; *sarboland* 'stolz'; *sarzende* 'lebhaft'; *sarmast* 'trunken'; *sinečāk* 'abgerissen'; *šekamgonde* 'dickbäuchig'; *šedākoloft* 'mit starker Stimme' Qarib, GH 61; *qadboland* 'von hohem Wuchs'; *kallegonde* 'großköpfig'; *gardankoloft* 'a bully'; *labgonde* 'dicklippig'; *mugermes* 'rothaarig' Ālāhmad, MM 18; *nāxonxošk* 'geizig'; *nukderāz* 'langschnäblig'; *ouqāttalx* 'mißmutig'; *xāterjam*³⁷ 'beruhigt, zuversichtlich'; *nazartang* 'engstirnig'.

³⁶ Belege gebe ich nur zu den Wörtern an, die bei H und M nicht verzeichnet sind.

³⁷ Über dieses Wort s. meine Ausführungen in: Acta Orient. Hung. 15 (1962), 329 ff.

Als eine Ausdehnung des eigentlichen Gebrauchs wirkt es, wenn das Verfahren zur Bildung von Gefügen verwendet wird, die eine Person, aber anders als in den eben angeführten Beispielen, durch die Beschaffenheit von etwas, das ihr nur äußerlich angehört (namentlich eines Kleidungsstückes), oder eine leblose Sache, ein Erzeugnis menschlicher Arbeit charakterisieren, vgl. a) (*jvânghâye*) *pirâhansafid* 'Jünglinge in weißen Hemden' Zeitschr.; *zane čâdorsafid* 'die Frau in weißem Schleier' Afgâni, ŠÂX 17; (*sayyede*) *šâlsabz* 'der Sajjed in grünem Schal' Čubak, Ta 157; (*jahudhâye*) *qabâderâz* 'Juden in langen Kaftanen' Hedâyat, SQX 78; (*marde*) *kepisiyâh* 'der Mann im schwarzen Käppi' Čubak, Xš 49; (*kârgarâne*) *yaqečerkîn* 'Arbeiter mit schmutzigem Kragen' Zeitschr.; b) (*pirâhane*) *âstinkutâh* 'Hemd mit kurzen Ärmeln' 'Alavi, Čš 182; (*kote*) *dâmansiyâh* 'Jacke mit schwarzem Rand' ib., 208; (*gardanbande marvâride*) *dânedorošt* 'großperliger Halsband' Nafisi, NB 3; (*čangake*) *dastederâz* 'Fischhaken' Ms. v. *čangak* (eig. 'Haken mit langem Griff'); (*kolâhe*) *labeledolâd* 'Hut mit breitem Rand' Hedâyat, SV 125.³⁸

Bildungen dieser Art kommen aber nur in verhältnismäßig geringer Anzahl vor. Auch findet man sie nur ausnahmsweise in den Wörterbüchern registriert,³⁹ was darauf hinweist, daß sie meistens nicht zum festen Bestand des Wortschatzes gehören.

Betrachten wir nun die Gruppe, die von den Gefügen des Typus IV gebildet wird, so ist es leicht zu sehen, daß sie im wesentlichen die gleichen Muster in der gleichen Verteilung zeigt. Die überwiegende Mehrheit stellen auch hier Gefüge dar, die zur Charakterisierung von Lebendigem, namentlich von Personen geschaffen sind; neben diesen treffen wir aber auch hier vereinzelt Bildungen an, die Unbeseeltes, Erzeugnisse, Sachen auf die eigentümlich indirekte Weise der Possessivkomposita beschreiben.

3.4.2. An diesem Punkt finden wir zwischen Persisch und Tadschikisch ein Verhältnis ähnlich dem, das uns bei der Betrachtung der Gefüge des Typus I entgegengetreten ist.

Gruppen, die ein Gefüge des Typus SP (von nun an fasse ich die engverwandten Typen *deltang* und *zabânbaste* unter diesem Namen zusammen)⁴⁰ als Attribut enthalten, sind im Tadschikischen ebenso gebräuchlich wie im Persi-

³⁸ Eine besondere Gruppe bilden die Ausdrücke *pedarmorde* 'dem der Vater gestorben ist' Sa'di, Bustân 70,4; *farzandmorde* 'dem ein Kind gestorben ist' (bei H und M verzeichnet; vgl. tj. *monandi modaroni farzandmurda* 'wie Mütter, denen ein Sohn gestorben ist' Ayni, Yoddostho 111); *mâdarmorde* 'dem die Mutter gestorben ist' 'Alavi, Nâmešâ 91; *nanemorde* 'dass.' Jamâlz., FL'Â 430. Die Ausdrucksweise mag sehr alt sein, vgl. ai *putra-hata-* 'dem die Söhne getötet worden sind' BR 4,766 (,= *yasya putro hatah*'' Wackernagel, Altind. Grammatik. II, 1. S. 302).

³⁹ Von den angeführten Ausdrücken ist bei Miller keiner verzeichnet, bei Haïm ein einziger, in übertragenem Sinn: *yaqečerkîn* ('Plebeian, of no distinction').

⁴⁰ Das Symbol weist darauf hin, daß die Komponenten der Zusammensetzung im fundierenden Satz im Verhältnis von Subjekt und Prädikat zueinander stehen.

schen. Dem Tadschikischen sind aber auch Attributivgruppen geläufig, die bei einer wesentlichen strukturellen Verwandtschaft mit den eben erwähnten ein anderes Verfahren darstellen, ein Verfahren, das weit über das im modernen Persisch Mögliche hinausgeht.

Um das Eigentümliche der tadschikischen Bildungen deutlich zu erkennen, müssen wir zunächst die Gefüge des Typus SP noch einmal ins Auge fassen.

Es ist vor allem hervorzuheben, daß jedes Gefüge dieser Art in syntaktischer ebensoviel wie in semantischer Hinsicht eine geschlossene Einheit bildet in dem bestimmten Sinne, daß es nur als Ganzes mit einem anderen Glied des Satzes verknüpft und auf ein Gegenständliches als sein Designat bezogen werden kann; formal ausgedrückt heißt das soviel, daß die erste, substantivische Komponente weder ein über das Gefüge hinausweisendes anaphorisches Suffix, noch einen Exponenten der Aktualisation wie das Pluralzeichen annehmen darf.

Weiter fällt es auf, daß Gefüge des Typus SP allgemein Nominalsätze reflektieren, die bloß aus Subjekt und einfachem Prädikat bestehen; sie gehen somit nicht über das Maß, das im Persischen für Komposita die Norm ist, hinaus: sie stellen die Verknüpfung von zwei Wörtern (genauer: von zwei Stämmen) dar. Abweichungen von dieser Regel kommen insofern vor, daß im ersten Teil auch zweigliedrige *Und*-Verbindungen, im zweiten Partizipien aus Partikelkompositionen zulässig sind, vgl. a) *paropâqorš* 'fest' ('mit festen Flügeln und Füßen') Hedâyat, HÂ 13; *čašmodelgorosne* 'unersättlich' ('dem Auge und Herz hungrig sind') id., BK 99; *čašmoqušbâz* 'klug' ('mit offenen Augen und Ohren') Jamâlz., FL'Â 86; *dastodelpâk* 'unbescholten' ('dem Hand und Herz rein sind') Hedâyat, HÂ 37; *rangorurafte* 'geblichen' (Hemd) Nafisi, NB 63; b) (*šurate*) *ostoxân. darâmade* 'Gesicht mit hervorstehenden Knochen' Čubak, Ant 9; (*pirâhane*) *âstin.bâlâzade* 'Hemd mit aufgekrepelten Ärmeln' Šobhi, AK 52; (*sage*) *dande.birunjaste* 'Hund mit hervorstehenden Rippen' Čubak, Ta 43; *sâqhâye rag.darâmade* 'Beine, an denen die Adern hervorstehen' Nafisi, NB 116;⁴¹ (*šandaliye*) *fanar.darrafte* 'Sessel mit ausgeleierten Springfedern' ib., 22.

Eine dritte Beschränkung endlich betrifft die Auswahl des zweiten Gliedes. Ein hervorstechender Zug der neupersischen Entwicklung besteht in der wachsenden Rolle komplexer Verbalformen und Verben (Passiv auf *šode*; zusammengesetzte Verben, überhaupt mehrwortige Verbäquivalente, mit einem Nomen im ersten Gliede; im Tadschikischen auch Komplexionen von zwei Verben, von denen das erste im Gerundium steht, wie *gurexta raftan* 'die

⁴¹ Vgl. *pâhâye . . . rag. varamkarde* 'Füße mit geschwolienen Adern' (ib., 31) mit einem Kompositum des Typus I im zweiten Glied; dieselbe Struktur zeigt auch *dahan.kaf-kurde* (*asbe* 'araqâlude *dahan.kafkarde* 'schweißbedecktes Pferd mit schäumendem Maul' Čubak, Ta 179)

Flucht ergreifen'). Nun ist es bemerkenswert, daß diese Entwicklung sich in den Gefügen des Typus SP nicht reflektiert: soweit in Gefügen dieser Art das zweite Glied ein Partizip ist, beruht es auf einem einfachen Verb.

Das Gesagte läßt sich darin zusammenfassen, daß Gefüge des Typus SP Komposita sind, zusammengesetzte Wörter, die nach einem überkommenen Muster gebildet werden; dies wird auch durch die Tatsache bestätigt, daß ein Gefüge dieser Art als ein Stamm behandelt, zu einem neuen, abgeleiteten Stamm weitergebildet werden kann. Vgl. *delpori* 'Ärger'; *deltangi* 'Kummer'; *delsardi* 'Unmut'; *dahankaji* 'Gesichterschneiden'; *rusiyáhi* 'Schimpf'; *čašm-bastegi* 'Unerfahrenheit'; *čašmdaridegi* 'Unverschämtheit'; *saršekastegi* 'Beschämung'.

Im Persischen kann also ein Satz von der Form $N_1 e N_2 A$ *ast*, wobei A auch adjektivisch gebrauchte Partizipia Präteriti vetritt, nominalisiert werden, indem die Bestimmung N_2 herausgehoben und der Rest des Satzes als Attribut auf sie bezogen, ihr in einer Ezâfat-Verbindung angeschlossen wird; die Nominalisierung muß aber in der Weise vor sich gehen, daß der Satzrest im Ergebnis als ein Wort erscheint, dieses Ergebnis eine Bestimmungsgruppe aus zwei Wörtern darstellt.

Wenden wir uns jetzt dem Tadschikischen zu, so müssen wir feststellen, daß hier die Beschränkung, die im modernen Persisch streng eingehalten wird, keine Geltung besitzt.

Vergleichen wir die Gruppen *avtomati qundoqšikasta* 'Maschinenpistole mit zerbrochenem Kolben' Niyozī, Vafo 2, 258 und *avtomati qundoqš šikasta* 'dass.' ib., 1, 265. Es springt in die Augen, daß sie strukturell eng verwandt sind: sie beruhen letztlich auf demselben Satz (*qundoqi avtomat šikasta ast*) und dieser ist in beiden Fällen zu einer Attributivgruppe, die dasselbe Wort, denselben Bestandteil der ursprünglichen Satzes zum Kern hat, umgestaltet.

Doch ist die Abweichung bedeutender, als sie zunächst erscheinen mag: in *qundoqš šikasta* ist das erste Glied mit einem Suffix versehen, das sich auf ein außerhalb vom Gefüge stehendes Wort bezieht. Das Gefüge ist also, im Gegensatz zum Kompositum *qundoqšikasta*, eine syntaktische Gruppe; als Umwandlung des Satzes *qundoqi avtomat šikasta ast* betrachtet, stellt es ein anderes Verfahren als jene Zusammensetzung dar.

In den bisher untersuchten Fällen bestand materiell die Möglichkeit, die Bestimmungsgruppe unmittelbar als Umbildung des Satzes, in dem sie letztlich fundiert ist, zu betrachten. Das Gefüge *qundoqš šikasta* setzt unumgänglich eine Zwischenstufe voraus, der das Wort *avtomat* nicht enthält, von dem aus auf dieses Wort verwiesen wird. Im Persischen kann ein Satz mit dieser Struktur nur als solcher, mittels der Konjunktion *ke*, attributivisch auf das Substantiv, das in ihm durch das Possessivsuffix vertreten ist, bezogen werden (*tofange xodkâri ke qondâqš šekaste ast*) ; im Tadschikischen ist es möglich, ihn, sobald

ihm mit dem finiten Verb der Charakter der Selbständigkeit entzogen ist, wie ein adjektivisches Attribut zu behandeln.

Vgl. die folgenden Beispiele: *kordi dudamai dustaaš sadafin* 'zweischneidiges Messer mit perlmutternem Griff' Niyozī, Vafo 1, 339; *maydoni vasei zaminaš regomez* 'geräumiger Platz mit sandigem Boden' ib., 2, 24; *čiti tagaš safedu gulaš kabud* 'ситец с белым фоном и голубыми цветочками' TRS s. v. *tag*; *politruki dastaš bastagi* 'der politische Leiter mit der verbundenen Hand' Niyozī, Vafo 1, 197; *zamini galladonaaš daravidagi* 'Feld, auf dem das Getreide abgeerntet ist' ib., 1, 254; (mit einer *und*-Verbindung im ersten Glied:) *yraʔori ruyu sinaaš xunolud* 'der Verwundete, dem Gesicht und Brust von Blut besudelt waren' ib., 1, 248; *javonmardi saru libosaš lax-lax* 'der junge Mann, dem Kopf und Kleider zerzaust waren' ib., 1, 137; (das zweite Glied erweitert:) *in javonaki mayda, vale dilaš pur az šavqu išqu havas* 'dieser kleine Junge, dem aber das Herz von Liebe und Sehnsucht erfüllt war' J. Ikromi, Hikoya va očerkho (1960) S. 3; (mit pluralischem Enklitikum:) *pulemyothoi kalibrašon kalon* 'großkalibrige Maschinengewehre' Niyozī, Vafo 1, 147; *mižgonhoi darozi nūgašon bargašta* 'длинные с загнутыми концами ресницы' TRS s. v. *bargašta*; *odamoni rangū rūyason zab-zard* 'Leute, deren Gesichtsfarbe völlig grün war' Niyozī Vafo 1, 207.

Dieses Verfahren, bei dem also das attributive Glied der Umformungsgruppe keine im oben angegebenen Sinne geschlossene Einheit bildet, nicht aus Stämmen, sondern aus Wörtern besteht, gestattet es, auch Nominalsätze mit einem erweiterten Prädikate in eine Attributivgruppe zu verwandeln; vgl. *yak zaminkani nimāš az snaryad furūrafta* 'ein Unterstand, der vom Geschoß zur Hälfte eingestürzt war' Niyozī, Vafo 1, 131; *kurtai parčaguli rangaš dar oftob paridagi* 'ein geblühtes Hemd, das sich in der Sonne entfärbt hatte' ib., 217; *yak kallapūši az kuhnaḡi piltahoyaš baromada* 'ein Käppchen, dem das Futter vom Alter heraushing' Aynī, Kulliyot 3, 149; *čašmoni az sulfai saxt aškonāš baromāda* 'Augen, die von dem starken Husten in Tränen standen' Niyozī, Vafo 1, 78.

Bei diesem Verfahren fallen überhaupt die Beschränkungen, die wir für das andere, im Persischen allein übliche festgestellt haben, weg; das attributive Gefüge kann im ersten Glied ein durch einen Exponenten des Plurals aktualisiertes Substantiv, im zweiten ein komplexes Partizip zeigen; vgl.

a) *dastoni angūštonaš daroz-darozi kamgūšt* 'Hände mit sehr langen fleischlosen Fingern' Niyozī, Vafo 1, 172; *abrui mūhoyaš daroz* 'Augenbraue mit langen Haaren' Jalil, Hikoyaho 5; *soldati xūšqadu qomati čašmonaš qahvarang* 'ein Soldat von schönem Wuchs und braunen Augen' ib. 1, 267; *yak odami miyonsoḡi yak čašmāš kūr* 'ein Mann in mittlerem Alter, der auf einem Auge blind war' Aynī, Kulliyot 1, 27; *čoynik va piyolahoī labu dahonhošon šusta* 'Teekanne und Tassen, deren Mundstück und Ränder gewaschen waren' ib., 3, 12; *kitobi sahiḡahoyaš kušoda* 'ein Buch, dessen Blätter aufgeschlagen waren'

Niyozi, Vafo 1, 47; b) *mulloi suxanaš buridašuda* 'der Molla, dessen Rede unterbrochen worden war' Ayni, Kulliyot 3, 180; *xarhoi borhošon furovardašuda* 'Esel, von denen man die Last abgeladen hatte' ib., 2, 29; *hamin koman-diri nomaš dar hamin kord navištašuda* 'derselbe Major, dessen Name in dieses Messer eingegraben ist' Niyozi, Vafo 1, 340; *bemori du dastaš taxačaband kardagi* 'der Kranke, dessen beide Hände in Schienen gelegt waren' ib. 200; *stoli. . . poyahoyaš ba zamin gūr kardagi* 'ein Tisch, dessen Füße in die Erde eingegraben waren' ib., 1, 127; *zamini gandumaš darav kardašuda* ein Feld, auf dem das Getreide abgemäht war' Ayni, Yoddoštho 143; *yake az samovor-xonahoi sohibaš gurextarafta* 'ein Teehaus, dessen Eigentümer geflohen war' id., Ğulomon 3, 379.

3.4.3. Wir haben gesehen, daß das Tadschikische in der Umformung von Sätzen zu Bestimmungsgruppen entschieden über das Persische hinausgeht, indem es auch Gefüge wie (*modaroni*) *farzandonašonro az dast doda* und (*kordi*) *dastaaš sadafin* als adjektivische Attribute behandeln, mit einem Substantiv in einer Ezâfat-Verbindung verknüpfen kann. Wollen wir aber das Verhältnis beider Sprachen in dieser Beziehung deutlich erfassen, so dürfen wir bei dieser Feststellung nicht stehen bleiben.

Es kann nicht gesagt werden, daß Gefüge wie die eben angeführten, dem Persischen überhaupt fremd sind.

Gefüge von der Form $N_2râ$ (PN_3) Vde kommen im Persischen als Umstandbestimmungen häufig vor, vgl. *čašmhâyamrâ pâin andâxte benaqše farše otâq xire šode budam* 'indem ich die Augen niederschlug, starrte ich das Muster des Teppichs im Zimmer an' Jamâlz., MŠ 32; *daste marâ dar miyâne do daste hanâbasteye guštâluye xod gerefte migoft* 'indem er meine Hand in seine beiden hennagefärbten, fleischigen Hände nahm, sagte er' ib., 23; *Mašume . . . čašmhârâ be u duxte sâket istâde bud* 'Mašume stand schweigend da, ohne die Augen von ihm zu wenden' ib., 40.⁴²

Andrerseits läßt sich das Verfahren, einem Nominalsatz von der Form *Naš A ast* durch Weglassen der Kopula die Selbständigkeit abzustreifen, um ihn in eine höhere Einheit einzugliedern, vom Anfang der neupersischen Periode an nachweisen; vgl. *negah kard ġâri bonaš nâpadid* 'er erblickte eine Höhle, deren Grund nicht zu erkennen war' ŠnM 1, 78, 465; *bešod tiz nazdike Afrâsiyâb | saraš por ze jango delaš por šetâb* 'er ging schnell zu Afrasijab, der Kopf voll von Schlacht, das Herz voll Ungetüm' Sn M 2, 251, 5; *šabângah yeki bar daraš loqme jost | ze saxti kašidan qadamhâš sost* 'in der Nacht suchte jemand, die Füße von Entbehrung geschwächt, einen Bissen an seiner Tür' Sa'di, Bustân (1316) 80; *forud âmad az asp šâho sepâh | dahanšân por az garde*

⁴² Vgl. G. Lazard, Grammaire, S. 160 f., 197 f.

âvardgâh 'es stiegen vom Pferd der Schah und das Heer, den Mund voll vom Staub des Schlachtfeldes' Sn T 1945, 448.⁴³

Doch werden Gefüge dieser Art im Persischen nur als unmittelbare Satzglieder verwendet; im Tadschikischen besteht die Möglichkeit, sie ausdrücklich an ein Substantiv anzuschließen, eindeutig, formell als Glieder einer substantivischen Gruppe zu konstruieren.

Dabei handelt es sich im Tadschikischen zweifellos um eine Neuerung, eine Weiterentwicklung in einer gewissen Richtung. Die Konstruktionsweisen, die dadurch usuell, grammatisch werden, stimmen auffällig mit usbekischem, überhaupt türkischem Sprachgebrauch überein. Eine Gruppe wie t. *maydoni vasei zaminaš regomez* zeigt uns zunächst einen reduzierten Nominalsatz als adjektivisches Attribut konstruiert; eine weitere Eigentümlichkeit der Fügung besteht darin, daß ein Glied des mehrwortigen Attributs durch ein Possessivsuffix mit dem substantivischen Kern der Gruppe verknüpft ist. Diese Beschreibung paßt nun genau auf solche usbekischen Ausdrücke wie *darvozasi qubbali bir hovli* 'ein Hof mit gewölbtem Tor'.⁴⁴ Die Annahme liegt nahe, daß die Entwicklung im Tadschikischen durch usbekische Einwirkung gefördert worden ist; doch erfordert das Problem eine besondere, umfassende Untersuchung.⁴⁵

⁴³ In der klassischen Literatur, besonders in der Dichtung, werden reduzierte Nominalsätze in dieser Weise oft als Satzteile verwendet; doch fehlt gewöhnlich die ausdrückliche Angabe des Possessivverhältnisses; vgl. *suye xâne šod doxtare delšode | roxâne mo'a:jar be zar âzade* 'das verliebte Mädchen kehrte nach Hause zurück, die gelben Wangen mit Gold gefärbt' ŠnM 1,191.862; *mardi didam zardruy, naḥif šode, čašm dar mağâk oftâde* 'ich sah einen Mann, gelb vom Gesicht, abgemagert, die Augen tief eingesunken' 'Attâr, Tadhkiratu 'l-awliyâ (Nicholson) 1,117; *ğarib âmadam dar sarâde Ğabaš; del az dahr fâreg sar az 'eis xoš* 'ich kam fremd in der Hauptstadt Abessyniens an, das Herz frei von der Sorge um das Schicksal, der Kopf vom Wohlleben süß' Sa'di, Bustân 238. Dies hängt wohl damit zusammen, daß die Possessivsuffixe erst verhältnismäßig spät aus den entsprechenden Enklitika hervorgegangen sind (vgl. K. Salemann: GrirPhil I. 1. S. 291) und ihr Gebrauch die heutige Ausdehnung erst im Laufe der neuerpersischen Periode erhalten hat.

⁴⁴ Vgl. A. N. Kononov, Грамматика современного узбекского литературного языка. 1960, §§ 191. 543. — Attribute von derselben Bildung werden in den verwandten Sprachen (vgl. J. Deny, Grammaire de langue turque (dialecte osmanli). Paris 1920, §§ 761 ff.; 1090; L. Bazin: BSL 55 (1960) I. XXVI f.), aber auch außerhalb der türkischen Sprachfamilie, namentlich im Finnisch-Ugrischen verwendet (vgl. S. Simonyi, Die ungarische Sprache. 1907, S. 207 f.; Ö. Beke in: Nyelvtudományi Közlemények [= Sprachwissenschaftliche Mitteilungen] 42 (1913), S. 384 f.).

⁴⁵ Über die Beziehungen zwischen Tadschikisch und Usbekisch vgl. A. K. Borovkov, Таджикско-узбекское двуязычие и вопрос о взаимовлиянии таджикского и узбекского языков in: Ученые записки Института востоковедения 4(1952) S. 165—200; V. S. Ras-torgueva, Об устойчивости морфологической системы языка in: Вопросы теории и истории языка. Moskau 1952, S. 225—36.

Verzeichnis der abgekürzt zitierten Literatur

- Afgāni, 'Alī Moḥammad: Šouhare Āhu Xānom 2. Aufl. T. 1341.
 Amini, Amīrqli: Farhange 'avām. [O. O. u. J.]
 Aynī, Sadriddin: Kulliyot. Našr. Davl. Tojikiston. Stalinobod 1—3 (1958—60).
 Ālaḥmad, Jalāl: Modire madrase. T. 1337.
 'Alavi, Bozorg: Čamedān. 4. Aufl.; Čašmhāyaš. 2. Aufl. 1332; Panjāho se nafar.
 Arvanaqi, Kermāni: Farzandāne Šeitān. T. 1341.
 Čehel Tuṭi. Ausgew. u. hrg. von V. A. Žukovskij. 2. Aufl. St.-Pbg. 1901.
 Čubak, Šādeq: Antari ke luṭiyaš morde bud. T. 1341; Tangsir. T. 1342; Xeimešabbāzi.
 T. 1334.
 H = S. Haīm. New Persian—English Dictionary. T.: Bérroukhim. I (1962.), II (1960).
 Hedāyat, Šādeq: Buḥe Kur. 5. Aufl. T. 1333; Hāji Āqā. 3. Aufl. T. 1334; Se qatre xun.
 3. Aufl. T. 1333; Sage velgurd. 5. Aufl. T. 1338. Vağ Vağ Sāhāb. 2. Aufl. T. 1334.
 Jamalzāde, Sayyed Moḥammad 'Alī: Farhange loğāte 'āmiyāne. T. 1341; Ma'šumeye
 Širāzi. [O. O. u. J.]; Yeki budo yeki nabud. T. 1333.
 M = Б. В. Миллер, Персидско—русский словарь. Изд. 2-е, испр. и доп. Moskau 1953.
 Maš'ud, Moḥammad: Dur talāše ma'ās. [O. O. u. J.]
 Nafisi, Sa'id: Nimerāhe behešt. 2. Aufl. T. 1332.
 Niyozī, Foteh: Vafo. Stalinobod. I. (1949), II. (1958).
 Qarib, Šāpur: Gonbade ḥalabi. T. [O. J.]
 ŠnM: Ferdousi, Šāhnāme. Moskau: Изд. Вост. Лит. I (1960); II (1962).
 ŠnT: dass. T.: Bérroukhim. I—X. 1313—1315.
 Šobhi, Fażlollāh Mohtadi: Afsānehāye Kohan. T.
 Таджикско—русский словарь. Moskau 1954.

Ж. ТЕЛЕГДИ: ОБ ОДНОМ СЛУЧАЕ СТРУКТУРНОЙ ОМОНИМИИ В СОВРЕ-
МЕННОМ ПЕРСИДСКОМ ЯЗЫКЕ

(Р е з ю м е)

В древних индоевропейских языках известен способ словосочинения, для которого могут служить примером слова такого типа: в. *ugra.lāhu-* '(человек) с сильными руками' (дословно: 'сильнорукий'), др. перс. *tigra.xauda-* '(человек) с острым колпаком', гр. *ōky.pās* 'быстроногий', лат. *magnanīmus* 'великодушный'. Древнеиндийскими грамматиками этот вид словосочинения по одному из сложений такого типа назывался бахуврихи (*bahuvrīhi*) ; Ф. Бопп же предложил термин «поссесивное сочинение» (*Possessivkompositum*).

Данный способ словосочинения часто встречается и в современном персидском языке, ср. *langdel* 'печальный' (дословно: 'со стесненным сердцем'), *siyāh.čašm* 'черноглазый'; но тут встречаются также синонимы такого рода сочинений, которые содержат те же самые элементы, но в обратном порядке (*del.tang*, *čašm.siyāh*).

šiyāh.čašm и *čašm.siyāh* (мн. ч.) состоят из одних и тех же компонентов, но в первом случае прилагательное может быть заменено существительным или числительным (ср. *gorbe.čašm* 'сероглазый' [дословно: 'с кошачьими глазами'], *yek.čašm* 'одноглазый'), во втором же случае предложной группой ср. *čašm.berāh* 'ожидающий, (дословно: 'его глаза на дороге')', т. е. если рассматривать прилагательные в приведенных примерах как отдельные величины данных переменных величин, то можно установить, что возможные величины переменной величины лишь отчасти совпадают друг с другом.

Если же заменим прилагательное в сочинении *čašm.siyāh* причастием прошедшего времени (ср. *čašm.daride*), получим новое, действительное сочинение. Но нельзя сказать, что все сочинения типа *čašm.daride* можно отнести к такой же конструкции, хотя они с точки зрения своего построения в основном совпадают с сочинениями типа *del.tang*.

С точки зрения грамматики класс причастий, построенных из существительного и причастия прошедшего времени по типу *čašm.daride* является разнородным.

Знатоку персидского языка сразу же ясно, что напр. следующие прилагательные: *rang.pāride* 'бледный', *rang.bāxte* 'полививший', 'выцветший', *rang.karde* 'крашеный' -- являются несмотря на одинаковую форму сущ. + прич. прош. времени — конструкциями разного рода, и по структуре лишь первое соответствует сочинениям типа *del.tang*.

Поэтому возникает вопрос о том, как можно разложить исследуемый нами класс по своей настоящей структуре, как можно определить его существенные различия, скрывающиеся за однородностью внешней формы.

Значения приведенных нами примеров обуславливают от случая к случаю различные образы конструкции. На что же может опираться слушатель при разного рода конструировании сочинений, совпадающей по своим формальным признакам?

Возможно и такое предположение, что слушатель дополняет синтаксическую инструкцию вложенную в форме словосочинения своим фактическим знанием (ср. Bühler: Sprachtheorie, стр. 75 и 341). Предположение это объясняет в лучшем случае то, как слушатель может выбирать «подходящее» из множества значений, являющихся возможными в данном языке, но не отвечает на вопрос о том, как он вообще получает какое-то значение в случае таких, структурно неопределенных сочинений, как *rang.paride* и т. п.? Прежде всего этот вопрос требует объяснения, т. е. определения того, как сочинения типа *rang.paride* становятся определенными по своей структуре, как они приобретают значение. Далее мы увидим, что результат исследования данной проблемы в то же время является ответом на другой, выше уже заданный нам вопрос.

Нет сомнения в том, что структура сочинений типа *rang.paride* остается неопределенной до тех пор, пока мы рассматриваем сочинение изолировано. Но вопрос заключается в том, является ли такой аспект правильным и это сочинение в действительности — в системе языка — не входит ли в такое соотношение, которое — возмещает отсутствие «синтаксического указания» — элиминирует неопределенность структуры?

Легко убедиться в том, что сочинения типа *rang.paride* на основе формального правила можно трансформировать в сочинения, являющиеся синонимами оригиналов, но в то же время — и в отличие от оригиналов — являющиеся однозначными по своей структуре, напр. *šurate rangparide* → *šurati ke rangāš paride ast*. Вряд ли можно сомневаться в том, что слушатель при помощи этого структурного соотношения определяет структуру, и в то же время и значение данного сочинения. Таким образом, *rang.paride* представляет собой «зависимую» конструкцию (*fundierte Konstruktion*), т. е. оно становится определенным по своей структуре лишь относительно к другой конструкции. В этой связи данное сопоставление, связывание зависимой конструкции с другой, посторонней «основной» конструкцией (*fundierende Konstruktion*) также входит в структуру данной зависимой конструкции.

Этот вывод даст ответ и на другой вопрос, из которого мы сходим: на что опирается слушатель, когда он формально одинаковые обороты (*rang.paride*, *rang.bāxtē*, *rang.karde*) в каждом отдельном случае по-разному формирует? Данные обороты как зависимые конструкции становятся определенными по своей структуре лишь со стороны соответствующей основной конструкции, которая является во всех трех случаях разной (*šurate rang.paride*: *šurati ke rangāš paride ast*; *dare rangbāxtē*: *dari ke rangāšrā bāxtē ast*; *toxmomorǵe rang. karde*: *toxmomorǵi ke 'Abbās ānrā rang karde ast*).

Но и далее можно задать вопрос, а именно, по каким формальным признакам слушатель относит формально сходные обороты к структурно разным основным конструкциям? Основные же конструкции тоже основаны на других, «более оригинальных» конструкциях, которые в свою очередь относятся к языку и допускают лишь известные трансформации. *Dare rangbāxtē* можно свести только к обороту *dari ke rangāšrā bāxtē ast*, поскольку предложение, лежащее в основе данной конструкции, может быть оформлено как *dar rangāšrā bāxtē ast*.

Отсюда можно сделать вывод о том, что класс сочинений, построенных из существительного и причастия прошедшего времени можно разложить по структурным типам, поскольку мы эти сочинения относим к основным их конструкциям. Применяя такого рода анализ в основном можно определить четыре типа исследуемых нами сочинений:

- I. „sarhāze tīrxorde” (ср. *sarhāz tīr xorde ast*) ;
- II. „kafšhāye rākszade” (ср. *'Abbās kafšhāyāsrā rāks zade ast*) ;
- III. „dandānhāye kalidšode” (ср. *dandānhāye morde kalid šode ast*) ;
- IV. „heivāne zabān.baste” (ср. *zabāne heivān baste ast*).

В дальнейшем автор проводит анализ отдельных типов и указывает на некоторые различия между современным персидским и таджикским языками.

THE FORMATION AND ACOUSTIC STRUCTURE OF AFFRICATES

By

J. BUTTLER

The phonetic character of the affricates is still the least clear of all consonants. This is due not only to the fact that their formation and acoustic properties do not lend themselves readily to investigation but also to their phonetically uncertain position in which they were put by the lengthy debates about them. Their interpretation as sounds consisting of stops and fricatives goes back to the last century. This hypothesis was then a controversial issue for several decades. Had this interpretation proved correct, there would have been no need for further research since it would have been sufficient to know the sounds of which they consisted. The interpretation of the affricates as composed sounds has not been completely confirmed ever since, nor have the linguists advocating their single-sound character done sufficient research to corroborate their opinion. They rested satisfied with explaining the affricates as essentially modifications of other sound categories. In these circumstances physiological and acoustic research, in most cases, tried only to ascertain how far the stop or the fricative element or both side by side can be revealed in an affricate, failing to look for specific features. It is dispensable to recall here the negative results obtained and published in this field or the discussion about the phonetic composition of the affricates, but a brief mention has to be made of authors who have emphasized the specific character of the affricates.

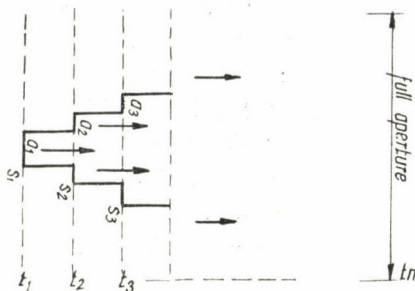
Jakobson and Halle [28] explain the difference between an affricate and its homorganic fricative by the presence of supplementary barrier, i.e. of an obstacle at a right angle to the expelled air. Richter [46] speaks of a specific polymorphic aperture. This difference, however, is not significant because the case of the pure spirants is in itself rather involved owing, for instance, to the presence of dental turbulences (Heinz and Stevens 24). This was noticed already by Sievers [54, p.119] who thought it necessary to stress that the interstitial noises and the sound of the air caught between the teeth and the lips supply only secondary sound qualities. Investigating the perception of consonants, Miller and Nicely [39] could not find out whether the visual observation of the speaker's mouth helps the correct recognition of the affricates. This would

indicate that in the case of affricates the supplementary barriers, together with the front resonance space, have no specific significance. An obvious exception is the bilabial-labiodental affricate. Richter [46] says that the back resonance space is raised. In this connection it should be remembered what Rousselot exactly meant by "*mouillure*": according to him, between this and the pronunciation of an affricate there is only a difference of degree. He writes: "Degrés de dureté, de mollesse, de mouillure. Ces trois états dépendent du degré de tension du muscle qui opère la constriction ou l'occlusion" [48, p. 601]. This and other passages (p. 276) show that the *mouillure* is formed on the softer, less mobile (medial) part of the tongue, i.e. it is, in fact, identical with palatalization. Later he writes that all this gives the impression to the listener of the appearance of a *j*-like additional sound (p. 603). Here, then, he speaks of an accessory phonation, which also seems to be suggested by his describing it separately as a supplementary feature of constriction and occlusion. Hence, the character *mouillé* is only supplementary to the basic pronunciation and not one of its essential features, just as Hála [21] describes palatalization as the occasional, variant-forming accessory of the Slavic affricates. A parallelism can be detected between this phenomenon and what Jespersen [29] noted about the development of aspiration of the *t* in German.

It is worth while examining the interpretations according to which there is a mixed articulation behind the mixed acoustic effect. When these authors say that both elements — occlusion and aperture — are simultaneously present throughout the pronunciation of the affricate, they are extremely consistent in contrast to those who speak of the mixing of the two modes of articulation instead of speaking of a combination in which both modes of articulation preserve their original character. At first glance, however, the latter seems to be the more absurd approach. It will be easier to understand this interpretation if we consider the gradual release of the stop as explained in the Hungarian literature quoted by Kázmér [33]. Thereby we can get rid of the stop and fricative categories which have proved sterile, and come closer to a theoretically different mode of articulation, the vibratory one. Not in the sense, as if the moments of occlusion and aperture were alternating, but in the sense of the following notation:

$$\{s + a + s + [a + s + (a + s + /a + s + a \dots /)]\}$$

where the arrangement of the brackets indicates that the aperture (*a*) moments following each stop (*s*) moment accumulate and persist throughout the production of the sound. Or plotted against time, the process will be like this: and this makes it possible for the stops s_1, s_2 etc. opening at times t_1, t_2 etc. to be heard at the same time as the apertures a_1, a_2 etc. opened earlier. As far as we know, no attempts have hitherto been made to explain this process and to clarify the underlying mechanism.



The sporadic observations of the direction of air-stream accompanying the affricates must not be disregarded. Rousselot [48, p. 448] describes an inspiratory air-stream in connection with the Breton, Russian and Hottentot affricates, as well as with Georgian *mouillé* *k* and *s* types. Even more interesting is Sievers's observation [54, p. 164] who, in the articulation of the Tbilisi Armenian [ts] and [t] ascertained only the participation of the air caught in the oral cavity.

By using an high-pass filter and mixing noise, Miller and Nicely [39] found that the perception of the voiced and voiceless front fricatives was rendered more difficult by this procedure than that of the homorganic affricates. Although Hughes and Halle excluded the affricates from their investigation, but published the frequency distribution of the English voiced and voiceless *th* [27]. This aspect, however, cannot give a true picture of sounds that never assume the stationary state. Already Navarro-Tomas [40] assigned the affricates to what is called „*Bewegungslaute*“, i.e. regarded them as sounds never assuming the stationary state. For a true illustration of such sounds the most appropriate method seems to be the „*Sprachrelief*“ evolved and advanced by Vilbig and Haase [63].

Prompted by the situation outlined above, an attempt was made to clarify the role of physiological factors so far neglected by phoneticians studying the affricates, and to define one of them. The experiment was meant to find out the role of humidity, one of the surface properties of the articulatory organs, in the formation of the affricates. In order to elucidate the role of salivation, the relevant parts of the oral cavity were treated with hygroscopic substances. The production of saliva was found to intensify and accelerate at such a rate that even after energetic blotting up the organs taking part in sound formation remained wet. The salivary glands react to desiccation by increased secretion, as described earlier by Pavlov [43]. Probably this mechanism prevents the oral cavity from drying up in the course of extended speech activity. These conditions prove at least that salivation is extremely intensive, and, if needed for the articulation of certain sounds (disregarding now its function of ensuring the mobility of the oral organs in general, for which it is

indispensable), saliva is abundantly available even when larger amounts are required. Our experiments, however, have made it clear that at a certain degree of dryness, the affricates indeed begin to resemble the stop-and-fricative combinations (as, for instance, in *ks*) but a combination is not an affricate.

As a more promising method atropine was administered subcutaneously (2 ml 0.1 per cent) to achieve a more effective and lasting dryness of the surfaces in case the formation of the affricates was then observed some twenty minutes later. Beside the subjective sensation of the increase in the above-

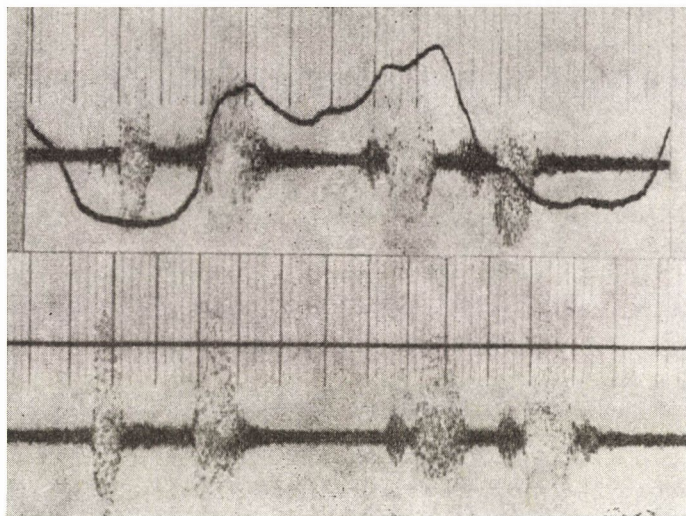


Fig. 1

mentioned effect, the difference between the normal and experimental formation is shown by the two oscillograms registered before and during the experiment (Fig. 1). The words showed here are *cica* (cat) and *csacsi* (donkey). The upper part of the figure shows the normal articulation registered at a speed of 8 cm/sec. One interval corresponds to 0.02 sec. The amplitude was set so that the mark of the high-energy vibrations of the vowels should remain within the screen. The amplification of the consonants, in our case of the affricates, is sufficient to facilitate the perception of the differences caused in the gross features. Otherwise all conditions, including the experimental person, were identical. The affricates registered under normal conditions are noticeably "more tousled" than those registered after the administration of atropine. The "tousled state" may be interpreted as an uneven energy distribution plotted against time. We have, naturally, no information about the frequency characteristics. To make up for occasional reproduction shortcomings (certain marks are rather weak owing to the low sensitivity of the paper that was

available) the envelope curve of the two oscillograms was transferred to transparent paper (Fig. 2).

In our interpretation, the articulation of the affricates is affected by the moisture covering the articulatory surfaces. Its role is twofold. It may act upon the release of the stop or, in other words, the development of the aperture. The viscosity of the saliva connects the surfaces to a certain extent and therefore — although the muscles of the tongue are not subtle enough to regulate the development of the aperture during the release of the closure — makes way for the air-stream rapidly but gradually. This is the only interpretation

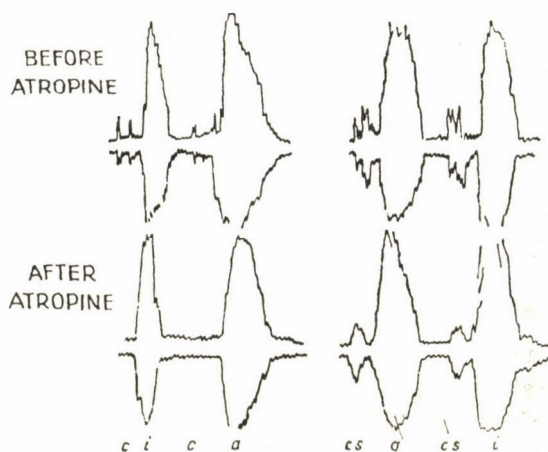


Fig. 2

that can be given to the “gradual release of the stop” or, in other words, to the simultaneous appearance of the stop and aperture (Belgeri, etc.). This is the only way in which new stops can appear beside the fricative sound of the already opened section of the passage (cf. the sketch on p. 000). It may even be conceived that particles of saliva refill the gap just formed which then can be opened again. The phenomenon involved here is not so much periodicity but rather an irregular repetition since the amount, the distribution and the viscosity of saliva are freely changing uncertain factors. This is why the extremely unstable articulation of the affricates is often mentioned: the task of the articulation — to produce an affricated effect — is fulfilled under widely varying conditions. This accounts also for the undisputable fact that many palatograms (e.g. in Fig. 7 in Hála’s paper) show no complete occlusion but there is always a narrow passage along the centre line even in the highest position of the tongue. The very narrow aperture — presumably in the case of short intervocalic affricates — is closed by a thin membrane of saliva whose explosion starts the gradual widening of the aperture, whereas even in the absence of such an explosion the gradual opening can take place.

The moisture of the oral cavity may also act as a more direct modifier of the sound character. The membrane connecting the dissociating surfaces explodes and may turn into microdrops which are then carried on by the escaping air and precipitated on the surfaces in its way. This may account for the above-mentioned supplementary barriers. It may play a significant part especially in the formation of the velar affricates by causing additional noises since the front resonator, owing to its large size, offers a sufficiently long way for the droplets to travel. Their effect can definitely be perceived also in the articulation of more frontal affricates, although it fuses more intimately with the major noises.

It is certain that one experiment with one person on one occasion does not permit generalizations. On this first occasion it was found that this kind of investigation was not suitable to be extended to a large number of people (not to speak of the untoward after-effects of atropine treatment). Besides, no perceptive control was made. At any rate, one thing could be ascertained: saliva secretion has an undeniable role and this becomes acoustically manifest in the affricates. A contrary experiment can make this evident also for subjective observation: a higher than normal amount of saliva yields more decidedly clear affricates than the usually somewhat dry sounds pronounced deliberately for experimental purposes.

It is important to stress the role of this factor because phoneticians have so far neglected the surface properties of the oral cavity, such as its wetness etc. With respect to the palatalized articulation "*mouillé*", Forchhammer [12] mentions a "fetter Beiklang", but this, like Rousselot's *mouillure*, is rather an analogy to describe the acoustic impression in more suggestive terms (48, p. 602). L. Kaiser [32/a] speaks of the role of the saliva in general and draws particular attention to it in connection with the formation of stops, trills and the "glottal catch". It is surprising that this factor escaped Rousselot's attention although, by one of his remarks, he has, so to say, already described the present experiment. Writing about the use of artificial palates, he mentioned the occasional changes occurring in the sounds examined, as annoying circumstances. He described the hardening of the voiceless variant of the velar stop in cases where it is otherwise "*mouillé*", but attributed this fact to other causes [48, p. 60]. What happened was that he involuntarily succeeded in keeping dry one of the surfaces in contact — the artificial palate — during articulation and so the affricate character partially vanished.

The velar localization in question, however, is of particular interest. Here the *tenuis* can never be entirely free from an affricate quality because the soft convexity of the back of the tongue, moving as an inarticulated mass and touching the soft palate, can never produce a perfectly clear explosion, it cannot prevent an adhesion due to moisture. This phenomenon was described by Sievers [24, p. 164] who regarded the *tenuises* as generally having a certain

affricate character. He quoted *k* as an example, accounting for this phenomenon by the large size of the muscle operating. It should, however, be admitted that the muscle, large as its mass may be, always detaches momentarily provided its surface is not adhesive for some reason or other. It may be ascribed to the difficulty of separating the affricate in question from its homorganic occlusive that they never contrast with each other functionally.

In spite of all this, the velar sounds are not looked upon as the classical representatives of the affricates, possibly just because they are not so sharply opposed to their homorganic stops. The typical affricates are the medial ones, especially [ts] and [tʃ] and these have always been in the centre of investigations. This, too, may be the reason why the absence of palatal character in them gave so much trouble in defining the affricates in general. If, as Rousselot says, the raised back of the tongue is a significant feature in the formation of affricates, those sounds in which the back is not raised, should be assigned to some other group. In Rousselot's definition, "mouillure" is indeed impossible in sounds where no large surfaces and softer masses take part in the articulation. Yet affrication, as we have defined it, — under different conditions in such places — does occur, in fact it appears in such a perfect form that — as we have seen — the sounds formed in these places, i.e. those formed in the dental-alveolar-prepalatal region, have become the prototypes of affricates.

At first glance it is more difficult to accept the validity of Sievers's mentioned above statements in an other, more frontal localization. It should, however, be remembered that the English cannot accept the Hungarian apico-dental *t* sound as a pure stop (Jones 32 p.142). We must conclude that the Hungarians do not perceive what Sievers noticed because in apico-dental localization affrication is not a relevant feature in Hungarian. These conditions may account for the retraction unnatural for Hungarians of the English *t* with apical articulation, which increases its difference from the voiceless *th* where (in apico-dental localization) it would be difficult to form an entirely pure, dry stop. This may have been promoted by the unevenness of the teeth (a favourable condition for the gradual opening), by the interdental gaps and by the lack of teeth (which may have been a factor not to be neglected, especially in England, prior to the use of protheses), encouraging the affricate pronunciation of *t*.

Should this hypothesis, tested in our experiment, prove to be in keeping with the facts, the affricate sound formation would have to be accepted as an independent mode of articulation, different from all other sound formations. Stumpf [58, p. 271] classified the consonant noises as follows: Dauer-, Unterbrechung- and Augenblick-Geräusche, i.e. as continuous, periodic and impulse-like noises. This tallies by and large with Petersen's [44] classification who related them with the corresponding acoustic effects:

Physiologically:	plosive	vibratory	fricative
Acoustically:	pulse	periodic	random

If the fricative noises are correlated to such acoustic counterparts as some kind of stationary, constant, durable phenomenon, and if the sound qualities produced under "random", irregular conditions are reserved for the affricates (since here there does exist a random factor, not depending directly on the position of the oral organs, i.e. on volitional movements), the tabulation can be modified in this manner:

Physiologically:	plosive	vibratory	fricative	affrication
Acoustically:	pulse	periodic	stationary	random

The autonomy of the affricate character makes possible that it preserves or can preserve its phonetic relevance when localization is not fixed. Such selected features are distinguished by means of Bühler's "abstraktive Relevanz", as all the objective properties having well defined functions in various languages. This is supported by Rousselot's [48, p. 613] statement, according to which in certain French dialects, beside mouillure, localization from the place of *t* to that of *k* is not significant. Forchhammer [15] says the same of the affricates in Swedish and in Siamese.

At the same time, if the localization of the affricate is also relevant (which it is in the majority of the cases), then certain modifications should be reckoned with in the relevant places, obviously subject to local conditions.

The sibilant sounds are known to have the highest frequencies (exceeding 10,000 cps; Tarnóczy 61]. We do not know much about the origin of these vibrations, although it is highly probable that these friction noises are modified by turbulence of the air-stream. In the articulation of the occlusives the difference in pressure is suddenly equalized, in the spirants the pressure difference is maintained by a continuous air supply of the lungs. This is why the latter demand the greatest amounts of air. In the case of the affricates we have to do not only with these noise-producing processes but also with their formation by wet surfaces. The stop moments, the microdrops and the membranes seem to mix lower frequencies to the friction sounds, disturbing the trend towards the even equalization of pressure and so also mitigating the deeper solidity of the occlusive character. The importance of frequencies lower than the essential constituents of the spirants seems to be corroborated not only by an experiment referred to earlier but also by the fact that in old age, when hearing deteriorates, the perception of affricates lose their affricate character and give the uncertain impression of spirants. The sensitivity of the ear being frequency-dependent, is the highest at about 3000 cps. and in old age the performance of this domain decreases in a relative manner the most significantly.

The above considerations account for the contradictions in connection with the lengthening of the affricates, such as Richter's definition of affricates [46] as "fricatives unable to be lengthened" and Ščerba's [52] similar problem. If the affricates were real stop-and-fricative compounds, their duration could be prolonged in the same manner as that of the stops or spirants. If their gemination could be achieved by means used for the prolongation of stops or of spirants, these two elements would have to get more distinct in prolongation. This, however, is not the case because the affricates can definitely be geminated without detriment to their specific character. Naturally, not to the extent the spirants can, but only as far as the amount of moisture available can exert its timbre modifying effect during a somewhat prolonged and energetic articulation. It should, however, be emphasized that a geminated affricate preserves its affricate character from the beginning to the end, unless it is very carefully pronounced for the purposes of observation. (The observation of such pronunciation may have been the source of much misinterpretation.)

The kinaesthetic sensation parallel to the articulation of the affricates may be deeply rooted and of a general character. While for the pronunciation of other sounds, the organs have certain difficulties in finding the proper position, this being limited to a rather narrow range, the pronunciation of the affricates can be achieved and recognized even in careless (Forchhammer 14) and extremely unstable (Dieth 9, p. 241; Grammont 19, p. 105) articulation. Fröschels [16] lays particular stress on the difficulty in pronouncing the sound *s*, a sound which is allegedly a component of a very characteristic affricate. The observation of children of kindergarten age (described in greater detail later) also confirms the priority of the affricates, e.g. over the *s* ontogenetically.

To characterize the specific nature of the kinaesthetic impression obtained from the formation of affricates, two more facts can be mentioned. Inspiration or the use of the air caught in the oral cavity may have an importance for the formation of the affricates. A similar specific feature may perhaps characterize only the click sounds about which little is known. At the same time, some of the affricates are close to many natural motor and acoustic sensations and, as can be seen in certain languages, they are suitable for being used as various natural onomatopoeic sounds.

Selected Bibliography

Abbreviations:

ANPE = Archives Néerlandaises de Phonétique Expérimentale.

JASA = Journal of the Acoustical Society of America.

ZP = Zeitschrift für Phonetik und allgemeine Sprachwissenschaft.

1. Battista: cit. Richter, No. 146.

2. Belgeri, L.: *Les affriquées en italien et les autres principales langues européennes*. Grenoble 1929. Cit. Hála, cf. No. 21; Kázmér, No. 33 and others.

3. Bonaparte, L.: cit. Richter, No. 46.

4. Brücke, E.: Grundzüge der Physiologie und Systematik der Sprachlaute. Wien 1876².
5. Cotton, J. C.: Resonance in Soft-Walled Cylinders. *JASA* 5 (1934), 208.
6. Чикобава, А. С.: Введение в языкознание. Часть I. Москва 1952
7. Dauzat, M.: La parole. 1899, p. 619; cit. Rousselot, p. 618, cf. No. 48.
8. Delattre, P. C., Liberman and Cooper: Acoustic Loci and Transitional Cues for Consonants. *JASA* 27 (1955), 769.
9. Dieth, E.: Vademecum der Phonetik. Bern 1950.
10. Epitome institutionum grammaticarum. Tomulus I. Budae 1821.
11. Essen, O. v.: Allgemeine und angewandte Phonetik. Berlin 1953.
12. Forchhammer, J.: Die Grundlagen der Phonetik. Heidelberg 1924.
13. Forchhammer, J.: Kurze Einführung in die deutsche und allgemeine Sprachlautlehre. Heidelberg 1928.
14. Forchhammer, J.: Zur Lösung des Affrikatenproblems. *ANPE* 17 (s. d.), 9.
15. Forchhammer, J.: Zum Affrikatenproblem. *ZP* 7 (1953), 403.
16. Fröschels: cit. L. Mes: *ANPE* 4 (1929), 127.
17. Gerhardt, D.: Nocheinmal die schriftdeutschen Affrikaten. *ZP* 6 (1952), 57.
18. Ginneken, J. van: Proc. of Internat. Congr. of Phonetic Sciences. *ANPE* 8—9 (1933).
19. Grammont, M.: *Traité de Phonétique*. 3. éd. Paris 1946.
20. Groot, A. W. de: La syllabe, Essai de synthèse. *Bulletin de Soc. Linguistique* 27 (1926), fasc. 1. cit. *ANPE* 1 (1927), 128 and A. Rosetti: *Mélanges de linguistique et de philologie*. Copenhagen—București 1947, 36.
21. Hála, B.: Une contribution à l'éclaircissement de la nature phonétique des affriquées. *ZP* 6 (1952), 77.
22. Harris, K. S.: Some Acoustic Cues for the Fricative Consonants. *JASA* 28 (1956), 160.
23. Hawley, M. E. and Kettler, A. H.: The Apparent Source of Speech in the Mouth. *JASA* 22 (1950), 365.
24. Heinz, J. M. and Stevens, K. N.: On the Properties of Voiceless Fricative Consonants. *JASA* 33 (1961), 589.
25. Hoffman, H. S.: Study of Some Cues in the Perception of the Voiced Stop Consonants. *JASA* 30 (1958), 1035.
26. Hookas, W.: Luftverbrauch bei Plosiven und Frikativen. *ANPE* 12 (s. d.), 51.
27. Hughes, G. W. and Halle, M.: Spectral Properties of Fricative Consonants. *JASA* 28 (1956), 303.
28. Jakobson, R. and Halle, M.: Phonology in Relation to Phonetics. In: L. Kaiser: *Manuel of Phonetics*. Amsterdam 1957, 215.
29. Jespersen, O.: *Lehrbuch der Phonetik*. Leipzig 1920.
30. Jones, D.: *An Outline of English Phonetics*. Cambridge 1932.
31. Jones, D.: *The Pronunciation of English*. 2nd ed. Cambridge 1937.
32. Jones, D.: *An Outline of English Phonetics*. Cambridge 1957.
- 32/a Kaiser, L.: Bemerkungen über die Wichtigkeit des Speichels beim Sprechen. *Msschr. f. Ohrenheilkunde und Laryngo—Rhinologie* 62, 855. 1928.
33. Kázmér, M.: *A magyar affrikataszemlélet*. Budapest 1961 = *Nyelvtudományi értekezések* No. 27.
34. Leksy, M.: *Grundlagen einer allgemeinen Phonetik*. Köln 1917.
35. Luthy, C. T.: *The Human Speech Sounds*. Peoria 1918.
36. Malmberg, B.: *La phonétique*. Paris 1958 = *Que sais-je?* No. 637.
37. Menzerath, P. und Lacerda, A. de: Koartikulation, Steuerung und Lautabgrenzung. 1933.
38. Meyer—Eppler, W.: Zum Erzeugungsmechanismus der Geräuschlaute. *ZP* 7 (1953), 196.
39. Miller, G. A. and Nicely, P. E.: An Analysis of Perceptual Confusions among Some English Consonants. *JASA* 27 (1955), 338.
40. Navarro—Tomas—Krüger: *Handbuch der spanischen Aussprache*. 1923. Cit. Richter, No. 46.
41. Noel—Armfield, G.: *General Phonetics*. Cambridge 1931.
42. Passy, P.: *Petite phonétique comparée des principales langues européennes*. Leipzig—Berlin 1906.
43. Pavlov, I. P.: *Complete Works (in Hungarian)*. Vol. II. Budapest 1954, 263.
44. Petersen, G. E.: Articulation. In: L. Kaiser: *Manuel of Phonetics*. Amsterdam 1957, 156.
45. Pike, K. L.: *Phonetics*. 1943.
46. Richter, E.: Die italienischen *č*- und *š*-Laute. *ANPE* 16 (s. d.), 1.

47. Roudet, L.: *Éléments de phonétique générale*. Paris 1910. Cit. Hála, No. 21.
48. Rousselot, P.-J.: *Principes de phonétique expérimentale*. I—II. Paris 1924.
49. Russel, G. O.: *The Mechanism of Speech*. JASA 1 (1929), 93. Cit. C. R. Sankaran: *Phonemics of Old Tamil*. Poona 1951, p. 15 = *Deccan College Monograph Series* 7.
50. Saussure, F. de: *Cours de linguistique générale*. Paris 1922.
51. Scripture, E. W.: *Anwendung der graphischen Methode auf Sprache und Gesang*. Leipzig 1927.
52. Щерба, Л. В.: Несколько слов о сложных согласных звуках. In: Л. В. Щерба: *Избранные работы по языкознанию фонетике*. I. Leningrad 1958, 105.
53. Shevelov, G. Y.: A Latent Phoneme in Making: the Affricate *z* in Slavic. Rec. by F. H. Jungemann in: *Word* 15 (1959), 476.
54. Sievers, E.: *Grundzüge der Phonetik*. Leipzig 1893.⁴
55. Stetson, R. H.: *Motor Phonetics*. ANPE 3 (1928).
56. Stetson, R. H., Hudgins, C. V. and Moses jr., E. R.: *Palatograms Changes with Rate of Articulation*. ANPE 16 (s. d.), 52.
57. Stevens, K. N. and House, A. S.: *Studies of Formant Transitions Using a Vocal Tract Analogue*. JASA 28 (1956), 478.
58. Stumpf, K.: *Die Sprachlaute*. Berlin 1926.
59. Sütterlin, L.: *Die Lehre von der Lautbildung*. Leipzig 1916.
60. Sweet, H.: *A History of English Sounds*. 1888.
61. Tarnóczy, T.: *Die akustische Struktur der stimmlosen Engelaute*. ALII. IV (1954), 313.
62. Tarnóczy, T.: *Determination of the Speech Spectrum through Measurement of Superposed Samples*. JASA 28 (1956), 1270.
63. Vilbig, F., Haase, K. H.: *Über einige Systeme zur Sprachbandkompression*. *Nachrichtentechnische Fachberichte* 3 (1956), 81.
64. Wren, J. and Stubbs, H. L.: *Electronic Binary Selection System for Phoneme Classification*. JASA 28 (1956), 1082.

Й. БУТТЛЕР: ОБРАЗОВАНИЕ И АКУСТИЧЕСКАЯ СТРУКТУРА АФФРИКАТ

(Резюме)

Об аффрикатах существуют до сих пор два противоположных друг другу теории. Согласно одной теории аффриката — сочетание двух звуков (взрывного и спiranта), по другой же теории она представляет собой один звук, возникший в результате значительной модификации при образовании преграды или щели. По последней теории аффрикатам не свойственны особенности, характерные только для них. Стремясь выявить роль влажности рта при образовании аффрикат, во время эксперимента применялась атропинизация с целью уменьшения влажности рта; полученные таким образом осциллограммы подверглись сравнению с осциллограммами аффрикат, произнесенных при нормальных условиях. Это сравнение доказало, что роль влажности рта можно показать с большой степенью вероятности. Аффрикаты, произнесенные органами при уменьшенной влажности на самом деле напоминают spirанты, появляющиеся после взрывного звука, тогда как при нормальных условиях фазу, соответствующую spirанту, разнообразят нерегулярные импульсы, подобные взрывному звуку. Нерегулярное фазовое размыкание можно объяснить лишь сцеплением, вызванным слюной. Созданию акустического впечатления, характерного для своеобразного произнесения аффрикат могут способствовать также микрокапли и мембраны, возникающие в данном процессе.

EINE UNGELÖSTE UNGARISCHE ETYMOLOGIE

Von

IRENE N.-SEBESTYÉN

1. Im Ungarischen Etymologischen Wörterbuch (Magyar Szófejtő Szótár) lesen wir beim Stichwort *tolvaj* (Dieb) folgendes: „möglichensfalls ugrischer Herkunft vgl. wog. *tolmax* 'id.', ostj. *totmax* 'id.'; wegen phonetischer Schwierigkeiten ist die Etymologie zweifelhaft.“ — Paasonen brachte die obugrischen Wörter mit der Bedeutung 'stehlen, verstecken' usw. sowie 'Dieb' zum md. *sala-* und dessen Ableitungen, des weiteren zu deren fi., lp. und tscher. Entsprechungen in Beziehung, schloß aber aus dieser Etymologie das „rätselhafte“ ung. *tolvaj* aus: anlautenden fgr. **s-* entspreche regelmäßig wog. *t-*, ostj. *t-*, *l-*, *ʌ-*, *ʒ-*; im Ungarischen ist fgr. **s-* regelmäßig geschwunden (wir haben keinen einzigen Beleg für den Lautwandel **s- > t-* (vgl. *s*-Laute 48—9, 68—9). Später brachte Paasonen die fragliche fgr. Wortfamilie zu den schon in der Etymologie von Halász (NyK. XXIII, 267) angeführten sam. Wörtern in Beziehung (vgl. Beitr. 40, 205) und bewies zugleich an Hand zahlreicher lückenloser uralischer Etymologien, daß anlautendem ural. = fgr. **s-* in den sam. Sprachen regelmäßig *t-* entspricht (a. a. O., 201—12). — Simonyi trennte ung. *tolvaj* nicht von den „so auffallend entsprechenden“ obugr. Wörtern, sondern er sonderte — in der Überzeugung, daß anlautendes *t-* in ugr. und sam. Wörtern ein ursprünglich gegebener Laut sei, — die mit *t-* anlautenden Wörter von md. *salams* und seinen Ableitungen sowie von deren fi., lp. und tscher. Entsprechungen ab (Nyr. XXXIX, 441).

2. Wir sehen keinen Grund, die Richtigkeit von Paasonens ural. Etymologie anzuzweifeln. Andererseits kann man die überraschende Ähnlichkeit von ung. *tolvaj* mit den obugr. und sam. Wörtern ähnlicher Bedeutung nicht außer acht lassen. Darum auch müssen wir die Beziehung des ung. Wortes zu diesen daraufhin untersuchen, ob sich ung. *tolvaj* nicht durch eine Entlehnung auf Grund der Berührung mit einer der erwähnten Sprachen erklären läßt. Um dieser Aufgabe gerecht zu werden, wollen wir die phonetisch, morphologisch und semantisch typischen Glieder der ural. Wortfamilie an Hand neuerer Quellen sichten: lpN. (Niels.) *suòlá*, -*llág* - 1. (subst.) 'thief, the word is often used in addressing a dog, and sometimes . . . as a name of

the wolf'; 2. (adj.) 'thievish'; *suoladit* 'steal'; *suole* (adv.) 'secretly, in secret'; IpL. (Grundström) *suōla*, Plur. *suōllaka*ⁿ 'Dieb', *suola-pāna* 'diebischer Hund', *suola-tjutēh* 'Diebs-, Räuberbanden'; *suolātīt* 'stehlen'; *suolēk* 1. 'Geheimnis-krämer; Freier, der . . . im Geheimen freit', 2. 'geheimtuerisch'; *suolēv* (adv.) 'im Geheimen, insgeheim'; südlp. (Lagercr.) Mer. *ṣū̀-ōlā*, acc. *ṣū̀-ōlāgāp* 'Dieb', Wfs. *ṣū̀-ōlēo*, acc. *ṣū̀-ōlāgēv* 'id.'; ostlp. (Gen.) A *sul* 'Dieb', K *sūl*-*olmuñē* 'id.' (*olmuñē* 'Mensch, Mann'); T *sīl*, gen. *-llige*, N *suol*, *-lləy* 'id.', N *sualē*- 'stehlen'; (T. Itkonen) N *суол^a*, *сүölləy*, *-a* 'Dieb', K *sūl^a*, *-лəy* 'id.', T *sīl^a*, *-lāg^c* 'id.', K *sūlləgēst* 'salaa, salavihkaa' [insgeheim, im Geheimen, diebisch], N *ṣūm^aēd* usw. 'stehlen', K *pōaz-suəmeijē* 'poronvaras' [Rendieb] | fi. *sala* 'clandestinus, absconditus', *salainen* 'id.', *salaa* 'clam', *salata* 'occultare, abscondere, celare'; estn. *sala* 'Heimlichkeit, Geheimnis', *salaja* 'heimlich, verstohlen, verborgen' | md. (Paas.) *salams* 'stehlen, wegstehlen', E *salītsa* 'Dieb' *salava* 'heimlich'; md. M. (Ahlqv.) *salaj* 'Dieb'; (ERS. 189) *саламс* 1) 'украсть, похитить'; 2) 'унесту [водой, ветром]'; (MRS 241) *саламс* 1) украсть, похитить, стащить; расхитить, 2) 'сорвать; унести (водой, ветром) | tscher. (Ramst.) KB *šəläš* 'sich verstecken, verbergen', *šəl^ošə* 'der Ausreißer, der Schurke'; (Wichm.) KB *šə-lə* 'Dieb', U *šo-ləp* 'heimlich' (adj. u. adv.), KB *šo-ləštam*, U *šolštam* 'stehlen'; (Paas.—Siro) *šoləštam* 'stehlen', *šoləp* 'verstohlen', *šolo*: *š.-mari* 'Gefährte des Bräutigams, der vorzeiten zusammen mit diesem auszog, um die Braut zu rauben' (*š-* < **s-*) | wog. (Ahlqv.) N. *tolmaχ*, *tolmiχ* 'Dieb; auch gulo borealis', *tulmiχ* 'id.', *tolimtam*, *tollimtam*, *tolmentam* usw. 'stehlen', *tulmiχag*, *tulmiχai* (adv.) 'heimlich, verborgen'; (Kann. Vok 170) TJ, TČ *tōlməχ*, VN *tułmχ*, LO *tūlmaχ* usw. 'Dieb', TJ *tōlmā-nt-*, TČ *tqāmā-nt-*, KM, KO *tulmənt-*, P, VN *tułmt-*, VS *tulmt-*, LU *tūlmt-*, LO *tūlmant-* usw. 'stehlen'. Kannisto führte die Vokale der ersten Silbe auf urwog. **ū* ~ **u* zurück. | ostj. (Karj.—Toiv. 1109 ab) DN *tōtma'χ* 'Räuber', Kr. *tolmaχ*, Vj, *īālmā'ē*, Kaz. (selten) *āālmāχ* 'id.', O *lālmāχ* 'Vielfraß'; DN *tōpə-m-* 'stehlen'. Sog. *tōtəm-*, Kr *tōtəm-*, V *lālēm-*, Vj *īālēm-*, Likr. *θaθēm-*, Trj. *īāīēm-* usw. 'id.'; V *lā.lēmīē kù* 'Räuber', Trj. *īāīēmīē kō* 'Räuber, welcher stiehlt', Kaz. *āāāēlē χo* 'Räuber, Dieb' (vgl. V *kū* 'Mann'; Mannsperson, Gatte', Trj. *kō* 'id.' usw. Der Ausdruck bedeutet somit: 'diebischer, räuberischer (stehlender, raubender) Mann'); DN *tōtma* 'heimlich, verstohlen' usw.; V *īlīlēχ* 'heimlich, verstohlen, flüsternd, leise (sprechen)', Vj *īlīlēχ*, Likr. *θiθγз* usw. 'verstohlen' usw.; (Paas.—Donn.) K *tōtmāχ* 'Dieb', J *īā'āmāk* 'id.', *tōtmā* 'insgeheim, heimlich', J *āəγə* 'id.', *tōtməm*, *tōtmātām* 'stehlen', J. *īūāmēm*, *īā'āmēm*, *āəāmā* 'id.'. — Karjalainen (OI I, 88—89) geht von urostj. **o* aus und stellt in den östlichen Dialekten einen paradigmatischen Wechsel von *ā*, *a* ~ *u* ~ *i* fest. Nach Steinitz (OstjVok. 57) ist urostj. **a* erhalten in den Dialekten V, Vj und Obd, vor *χ* und *ηχ* auch im Irt. Dialekt, in den übrigen Dialekten aber wurde **a* in neuerer Zeit labialisiert. (Über die Vokalwechsel in den östlichen Dialekten vgl. Steinitz a. a. O., 33, 35.) — In Kannistos Belegen erscheint in den

wog. Wörtern mit der Bedeutung 'stehlen' und 'Dieb' usw. der Verbalstamm *tōl-, tōl-, tūl-, tul-* usw. ohne (dem geschwundenen) Auslautvokal, in einigen Belegen von Ahlqvist der Stamm *tolj-, tollj-*. In den ostj. Belegen treten die Bildungssuffixe teils zu den vollständigen Stämmen *tōvð-, lāļə-, āāāð-, līļə-, ūļə-* usw., teils aber zu den verschlissenen Stämmen. || Sam. jur. (Castr.) *tāle-, tālē-* 'stehlen', *tāl'ei* 'Dieb', (Leht. Wb 470b) OT, BS (Sj), *tāl'lē* 'stehlen', waldjur. *tāā'ā'ieš* 'id.', O. *tāl'lēββa* 'Diebstahl', O, BS (Sj) *tāl'l'ē* 'Dieb' (jur. *-l'-, -l'l'-, -ā'ā'- < *-l*) | tavg. (Castr.) *tola-, tole-* 'stehlen', *tolea* 'Dieb' | jen. (Castr.) B *tare-bo*, Ch. *tađi-bo, tađe-ddibo* 'stehlen', *tari-ggado, tađi-ggado* 'Dieb' | selk. (MSFOu. CXXII, 109) (Castr.) *tuela-, tuella-, tuele-, tuelle-, tueli-, tue, tīi-*, 'stehlen', *tuellakak* 'heimlich, verstohlenerweise; тайком' | kam. (Castr.) *tholi* 'Dieb', *thol'e-rlim* 'stehlen', (Donn.—Joki) *tqli* 'Dieb', *t. kuza* 'diebischer Mensch, stehlender Mensch' (*kuza* 'Mensch') *tāḷə-, tqlə-* 'plündern, stehlen'. Dem tundrajurak. Stamm *tāl'e-* entsprechen also tavg. *tola-, tole-*, jen. *tare-*, selk. *tuela-, tuella-, tuele-, tuelle-, tue-, tīi-*, kam. *thol'e-*. Lehtisalo (VokJur 74) leitet den Vokalismus in der ersten Silbe der sam. Belege aus ursam. *o ab; er konnte aber nicht entscheiden, ob dieses *o auf einen mit dem urur. *ā wechselnden *ō, oder auf ein mit *ū wechselnden *ō zurückzuführen sei (FUF. XXI, 14—17). Laut Steinitz stelle jur. *ā den ursprünglichen Zustand dar: fgr. *a* = sam. *ā (FgrVok. 143).

3. Nun wollen wir die mit *t-* anlautenden Wörter mit der Bedeutung 'Dieb' auf ihre Morphologie hin untersuchen. Die wog.-ostj. Formen auf *-maχ* sind Partizipien; das zusammengesetzte Suffix *-maχ* besteht aus den Elementen *m + *k. (zum Teil *kk.). Die Suffixe *ma, *m sind auch in den heutigen ural. Sprachen produktive Partizipsuffixe (vgl. Lehtisalo: AblSuff. 93—110). Wir wissen, daß sich die Funktion der Partizipsuffixe in den ural. Sprachen nicht nach den einzelnen Suffixen scheidet und obschon das Suffix *ma, *m im allgemeinen eine beendete Handlung bezeichnet, kann es zugleich — wie in den obugr. als auch in den sam. Sprachen — den durch die perfekte Handlung bedingten dauernden Zustand eine solche Eigenschaft, einen solchen Brauch bezeichnen, es kann aber auch das Partizip einer andauernden, imperfekten Handlung sein: wog. *tōsem pum* 'getrocknetes Gras', *pōl'em hūrp jānk* 'gefrorenes glattes Eis'; *minēm tōrēm* 'ziehender Himmel', *poākhara šāštēm poakhwēn vuor* 'Zapfen tragende, zapfenreiche Landschaft' usw. (Szabó D.: NyK. XXXIV, 429); ostj. *punžam šompši* 'reife/gereifte Johannisbeere'; *molam put* 'dampfender Kessel', *ioyāl kātłam iāsl* 'seine den Bogen haltende Hand' (vgl. Sarkadi Nagy: NyK XLII, 281, 287); — Waldjur. Kis. *βā^cttum, mąku jōkku* 'Birke, von der die Rinde abgezogen ist und die infolgedessen hart getrocknet ist'; (Castr.) *sojema* 'Erzeuger, Vater' (*sōja* 'geboren werden'), *tallama* 'Deckel' (*talla-* 'zuschließen, verschließen'). (Vgl. Lehtisalo AblSuff. 107—8.) — Das wog. Suffix *γ und das ostj. Suffix -γ', -χ, ø wird von Lehti-

salo auf das ururalische Partizipsuffix **k*, zurückgeführt (a. a. O. 349). Unklar bleibt, ob das wog. Suffix *-χ* und das ostj. Suffix *-k*, *-k'* eine Fortsetzung von ururalisch **k-* oder aber **kk* darstellt. Das Suffix *-γ* erscheint auch in den Präsensformen des Indikativs der wog. Verben: *minēy-m*, *minēy-n* usw. 'ich gehe, du gehst' usw. Ähnlich erscheint das Suffix **-γε* in der Kanin-Mundart des Jurakischen: (Sprog.) *minyā-n*, *minyā-n*, *minyā* usw. 'ich gehe, du gehst, er geht' usw. (ALH. II, 175). Das kam.-sam. Suffix *-γā*, *-ga*, *ge* usw. (< **-k*.) erscheint nicht nur im Partizip der imperfekten Handlung, sondern als „Präsenssuffix“ auch in bestimmten finiten Verbalformen: *māγγē-m* usw. 'ich gehe' usw. (vgl. Donn.—Joki: Kam-Wb., 178, 153).¹

Jur. *tālei* und kam. *t'oli* sind mit dem ururalischen Bildungssuffix der nomina agentis **jz*, **jε* [oder **-jz*, **-jε*] gebildete Partizipe mit der Bedeutung 'stehend' (vgl. Lehtisalo, a. a. O., 64—6). Im kam. Beleg ist das Suffix mit dem Auslautvokal verschmolzen. Dieselbe Entwicklung erfolgte im Glied *tari-*, *tadi-* der Belege aus dem Jenisseischen, das also ein mit dem Suffix **-j* gebildetes Partizip darstellt. Die Endung *-gga* + *do*, *-gga* + *ro* ist ein aus denselben Elementen (**kk* + **ta*) bestehendes Suffix und dient zur Bildung von nomina agentis, d. h. auch dieses Wort aus dem Jenisseischen hat die Bedeutung 'Stehender, Dieb'. (Die Suffixhäufung ist ein typisches Merkmal der sam. Sprachen.) Laut der Erläuterung von Lehtisalo handelt es sich im Falle des tawg. Wortes *tolea* 'Dieb' um ein nomen agentis mit dem Bildungssuffix **-ju* < **-ja* (a. a. O., 65) mit der Bedeutung 'Stehender'.²

4. Zur Ergänzung der aus Wörterbüchern entnommenen sam. Belege führe ich einen selk. und drei jur. Belegsätze aus Castréns „Anhang. Materialien zu einer Syntax“ (in seinem Wörterbuch) an: selk. *pitam tuelel-kummen-nāna ēleptan-žam* 'ich will das Beil vor den Dieben verstecken' (394). Das unproduktive Bildungssuffix *-l* des nomen agentis mit der Bedeutung 'Stehender, Dieb' gehört zweifellos zum kam. Partizipsuffix **-la*, **-lε*, das als „Präsenssuffix“ auftritt: *uzrū-lē-m* 'ich falle', vgl. Imperat. Sg. 2. *uzrē'*!; *k'āllām* (< **k'ān-lā-m*) 'ich gehe', vgl. Imperat. Sg. 2. *k'ānā'*! (Donn.—Joki; Kam. Wb. 148, 152). Zugleich gehört es zum Element *-la-*, *-lε-* im kam. I. Gerundium

¹ Das Partizipsuffix **k*, ist auch nachweisbar in lpN. *suðlá*, acc. *suðllágá-* 'Dieb' (vgl. Lehtisalo, a. a. O., 343—45). — Einen eindeutigen Beleg für **kk* als Bildungssuffix eines nomen agentis haben wir im Jurak-samojedischen: O *šijjāk* 'Lügner', usw. dat. *šijjelkkan'* (vgl. *šijjē* 'lügen') (Lehtisalo, a. a. O., 380).

² Das ururalische Bildungssuffix von Partizipen **ja*, **jε* [oder **jā*, **jē*] erscheint nicht nur in den finnougriischen Sprachen in finiten Verbformen, sondern z. B. auch in der Kanin-Mundart des Jurakischen: (Sprog.) *manje-m*, *manjen*, *manje* usw. 'ich sehe, du siehst, er sieht, usw.' (vgl. *mane-s* 'sehen, erblicken'; ALH. II., 172.) — Auch mdM *salaj* 'Dieb' ist ein solches nomen agentis mit dem Bildungssuffix **j* oder **jε*; in der Form mdE *salj-tša* id. ist das Bildungssuffix **ja* mit dem Bildungssuffix von nomina agentis *-tša* gekoppelt (vgl. Lehtisalo: AblSuff., 208).

(a. a. O., 175).³ In dem einen jur. Satz kommt das Wort *tālei* als erstes Wort einer attributiven Fügung vor: *tālei nieneteam* 'den Dieb, den stehlenden Mann' (Castr. Wb., Anh., 383). Das Wort *tālei* 'Dieb' ist somit ebenso aus einer attributiven Fügung hervorgegangen, wie das oben angeführte kam. *t'qli*, vgl. *t'qli kuza* 'diebischer Mann, stehlender Mann'. Im zweiten jur. Satz steht ein nomen agentis mit dem Suffix *-ma* als Attribut: *tym tal'ema nienet'e haewy* 'der Mann, der das Rentier gestohlen hat, ist davongelaufen' (a. a. O., 377). Im dritten Satz ist ein Partizip mit dem Suffix *-wy* das Attribut: *tym tāl'ewy nienet'e hunwy* 'der Mann, der (dieses) [das] Rentier gestohlen hat, ist davongelaufen' (a. a. O., 384). Das jur. Partizip mit dem Suffix *-wy* stellt in den Texten im allgemeinen das Partizip von abgeschlossenen, perfekten Handlungen dar, ja es wird zur Bezeichnung der vergangenen Handlung auch als finites Verb sehr häufig verwendet. Das Suffix geht zurück auf das zusammengesetzte Suffix **-βa + *i*, und dieses auf das urjur. **-ma + *i*. Im Waldjur. ist auch die urjur. Form des Suffixes erhalten geblieben: (Leht.) *nānāimqj tī* 'Rentier, das seine Haare abgeworfen hat' (= d as schon neue Haare hat)' (vgl. Kis. *nānā' i'ēš* 'die Haare abwerfen, sich haaren' AblSuff., 108; Wb., 235b); Nj. *pūxu nm² tī* 'altes Rentier' (vgl. O *pūxā* 'alt werden, altern (wenigstens von alten Frauen)', T *pūxū* '(sie) wurde alt' Wb., 357a) vgl. (Castr.) Knd. *puhummy* 'alt' (Paasonen: Beitr. 286). Diese beiden Wendungen und der Beleg Castréns bestätigen auch, daß das Partizip mit dem Suffix *-ββi ~ -maj ~ -mī* auch den infolge der Handlung eingetretenen dauernden Zustand, eine solche Eigenschaft bezeichnen kann: *pādaββi*, waldjur. *pātmī* 'bunt' (vgl. *pādā* 'bunt machen', AblSuff., 109), (Castr.) *jāmuwy* 'krank' (*jāma* 'unpaß, krank sein'). Das Partizip kann auch eine andauernde imperfekte Tätigkeit ausdrücken: (Bud.) *pea nīne āmdjvī neñec at'enna, handa* 'der auf dem Baum sitzende Mann wartet, ihm ist kalt (er friert)' (NyK. XXII., 104); (Leht.) Kan. *tōββi jāγγu* 'es gibt keinen, der kommt' (es gibt keinen Kommenden) (Vd., 215); BS (MB) *χāēi, numtv nēnnal' -fēl'sej, pā' l'ādp' ηv, jāmtaββi šēr' jāηou* 'he, das Wetter ist sehr kalt, die Bäume bekommen Risse, man kann nicht auf die Umzugsfahrt gehen [es gibt kein Umziehendes] (Wb., 509a). — Die einzelnen Phasen in der Entwicklung des mit dem Suffix **-βai >* (Castr.) *-wy*, (Leht.) *-ββi* können wir an Hand der Belege in den Texten Castréns verfolgen: *pīlāvvuih* 'verziert, [bunt]', (MSFOu. LXXXII, 266) *~ padav_ii_h* (ebd., 243) *~ pzdav_ii* (ebd., 230) *~ pādaw_i*; — *hājuwui_h* (ebd., 12) *~ hājuvui* (ebd., 267) *~ hajuu_ii_h* (ebd., 12) *~ hājuv_ii₂* (ebd., 105) *~ hajuu_ii_h* (ebd., 269) *~ haijew_i* (ebd., 30; *haije-*, *haje-* usw. = ung. *hagy* 'lassen').⁴

³ Wiklund hat auch im Lappischen ein Partizipsuffix **la* nachgewiesen, das den ausführenden der mit dem Verb angegebenen Handlung bezeichnet: Malä *muixtā-lə*, Lule *muixtē-l*, Gen. *muixte-la*, *muitte-l*, Gen. *muitte-la* 'welcher ein gutes Gedächtnis hat' (FUF. I, 94).

⁴ „Der stimmlose Vokal nach dem laryngalen Verschlusslaut am Ende des Wortes ist bisweilen durch Vokal + *h* bezeichnet . . . Auch das stimmlose Ende des Wortes konnte durch *h* bezeichnet werden; z. B. *jieruh* (lies *jierB* 'Herr, Fürst' " (ebd., XXV).

5. Mit Beachtung des Vokalismus der ersten Silbe und in Erwägung dessen, daß das Bildungssuffix *-wy* auf das zusammengesetzte Suffix **-βui* oder **-βoi* zurückzuführen ist, und dieses sich durch die Labialisierung des Vokals im Element **-βa-* aus dem Suffix **-βai* entwickelt hat, dürfen wir als sehr wahrscheinlich annehmen, daß es eine sam. Sprache oder Mundart gegeben hat, in der das Wort mit der Bedeutung 'stehend' auch selbständig in der Form **tulewui* > **tulwui*, oder aber **tulewoi* > **tulwoi* gebräuchlich war, und daß vorung. **tulvuj* oder **tulvoj* und altung. *Thulwoy* (OklSz. 1298), das im Ungarischen mit der Bedeutung 'Dieb, Räuber, Mörder' seit der Mitte des 14. Jahrhunderts in der Form *tolvaj* nachweisbar ist, eine durch direkte Berührung erfolgte Übernahme der obigen sam. Formen darstellt. Simonyi bemerkt (Nyr. XXXIX, 440), daß ung. *tolvaj* „in früherer Zeit zumeist soviel wie Räuber bedeutete“. Da das eine lp. Glied dieser uralischen Wortfamilie 'geheimer Freier', ein tscher. Wort dieser Familie 'Brauträuber' bedeutet, kann man auch daran denken, daß das sam. Wort mit der Bedeutung 'Brauträuber' ins Vorungarische übernommen wurde und somit ung. *tolvaj* an die Exogamie und den Frauenraub von einst erinnert

6. Es fragt sich nun, ob man von einer sam.-vorung. Berührung sprechen kann? E. Moór (Nyr. LXXII, 107—8) erwähnt einige ung. Wörter, die seiner Meinung nach im Ungarischen sam. Lehnwörter sind. Von diesen kämen möglichenfalls *lát* 'er sieht' *láb* 'Fuß' und (wenn die ungewisse estn. Entsprechung nicht hierher gehört) *hó* 'Schnee' in Betracht, wenn es in diesen Wörtern phonetische oder semantische Kriterien gäbe, die für die Entlehnung und nicht für die Urverwandtschaft sprechen. Von einer sam.-vorung. Berührung können wir vorerst nur auf Grund des ung. Wortes *tolvaj* sprechen. Aus einem einzigen Wort ließen sich selbstverständlich keine weitläufigen, frühgeschichtlichen Folgerungen ziehen, wenn nicht gewisse Erwägungen für die Möglichkeit einer solchen Berührung sprächen. Von ungarischem Standpunkt aus ist der obugrischen (nordwog. und ostj.) Volksüberlieferung eine sehr große Bedeutung beizumessen: die Obugrier gliedern sich heute noch in zwei exogame Gruppen, in die Phratrien *moš* und *por*. Der Name *por* bezeichnet in der Volksdichtung eine in der Frühzeit fremde Volksgruppe. Einzelne Forscher erklären diese Tradition damit, daß in der fgr. Volksgruppe *moš* eine fremde Völkerschaft aufging, die die Sprache der *moš* übernahm. E. Itkonen faßt seinen Standpunkt in dieser Frage wie folgt zusammen: „Am natürlichsten dünkt wohl die Ansicht, daß die *por* rassisch ein Volk wie die Samojeden waren (mit denen in anthropologischer Hinsicht auch die Jukagiren ziemliche Ähnlichkeit aufweisen), oder zumindest die Annahme, daß das fragliche Urvolk — mag man es nun ein paläoarktisches oder aber boreales Volk bezeichnen — gerade jene rassischen Merkmale aufwies, die, auf die Samojeden und die Obugrier der Gegenwart übertragen, diese Völkerschaften von den

westlichen Finnougriern unterscheiden" (Suomalais-ugrilaisen kielen-ja historijatutkimuksen alalta 20; angeführte Literatur auf S. 19—20.). Itkonen beruft sich — in einem anderen Zusammenhang (a. a. O., 21) — auf die Feststellung Nemeskérís, demnach unter den Ungarn der für die Obugrier charakteristische sog. mongoloide Typ bis zu 4 v. H. vertreten ist. Dieser Prozentsatz ist an sich nicht hoch, ziehen wir jedoch in Betracht, wie vielschichtig und wie groß die Mischung ist, die sich in anthropologischer Hinsicht bei der Herausbildung des heutigen Ungarntums ausgewirkt hat, so sind diese 4 v. H. doch kein irrelevanter Faktor: sie können der Beweis sein dafür, daß das Volk der *por* nicht nur zu den Obugriern, sondern zur gesamten ugrischen Völkerschaftsgruppe und auch zu den späteren Vorungarn Beziehung hatte.

7. Nun wäre die Frage zu beantworten, wo es zur ugrisch-samojedischen und später zur vorungarisch-samojedischen Berührung gekommen sein mag? Ich halte dafür, daß hinsichtlich der ugrisch-samojedischen Berührung vor allem das nordosteuropäische Waldgebiet im Stromsystem der Petschora und der Kama (westlich des Urals) in Betracht kommen kann, wo Kannisto mit strenger kritischer Methode ugrische Ortsnamen nachgewiesen hat (FUF. XVIII, 57—89 und Anz. 56—84). Die Berührung zwischen Vorungarn und Samojeden dürfte im südlichen Randgebiet dieses Raumes, bzw. etwas weiter südlich oder südwestlich von diesem Gebiet erfolgt sein.

8. Die Frage der Lokalisierung hängt auch mit dem Problem des Siedlungsgebietes zusammen, in welchem wir die Wohnstätten des Volkes zu suchen haben, das der Träger der fgr. Grundsprache war. Laut Paasonen muß die fgr. Urheimat im Uralgebiet unter ziemlich hohen Breitengraden gelegen haben (Beiträge zur Aufhellung der Frage nach der Urheimat der finnisch-ugrischen Völker). Mit Beachtung der außerordentlich großen Bedeutung der Salmoniden sowie der einstigen nördlichen Verbreitungsgrenze einzelner Mammalier und Baumarten bin ich an Hand der Methoden der Paläolinguistik zu der Auffassung gelangt, daß wir als nördlichste Striche der fgr. Urheimat die Gegenden an der oberen und mittleren Petschora und an der Ischma betrachten können (MTA I. OK. I, 395; ALH. I, 328). Neuerdings wird die fgr. Urheimat von einzelnen Forschern in einem weiter westlich und südlich gelegenen Gebiet angenommen. E. Itkonen, der auch die Mängel der Paläolinguistik aufzeigt, faßt seine Ausführungen wie folgt zusammen: „Ohne auch im mindesten daran zweifeln zu wollen, daß das Zentrum der Siedlungsplätze des finnisch-ugrischen Urvolkes in den Gegenden an der Wolga und an ihren Nebenflüssen lag, halten wir es zumindest theoretisch für möglich, daß die Ausbreitung dieses Siedlungsgebietes reichlich früher, als dies bisher im allgemeinen angenommen wurde, fast der heutigen geographischen Verbreitung der finnisch-ugrischen Völker entsprechen haben möchte" (a. a. O., 30). Im

Zusammenhang mit diesen Feststellungen und Darlegungen E. Itkonens kann ich kurz auf einige Bedenken hinweisen. Kann man denn für die Zeit, auf die sich Itkonens Erwägungen beziehen, nur von Dialekten der fgr. Grundsprache (also im wesentlichen von der sprachlichen Einheit der Finnougrier) sprechen? Muß man denn nicht mit der sehr nachdrücklichen Wahrscheinlichkeit rechnen, daß in der fraglichen Zeit die ziemlich ständigen Wohnplätze und Beutegründe⁵ der finnisch-ugrischen Fischer- und Jägerstämme bereits nicht nur durch große Flüsse und größere Wanderungen erschwerende undurchdringliche Waldungen (vgl. K. Donner: *Siperia*, 48), sondern auch durch die Wohnstätten fremdsprachiger, zu einer fremden Sprachfamilie gehörender Völkerschaften voneinander und von ihrem Zentrum getrennt waren? War also eigentlich die Zeit, die Itkonen vor Augen hat, im wesentlichen und eigentlich nicht bereits die Zeit, in der sich die sprachliche Einheit der Finnougrier bereits auflöste? — Und was die Methode der Paläolinguistik anbelangt, so müssen wir fragen, ob wir Ursache zu Bedenken haben, weil sich die Verbreitungsgrenzen von Pflanzen und Tieren im Laufe der Jahrtausende wesentlich haben verlagern können?

9. Alle Forscher, die bei der Bestimmung der fgr. Urheimat die Methode Pictets angewandt haben, sind im großen und ganzen und im wesentlichen zu gleichen Ergebnissen gekommen: daß nämlich die Wohnstätten der Völkerschaften, die die fgr. Grundsprache bzw. deren Dialekte sprachen, im Waldgebiet Osteuropas lagen.⁶ Das Problem, wo die fgr. Urheimat gelegen habe, ist mit der Geschichte der Waldungen aufs allerengste verknüpft und kann mit der Anwendung von geologischen Methoden die Geschichte der Waldungen genau geklärt werden. Wie es M. Sauramo, der bekannte finnische Geologe in seiner Abhandlung „Von der Eiszeit bis zur Gegenwart“ (Oma Maa I, 305—319) feststellt, setzte die Eiszeit vor etwa 500 000 Jahren ein und ihr Ende fällt — auf Grund ziemlich exakter Berechnungen — in die Zeit vor 10 000 Jahren. „Die Frühgeschichte des Menschen knüpft an die Ereignisse der Eiszeit und der darauffolgenden Periode an . . . Wir wissen, daß die Schmelzperiode des Inlandeises vor rund 12 000 Jahren einsetzte und daß man den Beginn der postglazialen Periode in die Zeit um 8000 v. u. Z. setzen kann. Diese Chronologie bietet selbstverständlich eine außerordentlich wertvolle Grundlage für jegliche naturwissenschaftliche Forschungen und für solche über

⁵ In dieser Hinsicht ist all das sehr interessant und aufschlußreich, was T. Lehtisalo teils auf Grund seiner eigenen Beobachtungen, teils an Hand der Feststellungen russischer Quellen über die Nomadisierung der Juraksamojeden der Tundra dargelegt hat. (Vgl. Beiträge zur Rentierzucht. Oslo 1932, 91—7.)

⁶ Man kann hier nicht außer acht lassen, daß das gesamte europäische Küstengebiet des nördlichen Eismeres — die Gebirge miteinbegriffen — in postglazialer Zeit von einer zusammenhängenden, riseigen Walddecke bestanden war und daß sich die Tundren erst reichlich später, mit der Verschlechterung des Klimas herausgebildet haben (vgl. K. Donner: *Siperia*, 35).

menschliche Kulturen in vorgeschichtlicher Zeit nicht nur in Nordeuropa, sondern mittelbar in ganz Europa und auch andernorts auf der ganzen Welt." Im Zusammenhang mit der Chronologie verweist Sauramo auch auf die Untersuchungen, die mit dem radioaktiven Kohleisotop (C^{14}) vorgenommen wurden und zu gleichen Ergebnissen geführt haben. In der mittleren, der strengsten Eiszeit, als das Inlandeis bis nach Mitteleuropa und Südrussland vorstieß, zog sich die Tierwelt und die Pflanzendecke nach Nordosteuropa und in das Mittelmeergebiet zurück und von hier aus verbreitete es sich wieder, nachdem das Inlandeis verschwunden war und sich günstigere klimatische Verhältnisse eingestellt hatten. In postglazialer Zeit, in der Periode der sog. atlantischen Erwärmung gediehen einzelne Laubbäume wie die Ulme, die Linde, die Eiche, der Haselnußstrauch, die Erle usw., auch in Gebieten, die viel weiter nördlich lagen, als die heutige Nordgrenze ihres Verbreitungsgebietes. Mit der Verschlechterung des Klimas bildete sich dann die heutige Zusammensetzung der Waldungen Finnlands (und wohl auch jener Europas) heraus. — Was die Geschichte der Wälder und die Grenzen des Verbreitungsgebietes der Baumarten anbelangt, so kommt den Pollensedimenten in Gewässern und Sümpfen bzw. ihrer mikroskopischen Untersuchung eine große Bedeutung zu, denn die Pollen stellen in der Natur den widerstandsfähigsten Stoff dar, der auch im Laufe von langen Jahrtausenden keine Veränderung zeigt.

10. Sauramos Feststellungen bestätigen, daß die Methode der Paläolinguistik ihre Berechtigung hat. Sie beweisen auch die Richtigkeit der Annahme, daß wir die finnisch-ugrische Urheimat in Nordosteuropa zu suchen haben. Die Ergebnisse, welche von den geologischen Forschungen und von der Waldgeschichte bisher gezeitigt wurden, berechtigen des weiteren dazu, den Standpunkt des Esten Ariste und einzelner sowjetischer Forscher (vgl. Itkonen a. a. O., 33) zu teilen und die sprachliche Einheit der uralischen und der finnisch-ugrischen Völker, zugleich das Ausscheiden der Ungarn aus der ugrischen Gemeinschaft in eine frühere, ja sogar wesentlich frühere Zeit zu setzen, als dies von finnischen und ungarischen Sprachwissenschaftlern (Setälä, Toivonen, bzw. Zsirai, Hajdú) festgestellt wurde.

И. Н. ШЕБЕШТЬЕН: К ВОПРОСУ ЭТИМОЛОГИИ ВЕНГЕРСКОГО СЛОВА

tolvaj 'БОР'

(Резюме)

Из уральского гнезда слов морд. *salams* 'stehlen' и его дериватов Паасонен (Beitr. 40, 205) исключил венг. *tolvaj* 'Dieb' (угр. = угр.-фин. *s- ~ венг. Ø, обь-угр., сам. t-) В обь-угорских и самоедских языках слова со значением 'Dieb' относящиеся к данной этимологии, являются причастиями, выделившимися самостоятельным путем из определительных конструкций. Особого внимания заслуживает юракское данное *tym talena nienel'e haewy* 'человек, крадущий северного оленя, убежал' (Castrén, Wb., Anh., 384).

Причастный суффикс *-wu* восходит к сложному суффиксу **-βaj*, праюрак. **-maj*; ход развития можно точно проследить на основе данных из текстов Кастрена. Можно предполагать, что существовал какой-то самоедский язык или же диалект, в котором слово имело форму **tulevuj* > **tulvuj* или **tuleroj* > **tulvoj*. Заимствованием такой же формы на основе непосредственного соприкосновения могло быть предвенгерское **tulevuj* или *tulvoj*, т. е. *Thulwoy* (Okl. Sz. 1298) в древневенгерском языке, живущее в венгерском языке в форме *tolvaj* начиная с середины XIV века. Принимая во внимание лопарские и марийские данные, можно считать вероятным, что это слово перешло в венгерский язык в значении 'Brautäuber' и таким образом свидетельствует об экзогамии и умыкании женщин.

Обские угры относились к двум экзогамским фратриям. По мнению некоторых исследователей народность *por*, являющаяся иноземной, ассимилировалась с народом и переняла его же язык. Э. Итконен придерживается той точки зрения, что группа *por* в расовом отношении была примерно таким народом, как самоеды (или таким же древним арктическим народом, который передал свои расовые особенности нынешним обским уграм и самоедам). Так как монголоидный тип на 4% можно установить и в нынешнем венгерском народе, допустимо, что народ *por* смешался уже с угорскими племенами и одна из порско-самоедских народностей впоследствии имела контакт также с предками венгров. Каннисто обнаружил объ-угорские местные названия на территории водной системы Печоры и Камы; на южных и югозападных рубежах этой бывшей объ-угорской территории могли вступить в контакт предки венгров с народностью самоедов. Вопрос о локализации тесно связан с вопросом местожительства народа, говорившего на финно-угорском языке-основе или на одном из его диалектов. В противовес мнениям некоторых новейших исследователей, выводы финского геолога М. Саурамо подтверждают правильность метода лингвистической палеонтологии, а также гипотезу о том, что прародину финноугров надо искать в северо-восточной Европе. Далее они подтверждают и правильность точки зрения эстонского ученого Аристе и многих других советских исследователей (ср. E. Itkonen: Suomalais-ugrilaisen kielen-ja historiaantutkimuksen alalta, 33): период языкового единства уральцев и финно-угров (и вместе с этим и период выделения венгров из уральского единства) можно отнести к более ранним временам, как это установили финские и венгерские лингвисты (Сетэлэ, Тойвонен, Жираи, Хайду).

ЗАИМСТВОВАНИЯ ИЗ ПЕРМСКИХ ЯЗЫКОВ В РУССКИХ ГОВОРАХ СЕВЕРНОГО И СРЕДНЕГО УРАЛА

А. К. МАТВЕЕВ

(Свердловск)

Предлагаемая статья преимущественно основана на материалах, собранных автором в различных районах Северного и Среднего Урала в 1955—1960 годах. Кроме того, некоторые лексические факты были извлечены из диалектологических картотек Уральского и Пермского государственных университетов. Материалы картотеки Пермского университета относятся исключительно к русским говорам Коми-Пермяцкого национального округа (К - П е р м). Автор использовал также лексические данные, сообщенные М. А. Романовой, исследовавшей тюменские говоры (Т ю м), которой он выражает свою признательность. Учитывая обобщающий характер работы, в нее были включены также пермские заимствования, зафиксированные в Карсовайском районе Удмуртской АССР В. Ф. Барашковым.¹ В статье они имеют помету У д м.

По замыслу автора статья должна служить дополнением к исследованию J. Kalima: *Syrjänisches Lehnsgut im Russischen* (FUF. XVIII, 1927, 1—56). История вопроса, подробно изложенная Калима, не рассматривается. Заимствования перечисляются в алфавитном порядке. Финно-угорские слова приводятся в транскрипции используемых словарей. В тех случаях, когда данные всех словарей совпадают, они унифицируются и передаются практическим алфавитом коми языка. Наряду с несомненными заимствованиями из пермских языков в статье рассматриваются также некоторые этимологически неясные слова. Однако русские диалектизмы типа *курья*, *няша*, связь которых с пермскими источниками в настоящее время отвергается всеми исследователями, в статью не включены.

Автор выражает глубокую благодарность проф. В. И. Лыткину за его ценные советы и указания по ряду этимологий. Он также весьма признателен студентке Уральского госуниверситета А. Долдиной, которая сообщила ему некоторые лексические данные по иньвенскому диалекту коми-пермяцкого языка.

¹ В. Ф. Барашков: *Русский говор северной части Карсовайского района Удмуртской АССР. Автореферат диссертации*. Москва 1958; *О русском говоре северной части Карсовайского района Удмуртской АССР, Ученые записки Глазовского пединститута*, вып. VII, 1958, стр. 69—97.

Этимологии

абáкша, П е р м (Чус), „небольшая рыба с толстой головой”.

Ср. кп *abat's* „пугало” (Wd), св *abat'* „пугало, чучело”, *abat'sa pãsta* „широгороджий” (FF). Если это сопоставление верно, то семантические различия можно объяснить экспрессивным характером слова и его употреблением в переносном значении. Однако этимология вызывает серьезные сомнения, так как переход *t's* в *кш* маловероятен.

áргаться, П е р м (Ныр), „блеять, реветь (об овце)”; *áркать*, К у р г (Гляд), С в е р д (Б-Яр, Пыш, Реж, Салд), „разговаривать, беседовать, болтать, громко говорить, кричать, браниться, ругаться, ссориться”; *áр-каться*, С в е р д (Б-Яр, Копт, Н-Сер, С-Лог, Таб, Тал), „браниться, ругаться”. || *áркать*: 1) п р м (шадр), „подстрекать друг друга к обидным выражениям”, 2) с и б, „дразнить, натравливать собаку, приговаривая *ар-р*”, 3) п е т р б, п с к, „приговаривать” (Д. Од).

~ коми. Ср. кз *argyny* „шуметь, бушевать” (Wd), св *argini* „шуметь, кричать” (FF).

Распространение больше свидетельствует в пользу коми происхождения (кроме п е т р б, п с к *áркать* „приговаривать”), однако слово, явно звукоподражательное, могло возникнуть и на русской почве, как думает Даль. Форма *аргаться* восходит к коми языку. Возможны различные контаминации.

áргыш, К - П е р м, „вид небольшой рыбы, которая водится в мелких речках”; *áрка*, С в е р д (Таб), „вид рыбы (гольян речной, *phoxinus phoxinus*)”.

< коми. Ср. кз *ар*, *арга*, *арпи* (Wd, КРС, FF), ин *ар* (Дол) „маленькая рыбка; малек; мальки (соб.)”. С формой *арка* ср. также вым, уд. *дарга* „пескарь” (ЛДХ, FF), кя *ул'л'á дáрка* „маленькая несъедобная рыбка с большой головой” (ЛДХ).

áсичка, С в е р д (Куш), „шапка с круглым верхом без ушей”.

< коми. Ср. кз, кп *асык* „обруч” (Wd, РКПС, КРС, FF). Фонетических трудностей не представляет. Смысловая разница объясняется развитием значений по семантическому ряду „обруч” > „шапка, круглая, как обруч (обручем)” > „шапка с круглым верхом без ушей”.

бáка, К - П е р м, П е р м (Ныр, Осин, Охан, Чус), С в е р д (Куш, С-Тур), „гриб-трутовик, растущий на березах”. || *бáка*: 1) а р х, „гриб, растущий на лиственницах” (Вер), 2) П р м, „древесная губка, трут” (Д), 3) о р н б, „трут” (О).

< коми (Калима, SR, 15). Ср. кз, кп *бака* „трутовый гриб” (Wd, WU, КРС, ЛДХ, FF, Лыт). С коми словом родственны фин. *pakkula* „трутовый

гриб'', саамК *pāj̥k̥e*, саамН *bak'ke*, „бугор, нарост, вырост'' (KLS), мансС *пакв*, мансК *пā'к*, *пā'х* „кедровая шишка'' (МРС). Дальнейшие соответствия находим в тунгусо-маньчжурских языках: эвенк *бокото* „сережка на березе, почки на деревьях, наплыв на березе, сосновая шишка'', нег *богото* „кедровый орех'', эвен *бокат* „шишка, почка, орех'', ороч, ульч, нан *бокто* „орех'' (ЭВРС).

бáла, К - П е р м, П е р м (Ныр, Черд), *бáло*, С в е р д (Махн, Таб, Тал), *балó*, У д м, „приспособление для гнутья санных ползьев''.

< коми. Ср. кз *бала*, кп *бава* „приспособление для гнутья санных ползьев; колодка (напр., сапожная)'' (Wd, WU, КРС, ЛДХ, FF). Распространение также свидетельствует в пользу коми происхождения (слово не засвидетельствовано ни в одном из русских диалектных словарей). Форма *балó* имеет ударение типичное для удмуртского языка.

бáля, П е р м (Ныр), С в е р д (Куш), „овца''; *бáлька*: 1) К о м и, П е р м (Елов, Ныр, Осин, Охан), С в е р д (Манч, Н-Лял, Н-Тур), „овца, ягненок'', 2) С в е р д (С-Лог), „завиток шерсти у овец'', 3) С в е р д (Карп, Н-Лял), „украшение на варежке в виде шарика, связанного из шерсти'', 4) П е р м (Виш, Ныр), С в е р д (Байк, Н-Тур), „цветок вербы'', 5) С в е р д (Зайк, Н-Таг, С-Лог), „почка или сережка ивы'', 6) С в е р д (Гар, Тавд), „ветвь ивы'', 7) С в е р д (Н-Тур), „сосулька на одежде'', 8) П е р м (Ныр), Т ю м (Уват), „плод камыша (рогоза)''; *бя́лька*, Ч е л (Няз), „овца''; *баль-баль*, П е р м (Ныр), С в е р д (Манч), *бáльки-бáльки*, С в е р д (Кр-Уф), „подзывные слова для овец''. || *бáля*, *бáлька*, в л г д, п р м, „овца, ягненок'' (Д); *бальки*, т о б, „пушистые почки на вербах'' (Патк).

? < коми. Ср. кз, кп *баля* „овца, ягненок'' (Wd, WU ЛДХ, FF, Лыт). Калима (SR, 15) возводит к кз *bal'a* и сравнивает с удм *pil'i* „овца''.² Вихм.-Уот (WU, 9) считает, что коми слово восходит к русскому языку, но все же ставит знак вопроса. Фокош-Фукс рассматривает коми слово как заимствование из русского языка (FF, 55). Фасмер (REW, I, 50), исходя из географии слова, предпочитает коми происхождение.

Вопрос о соотношении русск. *баля* и коми *баля* нельзя считать окончательно решенным и направление заимствования действительно может оказаться обратным (из русского языка — в коми, удмуртский и мансийский). Во всяком случае, следующие факты заставляют взять под сомнение финно-угорскую этимологию русского *баля*: 1) звукоподражательный характер слова (ср. подзывные для овец *баль-баль*, *бальки-бальки*);³ 2) наличие ряда вторичных значений, что у заимствований бывает сравнительно редко; 3) значительно большее разнообразие значений русского слова по сравнению с коми эквивалентом (насколько это выяснено в настоящее время).

² Ср. еще манс С *паля* „овца'' (МРС).

³ Ср. еще *бáшка* (в л г д, ряз), *бáшутка* (п с к), отмеченные в словаре Даля, а также С в е р д (Зайк, Ирб, Таб) и П е р м (Осин) *бáрька*.

С другой стороны, некоторые факты свидетельствуют в пользу коми происхождения слова *баля*: 1) исследуемое слово известно во всех пермских языках и имеет много производных (ср. кз. *баля* „ягненок”, кп *баля* „овца”, кз *барба-баля* „пушистые почки на вербах”, кз *баль, баля* „ромашка”, кз *баль-баль* „подзывной клич для овец”, нв *бальясьсины*, пч *бальясьны*, уд *бальясьсьыны* „ягниться, оягниться”;⁴ 2) русское *баля* распространено преимущественно в тех севернорусских говорах, которые территориально соприкасаются с пермскими языками.

Для уточнения этимологии необходимы дополнительные данные о семантике и распространении как русского, так и коми слова.

баргунчик, У д м: 1) „шаровидный колокольчик”, 2) „зеленый плод картофеля”.

? < перм. Ср. уд *borgeĭ* „шаровидный бубенчик для лошади” (FF). Коми слово вероятно связано с кз *боргыны* «журчать» (КРС, FF), *борган* „водопадик, порожек в ручье” (КРС). Русское *баргунчик*, по-видимому, восходит к удмуртскому языку. Лыткин считает уд *буркэй* „бубенчик” заимствованием из вепско-карельских диалектов (ср. вепс *буру* „бубенец”, кар *буру* „бормотанье, клокотанье”, фин. *poro-kello* „вид колокольчика”).⁵

бўткаць, С в е р д: 1) „бить, колотить” (Б-Яр, Ирб, Тур), 2) „натолкать чего-либо сверх меры” (В-Тур), 3) „есть много, без разбору” (Егорш); *бўткнуться*, С в е р д (Кам), „удариться”. || *бўткаць*, п р м, т о б, „стучать, колотить, бить, толкать” (Д); *бўтнуть*, в я т, „ударить, бросить”, *бўтнуться* „удариться” (Васн).

~ коми. Калима (SR, 17) сопоставляет русск. *буткать* с кз *butkednĭ* „бить, стучать” (Wd, WU, FF)⁶, но не пытается установить направление заимствования. Вероятнее русское происхождение от русск. *бутить* „заваливать, набивать” (см. Д).

бўгать, вўбывать, забўгать, побўгать, пробўгать, К - П е р м, П е р м (Ныр), Т ю м (Уват), *бўгать, вўбугать*, С в е р д (Покр, Пол), „сохнуть (о белье, которое сохнет на морозе или на ветре)”. || *бўгать, вўбывать, забўгать, побўбывать*, в л г д, в я т, п р м, с и б, „сохнуть” (Д); *бўгать, с и б*, „протрезвляться” (Од); *бўгать, в я т, т о м*, „сохнуть (от ветра)” (О).

< коми (Калима, SR, 17—18). Ср. кз *быгавны* (Wd, КРС, FF), *bygalny* (Wd), пр *bigalni* (FF), кп *быгавны* (Лыт) „обесцвечиваться, бледнеть, выветриваться, сохнуть”.

⁴ Сообщение В. И. Лыткина.

⁵ В. И. Лыткин: Вепско-карельские заимствования в коми-зырянских диалектах. Сб. Академику В. В. Виноградову к его шестидесятилетию. Москва 1956, стр. 183.

⁶ Ср. еще кз *буткыны* „производить звук глухих ударов” (КРС).

в́аргать, в́ыргать, С в е р д (Нев, Пол), „ворчать, ругаться”; ср. п р м *в́арга* („рот, пасть”, „варгáнишь” „шуметь, стучать, работать со стуком” (Д).

~ коми. Ср. кз *варгыны* „клокотать (при кипении); много говорить, болтать; хвастаться, хвалиться” (КРС, FF). Звукоподражательное слово, первоисточник которого трудно установить. Калима (RLS, 163) допускает, что звуковое сходство между русским и коми словом случайно.

с *в́ача*, С в е р д (Пол), „помятый ягодник, обобранное ягодное место; леды, оставляемые в лесу сборщиками ягод”. || *л́ача*: 1) п с к, п р м, с и б, ’лад, способ, образец”; 2) к а м ч, „ловля, место ловли, добычи” (Д).

Калима (SR, 30) допускает связь русского слова с кз *lat' šaõn*, *lat' ša rylõ* „на авось, без разбору”, *lat' šaõ vony* (Wd) „удаваться”, не решаясь, однако, установить направление заимствования.

Все эти слова действительно могут быть связаны, так как семантические различия вполне объясняются развитием значений (удача > удачная ловля > место ловли > следы на месте ловли). Однако направление заимствования определить трудно. Хотя дублетные формы *вача* и *лача* свидетельствуют в пользу коми происхождения, фиксация слова в псковских говорах не дает возможности с уверенностью возводить его к коми языку.

вачкáн, П е р м (Ныр), „перепел (*coturnix coturnix*)”.

< коми. Ср. иж. *vaŕškan* „перепел” (WU), кя *вəŕkán* „дрозд” (ЛДХ). Ср. *в́ачкать*.

в́ачкать, П е р м (Ныр), „сплетничать”.

< коми. Ср. кз *вашкõдны* „шептать”, *вашкõдчыны* „шептаться, шушукаться” (Wd, КРС), кп *вашкõтчыны* „шептать” (РКПС). Ср. *вачкáн*.

виѓилить, виѓилять, С в е р д (Таб), „вязать плот (прутьями)”, *виѓилка* „связывание плотов прутьями, работа по вязке плотов”, *вигили́нка, вигили́нка* „прут, которым связывают бревна плота”.

?? Ср. кз *веглясьны* „виться” (Wd, КРС, FF), *vegl'alny* „вить, изгибать” (Wd), *vegl'avni* „сгибать, гнуть” (FF), *вегиль* „червь” (КРС). Ср. также русск. а р х *ведило, видило* „плот с перилами, служащий для сплава бочек со смолой и рубленных дров” (О, Подв). Мена д/г (т/к) в севернорусских говорах весьма обычна. Поэтому все эти слова можно было бы сопоставить. Однако *ведило* явно связано с *вести*.

вóленный (воленные рукавицы), П е р м (Охан), „мягкие рукавицы, выделанные из лосиной кожи”. || ч е л *вóленки* „рукавицы” (Д, О).

Ср. кз *воль* „шкура оленя” (Wd, КРС, FF). Допустима также связь с *волен*, *волин*⁷ „лосенок”, хотя это слово в Оханском районе не зафиксировано.

во́рга, К - П е р м, „отверстие в гумне, открываемое во время веяния хлеба”, П е р м: 1) „прогалина, чистое место в лесу” (Виш, Ныр), 2) „заезд в гумно” (Сукс), 3) „проход в огороде” (Виш), 4) „проход в рыболовном запоре, куда ставят верши, морды” (Виш), 5) „борсзда” (Ныр), 6) „глубокое место среди мелей, по которому проводят лодку; фарватер” (Ныр), 7) „сбрыв” (Ныр); *во́ро́га*, П е р м (Ныр), „обрыв”. || *во́рга*: 1) а р х „болотистая лощина, поросшая мелким лесом, пролив или залив по лщине” (Д, О, Подв), 2) о л о н „глухое место в лесу” (Кул), 3) п е ч „протоптанная в лесу тропинка” (Подв), „тропинка в лесу или в тундре” (Ив), 4) в и ш „прогалина в лесу” (Кукл), 5) т о б, с и б, „топкое болотистое место” (Д, О).

Калима (SR, 20—21) сопоставляет русское диал. *во́рга* с кз *во́рга* „углубление, жёлоб” (Wd, WU, КРС, FF, Лыт),⁸ однако считает эту этимологию не совсем убедительной, так как русское слово можно связывать и с прибалтийско-финскими источниками (ср. фин. *orko*, кар *orgo*, эст *org*, саам *or'ke* „лощина, сырая лощина”).

Изучение семантики русского диалектного слова подсказывает, что оно имеет общее значение „продольное углубление, проход”. Однако в говорах, примыкающих к ареалу прибалтийско-финских языков, русск. *во́рга* чаще встречается в значении „сырая лощина”, а в русских говорах Северного Приуралья наиболее обычно в значении „проход, ведущий куда-либо”. Это дает основание думать, что севернорусское *во́рга* (лощина) было заимствовано из прибалтийско-финских языков, а приуральское *во́рга* (проход) имело своим источником язык коми. С течением времени уже на русской почве, по-видимому, произошла контаминация двух близких по значению слов.

Окончательно решить вопрос о происхождении русск. диал. *во́рга* можно только после уточнения данных о семантике и распространении как русского слова, так и его прибалтийско-финских и коми соответствий. В этом отношении интересны следующие данные о коми слове, которые любезно сообщил нам проф. В. И. Лыткин: кя *во́рга* „русло реки, лог”, пч *во́рга* „лесная тропа”. Значение приведенных коми слов весьма близко к семантике прибалтийско-финских параллелей и севернорусского варианта слова *во́рга*.

Большой интерес представляет также вопрос об отношении коми *во́рга* к прибалтийско-финскому *orko*, *orgo*. Калима (SR, 21) сомневается в том,

⁷ См. об этом слове ФУ, 56.

⁸ Неясно кп *воро́га* (в WU кп *vorga*!) „гуменные отверстия, открываемые во время веяния хлеба” (Рог, Wd). Вероятно, это обратное заимствование из русского языка.

что прибалтийско-финское и коми слова исконно родственны, указывая при этом, что коми *ворга* можно возвести к кз *вор* — корыто (*га* — словообразовательный суффикс). Однако по письменному сообщению В. И. Лыткина коми *ворга* нельзя сопоставлять с *вор* — корыто, так как слово *вор* имеет целый ряд фонетических вариантов по коми диалектам (кз *вор*, кп *õр*, кя *ўр*), между тем слово *ворга* во всех диалектах звучит одинаково. Кроме того, в коми языке нет продуктивного суффикса *га*. Таким образом, коми слово не имеет этимологии на почве коми языка и, по-видимому, является заимствованием. Можно предполагать, что это слово проникло в коми язык или непосредственно из прибалтийско-финских языков, или через севернорусское посредство. Фонетические данные (протетическое *в*) свидетельствуют в пользу последнего предположения. Прибалтийско-финское *orko*, *orgo* также необъяснимое на финно-угорской почве, видимо, восходит к какому-то субстратному источнику.

гуркан, П е р м (Виш), „задняя часть спины лося”.

< коми. Ср. кз, кп *гырк*, кя *гэрк* „полость тела, туловище, поясница” (Wd, WU, KPC, FF, Лыт), удм *гырк* „дупло” (УРС).

гызл, С в е р д (Брз), „мерзляк; тот, кто все время мерзнет”.

Ср. св, уд, ок *гэгдыны* „коченеть от холода” (ЛДХ).

гымга, п е ч, „верша, сплетенный из прутьев рыболовный снаряд” (Ив); *гимга́*, б е р е з, о б д, т о б, с и б, „большая рыболовная верша, морда, сплетенная из тонких корней хвойных деревьев” (Д, О, Барт, Мал).

< коми. Ср. кз *гымга* „ловушка для ловли рыбы” (Wd, WU, KPC, FF). Эта этимология установлена еще акад. А. Шёгренем.⁹ Калима (SR, 4), Вихман (WU, 56) и Фокош-Фукс (FF, 259) считают коми слово заимствованным из русского языка. Калима (SR, 4) и Кальман (РОУ, 254) полагают, что русское *гымга*, *гимга* восходит к мансийскому *камка* „ловушка для рыбы”. Этимология, предложенная А. Шёгренем является фонетически единственно правильной, тем более, что в русских говорах Зауралья отмечено слово *камка* (ловушка для рыбы), явно восходящее к манс *камка* (ФУ, 59—60). Мансийское слово, по-видимому, родственно с коми словом.

дарга, К - П е р м, „пескарь”.

< коми. Ср. кз, кп *дарга* „пескарь” (KPC, Дол), кп *darga* „ёрш” (Wd), кя *ўл'л'а дарка* „маленькая несъедобная рыбка с большой головой” (ЛДХ), вым, уд *darga* „пескарь” (FF).

⁹ А. Шёгрен: Материалы для сравнения областных великорусских слов со словами языков северных и восточных. Известия АН, „Материалы для сравнительного и объяснительного словаря русского языка и других славянских наречий”, 1852, стр. 145—165.

заяжѣть, завьюжѣть, С в е р д (Гар), *завужжѣть*, Т ю м (Н-Тавд) „затвердеть, уплотниться (о снеге)“.

< перм. Ср. кз, кп, удм *юж*, „затвердевшая снежная поверхность, затвердевший след на снегу, корка на снегу, наст“ (Wd, WU, КРС, ЛДХ, FF, УРС). Несомненна последующая контаминация с русским *вьюга*. Ср. также мар *йож* „вьюга, метель“ (МрРС).

зел, зелѧ, зелѡк, зелѣнка:¹⁰ 1) К о м и, П е р м (Виш, Ныр, Чус), С в е р д (Н-Лял, Н-Тур), „сосновая или еловая дранка, из которой делают щитки для рыболовных запоров“, 2) П е р м (Виш, Ныр) С в е р д (Н-Тур), „прутья, используемые для плетения верш, морд“, 3) С в е р д (Н-Тур, П-Ур, Пол, Ревд), „планка, рейка в заборе, палисаднике“, 4) К - П е р м, „деревянные пластинки, используемые для плетения корзин“, 5) У д м, „дощечки, из которых собираются кадки“, 6) С в е р д (Камыш, П-Ур), „вертикальная планочка в ширме“, 7) С в е р д (Камыш, Нев), „боковая вертикальная жердочка в клетке для птиц“, 8) К - П е р м, П е р м (Ныр, Охан), С в е р д (Арт, Бис, Шал), „часть самодельного ткацкого станка“, 9) П е р м (Ныр), „горизонтальная планка с вырезами, используемая для хранения ложек, прибиваемая на стену в кухне“, 10) С в е р д (Пыш), „плоская деревянная палочка, с помощью которой плетут рыболовные сети“, 11) К - П е р м, „приспособление для запуска (изготовления) узоров на рубахе“, 12) П е р м (Ныр), К у р г (Шадр), „планка, дранка, служащая для починки пола“, 13) С в е р д (Нев), „планка, используемая для измерения“, 14) С в е р д (Салд), „стальной прутик, предназначенный для измерения диаметров деталей“, 15) С в е р д (Нев), „прямая вырубка (в лесу), прямой прокос“, 16) С в е р д (Шал), „зеленая, незрелая ягода“. || *зелинка*, к у н г, „зеленая ветка, прутик“ (САН).

< перм. Ср. кз. *ѡзав, ѡзал* (Wd, WU, КРС, ЛДХ, FF), кя *ѡзал* (ЛДХ), „планка, дранка, рейка, используемая для самых разных целей (в рыболовных запорах, вершах, ткацком станке и т. п.)“.

Займствование, видимо, очень старое, восходит к какому-то эловому диалекту, при этом звук *а* коми языка в процессе освоения слова русскими перешел в *э* вследствие переноса ударения на последний слог (*ѡзал* < *зелѧ*).¹¹ Что касается звука *ѡз*, то он упростился в *з*, сохранившись, однако, в русских говорах севера Пермской области, непосредственно граничащих с коми диалектами.

Факт заимствования подтверждается также распространением слова на ограниченной территории (Приуралье и отдельные районы Зауралья,

¹⁰ Производные формы *зелинка* и *зелок* встречаются чаще, чем *зела* и *зел*. В русских говорах Коми-Пермяцкого округа и северных районов Пермской области (Виш) отмечены формы с начальными *ѡ'з', ѡ'ж'* (*ѡ'з'ела, ѡ'ж'ела*).

¹¹ Ср. русск. *ч'ас* — *ч'ес'ы*.

примыкающие к так называемому Сибирскому тракту). В то же время следует отметить, что на большей части территории Зауралья в значениях слова *зела*, *зелинка* употребляется *жала*, *жалинка*. На заимствование указывают также фонетические варианты с метатезой (*зелье* > *лезье*, *зелина* > *лезина*).

Заимствованное много лет тому назад слово *зела* сохранило свое значение (планка, дранка, рейка) в говорах Северного Приуралья, а затем проникло в Зауралье, где приобрело ряд новых конкретных значений.

Кальман (РОУ, 255—256) упоминает слова *зела* и *жали* „тонкие прутья, употребляемые для изготовления верши”, и делает попытку возвести как то, так и другое слово к манс *sa'ĩlä* „тонкий прут”, оговариваясь, впрочем, что недостаточность материалов не позволяет ему считать эту этимологию окончательной. При этом Кальман упоминает, что слово *зела* распространено „на весьма небольшой территории”, но не указывает, на какой именно. Приведенное Кальманом *зела*, почерпнутое им из неуказанного источника, несомненно относится к тому же лексическому гнезду, что и зафиксированные нами слова с основой *зел*. Не касаясь подробно соотношения *зела* и *жалы*(*жали*), отметим только, что их фонетическая близость основана на родстве оригиналов¹² (коми *дзав*, *дзал* для слова *зела* и манс *sa'ĩlä* для слова *жали*), а не на происхождении из одного непосредственного источника.

Зафиксированное в Шалинском районе Свердловской области значение „зеленая, незрелая ягода” и отмеченное в Кунгурском районе Пермской области значение „зеленая ветка, прутик” объясняются контаминацией *зелинка* с *зеленый*.

зэ́лька, П е р м (Б-Сосн, Елов), У д м, *дзэ́лька*, К - П е р м, „ягненок”. || *зэ́лька*, п р м, „ягненок” (Д).

< кп *дзель*, *дзеля* „ягненок” (ЛДХ).

зы́ргать, П е р м (Ныр), „стучать (в дверь)”. || *зы́ркать*, п е р м, „сильно стучать, ударять со стуком” (Д).

< коми. Ср. кз *зыркӧдны* „стучать; бежать, производя сильный стук” (КРС), ин *зыркӧтны* „стучать” (Дол).

ѳжман, *ѳжман*, К - П е р м, „жимолость”.

< коми. Ср. луз, св, сыс *ѳжн'он'* (дословно „овечий сосок”), крч, сев *ѳжман*, ок *ѳжман*, вым *ѳжмал'*, зюз *ѳжн'он*, нв *ныжман* „жимолость”. (ЛДХ).

Примечательно, что в говорах Урала слово *жимолость* неизвестно и этот кустарник почти повсеместно носит название „бараньи яйца”, которое, может быть, является калькой кз *ѳжнёнъ* „жимолость” (овечий сосок).

¹² Коллиндер (FUV, 111) сопоставляет коми *d'žal*, манс, *saylä* и хант *sagel*, *saget*.

кага, 1) К - П е р м, П е р м (Ныр, Охан), С в е р д (Б-Яр, Н-Сер, Тавд), К у р г (Шадр), „ребенок” (особенно „грудной ребенок”), 2) С в е р д (В-Тур, Кам, Манч, Тавд), „кукла”; *кагушка*, *каушка*, П е р м (Ныр), „дитя”. || *кага*, *каганька*, *кагонька*, *кагинька*, *кагушка*, в я т, п р м, „дитя” (Д, САН).

< коми (Калима, SR, 23—24). Ср. кз, кп *кага* „ребеночек, дитя, младенец” (Wd, WU, КРС, FF.)

каля́н, К - П е р м „домовой”.

~ кп *kal'a'n* „приведение” (WU).

кара́с, У д м, „боковое укрепление у плотины”. || *кара́сь* „сруб, барка, ларь, нагружаемый камнями и затопляемый под мостовые быки и устои” (Д).
 < коми. Ср. зюз., кбр, луз *карас* „сруб в мельничной запруде” (ЛДХ).
 Ср. также удм *корос* „гроб”, „опалубка ямы, колодца” (УРС).

ка́чка, П е р м (Ныр), „пленка, находящаяся между корой и болонью дерева, подкорье”. || *кач*, а р х, п е ч „похлёбка из толченой осиновой мезги (подкорья) с примесью муки или крупы”¹³ (Д, Подв, Ив); *га́чки*, о р н б, с и б, „сосновое лыко, волокнистые жилы из-под сосновой коры; мезга” (Д).

< коми (Калима, SR, 24). Ср. кз, кп *кач* (Wd, WU, РКПС, КРС, FF.)

киль, К - П е р м, „шелуха от лука”.

< коми. Ср. кз, кп, удм *киль* „шелуха, перхоть” (Wd, КРС, FF, УРС), ин *киль*, *луккиль* „шелуха от лука” (Дол).

коё́к, К о м и, П е р м (Виш, Ныр, Чус), Т ю м (Уват), *каё́к*, П е р м (Ныр), *тия́к*, Т у в и н с к а я А С С Р,¹⁴ „охотничий посох с железным наконечником на одном конце и лопаткой на другом”. || *коё́к*, *койбеть* „деревянная лопатка для ходьбы на лыжах” (Кукл); *коё́к*, п р м „род лопаточки, которою опираются, бегая на лыжах” (Д); *коё́к*, е н и с, *каё́к* а л т „палка, которой убивают маралов или козуль во время охоты” (САН).

< коми. Ср. кз *койбе́дь* „охотничье копьё с лопаточкой на другом конце (КРС, FF), кя *кой* „маленькая, узенькая лопатка, применяемая охотниками для разгребания снега”, нв *кой* „лопатка для бросания в чан горячих камней при варке пива” (ЛДХ), удм *куй* „лопатка” (УРС).

Русское слово осложнено характерным для русского языка предметным суффиксом *ок*. Возможно, что на морфологическое освоение слова

¹³ По замечанию Л. А. Ивашко (98) в современных печорских говорах это слово уже исчезает; его помнят только старики.

¹⁴ По сообщению О. И. Гаврилова (Кызыл) распространено среди русских, живущих в Туве.

коёк, а также на его семантику повлияло русск. диал. *кий, киёк* „длинный шест для собивания кедровых шишек” (П е р м, С в е р д).

Фасмер (REW, 1, 589) возводит к предполагаемой древнеславянской форме *кыйь* и сравнивает с древнерусским *кый* „молот” (Срезн, 1, 1415), русск. *кий* „палка, посох”.

коку́ра, П е р м (Ныр), „чемерица (вид растения, *veratrum lobelianum*).

< коми. Ср. иж *кокор*, нв *кёкакань* (буквально „кукушечья кукла”), ок *кёкан* „чемерица”, удм *кекон* „зимовник осенний”, мар *кекён* „чемерица” (ЛДХ).

ко́лька, ко́лькиш, К - П е р м, *колькыш*, У д м, „яичная скорлупа”.

< коми. Ср. кз, кп *кольк* „яицо” (Wd, КРС, FF), кз *кыш* (Wd, КРС, FF), скорлупа”, кз *кольк кыш* „яичная скорлупа” (Лыт), ин *кольть кыш* „яичная скорлупа” (Дол).

кор, К о м и, П е р м (Виш, Ныр), „лед, образующийся в осеннее половодье; после падения воды по берегам под кора́ми образуются пустоты, опасные для людей и транспорта”.

< коми. Ср. нв *ко́рö* *кольны* „остаться наверху после спада воды (о льде)” (Лыт).

ко́ртом, Т ю м (Уват), *корто́ма*, С в е р д (Б-Яр), „аренда”; *ко́рто-мить*, С в е р д (Гар), *корто́мить*, Т ю м (Уват) „арендовать”. || *ко́рто-мить, корто́мить, корто́мить, карто́мить* арх, вят, вост, сев, си б, то б, то м, у р а л „арендовать”; также *выкорто́мить, закорто́мить, накорто́мить, окорто́мить, перекорто́мить, прокорто́мить*; *ко́рто́ма, корто́ма, корто́ма, карто́ма, ко́ртом, корто́м, корто́мление*; *ко́рто́мный, корто́мный, корто́мной, ко(а)рто́мщик, ко(а)рто́мщик*; *корто́мщица, корто́мщица* (Д, О, САН, Подв, Васн, Патк).

В гидронимике Среднего Урала встречаются названия *Кыртымка, Куртымка* (рыбные реки часто *кортомили*).

< коми (Калима, SR, 25—26; RLS, 67). Ср. кз *ко́ртом* (Wd, WU, КРС, ЛДХ, FF), кп *ко́рто́м* (WU), *ко́рто́м* (Лыт), „аренда”, удм. *kertym* „оброк” (Wd).

ко́рым, К - П е р м, „стебель злаковых растений кроме ржи”.

< коми. Ср. ин *ко́рым* „стебель злаковых растений, кроме ржи” (Дол), кя *ко́ро́м* „солома яровых зерновых культур” (ЛДХ).

ко́гыш, К - П е р м, „вид кушанья; колобок, скатанный из теста”.

< коми. Ср. кз *кӧрыш* „коврига” (КРС, ЛДХ), ок, ин *кӧрыш* „круто скатанное тесто для изготовления сочной” (ЛДХ, Дол).

кот, К - П е р м, „обувь”; *коты́*, К о м и, П е р м (Ныр) „женская кожаная обувь с меховой опушкой”, С в е р д (Салд) „короткие сапоги”; *кӧтики*, П е р м (Черд) „женская обувь в виде домашних туфель”. || *коты́*, *кӧтики* „женская обувь, род полусапожек с алою суконною оторочкой; мужская верхняя обувь”, в л г д „берестяные лапти с оборами”; *котенцы́*, с и б, „теплая исподняя обувь из зайчины (Д); *коты́*, а р х, „обшиваемые красной тесьмой женские башмаки вроде полуботинок”, „сапоги из толстой юфты с твердыми голенищами и выворотными подошвами без ранта” (Подв); о л о н „женская обувь на меху” (Од), в я т „башмаки” (Васн).

< коми. Вихман (FUF, II, 176; WU, 99, 123) сопоставляет русское слово с кз *кот* (кожаная обувь, надеваемая на ноги покойника), удм *кут* (лапоть), ненц *хуты́* (сапоги). Ср. кз *кӧмкот* „обувь” (WU, КРС, FF).

Калима (RLS, 65) считает кп *коті* заимствованием из русского языка.

кулём, П е р м (Осин, Охан), С в е р д (Гар), *кулёма*, П е р м (Ныр, Чус), С в е р д (Гар, С-Тур, Таб, Тавд), Т ю м (Уват) *кулёмка*, П е р м (Чус), Т ю м (Уват), „ловушка для зайцев и других мелких зверей, сделанная из бревен”. || *кулёма*, *кулёмка*, с е в, в о с т, с и б, „вид ловушки для зайцев” (Д); *кулёма*, *кулёмка*, *кулёшка*, а р х, „западня для волков, лисиц и горностаев” (Подв); *кулемá*, о л о н, „ловушка для зайцев” (Кул); *кулёмка*, п е ч, „западня из жердей для мелких пушных зверей” (Ив); *кулёмы*, т о б, „ловушки для мелкого зверя; крупные *кулёмы* устраиваются на медведя” (Патк); *кулёмка*, к а м ч, „ловушка для промысла соболей, горностаев и других зверьков” (О).

< коми. (Калима, SR, 27). Ср. кп *кулем* (Рог), *kulem* ((Wd), кз *tyl'et* (Wd) „ловушка для зайцев” Ср. также кз *kulöm* (Wd, WU, FF), иж *kulem* кп *kuve'm* (WU), пр *kuľem*, *kuľem* (FF) „ловушка для рыбы, верша, мерёжа”.

По сообщению В. И. Лыткина форма *kulem* в настоящее время в коми-пермяцком языке не встречается, а наличие *e* после твердого согласного в словообразовательном форманте для пермяцкого диалекта вообще сомнительно (должно быть *ö*). Таким образом, приходится либо предполагать существование формы *kulem* в 19 веке, либо считать эту форму ошибочной, что маловероятно, так как слово засвидетельствовано в двух словарях. Возможно, что источником заимствования было слово *кулӧм*, имевшее значение „смерть” и „ловушка” (в самом широком смысле), но затем получившее и более узкое значение „сеть (ловушка для рыбы)”. Это тем более вероятно, что заимствование, судя по распространению, было довольно ранним. Формы *kulem*, *tyl'et* может быть, являются обратными заимствованиями из русского языка (ср. *кулемá*, *кулёма*).

Ср. также *пулём*.

ку́льбик, К - П е р м, „круглый скользкий гриб”, С в е р д (Кам, Н-Сер, Тавд, Шал), „бычек (вид гриба)”, Ч е л (Касл), „валуй (вид гриба)”, *ку́львик*, *ку́рбик*, С в е р д (Манч) „вид гриба”. || *ку́льник*, п с к, в я т, „вид съедобных грибов” (Д).

? < коми. Ср. кп *kuľ'-buk* „несъедобный гриб” (Wd), ок *кул'бук* „общее название несъедобных грибов”, кя *кўл'бўк* „бычѣк” (ЛДХ). В. И. Лыткин (ЛДХ, 107) возводит кя *кўл'бўк* к кя *кўл'* „черт” и „бўк” „бык” (< русск. *бык*), однако это только народная этимология, возникшая на почве коми-язьвинского наречия.

Против коми происхождения свидетельствует также распространение (п с к!).

кури́кать, П е р м, (Ныр), „кричать” (о птице-кедровке). || *ку́ркать*, а р х, „каркать” (Д).

~ коми. Ср. кз *курксыны* „каркать (о вороне)” (КРС). Эти слова, очевидно, связаны, однако их первоисточник установить трудно в виду явно звукоподражательного происхождения.

куртя́п, К о м и, П е р м (Виш, Ныр), „глубокое место, омут, особенно под обрывом, скалой, перекастом”.

< коми. Ср. кз *kyr*, *kyrta*, *kyrtas* (Wd), уд *kirtas* (WU) „крутая скала”, пч *кырт*, *кырта* „скалистое обнажение”, кп *кырас* „обрыв” (ЛДХ), кз *кыр* „обрыв, возвышенный склон, крутой берег” (WU, КРС, FF), кя *көр* „гора” (Лыт).

В отношении перехода *ы* в *у* ср. с *гырк* > *гуркан*. Как мне указал В. И. Лыткин, у могло возникнуть из кя *ө*. Окончание неясно.

ку́хта: 1) К о м и, П е р м (Алекс, Виш, Ныр, Осин, Охан, Чус), С в е р д (В-Тур, Гар, Салд, С-Тур, Тур), Т ю м (Н-Тавд, Уват), „снег, слежавшийся на ветках”, 2) П е р м (Алекс, Ныр), „мох-лишайник, растущий на ветках хвойных деревьев” (ср. *шахта*); *ку́фта*: 1) П е р м (Алекс), С в е р д (Салд) = *кухта* (1), 2) П е р м (Алекс) = *кухта* (2), 3) С в е р д (Салд) „неправильно развивающиеся ветви деревьев, образующие густое разращение”; *ну́хта*, С в е р д (Таб) = *кухта* (1, 2); *ну́фта*, С в е р д (Таб) = *кухта* (1). || *ку́кта*, *ку́хта*, *ку́фта*, с и б, „косматый иней на деревьях” (Д); *ку́кта*, б е р е з, „смерзшиеся в воздухе пары, изморозь”, *ку́хта*, п е р м, т о м, и р к, к а м ч, „иней на деревьях” (О); *ку́хта*, т о б, „иней” (Мал).

~ коми. Ср. кз *тукта* (КРС), ив, вв *тукта*, лет *кукта*, кя *ку́кта* (ЛДХ) „слежавшийся снег на сучьях деревьев”.

Сопоставление с *кутать* не выдерживает критики.

кушма́н, К - П е р м, „редька”.

< коми. Ср. кз, кп, удм *кушма́н* „редька” (Wd, КРС, FF, УРС). Пермское слово считается заимствованием из чувашского языка.

куштáн, П е р м (Виш, Ныр, Охан), Т ю м (Уват), У д м, *коштáн* П е р м (Осин), *кустáн*, С в е р д (Таб), „орудие для прополки, взрыхления почвы, окучивания картофеля, корчевания, вырубания кустов и корней”. || *куштáн*, в я т, п р м, „мотыга” (Д).

< коми (Калима, SR, 29). Ср. кп, кя *куштан* (Wd, WU, ЛДХ), „мотыга”. Форма *кустан* образована по народной этимологии к *куст*.

кыс, К - П е р м, П е р м (Алекс, Виш, Ныр, Охан), С в е р д (Гар, Таб), Т ю м (Уват), *кис*, С в е р д (Таб, Тавд), „шкурка с голени лося, оленя, лошади; кысами обшивают нижнюю сторону охотничьих лыж; раньше из кысов изготовляли обувь”; *кысóвый* (кысовые лыжи), П е р м (Виш, Охан); *кисовкí*, П е р м (Чэрд), „меховые сапоги”. || *кысá*, *кысы́*, с и б, „шкурки с оленьих ног” (Д); *кисы́*, п е р м, и р к, „сапоги из оленьей шкуры шерстью вверх”; *кысы́*, б е р е з, „шкурка с оленьих ног” (О); *кисы*, т о б, „сапожки из оленьей шкурки, мехом наружу” (Патк); *кысóвки*, в л г д, „мохнатки, рукавицы, шерстью наружу” (Д).

< коми (Калима, SR, 25). Ср. кз *кыс* (Wd, WU, КРС, ЛДХ, FF), кя *кэс* (ЛДХ) „шкурка с голени животного”.

ла́баз, К о м и, П е р м (Алекс, Виш, Ныр, Охан, Чус), С в е р д (Куш), Т ю м (Уват), „навес, помост”. В формах *ла́баз*, *лаба́з*, *лабóз*, *лабóз*, *ла́вас*, *лапа́с*, *лабóз* „навес, помост, склад, лавка, шалаш” широко распространено по всему русскому Северу и в Сибири.

~ коми (Калима, SR, 30—31; Паасонен, НуК, 40, 354—355). Ср., иж *lobos*, (Wd), сыс, уд *labaz*, кп *vabaz* (WU), св *labaz* (FF). Вихм.-Уот. (WU, 132) и Фокош—Фукс (FF, 522) возводят коми слово к русскому языку.

В других финно-угорских языках известны: мар *левáш* „навес, сарай” (МрРС), хантС *labas*, И *tupas* (Patk, 149, 175). Ср. также кз *лэб*, *лэбув* „навес” (КРС).

По-видимому, коми слово заимствовано из русского языка, как полагают Вихм.-Уот. и Фокош—Фукс. Русское слово восходит к финно-угорским языкам. Непосредственный источник в живых финно-угорских языках не засвидетельствован.

ла́ста, К о м и, П е р м (Виш, Ныр), „лужайка на берегу, покос”. || *ла́ста*, а р х, в я т, п р м, „береговой луг” (Д, О, Подв).

< коми. Ср. кз *ласта* „низина; низкий сыворотый берег; береговой луг” (WU, КРС, FF).

Л. А. Ивашко (88) приводит русск. п е ч *ла́степала* „сенкосное угодие, расчищенное под луг, лесное пространство вдоль реки”, сопоставляет его с русск. диал. и кз *ласта* и допускает коми происхождение русских диалектных слов.

Вихм.—Уот. (WU, 134) считает коми слово русским заимствованием. Фасмер (REW, 11, 17) относит его к неясным словам.

Коми происхождение вполне возможно. Трудность представляет отсутствие финно-угорских соответствий коми слову. Думается, однако, что коми слово непосредственно связано с мар *лаштык* „кусок, лоскут” (MrPC), удм *ластар* „лохматый, оборванный”. Прежнее значение коми слова ясно отражено в вят *ластыш* „небольшие полосы в полях, обрезки, остающиеся после разделения земли” (Васн), С в е р д (Тур) *ласта* „вставка (клин в мужской рубаше)”.

лекán, С в е р д (Гар), *лехán*, К о м и, П е р м (Ныр), „небольшой отрубок от бревна, чурка, отщеп”. || *лекán*, в я т, п р м, „отрубок, чурбашек, толстая щепка” (Д, О, Васн).

~ коми. (Калима, SR, 30; RLS, 75). Ср. кз, кп *лекан* „крупная щепка; горбыль” (Рог, WU).

лозá, П е р м (Охан), „маленькое озерко, лужа, топкое место, болотина, старое русло”.

< коми. Ср. нв, св, уд *лос* „кочковатая сырая пожня”, эюз *лос* „неглубокая яма с водой на лугу” (ЛДХ).

лúда, П е р м (Ныр), „густое толокно с сахаром”; У д м, „верхний слой глинистой почвы”. || в л г д, п р м „толокно, замешанное на молоке”, р я з „саламата, заваря” (Д, О); п р м „иловатая серая почва, синяя глина, жесткая почва” (Д).

~ коми. Ср. кя *лúда* „кушанье из скатанных комочков толокна” (ЛДХ). Направление заимствования из русского в коми более вероятно.

лузán, К о м и, К - П е р м, П е р м (Алекс, Виш, Ныр, Чус), *лызán*, П е р м (Виш), „прямоугольная накидка без рукавсв, сбычно из дсмотканного сукна”. || *лузán*, *лузéц*, а р х, п е ч, с и б, „различные виды охотничьей накидки” (Д, Подв, Ив).

< коми (Калима, SR, 31—32). Ср. кз *laz*, *loz*, *luz* (Wd), вв, св, луз, сыс *laz*, нв, уд *loz*, иж *luzan* (WU), кз *лаз* (KPC), кя *лэзан* (ЛДХ), св, лет, пр *laz*, уд, вым *loz* (FF) „лузан”.

Вихм.—Уот. (WU, 143), Калима (SR, 31—32), Ивашко (94) считают коми *лузан* обратным заимствованием из русского языка (ср. *laz*, *loz*, *luz* и *луз-ан*, *луз-ец*). Следует однако заметить, что суффикс *ан* широко распространен и в самом коми языке.

лязг, П е р м (Ныр), „черемуха, истолченная с сахарсм, положенная на сырое тесто, раскатанное в виде круглой большой лепешки”. || *ляз*,

в л г д, „каша из солода и ягод черемухи” (Д), *ляс*, а р х, „кисель из сушеной, истолченной в порошок черемухи или черники” (Подв).

< коми (Калима, SR, 32). Ср. кз *ляз* (Wd, WU, КРС, FF) „сладкое кушанье из черемухи”.

Форма *лязг* как мне сообщил В. И. Лыткин, по-видимому, возникла под влиянием русск. *лязгать* (сушеную черемуху толкут в ступе железным пестом).

ниноуль, миндоуль, К - П е р м, „видгриба — бычек (кульбик)”.

< коми. Ср. кя *н'имдоуль* „вид гриба — волнушка” (ЛДХ), ин *нин-оуль* „вид гриба” (Дол).

ниргать, С в е р д (Тал), „невнятно говорить”.

?~ коми. Ср. кз *нюркйодны, нюркйодлыны* „говорить нараспев” (Wd, КРС, FF). Значение русского и коми слов не совсем совпадает, поэтому нельзя с уверенностью утверждать, что они взаимосвязаны. К тому же налицо звукоподражательный характер слова.

нянька, П е р м (Ныр), „маленький кусочек хлеба, который дают детям”.

< коми. Ср. кз, удм *нянь* „хлеб” (Wd, КРС, FF, УРС). Не исключена контаминация с кп, иж *няня*, кя *няня* „сосок, соска” (ЛДХ) и русск. *нянька*.

няргать, К - П е р м, П е р м (Ныр), С в е р д (Елан, Тал), „издавать жалобные звуки, хныкать, жаловаться”; *няргун*, П е р м (Ныр), „хныкающий, плачущий ребенок”; *мяргать*, С в е р д (Арт), „мяукать”.

~ коми. Ср. кз *няргыны* „ныть, хныкать, жаловаться” (Wd, КРС, FF). Ср. также фин *närkäś* „нетерпеливый”.

Русское слово, по-видимому, финно-угорского происхождения, однако кз *няргыны* может оказаться заимствованием из русского языка. Форма *мяргать* возникла вследствие контаминации *няргать* и *мяукать*.

няча, П е р м (Ныр), „зеленая тина; водоросль, растущая на прибрежном мусоре в виде длинных зеленых бород”. || *няча*, о л о н, „трава, растущая вдоль дороги” (Кул).

< коми. Ср. уд *ñałš* „мягкая водянистая трава” (WU), зюзн'ащ „растение похожее на лен”, кя *н'аща* „мокрица (сорная трава)” (ЛДХ).

оль, П е р м (Виш, Ныр), „редкий невысокий лес, чаще чернолесье (ель, пихта), реже березник на низких сырых местах”.

< коми. Ср. кз, кп *оль* „сырое травянистое место с мелким лесом” (Wd, КРС, ЛДХ, FF). Ср. также хант *улык* „сырое чернолесье” (ФУ, 76).

падлас, П е р м (Алекс, Виш, Ныр), *падлас*, *подлаз*, Перм (Виш), *пóдлаз*, П е р м (Алекс, Виш), „деревянная колодка у лыжи, иногда обитая

железом, на которую ставится нога”, „настил на санях” (Виш); *подлās*, К - П е р м, „резина, прибиваемая к лыжам”. || *пáдласы*, к а м ч, „ремни для привязывания лыж” (Д).

< коми. Ср. кз *подлōс* „подстилка” (КРС), кбр *подлаз* „береста, или жесь, набитая на лыжу” (Лыт). Происхождение русского ударного *a* неясно.

По сообщению В. И. Лыткина кз *подлōс* можно объяснить как *под-ул-ōс* („подножье”), так как древнее слово *под*, сохранившееся в *подōн* „пешком”, обозначало „нога”. Следует однако иметь в виду существование фин *pālās*, *pālkään* (севернорусское *пелгас*) „подстилка из бересты, прикрепляемая к лыжам, чтобы не скользила нога” (Калима, OFR, 182). Не исключено, что коми слово восходит к какому-то иноязычному источнику и подвергалось фонетической и морфологической переработке по народной этимологии.

пáлькать, П е р м (Ныр), „бродить по воде; ловить рыбу бреднем”.

< коми. Ср. св *pal'kēdnj* „плескаться в воде”, уд. *pal'skēdnj* „плескаться в воде, шлепать по воде” (FF). Ср. также кп *pal'kōdny* „болтать” (Wd).

пáрма, К о м и, П е р м (Виш, Ныр), *пáрбма*, К о м и, „пологая возвышенность, покрытая густым чернолесьем”; *пáрбмный*, К о м и, П е р м (Ныр), прил. к *парма*, *парома*. || *пáрма*, с е в, у р а л, „лесистый кряж опостен (параллельный) с Уралом” (Д).

< коми. (Калима, SR, 35; RLS, 100). Ср. кз, кп *парма* „густой еловый лес на высоком месте” (Рог, Wd, WU, КРС, FF).

пáхта, К о м и, П е р м (Виш, Ныр), „мелкий рассыпчатый снег, по которому трудно ехать, *некать*”, „мягкий липкий снег” (Виш). || ? *бахта*, *пахта*, а р х, „гагачий пух” (Подв).

~ коми. Ср. кз *pakta* „холодный дождь, замерзшие испарения” (Wd).

Ср. также эвенк *бōкта* „дождь с градом; град; зернистый снег; снежная крупа” (ЭВРС).

пельмёнь, мн. *пельмёни*, „название общеизвестного русского кушанья”; *пельмяни*, *пелемёни*, С в е р д; *пельяны*, П е р м (Ныр), С в е р д (Бис, Манч); *пельмяны*, *пильяны*, *пельбёни*, П е р м (Ныр). || *пельмёни*, *пельмяни*, *пельняни*, *пермяни*, *пермёни*, в я т, с е в, с и б, у р а л (Д, О).

< перм. (Калима, SR, 35—36). Ср. кз, кп, удм *пельнянь* „пельмень”. Пермское слово восходит к *пель* „ухо” и *нянь* „хлеб” (название дано по характерной форме пельменей). Варианты *пермяни*, *пермёни* образованы по народной этимологии к *Пермь* (REW, II, 333). Богатство форм наглядно подтверждает факт заимствования.

першук, Коми, Перм (Виш, Ныр), „вид птицы — кедровка (*pusi-fraga saryocatates*)”. || *паршук* „кедровка, иногда кукша или сойка”. (Кукл).

< коми. Ср. кз *perk*, *peršuk* (Wd), луз, перм *perk* (WU). лл, коч, кя *перк* (ЛДХ), „кедровка”. Форма *першук*, видимо, является обратным заимствованием из русского языка.

Калима (RLS, 186) предполагает русское происхождение коми слова (из **перх*, **першок*), однако такое русское диалектное слово нам неизвестно. Данные лингвистической географии также свидетельствуют в пользу коми происхождения.

пеш (мн. *пешй*), Коми, Перм (Алекс, Виш, Ныр), „колья, служащие для закрепления бревен в нодье (особый вид лесного костра); *пешальник*, Коми, Перм (Виш), *пешельница*, Перм (Виш), *пешальница*, Перм (Алекс), „веревка, которой связывают пешы”; *пешаться*, Коми, „закручиваться (о пешальнике)”; *запешать*, Перм (Ныр), *запешить* Перм (Виш), „завязать пешальник”.

< коми. Ср. кз *пеш*, *пеша* (WU, КРС, ЛДХ), св, ок *пеша*, нв *бинёш*, уд *бинеш*, коч *йогпеш* (ЛДХ), св *реџа*, *реџан*, уд *реџ* (FF), „светец”.

Несмотря на различие семантики, русское слово можно возвести к коми, так как значения сопоставляемых слов функционально связаны (приспособления, служащие для того, чтобы держать какой-либо предмет). Очевидно, соответствующее значение коми слова не засвидетельствовано в словарях.

пйжга, *пйжган*, Перм (Виш), „теленка дикого оленя”. || *пишка* „молодой дикий северный олень” (Кукл).

< коми. Ср. кз. *пезгу* (КРС), иж. пч *реџ-ки* (WU), „пыжик, теленок дикого оленя; шкурка пыжика”. Кальман (РОУ, 261—262) ошибочно возводит форму *пйжга* к обско-угорским языкам. Русское зауральское *пешка*, *пишка* явно родственно *пйжга*, но восходит к обско-угорским источникам (Кальман, РОУ, 261—262; ФУ, 34, 68). Широко распространенное русск. *пыжик* („теленка дикого оленя; его мех”), может быть, также восходит к пермским источникам. Во всяком случае, фонетическая и морфологическая переработка *пйжга* в *пыжик* вполне возможна. Разумеется, надо учитывать и различные контаминации.¹⁵

понталян, К - Перм, „подставка ткацкого станка”.

< коми. Ср. св. *pod-tal'an* „подножка ткацкого станка” (FF).

¹⁵ А. И. Попов: Из истории славяно-финноугорских лексических отношений. АЛН. V (1955), 1—19.

пулём, П е р м (Ныр), „ловушка на зайцев”.

< коми. Ср. иж *pil'et*, луз, сыс *pil'et* уд *pil'l'et* (WU), вым *пул'ём*, ин *пил'ём*, пч *пыл'ём*, уд *пыл'им* (ЛДХ), уд *pil'im* (FF), „ловушка на зайцев”.

пурхаться, П е р м (Ныр), „возиться, барахтаться”. || в я т *пурхать* „шевелить”, *пурхаться* „шевелиться” (Д).

~ коми. Ср. кз (КРС), св (FF) *purgil'avni* „катать”. Ср. также с выч, уд *pirkavni* „отряхиваться”, спадать (FF). и выч *purkjavni* „дымить чадить” (FF).

География слова свидетельствует в пользу его происхождения из коми языка.

3. *рамшак*, П е р м (Ныр): 1) „лицо” (= морда), 2) „нос человека или животного”, 3) „кончик носа (патачек) свиньи”, 4) „морда, скотина” (брань).

Несомненно заимствовано, однако источник происхождения неизвестен. Сравнение с мар *нашмак* „часть головного убора луговых женщин в виде короткой широкой ленты” (МрРС) не удовлетворяет всем требованиям.

Локализация вынуждает искать источник в пермских языках.

рокác, П е р м (Ныр), „нити основы”.

< кя *рокác* „основа при тканье” (ЛДХ). Ср. *rektini* „опорожнить, разгрузить” (КРС, FF).

рус, П е р м (Виш), „ветки, сучья, чаще всего березовые, которые связывают в так называемую *слань* и используют для устройства рыболовных заборов”.

< кя *рус* „березовый пруттик” (Лыт). Ср. также кз, кп *рос* „ветви лиственных деревьев, метла” (Рог, Wd, WU, КРС, ЛДХ, FF).

сирин, П е р м (Виш, Ныр), „задняя часть, тазовая кость лося”.

~ пр *širin-d'z'ul'l'a-l'i* „лобковая кость (у животных)” (FF).

совь, К о м и, П е р м (Виш, Ныр), „сплетенные из зелинок (см. *зел*) щитки, применяемые при устройстве рыболовных заборов”.

Несомненно заимствовано, однако источник неизвестен. Скорее всего, слово пермского происхождения. В марийском языке имеется явно родственное *сáве* „прут, лоза; плетень, изгородь из ветвей” (МрРС).

согá, согáлко, У д м, „гребень для расчесывания кудели”.

< удм *согы* „чесалка для волокна” (УРС).

сóза, П е р м (Ныр), „дерево, начинающее гнить, красноватое в разрезе”; *сóзоватый*, П е р м (Ныр), С в е р д (Таб), прил, к *соза*. || *созна*, а р х, „гниль красная” (Вер); *созина*, п е р м, „гнилая сердцевина в дереве” (Д).

< коми. Ср. кп *соза пу* „дерево, начинающее гнить” (WU). Калима (SR, 37) сопоставляет с кз *sōz* „костный мозг”. Это безусловно родственное слово, но оно не может рассматриваться как источник русского *соза*.

табáнь, У д м, „толстый блин из кислого теста”. || *табанí*, в я т „род толстых блинов”.

< удм *табáнь* „лепешка во всю сковороду” (УРС). На удмуртское происхождение русского слова указал еще Даль.

тальмá, К о м и, „мелкая семга”.

~ коми пч *тальма* „мелкая семга” (ЛДХ). Коми слово также восходит к какому-то иноязычному источнику.

тíска, *кíска*, П е р м (Виш), „полоска бересты, которая служит для покрытия временных балаганов”. || *тíска*, о б д, т о б, „сшитая, длинная и широкая береста; употребляется для закрывания лодок и чумов” (Д, О, Барт). Даль считает заимствованием из хантыйского. Калима (SR, 38—39) сопоставляет с кз *tiska*, *tisa* „березовая кора, которой покрывают крыши” (Wd), но допускает и обратное направление заимствования. Коллиндер (FUV, 62), сравнивая коми *tisa*, *tiska* с ненц *ciet* „березовая кора, покрывающая чум”, относит эти слова к исконно уральской лексике. Коми слово, засвидетельствованное только в двух словарях (Wd, ЛДХ), не имеет финно-угорских соответствий и, по-видимому, восходит к какому-то иноязычному источнику, что подтверждается существованием коми пч *киска* (ЛДХ).

Василевич (ЭвРС, 667) считает русское сибирское *тиска* заимствованием из тунгусо-маньчжурских языков (ср. эвенк *тыкса*, *тышка*, *тыха*, *тыхса*, нег *тыкса*, эвен *тыс*, ороч *тукса*, удэ *туксэ*, ульч *туикса*, маньч *тукса* „тиска”).

По-видимому, тунгусо-маньчжурское слово „просочилось” в коми язык и русские говоры Урала из Восточной Сибири. Преобразование *тыкса* в *тиска* можно объяснить как влияние народной этимологии к *тиснуть*.

Следует заметить, что в саамском языке имеется слово *Djēs^kkē* „оленья шкура, в которую завертываются предметы; шкура увязывается на подобие оленьей нарты и перетаскивается одним оленем” (Lag, 176). Фонетически саамское слово трудно отделить от коми *tiska* и русск. *тиска*. Развитие семантики также вполне оправданно.

толá, К о м и, П е р м (Виш, Ныр), „сугроб, надув снега на крыше”, „лавины в горах”.

< коми. Ср. кп *това*, *тола* (Por), иж, св. уд *tola*, кп *stola*, *stova*, кя *толá* (ЛДХ), св. уд *tola* (FF), „сугроб”.

Лыткин (ЛДХ, 120) возводит коми слово к русскому языку, однако нам неизвестно такое русское слово, которое могло бы служить источником

для коми языка. Во всяком случае, русское приуральское *тола* является коми заимствованием.

тугун, тогун, Коми, Перм (Виш, Ныр), „шпангоуты, сделанные из еловых корней”. || *тугун*, волж, вост, сев, урал „судовое ребро, шпангоут (Д, Од; *тагун*, арх, „дерево с частью корня, полагаемое на досчатое дно барки, к которому прикрепляется деревянными нагелями” (О).

Напрашивается сопоставление с русским *тугой*, как это и делает Даль. Однако необходимо учитывать следующие финно-угорские и тунгусо-маньчжурские параллели: кз, кп *туган* „верхушка стоячего дерева, молодой побег хвойного дерева” (Рог, Wd, КРС), удм *тугым* „распорка в лодке” (УРС), мар *тыгын* „изогнутая часть носа лодки” (МрРС); эвенк *тэкон*, *тэкэр* „корневище”, нег *тэкэ*, удэ, ульч, нан, маньч *тэхэ* „корень” (ЭвРС).

Распространение свидетельствует в пользу заимствования. Русское *тугун*, очевидно, возникло под влиянием народной этимологии к *тугой*.

туёс, туяс, туис, Урал; *тусок*, Коми, Перм (Виш, Ныр)’ „берестяной сосуд цилиндрической формы”. || *туёс, туяс, туис, туёз, туёс* *туйс*, центр, кстр, влгд, олон, арх, печ, вят, прм, обд, тоб, том, ирк, камч (Д, О, Кул, Подв, Барт, Ив); *тузик*, ряз (Д).

< перм. Ср. кз *tujōs, tujys, tuis* (Wd), пч, луз, св. уд *tujis*, пч *tuis*, уд *tujis*, сыс, луз *tujis*, лет *tujis*, иж *tujes*, кп *tujis* (WU); уд. *tujis*, уд, лет *tujis*, пр, вым *tujis*, св *tuis* (FF); удм *tuies* (Wd), *tujis* (WU), *tujis*, *tujis* (SR, 39), „туес”.

Калима (SR, 39) считает заимствованием из коми языка.

тулым, Перм (Виш, Ныр), *тулум*, Перм (Алекс), „порог”; скопление больших камней в русле реки”. || *тулум, тулым*, сиб, „большие валуны и камни в руслах рек” (Д).

~ кя *тулум* „речной порог” (ЛДХ). Более вероятно, что русское слово заимствовано из коми-язьвинского наречия.

Ср. эвенк, сол, нег, ороц, орок, удэ *дёло*, эвенк *дел* „большой камень, скала”, эвенк *дёлмо* „каменистый”, бурят-монгольское *шулун* „камень” (ЭвРС).

Фасмер (REW, III, 151) осторожно сопоставляет русское слово с османским *tulum* „рукав” (Schlauch), что совершенно не отвечает семантическим условиям.

тусь, К - Перм, „ячменная крупа крупного помола”.

< коми. Ср. кз, кп *тусь* „зерно, семя, ягодка” (Wd, КРС, FF, Дол).

уйта, Перм (Ныр), „озерко; яма в болоте, заполненная водой”. || *уйта*, арх, „чистое моховое безлесное болото” (Д).

Заимствовано из прибалтийско-финских языков (ср. вод *uitto* „лужа, болото”, вепс *uit* „лужа”). Однако не исключена контаминация с кз *uit*, *voit* (Wd), св *voit*, уд *uīt* (WU), „низменность, затопляемая в полсвсдьє”.

См. Калима (OFR, 231; SR, 40), Кальман (РОУ, 259—260), Фасмер (REW, III, 179), Попов (ИСФ, 10—11). См. также ФУ (54—55).

улипán, П е р м (Виш, Ныр), „мскрый снег, липнуший к лыжам”.

< коми. Ср. кз *уль* „сырой, влажный (о снеге, хлебе)”. Очевидна контаминация и народная этимология к русск. *липнуть*, *липун*.

чаг, П е р м (Виш), „крупная длинная dranka, употребляемая для устройства рыболовных запоров, особенно на глубских местах”.

< коми. Ср. кз, кп *чаг* „щепка” (Wd, WU, KPC, FF).

ча́га, У р а л: 1) „гриб, растущий на березе, сверху черный, в изломе желтовато-коричневый”; 2) „плотная горная порода — *зага́рь*” (Н-Тур). || *ча́ка*, о л о н, *ча́га*, о л о н, в л г д, т о б, и р к, я к у т, к а м ч (Д, О, Кул, Патк), *щага*, а р х (Вер).

< коми (Калима, SR, 40—41). Ср. кз, кп *тиак* „гриб” (Wd, WU, KPC, FF).

чамья́, чемья́, К о м и, П е р м (Алекс, Виш, Ныр, Чус), *шамья́, шемья́, шумья́*, С в е р д (Гар, Таб), *шайма́*, С в е р д (С-Тур, Таб), „лесной амбарчик, на высоких столбах” (Гар „лесной амбар, построенный прямио на земле”). || *чемья́*, п р м (Д), *шамья́*, к о н д,¹⁶ „сруб, избушка в лесу”.

< коми. (Калима, SR, 43). Ср. вв *т̕̕ам̕̕ја*, пч *т̕̕ам̕̕ја* (WU), кз *тиам̕̕я* (KPC), вв, коч *чам̕̕иа*, крч *шчам̕̕иа*, кя *чэм̕̕й̕̕а* (ЛДХ).

Коми пч *т̕̕ам̕̕ја*, крч *шчам̕̕иа* являются обратными заимствованиями из русского языка или контаминациями на почве двуязычия. Русское зауральское *шамья́, шемья́, шумья́* возникло под влиянием *шумьех* („лесной амбар на стойках”), заимствованного из манс *šumjəx* (см. ФУ, 37, 80).

ча́рым, че́рым, К о м и, П е р м (Алекс, Виш, Ныр, Чус), С в е р д (Бис, Богд, В-Тур, Гар, Кам, Камыш, Пыш, Куш, Салд, С-Тур, Таб, Тавд, Тал), Т ю м (Н-Тавд), *ча́рыма, че́рыма*, К о м и, П е р м (Виш, Ныр), *ча́рым*, П е р м (Виш), *чу́рым*, С в е р д (Кспт), *шы́рым*, С в е р д (Бис), *щы́рым*, С в е р д (Кушв), „наст, плотный снег”, „смерзшаяся грязь на дороге” (С-Тур). || *ча́рым*, п р м, с и б „наст” (Д), п р м „глубокий снег” (О); *чу́рым*, п р м „сугроб” (Д, О).

< коми (Калима, SR, 41—42). Ср. кз *tšaröm* (Wd), луз, св, сыс *t'šarem*, иж *t'šarem*, кп *t'šar̕̕m* „наст” (WU), кз *ча́рём* (KPC), иж, луз, нв, св *ча́рём*,

¹⁶ Уральский охотник, 1927, № 4, стр. 33.

ин *чарбм*, коч *чарым*, кя *чарөм*, „наст” (ЛДХ), вым, лет, св *t'sarem*, пр *t'sarem* (FF).

ченёк (ч'ен'ок, ц'ен'ок, ш'ен'ок, пс'ен'ок), П е р м (Виш, Ныр), „лосёнок (до одного года)”.

~ коми. Ср. кз, кп *чань* (Wd, WU, РКПС, КРС, FF), кп *чанёк* (Гол), „жеребёнок”.

Очевидно, заимствовано из такого коми говора, в котором это слово встречается в значении „лосёнок” или обозначает вообще „молодое животное”. Некоторые фонетические варианты, отмеченные в русских говорах (ш'ен'ок, пс'ен'ок), по-видимому, возникли под влиянием народной этимологии к *щенок* (ср. ш'ен'ок) и *пёс* (пс'ен'ок).

черкán, К о м и, С в е р д (Гар, Тур), Т ю м (Уват), „ловушка для мелких зверьков (горностая, колонка и др)”. || *черкán*, а р х, т о б, с и б (Д, Подв, Патк).

Вихман (FUF, XII, 208) считает заимствованием из коми языка. Кальман (РОУ, 266) допускает как хантыйское, так и коми происхождение.

Древнее слово, имеющее значение „ловушка для мелких зверей”, и отраженное в коми пч *t'sark* (WU), иж *чарк*, пч *чаркан* (ЛДХ), удм *чарык* (УРС), а также в хантыйском (*šorkan*), эвенкийском (*чаркán*) и тувинском (*чергий*) языках. Эвенкийское слово, может быть, заимствовано из хантыйского. Русское диал. *черкан*, очевидно восходит к различным источникам.

чир, П е р м (Алекс, Ныр), Т ю м (Уват), „тонкий ледок на снегу; тонкий наст”. || *чир*, а р х, „наст” (Подв), с и б „осадка снега под нартами и лыжами” (Д).

< коми (Калима, SR, 43). Ср. иж, уд *t'sir* (WU), уд *t'sir* (FF) „наст”. Ср. также эвенк *дяир* „наст” (ЭвРС).

чум, К о м и, П е р м (Ныр), Т ю м (Уват), „переносное жилище из жердей, покрытых оленьими шкурами”. || *чум*, а р х, о б д, к о л ы м, к а м ч „юрта, чум”, (Д, О, Подв, Барт, Богор).

Подвысоцкий (189) указывает на тунгусское происхождение. Ср. эвенк *дю* „чум”, *дюми* „брошенный чум”, *дюмия* „большой чум”, (ЭвРС), эвен *дюм* „чум”. Калима (SR, 45—46) возводит к коми языку. Ср. кз *чом* „шалаш, юрта, чум” (WU, ЛДХ, FF), кя *чум* „амбар, чулан” (ЛДХ), удм *чум* „клеть” (УРС).

Североуральское *чум*, видимо, заимствовано из коми-язьвинского наречия. В Сибири источником русского слова были тунгусо-маньчжурские языки.

Пермские слова восходят к тунгусо-маньчжурским источникам.

чумпéль, чунпéль, П е р м (Ныр), „берестяной ковшичек для питья, сбора ягод”. В топонимике Пермской области (Осин) отмечена р. Чумпелиха. < коми. Ср. нв чумпель (ЛДХ), уд *t'sumpel'* (FF), „чумпель”.

шáтина, П е р м „жердь” (Ныр), „брус, укрепляемый параллельно полозьям, связывающий копылья сверху” (Виш). || о б д „палка от калы- дана (вид рыболовной сети)” (Барт); т о б „шатенник”, „березовые и таловые колья для запоров”.¹⁷

< коми. (Калима, SR, 47—48). Ср. кп, лет, луз, пч, сыс *šat'* „длинный прут, тонкая жердь” (WU), св *šat'in*, *vugir-šat'in*, пч *šat'ina* „удилище” (WU), св *šat'in*, пр *šad'i-na* „жердь” (FF), кп шатин (Лыт), кз *вугыр шатин* „удилище” (KPC).

Калима считает, что формы *шатин*, *шатина* могут оказаться обратными заимствованиями из русского языка, но допускает возможность подобного словообразования и в самом коми языке.

шáхта, К о м и, П е р м (Алекс, Виш, Ныр, Охан), С в е р д (Гар), „мох-лишайник, растущий на хвойных деревьях”; „хвоя” (Виш). || шáхта, с и б, „хвоя на дереве, лапник” (Д); шáстега, шáшта, шáста, о л о н, „мох, еловый мох” (Кул); шáкиша, а р х, шаст, к о л ь с к, „волокистый мох на ветвях лиственных и еловых деревьев” (Подв); шáста, шáхта „пряди лишайников, растущих на деревьях” (Кукл); ср. также *шахтарма́*, П е р м (Ныр), „бахрома на нижней стороне шляпки гриба”, *шахторма́*, П е р м (Виш), „слой березовой коры, из которого шьют *тиски* (см. *тиска*)”.

~ кз *šakta*, *šasta*, *šašta* „вид мха *sticta pulmonaria*” (Wd), крч, нв *шашта* „губчатый нарост на деревьях” (ЛДХ).

Паасонен (FUF, 12, 303) сопоставляет кз *šakta*, *šaktar* с саам *sieyter* „белый мох” и хант *čupli* „вид мха”. Однако необходимо учитывать и тунгусо-маньчжурские данные: ср. эвенк *сэктэ*, *хэктэ*, *шэктэ*, нег, ороч *сэктэ*. эвенк, ульч, нан *сиктэ* „хвойная ветвь, игла, лапник” (ЭВРС). Русск. сиб *шахта* „хвоя” несомненно связано с тунгусо-маньчжурскими источниками.

шíрики, П е р м (Ныр). Встречается в детской считалке, *ширики-барылики* — *кошка* — *хруп*. Так как в пермских языках (кз, кп, удм) слово *шыр* имеет значение „мышь” (кп *шырок* „мышка”), можно думать, что эта считалка связана с детской игрой в кошки-мышки. Таким образом, слово *ширики* является особым видом субстратного включения.

Ср. также в л г д, я р *шира* „мышь” (Д, О) явно восходящее к какому-то финно-угорскому источнику, скорее всего, к пермскому (Калима, SR, 49).

¹⁷ А. А. Дунин—Горкавич: Тобольский Север, I, 1904, стр. 198.

шиши́бары, С в е р д (Гар), „комья застывшей грязи”; *шишобáрчик*, *шишобáриха*, П е р м (Ныр), „неумытый, непричесанный ребенок”.

~ кп *шышыбар* (Рог), *šiš̌ba·rńik* (WU), „вид растения”, кс *шышыбар* „репей” (ЛДХ).

Несмотря на различие значений, все эти слова несомненно связаны. Более вероятно русское происхождение.

шóмша, К - П е р м, „ликаны с кислым квасом”; П е р м (Ныр) „заваренная горячей водой и распаренная рожь”; С в е р д (Таб), „пшеница, распаренная в солоде”; С в е р д (Туг) „жидкая каша из пшеницы, сваренная на густом сусле”.

Связано с кз, кп *шома* „кислый” (КРС, РКПС), кз *шоммыны* „киснуть” (КРС), кп *шóмашыд* „кушанье из самодельной ячменной крупы” (сообщено А. С. Кривошековой — Гантман), удм *шóманы* „закваситься” (УРС). Непосредственный источник заимствования обнаружить не удалось.

шорóм, *шарóм*, П е р м (Елов, Осин, Охан), С в е р д (Байк, В-Тур, Егорш, Елан, Зайк, Кам, Копт, Таб, Тур), *шерóм*, С в е р д (Таб), „вид кладки, зарода”. || *шорóм*, п е р м, с и б „составленные в козлы жерди для просушки в поле гороха” (Д).

< коми (Калима, SR, 49—50). Ср. кз *šoröm* (Wd), луз, св, сыс *šore̋m*, кп *šoro·m* (WU), св *šore̋m* (FF), „шором”.

Форму *šoro·m* Калима считает обратным заимствованием из русского языка.

Ср. также мар *сорáт* „стог из стеблей созревшего гороха” (МрРС).

¹*шуль* К - П е р м, „лыко, используемое для плетения лаптей”.

< коми. Ср. кз, кп *шуль* „узкая полоса из лыка для плетения лаптей” (Wd, КРС, FF, Дол).

²*шуль*, П е р м, „первый лед, плывущий по реке” (Ныр), „зернистый рассыпчатый снег” (Виш); *шúлеть*, П е р м (Виш), *шúлять*, П е р м (Чус), „зернистый снег”; *шоль*, П е р м (Ныр), „слабый рассыпчатый снег”. || *шулядь*, с е в, з а у р а л ь е, „зернистый затвердевший снег” (Кукл).

< коми. Ср. кз *шоль* (Wd, WU, КРС, FF) „слабый рассыпчатый снег”. По-видимому, заимствовано из коми-язьвинского наречия, где ожидается *шуль*, хотя по сообщению В. И. Лыткина в настоящее время такого слова в коми-язьвинском наречии нет.

шутéм, П е р м (Бард, Калин, Куед, Ныр, Орд, Осин, Охан, Уин, Чус), С в е р д (Шал), У д м, *шúтьма*, С в е р д (Шал), *шúтьма́*, П е р м (Ныр).

шутѣм, в я т, п е р м (Д). В говорах пермских татар отмечено *шөті́м*, *шөтѣ́м* „залежное поле, заброшенная пашня, целина, пустошь”.

~ коми (Калима, SR, 50—51). Ср. кз *šut'om* (Wd).

юкса, П е р м (Алекс, Виш, Ныр), Т ю м (Уват), У д м. || *юкса*, *юкша*, к а м ч, (Д), „лыжный ремень”.

~ кя *јукса* „ремень для привязывания ног к лыжам” (ЛДХ).

Коми-язвинское слово, вероятно, заимствовано из русского. Источником русского слова является саам *juksa* „ремень” (REW, III, 469). Кроме того, надо учитывать тунгусо-маньчжурские данные: ср. эвенк *сукса*, *хукса*, *шукша*, *шухша* „лыжный ремень” (ЭвРС). Русск. камч *юкша* является результатом контаминации.

юрмоз, *юрмаз*, П е р м (Алекс, Чус), „небольшой отрубок, который кладется между бревнами ноги”.

По-видимому, слово пермского происхождения, однако его оригинал нам пока найти не удалось.

Краткие выводы

В лексике русских старожильческих говоров Северного и Среднего Урала есть большая группа заимствований из пермских языков. В статье приводится 73 несомненных заимствования и 33 сомнительных. Большинство заимствований восходит к коми языку. Заимствования из удмуртского языка встречаются только на территории Удмуртской АССР (материалы В. Ф. Барашкова). Особенно много заимствований из коми языка, как этого и следовало ожидать, обнаруживается в говорах Северного Приуралья (в северных районах Пермской области и Коми-Пермяцком национальном округе), однако некоторые русские слова коми происхождения проникли в Зауралье и даже в Сибирь.

Диалектную принадлежность коми слов не всегда можно определить, но часть заимствований, судя по их фонетической форме, семантике и распространению, восходит к коми-язвинским (*гуркан*, *рус*, *чум*, ²*шуль*) и коми-пермяцким (*зелька*, *ченёк*) источникам. Надо полагать, что и в ряде других случаев заимствование было совершено из коми-язвинского или коми-пермяцкого наречия, хотя мы не можем утверждать это в категорической форме, в виду совпадения соответствующих коми-язвинских и коми-пермяцких форм с коми-зырянскими.

Некоторые заимствования, по-видимому, были известны русским уже в XIV—XV вв, однако большая часть коми слов проникла в русские говоры сравнительно поздно.

Заимствования из коми языка преимущественно относятся к следующим лексико-семантическим группам — географическая терминология, названия, относящиеся к лесному промыслу (лесное хозяйство, охота, собиравательство), названия животных и растений, терминология рыбслова, терминология быта (названия пищи, посуды, одежды и обуви), названия снега, льда и частей лыж.

Для истории коми-русских взаимоотношений особый интерес представляет довольно большая группа коми заимствований, относящихся к названиям снега, льда и терминологии зимнего транспорта (лыжам). К этой группе относятся такие названия видов снега и льда, как *кор*, *тола*, *улипан*, *чарым*, *чир*, *шуль* (ср. *кухта*, *пахта*) и названия частей лыж — *коёк*, *кыс*, *падлас*, (ср. *юкса*). Указанные названия основных частей подшитых мехом охотничьих лыж и некоторые наименования разновидностей снега (*чарым*, *чир*) распространены не только на Урале, но и в Сибири, тогда как среди русских заимствований из мансийского языка (территориально более восточного) названия частей лыж, снега и льда вообще не фигурируют (см. РОУ, ФУ). Всё это с определенностью указывает на то, что русские заимствовали подшитые мехом охотничьи (*кысовые*) лыжи у коми.

Надо думать, что и самое слово *лыжа*, об этимологии которого давно ведутся споры, коми происхождения (< *лызь*). В пользу этого предположения говорит прежде всего то, что коми слово *лызь* означает не просто „лыжи“, а „лыжи, подшитые мехом“. Уже в силу этого трудно предполагать, чтобы коми заимствовали русское слово *лыжа* для обозначения того специфически таежного охотничьего типа лыж, который русские заимствовали у коми.

По нашему мнению русские познакомились с кысовыми лыжами и названиями их частей в период проникновения в бассейн Северной Двины и Вычегды (XII—XIV вв), а может быть и еще ранее. У Срезневского слово *лыжа* зафиксировано в материалах XII в. Не исключено, что название всего предмета было заимствовано несколько раньше, чем названия его частей.

Некоторые слова, у которых трудно определить направление заимствования, представляют большой интерес по той причине, что не этимологизируются на почве коми языка и не относятся к собственно пермской лексике (*кухта*, *парма*, *пахта*, *тальяма*, *тиска*, *тулым*, *чум*, *шахта*, *шутём* и т. д.). Особенно много таких слов встречается в говорах населенных пунктов, расположенных по Вишеру и Колве. Так как эти слова не имеют соответствий и в других финно-угорских языках, то их источники следует искать за пределами финно-угорской языковой семьи. Источники эти, по-видимому, различны. Однако в некоторых словах можно усмотреть субстратные включения и заимствования из тунгусо-маньчжурских языков (*пахта*, *тиска*, *тулым*, *чум*, *шахта* в значении „хвоя“ и др.). Все это свидетельствует о том,

что коми население, продвигаясь на северо-восток, находилось в контакте не только с обскими уграми, но и с иными народами, которые, может быть, были ассимилированы коми. В этом плане интересно заметить, что до сих пор неясна этническая принадлежность *Печеры* и некоторых других летописных племен Северного Приуралья.

*

Указатель сокращений

1. Общие сокращения:

диал. — диалектное слово,
прил. — прилагательное,
соб. — собирательное,
Урал — общеизвестное на Урале слово.

2. Русские говоры:

алт — алтайские,	олон — олонецкие,
арх — архангельские,	орнб — оренбургские,
берез — березовские,	печ — печорские,
виш — вишерские,	прм — пермские,
влгд — вологодские,	пск — псковские,
волж — волжские,	петрб — петербургские,
вост — восточные,	ряз — рязанские,
вят — вятские,	сев — северные,
енис — енисейские,	сиб — сибирские,
ирк — иркутские,	тоб — тобольские,
камч — камчатские,	том — томские,
кольск — кольские,	урал — уральские,
колым — колымские,	центр — центральные,
конд — кондинские,	чел — челябинские,
костр — костромские,	шадр — шадринские,
кунг — кунгурские,	якут — якутские,
обд — обдорские,	яр — ярославские.

3. Пермские языки:

кз — коми-зырянский,
кп — коми-пермяцкий,
перм — пермские,
удм — удмуртский.

4. Диалекты коми-языка:

вв — верхневьчегодский,	лл — лузско-летский,
вым — вымский,	луз — лузский,
зюз — зюздинский,	нв — нижневьчегодский,
иж — ижемский,	ок — говоры Коми-Пер-
ин — иньвенский,	мяцкого нац. округа,
кбр — кобринский,	пр — прупский,
коч — кочевский,	пч — печорский,
крч — керчемский,	св — средневьчегодский
кс — косино-камский,	(присыктывкарский),
кя — коми-язьвинские,	сев — северные,
лет — летский,	сыс — сысольский,
уд — удорский.	

5. Прочие языки и диалекты:

вепс	— вепсский,	саам	— саамский,
вод	— водский,	(саамК	— кольские диалекты),
кар	— карельский,	саамН	— норвежские диал.
манс	— мансийский	сол	— солонский,
(мансК	— кондинское наречие,	тат	— татарский,
мансС	— северное наречие),	удэ	— удэгейский,
манчъ	— маньчжурский,	ульч	— ульчский,
мар	— марийский,	фин	— финский,
нан	— нанайский,	хант	— хантыйский
нег	— негидальский,	(хантИ	— иртышское наречие,
ненц	— ненецкий,	хантС	— северное наречие),
ороч	— орочский,	эвен	— эвенский,
		эвенк	— эвенкийский,
		эст	— эстонский.

6. Административное деление

(По состоянию на 1961 г.)

Коми	— Троицко—Печорский район Коми АССР,
К—Перм	— Коми—Пермяцкий национальный округ,
Кург	— Курганская обл. (Гляд — Гляденовский район, Шандр — Шадринский район),
Перм	— Пермская обл. (районы: Алекс — Александровский, Бард — Бардымский, Б—Сосн — Больше—Сосновский, Виш — Красновишерский, Елов — Еловский, Калин — Калининский, Куед — Куединский, Ныр — Ныробский, Орд — Ординский, Осин — Осинский, Охан — Оханский, Сукс — Суксунский, Уин — Уинский, Черд — Чердынский, Чус — Чусовской),
Сверд	— Свердловская обл. (районы: Арт — Артинский, Байк — Байкаловский, Бис — Бисертский, Богд — Богдановичский, Брз — Березовский, Б—Яр — Белоярский, В—Тур — Верхотурский, Гар — Гаринский, Егорш — Егоршинский, Елан — Еланский, Ирб — Ирбитский, Кам — Каменский, Камыш — Камышловский, Карп — Карпинский, Копт — Коптеловский, Кр—Уф — Красноуфимский, Куш — Кушвинский, Манч — Манчажский, Махн — Махневский, Нев — Невьянский, Н—Лял — Ново-Лялинский, Н—Сер — Нижне-Сергинский, Н—Таг — Нижне-Тагильский, Н—Тур — Нижне-Туринский, Покр — Покровский, Пол — Полевской, П—Ур — Первоуральский, Пыш — Пышминский, Ревд — Ревдинский, Реж — Режевской, Салд — Салдинский, С—Лог — Сухоложский, С—Тур — Слободо-Туринский, Таб — Таборинский, Тавд — Тавдинский, Тал — Талицкий, Туг — Тугулымский, Тур — Туринский, Шал — Шалинский),
Тюм	— Тюменская обл. (районы: Н—Тавд — Нижне-Тавдинский, Уват — Уватский),
Удм	— Карсвайский р-н Удмуртской АССР,
Чел	— Челябинская обл. (районы: Касл — Каслинский, Няз — Нязепетровский).

7. Литература

Барт	— В. Бартегов: О русском языке в Обдорском крае. Живая старина IV (1894), вып. 1, 126—129;
Васн	— Н. М. Васнецов: Материалы для объяснительного словаря вятского говора. Вятка 1907;
Вер	— Вереха: Опыт лесоводственного терминологического словаря. Петербург 1898;
Д	— В. Даль: Толковый словарь живого великорусского языка I—IV;
Дол	— Сообщение А. Долдиной;
Ив	— Л. А. Ивашко: Заимствованные слова в печорских говорах. Ученые записки ЛГУ, № 243. Ленинград 1958, 84—103;
ИСФ	— А. И. Попов: Из истории славяно-финноугорских лексических отношений. ALH. V (1959), 1—19;
КРС	— Коми-русский словарь. Сыктывкар 1948;
Кукл	— С. А. Куклин: Звери и птицы Урала и охота на них (словарь, приложенный к книге, стр. 224—231). Свердловск 1938;

- Кул — Г. Куликовский: Словарь областного Олонецкого наречия в его бытовом и этнографическом применении. 1898;
- ЛДХ — В. И. Лягася: Дialectологическая хрестоматия по пермским языкам. Часть 1. М. 1955;
- Лыт — Сообщение проф. В. И. Лыткина;
- Мил — Т. И. Митарский: Описание говора крестьян-старожилов Тобольской губернии. Ежегодник Тобольского губернского музея 1917, вып. 28;
- МРС — А. Н. Биландин: М. П. Вахрушева «Мансийско-русский словарь». Л. 1958;
- МрРС — Мансийско-русский словарь (под редакцией Б. А. Серебренникова). М. 1956;
- О — Опыт областного великорусского словаря. СПб 1852;
- Од — Дополнение к опыту областного великорусского словаря. СПб 1858;
- Патк — Список тобольских слов и выражений, записанных Паткановым, Зобниным. Живая старина IX (1899), вып. IV, 487—518;
- Подв — А. Подызоцкий: Словарь областного архангельского наречия в его бытовом и этнографическом применении. СПб 1885;
- РКПС — П. С. Кузнецов: А. М. Стрелли, Русско-коми-пермяцкий словарь. Кудымкар 1945;
- РОУ — Б. Кильман: Русские заимствования из обь-угорских языков. ALH. I (1951), 249—272;
- РОГ — Н. А. Рогов: Пермско-русский и русско-пермский словарь. СПб 1869;
- САН — Словарь русского языка, составленный Вторым отделением Академии наук (не закончен);
- Срезн — И. И. Срезневский: Материалы для словаря древнерусского языка I—III;
- УРС — Удмуртско-русский словарь. М. 1948;
- ФУ — А. К. Матвеев: Финно-угорские заимствования в русских говорах Северного Урала. Ученые записки УрГУ, вып. 32. Свердловск 1959;
- ЭвРС — Г. М. Василевич: Эвенкийско-русский словарь. М. 1958;
- FUV — B. Collinder: Fennö-Ugric Vocabulary. Stockholm 1955.
- FF — D. R. Fokos-Fuchs: Syrjänisches Wörterbuch I—II. Budapest 1959.
- KLS — T. I. Itkonen: Koltun ja Kuolan lapin sanakirja I—II. Helsinki 1958.
- Lag — E. Lagercrantz: Wörterbuch des Südlappischen der Mundart von Wefsen. Oslo 1926.
- OFR — J. Kalima: Die ostseefinnischen Lehnwörter im Russischen. Helsinki 1919.
- Patk — Patkanov: Irtisi-osztják szójegyzék. Budapest 1902.
- REW — M. Vasmer: Russisches Etymologisches Wörterbuch. Heidelberg: I (1953), II. (1955), III (1957).
- RLS — J. Kalima: Die russischen Lehnwörter im Syrjänischen. Helsingfors 1911.
- SR — J. Kalima: Syrjänisches Lehnzut im Russischen. FUF XVIII (1927), 1—56.
- Wd — F. J. Wiedemann: Syrjänisch—deutsches Wörterbuch. SPb 1880.
- WU — Syrjänischer Wortschatz ... aufgezeichnet von Y. Wichmann, bearbeitet und herausgegeben von T. Uotila, Helsinki 1942.

ДОПОЛНЕНИЕ

Уже после того как эта статья была сдана в печать, появился ряд очень важных лексикографических работ, посвященных коми языку: 1. Коми-русский словарь (под редакцией В. И. Лыткина), М., 1951; 2. Сравнительный словарь коми-зырянских диалектов (составили Т. И. Жилина, М. Л. Сахарова и В. А. Сорвачева), Сыктывкар, 1961; 3. В. И. Лыткин, Коми-язывинский диалект, М., 1961. К сожалению, автору не удалось использовать эти труды, в которых приводится ряд новых данных, важных для истории пермско-русских лексических отношений.

Кроме того, в течение 1961—1964 гг. в результате работы Уральской диалектологической и Севернорусской топонимической экспедицией был пополнен материал по пермским заимствованиям в русских говорах Урала и Севера (Архангельская область). В свое время автор надеется опубликовать эти дополнительные данные и использовать те новые материалы, которые были опубликованы по коми языку.

A. K. MATVEEV: DIE PERMISCHEN LEHNWÖRTER IN DEN RUSSISCHEN MUNDARTEN DES NÖRDLICHEN UND MITTLEREN URALS

(Z u s a m m e n f a s s u n g)

In den russischen Mundarten des nördlichen und mittleren Urals gibt es viele permische Lehnwörter. In diesem Aufsatz werden 73 permische Lehnwörter betrachtet und 37 Wörter, deren Entstehung nicht ganz klar ist. Viele Lehnwörter gehen aus dem komi-jaswischen und dem komi-permjakischen Dialekt hervor.

Die aus der Komi-Sprache stammenden Lehnwörter gehören hauptsächlich folgenden Gruppen an: 1. Benennungen von Naturörtlichkeiten, 2. Terminologie von Waldwirtschaft, Jagd und Fischerei, 3. Terminologie von Lebensweise, 4. Benennungen von Schnee, Eis, und Winterverkehrsmitteln (Ski).

Unter den zu betrachtenden Wörtern gibt es einige, deren Entlehnungsrichtung nicht ganz klar ist. Da es zu diesen Wörtern in den anderen finnisch-ugrischen Sprachen keine Entsprechungen gibt, so sind ihre Quellen außerhalb der finnisch-ugrischen Sprachen zu suchen. Einige von diesen Wörtern sind Substrat- und Lehnelemente aus den tungusischen Sprachen.

ZUR ETYMOLOGIE EINER UNGARISCHEN WORTFAMILIE

Von

T. MIKOLA

1. Die Etymologie der Wortfamilie *reg*, *révül*, *rejt* beschäftigt seit langem unsere Sprachwissenschaftler. Aus der reichen Literatur zu diesem Problem seien hier nur die neuesten Abhandlungen erwähnt: Pais, D.: *Reg* (MNYTK. 75, 1949), Balázs, J.: *A magyar sámán révülete* (Ethnographia LXV, 416—440), Pais, D.: *Reg* (MNY. LIV, 181—196). In diesen Abhandlungen sind auch Überblicke über die bisherigen Forschungen bezüglich der erwähnten Wörter enthalten.

Der berufene Fachmann in dieser Frage, D. Pais, nimmt die Verwandtschaft folgender Wörter an: *reked*, *rekeszt*; *megrökönyödik* — *rekken*, *rek-kent* — *reg*, *rege*, *regős* usw.; *régen*, *régi*; *rögtön*, *rögvest*; *reggel* — *rejt*, *rejte* usw. — *révül* — *részeg*; *révül*. In ung. *részeg* 'betrunken' haben wir (wie auch in *réül*) die Entsprechung \emptyset , denn *-szeg* gehört nicht zum Stamm; *sz* ist ein Frequentativsuffix (*tesz* ~ f. *tekee*), *g* ein Suffix der Nomenbildung (*hide-g*, *mele-g*).

Die semantischen Ausführungen von Pais vermögen im allgemeinen zu überzeugen, doch bedarf es m. E. bezüglich gewisser, hauptsächlich phonetischer Probleme noch weiterer Forschungen.

2. Was die Semantik anbelangt, so kann man die mit den Wörtern *reg*, *rege*, *regél*, *regős* zusammenhängenden Probleme nicht als völlig geklärt ansehen. In dieser Hinsicht läßt auch Pais mehrere mögliche Lösungen offen und er selbst dürfte diese Frage noch nicht für abgeschlossen betrachten. Ich bin jedoch der Meinung, daß Pais zur Lösung des Problems auf gutem Wege ist, wenn er hinsichtlich der semantischen Entwicklung der erwähnten Wörter von der Ekstase, vom Zauber, von den Beschwörungen des Schamanen ausgeht. Somit wird auch das Aufkommen des ungarischen Worts *részeg* verständlich.

Bei ung. *rejt* hat sich folgende Bedeutungsentwicklung ergeben: 'bezaubern, behexen' → 'verzaubern, wegzaubern, durch Zauber verschwinden lassen' → 'verbergen, verstecken'. Diese Entwicklung läßt sich durch mehrere volkssprachliche Belege stützen, z. B.: *rejt s d uram teremtőm ezt a sujos*

nyavaját 'laß, mein Herr und Schöpfer, dieses schwere Übel (Gebrechen) verschwinden' (Szeged, Nyr. XXVIII, 100). Das Verb *elrejtezik* 'sich verbergen, sich verstecken' hat in der Mundart auch die Bedeutung 'in Verzückung geraten, verzückt werden', z. B.: *de azért nem hal meg . . . , csak elrejtezik mélyen* 'doch stirbt er darum nicht . . . , wird nur tief verzückt' (Arany, Toldi IV, 22). Auch dies ist ein Hinweis auf den schamanistischen Ursprung.

Daß *réül, révül* 'in Verzückung geraten, in Verzückung fallen' mit wog. T. *rei*, Szo. *rey* usw. 'warm, heiß' zusammenhängen, ist schon seit Hunfalvy bekannt, der vom verzückten Schamanen folgenden Satz anführt: *Tárcm jáni r é j táuen johts, láting táuen ti pini* 'Gottes großes *réj* kam über ihn, es nötigt ihn zu sprechen'.

Bei ung. *reggel* 'der Morgen; am Morgen, in der Früh' kann man folgenden Bedeutungswandel annehmen: 'warm; Wärme, Hitze' (wie wir auf Grund der Entsprechungen in den verwandten Sprachen sehen, war dies gewiß die Grundbedeutung des Wortes) → 'Dunst, Nebel' → 'dunstiges, nebliges Wetter' → 'der Morgen'.

Bei *rögtön ~ rögvest* 'sogleich, im Nu' (mundartl. auch *regten ~ regvest*) nimmt Pais folgenden Ablauf im Bedeutungswandel an: 'warm' → 'Zauber' → → 'Plötzlichkeit'.

Was die semantische Erschließung der bisher angeführten Wörter anbelangt, so schließe ich mich Pais an, hinsichtlich *régen, régi* usw. halte ich aber die Erklärung von Pais für schwerfällig. Pais läßt zwei Möglichkeiten offen: A) 'narrische, verbohrte, greisenhafte Haltung bzw. Rede' (ung. *rege* 'Märchen, Sage' hat auch die Bedeutung 'greisenhaftes, verworrenes Gerede') → 'hohes Alter, Greisenalter, Betagtheit' → 'lange Zeit, Alter'; B) *regi nõ* 'zauberndes Weib' (im Ungarischen muß es das Wort *reg* 'Zauber' gegeben haben) → 'altes, zauberndes Weib' (weil vor allem alte Frauen zu zaubern, zu hexen pflegten) → 'altes Weib'. Beide Erklärungen, vor allem die zweite sind sehr geistreich, doch läßt sich das Problem vielleicht auch einfacher lösen.

Ich meine, ung. *régen* mit der Bedeutung 'einst, früher' geht zurück auf ung. *reggel* 'am Morgen', einfach darum, weil die Wendung (*már*) *reggel* '(schon) am Morgen, (schon) in der Früh' in der zweiten Tageshälfte notwendig nicht nur als genaue Zeitangabe benützt wurde, sondern auch die Bedeutungsnuance 'reichlich früher, reichlich vorher' → 'schon lange' hatte. Diese Bedeutungsnuance wurde später zu einer selbständigen Bedeutung und das Wort **rëgš* entwickelte sich auch in seiner Lautgestalt verschieden. Mit dem Schwund des Vokals im Stammauslaut kam es zu einer Ersatzdehnung und damit zur Doppelform *rëg ~ rég*. Die beiden Formen wurden nicht ausgeglichen, denn *rëg* blieb mit der Bedeutung 'am Morgen', *rég* aber mit der Bedeutung 'einst, früher' erhalten. *Rëg* 'am Morgen' taucht auch in den ungarischen Sprachdenkmälern auf. z. B.: JókK. 92 — *holual reg* 'morgen früh'; das Wort *rég* aber ist heute noch gebräuchlich. Später wurde der morphologische Unter-

schied zwischen den beiden Wörtern nur noch größer, denn *rég* wurde mit adverbialen *l*, *rég* aber mit ebenfalls adverbialen *n* suffigiert, nur so wie wir es im Falle von *nappal* 'bei Tage' und *napon* 'an (einem) Tage' sehen. Übrigens bezieht auch Pais *rég* auf *reggel*, jedoch nur in morphologischer Hinsicht.

Meine Annahme wird auch dadurch gestützt, daß in anderen Sprachen Wörter mit der Bedeutung 'am Morgen', bzw. 'einst, früher' ebenfalls zusammenhängen, z. B.: türk. (tschag.) *irte* 'früh, zeitlich; der Morgen, morgens', *irteki* 'alt, vergangen' (MUSz. 650). Die gemeinsame Etymologie von f. *aamu* 'der Morgen, am Morgen' und f. *ammoín* 'früher, einst' wird auch von SKES. in Erwägung gezogen. Meines Wissens kann man aber bei den angeführten türkischen und finnischen Wörtern 'Zauberer' als ältere Bedeutung nicht voraussetzen.

Mit Ausnahme von ung. *régi*, *régen* pflichte ich also den semantischen Darlegungen von Pais bei. Mit der Gruppe *rekken*, *rekeszt* habe ich mich nicht befaßt, weil diese Wörter auf Grund phonetischer Erwägungen dieser Wortfamilie nicht angehören können.

3. Eingangs habe ich die von Pais in Übereinstimmung gebrachten Wörter angeführt. Wir finden in ihnen im In- bzw. Auslaut sechs verschiedene Konsonanten: *k*, *kk*, *g* (*gg*), *j*, *v*, ϕ . Pais führt diese sechs Entsprechungen auf *-*k-* zurück, was aber unmöglich zutreffen kann, weil fiu. intervokalischem *-*k-* im Ungarischen nur ϕ und *v* entsprechen kann. Auch *j* ließe sich noch erklären, weil die infolge des Schwundes des Auslautvokals entstandene Lautverbindung **kt* im Ungarischen regelmäßig die Entwicklung **kt* > **çt* > **çt* > *it* durchläuft. So entstanden, verschmolz *çt* im allgemeinen mit dem vorausgehenden Vokal zu *-it* ~ *-ét*, in mehreren Fällen aber blieb es erhalten: *hullajt*, *veszejt*, *szalajt* usw.; *k*, *kk*, *g* als Entsprechung können wir aber nicht in Betracht ziehen. Meines Erachtens sind die Wörter mit *k*, *kk* (wie z. B. in *rekken* usw.), wie bereits erwähnt, aus dieser Wortfamilie auch ansonsten auszuklammern. Bei diesen dürfte es sich um onomatopoetische Wortbildungen handeln, wie dies bei den Wörtern mit dem Momentansuffix *-n* (*koppan*, *dobban*, *csöppen* usw.) im allgemeinen der Fall ist. Sie hier aus semantischen Erwägungen einzureihen, wäre annehmbar, weil aber ähnlich lautende onomatopoetische Wörter in einzelnen Sprachen oft auch voneinander unabhängig aufkommen und, weil solche Wörter häufig keine regelmäßige phonetische Entwicklung nehmen, erscheint es angebracht, von ihnen abzusehen, umso mehr, als sie die Glaubwürdigkeit der Etymologie nur herabsetzen könnten.

Streichen wir also in diesem Zusammenhang die Wörter der Gruppe *rekken*, bleiben die Wörter mit der Entsprechung ϕ , *v*, *j*, *g* übrig. Ausgehend von fiu. *-*k-* müßten wir aber auch die Wörter mit *g* ausklammern. Dies aber ist nicht notwendig, weil mit der Annahme des grundsprachlichen *-*ŋ-* lassen

sich die phonetischen Schwierigkeiten eliminieren. Fiu. $-\ast\eta$ - hat nämlich folgende ungarische Entsprechung: 1. ϕ , z. B. *hó, fő, tő, vő*; 2. *v*, z. B. *av-, öv, hav-, töv-*; 3. *g*, z. B. *ég, egér, jég, fog, fogoly*. Alle drei Entsprechungen sind gegeben in der Wortfamilie *ó ~ avas ~ agg* (Collinder: CompGram. 125–129). Als vierte Entsprechung zieht Collinder auch *j-* in Betracht (*fej, vej-*), doch wird das *j* in diesen Wörtern von ungarischen Sprachwissenschaftlern als Hiatusstilger erklärt. Nach dem Schwund des intervokalischen *h* ($< \ast\gamma < \ast\eta$) trat im Hiatus *j* auf, das später dem Stamm anhaftete. Z. B. *feve* (vgl. 1055, 1086/12–13. jh.: *fehe*, OklSz.) $>$ *feé* (vgl. 1055: *fee*, TihAl.) $>$ *feje* (vgl. 1363: *-feve*, OklSz.). Die Erklärung G. Bárczis (Magyar Hangtörténet², 100) und anderer ist gewiß zutreffend. *j* in ung. *rejt* kann aber zurückgehen auch auf $\ast\eta$, weil der anzunehmende Lautwandel $\ast re\eta t > (? \ast regt) > \ast reyt$ (fiu. $\ast\eta$ wurde über $\ast\gamma$ zu *v ~ u*) $> \ast re\eta t > rejt$ phonetisch völlig verständlich ist (vgl. den Wandel des ung. Suffixes *-ít*).

In den Vorformen von ung. *révül, reg, rejt* usw. dürfen wir also im Inlaut $\ast\eta$ vermuten und feststellen, daß auf Grund der ung. Wörter fiu. $\ast re\eta\delta$ die Grundform gewesen sein dürfte. Nunmehr ist die bisher wenig untersuchte Frage zu klären, was in diesem Zusammenhang die als fiu. erwähnten Entsprechungen der Wortfamilie besagen.

4. Pais bezieht folgende Wörter der fiu. Sprachen zur Familie von ung. *reg* ein: wog. (Kannisto) TJ $\ast rei$, KU, KM, KO *rəγ*, P *riγ*, Vag. N, Vag. S *rī*, LO *rēγ*, So. *rēγ* 'warm, heiß; Hitze' — ostj. (Paasonen—Donner) *rew* 'Glut, Asche' — syrj. *ru* 'Dunst, Dampf'. Wir wollen nun diese Belege nach den einzelnen Sprachen untersuchen!

Die mit der Familie von ung. *reg* in Übereinstimmung gebrachten wog. Wörter können wir auf Grund des Vokals der ersten Silbe in zwei Gruppen gliedern. Einzelne Belege scheinen urwog. $\ast i$ fortzusetzen: P *riγ* 'Hitze', Vag., LU *rī* ($< \ast riγ$), KU, KM. *rəγ*, KO *rīγ*, TJ-Č $\ast rei$, TČ *reǰə'n* 'warm' (Steinitz: WogVok. 317) wie P, Vag., LU *min-* 'gehen', KU, KM *mən-*, KO. *mın-*, TJ-Č *mın-* (a. a. O., 297) \sim ung. *megy*. Wie *riγ* in TJ-Č durch Entsprechungen vertreten ist, das zeigt nicht deren allgemeine Form. Doch kommt es auch in anderen Wörtern vor, daß ϵ an Stelle von i tritt: TJ *mél*, TČ *mıl*, P *nıl* 'tief' usw. \sim ung. *mély* 'tief'; TJ-Č *šem*, LU *šim* usw. \sim ung. *szem* (a. a. O., 302–303). Andere Belege wiederum lassen auf Urwog. $\ast i$ schließen: So., LO *rēγ* 'Hitze', *rēγη* 'heiß', P *rēγη*, Vag. N *rēγη*, Vag. S., LU. *rēη* (a. a. O., 317) wie So., LO *tēym* 'ich esse', P, Vag. N, Vag. S, LU *tēm* (a. a. O., 216) \sim ung. *e-(szik)*. Es ist nicht meine Aufgabe, die Ursachen und Umstände dieses

* Die wog. und ostj. Wörter bringe ich in der vereinfachten Transkription von Steinitz. Wo ich dieselbe Form auch zweimal anführe, besteht in der ursprünglichen Niederschrift ein geringerer phonetischer oder semantischer Unterschied zwischen den einzelnen Wörtern.

ziemlich häufigen Wechsels zu untersuchen, hierzu sind andere mehr berufen als ich.

Welche fiu. Voraussetzungen hat das erschlossene urwog. **i-* bzw. **i?* Steinitz führt urwog. **i* auf fiu. **ě*, urwog. **i* auf fiu. **i* zurück (Steinitz: FgrVok. 28, 60). Da urwog. **i* in mehreren Mundarten vertreten ist, als die Entsprechungen von **i*, dürfte es annehmbar sein, wenn wir gegenüber **i* das **i* für primär halten, d. h. von einem ursprünglichen (fiu.) **ě* ausgehen. Hier ist zu bemerken, daß die sicheren ostj. Entsprechungen von wog. *riγ* — wie wir noch sehen werden — deutlich auf einen ursprünglichen Vokal mittlerer Zungenstellung hinweisen.

Wir können also zusammenfassend feststellen, daß der Vokal in der ersten Silbe der untersuchten wog. Wörter auf fiu. **ě* zurückgehen dürfte. Übrigens wurde auch von Collinder (und anderen) in ähnlichen Fällen fiu. **e* erschlossen (Collinder: a. a. O., 175).

Nunmehr können wir zur Untersuchung der Konsonanten im Inlaut übergehen. Im allgemeinen ist wog. *-γ ~ ø* die Fortsetzung eines fiu. *-*k-*, doch können wir in diesem Fall schwerlich ein grundsprachliches *-*k-* voraussetzen. Steinitz hat nämlich nachgewiesen, daß urwog. **iw*, **iγ*, **ěw*, **ěγ* in den Tawda-Mundarten zusammengefallen sind, insofern die erwähnten vier Lautverbindungen sich gleicherweise zu *ew* gewandelt haben (Steinitz: a. a. O., 300). Der weitere Wandel verlief im allgemeinen wie folgt: *ew > üw > ü*, oder aber es blieb bei *ew* (hauptsächlich im TČ.). Steinitz teilt zur Erhärtung seiner Feststellung mehrere Belege mit. Ich führe nur jene an, in denen er auf urwog. **iγ* schließt: So., LO *siγ* 'Quappe', KO *siγ*, KM *səγ* usw. \sim TJ *šüw*, TČ *šew*; So., LO *tiyl* 'fliegen', KO *tiyl*, KU., KM *təyl* usw. \sim TJ *tewl-*, TČ *tewl-*; So., LO *piγ* 'Sohn' \sim TJ *püw*, TČ *pew*; urwog. **jiγ* 'er kommt' $>$ TJ *jüw*, TČ *jew*. In TJ-Č **rei*, TČ *reja-n* können wir also nicht die Spuren eines fiu. *-*k-* suchen, denn dann wären die regelmäßigen Entsprechungen TJ *rü* oder *rew*, TČ *rew*.

Ich halte dafür, daß sich die phonetischen Schwierigkeiten mit der Annahme eines grundsprachlichen **η* überbrücken lassen. Der Lautwandel fiu. **η > wog. γ* ist möglich (Liimola: FUF. XXXI, 110, Collinder: a. a. O., 125, 130), z. B. wog. (Kannisto: Mskr.) So. *lēηn* 'Eichhörnchen', LO *lēηn*, Vag., LU *lin*, P, LM *liyn*, KM *leyn*, KU *ləyn*, TJ-Č *lein* \sim ostj. (Karjalainen—Toivonen) Irt. *tāηkə*, Vj. *lāηki* (vgl. FUF. XXXI, 112); wog. L *ragŋ* 'kauen, nagen' (MUSz. 641) \sim jur. *luηga* 'gnaw' \sim ? ung. *rág* (Collinder: FUF. 54). Wörter wie (Kannisto: Vok. 41) So., LO *nē* 'Weib, Frau', LU *nē*, P *nē*, TJ-Č *nī* \sim ostj. Irt. *neη*, O *nīη* usw. \sim ung. *né* sind Beispiele dafür, daß **η* in den wog. Mundarten auch völlig verschwinden kann (auch in den Entsprechungen zu *riγ* finden wir nur *γ* oder *ø*). Zum Wandel **iη > *iγ* mag es erst gekommen sein, als in den Tawda-Mundarten die Labialisierung des ursprünglichen **iγ* bereits begonnen hatte.

Die eingehende Untersuchung der mundartlichen Varianten von wog. So. *riy* läßt uns also auf die fiu. Form **reŋš* (Steinitz **rēŋš*) schließen.

5. Wie bereits erwähnt, hat das wog. Wort *riy* im Ostjakischen seine genaue Entsprechung. Meines Erachtens sollte man aber nicht das von Pais in diesen Zusammenhang gestellte Wort J *rew* 'Glut, Asche' (Paasonen—Donner) mit den zuvor abgehandelten wog. Formen in Übereinstimmung bringen, weil dies auf schwere Hindernisse stößt. Das Wort hat nämlich nicht 'Hitze, Wärme' als Grundbedeutung, wohl aber 'Staub'. Dies wird auch durch die Entsprechungen von J *rew* in anderen Mundarten angezeigt: (Karjalainen—Toivonen 791) Dj. *rāw*, *rāw* 'fein, feinkörnig' (Salz, Tabak); Irt. *rāw* 'feinkörnig (Salz, Mehl), Staub'; V *rāy* 'Müll, Abfälle, Kehrlicht'; Sur. (Lirk.) *rey*. 'feinkörnig (Salz), flockige Asche'; Sur. (Mj.) *rey*. 'Asche, feinkörnig (Salz)'; Trj. *rey*. '(flockige) Asche'; Ni. *raw*, Kaz. *raw* '(Mehl u. a.), Staub (an den Kleidern, auf dem Tisch usw.)'. O *rāw* 'flockige Asche, Staub'; V *tšyā-rāy* 'beim Brennen von Holz entstandene leichte, flockige Asche'; Wj. *tšyā-rāy*, Kaz. *tūtraw* 'flockige Asche'. V, Vj. *tšyā*, Kaz. *tūt*- müssen identisch sein mit V *tšyāt* 'Querholz des Bootes' ~ ung. *tat* 'Achterschiff'. Das Wort wurde im Kaz. zusammengezogen, im V, Vj. ist aber *t* vor *r* geschwunden. Es ist interessant, daß diese Mundarten die Asche gerade mit einem Wort bezeichnen, das die Bedeutung 'Achterholz, Querholz, Staub' hat. Der Grund dafür mag wohl sein, daß die aufs Feuer gelegten Zweige oder Holzscheite aufeinander kreuzweise liegen. Das Wort muß also ursprünglich 'auf etwas querliegendes Holz' bedeutet haben, und erst später ergab sich durch Einengung die heutige Wortbedeutung.

Bevor wir zur phonetischen Untersuchung übergehen, müssen wir unsere Belege ergänzen. Das erwähnte *rew* hat auch eine Variante *riw*, die in den flektierten Formen auftritt. Paasonen führt in seinem Wörterbuch auch J *riw* 'Staub' an. Dieses *riw* in der Bedeutung 'Staub' muß durch Wortspaltung aus *rew* entstanden sein, denn J *ew* ist die Fortsetzung von urostj. **šy*, *iw* aber die von urostj. **šy* (Steinitz: OstjVok., 118); der Wechsel **š ~ *ü* muß im Urostjakischen häufig gewesen sein, denn seine Spuren finden sich in allen Mundarten, z. B. Sur. *kemən* 'draußen' ~ J *kim* 'hinaus' (a. a. O., 59). Die übrigen Mundarten lassen im allgemeinen auf **š* schließen: Trj. *rey*., Irt., O *rāw*, Ni., Kaz. *raw* sowie Trj. *kemən*, Irt., O *kāmən*, Ni., Kaz. *kamən* 'außen' < V, Vj. 1900 *kōmən* (die Formen im W., Wj. haben den urostj. Lautstand bewahrt, a. a. O., 65). V, Vj. *rāy* verweist auf **ä* (a. a. O., 65). Dieser Wechsel **š ~ *ä* können wir in mehreren Wörtern beobachten, vgl. V, Vj. *käyi* 'Hammer' ~ J *kewi*.

Die mundartlichen Belege weisen also auf urostj. **š ~ *ü ~ *ä* hin. Wie verhalten sich diese drei Laute zum erschlossenen **i ~ *i* des Urwogulischen? Dem urostj. **š* und **ä* entspricht im Urwog. gleicherweise **ä*, dem

**ü* aber **i* (Steinitz: FgrVok., 80). An diesem Punkte könnte man also zwischen den beiden Wörtern eine Beziehung suchen. Die Analyse des Auslautkonsonanten ergibt aber, daß man die ostj. und wog. Wörter auch wegen phonetischer Schwierigkeiten auseinanderhalten muß. Wie wir zuvor gesehen haben, geht nämlich J -*iw* auf **üy* zurück. Dieses **-üy* läßt sich bis ins Urobugrische zurückführen. Im Wogulischen ist aber die Entrundung des ursprünglichen **ü* stets verbunden mit der Rundung des nachfolgenden palatovelaren Konsonanten, z. B. ostj. V *tšüy* 'Nebel', J *tšiw* ~ wog. So. *šikw*, KU *sēṇkw* usw. (Steinitz: a. a. O., 81—82).

Somit läßt sich ostj. (Paasonen—Donner) *rew* 'Glut, Asche' mit der Familie des wog. *riy* weder semantisch noch phonetisch in Übereinstimmung bringen. Genaue Entsprechungen des wog. Wortes finden wir dagegen in folgenden Belegen: ostj. B *rúu* 'Hitze, Wärme, Schwüle, Dunst' (Budenz: MUSz. 658., der es auch mit den von uns abgehandelten ung. und wog. Wörtern in Übereinstimmung bringt), (Karjalainen—Toivonen) O *rwv* 'Hitze', Kaz. *rűw* 'Wärme, Hitze (im Haus, in der Badestube, im Freien), Schwüle', Ni *rűw* 'warm (nicht heiß und nicht kalt)', Irt. *wotrəw* 'Lufthauch, schwacher Wind'; Sj. *wotrəw* 'Windschauer, Kräuselung auf der Oberfläche eines Sees (wenn kaum ein Wind weht)' und noch mehrere Zusammensetzungen sowie Wortbildungen aus denselben Mundarten.

Gewiß ist der Vokal aus einem reduzierten urostjakischen Palatal entstanden. Wir können auf zwei solche Laute schließen: **ə* und **ö* (hierauf haben wir uns bei der Abhandlung von wog. *riy* bezogen). Da -*w* auf den hervorgehenden Vokal stark zurückwirkt, werden wir den Inlautvokal und den Auslautkonsonanten gemeinsam untersuchen. Ostj. -*w* setzt im allgemeinen urostj. **γ* (< *fiu*. **k*-) fort. Darum müssen wir die mundartlichen Entsprechungen für urostj. **əγ* bzw. **öγ* untersuchen. Steinitz widmet dem urostj. **γ* ein besonderes Kapitel; seiner Meinung nach ist **əγ* in folgenden Formen vertreten: Irt. *əγ*, Ni. *iγ*, B *iγ*, O *iγ*, Kaz. *iw*, z. B. Irt. *jəγ*, Ni. *jīγ*, B *jīj*, O *jij*, Kaz. *jűw* 'Vater' (Steinitz: OstjVok., 120); **öγ* ist vertreten durch: Irt. *əw*, Ni., Kaz., B *űw*, O *uw*, z. B. Irt. *təw*, Ni. *tűw*, Kaz. *űw*, B *lűw*, O *luw* 'er' (a. a. O., 121).

Aus all dem geht hervor, daß urostj. **əγ* in diesem Zusammenhang keinesfalls in Frage kommen kann. Nehmen wir aber **öγ* an, ist die Form O *rwv* unverständlich. Karjalainen schreibt hierüber, dieses *rwv* sei in Zusammensetzungen aufgekommen wie z. B. *watrəw* 'Windhauch', und habe von hier aus auch auf andere Formen übergegriffen (a. a. O., 208). Es gibt aber auch Zusammensetzungen, deren erstes Glied einen labialen Vokal enthält, wie z. B. O *muwrəw* 'aus der Erde, von Erdböden aufsteigende Kälte', und es ist fraglich, ob *muwrəw* und andere ähnliche Zusammensetzungen im Unterschied zu solchen wie *watrəw* so selten gewesen wären, daß ihr ursprünglicher labialer Vokal unter dem Einfluß der letzteren sich auch in labialer Umgebung

zu einem Illabiallaut gewandelt hätte. Meines Erachtens hat man auch in diesem Fall — auch mit Rücksicht auf die meiner Meinung nach zweifellos hierhergehörenden wog. Belege — vom fiu. (Steinitz) $*\check{\epsilon}\eta$ auszugehen. Unter dem Einfluß von $*\eta$ wurde $*\check{\epsilon}$ im Späturostjakischen gerundet (im Ostjakischen wurde der illabiale Vokal vor palatovelaren Konsonanten häufig gerundet, vgl. Steinitz: a. a. O., 113), d. h. es entstand die Lautverbindung $*\check{\sigma}\eta$. Die ursprünglichen urostj. palatalen Labialvokale velarisierten sich im westlichen Mundartgebiet in der Nähe von $*\eta$ und k unter Beibehaltung der Labialität, z. B. V, Vj. (= urostj.) *kör*, Irt. *kör*, Ni., Kaz., B *kür*, O *kur* 'Fuß' (a. a. O., 112). Da in dem von uns untersuchten Wort $*\check{\sigma}\eta$ eine sekundäre, spätere Lautverbindung darstellt, darf angenommen werden, daß die erwähnte Velarisierungstendenz bis zur Entstehung der Form $*r\check{\sigma}\eta$ in den meisten Mundarten bereits abgeschlossen war. Darum folgte das $*\check{\sigma}$ auch vor $*\eta$ dem allgemeinen Wandel $*\check{\sigma} > \text{ə}$, wie z. B. V, Vj. *jör-*, Irt. *jər-* 'binden' (a. a. O., 94). Wie wir wissen, hat im Ostjakischen die Entrundung des Vokals die Rundung des darauffolgenden Konsonanten zur Folge (a. a. O., 120—121), so daß auch der Wandel $*\check{\sigma}\eta > *a\eta_0 > *aw$ verständlich ist. Der Wandel fiu. $*\eta > \text{ostj. } w$ ist möglich (Liimola: FUF. 31, 110; Collinder: CompGr. 125), z. B. ostj. (Paasonen—Donner) K *χaw* 'Monat', (Steinitz: OstjVok., 125) Kaz. *χūw* ~ mordw. *koη*, *koη* ~ ung. *hó* 'Monat'; ostj. (Karjalainen—Toivonen) Ni. *šīγ* 'Nebel', Kaz. *šiw*, O *siw* ~ syrj. *ṭšīn* 'Rauch' ~ wotj. *ṭšīη*; ostj. (Karjalainen—Toivonen) Sj. *tiwat* 'Köcher', Ni. *tīγat*, Kaz. *tīwat*, O *tiwat* ~ ? ung. *tegez* 'Köcher'. Nachdem das Wort $*r\check{\epsilon}w$, wie oben dargestellt, zustande gekommen war, konnte $*\check{\epsilon}$ vor w später leicht gerundet werden, z. B. V *lōγ* 'er', Sj. *taw*, Ni., Kaz., B *lūw*, O *luc* (a. a. O., 121).

Anders war der Entwicklungsablauf im isolierten Obdorsker Dialekt, wo die einzelnen Tendenzen gewiß nur verspätet auftraten, darum aber auch etwas länger wirkten als in anderen Mundarten. Hier konnte noch die Velarisierung, wenn auch nur unvollständig, doch erfolgen. Weiter oben haben wir gesehen, daß in dieser Mundart $*\check{\sigma}$ bei $*k$ und $*\eta$ zu u gewandelt wurde (V, Vj. *kör* ~ O *kur*). Der Lautwandel $*\check{\sigma} > u$ konnte nur über $*\check{\sigma}$ erfolgen, wofür der Beleg Irt. *kör* spricht, sowie der Umstand, daß auch $*\check{\sigma}$ und $*\check{\sigma}$ zu $*o$ bzw. φ wurden (a. a. O., 112). Der Lautwandel $*\check{\epsilon}\eta > u\eta$ in der Obdorsker Mundart muß mit der labialisierenden Wirkung von $*\eta$ zusammenhängen, denn u ist labialer als $\check{\sigma}$; vor $*\eta$ hat sich übrigens auch das ursprüngliche, also nicht aus einem $*\check{\sigma}$ entstandene $\check{\sigma}$ zu u gewandelt, z. B. V *sōη* 'Ecke' ~ O *suη* (a. a. O., 85). Daß die palatovelaren Konsonanten eine Rundung bewirkten, zeigte sich schon im Vorostjakischen (a. a. O., 112), doch mußte sich später diese Wirkung abschwächen, sonst könnten wir heute vor $*\eta$ keinen illabialen Vokal finden, wofür wir aber mehrere Belege haben. Auf Grund des Gesagten schließen wir, daß der Wandel $*\check{\epsilon}\eta > u\eta$ im O früher eingesetzt und dementsprechend auch früher aufgehört habe, als der unter anderen phonetischen Ver-

hältnissen erfolgte Lautwandel $*\ddot{o} > v$ (z. B. V, Vj. *pör* 'Bohrer' \sim O *pvr*). Nachdem im O das Wort $*r\ddot{o}\eta$ das Ergebnis des längere Zeit andauernden Wandlungsprozesses $*r\ddot{a}\eta > *r\ddot{o}\eta > *r\ddot{o}\eta$ sein dürfte, ist es verständlich, daß es der Entwicklung $*\ddot{o}\eta > u\eta$ nicht mehr unterworfen sein konnte, sondern infolge der nachhaltiger wirksamen allgemeinen Tendenz $\ddot{o} > v$ die Form $*r\ddot{o}\eta > *rv\eta > rvw$ annahm. Der Lautwandel $*\eta > *\eta_o > w$ ist ebenso zu erklären wie weiter oben der Prozeß $*\ddot{o}\eta > *\ddot{a}\eta_o > \ddot{a}w$.

Auf Grund der obigen Ausführungen können wir m. E. auch das hier erörterte ostjakische Wort auf die fiu. Form $*re\eta\ddot{u}$ (Steinitz $*r\ddot{e}\eta\ddot{u}$) zurückführen.

In meinem Aufsatz habe ich die ung. und die obugr. Wörter gesondert untersucht, jedoch das gleiche Ergebnis erhalten: in beiden Fällen erwies es sich als am wahrscheinlichsten, auf fiu. $*re\eta\ddot{u}$ zurückzugehen. Demnach dürfte es sich in den untersuchten Wörtern des Ungarischen, Wogulischen und Ostjakischen höchstwahrscheinlich um etymologische Entsprechungen handeln.

6. Wie bereits erwähnt, weist Pais auch das syrj. Wort *ru* 'Dunst, Dampf' der Wortfamilie *reg* zu. Meiner Meinung nach haben wir aber keinen Grund, die alte Etymologie Toivonens zu bezweifeln, der die Meinung vertritt, daß syrj. *ru* und ostj. Ni. *rut*, Kaz. *rot* 'Nebel' zusammengehören (FUF. XVIII, 189; Collinder: FUV. 111). Dagegen können wir mit vollem Recht folgende Wörter von dem zuvor erschlossenen fiu. Stamm $*re\eta\ddot{u}$ ableiten: syrj. *regid* 'schnell, bald'; wotj. *ḍžog* 'helteinen, kuuma', Munkácsi *žog* (Schar.) 'sehr warm, heiß', *žog* (Kas.) 'rasch, schnell, bald, alsbald'.

In diesem Zusammenhang gibt es keine semantischen Probleme. Das wotj. Wort hat zum Teil die Grundbedeutung 'warm, heiß' beibehalten. Daß die Entwicklung *heves* 'warm' \rightarrow 'schnell' nicht ausgeschlossen, sondern vielmehr möglich ist, erhärtet gerade ung. *heves*. Die Bedeutung 'rasch, schnell' dürfte gerade dadurch aufgekommen sein, daß die schnelle Bewegung, das rasche Handeln immer mit Erhitzung verbunden ist, z. B.: *hevesen jött* = *ki-melegedve jött* 'er kam erhitzt an'. Die Bedeutung 'schnellstens, alsbald' kann auch aus der Bedeutung 'rasch, schnell' entstanden sein, z. B.: *gyorsan megcsinálom* \rightarrow *hamar megcsinálom* 'ich mache es schnell' \rightarrow 'ich werde es alsbald, schnellstens machen', oder aber sie kann auch aus der Bedeutung 'warm, heiß' aufgekommen sein, wie z. B. die Wendung (*azon*) *melegében* im heutigen Ungarisch die Bedeutung 'sogleich, alsbald, schnellstens, im Nu' hat. Diese Wendung mag im Zusammenhang mit dem Essen entstanden sein: *melegen megeszem a levest* 'warm/heiß esse ich die Suppe' \rightarrow *mindjárt megeszem a levest* (*míg ki nem hűl*) 'ich esse gleich die Suppe (solange sie nicht kalt wird)'.

Es ist auch phonetisch möglich, hier die Übereinstimmung anzunehmen. Syrj. *r* \sim wotj. *ḍž* sind die regelmäßige Fortsetzung eines fiu. $*r$. Auch der

Inlautvokal läßt sich auf fiu. **e* zurückführen. In *regid* ~ *džog* müssen wir urperm. **ę* voraussetzen (Itkonen: FUF. XXXI, 311), das wiederum auch vorperm., fiu. **e* vertreten mag, z. B. syrj. *łsegni*, wotj. *łsigini* 'brechen' ~ mordw. *šivems*, laut Itkonen in der Urform ?*šeŋä*, ?*łšeŋä* (a. a. O., 179). Urperm. **ę* ist regelmäßig gegeben in syrj. *e* ~ wotj. *e* oder syrj. *e* ~ wotj. *o*. In *łsigini* ist die Velarisierung (*ę* > *o*) wegen des anlautenden *łš* unterblieben.

Perm. *g* kann fiu. **η* fortsetzen, weil die Entsprechungen für **η* und **ηk* oft miteinander vermischt auftreten, vgl. f. *sii*, *siihirs* 'central ridge-piece under a roof; inner ridge' ~ syrj. *šiger* 'framework supporting a roof usw.' ~ wotj. *šig* 'attic, room at the top of a house usw.' ~ ostj. *šini* 'bend, curve in runner of a sledge; the foremost (curved) part of a sledge' ~ ?? jur. *si* 'wall (opposite the door) of a tent' ~ kamass. *siŋ* (Collinder: FUV. 56); syrj. *mog* 'action, transaction, affair' ~ wotj. *mug* 'business, affair, occupation, transaction' ~ ? ung. *mű* ~ *műve* ~ *míve* 'work' usw. ~ jur. *mī-* 'make, fabricate, carpenter, build' ~ tawg. *mee-* 'make' ~ selk. *mee-* usw. (a. a. O., 37); syrj. *łsegni*, wotj. *łsigini* 'brechen' ~ mordw. *šivems*.

7. Die Familie des ung. Wortes *reg* läßt sich möglicherweise bis zur uralischen Grundsprache zurückverfolgen. Zwischen dem fiu. Stamm **reŋš* und dem folgenden jur. Wort könnte nämlich ein Zusammenhang bestehen: (Budenz) *leju* 'Flamme': *tu leju* 'Flamme', (Reguly) *tu leju*, (Castrén) *leajo*, *leju*, (Lehtisalo) *O lējjū* 'Flamme', Sj., K, I, MB, M *lējjo*, T *lējžūmpi* 'brennt mit einer Flamme', Kis. *rējnājji* '3. sg. fut.', *rēj iūs* 'hörbar brennen', M *lējžendāw* 'ich zündete an (ein Streichhölzchen)' usw.

Jur. *l* ~ *r* ist die regelmäßige Entsprechung für grundsprachliches **r*. An Stelle von *ē* wäre allerdings eher *ē* zu erwarten, doch kann eine sekundäre Velarisierung vorliegen, weil sie auch in anderen, zweifellos hellvokalischen (vordervokalischen) Wörtern auftritt, z. B. K *sēw* 'Auge', O *sēwŋgun* 'See-weite', U *sēw* ~ ung. *szem* ~ f. *silmä*; O *węńńeko* 'Hund' usw. ~ ung. *fene* ~ f. *peni-*.

Auf einen ursprünglich hellen (vorderen) Vokal verweist auch -*j*-, insofern unser Vergleich zutrifft. Den Lautwandel **η* > *j* finden wir nämlich nur in einem einzigen Wort palataler Lautordnung belegt: O, Sj., U usw. *jij* 'Schwiegersohn' ~ ostj. *weŋ* ~ ung. *vő* ~ f. *väry*.

T. MIKOLA: О ПРОИСХОЖДЕНИИ ОДНОГО ГНЕЗДА СЛОВ В ВЕНГЕРСКОМ ЯЗЫКЕ

(Р е з ю м е)

В статье рассматриваются слова, относящиеся к гнезду с *reg* и соответствия их в родственных языках. Автор доказывает, что венгерские *reg* 'morgens' ~ *révül* 'in Extase geraten' ~ *rejt* 'verbergen' в родственных языках имеют следующие этимологические соответствия: хант. *riŋ* 'Hitze' ~ манс. *rūw* 'warm' ~ коми *regid* 'schnell, bald' ~ удм. *džog* 'heiß, warm' ~ ? юрак. *lējju* 'Flamme'. Первоначальной формой указанных слов могло быть **reŋš* (**reŋš*).

LE SYSTÈME DE L'EMPLOI DES TEMPS DU PASSÉ DANS L'ÉTRANGER DE CAMUS

Par

JOLÁN KELEMEN

I.

Dès le début du XX^e siècle, on remarque dans le domaine de la prose française une tendance à se détacher des grandes traditions du XIX^e siècle, afin de mieux révéler la psychologie de l'homme moderne. Conformément à cette tendance, les moyens d'expression de la prose subissent des changements profonds; pour s'en convaincre, il suffit de penser à l'exemple de Roger Martin du Gard, dont les romans sont parsemés de dialogues plus ou moins dramatisés, avec des indications scéniques, comme s'il s'agissait du scénario d'un film. Le but de cet auteur est évident: il voulait reproduire la vivacité d'un dialogue, sans ces artifices d'usage qui, dans les romans classiques, interrompaient constamment l'évolution naturelle d'un dialogue.

Évidemment, malgré les exemples de ce genre, nombreux sont, jusqu'à nos jours, les romanciers dont le style semble se distinguer très peu de celui des grands écrivains de la seconde moitié du XIX^e siècle. C'est pourquoi nous n'avons pas l'intention d'étudier ici des différences subtiles en ce qui concerne par exemple la structure des phrases, leur longueur, l'emploi des subordonnées, différences qui ne sont pas évidentes au premier abord. Nous avons tenté d'observer dans un récit de Camus, *L'Étranger* (Paris, 1942; nous avons étudié un exemplaire de l'édition parue en 1957 chez Gallimard) un fait assez facile à saisir: l'emploi des temps du passé.

Comme on le sait, du point de vue de l'emploi des temps du passé, le français littéraire se distingue très nettement des langues romanes méridionales: tandis qu'en italien ou en espagnol, on emploie presque tous les temps du passé même dans la langue parlée, en français, l'abîme qui sépare la langue parlée et la langue écrite est beaucoup plus profond: certaines formes temporelles (passé simple, passé antérieur, imparfait et plus-que-parfait du subjonctif) ne sont apprises qu'à l'école, et on ne s'en sert que dans certains domaines de la langue écrite. A cet égard, l'état du français est donc comparable à celui du roumain: dans les deux cas, le passé simple a presque totalement disparu de la langue parlée.¹

¹Selon *Damourette et Pichon*, *Des mots à la pensée, Essai de grammaire de la langue française*, 1911—1936, Paris, Tome V, p. 347, le passé simple existe encore dans

Pour illustrer l'infiltration progressive et sans cesse plus marquée du passé composé dans la langue littéraire, que nous examinons dans une autre étude,² nous nous contenterons de citer quelques auteurs qui se sont occupés de ce problème dans des stylistiques (Marouzeau, Cressot), des syntaxes (Imbs), des études diverses (Guillaume, Millon, Ullmann, Sten, Cohen, Perrot, Klum).³ La plupart de ces stylisticiens et linguistes sont plus ou moins d'accord, en ce qui concerne le recul du passé simple dans la prose contemporaine, avec cette opinion de R. Barthes: «La description renonce volontiers au passé simple, ce temps ponctuel et romantique . . . pour adopter le passé composé, ce mélange de présent et de passé, où l'événement, suffisamment décanté, résonne encore sourdement, à la fois lointain et présent».⁴

Pour ce qui est néanmoins des raisons psychologiques de ce *choix* stylistique, peu de tentatives ont été faites pour les éclaircir. Les explications les plus intéressantes, en dehors de celles des critiques français, sont de la plume de certains philologues anglais et américains⁵ qui ont été également frappés par l'emploi peu «classique» des temps et particulièrement du passé composé,

a langue parlée dans le Midi de la France (cf. encore à ce sujet: *M. Cornu*, Les formes surcomposées en français, Berne, 1953, Romanica Helvetica, 42 p. 193—201). Le passé simple roumain n'est en usage dans la langue parlée qu'en Olténie et dans certaines régions du Banat (cf. Gramatica limbii române, I. Bucuresti, 1954, p. 306). Nous rencontrons des phénomènes analogues dans les dialectes nord-italiens et de nombreux territoires espagnols de l'Amérique latine; dans tous les cas que nous venons d'indiquer, le passé composé s'étend de plus en plus aux dépens du passé simple.

² Az igeidők használatának stilsztikai értéke a mai francia prózában (Filológiai Közlöny) 1963. 3—4. sz., 455—461).

³ *J. Marouzeau*, Précis de stylistique française, Paris, 1959, 4^e d.; — *M. Cressot*: Le style et ses techniques, Paris, 1959, 4^e éd.; — *P. Imbs*: L'emploi des temps verbaux en français moderne, Paris, 1960; — *G. Guillaume*, Temps et verbe, Théorie des aspects, des modes et des temps, Paris, 1929; — *Ch. Millon*, Le passé simple chez les romanciers et les dramaturges, Le français moderne, 1936, p. 239—248; — *E. de Ullmann*, Le passé défini et l'imparfait du subjonctif dans le théâtre français contemporain, Le français moderne, 1938, p. 347—358; — *H. Sten*, Les temps du verbe fini (Indicatif) en français moderne, Copenhague, 1952; — *M. Cohen*, Emploi du passé simple et du passé composé dans la prose contemporaine, Travaux de l'Institut de linguistique, Paris 1956, I. p. 43—62; — *J. Perrot*, Réflexions sur les systèmes verbaux du latin et du français, Revue des langues romanes, Montpellier, 1956 p. 137—169; — *A. Klum*, Verbe et adverbe, Uppsala 1961, p. 167—173.

⁴ Cité par *Marouzeau*, op. cit., p. 144

⁵ Cf. *Philip Tody*, A note on Camus, Comparative Literature, 1957, No 3. p. 243 et suiv., ainsi que *John Cruickshank*, Camus's technique in L'Étranger, French Studies, July 1956, p. 241—253. Voici ce que dit entre autres ce dernier: «This use of the *passé composé* . . . is unusual in a straightforward literary narration of past events . . .» (248). «The predominantly anti-literary perfect tense . . . confers on L'Étranger something of the directness and conviction of a straightforward *témoignage*» (p. 252). Parmi les études les plus récentes sur ce problème, v. en particulier le remarquable ouvrage de *M.-G. Barrier*: L'art du récit dans l'Étranger, Paris, 1962.

⁶ Cf. à ce sujet la «boutade» de Robbe-Grillet relevée par *A. Klum*: «Robbe-Grillet est presque sûr que le projet de Camus, lorsqu'il a eu l'idée de L'Étranger, était d'écrire un livre au passé composé: après, pour le meubler, il a trouvé une histoire . . .» (op. cit., p. 171). Il n'est pas non plus sans intérêt de citer ici le nom d'un autre écrivain célèbre, *Sartre*, qui a consacré au problème du passé composé dans cette oeuvre tout un passage de son «Explication de L'Étranger» (Cahiers du Sud, 30^e année, février 1943, p. 189—206).

dans *L'Étranger*.⁶ En effet, en feuilletant d'autres romans modernes, on sera surpris d'en trouver si peu où le temps habituel de la narration soit le passé composé au lieu du passé simple. Néanmoins cette technique n'est pas aussi isolée dans l'histoire du roman français que le pensent ces critiques. Signalons à ce propos un ouvrage de Marguerite Duras: *La vie tranquille* (1944) et un autre de Poirot-Delpech: *Le grand dadaï* (1957), où — peut-être déjà sous l'influence de Camus — on retrouve un système analogue de l'emploi des temps, y compris le rôle prépondérant du passé composé.

En comparant les trois romans que nous venons de citer, on remarquera qu'il s'agit dans les trois cas d'un récit autobiographique. En effet, il semble très difficile d'employer systématiquement le passé composé, pour exprimer les faits successifs de la narration, dans un ouvrage écrit à la troisième personne.⁷ Ceci pour la simple raison que, si le récit n'est pas le témoignage direct des événements vécus par le héros principal, il paraît plus lointain, plus abstrait et semble devoir inévitablement s'exprimer au passé simple.

Ceci dit, examinons les formes morphologiques des verbes du récit. Il est évident que les formes du passé composé, très semblables par suite de l'emploi de l'auxiliaire — qui est généralement *avoir* — présentent moins de variété que celles du passé simple, avec leur triple système de désinences (en *-ai*, en *-is*, et en *-us*) ; ajoutons même qu'elles sont, du fait de leur composition, d'une certaine monotonie, d'une certaine lourdeur, comme en témoigne cette petite scène qui se déroule dans la prison de Meursault:

«C'est à ce moment précis que l'aumônier *est entré*. Quand je *l'ai vu* j'*ai eu* un petit tremblement. Il s'en *est aperçu* et m'*a dit* de ne pas avoir peur. Je lui *ai dit* qu'il venait d'habitude à un autre moment. Il m'*a répondu* que c'était une visite tout amicale (162).»

Ce même récit fait au passé simple donnerait au style un tour plus alerte, mais il serait aussi plus impersonnel, plus éloigné dans le temps, pour ainsi dire figé dans le passé. Par contre le passé composé nous rend plus proche, plus compréhensible la détresse du héros de ce récit. Observons d'ailleurs que dans cette oeuvre comme dans les deux autres romans précités, le protagoniste, c'est-à-dire le narrateur, est une personne d'une culture assez superficielle qui doit s'exprimer sans la moindre recherche, dans une langue donnant l'illusion de la *langue parlée*.⁸ Ajoutons aussi que les idées philosophiques des

⁶ Notre point de vue est confirmé par A. Malblanc : *Stylistique comparée du français et de l'allemand*, Paris 1961, p. 140—141. — M. Cohen écrit également à ce propos: «On emploierait plus facilement le passé composé pour un fait isolé que dans une succession d'événements passés» (op. cit., p. 43).

⁸ En ce qui concerne l'introduction de la langue parlée dans le style littéraire, on pourrait croire que ce sont les écrivains réalistes, et même nettement progressistes ou communistes qui donnent le ton dans ce domaine. Or, comme l'ont déjà observé M. Cohen (*Grammaire et style*, Paris, 1954, p. 172—177) et J. Perrot (op. cit., p. 161) il n'en est rien. Tout au plus voit-on un mélange de passés composés et de passés simples (cf. A. Stil, *Le premier choc*, 1951), même lorsque le récit est fait à la 1^{re} personne (cf. Vercors, *La puissance du jour*, 1951, A. Wurms, *Fleurs et plumes*, 1953).

trois ouvrages sont assez proches: ils sont existentialistes ou professent une conception analogue de désillusion, sinon de pessimisme.

Il est utile d'insister sur ces détails, car c'est le seul moyen d'expliquer la place particulière que L'Étranger occupe dans l'oeuvre de Camus: le même auteur qui, dans ses romans proprement dits, s'est toujours soumis aux règles générales de l'emploi des temps, s'est identifié cette fois à son héros, à tel point qu'il a même adopté certains traits essentiels de sa manière de parler. C'est dans cette perspective que nous devons placer l'emploi du passé composé.

II

Afin de donner une idée plus complète de l'emploi des temps du passé dans L'Étranger, il convient d'indiquer que, le passé antérieur faisant évidemment défaut (car on peut considérer comme négligeables les rares cas où passé antérieur et passé composé sont employés dans une même phrase, v. H. Sten, op. cit., p. 197), nous n'avons relevé que quelques passés surcomposés,⁹ (le passé composé pouvant le plus souvent en assumer les fonctions¹⁰) ainsi que sept passés simples à l'examen desquels il ne sera peut-être pas inutile de consacrer quelque attention. En effet, bien que nous soyons persuadé, tout comme M. Cohen, que ces passés simples soient des «distractions non corrigées»,¹¹ il convient de les examiner de plus près, pour comprendre que l'emploi des verbes en question au passé simple n'est pas dû à un simple hasard. Les deux premières formes à analyser figurent dans la description de l'enterrement de la mère. Le protagoniste du roman examine avec curiosité le vieil ami de sa mère à l'asile:

«Ses cheveux blancs assez fins laissaient passer de curieuses oreilles ballantes et mal ourlées dont la couleur rouge sarg dans ce visage blafard me frappa. L'ordonnateur nous *donna* nos places». (25).

Les deux formes suivantes se trouvent dans le passage où Meursault observe le va-et-vient de la rue principale sur laquelle donne sa chambre: «Un peu plus tard, *passèrent* les jeunes gens du faubourg, cheveux laqués et cravate rouge, le veston très cintré, avec une pochette brodée et des souliers à bouts carrés . . .» (35). «Ceux qui revenaient des cinémas de la ville *arrivèrent* un peu plus tard» (37).

Le verbe suivant est tiré de la scène de l'interrogatoire de Meursault par le juge:

⁹ Pour plus de détails cf. mon article déjà cité, p. 461.

¹⁰ Cf. P. Imbs : op. cit. p. 102.

¹¹ M. Cohen, Gramm. et Style, p. 158. — Cf. encore à ce sujet les intéressantes statistiques de H. Yvon, Le passé simple est-il sorti d'usage? Le français moderne, 1963, p. 161—176.

«Pourquoi avez-vous attendu entre le premier et le second coup? *dit-il* alors.» (97).

Nous trouvons aussi un passé simple dans le passage où notre héros reçoit la visite de Marie:

«Quand je suis entré, le bruit des voix . . . , la lumière crue qui coulait du ciel . . . me *causèrent* une sorte d'étourdissement» (105).

Le dernier exemple figure dans la scène où Meursault pense constamment, au début de sa détention, à sa vie antérieure:

«A imaginer le bruit des premières vagues sous la plante de mes pieds . . . je sentais tout d'un coup combien les murs de ma prison étaient rapprochés. Mais cela *dura* quelques mois.» (109)

Des sept verbes que nous venons de relever, six: *frapper, donner, passer, arriver, causer* et *durer* représentent le groupe le plus vaste de la conjugaison française, où même la formation du passé simple ne présente aucune difficulté. La forme *dit* est également très courante. En outre, il est question de verbes extrêmement fréquents: selon les statistiques lexicales de Helen S. Eaton,¹² *donner, arriver, frapper, passer* et *dire* sont parmi les 500 mots les plus usuels du français, tandis que *causer* et *durer*, ces verbes un peu plus rares, se trouvent dans les catégories allant respectivement de 500 à 1000 et de 1000 à 1500.¹³ Remarquons pour finir que toutes ces formes du passé simple sont à la 3^e personne du singulier ou du pluriel, la plus fréquemment employée dans la prose littéraire.

III.

Dans le livre que nous analysons, une place évidemment fort importante revient au temps qui, dans tous les exposés faits au passé, sert de fond de décor: *l'imparfait*. La valeur expressive de ce temps est indiscutable dès que l'on pense à l'imparfait du style indirect et indirect libre, ou bien entendu au fameux imparfait affectif si souvent en honneur depuis Thibaudet. Sans nous arrêter aux imparfaits descriptifs, d'ailleurs fréquents, de notre texte (v. par exemple la description de la morgue où Meursault veille sa mère morte, p. 17—18) ni aux imparfaits d'habitude, nous observerons avant tout la fréquence de ce temps dans le style indirect et indirect libre. Cette méthode stylistique vise dans notre cas un but très net: celui de concentrer l'intérêt sur le narrateur, afin de maintenir la continuité du récit. Ce que disent les autres protagonistes

¹² H. S. Eaton, *An English French German Spanish Word Frequency Dictionary* New York, s. d. (1961), p. 263, 268, 275, 276, 283, 296.

¹³ Nos conclusions sont confirmées par les observations de *Damourette et Pichon*: dans les exemples qu'ils puisent dans le langage parlé, les formes comme *fit* et *fut* mises à part, ce sont des formes de la 1^{re} conjugaison qui prédominent, comme «ça *marcha* bien», puis «j'*abandonnai* le sujet», «Maman *poussa* un cri» et même «*disa*» d'après l'analogie de *alla*, qui figure dans la même phrase: «elle *alla* dans le bureau de son père et lui *disa*» (op. cit., p. 348—350).

du roman est toujours présenté sous l'angle visuel de Meursault; le lecteur ne doit jamais perdre de vue le fait que ce récit comporte un personnage central, par rapport auquel les autres, le monde entourant «l'étranger» n'ont qu'une importance secondaire. Rappelons à ce propos l'opinion de Thibaudet: «La force de ces imparfaits de discours indirect consiste à exprimer la liaison entre le dehors et le dedans, à mettre sur le même plan, en usant du même temps, l'extérieur et l'intérieur, la réalité telle qu'elle se déroule dans les choses».¹⁴

Un avantage du style indirect libre est d'éviter la répétition trop fréquente des verbes déclaratifs suivis d'une subordonnée, afin de ne pas alourdir le texte. C'est pourquoi Camus passe volontiers d'un style à l'autre, et ceci avec un art accompli, une telle facilité qu'on s'aperçoit à peine de ces changements de discours. Pas de heurt, pas de dissonance. Les temps restent les mêmes, et là où l'emploi excessif des passés composés risquerait de fatiguer le lecteur, de rendre le récit monotone, l'auteur les supprime pour un temps, et poursuit sa narration comme s'il s'agissait d'une simple description des faits. A titre d'exemple, il suffit de relire ces quelques phrases qui présentent la conversation de Meursault avec son visiteur, le vieux Salamano, et illustrent parfaitement la maîtrise de Camus en matière de style:

«Pour dire quelque chose, je l'ai interrogé sur son chien. Il m'a dit qu'il l'avait eu après la mort de sa femme. Il s'était marié sur le tard. Dans sa jeunesse, il avait eu envie de faire du théâtre: au régiment il *jouait* dans les vaudevilles militaires. Mais finalement il était entré dans les chemins de fer et il ne le *regrettait* pas, parce que maintenant il *avait* une petite retraite» (68).

Dans ce texte où les sentiments sont volontairement étouffés, nous ne trouvons pas d'imparfait affectif proprement dit, du moins dans la première partie. Mais observons dès à présent que, dans la deuxième partie du récit, l'emploi des temps se transforme progressivement, parallèlement à l'évolution morale et sentimentale de Meursault. Insensiblement, Camus réduira le nombre des passés composés en les remplaçant là où c'est possible par l'imparfait ou le présent. Nous avons un imparfait pittoresque dès les premières pages: «Peu de temps après, j'*étais* conduit de nouveau devant le juge d'instruction» (95). A la fin du récit, lorsqu'on arrache le prêtre des mains de Meursault qui «l'avait pris par le collet de sa soutane», nous trouvons deux imparfaits pittoresques avec l'adverbe *déjà*, indiquant la rapidité de l'action:

«J'étais en criant tout ceci. Mais déjà, on m'*arrachait* l'aumônier des mains et les gardiens me *menaçaient*. Lui, cependant, les a calmés et m'a regardé un moment en silence» (170).¹⁵

¹⁴ A. Thibaudet, Gustave Flaubert, Paris, s. d. (1922), p. 277; cf. encore à ce sujet S. de Ullmann: *Style in the French Novel*, Cambridge, 1957, p. 106 et suiv.

¹⁵ En ce qui concerne l'emploi de *déjà* avec l'imparfait cf. H. Sten, op. cit., p. 163, et Arne Klum, op. cit., p. 186.

Parallèlement à l'emploi de l'imparfait, nous trouverons dans le texte étudié un grand nombre de plus-que-parfaits. Les plus fréquents seront, bien entendu, ceux du style indirect et indirect libre. Mais il n'est peut-être pas superflu d'en relever quelques autres qui possèdent une certaine valeur expressive. Ainsi, l'auteur emploie volontiers ce temps en soulignant sa valeur situationnelle, comme par exemple dans le passage où Meursault décrit la «bizarre petite femme» qu'il a rencontrée chez Céleste:

«Comme je n'avais rien à faire, je suis sorti aussi, et je l'aisuivie un moment. Elle *s'était placée* sur la bordure du trottoir et avec une vitesse et une sûreté incroyables, elle suivait son chemin sans dévier et sans se retourner» (67).

Où la description de la scène où Meursault, excédé, se jette sur l'aumônier (remarquons la valeur très nette d'antériorité de ce plus-que-parfait):

«Alors, je ne sais pas pourquoi, il y a quelque chose qui a crevé en moi. Je me suis mis à crier à plein gosier et je l'ai insulté et je lui ai dit de ne pas prier. Je *l'avais pris* par le collet de sa soutane» (168).

Voici une phrase où le plus-que-parfait, entouré d'imparfaits descriptifs, a une valeur descriptive aussi marquée que ces imparfaits. La notion d'accompli est exprimée au moyen de l'adverbe *jamaïs*:

«Le plus difficile, c'était l'heure douteuse où je savais qu'ils opéraient d'habitude. Passé minuit, j'attendais et je guettais. *Jamaïs* mon oreille n'*avait perçu* tant de bruits, distingué de sons si ténus» (159).

Comme l'a remarqué P. Imbs, le cas où le plus-que-parfait est associé à l'adverbe *déjà* est très intéressant et «fort répandu dans le style narratif», (op. cit., p. 127). Chez Camus aussi, nous le rencontrons plus d'une fois. Dans les deux exemples suivants, ces plus-que-parfaits expriment respectivement l'antériorité par rapport à un passé composé donnant la notion d'événement, et par rapport à un imparfait descriptif:

«J'ai dîné chez Céleste. *J'avais déjà commencé* à manger lorsqu'il est entré une bizarre petite femme qui m'a demandé si elle pouvait s'asseoir à ma table» (66) — «*J'avais déjà fini* qu'elle cochait encore avec la même application» (67).

La majorité de nos plus-que-parfaits figurent cependant dans des propositions subordonnées appartenant au style indirect. Certains d'entre eux ont un caractère duratif:

«Je lui ai appris que j'*y avais vécu* dans un temps et elle m'a demandé comment c'était» (65). — «J'ai compris que j'*avais détruit* l'équilibre du jour, le silence exceptionnel d'une plage où j'*avais été* heureux» (88).

La plupart sont cependant appliqués à des verbes d'action ayant un aspect momentané. Nous nous contenterons de ne relever que quelques exemples parmi les très nombreux cas de cet emploi:

«Nous avons continué à marcher. Masson a demandé comment ils *avaient pu* nous suivre jusque-là» (79). — «Mais pour commencer, il m'a

seulement demandé mon nom et mon adresse, ma profession, la date et le lieu de ma naissance. Puis il a voulu savoir si *j'avais choisi* un avocat» (91). «Il voulait que je l'aide. Il m'a demandé si *j'avais eu* de la peine ce jour-là» (93).

Les plus-que-parfaits les plus expressifs, les plus importants du point de vue stylistique, sont ceux du style indirect libre. Pour les illustrer nous citerons une partie du long discours final de Meursault, qui déverse sur l'aumônier «tout le fond de son cœur». Ce passage saisissant est une sorte de monologue intérieur, avec ses imparfaits à valeur de présents et ses plus-que-parfaits exprimant l'antériorité:

„Il avait l'air si certain, n'est-ce pas? Pourtant, aucune de ses certitudes ne valait un cheveu de femme. Il n'était même pas sûr d'être en vie puisqu'il vivait comme un mort. Moi j'avais l'air d'avoir les mains vides. Mais j'étais sûr de moi, sûr de tout, plus sûr que lui, sûr de ma vie et de cette mort qui allait venir. Oui, je n'avais que cela. Mais du moins, je tenais cette vérité autant qu'elle me tenait. *J'avais eu raison*, j'avais encore raison, j'avais toujours raison. *J'avais vécu* de telle façon et j'aurais pu vivre de telle autre. *J'avais fait* ceci et je *n'avais pas fait* cela. Je *n'avais pas fait* telle chose alors que *j'avais fait* cette autre. Et après?» (p. 169).

IV.

Dans cette étude des temps du passé de L'Étranger, il nous reste à examiner le *futur dans le passé* ou, plus exactement, à savoir si l'auteur a appliqué conséquemment la concordance des temps. Une question se pose à ce propos: après quel temps du verbe principal peut-on employer le futur dans le passé, soit qu'il s'agisse du conditionnel-temps, soit qu'on veuille employer le futur dans le passé périphrastique avec les auxiliaires *aller* ou *devoir* à l'imparfait, suivis de l'infinitif du verbe? De l'avis de la plupart des linguistes et grammairiens, l'emploi de ce tour peut se faire après tous les temps du passé, mais lorsque le verbe principal est au passé composé, l'usage hésite: si l'on considère l'action au passé composé comme ayant une valeur de présent ou un prolongement dans le présent, il est préférable d'employer le futur. Certains spécialistes prétendent même que «dans la concordance des temps, il faut employer le futur après le passé composé et le futur dans le passé après un temps réellement *passé*.»¹⁶

En dépit de cette déclaration peut-être trop catégorique, dans notre roman au passé composé nous trouvons un grand nombre de futurs dans le passé dépendant d'un passé composé. Pas une seule fois, Camus n'a employé le simple futur dans le discours indirect après un verbe au passé composé.

On pourra malgré tout remarquer que ce respect scrupuleux de la concordance des temps dans L'Étranger — négligée par maint auteur contempo-

¹⁶ F. Feydit: La concordance des temps, Le français moderne, 1953, p. 278.

rain¹⁷ — ne fait qu'appuyer ce que nous avons dit sur le passé composé dans ce roman: ce temps remplace ici intentionnellement le passé simple, mais il en garde la valeur de temps réellement passé.

Les futurs dans le passé s'emploient tous, bien entendu, dans des phrases au style indirect ou au style indirect libre. A titre d'exemple, citons le passage suivant qui nous présente Meursault, Raymond et Marie partant pour la plage. Nous y trouverons un futur dans le passé au style indirect libre et un second au style indirect:

«Devant la porte, nous en avons parlé avec Raymond, puis nous avons décidé de prendre l'autobus. La plage n'était pas très loin, mais nous *irions* plus vite ainsi. Raymond pensait que son ami *serait* content de nous voir arriver tôt.» (p. 72—73.)

Voici un autre exemple:

«Les tramways suivants ont ramené les joueurs que j'ai reconnus à leurs petites valises. Ils hurlaient et chantaient à pleins poumons que leur club ne *périrait* pas.» (p. 37)

Une fois arrivés, nos trois personnages se lient avec les Masson. On trouvera ici un futur dans le passé périphrastique, avec *allais* + infinitif.

«Justement sa femme riait avec Marie. Pour la première fois peut-être, j'ai pensé vraiment que *j'allais* me marier.» (p. 75)

Évidemment, les exemples de ce genre sont très nombreux dans notre texte (cf. encore p. 30, 36, 39, 60, 75, 123, 145). Indiquons pour finir un futur périphrastique dans le passé, formé avec *devoir* à l'imparfait + infinitif, dans une phrase au style indirect libre:

«Que m'importaient la mort des autres, l'amour d'une mère, que m'importaient son Dieu, les vies qu'on choisit, les destins qu'on élit, puisqu'un seul destin *devait m'élire* moi-même et avec moi des milliards de privilégiés qui, comme lui, se disaient mes frères». (p. 169—170)

V.

Pour être complet, nous devrions nous occuper encore des temps du subjonctif, et particulièrement de l'imparfait et du plus-que-parfait de ce mode. En effet, dans ce récit fait au passé composé, l'emploi assez fréquent de ces deux derniers temps ne manque pas de surprendre. Nous ne pouvons malheureusement entrer ici dans les détails de la question, mais elle mériterait certainement d'être étudiée de plus près, dans le cadre de la concordance et de la non-concordance. Alors que, suivant l'usage de la langue parlée, l'auteur

¹⁷ Voici un exemple de non-concordance tiré d'un roman de R. Vailland: «Ils parlèrent des marbres qu'ils avaient vus, de la voiture qu'ils *achèteront* quand ils *seront* las de la D. S. et des difficultés d'écrire un roman» (La Fête, Paris 1960, p. 80).

emploie volontiers dans cet ouvrage le présent du subjonctif après une principale au passé, il est curieux de constater qu'il a mainte fois recours à l'imparfait du subjonctif dans certains cas de servitude grammaticale ou de concordance, prouvant par là qu'un homme de haute culture ne peut négliger conséquemment dans sa prose l'usage de ce temps.¹⁸

Ceci dit, il serait utile de compléter ces réflexions par quelques tableaux des fréquences dans cet ouvrage de Camus. Évidemment, nous aurions un relevé plus complet en examinant non seulement l'indicatif, mais aussi les autres modes, voire les formes nominales. Faute de place, nous nous contenterons de faire l'analyse statistique des temps de l'indicatif.

Voici pour commencer le tableau des fréquences dans le 5^e chapitre de *L'Étranger*, qui nous présente une journée de Meursault (p. 62—70):

Passé composé	106
Imparfait	105
Plus-que-parfait	30
Présent	19
Futur dans le passé	12
Futur	1

Voici à présent le relevé des temps de l'indicatif dans le célèbre passage du jugement («Quand le procureur s'est rassis . . . C'est alors qu'on m'a emmené». — p. 145—151):

Passé composé	84
Imparfait	58
Présent	14
Plus-que-parfait	14
Futur dans le passé	5
Futur simple ou périphrastique	3

Et voici pour finir un passage où nos données statistiques seront un peu différentes des précédentes, du fait qu'il s'agit d'un récit proprement descriptif: la scène de l'enterrement («J'ai vu d'un coup que les vis de la bière étaient enfoncées . . . et dormir pendant douze heures». — p. 24—30):

¹⁸ Les imparfaits et plus-que-parfaits du subjonctif du texte étudié sont assez nombreux pour que nous nous permettions de mettre en doute ce qu'écrit *M. Cohen* à ce sujet: «Les formes en *-ût* peuvent passer pour des distractions non corrigées» (*Gramm. et style*, p. 158) Cette assertion nous a paru plausible pour le passé simple, mais pour le subjonctif nous croyons qu'il vaudrait mieux dire qu'un texte littéraire, malgré certaines tendances inspirées par l'usage vivant, présente toujours une sorte de compromis entre les traditions de la langue écrite et la véritable langue parlée.

Imparfait	67
Passé composé	51
Présent	7
Plus-que-parfait	7
Passé simple	2
Futur dans le passé	2

En procédant à d'autres sondages, on obtiendrait des résultats à peu près identiques à ceux que nous venons de faire connaître. Si l'on tient compte du fait que les présents assez peu nombreux de notre texte sont employés le plus souvent dans des phrases de discours direct, ou dans des tours assez vagues comme *c'est, je pense, je crois, je me souviens, il y a* etc., on pourra constater que les deux temps dominants de tous ces passages sont le passé composé, en tête de ligne, suivi de très près par l'imparfait. Les plus-que-parfaits aussi bien que les futurs du passé désignent respectivement une antériorité ou une postériorité par rapport aux deux temps principaux de la narration. Quant aux autres temps, comme l'indique leur pourcentage peu élevé, ils sont négligeables.

En additionnant les résultats de nos trois relevés, nous obtenons le tableau suivant :

Passé composé	241
Imparfait	230
Plus-que-parfait	51
Présent	40
Futur dans le passé	19
Futur simple ou périphrastique	4
Passé simple	2

Les pourcentages sont les suivants : 41,06% pour le passé composé, 39,20% pour l'imparfait, 8,68% pour le plus-que-parfait, 6,81% pour le présent, 3,23% pour le futur dans le passé, 0,68% pour le futur et 0,34% pour le passé simple.

Nous avons signalé plus haut deux autres romans où le temps de la narration était le passé composé au lieu — et à l'exclusion — du passé simple. Il s'agit de *La Vie tranquille* de M. Duras, et du *Grand dadais* de Poirot-Delpech. Il serait sans aucun doute fort intéressant de les comparer en détail à *L'Étranger*, mais nous devons nous borner ici à effectuer quelques relevés des temps de l'indicatif dans ces deux oeuvres. Voici pour commencer le tableau des fréquences dans le passage initial du livre de Duras, suite de la lutte entre Nicolas et Jérôme («Jérôme est reparti . . . C'était arrivé» — p. 11—17).

Imparfait	77
Passé composé	68
Présent	19
Plus-que-parfait	17
Futur dans le passé	6
Futur	1

Voici maintenant le tableau des fréquences dans le passage où l'héroïne du roman, Francine, apprend aux clients de la penson où elle est descendue qu'elle a vu se noyer l'un des estivants («Quelques clients sont venus . . . qu'elle ne pouvait plus me garder après l'incident d'hier» — 182—187):

Imparfait	93
Passé composé	31
Plus-que-parfait	21
Présent	15
Passé simple	1
Futur	1
Futur antérieur	1

Dans un troisième passage, où Francine revient définitivement chez elle, près de Tiène, («Le premier jour de soleil . . . une nuit d'octobre, fraîche d'orage». — 215—220) le relevé des temps se présente comme suit:

Passé composé	70
Imparfait	53
Présent	28
Plus-que-parfait	18
Futur	10
Futur dans le passé	7

Comme on le voit, dans les deux premiers passages c'est l'imparfait qui l'emporte, et de beaucoup, sur le passé composé. Il en est ainsi pour la plus grande partie du roman. Dans le troisième passage, où les événements se précipitent pour arriver au dénouement, le passé composé est en tête, mais l'imparfait, le présent et le plus-que-parfait sont également représentés par des indices assez élevés. Voici le tableau obtenu en additionnant les trois relevés:

Imparfait	223
Passé composé	169
Présent	62
Plus-que-parfait	56
Futur dans le passé	26
Futur	15
Futur antérieur	1
Passé simple	1

Les pourcentages sont les suivants: 40,34% pour l'imparfait, 30,56% pour le passé composé, 11,21% pour le présent, 10,12% pour le plus-que-parfait, 4,70% pour le futur du passé, 2,71% pour le futur, 0,18% pour le futur antérieur et autant pour le passé simple.

En comparant les résultats des tableaux finals de fréquences, on voit que le passé composé est le temps principal dans *L'Étranger*, avec un nombre d'imparfaits presque aussi important: 80% environ des verbes du récit sont à ces deux temps, face aux 70% de *La Vie tranquille*. Évidemment, la différence paraît négligeable, mais il est certain que la prédominance du passé composé dans la première oeuvre par rapport à la seconde souligne plus nettement ce que nous avons dit au début sur le style et le caractère de ces oeuvres: la monotonie voulue de *L'Étranger* est plus évidente, elle semble accompagner implacablement, par l'énumération ininterrompue des «diverses phases de l'action»,¹⁹ le sort tragique et sans issue de son héros.

En dernière analyse, nous donnerons brièvement les données statistiques du troisième roman dont nous avons parlé, celui de Poirot-Delpech. Voici le tableau des fréquences du chapitre 1 (p. 7—13), où le héros nous raconte comment il a été condamné à cinq ans de prison à l'âge de 18 ans, en émaillant son récit d'un grand nombre de réflexions personnelles:

Imparfait	66
Passé composé	32
Présent	18
Plus-que-parfait	7
Futur dans le passé	3
Passé simple	1
Futur	1
Futur antérieur	1

Voici les données statistiques de la scène où le héros du roman, Alain, rencontre Emmanuelle après l'avoir dédaignée, et se rend compte brusquement qu'elle est supérieure à celle qu'il a choisie («Aussi me suis-je senti comme en danger de mort . . . Elle lui appartenait». — p. 115—122):

Imparfait	74
Passé composé	24
Présent	24
Plus-que-parfait	11
Futur dans le passé	1

¹⁹ Cf. ce que dit à ce sujet *J. M. Buffin*, *Remarques sur les moyens d'expression de la durée et du temps en français*, Paris, 1925, p. 51.

Et voici le tableau des fréquences de la scène du meurtre, celle où Alair tue sans le vouloir un rival («Telle celle des blessés de la route, ma mémoire . . . une sanction sans pitié». — p. 162—168). Nous y rencontrons, en dehors d'une série de conditionnels de l'information hypothétique, un nombre de passés composés beaucoup plus élevé qu'ailleurs, car c'est là le récit d'une suite d'événements précipités:

Présent	32
Passé composé	31
Imparfait	29
Plus-que-parfait	7
Futur	4
Futur dans le passé	1

Le tableau total des fréquences obtenu par l'addition des résultats partiels est le suivant:

Imparfait	169
Passé composé	87
Présent	74
Plus-que-parfait	25
Futur	5
Futur dans le passé	5
Futur antérieur	1
Passé simple	1

Voici les pourcentages: 46,04% pour l'imparfait, 23,70% pour le passé composé, 20,17% pour le présent, 6,83% pour le plus-que-parfait, 1,36% pour le futur et le futur dans le passé, 0,27 pour le futur antérieur et le passé simple.

Les chiffres parlent pour eux-mêmes. La prédominance très nette de l'imparfait sur les autres temps, le nombre de présents équivalant presque à celui des passés composés changent complètement le caractère de ce roman par rapport aux deux précédents. Ici encore on est frappé par l'évincement presque total du passé simple, mais en fin de compte on a, malgré le fond désabusé de tout le récit, un style vivant, varié, souvent amusant, une très bonne reproduction écrite de la langue parlée. En définitive, nous voyons que, sur ces trois romans, *L'Étranger* est le seul où le passé composé est le temps le plus fréquemment employé.

Il est évident que les moyens grammaticaux ne donnent généralement pas le ton dans la formation d'un style. Donner un caractère spécial, original et expressif à une langue par le choix de certains moyens grammaticaux, cela semble une gageure. Une tentative de ce genre ne pouvait être entreprise et menée à bien que par un grand écrivain, un styliste accompli. *L'Étranger* est

une oeuvre unique en son genre car l'atmosphère, les caractères, la philosophie de ce livre forment avec la valeur expressive des moyens grammaticaux — et en premier lieu celle des temps par la prédominance incontestable du passé composé — un tout si homogène, si harmonieux, qu'il semble impossible de reprendre ces mêmes moyens pour les utiliser à d'autres fins.

Non, le règne du passé simple est loin d'être terminé, et s'il est en déclin, c'est en premier lieu le présent qui le remplacera, et beaucoup moins le passé composé.²⁰

D'ailleurs, la plupart des linguistes sont d'accord en ce qui concerne la vitalité du passé simple. Nous nous contenterons de n'en citer qu'un seul, *A. Malblanc*, qui résume sans aucun doute l'opinion de ses confrères: «Le passé indéfini est le temps au passé de la conversation de tous les jours; son style détendu a passé par réalisme dans le roman et, cela va de soi, au théâtre; des gens trop pressés se sont imaginés que ce temps allait supplanter le passé défini même dans le style écrit. Quelle erreur! c'est ignorer le plan même sur lequel le français s'est formé, a évolué et évoluera tant qu'il sera le français. La perte du passé défini serait pour notre langue une désagrégation. Tant qu'il y aura une école où nos enfants apprendront le français, le passé défini, dans ses troisièmes personnes du singulier et du pluriel, restera comme un temps de choix, manié par celui qui se pique de bon, de solide et de clair langage».²¹

И. КЕЛЕМЕН: СИСТЕМА УПОТРЕБЛЕНИЯ ПРОШЕДШИХ ВРЕМЕН В РОМАНЕ КАМЮ „ИНОСТРАНЕЦ”

(Резюме)

В течение последнего десятилетия во французской прозе все более заметно дает о себе знать стремление отражать психику современного человека. Глубокие изменения проявляются в средствах выражения, а также в стиле. Автор рассматривает в этой связи употребление прошедших времен в современных французских романах и прежде всего — в романе Камю „Иностранец”. Вполне понятно, что в системе прошедших времен ведущую роль получили формы *passé composé* вытесняя традиционное *passé simple* и подчиняя себе по употребительности вообще все формы прошедшего времени. За исключением некоторых, очень немногочисленных, мест употребления *passé simple*, остальные формы прошедшего времени, *imparfait*, *plus-que-parfait* и *futur dans le passé* имеют ярко выраженное экспрессивное значение в рассматриваемом произведении; их роль и анализируется автором, в особенности с точки зрения согласования времен. В заключение приводятся цифровые данные относительно употребительности разных прошедших времен в изучаемой работе, а также в двух других произведениях, написанных в *passé composé*. В результате подчеркивается экспрессивное значение, принадлежащее этому прошедшему времени, указывается на совершенно ясную связь между стилистическими средствами и философией романа Камю, а также на трудности применения в более общих рамках этих методов в современной литературе.

²⁰ Cf. ce qu'écrit à ce sujet *P. Imbs*: «On comprend enfin que le grand concurrent du passé simple n'est pas le passé composé, mais le présent, dont la puissance d'expansion est véritablement envahissante» (op. cit., p. 222).

²¹ Op. cit., p. 141.

CHRONICA

CHRONIK DES JAHRES 1963

Von

L. PAPP

I. Einleitung

In der Einleitung der Chronik des Jahres 1962 (ALH. XIII, 346—50) habe ich die Zeitschriften und Schriftenreihen besprochen, in denen Abhandlungen und Studien zu Fragen der Sprachwissenschaft in ungarischer Sprache erscheinen. Außer den *Acta Linguistica Academiae Scientiarum Hungaricae* erscheinen in Ungarn noch folgende fremdsprachige Zeitschriften der Ungarischen Akademie der Wissenschaften und zum Teil auch anderer Institutionen, in denen Abhandlungen und Aufsätze zu Fragen der Sprachwissenschaft veröffentlicht werden:

Acta Antiqua Academiae Scientiarum Hungaricae. Redigit I. Trecsenyi-Waldapfel. Der erste Band erschien 1951—52.

Acta Ethnographica Academiae Scientiarum Hungaricae. Redigit Gy. Ortutay. Der erste Band erschien 1950.

Acta Historica. Zeitschrift der Ungarischen Akademie der Wissenschaften. Chefredaktor E. Molnár, Redaktor E. Pamlényi. Der erste Band erschien 1951—52.

Acta Litteraria Academiae Scientiarum Hungaricae. Redigit L. Bóka. Der erste Band erschien 1957.

Acta Orientalia Academiae Scientiarum Hungaricae. Redigit L. Ligeti. Der erste Band erschien 1950—51.

Dissertationes Slavicae. Publicationes Instituti Philologiae Rossicae in Universitate de Attila József Nominata. Szegedin. Redigit J. Juhász. Der erste Band erschien 1962.

Slavica. Annales Instituti Philologiae Slavicae Universitatis Debreceniensis de Ludovico Kossuth Nominatae. Debrecin. Redigit B. Sulán. Der erste Band erschien 1961.

Studia Slavica Academiae Scientiarum Hungaricae. Redigit St. Kniezsa. Der erste Band erschien 1955.

Diese Zeitschriften veröffentlichen Abhandlungen in deutscher, englischer, französischer und russischer Sprache, die *Studia Slavica* auch in jeder slawischen Sprache, die *Acta Antiqua* auch in lateinischer Sprache. Außer den Abhandlungen bringen diese Zeitschriften Besprechungen von Werken, die in Ungarn ungarisch oder in einer Fremdsprache erschienen sind, des weiteren Informationen über die Ereignisse des wissenschaftlichen Lebens in Ungarn. Die fremdsprachigen Zeitschriften der Ungarischen Akademie der Wissenschaften machen den Fachleuten des Auslandes, die das Ungarische nicht beherrschen, die wichtigsten Probleme und Forschungsergebnisse der einzel-

nen Disziplinen, die von allgemeinem Interesse sind, in einer der Weltsprachen zugänglich.

Ergänzend sind noch folgende periodische Veröffentlichungen zu nennen:

Computational Linguistics. Herausgegeben vom „Computing Centre of the Hungarian Academy of Sciences (Rechenzentrum)“. 1963 ist ein Heft erschienen, das Abhandlungen über mathematische und maschinelle Linguistik, vor allem über maschinelle Übersetzung enthält. Diese Zeitschrift erscheint vorläufig hektographiert. Die Hefte werden als Austauschexemplare vertrieben.

Modern nyelvoktatás [= Moderner Sprachunterricht]. A felső- és felnőtt oktatás tájékoztatója [= Informationen über den Hochschul- und Erwachsenenunterricht]. Herausgegeben vom Ausschuß für Sprache und Literatur der Gesellschaft zur Verbreitung wissenschaftlicher Kenntnisse (TIT). Diese Zeitschrift erscheint seit 1963 und veröffentlicht in ungarischer Sprache (ausnahmsweise auch in Fremdsprachen) Abhandlungen, Besprechungen und sonstiges Material nicht nur über die theoretischen und methodischen Probleme des Fremdsprachenunterrichts, sondern auch zu Fragen der allgemeinen (hauptsächlich strukturellen) Linguistik. Die vorläufig hektographierten Hefte werden als Austauschexemplare vertrieben.

A Néprajzi Múzeum Adattárának Értesítője [= Mitteilungen des Archivs des Ethnographischen Museums zu Budapest]. Der erste Band erschien 1959—61. Diese Zeitschrift veröffentlicht Abhandlungen und Beiträge zu Fragen der Dialektologie und Ethnographie, des weiteren Informationen über wissenschaftsorganisatorische Fragen. Die Mitteilungen erscheinen hektographiert und können nur im Austausch oder als Geschenkexemplare erworben werden.

A Magyar Tudományos Akadémiai Nyelvstudományi Intézetének Közleményei. Új folyam [= Mitteilungen des Instituts für Sprachwissenschaft der Ungarischen Akademie der Wissenschaften. Neue Folge]. Verantwortlicher Redaktor P. Király. Der hektographierte erste Band erschien 1963 (bzw. im Sommer 1964) und enthält Ungarns sprachwissenschaftliche Bibliographie aus dem Jahre 1961.

Seit dem Jahre 1963 erscheinen sprachwissenschaftliche Abhandlungen auch in den *Acta Mathematica Academiae Scientiarum Hungaricae*.

II. Ereignisse, Personalmeldungen

1. Das Institut für Sprachwissenschaft und der Arbeitsausschuß Ungarische Sprachwissenschaft bei der Klasse für Sprache und Literatur an der Ungarischen Akademie der Wissenschaften veranstalteten am 10. Januar 1963 eine Arbeitstagung über die prinzipiellen und praktischen Probleme des *Új Magyar Tájszótár* [= Neues Ungarisches Dialektwörterbuch]. — Das ÚMTsz. [= Új Magyar Tájszótár], das im Institut für Sprachwissenschaft zusammengestellt wird, soll das Dialektmaterial, das seit der Veröffentlichung des Ungarischen Dialektwörterbuches von J. Szinnyei (*Magyar tájszótár*, Bd. I, 1893—96; Bd. II, 1897—1901), genauer gesagt von 1890 bis Ende 1960 in den verschiedenen Zeitschriften und sonstigen Veröffentlichungen erschienen ist, oder aber in handschriftlichen Sammlungen vorliegt, in einem Wörterbuch redigiert zusammenfassen und für die Fachleute zugänglich machen. Vgl. B. Lőrinczy, E., *Az Új Magyar Tájszótár* [= Das Neue Ungarische Dialekt-

wörterbuch]: MNy. LIX, 125–43; dies.: Das Neue Ungarische Dialektwörterbuch. ALH. XIV, 139–59. und *Mutatvány az Új Magyar Tájszótárból* [= Probe aus dem Neuen Ungarischen Dialektwörterbuch]: MNy. LIX, 365–80.

Im Institut für Sprachwissenschaft wird auch am *Magyar Szinonimaszótár* [= Ungarisches Synonymenwörterbuch] gearbeitet. Die einschlägigen Probleme hat der Verfasser des Wörterbuches, G. O. Nagy, den Teilnehmern einer im breiteren Kreise veranstalteten Konferenz am 26. November 1963 dargelegt. In seinem Elaborat befaßte er sich mit den Fragen der sinnverwandten Wörter, den Zielsetzungen und der Ausrichtung des Wörterbuchs, mit dessen Wortmaterial und mit dem Aufbau der einzelnen Wortartikel und veröffentlichte auch einzelne Probeartikelmuster. G. O. Nagy ist der Ansicht, man habe das Material des Synonymenwörterbuches nicht nach den Beziehungen der von der Wirklichkeit gebildeten Begriffe, auch nicht nach den assoziativen Beziehungen der mit den Wörtern verknüpften Vorstellungskomplexe, sondern im Hinblick auf das sprachliche Leben der Wörter und der stehenden Redewendungen zusammenzustellen. Somit betrachtet er als Synonyme die Lexeme, die man in einen Kontext einsetzen kann, so daß die neue Wortreihe auch nach dem Vertausch dieser Lexeme als natürlicher Kontext wirkt und dieser neue Kontext dieselbe Beziehung des Sprechenden zur Wirklichkeit ausdrückt, wie der ursprüngliche Kontext. Der Verfasser plant, das Material des Wörterbuches, etwa 35 000 Wortartikel in alphabetischer Reihe geordnet zu veröffentlichen.

Die Probleme eines dritten Werkes, des Handwörterbuchs der ungarischen Sprache (*A Magyar Nyelv Kéziszótára*), das ebenfalls im Sprachwissenschaftlichen Institut vorbereitet wird, wurden auf einer öffentlichen Arbeitstagung am 18. Dezember 1963 erörtert. J. Juhász, dem die Leitung der Vorarbeiten zu diesem Werk obliegt, und einer der Hauptmitarbeiter, I. Szóke, hatten die Pläne bezüglich der Grundlagen, des Aufbaus und der Redaktionsprinzipien des Handwörterbuches zusammengestellt, die Mitarbeiter hatten verschiedene Probewortartikel ausgearbeitet, die dann auf der Tagung erörtert wurden. Das Wörterbuch soll in einem Band von 100 Druckbogen rund 70 000 Wortartikel mit den notwendigen kurzen Erläuterungen, grammatischen und stilistischen Hinweisen, den möglichst lüdig gefaßten etymologischen Aufschlüssen sowie den erforderlichen Skizzen und Abbildungen enthalten. Mit dem Abschluß der redaktionellen Arbeiten ist Anfang 1967 zu rechnen.

Über die sonstigen Arbeiten im Institut für Sprachwissenschaft an der Ungarischen Akademie der Wissenschaften läßt sich kurz folgendes sagen:

Das Material des Atlas der ungarischen Mundarten (*A Magyar Nyelvjárások Atlasza*) ist nunmehr im Stadium der Redaktion und im ersten Band dieses Werkes werden in Kürze 200 Kartenblätter erscheinen. Die Mitarbeiter des neuen etymologischen Wörterbuchs haben die Sammlung des einschlägigen Materials abgeschlossen und 1964 mit der Redigierung der Wortartikel begonnen. J. Tompa hat den Abriß der ungarischen Grammatik fertiggestellt. In der Abteilung Ungarische Gegenwartssprache wird an einem ausführlichen Handbuch zur Sprachpflege gearbeitet. Die prinzipiellen Fragen dieses Problemkreises wurden Ende 1963 in einer geschlossenen Arbeitstagung besprochen. Der erste Band der Monographie *A magyar szókincs finnugor elemei* [= Die finnisch-ugrischen Elemente im ungarischen Wortschatz] ist fertiggestellt und wird in Kürze erscheinen. Die Mitarbeiter der Abteilung Großwörterbuch der

ungarischen Sprache sind zur Zeit mit den Vorarbeiten zum Petőfi-Wörterbuch beschäftigt, so daß zur Zeit am Großwörterbuch im wesentlichen nicht weitergearbeitet wird. Mit den Vorarbeiten zur Erzeugungsgrammatik der ungarischen Sprache (*A magyar nyelv generatív grammatikája*) wurde ebenfalls begonnen. Die Abteilung Phonetik und das phonetische Labor des Sprachwissenschaftlichen Instituts befassen sich hauptsächlich mit Untersuchungen der Intonation. Eine kleinere Gruppe von Mitarbeitern bereitet eine möglichst vollständige sprachwissenschaftliche Bibliographie vor.

Im folgenden wollen wir über einige wichtigere Ereignisse des sprachwissenschaftlichen Lebens berichten.

Auf der Jahresversammlung der Ungarischen Akademie der Wissenschaften 1963 wurde kein sprachwissenschaftlicher Vortrag gehalten, doch hat der Rechenschaftsbericht, den im Namen der Leitung der Klasse für Sprache und Literatur der Abteilungsdirektor, Mitglied der Akademie, I. Sótér am 9. April 1963 unterbreitete, selbstverständlich auch die Lage und die Probleme der Sprachwissenschaft berührt (vgl. I. OK. XX, 133—174).

Eine wichtige Diskussion wurde in der Ungarischen Akademie der Wissenschaften am 28.—29. Mai 1963 zu Fragen der Sprache der Technik veranstaltet (s. den Bericht von L. Szűts: Nyr. LXXXVII, 502—5; Beschlüsse: a. a. O., 505—6). Auf dieser Tagung wurden die Probleme der technischen Terminologie im Ungarischen und die Fragen der Sprachrichtigkeit in der technischen Sprache in neun Vorträgen (von J. Verő, L. Lőrincze, M. Korach, J. Varga, L. Grétsy, E. Nagy, L. Kismárky, W. Endrei, M. Kovalovszky) und zahlreichen Diskussionsbeiträgen (von Sprachwissenschaftlern, Wissenschaftlern, Redakteuren, Lektoren und Übersetzern auf dem Gebiet der verschiedenen technischen Disziplinen) ausführlich erörtert.

Die Ungarische Ethnographische Gesellschaft (*Magyar Néprajzi Társaság*), die Ungarische Gesellschaft für Sprachwissenschaft (*Magyar Nyelvtudományi Társaság*), das Ethnographische Museum Budapest (*Néprajzi Múzeum*), der Vollzugsausschuß des Rates des Komitats Komorn (*Komárom megyei tanács végrehajtó bizottsága*), das Präsidium der Patriotischen Volkfront im Komitat Komorn (*Hazafias Népfront Komárom megyei elnöksége*) und der Vollzugsausschuß des Rates der Stadt Totis (*Tatai városi tanács végrehajtó bizottsága*) veranstalteten am 31. Mai, 1. und 2. Juni eine Tagung der freiwilligen ethnographischen und dialektologischen Sammler. Die zahlreichen ehrenamtlichen Mitarbeiter, die — mit der tatkräftigen Unterstützung des Instituts für Sprachwissenschaft — hauptsächlich vom Ethnographischen Museum Budapest organisiert worden waren, erbrachten in jüngster Zeit auch für die ungarischen dialektologischen Forschungen (hauptsächlich durch die jährlichen Preisausschreiben) ein sehr wertvolles Material. Die besten ehrenamtlichen Sammler hörten Vorträge von namhaften Fachleuten der Ethnographie und der Sprachwissenschaft und berichteten über ihre Sammelarbeit. Unter den Vortragenden war auch G. Bárczi, der die Tagungsteilnehmer über die neuesten Ergebnisse und Aufgaben der ungarischen Mundartforschung informierte. Zu diesem Vortrag leisteten S. Imre und L. Deme Diskussionsbeiträge. Die übrigen Vortragenden befaßten sich mit verschiedenen Problemen der Volkskunde (vgl. den Bericht von Szathmári, I.: Nyr. LXXXVII, 507—9).

Die Klasse für Sprache und Literatur an der Ungarischen Akademie der Wissenschaften veranstaltete vom 16. bis 20. Oktober 1963 den Kongreß der ungarischen Ethnographen. Von den Vorträgen dieses Kongresses sind folgende

auch in sprachwissenschaftlicher Hinsicht beachtenswert: Abaev, V. I., Alaisch-ungarische kulturelle Beziehungen auf Grund der sprachwissenschaftlichen Belege (der Vortrag wird in nächster Zeit erscheinen); Szyfer, Anna, Der Wortschatz der Hirten in der Tatra und Podhala; selbstverständlich waren aber die Vorträge zur materiellen und geistigen Volkskultur sowohl hinsichtlich der Methodik, als auch in Anbetracht der konkreten Belege für die Vertreter der Sprachwissenschaft wertvoll und nützlich.

Von den ausländischen Wissenschaftlern, die Ungarn besuchten, hielten mehrere in Budapest Vorträge: Steinitz, W., Zur Quantität der Konsonanten im Finnisch-Ugrischen (22. April 1963); Lotz, J., Ein ungarischer Röntgen-Tonfilm und einige Probleme der ungarischen Phonologie (30. Mai 1963); Austerlitz, R., Zwei Konzeptionen der finnischen Phonologie (20. September 1963); Jakobson, R., Die Vorläufer der Phonologie (4. Oktober 1963; R. Jakobson hielt auch für die Mitarbeiter des Instituts für Sprachwissenschaft vor einem kleineren Kreise einen Vortrag über die neueren sprachwissenschaftlichen Richtungen in Amerika, des weiteren eine Konsultation für die jüngeren Forscher des Instituts; außerdem hielt er im Institut für Literaturwissenschaft an der Ungarischen Akademie der Wissenschaften einen Vortrag über die Forschungen zur Sprache der Dichtung); Pisani, V., Faliskische Züge im Vulgarlatein (11. Oktober 1963). Rot, A. M., Die mathematische und strukturelle Grammatik und die Methode des Sprachunterrichts in Woronesh und Ushgorod (26. Oktober 1963; Prof. Rot hielt auch in der Ungarischen Gesellschaft für Sprachwissenschaft einen Vortrag, s. u.); Průcha, J., Mathematische Methoden in der Stillforschung (5. November 1963); Andreev, N. D., Die semantischen und grammatischen Fragen der Vermittlersprache (26. November 1963; Prof. Andreev hielt auch in der Ungarischen Gesellschaft für Sprachwissenschaft einen Vortrag, s. u.).

Über die Tätigkeit der Ungarischen Gesellschaft für Sprachwissenschaft berichtete wiederholt S. Mikešy: MNY. LIX, 119—23, 252. Das Verhandlungsmaterial der 58. und 59. Generalversammlung der Gesellschaft: MNY. LIX, 246—52 bzw. 504—10. — Die Rechenschaftsberichte des Sekretärs der Gesellschaft, die den Generalversammlungen unterbreitet wurden, erfassen jeweils die Tätigkeit eines Geschäftsjahres, das dem Studien- bzw. Schuljahr in Ungarn (von September bis September) entspricht. — Wir wollen nun die Tätigkeit der zentralen, d. h. Budapester Organisation der Gesellschaft im Ziviljahr 1963 überblicken. Die Gesellschaft hielt im Jahre 1963 insgesamt 34 Sitzungen. Eine von diesen war die Generalversammlung am 18. Juni 1963, auf der L. Hadrovics den üblichen wissenschaftlichen Vortrag unter dem Titel *Szófejtő tanulmányok* [= Etymologische Studien]: *lánc* 'Kette', *pulyka* 'Truthuhn', *korcsolya* 'Schrotleier, Schlittschuh' hielt. Außer dem oben erwähnten Gästen, von denen A. M. Rot in der Gesamtsitzung der Gesellschaft über *Die gegenseitige Beeinflussung und die Entwicklung der Sprachen unter den Verhältnissen des Sozialismus* (30. Oktober 1963) und N. D. Andreev in der Sektion für allgemeine Sprachwissenschaft über *Die grundlegenden Fragen der mathematischen Linguistik* (27. November 1963) vorlas, hielten noch folgende ausländische Gäste in verschiedenen Sektionen der Gesellschaft Vorträge: Knobloch, J., *Slawische Kulturbeziehungen zum Merowingerreich* (aufgezeigt am Lehnwort im Wortschatz) (8. Oktober 1963 in der Sektion für Slawistik), de Jong, J. W., *Der Hintergrund des frühen Buddhismus* (6. September 1963, in der Klasse für Orientalistik); Růžička, R., *Über den Standort des Strukturalismus*

in der modernen Sprachwissenschaft (27. März 1963, in der Sektion für allgemeine Sprachwissenschaft). — Die meisten Vorlesungen wurden von der Sektion für allgemeine Sprachwissenschaft veranstaltet (12), von der Sektion für ungarische Sprachwissenschaft wurden sechs, von der Sektion für Sprachunterricht vier Vorlesungen veranstaltet.

Im Zusammenhang mit den Ereignissen des wissenschaftlichen Lebens sei noch auf die Diskussionen über die Doktoren- und Kandidatendissertationen der Akademie hingewiesen (I. OK. XX, 357–86), des weiteren auf folgende Arbeiten: Bericht von M. Molnár über die Veranstaltung der Abenduniversität der Gesellschaft zur Verbreitung wissenschaftlicher Kenntnisse (TIT) vom 21. September bis zum 26. Oktober 1962 in der Gemeinde Vaja (Nyr. LXXXVII, 159–60); den Überblick von E. Pákozdi über die Lage der Verbreitung von Kenntnissen über die Muttersprache (Valóság, 1963, Heft 3, 143–44); ein Bericht über die großen Möglichkeiten der Verbreitung der Sprachkenntnisse im Rahmen der Gesellschaft zur Verbreitung wissenschaftlicher Kenntnisse, sowie in den Tages- und Wochenzeitungen (Nyr. LXXXVII, 509–10). Hier sei auch erwähnt, daß zu den von L. Lőrincze seit Jahren redigierten Sendungen des Rundfunks zu Fragen der Sprachrichtigkeit und der Sprachkenntnisse seit Ende 1963 auch solche Sendungen im ungarischen Fernsehfunk als ständige Programmnummer, ebenfalls in der Redaktion von L. Lőrincze, hinzugekommen sind.

Die verschiedenen Nachrichten über Ereignisse des wissenschaftlichen Lebens sind in den einzelnen Heften der Zeitschrift *Magyar Tudomány* (MTud. = Ungarische Wissenschaft) enthalten.

2. Die Personalmeldungen möchte ich mit einem verspäteten Hinweis auf die Begrüßungsworte L. Lőrinczes beginnen, mit denen er in der Sitzung der Arbeitskommission für Sprachpflege an der Ungarischen Akademie der Wissenschaften am 11. Dezember 1962 Z. Kodály anläßlich seines 80. Geburtstags ehrte. Denn Z. Kodály hat sich zwar als Komponist und Musikpädagoge internationalen Ruhm erworben, doch hat er sich für die Pflege der ungarischen Sprache und für die Verbreitung der Kenntnisse über die ungarische Muttersprache immer entschlossen eingesetzt und deren Sache nachdrücklich gefördert (Nyr. LXXXVII, 1–2).

Ö. Beke, der international bekannte namhafte Vertreter der finnisch-ugrischen und ungarischen Sprachwissenschaft, feierte am 20. Mai 1963 seinen 80. Geburtstag. Aus diesem Anlaß begrüßte ihn Gy. Lakó im Rahmen einer Feier in engerem Kreise, die von der Klasse für Sprache und Literatur an der Ungarischen Akademie der Wissenschaften zu Ehren Ö. Bekes veranstaltet wurde (s. I. OK. XX, 353–56; ferner G. Bereczki: NyK. LXV, 193; B. Kálmán: MNy. LIX, 245–246; St. Kniezsa: Nyr. LXXXVII, 161–62; das Verzeichnis der wissenschaftlichen Arbeiten Ö. Bekes wurde von Zsófia M. Velenyák zusammengestellt (NyK. LXV, 464–73).

Anläßlich der 50. Wiederkehr von Á. Vámbéry's Todestag würdigte Gy. Hazai den ungarischen Wissenschaftler und berichtete über seine wichtigsten Arbeiten (NyK. LXV, 196–98).

Am 20. November 1963 starb J. Melich. Im Mai 1963 war der zweite Band seiner Studien (*Dolgozatok II.*; s. u.) erschienen, doch durfte er die Berichte über ihre Aufnahme in Fachkreisen, die Besprechungen und Kritiken seines zweiten Sammelbandes nicht mehr erleben. — Mit diesen Abhandlungen (Aufsätze II. NytudÉrt. Nr. 41) wurden die letzten reifen Früchte eines außer-

ordentlich reichen Lebenswerkes zum Gemeingut gemacht. Der Kenner von Melichs Lebenswerk wird beistimmen, was Melich am Schluß eines Aufsatzes dieser Sammlung über sich selbst sagt: *non omnis moriar*. Seine Ergebnisse, Folgerungen werden bestritten, viele werden auch widerlegt werden. Die Unsterblichkeit sichern ihm nicht seine konkreten Ergebnisse, bzw. nicht nur oder nicht in erster Linie diese konkreten Ergebnisse, sondern die ununterbrochene leidenschaftliche Suche nach Wahrheit, die oft zu Irrtümern führen mochte, welche von ihm aber als solche freimütig zugegeben wurden, hauptsächlich aber der Umstand, daß er für die Sprachwissenschaft zahlreiche Gebiete erschloß, im Dickicht der Wissenschaft zahlreiche neue Wege anbahnte, auf denen sich die Nachfolger leicht zurechtfinden, aber auch leicht nachweisen können, daß sich der Bahnbrecher hie und da in Irrtum befand.

A. Klemm, dessen Name vor allem durch seine Forschungen auf dem Gebiete der Syntax sowohl in der finnisch-ugrischen als auch in der ungarischen Sprachwissenschaft bekannt wurde, verstarb am 23. Dezember 1963 im Alter von 80 Jahren. Als Universitätsprofessor war er in Fünfkirchen (Pécs) und Szegedin (Szeged) tätig. Sein Hauptwerk ist die historische Syntax der ungarischen Sprache (*Magyar történeti mondattan*. Budapest 1928, 1940, 1942) in: *A Magyar Nyelvtudomány Kézikönyve* [= Handbuch der ungarischen Sprachwissenschaft] II, 6, 660.

Ágota Cs. Faludi (1925–1963) wurde durch ihren frühen Tod aus der Reihe der finnisch-ugrischen Sprachwissenschaftler gerissen (Gulya, J.: NyK. LXV, 455–56). — In seinem 79. Lebensjahr verschied am 27. Oktober 1963 K. Marót, einer der hervorragendsten Vertreter der klassischen Philologie in Ungarn, der weltbekannte und anerkannte Fachmann der Homerforschung, der als Universitätsprofessor Generationen in und zu der Liebe der Wissenschaft heranbildete. In diesem Jahr starb auch der namhafte Bibliograph P. Gulyás (1881–1963), dessen grundlegende bibliographische Werke den Philologen und Sprachwissenschaftlern unentbehrliche Behelfsbücher sind. — Den Nekrolog auf L. Kettunen (1885–1963) verfaßte Gy. Lakó (NyK. LXV, 453–55), den auf T. Vilho (1887–1962) P. Hajdú (Népr. és Nytud. VII, 157–62).

III. Überblick über das ungarländische sprachwissenschaftliche Schrifttum in ungarischer Sprache

I. Einzelwerke

1. Bevor wir zur Besprechung der Einzelwerke im engeren Sinne des Wortes übergehen, möchte ich über drei Sammelwerke berichten.

Általános nyelvészeti tanulmányok [= Studien zur allgemeinen Sprachwissenschaft], I. Redigiert von Zs. Telegdi. Budapest 1963. Akadémiai Kiadó, 338 S. — Dieser Sammelband ist der erste einer Reihe von Jahrbüchern. Wir finden darin folgende Abhandlungen: Zs. Telegdi umreißt als Redaktor des Bandes in seiner *Einführung* (5–9) den Prozeß, der neben der historischen Sprachwissenschaft zum Aufkommen und zur kraftvollen Entwicklung einer neuen Sprachwissenschaft führte, die die Sprache nicht als ein Gebilde in seiner Entwicklung, sondern als eine Struktur in ihrer Funktion untersucht. —

Die Studien folgen in der alphabetischen Reihe der Namen der Verfasser. L. Antal befaßt sich mit der *psychologistischen Konzeption des sprachlichen Zeichens* (11—17); die hier veröffentlichte Arbeit ist eine etwas abgeänderte Fassung des 2. Kapitels seines Buches *Questions of Meaning*, den Haag, 1963. F. Bakos veröffentlicht im Zusammenhang mit einigen prinzipiellen Fragen der Sprachwissenschaft Bemerkungen zu A. Graurs Buch *Studii de lingvistică generală*. (Variantă nouă. Bucureşti 1961) (19—40). J. Balázs teilt unter dem Titel *Der Eigennamen im System der sprachlichen Zeichen* (41—52) eine weiterentwickelte Fassung seines auf dem VII. Internationalen Kongreß zu Fragen der Namenkunde (Florenz—Pisa, 4.—8. April 1961) gehaltenen Vortrags (*Le nom propre dans le système des signes linguistiques*) mit. Jolán Berrár untersucht *die formellen Merkmale des Satzes* (53—76). L. Elekfi schreibt über *J. Ries und seine Theorie der Syntax* (77—90). I. Fónagy erörtert die *Probleme des stilistischen Informationswertes* (91—123; in polnischer Fassung: *O informaciji stylistycznej*. Pamietnik Literacki 4, 507—25). J. Herman veröffentlicht einen Beitrag zur *Beziehung von Form und Bedeutung* (125—42). C. J. Hutterers Abhandlung *Sprachgeographie und Dialektologie* (143—59) enthält interessante Ausführungen zur Problematik des sog. offenen Systems der Sprache. S. Károly bringt Beiträge zu *Tesnières Syntax* und zu einigen Problemen der Satzlehre (161—86). F. Kiefer erörtert eine sprachwissenschaftliche Anwendungsweise der *Mengentheorie* (187—200). Klára Magdics gibt einen Überblick über die *Intonationsforschungen der letzten zehn Jahre* (201—36; in englischer Fassung: ALH. XIII, 133—66). F. Papp erörtert die *Transformationsanalyse der Fügungen mit der Postposition után* 'nach' (237—61). Katalin J. Soltész analysiert *die statistische Methode*, die von Guiraud bei der Untersuchung des Wortschatzes angewandt wurde (263—72). Gy. Szépe untersucht *ein Transformationsmodell der Erzeugungsgrammatik* (273—94). Zs. Telegdi veröffentlicht in neuer Fassung seine schon früher in deutscher Sprache erschienenen Abhandlung *Über die Entzweiung der Sprachwissenschaft* (295—305; vgl. ALH. XII, 95—107). M. Temesi bringt als Beitrag eine Besprechung von *Weisgerbers Sprachtheorie* (307—24). Edit Vértes analysiert *Brøndals Theorie der Wortarten* (325—38). — Dieser Band wird in unserer Zeitschrift andernorts auch ausführlicher rezensiert.

Von D. Pais und L. Benkő redigiert erschien der Sammelband *Szótörténeti és szófejtő tanulmányok* [= Studien zur Wortgeschichte und Etymologie]. Budapest, 1963. Akadémiai Kiadó = NyttudÉrt. Nr 38, 222 + 2 S. In diesem Bande finden wir — nach Themenkreisen geordnet — die Abhandlungen von 19 Verfassern. (Das Buch wird in unserer Zeitschrift andernorts besprochen.)

Der Sammelband *Tanulmányok a magyar nyelv életrajza köréből* [= Studien zur Biographie der ungarischen Sprache], unter Mitarbeit von L. Ligeti und D. Pais redigiert von L. Benkő. Budapest 1963. Akadémiai Kiadó = Nyttud. Ért. Nr 40, 384 S., wurde aus Anlaß des 70. Geburtstags G. Bárczis (9. Januar 1964) von seinen Kollegen, Freunden und Schülern zusammengestellt. (Der Band enthält das Bildnis G. Bárczis, die Titelseite zeigt als Erscheinungsjahr 1963, der Umschlag 1964.) L. Benkő würdigt die Laufbahn und die wissenschaftliche Wirksamkeit G. Bárczis, Erzsébet E. Abaffy bringt als Beitrag zu dieser Festschrift die Biographie der Arbeiten des ungarischen Sprachwissenschaftlers. Der Band enthält in der alphabetischen Folge der Verfasser 60 Abhandlungen. — Auf die ausführliche Besprechung kommt unsere Zeitschrift andernorts zurück.

2. Nachstehend seien in der alphabetischen Reihenfolge der Verfasser die sprachwissenschaftlichen Einzelwerke angeführt:

Bálint, S., *Az 1522. évi tizedlajstrom szegedi vezetékevei* [= Die Szegediner Familiennamen der Zehentliste von 1522]. Magyar Nyelvtudományi Társaság. Budapest 1963 = MNyTK Nr 105, 78 S. — Der Verfasser leuchtet vom Standpunkt der Namenkunde aus die Familiennamen der erwähnten Erfassungsliste aus dem 16. Jahrhundert, bestimmt deren Typen und leistet mit diesem Teil seiner Arbeit sowie mit dem angeschlossenen Belegnachweis und einem Gesamtindex der Zehentliste von 1522 (vgl. Szaló, I., Bács, Bedrog és Csongrád megye dézsmalajstromai 1522-től [= Die Zehentlisten der Komitate Bács, Bedrog und Csongrád aus dem Jahre 1522]. MNyTK. Nr 86) einen außerordentlich wertvollen Beitrag zur Lösung der Probleme der ungarischen Namenkunde.

Bárczi, G., *A magyar nyelv életrajza* [= Biographie der ungarischen Sprache], Budapest 1963. Gondolat. 462 S. — Solch ein zusammenfassendes Werk über die ungarische Sprache wurde bislang nicht veröffentlicht. Der Verfasser ist in Ungarn wie im Ausland einer der bekanntesten und besten Vertreter der ungarischen Sprachwissenschaft, nicht nur Gelehrte, sondern auch Meister des Ungarischen. — Dieses Werk ist für die breiten Kreise der Leserschaft bestimmt, weiß aber auch den Fachleuten viel Neues zu bieten; für die Sprachwissenschaftler, die sich nicht direkt mit ungarischer Linguistik befassen, ist es aber geradezu ein unentbehrliches Handbuch, denn es faßt alles zusammen, was man über Vergangenheit und Gegenwart der ungarischen Sprache zu wissen hat. — Außer den Rezensionen der Tageszeitungen wurden bis zur Abfassung dieser Chronik folgende Besprechungen veröffentlicht: L. Papp: Valóság 1963, Nr 4, 120–21; S. Imre: Nyr. LXXXVII, 411–15; vgl. noch B. Kálmán: ALH. XIV, 161–3.

Fokos, D., *Osztják (chanti) hőseinek* [= Heldenlieder der Ostjaken]. Reguly A., Pápay J. hagyatéka [= Nachlaß von A. Reguly und J. Pápay]. Bd III (1. Folge). Aus dem Nachlaß von M. Zsirai herausgegeben von D. Fokos. Budapest 1963. Akadémiai Kiadó, 170 S. — Die Einteilung dieses wichtigen Quellenwerks entspricht den bisher veröffentlichten Bänden der Reguly-Bibliothek. Das in dieser Folge mitgeteilte Heldenlied im Umfang von 1346 Zeilen wurde von D. Fokos — auf Grund der ungarischen Übersetzung Pápay's — ins Deutsche übertragen. Die Übersetzung ist verständlich, an vielen Stellen exakter als Pápay's ungarische Übertragung, vgl. die Besprechung von I. Erdélyi: NyK. LXV, 482–83.

Fónagy, I., *A metafora a fonetikai művelésben* [= Die Metapher in der phonetischen Fachsprache]. Adatok a tudományos gondolkodás fejlődésének történetéhez [= Ein Beitrag zur Entwicklungsgeschichte des wissenschaftlichen Denkens]. Budapest 1963. Akadémiai Kiadó = NyelvÉrt. Nr 37, 68 S. — Der Verfasser ist der hervorragendste Vertreter der ungarischen phonetischen Forschungen. Er untersucht in dieser Arbeit die metaphorischen Wendungen der phonetischen Terminologie in folgenden Abschnitten: I. Metaphern der Grammatiker; II. Metaphern der Rhetoren, Dichter und Kinder; III. Der Sinn der Metaphern; IV. Die Funktion der Metaphern. — Zusammenfassend stellt I. Fónagy fest, das metaphorische Denken sei die ergänzende, vorbereitende Phase der auf begrifflichem Denken beruhenden Erkenntnis und daß die Metaphern auch in der Geschichte der Phonetik eine wichtige Rolle spielten: an Hand der Metaphern klassifizierten die Grammatiker die Laute

in dieser Phase der Forschung, als sie die wesentlichen Merkmale der Laute noch nicht bestimmen konnten. Vgl. die Besprechung von Edit Hexendorf in: ALH. XIV, 173—6, ferner die erweiterte Ausgabe in deutscher Sprache: *Die Metaphern in der Phonetik*. Mouton & Co., The Hague 1963 = *Janua Linguarum. Series Minor* XXV, 132 S.

Holub, J., *Zala megye középkori vízrajza* [= Die mittelalterliche Gewässerkunde des Komitats Sala]. Zalaegerszeg 1963. 67 + 5 S., 1 Kte.: Zusammenfassungen in deutscher und russischer Sprache. — Diese Arbeit ist eine nützliche Belegsammlung für die ungarische Namenkunde.

Melich, J., *Dolgozatok* [= Aufsätze] II. Budapest 1963. Akadémiai Kiadó = *NytudÉrt.* Nr 41, 147 S. (vgl. o.).

Molnár, J., *A könyvnyomtatás hatása a magyar irodalmi nyelv kialakulására 1527—1576 között* [= Der Einfluß des Buchdrucks auf die Entstehung der ungarischen Schriftsprache in der Zeit zwischen 1527—1576]. Budapest 1963. Akadémiai Kiadó = *Nyelvészeti Tanulmányok* 5, 353 S. Die Arbeit wurde vom Verfasser als Kandidatendissertation der Akademie eingereicht. Sie gewinnt auch dadurch an Bedeutung, daß das behandelte halbe Jahrhundert in der Geschichte der ungarischen Schriftsprache eine sehr wichtige Periode darstellt. Die Abhandlung gliedert sich im wesentlichen in zwei Hauptabschnitte: Ungarns Dichter in der Zeit von 1527 bis 1576 (15—278) und die Rechtschreibung der Druckereien, in denen von 1527 bis 1576 ungarische Werke veröffentlicht wurden (281—325). Der Abschnitt, in dem sich der Autor mit den ungarischen Dichtern des 16. Jahrhunderts befaßt, enthält in den einzelnen Kapiteln die kurzgefaßten biographischen Daten, eine Aufzählung der uns überlieferten Arbeiten (Druckwerke), den Sprachzustand, den die Werke des betreffenden Dichters widerspiegeln und die Besonderheiten der Lautbezeichnung und der Rechtschreibung. Der Verfasser ist bestrebt, alles, was wir dem Dichter zuzuschreiben haben, nach Möglichkeit davon zu sondern, was positiv oder negativ dem Drucker zuzueignen ist. Der zweite, wesentlich kürzere Hauptabschnitt enthält die Kapitel, in denen die Lautbezeichnung (Umschrift) der einzelnen Druckereien erörtert wird. In beiden Hauptabschnitten erleichtern Tabellen die Übersicht über die verwickelten Probleme der Rechtschreibung. Das zusammenfassende Kapitel (329—38) enthält die Ergebnisse dieser Untersuchung, die wir hier nur kurz summieren: In der untersuchten Zeitspanne kommt die phonetische und orthographische Einheit in den gedruckten, ihrem Thema oder ihrer Absicht nach hauptsächlich literarischen ungarischen Werken noch nicht zustande. Der bedeutendste Drucker war zu dieser Zeit G. Heltai, dessen Druckwerke zwar nicht mit ihrem Sprachgebrauch, wohl aber dank des einheitlichen und konsequenten Systems der Lautbezeichnung für die spätere Praxis ein Vorbild hätte werden können. Hinsichtlich des Zustandekommens der phonetischen Einheitlichkeit der ungarischen Schriftsprache mißt auch Molnár der Károlischen Bibelübersetzung eine überragende Bedeutung bei, deren Erscheinen jedoch nicht in die untersuchte Zeitspanne fällt. — In dieser Arbeit finden nicht nur Sprachwissenschaftler, sondern auch Literaturhistoriker und alle, die sich mit der Geschichte des Buches und des Buchdrucks befassen, viele wertvolle Daten und neue Feststellungen.

Moór, E., *A nyelvtudomány mint az ős- és néptörténet forrástudománya* [= Die Sprachwissenschaft als Quelle der Ur- und Volksgeschichte]; mit einer Zusammenfassung in deutscher Sprache (163—75). Budapest 1963. Akadémiai

Kiadó, 182 S. - Der Verfasser sichtet systematisch und kritisch die Wörter, die in kultureller und biogeographischer Hinsicht von Bedeutung sind und über die Frühzeit eines Volkes Aufschlüsse bieten können. Im Laufe seiner Untersuchungen stellt er fest, daß wir über die ethnologischen Komponenten eines Volkes auch aus den sog. „überflüssigen Fremdwörtern“ sowie sehr oft auch aus der Lautgeschichte Anhaltspunkte gewinnen können. Seine Darlegungen erhellt er durch uralische, indogermanische, altaische und semitische Beispiele und verweist zugleich auf die Bedeutung der archäologischen und ethnographischen Quellen.

Munkácsi, B.—Kálmán, B., *Manysi (vogul) népköltési gyűjtemény* [= Sammlung der vogulischen Volksdichtung]. Bd. IV/2. Budapest (1963). Akadémiai Kiadó, 302 S. — Mit diesem Band wird die Veröffentlichung des Quellenmaterials fortgesetzt.

Papp, L., *Nyelvjárástörténet és nyelvi statisztika* [= Dialektgeschichte und Sprachstatistik]. Budapest 1963. Akadémiai Kiadó, 186 S. - Als Verfasser dieser Arbeit habe ich deren methodische Probleme und wichtigere Ergebnisse im Jahrgang 1962 dieser Zeitschrift veröffentlicht (*Application de la statistique linguistique aux recherches de dialectologie historique*. ALH. XII, 67—94). Besprechungen: V. Farkas: ALH. XIII, 404—406; Frau Velcsöv: Népr. és Nytud. VII, 183—84.

Rácz, E., *A magyar nyelv következményes mondatai* [= Die Konsekutivsätze im Ungarischen]. Budapest 1963. Akadémiai Kiadó = NytudÉrt. Nr 39, 114 + 2 S. - Diese Arbeit war die Kandidatendissertation des Verfassers (vgl. I. OK. XX, 379—82). Im ersten Teil seiner Studie untersucht er die Konsekutivsätze im Ungarischen von heute, die Probleme ihrer Klassifizierung, ihre Ausdrucksmittel, die Verwendung der Modi in den konsekutiven Nebensätzen, ihre Beziehungen zu den finalen und relativen Nebensätzen, die einschlägigen Fragen der Sprachrichtigkeit und ihre stilistische Funktion. Im zweiten Teil der Arbeit erhalten wir einen Überblick über die Entstehung der Konsekutivsätze, wobei das Aufkommen von Konsekutivsätzen, die die Satzteile explizieren bzw. sie nicht explizieren, gesondert abgehandelt wird. — Vgl. die Besprechung von Éva B.-Lőrinczy Nyr. LXXXVII, 371—75.

Ruzsiczky, Éva, *Irodalmi nyelvi szókincsünk a nyelvújítás korában Kazinczy tájszóhasználatát alapján* [= Der Wortschatz der ungarischen Schriftsprache zur Zeit der Spracherneuerung auf Grund der Verwendung von Dialektwörtern bei Kazinczy]. Budapest 1963. Akadémiai Kiadó, 450 S. - Diese Arbeit wurde von der Verfasserin als Kandidatendissertation eingereicht (vgl. I. OK. XX, 361—66). Éva Ruzsiczky bietet uns auf Grund des Gebrauchs von Dialektwörtern bei einem der führenden Geister der literarischen Reformzeit in Ungarn zu Beginn des 19. Jahrhunderts, F. Kazinczy, einen Überblick über den Wortschatz des Schriftungarischen zur Zeit der Aufklärung. Auf S. 19—98 belegt sie ihre Feststellungen durch Zitate aus den Werken, vor allem aus den Briefen Kazinczys, sie läßt gleichsam Kazinczy sprechen. Trotzdem bleibt dieser Teil keine Zitatensammlung, weil hier mit äußerster Gewissenhaftigkeit sowohl die Ergebnisse der früheren philologischen, sprachwissenschaftlichen und stilistischen Literatur verarbeitet, als auch die eigene Meinung, die neuen Gedanken der Verfasserin dargelegt werden. Der umfangreichste Teil dieser Arbeit erörtert den Gebrauch der Dialektwörter bei Kazinczy (99—394). Im ersten Abschnitt dieses Teils werden die von Kazinczy benützten Dialektwörter in der Reihenfolge seiner Werke abgehandelt (99—

162); im zweiten Abschnitt folgt — nach einer kurzen einleitenden Übersicht (162—75) — die Aufzählung der Wörter in der Anordnung eines Wörterbuches (175—394), wobei diese mit den Angaben der zeitgenössischen Wörterbücher und mit dem literarischen Sprachgebrauch verglichen werden. In den Abschnitten des letzten Teils, betitelt *Elvi következtetések* [= Grundsätzliche Schlußfolgerungen] sind die Untersuchungsergebnisse dieser Arbeit kurz zusammengefaßt und durch Beispiele illustriert (391—422). Dieses gehaltvolle Buch ist nicht nur für die Sprachwissenschaft, sondern auch für die Kultur- und Literaturgeschichte ein Gewinn. — Besprechung von Magdolna R. Hutás: MTud. VIII, 280—81, vgl. noch F. Biró: IrodörtKözl. LXVII, 140—48.

3. Nun folgen einige Werke die sich nicht mit einem sprachwissenschaftlichen Thema befassen, die jedoch auch für die Sprachwissenschaft von Bedeutung sind.

Györffy, Gy., *Az Árpád-kori Magyarországnak történeti földrajza*. [=Geographia historica Hungariae tempore stirpis Arpadianae.] (Budapest) 1963. Akadémiai Kiadó, 907 + 3 S. + 15 Kten. — Der Band ist der erste einer — wie es scheint — umfangreicher Reihe, und enthält die historisch-geographischen Daten der 15 Komitate von A bis Cs bis zum Jahre 1332 (Abaújvár, Arad, Árva, Bács, Baranya, Bars, Békés, Bereg, Beszterce, Bihar, Bodrog, Borsod, Brassó, Csanád, Csongrád). Als solches, ist dieses Werk ein unentbehrliches und überaus wertvolles Quellenwerk nicht nur für die Historiker, sondern auch für die Erforschung der ungarischen Lautgeschichte und der Namenkunde. Die darin angeführten Belege sind über das Thema der Hungaristik hinausgehend auch für Slawisten und für Forscher der allgemeinen Philologie des Mittelalters sehr interessant.

Baralás, J., *Kartográfiai módszer a néprajzban* [= Kartographische Methode in der Volkskunde]. Budapest 1963. Akadémiai Kiadó. 189 S. + 6 Beilagen. Diese Arbeit befaßt sich mit Problemen der Methodik und liest den Dialektologen, hauptsächlich den Vertretern der Sprachgeographie wertvolle Aufschlüsse und Vergleichsmöglichkeiten.

Hoffmann, T., *A gabonaneműek nyomatása a magyar paraszti gazdálkodásában* [= Das Treten des Getreides in der Wirtschaft der ungarischen Bauern]. Budapest 1963. Akadémiai Kiadó, 374 S. + 2 Beilagen. — Diese ethnographische Monographie hat den Dialektologen, vor allem den Wortschatzforschern, sowie denen der Namenkunde manches Interessante zu sagen. — Rezensiert von I. Szabó: Ethn. LXXIV, 627—31 und L. Papp: NyK. LXVI, Nr 2.

Magyar irodalmi lexikon [= Lexikon der ungarischen Literatur]. Hauptschriftleiter: M. Benedek. Bd. I, A—K. Budapest 1963. Akadémiai Kiadó XV, 728 S. Das Lexikon enthält auch Artikel über Sprachwissenschaftler.

Stoll, B., *A magyar kéziratok nékeskönyvek és versgyűjtemények bibliográfiája 1565—1840* [= Bibliographie der ungarischen handschriftlichen Liederbücher und Gedichtsammlungen 1565—1840]. Budapest 1963. Akadémiai Kiadó: A Magyar Tudományos Akadémia Irodalmi-történeti Intézete, 537 S. — Das Werk ist eine Bibliographie der ungarischen Sprachdenkmäler. — Besprechung von W. Voigt: Ethn. LXXIV, 640.

Gépi fordítás. Algoritmuskok orosz nyelvű szövegek elemzésére [= Maschinelle Übersetzung. Algorithmensammlung zur Analyse russischer Texte]. Budapest 1963. Országos Műszaki Könyvtár és Dokumentációs Központ,

274 S. — Sechs Abhandlungen in ungarischer Sprache zum Thema mathematische Linguistik und maschinelle Übersetzung aus der Feder von vier Verfassern. Jeder Abhandlung ist eine Zusammenfassung in englischer und in russischer Sprache hinzugefügt.

Szalai, S., *Gépi kivonatolás. Elméleti és kísérleti adalékok a magyar nyelvű tudományos közlemények gépi kivonatolásának kérdéséhez* [= Maschinelle Exzerptierung. Theoretische und experimentelle Beiträge zur Frage des maschinellen Exzerptierens von wissenschaftlichen Mitteilungen in ungarischer Sprache]. Budapest 1963. Országos Műszaki Könyvtár és Dokumentációs Központ, 69 S. Zusammenfassung in englischer Sprache.

Reuter, C., *Történeti adatok az Árpád-kori Baranya megye növényföldrajzához* [= Historische Beiträge zur Pflanzengeographie des Komitats Branau/Baranya in der Arpadenzeit]. Budapest 1963. Als Manuskript. 165 S. Auszug: Historijski dokumenti geografske flore zupanije „Baranja” iz doba dinastija Árpáda, 163—65. — Diese hektographierte Veröffentlichung ist nicht nur für die Pflanzengeographie, sondern auch für die Namenkunde und Wortgeschichte wichtig.

2. Überblick über die Veröffentlichungen in Zeitschriften und Jahrbüchern

A) Allgemeine Sprachwissenschaft

Éva Szántó (*Néhány vitatott kérdés a fonéma modern vizsgálatában* [= Einige umstrittene Fragen in der modernen Untersuchung des Phonems]. NyK. LXV, 445—52) setzt sich mit dem Problem der Objektivität und der Definition des Phonems auseinander. — I. Hermann und I. Fónagy (*A hang-erő önvezérlése szokatlan körülmények között* [= Die Selbststeuerung der Lautstärke bei ungewohnten Verhältnissen]. MNy. LIX, 317—21) untersuchen in ihrer gemeinsamen Abhandlung die Erscheinung, wenn das Geräuschniveau unter 0 fällt, d. h. wenn jemand seine Stimme wesentlich lauter hört, als ihre tatsächliche Lautstärke ist. Die Experimente haben kein eindeutiges Ergebnis erbracht. Das erklärt sich daraus, daß das Absinken des relativen Geräuschniveaus unter 0 einen Ausnahmefall, sozusagen eine absurde Erscheinung darstellt, auf die sich das Nervensystem nicht einstellen bzw. vorbereiten konnte. — I. Fónagy und Klára Magdics erörtern die Frage, *wie sich Gefühle im Tonfall und in der Musik widerspiegeln* (NyK. LXV, 103—35). Klára Magdics befaßt sich in einer interessanten Studie mit den *Beziehungen von Sprechmelodie und musikalischer Melodie* (NyK. LXV, 341—360).

F. Bodnár (*Mondat és struktúra* Népr. és Nytud. VII, 71—8; Zusammenfassung: Satz und Struktur, ebd. 78) stellt fest, daß man an Hand der strukturellen Analyse die sprachlichen Erscheinungen wohl systematisieren kann, daß aber die dadurch gewonnene Ordnung nicht dasselbe System ergebe, darin die sprachlichen Zeichen tatsächlich existieren.

L. Antal, dessen obenangeführte Abhandlung in englischer Sprache ebenfalls 1963 erschienen ist, erörtert auch in einem ungarischen Aufsatz die *Probleme der Semantik* (Nyr. LXXXVII, 81—96; NyK. LXV, 439—44). Am

zuletzt angeführten Ort betont er, daß es notwendig sei, Inhalt und Bedeutung konsequent auseinanderzuhalten.

Einige Belange der *Zweisprachigkeit* erörtert B. Sulán auf Grund der Folgerungen, die sich aus den ungarisch-slawischen lexikalischen Wechselbeziehungen ergeben (MNY. LIX, 253—65).

Gy. Szépe (*Nyelvészeti jegyzetek a beszédgyorsírásról* [= Linguistische Notizen über Redesténographie]. Nyr. LXXXVII, 231—37) analysiert unter dem Blickwinkel des Kommunikationsprozesses die Tätigkeit des Redesténographen und macht darauf aufmerksam, daß die sprachwissenschaftliche Verwertung der Ergebnisse der ungarischen Sténographie sicherlich wertvolle Erkenntnisse zeitigen wird, vgl. noch Gy. Nosz, *A gyorsíró és az élőszó* [= Der Sténograph und die Rede]. Nyr. LXXXVII, 96—104.

Mehrere Abhandlungen setzen sich mit Fragen der mathematischen Linguistik auseinander. F. Kiefer (Valóság, 1963, Heft 1, 84—90) stellt fest, daß das Wesentliche in der mathematischen Linguistik in einer neuen Konzeption der Sprache bestehe, insofern die Sprache als eine der mathematischen Strukturen gewissermaßen ähnliche Struktur aufgefaßt wird, und eben darum mit einzelnen den bei der Untersuchung von mathematischen Strukturen angewandten Methoden ähnlichen Verfahren untersucht werden kann. Doch erkennt Kiefer richtig, daß die mathematische Linguistik nur einen Aspekt der Sprache untersuchen und darum zur Lösung von *allen* sprachwissenschaftlichen Problemen nicht beitragen kann. — I. Fodor (*A matematikai módszer nyelv tudományi alkalmazásának határai: a nyelvi változások lefolyásának tempója* [= Die Grenzen der Anwendung mathematischer Methoden in der Sprachwissenschaft: das Ablaufstempo sprachlicher Wandlungen]. NyK. LXV, 296—339) wirft die Frage auf, ob die quantitative Messung des Tempos von sprachlichen Wandlungen möglich sei. An Hand einer gründlichen Analyse schließt er, daß das Tempo von sprachlichen Wandlungen nicht meßbar sei, daß man die Erarbeitung eines quantitativen mathematischen Modells nicht anstrengen kann. — V. Farkas schreibt über die Varianten bei der Untersuchung der Beziehung von *type* und *token* (MNY. LIX, 424—30). Er stellt fest, daß die einfachste Verbindungsmethode der durch Zählen gewonnenen statistischen Daten darin besteht, das geometrische Mittel der Morphemenzahl und des Häufigkeitsindex zu bestimmen und danach den Prozentsatz zu errechnen.

Auch mit den Fragen der maschinellen Übersetzung befassen sich mehrere Aufsätze. I. Nyirkos veröffentlicht die Gedanken des Kunstmalers Gy. Ruzickay über den Mechanismus einer Übersetzungsmaschine aus dem Jahre 1934—35 (Nyr. LXXXVII 342—45). — Gy. Sipőczy berichtet über die Arbeit des Seminars für maschinelle Übersetzung (Nyr. LXXXVII, 272—75). — L. Dezső untersucht die grammatischen Fragen im Zusammenhang mit der maschinellen Übersetzung von Passivfügungen des Russischen (Nyr. LXXXVII, 446—53).

Schließlich sei der Vortrag von B. Havránek erwähnt, den er unter dem Titel *Neue Aufgaben der gegenwärtigen Sprachwissenschaft* am 28. November 1961 in der Ungarischen Akademie der Wissenschaften hielt und dessen ungarische Übersetzung nunmehr veröffentlicht wurde (NyK. LXV, 199—206).

B) *Ungarische Sprachwissenschaft*

1. Arbeiten zur Phonetik und Lautgeschichte im engeren Sinne sind in relativ geringer Zahl vertreten, obschon hier zu bemerken ist, daß die Studien zu Problemen der allgemeinen Phonetik zum großen Teil ungarische Beispiele und Ergebnisse veröffentlichen. — I. Papp untersucht in einem auch für die allgemeine Sprachwissenschaft aufschlußreichen Aufsatz die Fragen der kurzen Vokale im Stammauslaut (MNY. LIX, 393–408). Er hebt hervor, daß man die Problematik des Schwundes oder der Beibehaltung von kurzen Vokalen mit hoher Zungenstellung im Stammauslaut des Altungarischen nicht ohne Einbeziehung der sprachlichen Funktion untersuchen kann. — St. Kniezsa (*Szlár jövevényiszavaink magánhangzó-krantitása* [= Die Vokalquantität in den slawischen Lehnwörtern des Ungarischen]. NYK. LXV, 77–101) versucht auf Grund einer ausführlichen Darlegung der slawistischen Zusammenhänge des Problems diese komplizierte Frage, die kurzen und gedehnten Entsprechungen der slawischen Lehnwörter des Ungarischen zu erhellen. — J. Lőrincz untersucht die Frage, ob es im Altungarischen eine Denasalisierung gegeben habe (MNY. LIX, 200–201). Erzsébet Dienes weist von den *e*- und *ee*-Zeichen des Érdy-Kodex nach, daß – im Gegensatz zur früheren Auffassung – *e* keinen offenen, sondern einen kurzen und *ee* keinen geschlossenen, sondern langen Laut bezeichnet (Népr. és Nytud. VII, 59–69; Zusammenfassung a. a. O., 70). — Györgyi G. Varga untersucht mit Anwendung von Fragebogen und statistischer Methoden Fragen der Aussprache der ungarischen Umgangssprache (Nyr. LXXXVII, 181–87).

2. Von den Problemen der ungarischen Morphologie erörtern J. Zsilka (*A magyar esetrendszer lényeges összefüggései* [= Die wesentlichen Beziehungen des ungarischen Kasussystems]. MNY. LIX, 297–317) und Jolán Berrár (*A magyar esetrendszer vizsgálati módjairól* [= Über die Untersuchungsmethoden des ungarischen Kasussystems]. MNY. LIX, 430–39) die Grundfragen des Kasussystems. Ihrer Meinung nach besteht zwischen den Paradigmengliedern ein organischer innerer Zusammenhang, doch kann man die aus diesem inneren Zusammenhang resultierende Reihenfolge nur erschließen, indem man die im weiteren Sinne gefaßten syntaktischen Beziehungen der Kasus, die einzelnen Satzformen voneinander ableitet. Jedoch genüge es nicht, die Satztransformationen formell zu beschreiben, vielmehr müsse man auch die Wandlung im Inhalt der Elemente erkennen (vgl. Zsilka, J.: ALH. XII, 365–98). — L. Antal reflektiert im Rahmen der Diskussion zur Frage der Paradigmen der ungarischen Verba auf den in MNY. LVIII, 166–73 erschienen Aufsatz I. Papps (MNY. LIX, 196–200; vgl. ALH XIII, 358).

I. Papp untersucht in einem größeren Aufsatz (MNYj. IX, 3–30; Zusammenfassung a. a. O., 30–31) die Probleme der Wortschöpfung. Eingangs führt er die Ursachen und Arten der Wortschöpfung an, um dann die wichtigsten Typen zu überblicken: äußere Wortschöpfung, Wortschöpfung durch Bedeutungswandel, Wortschöpfung mit morphologischen Mitteln, Zwillingswörter, Zwitterbildungen. Die verschiedenen Arten der Wortschöpfung werden an verschiedenen Stellen der Lexikologie und der Grammatik untergebracht. Der Verfasser aber ist der Meinung, daß auch die gemeinsame Untersuchung der Probleme und Typen der Wortschöpfung neue Erkenntnisse und eine nähere Erfassung der Sprachfunktionen ermöglichen kann. — D. Pais schreibt

über die Wandlungsmöglichkeiten von Zwillingswörtern mit Vokalanlaut im ersten und Konsonantenanlaut im zweiten Glied (Typ: *írul-pirul*, *idres-bodros*; MNy. LIX, 280–85). Der Aufsatz *Kötőhangzó vagy előhangzó?* [= Bindevokal oder Vorvokal?] (MNy. LIX, 439–45) von M. Gálffy (Klausenburg/Cluj, Rumänien) vertritt bezüglich der in der ungarischen beschreibenden Grammatik seit langem umstrittenen Fragen die Meinung, daß von deskriptivem Standpunkt aus dieser ursprüngliche Stammvokal ein Teil der Erweiterung sei und weder zum absoluten noch zum relativen Stamm gehöre. — B. Kálmán faßt die Formen der ungarischen Adjektiva mit Adverbialsuffixen systematisch zusammen (Nyr. LXXXVII, 174–81). Er schreibt auch über die Flexion der fremden Eigennamen auf *-ä* (Nyr. LXXXVII, 38–9) und stellt fest, daß das Schriftbild der Namen auf *-ä* vor Erweiterungen unverändert bleibt, daß sie aber in der Aussprache nach dem Muster der Eigennamen auf *-e* flektiert werden.

E. Sámson gibt einen Überblick über die iterativen Verba mit dem Bildungssuffix *-döz* (MNy. IX, 107–17; Zusammenfassung a. a. O., 118), Z. Szabó (Klausenburg/Cluj, Rumänien) schreibt über den Wandel der Verbal-suffixe vom Typ *-sekél* (MNy. LIX, 67–68). A. Komlós registriert das Vorkommen der ungarischen Partizipien vom Typ *győzni fogó* 'victurus' (Nyr. LXXXVII, 437). — Frau Velcsöv erörtert in ihrem Aufsatz *Toldalékok funkcióváltozása* (Népr. és Nytud. VII, 31–37; Zusammenfassung: Die Funktionsveränderung der Suffixe. A. a. O., 37) die sonstigen Funktionen der possessiven Personalsuffixe.

3. Auch Studien zum Thema Syntax wurden in geringer Zahl veröffentlicht. E. Rácz, dessen Abhandlung über syntaktische Fragen unter den selbständigen Werken erwähnt wurde, überblickt kurz die Geschichte der Konsekutivsätze des Ungarischen bis zum Anfang des 16. Jahrhunderts (Népr. és Nytud. VII, 19–28; Zusammenfassung: Die Geschichte der beigeordneten folgernden Sätze im Ungarischen bis zum Beginn des 16. Jahrhunderts. A. a. O., 28–29). — J. Tompa schreibt an Hand eines dichterischen Zitats (*néked én te vagyonok* „Dir bin ich du“) von M. Radnóti über die Probleme der Analyse von Sätzen mit nominalem Prädikat des Typs $S \leftarrow \rightarrow P$ (MNy. LIX, 322–33). — E. Rácz untersucht die Konjunktion *hanem* 'sondern, aber' (Nyr. LXXXVII, 162–69), I. Benkő und Gy. Nádor analysieren die Funktionen und sonstige Probleme der Konjunktion *és* \sim *s* 'und' (MNy. LIX, 40–53).

4. Am umfangreichsten sind in der Literatur zu Fragen der ungarischen Sprachwissenschaft die Aufsätze über den Wortschatz vertreten. Diese Arbeiten kann man in verschiedene Typen einreihen, wie von deskriptiven Bearbeitungen eines Themas mit Veröffentlichung von einschlägigen Daten bis zu Aufsätzen zum Thema Wortgeschichte und Etymologie. Mit einem summarischen Hinweis auf die einschlägigen Arbeiten in den ethnographischen Zeitschriften (*Ethn.*, *NéprÉrt.* usw.), seien hier in aller Kürze folgende Aufsätze erwähnt. Julia Bóna (Jugoslawien) schreibt über die Ernährung (Népr. és Nytud. VII, 141–44; Zusammenfassung: Die traditionelle Ernährung in Haraszti. A. a. O., 144), ebenso V. Börcsök (ebd. 135–39; Zusammenfassung: Die Weintraube und der Most in der Ernährung der Bauernhofbevölkerung in der Umgebung von Szeged. A. a. O., 139), I. Kordély über den Ackerbau (ebd. 93–96; Zusammenfassung: Aus dem Wortschatz des Ackerbaus von Dávod.

A. a. O., 96; Abb.: 97—100); alle diese Arbeiten enthalten auch Materialien, die zur Untersuchung des Wortschatzes geeignet sind. J. Herepei untersucht die Geschichte des Wortes *bokály* (Népr. és Nytud. VII, 125—33; Zusammenfassung: Der *bokály* in Arad und in Szeged. A. a. O., 133). A. Juhász untersucht den Wortschatz des Blaufärbergewerbes in Szegedin (Népr. és Nytud. VII, 145—54; Zusammenfassung: Angaben zum Blaufärbergewerbe in Szeged. A. a. O., 155). I. Lengyel veröffentlicht Beiträge zur Liste der aus Fremdsprachen übernommenen Fachwörter des Baugewerbes (Nyr. LXXXVII, 112—15). Besonders hervorzuheben ist die Abhandlung M. Kovalovszkys über die Sprache der Jugend (Valóság, 1963, Heft 5, 66—75). In dieser Arbeit finden unter den Sprachwissenschaftlern vor allem die Forscher des Argots, von den Vertretern anderer Wissenschaftszweige hauptsächlich Soziologen und Pädagogen wertvolle Belege.

Die folgenden Verfasser behandeln in ihren Studien Herkunft, Geschichte und kulturgeschichtliche Belange verschiedener Wörter. J. Balázs ist der Meinung, ung. *ím* „en, ecce“ und *ám* 'sane, recte' seien verdunkelte Zusammensetzungen von einem empfindungswortartigen Deiktikum + Possessivpronomen *m* (MNy. LIX, 143—51). L. Benkő ist der Ansicht, daß *piros* 'rot' und dessen weitverzweigte Familie onomatopoetischer Herkunft sei. J. Erdődi führt aus den verwandten Sprachen Parallelen zu *véreskü* und *földeskü* an und ist der Meinung, daß wir in den Schwurformeln nach der Landnahmezeit Überreste des Heidentums, des heidnischen Volksglaubens zu sehen haben, die trotz der Annahme des Christentums fortlebten (MNy. LIX, 465—66). J. Gulya untersucht die Etymologie von *fék* 'Zaum, Bremse', *apad* 'abnehmen', *féreg* 'Wurm' (NyK. LXV, 170—74). Edit Hexendorf bringt einen Beitrag zum Problem der ungarischen Wörter für 'Gewissen' (MNy. LIX, 341—44). L. Ligeti untersucht vom Blickpunkt der Altaistik aus die Problematik der ältesten Lehnwörter des Ungarischen *nyár* 'Sommer' und *nyak* 'Hals' im Zusammenhang mit dem anlaufenden *n*- und schließt auf Grund seiner Untersuchungen, daß die bislang vorgeschlagene Ableitung von *nyak* aus dem Urtürkischen nicht möglich sei, daß aber die Ableitung von *nyár* aus dem Türkischen mit den notwendigen Einwänden angenommen werden könnte (MNy. LIX, 381—93). — T. Mikola meint im Zusammenhang mit der Wortfamilie *reg* der mittelalterliche Spielmann, der mit dem zu dieser Familie gehörenden Wort *regös* bezeichnet wurde, sei ein Nachfahre der Schamanen gewesen, und *rég* 'lange, einst' und *reg* 'früh' seien von der gleichen Herkunft (Népr. és Nytud. VII, 55—58. Zusammenfassung: a. a. O., 58). E. Moór erörtert in drei Abhandlungen die etymologischen und kulturhistorischen Belange von drei Wortgruppen: die Namen für Schuhwerk (Nyr. LXXXVII, 116—22), *léc* 'Latte', *tégla* 'Ziegel', *cserép* 'Ziegel, Kachel' (MNy. LIX, 351—53), *bor* 'Wein' und *szőlő* 'Traube' (NyK. LXV, 413—23). A. Nyíri bringt Beiträge zur Herkunft von *épkézláb* '(ein Mensch) mit gesunden, heilen Gliedern', *kiforgat* 'jemanden um etwas bringen', *magas* 'hoch', *kilincs* 'Klinke' und *Farkas* (ung. Personname: 'Wolf') (Népr. és Nytud. VII, 79—83; Zusammenfassung: a. a. O., 83). Margit K. Palló schreibt über Zusammenhänge des Verbums *váj* 'wühlen' und des Nomen-Verbums *áj* ~ *áj* (NyK. LXV, 180—84). K. Rédei befaßt sich mit der Etymologie verschiedener ungarischer und anderer finnisch-ugrischer Wörter (NyK. LXV, 157—65), Éva K. Sal bringt Beiträge zur Etymologie von ungarischen Wörtern (NyK. LXV, 398—403). — J. Bakos macht darauf aufmerksam, daß das Sprachgeschichtliche Wörterbuch (*Nyelvtörténeti Szólár*) auf die ungari-

schen Belege in den Lehrbüchern des Comenius falsch verweist (MNY. LIX, 464). Zs. Bányai teilt aus einem Notizbuch des 18. Jahrhunderts unbekannte Wörter mit und versucht, sie zu interpretieren (Nyr. LXXVII, 134–35). Ö. Beke liefert Beiträge zur Geschichte von einigen Tiernamen der Volkssprache (Nyr. LXXVII, 247–58); die ganze Spalte „Erläuterungen von Wörtern und Redewendungen“ wurde vom 80jährigen Ö. Beke zusammengestellt. A. Kulcsár stellt in seinen Erläuterungen zu den Zeilen 78–80 des „Ersten Abschlags“ der epischen Dichtung 'Hias der Gänsehirt' (*Ludas Matyi*) von J. Fazekas fest, daß *kurta forint* 'kurzer Gulden' 50 Kreuzer, *márjás* dagegen 51 Kreuzer bedeutet (Nyr. LXXVII, 341). T. A. Szabó erhellt die Geschichte der Wörter *ázalék* und *aprólék* (MNY. LIX, 86–90), sowie *felineg* 'Oberhemd' und *fersing* 'Rock' an Hand reichlicher Belege (MNYj. IX, 39–54; Zusammenfassung: a. a. O., 54–55). J. Zsoldos veröffentlicht in drei Folgen Beiträge zur Wortgeschichte: erste Belegstellen von Wörtern (Nyr. LXXVII, 129–33), Belege zur Erschließung der Geschichte von *mama* und *papa* (ebd., 358–66) und schließlich wortgeschichtliche Daten zur Arbeiterfrage (ebd., 461–69).

Eine andere Gruppe von Beiträgen zur Etymologie und Wortgeschichte erläutern Einzelwörter und beziehen sich höchstens zur Analogie auch auf andere. Diese Artikel führe ich ohne weitere Bemerkungen in alphabetischer Reihenfolge der abgehandelten Wörter an und verweise auf den Namen des Verfassers und den Erscheinungsort.

abárlé 'Brühe, Speckbrühe' (Prohászka, J.: Nyr. LXXXVII, 469–72); *amerikázik* 'bummeln, tacinieren' (Kiss, L.: ebd., 472–73); *belga* 'Belgier: belgisch' (Kiss, L. – Papp, L.: MNY. LIX, 203–06); *biber* ~ *bibere* 'Paprika' Inczeffi, G.: ebd., 68–71); *bífláz* 'büffeln' (Zolnai, P.: Nyr. LXXXVII, 366–67); *csántér* 'Lagerholz' (Kőhegyi, M.: ebd., 476); *dűlő* 'Flur, Flurscheide' (Kovács, I.: MNY. LIX, 469–71); *én* 'ich' (Rédei, K.: NyK. LXV, 166–69); *fel* ~ *föl* 'Oberfläche' (Rédei, K.: MNY. LIX, 212–13); *gerely* 'Speer' (Kniezsa, St.: ebd., 349–50); *gyümölcsény* Deminutiv zu *gyümölcs* 'Obst' (Reuter, C.: Nyr. LXXXVII, 368–70); *hervad* 'welken' (Kálmán, D.: MNY. LIX, 344–46); *hétsszilvafás* 'mit sieben Pflaumenbäumen (d. h. etwa: Krautjunker)' (Kiss, L.: ebd., 466–68); *incs* (= nincs) 'es gibt nicht' (Pálfalvi, Etelka: Népr. és Nytud. VII, 39–42; Zusammenfassung: a. a. O., 43); *kalák* ~ *kalács* 'Lohn dessen, der half, einem flüchtigen Fronbauern oder Dieb auf die Spur zu kommen' (Szabó, T. A.: Nyr. LXXXVII, 354–58); *ketrec* ~ *katroc* 'Käfig' (Moór, E.: MNY. LIX, 472–74); *kókuszdió* 'Kokosnuß' (R. Hutás, Magdolna: ebd., 344); *kukk* 'hoch; gerade, hoch, aufwärts' (Domokos, P. P. jr.: ebd., 73–78); *kulacs* 'Feldflasche' (Kiss, L.: ebd., 81–84); *magyar* 'Ungar; ungarisch' (Lotz, J.: NyK. LXV, 385–89); *megképzik előtte* 'es taucht in seiner Vorstellung auf; es stellt sich ihm vor' (Kovalovszky, M.: Nyr. LXXXVII, 435–37); *muki* 'Elektroverschiebelok (der Straßenbahn), Zuckellock' (Éder, Z.: ebd., 474–76); *műhely* 'Werkstatt' (P. Balázs, J.: MNY. LIX, 487–88); *ólmos eső* ~ *ónos eső* 'Graupelregen' (Ferenczy, G.: Nyr. LXXXVII, 187–91); *paláta* 'Speise' (Melich, J.: MNY. LIX, 351); *pánkó* 'Pfannkuchen; Krapfen' (Szabó, T. A.: ebd., 475–78); *rozsmák* 'Vielfraß' (Kiss, L.: ebd., 346–48); *rusnya* 'häßlich, schiech u. dgl.' (Moór, E.: ebd., 207–8); *sarompó* ~ *sorompó* 'Schranke' (Szabó, T. A.: Nyr. LXXXVII, 122–27); *strájsza* 'Streubaum' (Kiss, L.: MNY. LIX, 348–49); *szép* 'schön' (F. Mészáros, Henrietta: NyK. LXV, 178–79); *szerasz* 'Servus' (Tolnai, J.: Nyr. LXXXVII, 367); *terep*

'Gelände' (Kiss, L.: MNy. LIX, 84—5, 468—9); *ukáz* 'Anweisung, Befehl, Ukas' (Kiss, L.: Nyr. LXXXVII, 473—4); *ulánus* 'Ulane' (Kiss, L.: ebd., 350—1); *vércse* 'Turmfalke' (Beke, Ö.: MNy. LIX, 201—3); *rese* 'Niere' (Gulya, J.: ebd., 78—81).

Redewendungen und ähnliche Fügungen werden von folgenden Verfassern erläutert: Bíró, Izabella: *Nyelve hegyén van a lelke* (wortwörtlich: die Seele sitzt ihm auf der Zungenspitze, d. h. es ist fast kein Leben mehr in ihm; er pfeift auf dem letzten Loch). Die europäische Wanderredewendung ist vom Westen her nach Ungarn eingesickert und hat im Ungarischen keine allgemeine Verbreitung gefunden. Izabella Bíró führt Parallelen aus dem Deutschen und Slowakischen an (MNy. LIX, 71—73). — Illyés, Gy.: *Kenyértörés*; die Gedanken eines Dichters über die Redewendung *kenyértörésre kerül a dolog* (wortwörtlich = es kommt zum Brechen des Brotes, d. h. es kommt zum Bruch; sie zerreißen das Tischtuch) (Nyr. LXXXVII, 349). — Köhegyi, M.: *Több is veszett Mohácsnál* (wortwörtlich = bei Mohatsch — nämlich in der Türken-schlacht 1526 ging noch mehr verloren, d. h., es hätte noch ärger ausgehen können; es gibt auch Ärgeres). Ergänzungen zur Herkunft und Geschichte dieser Redewendung (Nyr. LXXXVII, 367—68). — O. Nagy, G.: *Megrázza, mint Krisztus a vargát* (wortwörtlich = er schüttelt ihn wie Christus den Schuster, d. h., jemanden ordentlich schütteln; es jemandem tüchtig geben); nach Meinung des Verfassers ist diese Redewendung aus der Anekdote vom Mehl dieb entstanden (MNy. LIX, 208—10). — Prohászka, J.: *Szent Márton palástját viseli* (wortwörtlich = er trägt den Umhang des heiligen Martins, d. h., das Kind gehört nicht dem Mann, dessen Namen es trägt); diese bei G. Gárdonyi belegte Redewendung ist anderswo, in anderen Sammlungen nicht nachgewiesen, doch dürfte sie nach der Meinung des Verfassers Gárdonyi aus der transdanubischen Volkssprache zugegangen sein (MNy. LIX, 210—12). — F. Szilágyi veröffentlicht Beiträge und Ergänzungen zu Redewendungen, die sich auf den Namen Eger (Erlau, ON) beziehen (Nyr. LXXXVII, 135—36; vgl. Nyr. LXXXVI, 215—21).

5. Vergangenheit und Gegenwart der ungarischen Schriftsprache werden in relativ wenigen Arbeiten erörtert. — Da an der Herausbildung des Schrift-ungarischen Schreiber und Literaten maßgeblich beteiligt waren, verdient die Abhandlung von I. Mészáros über die ungarischen Chronisten des Mittelalters Beachtung (FilKözl. IX, 161—70). Ein interessanter Beitrag zur Ermessung des heutigen sozialen Mehrwerts der Schriftsprache ist die Abhandlung von S. Imre *Hol beszélnek legszebben magyarul?* [= Wo spricht man am schönsten ungarisch?] (Nyr. LXXXVII, 279—83). Der Verfasser ist Mitarbeiter und einer der Schriftleiter des ungarischen Sprachatlas und hat bei den Sammelarbeiten das ganze ungarische Sprachgebiet kennengelernt. Auf Grund der Meinung seiner bäuerlichen Gewährsleute umreißt er die Züge der Sprache, die von den Sprechenden für schön und richtig oder aber für unschön und falsch gehalten werden. S. Imre stellt fest, daß seine Gewährsleute in dieser Hinsicht die Schriftsprache als Norm ansehen. Mit Beachtung der ermittelten Merkmale entsprechen nach S. Imres Meinung die folgenden Mundarten am meisten diesen Normen: 1. Umgebung von Sárospatak, 2. Budapest, 3. Umgebung von Budapest; d. h., die in diesen Gegenden geläufige Variante steht der Schriftsprache bzw. ihrer virtuell gesprochenen Variante am nächsten.

Arbeiten über die Sprache einzelner Schriftsteller und Dichter:

M. Kenderesi untersucht die Merkmale des romantischen dichterischen Stils bei dem ungarischen Klassiker Berzsenyi (MNY. LIX, 445–56). Gy. Szabó weist darauf hin, daß die Fügung *hallható csendesség* 'hörbare Stille' schon bei Csokonai in einem zwischen 1794 und 1802 entstandenen Gedicht vorkommt (MNY. LIX, 85–86). J. Bakos widmet aus Anlaß der 100. Wiederkehr des Geburtstages von G. Gárdonyi (3. August 1863) dem Schriftsteller, der sich auch mit Sprachforschung und Sprachpflege sehr eingehend befaßte, einen Aufsatz unter dem Titel *Gárdonyi Géza és a magyar nyelv* [= Géza Gárdonyi und die ungarische Sprache]. Nyr. LXXXVII, 399–411; der Aufsatz wird fortgesetzt. A. Lóriczy untersucht die stilistische Rolle des Spruchs in den Novellen von F. Móra (Népr. és Nytud. VII, 85–91; Zusammenfassung in deutscher Sprache a. a. O., 91). S. Lukácsy und Katalin J. Soltész veröffentlichen wortgeschichtliche Beiträge zu A. Petőfis Wortgebrauch (Nyr. LXXXVII, 216–20).

Gy. Herczeg analysiert ein Stilmerkmal der Vertreter der in der ungarischen Prosa mit den 1880er Jahren aufgekommenen volkstümlichen Richtung, vor allem bei I. Tömörkény. Es handelt sich um die Anwendung des jemandem zugeschriebenen, fiktiven Vortrags, oder um die sog. freie *oratio obliqua*, deren technische Abwandlungen dieser Aufsatz erhellt (Nyr. LXXXVII, 203–16). — F. F. Kovács untersucht in seiner Abhandlung über den Bindestrich als dichterisches Ausdrucksmittel (*A kötőjel mint költői kifejező eszköz*) die 1959–1961 erschienenen Gedichtbände von fünf jungen Dichtern (Nyr. LXXXVII, 69–80). Der Verfasser stellt fest, daß die Schreibweise mit Anwendung des Bindestrichs in den meisten Fällen eine überflüssige und sinnlose Nichtbeachtung der orthographischen Regeln darstellt. In einigen Fällen, wie zum Beispiel bei der Verbindung der Elemente von Metaphern, in beordnenden Zusammensetzungen, die eine Polarität ausdrücken, können wir die Verwendung von Bindestrichen als nützliches Positivum einschätzen.

Die sprachlichen und stilistischen Probleme der Übertragung werden von dem namhaften Schriftsteller, L. Németh, dem Verfasser von Romanen, Dramen und Essays (Nyr. LXXXVII, 41–61) und Mária Horváth (ebd., 62–69) untersucht. L. Németh geht von seiner Übersetzerpraxis aus („Übersetzung ist letzten Endes eine Transfusion“), Mária Horváth knüpft an die ungarische Übersetzung von Th. Storms *Immensee* an. Vgl. zu dieser Thematik auch die Abhandlung des Preßburger Professors E. Pauliny über die stilistischen Schichten der Schriftsprache (*Az irodalmi nyelv stílusrétegei*). MNY. LIX, 178–84.

6. Im Zusammenhang mit unseren Sprachdenkmälern ist die Diskussion beachtenswert, die sich aus dem in der Chronik des vergangenen Jahres erwähnten Aufsatz A. Nyíris (MNY. LVIII, 313–23, vgl. ALH. XIII, 359) um die Glaubwürdigkeit der vom Ende des 15. Jahrhunderts datierten Reimchronik *Szabács viadala* [= Die Belagerung von Szabács] entfaltet hat. A. Nyíri bezweifelt die Glaubwürdigkeit dieses Sprachdenkmals. S. Imre, der dieser Reimchronik eine gründliche Monographie gewidmet hat (*A Szabács viadala*. 1958. Akadémiai Kiadó. 332 S. + Faksimile des Sprachdenkmals), reflektiert auf die Argumente Nyíris (MNY. LIX, 7–15); auf diese Antwort bezog sich Nyíri in einem weiteren Aufsatz (ebd., 162–71), der von Imre aufs neue beantwortet wurde (ebd., 408–24). S. Imre betrachtet die Diskussion seinerseits für abgeschlossen, da kein Moment aufgetaucht ist, das die Glaubwürdigkeit

des Sprachdenkmals tatsächlich in Zweifel stellen könnte. Obschon ich der voraussichtlichen Reflektion A. Nyíris vorgreife, möchte ich mich doch zu diesem Problem äußern, weil ich mich vor kurzem mit diesem Sprachdenkmal befaßt habe (MNy. LVII, 442—50; vgl. Imre, S.: MNy. LIX, 418): wohl kann man den Zeitpunkt der Entstehung dieser Remchronik nicht präzisieren, doch kann sie auf Grund innerer und äußerer Merkmale nur kurz nach 1476 entstanden sein; jedenfalls handelt es sich hier — wenigstens nach der Ansicht des Chronisten — um keine Fälschung aus dem 19. Jahrhundert, und das Sprachdenkmal datiert unbedingt aus der Zeit vor 1550.

Aus der Literatur zu unseren Sprachdenkmälern seien noch folgende Arbeiten angeführt: Horváth, J., *A hun-történet és szerzője* (Irodört. Közl. LXVII, 446—76; Zusammenfassung in deutscher Sprache: Die Hunnengeschichte und ihr Verfasser. A. a. O., 476); Mona, Ilona, *Adatok a középkori magyar irodalom és a magyar népdal szövegek kölcsönhatásához* (Ethn. LXXIV, 181—99; Zusammenfassung in russischer Sprache: О взаимодействии между венгерской литературой средних веков и венгерской народной поэзией. A. a. O., 199—200; in deutscher Sprache: Beiträge zu der Wechselbeziehung der mittelalterlichen ungarischen Literatur und der ungarischen Volksliedtexte, a. a. O., 200—01); Nemeskürty, I., *Heltai Gáspár 'Magyar krónikája' mint szépprózánk becses darabja* (IrodörtKözl. LXVII, 125—39; Zusammenfassung: Die ungarische Chronik des Gáspár Heltai als ein wertvolles Stück der ungarischen Kunstprosa. A. a. O., 139). — Czeglédy, S., *A Batthyány-kódex kisebb testére: a Ráday-graduál* [= Das Ráday-Graduale, ein „jüngerer Bruder“ des Batthyány-Kodex] (MNy. LIX, 24—29). Die Abhandlung erörtert das gegenseitige Verhältnis des Batthyány-Kodex, des *Graduales von Óvár* und des Ráday-Graduales und untersucht ihre Entstehungsgeschichte. Der Verfasser stellt fest, daß der Batthyány-Kodex zwischen 1578—1613, das Graduale von Óvár und der zweite und dritte Teil des Ráday-Graduales zwischen 1613—1620, der erste Teil des Ráday-Graduales zwischen 1620—1633 entstanden seien; die Verfasser der drei Sprachdenkmäler sind unbekannt. — O. Augusta Vértés berichtet über das Manuskript K.1.4 der Handschriftensammlung des Ráday-Archivs, über das etwa 1000 Spalten starke sog. *Frantzia Lexicon* [= Französisches Lexikon], das 1804—1823 von M. Dombi verfaßt wurde, der 1807 auch Paris besuchte (MNy. 59 LIX, 30—40).

Bisher nicht publizierte Sprachdenkmäler werden veröffentlicht von Bognár, A., und zwar ungarische Glossen aus Pelbartus de Themeswar: *Pomerium Sermonum de Sanctis*. Hagenau 1504 (MNy. LIX, 223—25); die Glossen datieren aus den ersten Jahrzehnten des 16. Jahrhunderts; — Eckhardt, S. (MNy. LIX, 481—87) und Szabó, T. A. (Klausenburg/Cluj, Rumänien) (ebd., 92—94 und 360—63): Briefe und Schriften aus dem 16. Jahrhundert; — Kovács, I.: der Brief des Gutsverwalters von B. Balassi (MNy. LIX, 334—35) und Liederabschriften von der Wende des 16.—17. Jahrhunderts (ebd. 363—65); — Schram, F.: Folkloristische Fragmente aus dem 16.—18. Jahrhundert (Ethn. LXXIV, 548—63).

7. Verschiedene aktuelle Fragen der Sprachpflege werden in den Spalten *A Nyelvőr postája* [= Aus der Post des Nyelvőr] und *A Nyelvtudományi Intézet nyelvművelő csoportjának levelesládájából* [= Aus dem Briefkasten der Arbeitsgruppe Sprachpflege im Institut für Sprachwissenschaft] der Zeitschrift *Nyr.* erörtert. Die Mitarbeiter der Zeitschrift und des Instituts beantworten Anfra-

gen über sprachgerechten Wortgebrauch und über sonstige Probleme der Sprachrichtigkeit und Sprachpflege. — Unter der Anleitung von P. Fábíán haben die Hörer der Universität Budapest einen Pressespiegel der 1959–1960 erschienenen Aufsätze und Abhandlungen zu Fragen der Sprachpflege zusammengestellt (Nyr. LXXXVII, 477–89).

Der zur Pflege und Förderung des schönen ungarischen Sprechens gegründete Kazinczy-Preis (vgl. *Édes Anyanyelvünk* [= Unsere Muttersprache]. Red. v. L. Lőrincze. Akadémiai Kiadó, Budapest 1961, 109–10) wurde am 13. Februar 1963 erstmalig dem hervorragenden Künstler der Ungarischen Volksrepublik, Margit Makkai, verliehen.

A. Szende untersucht in seinem Aufsatz (*Az anyanyelvi képzés gondjai* [= Die Sorgen der muttersprachlichen Bildung]: Nyr. LXXXVII, 221–30), die in der Schule gebotenen Möglichkeiten zur Erwerbung der modernen muttersprachlichen Kultur und macht konkrete Vorschläge zur Neueinteilung des Stundenplanes und des Lehrstoffes.

Des weiteren führe ich einige Aufsätze an, die sich mit Teilproblemen auseinandersetzen. — Die Sprachpfleger bekämpfen mit allen verfügbaren Mitteln den Fehler des sog. *süksük*-Sprechens (so heißt der von weniger gebildeten Sprechern unter dem Einfluß von bestimmten Analogien begangene Fehler, statt der Indikativformen der Verben, z. B. *látja* 'er sieht', *látjuk* 'wir sehen', *öntjük* 'wir gießen', ihre Imperativformen: *lássá*, *lássuk*; *öntsük* zu gebrauchen). Györgyi D. Varga befaßt sich mit der Verbreitung dieser Erscheinung in der Umgangssprache (MNY. LIX, 221–23). J. Prohászka untersucht die Fälle, in denen das Weglassen von Suffixen zulässig ist (MNY. LIX, 354–59). Diese Erscheinung veranschaulicht er mit einem Zitat von dem ungarischen Klassiker Vörösmarty („*Erény, becsület, s mindenről megfeledezett*“). Prohászka gibt einen kurzen Überblick über die einschlägigen Meinungen und über die Fälle, in denen die Endungen (Suffixe) in einer Folge von zwei oder mehreren gleichartigen Satzteilen nur zum letzten hinzugefügt werden müssen, d. h., in denen das Weglassen der Endungen nicht beanstandet werden kann; diese Fälle führt er in zwölf Punkte zusammengefaßt an. — M. Kovalovszky weist im Zusammenhang mit dem Gebrauch der Wiederholungszahlwörter im negativen Sinne (*kétszer kevesebb* 'zweimal weniger' usw.) darauf hin, daß man die Logik nicht als Kriterium der Sprachrichtigkeit setzen kann (MNY. LIX, 478–81). — J. P. Balázs weist von den Benennungen *Vosztok 3*, *Vosztok 4* (Wostok III, Wostok IV) nach, daß sie sprachfremd und falsch sind, die richtige Bezeichnung hat 3., 4. Vosztok (III., IV. Wostok) zu heißen (Nyr. LXXXVII, 39–40). — G. Bárczi bezeichnet das über das Deutsche entlehnte pseudo-lateinische Wort *konzseniális* 'kongenial' als überflüssig (MNY. LIX, 123–24).

8. Die Besprechung der Aufsätze zu Fragen der Rechtschreibung beginne ich mit dem Artikel L. Benkös über die Geschichte der Transskription des geschlossenen *e* (*Mikor dönt el az e írásának sorsa?* [= Wann wurde die Transskription des *e* entschieden?]: Nyr. LXXXVII, 3–20). Am Ende des 18. Jahrhunderts wäre es möglich gewesen, dieses Phonem orthographisch auszuzeichnen, da es aber in der Sprache der größten literarischen und sprachkundlichen Autoritäten nicht vorhanden war, oder aber nicht genug geachtet wurde, bzw. die sich um eine Auszeichnung dieses Phonems bemühten, über deren Art sich nicht einig werden konnten, kam diese Frage in Vergessenheit und die einmal

ungenutzte Gelegenheit, dieses Phonem auch in der Orthographie zu unterscheiden, kam nicht wieder.

S. Hernádi erörtert in seiner Abhandlung (*A hibázás lélektanáról* [= Zur Psychologie der orthographischen Fehler]: Nyr. LXXXVII, 329–41) eine auf den Erfahrungen des Orthographieunterrichts beruhende neue Methode. Seine wichtigsten Feststellungen sind folgende: ein großer Teil der orthographischen Fehler ist nicht auf völlige Unkenntnis zurückzuführen, denn auch die unzulänglichen, nicht ganz genauen Kenntnisse können zu beträchtlichen Fehlerquellen werden. Diese unzulänglichen, ungenauen Kenntnisse schlagen sich zumeist in Analogieverschiebungen nieder. Schüler, die solche Analogieverschiebungen begehen, sind auf ihre Weise konsequent. Darum muß der Lehrer im Unterricht Mittel und Wege finden, um möglichst viele Analogiefehler zu beheben. — Auch der Aufsatz von L. Somfai (*A helyesírási készség ingadozása az általános iskolában* [= Die Schwankungen der orthographischen Fertigkeit in der Grundschule]: Nyr. LXXXVII, 438–45) verwertet die Erfahrungen der Unterrichtspraxis, weist nach, daß die Orthographiekenntnisse der Schüler unzureichend sind und empfiehlt bessere Methoden für den Orthographieunterricht.

E. Pásztor legt die prinzipielle Begründung der Schreibweise des Wortes *egy* 'eins' dar (MNY. LIX, 91–92). — J. Ladó erörtert die Geschichte der Orthographie (MNY. LIX, 185–96) und die aktuellen Probleme der ungarischen, Akü-Wörter (Nyr. LXXXVII, 302–13). Vgl. noch S. Kökény: *Az írógép billentyűzete és helyesírásunk* [= Das Tastenfeld der Schreibmaschine und unsere Rechtschreibung]: Nyr. LXXXVII, 21–30 (Abschluß der Diskussion in Nyr. LXXXVI, 111–15 und 360–67).

9. Unter den in Zeitschriften veröffentlichten dialektologischen Arbeiten gehört der Aufsatz von L. Papp (MNY. LIX, 16–23) zur Thematik der historischen Mundartforschung. In bezug auf die Veröffentlichung *Úrészék* [= Herrentag], vgl. MNY. LVIII, 56–63; ALH. XIII, 355) skizziert Papp auf Grund von Prozeßakten des 16. Jahrhunderts die phonetischen Verhältnisse im westungarischen Mundartgebiet und berührt auch die Frage von Mundart und Sprachnorm. — R. Szij veröffentlicht die Fortsetzung (MNY. LIX, 100–106) und den Schluß (ebd., 235–39) seiner Arbeit über die Mundart von Várpalota zwischen 1696 und 1831, die er an Hand von wortgeschichtlichen Belegen darstellt (vgl. MNY. LVIII, 498–505; ALH. XIII, 362).

Die Fragen der heutigen ungarischen Mundarten werden in folgenden Abhandlungen erörtert: J. Végh schreibt über den Plan des Wortschatzarchivs der ungarischen Mundarten (MNYj. IX, 33–36; Zusammenfassung a. a. O., 37). Dipl.-Ing. G. Heckenast bietet den Dialektsammlern wertvolle technische Hinweise (*Szemponatok a nyelvjárási hangfelvételek készítéséhez és tárolásához*. MNYj. IX, 125–34. Zusammenfassung: Richtlinien zur Behandlung und Lagerung der Magnettonbänder und Magnettonbandaufnahmen: a. a. O., 134).

I. Nyirkos erörtert den Vokalismus der Mundart des Komitats Abaúj (MNYj. IX, 71–85; Zusammenfassung: Vocalism of the Dialect in the County of Abaúj: a. a. O., 96). — I. Kovács beschreibt den assoziativen Vokalwechsel $a > o$ im nördlichen Teil des nordwestlichen Sprachgebietes (MNYj. IX, 87–104); Zusammenfassung in deutscher Sprache a. a. O., 105), und in einem kleinen Beitrag beschreibt er dieselbe Erscheinung in einer einzigen Ortschaft der Slowakei (Nyr. LXXXVII, 283–46). — Gy. Márton (Klausenburg/Cluj,

Rumänien) befaßt sich mit den Typen der Auflösung der Konsonantenhäufung im Wortanlaut der rumänischen Lehnwörter in der Mundart der Moldauer Tschangos (MNY. LIX, 488—98). — J. Nagy (Klausenburg/Cluj, Rumänien) untersucht die Längenverhältnisse der Konsonanten in der Mundart von Rónaszék (Coştini, Rumänien) im Hinblick auf die durch sprachliche Wechselwirkung aufgekommenen quantitativen Lautwandlungen (auf Grund des 1958 gesammelten Materials: MNY. LIX, 230—35).

Die Mitarbeiter der verschiedenen sprachwissenschaftlichen Zeitschriften veröffentlichen aus mehreren Orten Mundarttexte und Sammlungen von Mundartwörtern (z. B.: MNY. LIX, 106—09; Népr. és Nytud. VII, 101—06; MNy. IX, 149—81; Nyr. LXXXVII, 105—12, 346—48, 454—60).

10. Unter den Abhandlungen zur Thematik der Namenkunde berührt L. Papp in seiner populärwissenschaftlich abgefaßten Arbeit, die hauptsächlich den Problemen der Namenverzeichnisse mit synchronem Material gewidmet ist, einige Fragen der Toponomastik und Anthroponomastik (*Valóság*, 1963, Heft 5, 76—85). S. Mikesy erörtert in seinem Artikel zum Problem der schönen Namengebung die Erscheinung, daß das Trachten nach schöneren und vornehmeren Namen in der Vergangenheit nur so wie in der Gegenwart sowohl bei geographischen wie auch bei Personennamen nachweisbar ist (MNY. LIX, 216—21).

Folgende Arbeiten erörtern Fragen der Anthroponomastik:

Die in der Chronik des Vorjahres erwähnte Diskussion über die Anrede der Frauen (ALH. XIII, 362) wurde in den vier Heften des Jahrgangs 1963 der Zeitschrift *Nyr.* (Nyr. LXXXVII, 30—38, 169—73, 284—94, 422—35) fortgesetzt. Diese Diskussion ging vom Standpunkt der Sprachrichtigkeit aus, doch läßt sich meines Erachtens die Frage, ob man im Ungarischen die Frauen bloß mit ihrem Familiennamen nennen oder anreden kann, nicht als ein Problem der Sprachrichtigkeit auffassen. Wie es L. Lőrincze in seinem Diskussionsbeitrag betont, gilt es in diesem Zusammenhang die tatsächliche Namenbenützung von einst und heute zu beobachten und zu untersuchen, um die einschlägigen Tatsachen zweckmäßig zu verwerten. (Ich selbst habe vor einigen Jahren solche Fragen untersucht, vgl. *A nők megnevezése a XVI. század második felében* [= Les noms des femmes dans la seconde moitié du XVI^e siècle]: MNy. VI, 56—89). — P. Szécsi untersucht die Spuren der eingliedrigen Benennung und die Kosenamen in den Matrikeln von Kaba (*Az egyetemű névadás nyomai és a becézés a kabai anyakönyvekben*; Népr. és Nytud. VII, 107—11), Olga Penavin (Neusatz/Novi Sad, Jugoslawien) die Personennamen aus Kopács/Kopačevo in Jugoslawien (MNy. IX, 182—92). — F. Schram veröffentlicht aus den Strafprozeßakten zwischen 1696 und 1849 in alphabetischer Reihenfolge Spitznamen aus dem Komitat Pest (MNY. LIX, 94—100, 225—30). — Die folgenden Verfasser erörtern etymologische und sonstige Probleme von Namen und Namensformen: L. Kubinyi schreibt über den Namen *Bor*, den Namen des Haupthelden einer Ballade von J. Arany (MNY. LIX, 350—51); J. Melich über den Namen *Jagelló-Jagula* (ebd., 206—7); S. Mikessy über den Familiennamen *Birizdó* (Nyr. LXXXVII, 127—29); A. Nyíri über den Personennamen *Farkas* (Népr. és Nytud. VII, 82—83); E. Rácz über die Koseform *Tata* des Frauennamens *Katalin* (MNY. LIX, 474—75).

Phonetische Probleme der geographischen Namen und den Wortschatz dieser Namen behandelt G. Inczefi (*A Szegedi Tanárképző Főiskola Tudomá-*

nyos Közleményei. Szeged 1963, 121—29 und 131—34; mit Zusammenfassungen in russischer und deutscher Sprache). E. Sámson veröffentlichte einen kleinen Beitrag zur Flexion der ungarischen Ortsnamen (MNy. LIX, 336—37). E. Gődény veröffentlicht die Ortsnamen von Győrtelek (Komitat Sathmar, Kreis Mátészalka; MNy. IX, 192—94). — Mit etymologischen und sonstigen Fragen von Namen und Namenvarianten befaßt sich D. Pais in seinem Aufsatz *Névfejtések* [= Namensetymologien] (*Dívék és társai*: MNy. LIX, 171—75; *Ginisdorf*, ami nem *Kenéz* ~ *Kiniz*: ebd. 175—178). T. A. Szabó (Klausenburg/Cluj, Rumänien) untersucht im Zusammenhang mit den Namensformen *Acintus* ~ *Acintos*; *Cintus* ~ *Cintos* die Frage der falschen Unterscheidung von Wortarten (MNy. LIX, 213—16).

A. Nyiri veröffentlicht eine beachtenswerte kurze Zusammenfassung über die als Hundennamen benützten Flußnamen (Nyr. LXXXVII, 351—54).

C) Finnisch-ugrische und samojedische Sprachwissenschaft (Uralistik)

Die Abhandlung von D. Fokos (*A jelöltség mint az ural-altái nyelvek egyik jellemző szintaktikai sajátossága* [= Die Nichtbezeichnung als ein syntaktisches Charakteristikum der ural-altaischen Sprachen]: NyK. LXV, 3—48) geht über die Thematik der Uralistik hinaus; der Verfasser erörtert die Probleme des Objekts, des Possessivattributs und der Adverbialbestimmung in den ural-altaischen Sprachen. — P. Hajdú erörtert die Fragen des selkupischen Lokativs und Ablativs und die samojedischen Entsprechungen des ungarischen Reflexivpronomens *maga* (Népr. és Nytud. VII, 5—17; Zusammenfassung a. a. O., 17—18). — Klara Maitinskaja (Moskau) veröffentlicht eine Studie über die Fügungstypen der Doppelwörter (Nyr. LXV, 361—69). — J. Erdődi skizziert den Vetluga-Dialekt der Sprache der Mari (NyK. LXV, 146—56). G. Bereczki veröffentlicht 1955 und 1961 gesammelte tscheremissische Texte mit ungarischer Übersetzung (NyK. LXV, 49—76). — I. Erdélyi publiziert ersä-mordwinische Texte aus der Mundart des Dorfes *Pokš Marež* mit ungarischer Übersetzung auf Grund der Erzählungen des ersä-mordwinischen Sprachforschers F. P. Markov (geb. 1916) (NyK. LXV, 137—45). — K. Rédei untersucht die Lautwandel **i* > **ó* und **ó* > *i* in der ersten Silbe des Urpermischen (NyK. LXV, 371—73). Magda Kövesi publiziert Beiträge zu den sog. „permischen“ Merkmalen der vorungarischen Mundart (MNy. IX, 57—69; Zusammenfassung a. a. O., 69). — K. Rédei schreibt über die Etymologie des Pluralzeichens *-jas* usw. im Syrjänischen bzw. *-jos* im Wotjakischen (NyK. LXV, 374—75). — Magdolna Sz. Kispál untersucht in einer größeren Abhandlung die Phonetik und Morphologie der Partizipialsuffixe mit *m* im Wogulischen (NyK. LXV, 253—82). — Henrietta F. Mészáros publiziert einen Beitrag über die ostjakische Schriftsprache (NyK. LXV, 376—84).

P. Hajdú und T. Mikola haben die Bibliographie der Arbeiten zur finnisch-ugrischen Sprachwissenschaft im Jahre 1962 zusammengestellt (Népr. és Nytud. VII, 163—78).

Aufsätze zu etymologischen Fragen der Finnougristik veröffentlichen G. Bereczki (NyK. LXV, 175—77, 404—05), I. Erdélyi (ebd. 390—92), T. Mikola (ebd. 406—10) und K. Rédei (ebd. 393—97).

D) Sonstige Sprachwissenschaft und Philologie

Für die Altphilologen leuchtenswert dürfte ein kleiner Beitrag von L. Papp sein, darin er im Zusammenhang mit Suetonius: Julius 56 und Aug. 88 über die in der ungarischen Volksüberlieferung lebendige Geheimschrift berichtet (MNY. LIX, 335–36).

Jolán Kelemen schreibt über den stilistischen Wert der Tempora in der französischen Prosa von heute (FilKözl. IX, 455–61; Zusammenfassung: La valeur expressive des temps dans la prose française contemporaine: FilKözl. IX, Suppl. 52–53).

G. Herczeg informiert die ungarischen Leser über Fragen der italienischen Sprachpflege (Nyr. LXXXVII, 313–28).

M. Lehnert (Berlin, DDR) schreibt über Beziehungen von Schrift und Lautung im Englischen (FilKözl. IX, 249–61), L. Országh bietet einen Überblick über Fragen der Sprachpflege im Englischen (Nyr. LXXXVII, 191–202).

A. Mádl erörtert Probleme von Sprache und Literatur in der Bundesrepublik Deutschland (FilKözl. IX, 480–83).

Zu Fragen der Slawistik sind folgende ungarische Beiträge erschienen: die auch für die allgemeine Sprachwissenschaft leuchtenswerte Abhandlung von I. Fodor (*A szláv nyelvek osztályozása és a nyelvtani nem* [= Die Klassifizierung der slawischen Sprachen und das grammatische Geschlecht]: NyK. LXV, 185–92). B. Sulán untersucht die Problematik der ungarischen Elemente im Wortschatz des Tschechischen (NyK. LXV, 283–96). P. Király informiert über den gesamtslawischen Sprachatlas (MNYj. IX, 119–23; Zusammenfassung in russischer Sprache: Общеславянский лингвистический атлас, а. а. О., 123.)

Zur Orientalistik erschienen folgende Arbeiten: E. Moór schreibt in einem Aufsatz (*A hunok származásának kérdése fő tekintettel a nyelvi forrási anyagra* [= Zur Frage der Herkunft der Hunnen, hauptsächlich auf Grund der sprachlichen Quellen]: MNY. LIX, 53–66) darüber, daß die Hunnen kein Türkvolk gewesen seien. Wenn es unter ihnen möglicherweise auch ihrer Herkunft nach asiatische Elemente gegeben habe, so hätten diese irgendeine nordkaukasische Sprache gesprochen. Diese Annahme entspricht nach Meinung des Verfassers der Bedeutung, die den Hunnen nach dem Zeugnis der historischen Quellen vor 375 im Kaukasus und in dessen Vorland zugeeignet wird. — K. Czeglédi veröffentlicht einen Beitrag zur numerischen Gliederung der alttürkischen Stammesverbände (MNY. LIX, 456–61) und befaßt sich mit den Namen *Čoyay-quzı*, *Qara-qum*, *Kök-üng* (I. OK. XX, 279–94). M. Istvánovits untersucht auf Grund grusinischer Chroniken die Geschichte der Petschenegen (Ethn. LXXIV, 106–8). S. Eckhardt erläutert die osmanisch-türkische Redewendung (*Menderes*) *Estergen kalesi dir* 'so stark wie die Festung Gran/Esztergom' (MNY. LIX, 340–41).

E) Wissenschaftsgeschichte, organisatorische Fragen. Einschlägiges aus dem Ausland

Z. Iványi befaßt sich mit dem Geburtsort und mit den verwandtschaftlichen Beziehungen von Matthias Dévai Bíró (MNY. LIX, 462–64). O. A. Vértés berichtet von einer Mitteilung über die Wolgamadjar im 17. Jahr-

hundert (NyK. LXV, 411–12). O. Augusztai Vértess veröffentlicht die Briefe von Paul Hunfalvy, einem ungarischen Philologen des 19. Jahrhunderts an Sándor Imre (NyK. LXV, 424–38), S. Sipka ergänzt unsere Kenntnisse über denselben S. Imre, einen Philologen des 19. Jahrhunderts, durch bislang unbekannte Daten (Népr. és Nytud. VII, 45–53; Zusammenfassung a. a. O., 53). E. I. (= Erdélyi, I.) gedenkt des Jubiläums der *Nyelvrudományi Közlemények* (Nyr. LXXXVII, 394–95; vgl. ALH. XIII, 348–49). J. Prohászka veröffentlicht die Briefe des Schriftstellers und Journalisten Béla Tóth an Gábor Szarvas, den ersten Schriftleiter der Zeitschrift *Nyelvrör* [= Sprachwart] (Nyr. LXXXVII, 294–302).

G. Szépe schreibt über die Stellung der mathematischen Linguistik im Universitätsunterricht (Nyr. LXXXVII, 397–98).

B. Kálmán veröffentlicht einen Überblick über den IX. Internationalen Linguistenkongreß, der vom 26.–31. August 1962 tagte (MNY. LIX, 1–7). Die Bedeutung dieser Tagung sieht er darin, daß sich auf ihr zwischen den „traditionellen“ und „strukturalistischen“ Sprachforschern keine Gegensätze zeigten.

F. Papp und Judit Klauszer berichten über die Lage der mathematischen und angewandten Linguistik in der Sowjetunion (NyK. LXV, 456–63). — J. Végh bringt einen Überblick über die namhafteren Sammelarbeiten zur Erschließung des mundartlichen Wortschatzes im Ausland (MNY. LIX, 265–79).

III. Überblick

Wie im Vorjahr, war ich auch diesmal bemüht, hauptsächlich über die verschiedenen Ereignisse und Tatsachen zu berichten. Wer sich für die sprachwissenschaftlichen Forschungen in Ungarn und für die in ungarischer Sprache veröffentlichte einschlägige Literatur interessiert, kann m. E. aus den kurzen Hinweisen auf das Thema der angeführten Abhandlungen so viel erfahren, als zur ersten Information unbedingt notwendig ist. Ich meine, daß wir diese Form des Berichts so lange beibehalten können, bis eine umfassende Jahresbibliographie erstellt werden kann. Sobald dies geschehen ist, könnten im II. Teil der Chronik, im Überblick der Literatur, Wertung und Kritik besser zur Geltung kommen.

Die ungarisch veröffentlichte sprachwissenschaftliche Literatur des Jahres 1963 entspricht im Wesentlichen dem Durchschnitt des letzten Jahrzehnts: Einzelwerke mit vielfältiger Thematik, planmäßig vorbereitete und durchgeführte Arbeiten, kollektive Arbeiten sind eigentlich seit 1950 für unsere Sprachwissenschaft charakteristisch.

Die in ungarischer Sprache erschienenen Abhandlungen und Aufsätze an sich bieten aber noch kein vollständiges Bild von der Tätigkeit der ungarischen Sprachforscher. Um das Bild abzurunden, müssen wir auch die in Fremdsprachen publizierten Arbeiten und die im Ausland erschienenen selbständigen Studien mit in Betracht ziehen. Doch ist es hier nicht unsere Aufgabe, über diese Veröffentlichungen zu berichten, sind sie doch dem Leser, der nicht Ungarisch kann, meistens in einer der Weltsprachen leicht zugänglich.

Л. ПАП: ХРОНИКА 1963 ГОДА

(Р е з ю м е)

В введении дается информация о журналах по лингвистике, выходящих в Венгрии на иностранных языках. Дается отчет и о событиях научной жизни. В центральной части хроники рассматриваются работы по языкознанию: самостоятельные труды, статьи, заметки и т. п., вышедшие в свет в течение 1963 года.

ROMAN JAKOBSON, SELECTED WRITINGS I. PHONOLOGICAL STUDIES

Mouton & Co, 'S-Gravenhage 1962. 678 + X p.

By

I. FÓNAGY

The appearance of Roman Jakobson's selected writings in phonology was a most important and welcome event for linguists. The book contains Jakobson's studies from the 1920's (his mimeographed study *Фонетика одного северно-великорусского говора с намечающейся переходностью*, pp. 571—613) from 1916 is published as an appendix (pp. 571—613). Besides his classical works translated into several languages, this English version includes a variety of his papers of theoretical significance which had been published earlier in Czech or Polish and were therefore not accessible to wider circles. Such is the first paper of the book: it is a brief summary of his lecture on phonetic laws delivered in 1927 (pp. 1—2), and there follow some other translated articles, one comparing the phonemic system of Slovak and Czech directed against mechanistic "phonetic" view (pp. 221—230), two entries (phoneme, phonology, pp. 231—233) from the *Czechoslovak Encyclopaedia* (1932), his Old-Greek prosody first published in Polish (pp. 262—271), finally papers on the Czech stress and on the disappearance of the quantitative opposition of Czech consonants (pp. 614—627).

It would be impossible to review all the papers of the book, nor does it seem to be necessary. Jakobson's well known and much debated writings have become an organic part of our linguistic knowledge. The book, as a whole, tells us more than can be gathered from the individual articles. Its richness is really surprising. Jakobson outlines the fundamental features of the phonetic history of the Slavic languages (pp. 7—116, cf. also pp. 413—417, 443—448, 546—549, 556—567), his paper written in collaboration with J. Lotz throws a new light upon the French sound system (pp. 426—434), he replaces the 325 (i.e. 465) phonemic oppositions offered by the rich consonant system of the Arabic dialects, to nine binary oppositions of distinctive features (pp. 510—522), by stressing the phonologic properties of the Eurasian language community, he points out the insufficiency of the historical method confined to the comparison of cognate languages (pp. 137—201, 234—246); he opens up new vistas for diachronic and general linguistics by laying the phonologic (structural) foundation for studies in child language and in language pathology (pp. 317—401, 538—545). In addition to the fundamental studies on the phoneme, distinctive features, on the phonemic system and its logical analysis, an important part of the book is devoted to the phonology of the prosodic features, stress and intonation (pp. 117—136, 254—261, 262—271), to diachronic as well as descriptive phonology (pp.

7—116, 202—220), to the phonology of writing (pp. 556—567). The extensiveness of Jakobson's work is shown also by the Index which contains references to almost two-hundred languages and language families.

The names of the great linguists are welded with one or another period in linguistics. Roman Jakobson's name in the first place evokes the heroic age of Prague phonology, yet it also recalls to our mind the new period in phonological research beginning with the advent of mathematical logic and information theory.

The turn of the two periods is not marked by any break in this monographically homogeneous work. The gradual development of the various basic conceptions is like a musical development. The well known theme of the IXth Symphony is foreshadowed in Beethoven's earlier works; so we can follow from study to study the development of the thesis on the binary analysis of the distinctive features. In his very first propositions submitted to the First International Linguistic Congress (1928) Jakobson suggests that phonological correlation consists of a series of binary oppositions and that the distinctive features can be detached from the members of the oppositions. ("Une corrélation phonologique est constituée par une série d'oppositions binaires définies par un principe commun qui peut être pensé indépendamment de chaque couple de termes opposés." p. 3). In his study on the Eurasian language community, published in Russian, he uses the distinctive features for analysis (pp. 163 ff.). His report to the Third Phonetic Congress (1939) is centered round the clearly and sharply outlined thesis: "tout système vocalique . . . obéit au principe de la *dichotomie* et se laisse réduire à un nombre restreint de qualités phonologiques formant des oppositions binaires" (p. 273). He tries to find the distinctive features, to rid himself of the classification based on the points of articulation, starting from the resonators of the oral cavity, from the "acute" and "grave" timbre ("aigues et graves") corresponding to the size and dimensions of the resonators (pp. 274 ff.). The new definition of the phoneme: "nous envisageons le phonème comme un faisceau de propriétés distinctives", based on the distinctive features, first occurs in his review of Van Wijk's "Phonologie" (p. 315). In these years, relying on Koehler and Stumpf's acoustic investigation, he developed the oppositions clear/dark and coloured/colourless, applying them to both vowels and consonants (Kindersprache, Aphasie . . . , pp. 378 ff.). This was preceded by a long research into features common to both vowel and consonant oppositions (pp. 257, 275). Analysing the system of French phonemes he distinguished six pairs of distinctive features and wrote the French dedication to Henri Muller with the help of the matrix of distinctive features (pp. 426—434). Three years later, in a study written in collaboration with Cherry and Halle (in 1952) he confined his description of the Russian phonemes to eleven pairs of distinctive features, and laid the binary method of analysis on mathematico-logical foundations (pp. 449—463). It has become clear that the new phonological method greatly facilitates the quantitative description of the phonemic system, its information-theoretical analysis, the solution of cybernetic tasks (automatic recognition of speech sounds, speech synthesis). In the light of advanced spectrographic investigations, the definition of the distinctive features in acoustics have become more exact. His treatise written in collaboration with Fant and Halle in 1955, "Preliminaries to Speech Analysis" is not included in this volume. This lack is compensated by his "Phonology and Phonetics" (pp. 464—504).

Here the distinctive features are defined both physiologically and acoustically. Relying on information theory and opposing the informative and redundant features he outlines the contours of a new phonology. Considering form and function he collates the various types of informative features, the inherent and the non-inherent (prosodic) distinctive features, on the one hand, and the emotive and configurative ones, on the other. Starting from the prosodic features he divides the inherent features into two groups: sonority features and tonality features. In recent years (1962) he detached the opposition tense/lax from the tonality group and assigned it to a third category, — the “duration” — corresponding to the third prosodic feature (pp. 550—555). This correspondence of the prosodic and inherent features can also be traced back to an earlier consideration (cf. “Kindersprache”, pp. 378 ff.) and the same can be said about the logical analysis of the phoneme system (pp. 22, 206, 273).

The consistent functional approach — the interpretation of any linguistic phenomenon within the system of a given language — lends a uniform basis to the different treatises. Jakobson became familiar with the teachings of Shcherba and Saussure earlier than 1920. He regards it as a contradiction to examine the elements of a system without considering their relation to that system. („L'examen d'un fait formant partie intégrante d'un système, effectué sans le rapporter à son système, est une contradiction in adjecto”) (p. 105). It was mainly his work that since this become an almost hackneyed truth in linguistics. In the early twenties he extended this principle to poetic language and laid thereby the foundations for the structural analysis of verse, a kind of “Saussurian” metrics.

Jakobson is aware of the fact that the correlations constituting the sound system are not independent from one another. One implies or excludes the other (p. 22). In French, for instance, the opposition continuous/intercepted is incompatible with nasality but implies the consonantal character (p. 431). Polytony is incident to the quantity correlation. Distinctive stress is incompatible with the duration correlation in almost all languages.

Jakobson considers the disclosing of panchronic laws as the principal task of phonology. The comparative study cannot be limited to cognate languages. Jakobson devotes an equal attention both to linguistic communities consisting of non-related languages and to language families. The comparison of the phonemic system of a very large number of languages seems to indicate that the pharyngeal/non-pharyngeal opposition excludes the opposition of rounded and unrounded consonants. On the panchronic level these two oppositions can be reconciled and regarded as variants of the opposition narrowed orifice/absence of narrowing (pp. 484, 530).

In Saussure's conception language is a system of elements mutually determining one another; it is a network of relations and, as such, it is timeless and motionless. It may be the subject of scientific description only if it is abstracted from changes; either the relationship between the different elements at a given time or the changes of a single element with time are studied. In the latter alternative, the correlation of the elements should be disregarded. Jakobson was opposed to this view as early as in the twenties. The changing elements cannot be analysed irrespective of the linguistic system. “Une théorie de la langue n'est possible que sous l'aspect du problème des mutations de structure et de la structure des mutations.” If a

change is not regarded as a set of random phenomena but as a function of the system („en fonction du système phonologique qui les subit”), the antagonism between descriptive and historical linguistics disappears (p. 20). If we study the changes of the structures, we shall understand also the structure of the changes (p. 110). This thesis, which is obviously correct, is confirmed by the functional studies in historical phonetics and, first of all, by Jakobson's writings (pp. 7—116, 413—417, 443—448, 546—549, 556—567). His treatise “Principes de phonologie historique” (1930) is still a basic support for those engaged in the study of individual sound changes or of phonetic change in general.

The basic contradiction between the synchronous and diachronous approach cannot be reconciled completely by examining the phonetic changes within the given linguistic system. A system described with a “consistently synchronous” method and without regard to the change contains a contradiction in itself: it considers the language as unaltered although it is known to undergo continuous changes. This abstraction may often be appropriate (e.g. for programming the translation machine), yet we know that it frustrates any concrete description of the language at a given time. In the same way as a change cannot be understood if examined without regard to the system, no system can be described correctly without being viewed as a result of previous changes and as a source of further changes. „Les changements rentrent dans la synchronie”, even a synchronous theory should cover the change in one way or other (p. 19). It is striking to find this modern approach to descriptive linguistics in Jakobson's early writings. In 1919 he wrote that the static description of the state of a language was insufficient (p. 651). “La perception du mouvement est présente aussi dans l'aspect synchronique” (p. 218). The two shortcomings of Saussure's theory and the tasks deriving from them are formulated with surprising clarity in the concluding words of his “Phonology and Phonetics”: “Synchronic analysis must encompass linguistic changes, and *vice versa*, linguistic changes may be comprehended only in the light of synchronic analysis” (p. 502).

This thesis of Jakobson opens up new perspectives for the present period in linguistics and is probably indicative of a new trend in the coming decade characterized by the synthesis of historical and descriptive linguistics, by the dynamic synchronic description.

The question arises: why has the idea expressed in the second half of the sentence quoted above proved so fertile and become the basic principle of structuralist linguistic history and why has the first thesis remained ineffective up to this day? Why has no school developed around the thesis according to which the description should encompass the change which in an embryonic form, is invariably present in the system? As an indirect explanation we may say that Jakobson has given splendid examples to show the future development of diachronic phonology but has failed to offer an outline for dynamic synchronic description. All this, in fact, is not an explanation but only an example showing that the development of linguistics, necessarily leads through these stages. Only the denial of the neogrammatical theory, the discarding of imperfect (and therefore false) historicism could lead to the recognition of the mutual determination of linguistic elements. Only this recognition has permitted the scientific interpretation of the changes, an interpretation based on the interconnection of the elements. And only after having recognized the true

character of the changes can the question be answered how the changes are reflected in a given phase of development of the language.

The structural interpretation of linguistic changes has by no means blurred the basic difference between the synchronic and the diachronic methods. Nor can the dynamic description of the linguistic state be conceived by their uncritical mingling. The consistently synchronic description should contain the projection of the change. Phonetic changes have been found to appear within the system in the form of contradictions.¹ This was pointed out by Jakobson when he related the changes to the alternations, to the different styles of pronunciation of equal semantic value („styles de prononciation”, p. 19, cf. als pp. 218, 502) and to the subcodes again of equal value (p. 650). Zsigmond Telegdi has lately pointed out how the timeless linguistic state can contain the time element in logical relations reflecting historical development.²

Jakobson is one of the few who have trodden the long and windy road leading from the neogrammarian “historism” to the synchronic description including the changes. He was prompted to do so by his yearning for truth, full truth. He has always strongly opposed to any theory or method that disregards in principle one or another aspect of language, “all endeavours wishing to deprive linguistics of some vital property of language” (p. 650). The formal (logical) description of the phonemic system does not exclude but necessitates the investigation of the semantic, stylistic, aesthetic function of the sounds. To exclude the meaning from phonological or, in general, from any linguistic investigation is inconceivable (p. 657) and senseless. (“Linguistics without meaning is meaningless”, as he put it in his concluding report to the IXth International Linguistic Congress.) Like B. Lee Whorf, Jakobson, too, sees the essence of linguistics in the study of meaning (p. 658). The endeavour to find the whole truth makes his oeuvre so manysided, his knowledge so extensive. This versatility is only partly reflected by this volume which does not contain any of his writings on the phonetics of poetic language, on metrics, although he applied his new, functional method first in the field of poetry (p. 633), and he has remained faithful to this subject until the final period (cf. *Linguistics and Poetics*. Style in Language. Ed. Th. A. Sebeok. New York—London 1960, pp. 350—377; *Поэзия грамматики и грамматика поэзии*, *Poetics*. Warszawa 1961, pp. 397—417).

His passionate interest in linguistic phenomena, his scientific frankness and his sense of humour deriving from his sincerity have preserved Roman Jakobson from every kind of dogmatism. In Saussure’s Geneva lectures he learned the indispensable basis for the scientific description of linguistic systems, a basis he missed as a student in the lectures of his neogrammarian professors. The joy of this great discovery and the authority Saussure rightly acquired among his disciples (Jakobson’s colleagues) have not prevented Jakobson from pointing out certain deficiencies in Saussure’s theory right at the beginning of his career. He refused to accept the principle that diachronic and synchronic linguistics, diachronic and synchronic analyses are incom-

¹ W. Doroszewski, Pour une représentation statistique des isoglosses: Bulletin de la Société de Linguistique de Paris XXXVI (1935) — I. Fónagy, Über den Verlauf des Lautwandels: ALH. VI (1956).

² Über die Entzweigung der Sprachwissenschaft: ALH. XII (1962), pp. 104 ff.

patible. When studying phonemic analysis, the vertical (synchronous) connections of the distinctive features and their probability of association ("superpositional probabilities", p. 649) he found himself compelled to restrict the sphere of validity of Saussure's law on the linear character of the language (pp. 304, 420). Nor did he accept the thesis on the arbitrary character of the linguistic sign (p. 653), although he still owes us the proofs in this respect. (We cannot content ourselves with his reference to a not very convincing paper by Benveniste.) His opinion intimated in his earlier studies on the poetic language will probably be expounded in his work under preparation "Sound and Meaning".

His critical notes concerning the negativism of Saussure's theory of linguistic signs are highly valuable. In Jakobson's opinion the morphemes differ from the phonemes inasmuch as they possess some reality by themselves, they have a positive value. ("From the standpoint of the synchronic theory one cannot say that '*pris isolément Nächte n'est rien*', since it is the independent and direct designation of a concrete multitude, yet we can safely say that '*pris isolément, le phonème a nasal n'est rien*', p. 295.) The morpheme refers to some kind of reality but the phoneme, the phonemic features only serve to distinguish morphemes. This does mean that a phoneme has no substance. He rejects the fictional phoneme conception (advanced by Twaddell) just as much as Hjelmslev's "algebraic" approach to language and sound. According to Jakobson, it is a hopeless attempt to determine the smallest linguistic elements (the phonemes) without considering their various physical properties, by relying only upon distribution criteria (p. 474). This is belied by phonologic practice since no phonemic system of any language could so far be described without resorting to the physical analysis of speech sounds. Nor is it possible to accept theoretically Hjelmslev's statement according to which phonemes are not primary in relation to graphemes. If the phoneme is the sign of the sign (referring to objects), then the grapheme is a sign of the third order: the sign of the sign indicating a sign and therefore can by no means be assigned to the same level as the phoneme (pp. 296, 653 ff.).

Jakobson's criticism of the mechanical (behavioristic) phonologic doctrine based on vulgar materialism is equally apt and sharp. He regards as insoluble and unjustified the exclusion of reference to meaning from phonology, although he admits that such "crypto-analytical" experiments may achieve interesting results (pp. 475 ff.). However, the neglect of the distinctive function of the phonemic features would result in a senseless surrender of valuable positions acquired long ago. He argues with an exponent of vulgar materialism who wishes to exclude the sensory level from phonetic investigation; this restriction would reduce to the minimum the value of the physical and physiological investigations thought to be the only "scientific" methods (p. 440).

In this polemic article of his Jakobson categorically rejects the nationalistic, chauvinistic views jeopardizing the freedom of scientific research and opinion, the dangerous manifestations of American particularism (pp. 441 ff.). Particular authority is lent to these words by the fact that for long decades Jakobson has fought both in writing and in words for wide scientific co-operation and has done his best also as an organizer to acquaint isolated research groups with one another's work.

The book containing Jakobson's phonological writings is an unfinished work not only because it is the first volume of a series but also because, for-

tunately, its author is at the height of his creative activity and will, in all probability, advance his theory. For the past forty years his theses on the distinctive features have undergone many changes and a considerable development and, with the spreading of his method, it will probably be modified in the future as well. The important thesis on the identical relations of the vowels and consonants (e.g. $u : i = p : t$, cf. pp. 275 ff., 380 ff.) requires further checking. Some of the acoustical parallels (e.g. a $/k/$ vs. $/t/$ and $/j/$ vs. $/s/$, p. 499) established within the consonant system should, for the moment, be considered as an interesting and valuable experiment. The practicability of binary analysis, especially for solving tasks of a cybernetic character, is obvious. Nor can there be any doubt that in some (perhaps the majority) of the cases the binary representation shows best the relationship between the phonemes (as in the case of long and short sounds, voiced and unvoiced consonants). But does this apply to all cases, as for instance, to vowels differing in the degree of the openness of the oral cavity $/a/$, $/ε/$, $/e/$, $/i/$ or to the Estonian vowels having, according to some authors threephonemic lengths? I cannot fully endorse the argument that the binary code is the optimal, the most economic one, since, unlike the author, I am not convinced that the members of the speech community always choose the most economic solution (p. 499).

In his treatise on the French phonemic system Jakobson still uses both acoustic and physiological criteria. Later, in his "Phonology and Phonetics", he gives parallel definitions of the distinctive features on both acoustic and physiological levels. Yet from the very outset he attributes much more importance to the acoustic features (cf. pp. 2, 3). "The closer we come, during our investigation, to the aim of the publication, the more precisely can the informative value of the sound sequence be determined. This, in turn, determines the descending succession of importance of the hierarchy of the operative levels: levels of sensation, hearing, acoustic and motor" (p. 488). But is this thesis as true as it seems to be? On examining the perception of stress, for instance, we have come to the conclusion that the listener does not rely on the relatively greater loudness, higher pitch or longer duration. He reconstructs the speech process and declares as stressed the syllable that he ought to pronounce with greater effort to make it sound as the syllable heard.³ Faaborg-Andersen's⁴ and Čistovič's⁵ experiments indicate that speech perception is an active (motor) process, that the listener recognizes the concrete speech sounds not directly on the basis of the sound spectra but only after having them translated into the corresponding motor image. Accordingly, the motor sensation is closer to speech perception than the acoustic stimulus. Hence, relying precisely on Jakobson's arguments, a greater significance ought to be attributed to the motor phase.

Jakobson identifies the concrete speech sounds on the basis of their common distinctive features. He considers the phoneme simply as a "Substanzbegriff" (cf. R. Cassirer: *Substanzbegriff und Funktionsbegriff*. Berlin 1920). In certain cases, first of all during a sound change, I think it would be difficult to decide which phoneme is represented by a concrete speech sound.

³ Elektrophysiologische Beiträge zur Akzentfrage *Phonetica* II—1958, pp. 12—58.

⁴ Electromyographic Investigation of Intrinsic Laryngeal Muscles in Humans: *Acta Physiologica Scandinavica* XLI—1957, Suppl. 140, pp. 7—148.

⁵ Классификация звуков речи при их быстром повторении = *Акустический журнал* V (1960).

In the 17th century French standard language, for instance, the French [ɛ] cannot be identified by acoustic analysis alone. If the speech sound is investigated in a given context and considered in a given situation, it will be found that of the two speech sounds of identical acoustic value one is the representative of /ɛ/, the other was a fashionable, courtly way to pronounce the "diphthongue" /wɛ/. Even the contextual (combinatory) variation can more easily be treated as a function, conceived as a "Funktionsbegriff" described by the method of generative grammar as Halle did (The Sound Pattern of Russian, 'S-Gravenhage 1959). In his Epilogue, Jakobson uses subcodes to show the contradictions occurring in the course of sound change.

In some cases, one chapter or another gives the impression of being almost too "complete", too finished. In the treatise "Phonology and Phonetics" for instance the sound features are arranged in such a perfectly regular system that one is inclined to wonder whether the linguistic system in reality attains indeed that degree of regularity. Do the three prosodic sound features indeed have an intersyllabic and an intrasyllabic variant? Is this distinction not somewhat artificial in the case of duration? One has the feeling that in such cases the authors seem to look for some tenant into the „case vide" and therefore they squeeze the tense vs. lax contact (*scharf*) vs. *schwach geschnittener Akzent*) into the category of "intrasyllabic duration" (p. 480). A somewhat forced systematization ("Systemzwang") can be felt in making the prosodic and inherent properties correspond so strictly. This is particularly apparent when in one of his latest writings Jakobson detaches the inherent property "tenseness vs. laxness" from the sonority features and makes it correspond to quantity in order to have one or more inherent features against each of the three prosodic features (p. 553).

I have not been convinced in every respect by Jakobson's argumentation, brilliantly logical as it indeed is, by which he traces back the succession in which the sounds appear in children's speech to the laws inherent in the development of the sound system, without taking into account any external, non-linguistic, e.g. biological or psychological factors. The liquids, for instance appear late because, in the author's opinion, the relationship between them and the vowels is more complex, less unambiguous than the relation of the vowels to the occlusives (p. 393). This is very possible but does not explain why /l/ usually precedes /r/. The "external" factor, i.e. the easier pronunciation of /l/ can hardly be excluded in this case. Jakobson rejects the assumption that sucking has something to do with the usually earliest appearance of the labial explosives (m, b, p). According to Jakobson, this is due to the endeavour of the child to find the sharpest contrast to the vowels whereby he opposes to them the least vocalic consonant, the least sonoric one, i.e. /p/ (pp. 322, 391). This, of course, does not account for the early appearance of the syllable /ma/ occurring at least as early as /pa/. Nor does the "inner approach" provide any answer to the question raised years later by Jakobson: "Why 'mama' and 'papa'?" (pp. 538—545), i.e. why is the sound group /ma/ so often connected in the most different languages with the notion of mother, woman, nourishment? Jakobson's paper itself can be used to illustrate that it is worth and necessary while to differentiate the analysis apart from the system by including "external" factors. Jakobson's excellent study had a beneficial effect upon research into children's language. Yet many exhaustive studies of the speech of children of various mother tongues will have to be undertaken before we

obtain a clear picture of the development of the phonemic system of children's language.

During the past decades quantitative phonetic investigations concentrated on acoustic analysis and synthesis of speech sounds. This may be one of the reasons why the question of sentence intonation and sentence stress had no central place in Jakobson's phonological theory. The results obtained by the prosodic investigations over the past ten years will probably prompt Roman Jakobson to revise his phonology of stress and intonation. It would be interesting to know, for instance, whether the binary method could be applied to intonation or whether there is any basic difference between the inherent and prosodic features that would make this impossible. According to the results obtained in myographic and acoustic analyses, stress is associated with physiological energy and not with acoustic energy (or specific loudness). Would this have any influence on the phonology of stress? (Jakobson associates stress with greatest specific loudness, cf. pp. 117, 480.)

Jakobson neglects the physiology of speech for reasons of principle. This, in his opinion, necessarily follows from the finalist approach to the linguistic phenomena ("... le problème du finalisme des phénomènes phonétiques fait que, dans l'étude du côté extérieur de ces phénomènes, c'est l'analyse acoustique qui doit ressortir au premier plan", p. 3). I do not think that the teleologic approach necessarily involves concentration on the acoustic aspect. (In the foregoing I have alluded to investigations according to which the listener recognizes speech sounds through the reconstruction of articulation.) A more important question is this: do we really have to abandon the principle of causality in order to correctly interpret the changes in the linguistic system?

Jakobson opposes the phonological interpretation of sound changes to the "phonetic laws" of the neogrammarians describing the changes of isolated speech sounds disregarding the sound system.

Diachronic phonology has opened a new era in the history of linguistics. The essential change has been that the exact but superficial registration of the change as a fact has been replaced by research into the causal relations. We are no longer satisfied by ascertaining formal "phonetic laws"; attempts are being made to find out why a phonetic change took place at a given time and whether, and how, it is connected with the phonological system and the grammatical structure of the language. The new era is characterized by the extension of the principle of causality, by the search for internal causes responsible for, and determining, the changes.

The role of the teleologic principle in diachronic phonology is only ostensible, or rather, temporary. When the phonologist accounts for a sound change by saying that the system endeavours to achieve an equilibrium, e.g. to fill an "empty case" ("case vide"), he is using a metaphor. In the strictest sense of the word, only a living organism can make an endeavour, and the communication system of the living being is not a living being itself. The use of the metaphor in scientific prose indicates that a new field has been opened up but is not yet conquered and mapped. The teleologic principle, so it seems to me, is necessarily associated in phonology with the metaphoric mode of expression. Since the linguist is not yet able to follow up the causal relation from link to link and determine it, he contents himself with the "Als-Ob" and uses a "teleologic cause" to bridge the gap between the initial and the

terminal points of the change. The teleologic explanation reveals highly important linguistic laws, — hence the era of the finalist approach is an essential milestone in the development of historical linguistics, — but can only substitute and not replace the causal explanation.

The transition from one principle to another cannot be achieved by reinterpretations. The road from teleologic metaphors to causal explanation leads through exhaustive studies of sound changes occurring at present and suitable for observation. André Martinet has made significant strides forwards on this road (*Économie des changements phonétiques*. Bern 1955, pp. 42 ff., 50, 80, 97 ff. etc.). This transformation is similar to the one that took place in biology in the last century when Darwin traced back the “purposive endeavours” observed in nature to the principle of natural selection. The phonologists, too, try to trace back the apparent “endeavours” to achieve an “equilibrium” or to “fill empty cases”, to the struggle of the individual variants. The outcome, the issue of this struggle, too, is determined by the “vitality” of the variant (its intelligibility, expressiveness, the economy of articulation).

The purposeness, the conscious endeavours of individuals, grammarians and writers (by which they develop their language) may also have a direct effect on the ultimate shape in which a phonetic change will appear, but their significance is slight when compared with the indirect effect of practicability. Roman Jakobson seems to overestimate the active role of the members of a language community (p. 17). Nor does the actual change enter always into the consciousness of the speaker, not to speak of the negligibly small number of those who would defend or modify the phonetic system with the aim of making it more expedient.

The reviewer cannot miss the opportunity to thank the author for the *Retrospect* (pp. 629—658) given as a supplement to complete the volume. In this chapter Jakobson describes his phonological theory in its making, from a historical perspective, supplying the historians of science with much invaluable data and rendering the task of the reviewer easy by giving a systematic survey of his teachings.

И. ФОНАДЬ: РАЗВИТИЕ ФОНОЛОГИИ В ТРУДАХ РОМАНА ЯКОБСОНА

(Резюме)

Роман Якобсон, явившийся составителем манифеста II. Международного конгресса лингвистов, уже в 20-е годы — в Праге — вышел за пределы теории Фердинанда де Соссюра о соотношении диахронии и синхронии и при исследованиях по истории языка он считал необходимым исходить из системы языка. Этим же он положил теоретическую основу исторической фонологии и показал правильность своей точки зрения в своем фундаментальном труде по русскому языку. С другой же стороны, и при описании языковой системы Якобсон не ограничивается описанием статики, а требует динамического метода, соответствующего и изменениям в системе языка. Таким образом он открыл новую перспективу перед лингвистикой и показал новейший путь в описательном изучении языков.

С самого начала он боролся с лингвистическим догматизмом, а также с необыкновенным сужением проблематики языкознания. В свои исследования он включил как детский язык, так и язык поэзии и метрику. Изучение генеалогических связей языков он дополнил языковой типологией. Выводы Романа Якобсона основаны на богатой разновидности языкового материала: в указателе рецензируемого в данной статье тома представлено необыкновенное количество языков. Данный сборник его статей по фонологии является важным прежде всего потому, что после его издания возрастает влияние взглядов Якобсона на лингвистику как наших времени так и будущего.

Fokos-Fuchs, D. R.: Rolle der Syntax in der Frage nach Sprachverwandtschaft — mit besonderer Rücksicht auf das Problem der ural-altaischen Sprachverwandtschaft. Wiesbaden (Otto Harrassowitz), 1962, 137 S., 8°. DM 22, — Ural-altaische Bibliothek XI.

Das Werk bietet eine systematische Zusammenstellung der ural-altaischen syntaktischen Übereinstimmungen und untersucht die Frage, inwieweit diese Übereinstimmungen zur Lösung des Problems der ural-altaischen Sprachverwandtschaft beitragen.

Der Titel des Werkes ist nicht glücklich gewählt, da er zum Mißverständnis führen kann: man kann daran denken, daß der Verfasser die einschlägigen prinzipiellen Fragen auf Grund von einem aus verschiedenen Sprachgebieten genommenen Material auf breiter Basis behandelt — ein Verfahren, das seine Erörterungen in bedeutendem Maße vertieft hätte —, aber alle seine Erörterungen über die prinzipiellen Fragen — so wertvoll sie auch prinzipiell sein mögen — stehen in unmittelbarem Zusammenhang mit der ural-altaischen Frage.

Diese Erörterungen und die zitierten Äußerungen anderer Forscher zu analysieren hieße ein größeres Werk als das vorliegende zu schreiben. Im allgemeinen steht es für die Sprachforscher fest, daß die syntaktischen Eigenheiten einer Sprache bzw. Sprachfamilie bei der Entscheidung von Verwandtschaftsfragen im großen und

ganzen genau so zu beurteilen sind, wie die Übereinstimmungen anderer Art.

In der Prüfung des ural-altaischen Problems kommt jedoch den syntaktischen Beweisen eine besondere Bedeutung zu.

Wir sind gewöhnt, das ural-altaische Problem nach Art der indoeuropäischen, uralischen oder semitischen Sprachverwandtschaft zu beurteilen. Wir erwarten, daß die Lautsysteme der einzelnen Ursprachen (wie Urgermanisch, Urslawisch usw., hier: Ur-uralisch, Urtürkisch usw.) einen gewissen historischen Einklang untereinander aufweisen, wir erwarten Übereinstimmungen im Wortschatz, auf Grund von durch zahlreiche Beispiele nachgewiesenen Lautgesetzen, dann morphologische und syntaktische Übereinstimmungen. Es ist aber klar, daß es Sprachverwandtschaften gibt, die in so alte Zeiten zurückgehen, daß die Übereinstimmungen zwischen den Mitgliedern der Familie nicht mehr mit derselben Systematik wie bei Sprachen, die sich in neuerer Zeit voneinander getrennt haben, zutage treten. Zu diesen Fällen gehört die Verwandtschaft der ural-altaischen Sprachen.

Im Lautsystem gibt es bei ihnen eine vielsagende, allgemeine Übereinstimmung, die Vokalharmonie.

Bedeutende uralte Wortentsprechungen gibt es zwischen Uralisch und Türkisch, — bloß 20 bis 30 an der Zahl, die Wortübereinstimmungen zwischen Uralisch—Türkisch—Mongolisch—Tungusisch können vorläufig aus dem Gesichtspunkte der Sprachverwandtschaft nicht verwertet

werden. Die sich auf Hunderte belaufenden Zusammenstellungen von Sauvageot, Räsänen und Collinder bilden natürlich ein sehr wichtiges Problem; wenn es 20 bis 30 überzeugende, ungefähr in allen uralisch-türkischen Sprachen belegte Wortübereinstimmungen gibt, und wenn wir überhaupt in den ualt. Sprachen überzeugende Wortübereinstimmungen finden, so muß es auch solche geben, die nur in einzelnen ualt. Sprachen vertreten sind, — und zwar in großer Anzahl. Vorläufig müssen wir jedoch nach sicheren Ausgangspunkten trachten; das erwähnte große Material wird erst nach und nach überzeugend wirken und ein großer Teil davon bleibt für immer fraglich.

Die morphologischen Beweise sind auffallend, in einigen Fällen sehr bemerkenswert (kann die überall sichtbare Rolle des *n* in der Deklination, das Zeichen *i* in dem Fürwort der 3. Person, die Übereinstimmung der wichtigsten drei Umstandsbestimmungssuffixe ein Spiel des Zufalls sein?), aber mir scheint, daß sie vorläufig nicht systematischer Art sind und keine durchschlagende Beweiskraft haben. Auf Grund der heutigen englischen und neupersischen Formenlehre könnte man die Verwandtschaft der beiden Sprachen kaum in beruhigender Form beweisen (vgl. Sauvageot: FUF. XXXIII, 138). Hier ist die geschichtliche Analyse unentbehrlich. Umgekehrt: wenn die morphologischen Elemente so veränderlich sind, können wir ihnen in unserem Falle keine entscheidende Bedeutung beimessen.

Die Beweiskraft der Übereinstimmungen in den ualt. Sprachen wird durch eine Menge von offenbaren Lehnbeziehungen äußerst geschwächt, was sich besonders — aber nicht bloß — auf lexikalischem Gebiete fühlbar macht. Ein anderes großes Übel ist, daß wir in den meisten Fällen auf Vergleichen angewiesen sind und geschichtliche Forschungen auf Grund von Sprachdenkmälern entbehren müssen.

Dazu kommt, daß viele Forscher nicht allein nach der nüchternen historischen Analyse und Einstellung der Tatsachen

streben, sondern mit mehr oder weniger Eifer Verwandtschaften zu beweisen oder zu widerlegen bestrebt sind.

Unter solchen Umständen müssen wir den syntaktischen Übereinstimmungen, die der Verfasser in 25 Punkten gewissenhaft und mit viel Scharfsinn zusammenfaßt bzw. behandelt, die größte Aufmerksamkeit schenken. Sie sind tatsächlich in großer Anzahl vorhanden, sind überzeugend und können — in ihrer Gesamtheit — nicht als auf Grund elementarer Verwandtschaft entstanden oder — in ihrer Gesamtheit — als infolge von gewöhnlichen Lehnbeziehungen verbreitet erklärt werden. Ich glaube, daß es Fokos-Fuchs tatsächlich gelungen ist, zum Beweis der genetischen Verwandtschaft der ural-altaischen Sprachen beizutragen.

Die 25 Punkte sind*: 1. Der ural-altaische Satz ist nominaler Art. 2. Das attributive Adjektiv geht seinem Beziehungswort voraus (Rectum vor Regens). 3a. Keine Mehrzahl des Nomens nach Zahlwörtern. 3b. Der Singular in den Benennungen der paarigen Körperteile. 3c. Einzahl als Kollektivum (türk. *elma* 'Äpfel'). 3d. Die Besitzer in Mehrzahl, die Besitze in Einzahl (ung. *a házak födele* 'tectadomorum' eig. 'tectum domorum'). 3e. (Vgl. 3b). Ein Stück von dem Paar wird als „die Hälfte“ betrachtet (ung. *fel szem* 'ein Auge', *fel* 'halb'). 4. Das Substantiv wird häufig adjektivisch gebraucht (ung. *vas szegek* 'eiserne Nägel', *vas* 'Eisen', — Stoffname; ung. *egy csöpp méz* 'ein Tropfen Honig', — Mengenangabe; ung. *fiú-gyermek* 'männliches Kind', *fiú* 'Knabe', — Bezeichnung des Geschlechtes; ung. *bíró uram* 'mein Herr Richter', *bíró* 'Richter', — Beschäftigung; ung. *Mátyás király* 'König Matthias', — Eigennamen). 5. Zusammenfassende und tautologische Komposita

* Zur Umschrift: der Buchstabe *ö* in den sowjetischen Publikationen ist gewöhnlich nicht durch *a*, sondern durch *ä* zu umschreiben, spezielle Fälle (wie im Türkmenischen) kommen allerdings vor. Das Zeichen *î* in den osmanischen Belegen ist nicht am Platze und ist durch *ï*, *y*, *z* oder *ž* zu ersetzen.

(ung. *hírnév* 'Ruhm', — *hír* 'Ruhm', *név* 'Name'). 6. Die aus dem ursprünglich dem Nomen possessi nachgesetzten Personalpronomen entstandenen possessiven Personalsuffixe (ung. *háza-m* 'mein Haus'). 7. Possessivkomposita ohne Formantia, — Rectum vor Regens (ostj. *jig-pax* 'Bruder', eig. 'patris filius'). Gewöhnlich sind jedoch mit Zeichen versehene Konstruktionen im Gebrauch, die untereinander gleichfalls vielsagende Übereinstimmungen aufweisen. Determinierende Funktion des poss. Personalsuffixes der 3. Person. Ieur. „ich habe ein Haus“ — ualt. „mein Haus ist (existiert)“ [„beimir gibt es ein Haus“]. Hier behandelt der Verfasser auch das Verbum negativum und die Postpositionen. 8. Übereinstimmungen auf dem Gebiete der Fürwörter. — a) Reflexives Fürwort nach Art von ung. *magam* 'ich selbst', aus *mag* 'Kern, Samen', -*m* poss. Personalsuffix 1. Person. — b) Das interrogativ-indefinite Fürwort 'was(?)', etwas' hat in häufigen appositionellen Anwendungen die Bedeutung 'und dergleichen, und ähnliches...' (ung. *gombát-mit evett* 'er hatte [nur] Pilze [oder sonst] was gegessen'); hier eine auffallende Bemerkung: „diese Erscheinung weist freilich nur auf gleiche Denkart in diesen Sprachen hin, ohne als Beweis der Sprachverwandtschaft zu dienen...". — c) 'Wer — wer' → 'der eine — der andere'. 9. a) Das Kasussystem: Lokativ, Ablativ, Lativ, — dieselben Kasusendungen im Singular und Plural. — b) Charakteristische Lativkonstruktionen bei gewissen Verben (ung. *ide hagylak* 'ich lasse dich hier [eig. 'hierher' = *ide*]', *vízbe fül* „ins Wasser ersticken“ usw. 10. Ablativkonstruktionen bei den Verben „(irgendwoher!) suchen, sammeln, finden, 'angen'". 11. Der Ablativ wird im Sinne eines Prosektivs und Transittivs angewendet (wo entlang eine Tätigkeit vor sich geht; osm. *kapıdan içeri girmek* 'durch die Tür [*kapı* 'Tür', -*dan* Abl.] hineingehen'). 12. „Gewiß kein Beweis der ursprünglichen Einheit, doch jedenfalls charakteristisch für die — von der indogermanischen abweichende — Anschauungsweise mehrerer

ualt. Sprachen ist auch die Bezeichnung 'etwas reicht von einer gewissen Höhe ab bis an den Grund' (im Ieur.: 'etwas reicht von unten an gerechnet bis zu einer gewissen Höhe')" (ung. *színül teljes* „vom Rand an voll“, osm. *kulaktan aşık oldum* 'ich verliebte mich „von den Ohren an“'). 13. Ablativus comparationis (auch im Ideu.). 14. Suffixloses Objekt. 15. Figura etymologica. 16. Die Verbalformen sind ursprünglich größtenteils Verbalnomina. 17. Der mannigfache Gebrauch der Verbalnomina ist überhaupt für die ualt. Sprachen charakteristisch (ung. *nap levő színe* „dein Sonne seiendes Angesicht“, *szem-fájó ember* „[sein] Auge wehtuender Mensch“; türk. (alt.) *paži tüktü it* „sein Kopf haarig [seiender] Hund“). 18. Zusammengesetzte (tautologische) Zeitwörter (ung. *ad-vesz* 'handeln, Handel treiben', eig. 'geben-nehmen, verkaufen—kaufen'). 19. Das Fehlen ursprünglicher gemeinsamer Konjunktionen. 20. Partizipiale und gerundiale Konstruktionen. 21. Gemeinsame Form und Beantwortung der Entscheidungsfrage: Fragepartikel am Prädikat (ung. *jó-e a kenyér?* „bonus-ne [est] panis?“). Bejahende Antwort mit dem hervorgehobenen Satzteil: *jó* 'gut'. 22. Wortfolge: Rectum vor Regens.

Neuestens ist eine Abhandlung von D. Fokos erschienen: A jelölőlenség mint az urál-altáji nyelvek egyik jellemző szintaktikai sajátossága [= Das Fehlen des grammatischen Zeichens als ein charakteristisches syntaktisches Merkmal der uralaltaischen Sprachen]. NyK LXV (1963), S. 1—48. Ein äußerst heikles Thema, — vgl. G. F. Meyer: Das Zéro-Problem in der Linguistik. Berlin 1961.

Schon beim ersten Lesen dieser Punkte — die schon in der älteren Literatur vielfach (teils vom Verfasser) behandelt wurden — kann man zwei Einwänden Ausdruck geben. Erstens könnte man bei mehreren Punkten aus dem engen Kreise der bekannten nicht-uralaltaischen Sprachen Beispiele für die betreffenden Erscheinungen zitieren. Das ist zwar richtig, aber wenn wir bedenken, daß es sich um Er-

scheinungen handelt, die ungefähr bei allen Mitgliedern der in Rede stehenden Sprachfamilie anzutreffen sind, so verliert dieser Einwand jede Kraft. Zweitens wird einem etwas übel zumute, wenn man diese Wüste der Vergleichen von heutigen Ausdrucksweisen (hie und da kommt ein Beispiel aus alten Sprachen vor), die durch keinerlei Oasen der geschichtlichen Forschung unterbrochen werden, durchwandert. Das ist auch richtig, aber es gibt Situationen, in denen wir auf das bloße Vergleichen angewiesen sind. Wenn wir auf indoeuropäischem Gebiete keinerlei Sprachdenkmäler hätten, könnten wir auf Grund des Portugiesischen, Neugriechischen, Ukrainischen usw. die genetische Verwandtschaft der indoeuropäischen Sprachen einwandfrei feststellen.

Eine Beweisführung hat ihre eigenen Forderungen und hier gilt es, zur Verwandtschaftstheorie der ualt. Sprachen beizutragen. Es ist aber unleugbar, daß die obigen Punkte aus dem natürlichen Zusammenhang herausgegriffene Teile einer systematischen Behandlung der syntaktischen und semantischen Fragen der ualt. Sprachen sind, und daß sie systematisch behandelt eine größere Beweiskraft besitzen würden.

Der Gedanke der genetischen Verwandtschaft der ural-altäischen Sprachen tauchte also seinerzeit nicht ohne Grund auf. Er spukt in der wissenschaftlichen Literatur seit dieser Zeit. Männer wie Castrén, Böhrtlingk, Budenz, Thomsen haben die ural-altäische Sprachverwandtschaft für möglich gehalten, waren sogar mehr für als gegen die Theorie der Verwandtschaft und ich habe den Eindruck, daß die Forschung der Gegenwart in der Richtung erfolgreich vorschreitet, die Frage nach der genetischen Verwandtschaft dieser Sprachen in positivem Sinne zu beantworten.

Ich hüte mich vor der Behandlung von Einzelheiten und betone die überzeugende Wirkung des Gesamteindrucks. Zu den Einzelheiten könnte man — wie schon angedeutet — zahlreiche Bemerkungen, Er-

gänzungen machen, und zwar nicht nur auf ural-altäischem Gebiet, sondern auch aus dem Material anderer Sprachfamilien, aber diese Bemerkungen wären kaum imstande, das Gesamtbild zu verändern.

J. Németh

Punya Sloka Ray: Language Standardization. Studies in Perspective Linguistics. Mouton and Co., The Hague 1963. 159 p. Gld. 16, = Janua Linguarum. Studia memoriae Nicolai van Wijk dedicata. Series minor. Nr. XXIX.

The author is an Indian scholar residing in the United States. The book according to the author's intention, is „somewhere included in modern linguistic science and philosophy." His avowed theoretical objective is this: „To build a collection of principles and precedents for the use of those who will not abdicate from the responsibility to discriminate between linguistic innovations" (5). The practical aim he set himself has been, as it appears from other whole book, to assist his compatriots in India as well as the peoples of other developing nations in overcoming their thorny linguistic problems. The book is divided into three parts: *I. Theory* (9—78); *II. Applications* (79—120); *III. Horizons* (121—153). The volume is made complete with an extensive list of works ranging over a wide field of disciplines.

Part I (*Theory*) consists of five chapters; after a brief introduction the problems of linguistic efficiency, rationality, commonalty and policy are discussed. These can be conceived of as the four co-ordinates of linguistic standardization. It may be clear from this that here we are dealing not with a usual descriptive treatment of language but with an approach that attacks from many angles a subject which has language as a means of social contact in its center.

Chapter 1: *Introduction* (11—18) enumerates the basic problems of linguistic standardization which are then expounded

more fully in subsequent chapters. At the very outset the book lays down two fundamental requirements with respect to linguists: (1) understanding of the standardization concept, and, we may add, its pragmatic execution, and (2) the creative act. The first comes virtually within the scope of *linguistic science*; the second however pertains to *linguistic art*. Or as Ray says in the conclusion of the theoretical part: "Any applied science remains an art, and an applied cultural science remains rather more so. In contrast to the situation in the natural sciences, it is here the application of rules rather than the discovery of rules which requires the more complex talent and training" (78).

Ray furthermore demonstrates convincingly that there is no single proposition to be found among the fundamental tenets of science which would require absolute neutrality in the evaluation of linguistic innovations. This view of the author's does not constitute a return to the traditional grammars since here grammar, stylistics and normative prescription are not confused or mixed as they frequently used to be, but instead we have an exposition of a theory of linguistic standardization relying on a number of descriptive disciplines (including of course linguistics).

Chapter 2: *Linguistic Efficiency* (19—48) aims at giving a frame of reference for comparisons with regard to linguistic efficiency and, through this, indirectly, for measuring it. This chapter comes closest to internal linguistics. (In the author's view this is the technology of linguistic standardization.)

Comparison is done in three fields: Writing, Grammar and Lexicon. The problems, in fact, the parameters of the investigation, are of the following nature: linearity, systemacity, contrastive distinctiveness, transitional probability, specialization and versatility. The relation of acquisition and maintenance figure as two further points in the investigation. — The part about Writing has the greatest merits. The grammar section does not essentially

go beyond the recognition grammar of descriptive linguistics in the '50s. In the part dealing with the Lexicon the author's approach based on the terms *lex* ~ *lexeem* does not afford a material aid in the examination of the questions involved. On the other hand there are noteworthy points to be found in the assessment of lexical units within the frame of the oppositions *concise* ~ *redundant*, *familiar* ~ *learned*, and *tame* ~ *intact*.

The third chapter: *Linguistic Rationality* (45—53) discusses what the author terms the epistemology of standardization. The subject of this chapter has its links mostly with semantics in linguistics proper and appears to be based upon it, although rationality possesses here pragmatic breadth, for not only the signs and their referents but also their uses constitute a system. Standardization therefore has to be carried out in all three spheres: the syntactic (semiotic), the semantic and the pragmatic (cognitive) spheres.

Chapter 4: *Linguistic Commonalty* (54—69) is, in the author's words, the sociology of linguistic standardization. The argument of this chapter covering a ground that lies near to sociolinguistics concludes with the following definition: "Standardization is now defined as the application of three distinct directions of description and prescription into one asymmetric convergence: knowledge of the formal linguistic structure, knowledge of the subject matter, and knowledge of the social relationships, with an edge of advantage for knowledge of the social relationships" (69). We can wholeheartedly subscribe to Ray's giving priority to the sociological criterion in matters of linguistic standardization, even though the term *social* has for us a somewhat different meaning.

This chapter abounds in brilliant insights. — It is exemplary how the author discusses the complex applications and the way he penetratingly differentiates the "applied scholar in standardization" from four other types of scholar each of whom as a rule takes interest in only one

major aspect of the linguistic facts, thus, the ideal grammarian is concerned with regularity, the ideal historian-anthropologist with intelligibility, the ideal rhetorician with acceptability and the ideal lexicographer with attestability. "Only a real-life student of the language has to concern all these view-points", he writes. Incidentally these categories would be suitable as a framework for history and typology of science of the European *Sprachpflege* and similar trends. — A general feature of his method is to set up polar opposites and dichotomies. His linguistic *closure* and linguistic *opening*, for instance, mark out very clearly the two possible lines of development a literary language can take. Ray has a sense of revealing the dialectic of progress.

The concluding and fifth chapter of the theoretical part is entitled *Linguistic Policy* (70—78). This is not merely applied linguistics but a sketch of the social process of application. The author, one feels, is thoroughly justified to include this final chapter: there is no reason for us linguists to pass over this question in complete silence and thereby surrender it to outsiders.

"The operations of standardization, writes Ray, consists basically of two steps, firstly, the creation of a model for imitation, and secondly, promotion of this model over rival models" (70). The first step is essentially the creation of a prose literature serving as a model, the second the process of linguistic planning. He brings abundant illustration to bear upon the discussion of both these aspects. — The concept of linguistic planning is very near to that which Hungarian applied linguists had worked out in prescriptive linguistics at the beginning of the '50s. It should be remarked however that Ray's linguistic and general scientific level is much closer to theoretical linguistics.

Part II: *Applications* falls into four well-written chapters. Chapter 6: *Sundry Problems* (81—85) gives standardization models for eight linguistic questions in a

neat and succinct presentation. — Chapter 7: *What Is Wrong with Roman Numerals?* (86—91) provides a brilliantly executed illustration of the theoretical argument. Although to European thinking this problem is hardly of a linguistic nature, the solution advanced argues well for the powerfulness of Ray's theory. He formulates generative rules for the formation of Roman and Arabic numerals and gives an exact demonstration of why the „grammar" of Arabic numerals possesses supremacy over that of Roman numerals unable to register an infinity of finite numbers.

The eighth chapter is entitled *Romanization in India* (92—105). After subjecting existing transcription systems to a thorough criticism Ray proposes his own Romanizing system which, as a by-product, would bring closer together the most important Indian languages and dialects by the help of the writing. — (It may be observed that something similar was envisaged in the approaching of Slovak orthography to that of Czech in the fifties.)

One of the main assets of the book under review is the ninth chapter called *Comparative Description and Evaluation of Writing Systems* (106—120). The description and comparison is done with the help of a structural analysis in a geometrical framework, about the same level as that of Jakobson-Halle's distinctive features. Exact evaluation is achieved by means of matrix algebra; the redundancy of particular writing systems is determined with the techniques of information theory. By comparing the two-way coding of two graphic systems two results are obtained at once: on the one hand he shows that the coding Devanagari → Latin entails gain of information (the reverse involves loss of information), which clinches the matter in favor of Romanization; on the other hand he succeeds in establishing the graphematic level of structural a "transfer grammar". — Naturally the author is well aware that writing, in this analysis, is only one of the linguistic levels, its value is measurable only in the framework of all

the levels. What is more, let it be added, something similar to two or more separate linguistic levels is conceivable within the writing itself. Even so his results are highly valuable. If we compare the samples of writing included by way of illustration with the obtained figures, we are satisfied that this kind of comparison and evaluation is well in accord with our intuitive judgment of the difficulty inherent in continuous writing.

Part III (*Horizons*) contains two essays. Both have appeared, in slightly different form, in distinguished linguistic journals; we can therefore dispense here with discussing their contents in detail and restrict ourselves to a few comments.

Chapter 10: *The Value of a Language* (123—137, cf. *Lingua* X, 220—233, 1961) reaches a conclusion clear-cut and acceptable. The relative value of a natural language as a means of social communication is determinable by the degree of its ability to serve the intra-societal and inter-societal needs of its speakers. This solution is simple but not trivial; by and large it tallies with the experiences of the multi-linguistic communities of Eastern and Central Europe. (Ray's standpoint on this matter also involves a rejection of erroneous or false evaluations of language hitherto advanced.) The final, eleventh chapter bearing the title *The Formation of Prose* (138—153, cf. *Word* XIX, 1963) is no less distinguished by its dialectic exposition and it has a freshness and novelty all its own. Ever since a new departure in the investigation of poetic language was inaugurated following the activities of Jakobson and his circle, the need has been increasingly felt for a clear statement of the main point of issue in relation of the „non-poetic language". Ray's idea that "the systematic cultivation of dependence on language will be defined as poetry and the systematic cultivation of independence from language defined as prose" (138) fills at one stroke the empty set of the study of non-poetic language. Paradoxically this line of approach furnishes fresh view-

points for the study of poetic language, too, by the negation of which, as it were, the concept of prose has been crystallized. The study based on this new concept is also highly suitable to stimulate a fresh look at „literary languages" and enfranchise such investigations and set them up in their own right after a period of being essentially no more than an *ancilla litteraturae*.

Punya Sloka Ray's book is a happy union of theory and application. Since his subject extends beyond the traditional domains of linguistics, he makes an imaginative and bold use of all the disciplines that can be brought to bear upon his topics. After Weinreich's work (*Languages in Contact*) this is the second comprehensive attempt to explore and map an independent domain in close contact with language with relying upon and utilizing the results of structural linguistics.

Ray's broad-minded and theoretical approach may have especial values and lessons for European prescriptive linguists. In addition to the many positive features I have drawn attention to in this excellent book let me point to two „negatives" ones. The first is the author's balanced and proper assessment of the language used for literary artistic purposes, a view that is at variance with the often exaggerated evaluation prevalent in some parts of Europe; the other concerns Ray's negative attitude to, or rather abstaining from, making too much of philological methods. It hardly needs saying that both features are to his advantage in clarifying the aspects of linguistic standardization.

All this is not saying that one can agree with the author in every point. I have to record here two dissenting opinions specially. One of them is that although the author in some of his critical remarks on the descriptive linguistics current in America in the '50s, he overlooks the attempts and results in the exceeding of this stage, and so he fails to realize that his concept of internal grammar moves essentially on

the same plane. The second exception one is perhaps permitted to make is that he is not always well-informed about linguistic matters in the socialist countries. It is more of a pity that neither does he seem to have taken the trouble to get first hand information about the nationalities and the social structure in these countries. (This latter blemish may be at least partly due to the scarcity of their foreign language publications.) — These minor errors however will not basically modify our very positive opinion of the book under review. Ray's work is a valuable addition to the pale blue volumes of the rightly famous *Janua Linguarum* series published by Mouton.

Gy. Szépe

Дукельский, Н. И.: Принципы сегментации речевого потока. Издательство АН СССР, Москва—Ленинград 1962. 140 стр. 75 коп. = Академия наук СССР, Институт языкознания.

Автор книги уже давно интересуется проблемами сегментации речевого потока. Об этом свидетельствуют его статьи в *Вопросах языкознания* (1958/1), в *Вестнике ЛГУ* (1959/2), его выступление на совещании по компрессии речи в 1958 году.

Основная задача исследования: „установить независимо от состава лингвистических элементов языка объективные способы сегментации потока речи на кратчайшие отрезки или сегменты, перераспределение и преобразование информации которых в отдельные признаки лингвистических элементов могло бы быть осуществлено по строго установленным правилам, учитывающим психоакустические законы восприятия и преобразования речевой информации” (4); и из мысли, на которой, как на фундаменте, стоит вся работа; „...каким образом происходит преобразование материального в идеальное, в субъективный образ” (8).

Работа состоит из шести глав и предисловия. В первой главе описывается мето-

дика и материал; во второй — анализ речевого потока и соотнесение его с дискретным рядом фонем; в третьей — результаты инверсального прослушивания; в четвертой — распределение информации в речевом потоке и ее преобразование в дискретные лингвистические элементы; в пятой — синтез русской речи из отдельных отрезков речевого потока. Фоноиды и сегменты; и, наконец, в шестой главе — преобразование информации и формирование фонемных признаков.

Выше уже говорилось об основной цели, которую автор книги ставит перед собой. Об этом, однако, необходимо сказать еще несколько слов. До последнего времени камнем преткновения на пути успешного решения проблемы автоматического различения звуков речи является вопрос сегментации потока речи, то есть установления закономерностей перераспределения и преобразования информации непрерывно меняющегося речевого потока в дискретные лингвистические элементы — в фонемы. До сих пор за основу членения потока речи исследователи принимают лингвистический критерий, а при анализе речи исходят из предположения, что различные звуки речи объединяются в одну фонему благодаря наличию в них некоторых общих акустических параметров — говорит Дукельский. Результаты такого анализа речи и их проверка на установках по автоматическому различению звуков не дали положительных результатов. Не изменяет существо дела, когда за основу автоматического различения речи принимают дифференциальный признак, поскольку неизвестно, к какому акустическому моменту следует отнести тот или иной дифференциальный признак (3).

Как отмечает автор книги, автоматическое различение речи представляет интерес не только с точки зрения прикладной лингвистики. Проблема интересна и в теоретическом плане: как складываются, формируются звуковые образы. Ведь, как известно, формирование образа предполагает его расчленение на отдельные элементы, синтетизирование информации кото-

рых происходит на основе определенных законов ее перераспределения и преобразования. В этой связи, естественно, Дукельского интересует как принцип воспроизведения и сохранения в памяти в течение определенного времени признаков или компонентов образа (звукового), так и механизм обеспечения их временной последовательности.

Автор книги прекрасный и оригинальный экспериментатор. Его опыты неустанной последовательностью изыскивают поставленные цели. Серия опытов, описанных в четырех главах (II—V), логично вытекают друг из друга, последовательно все более углубленно вникая в проблему.

Метод автора носит и аналитический и синтетический характер. Для аналитического анализа используются им данные осциллограмм, фонограмм (запись на киноплёнках), а также данные сонографа типа видимой речи. К методу синтеза относятся звукопересадка, подсадка, затушевывание, удаление и инверсальное прослушивание.

Для пересадки отдельных звуков используется звукозапись на киноплёнке, то есть фонограммы. Этот метод, говоря словами автора, дает полезные сведения с соотношений информации в последовательно расположенных отрезках речевого потока и способствует выявлению причин совместимости или несовместимости перемещенных отрезков потока речи. Пересадка звуков может быть использована, в частности, для сведения большого числа вариантов на уровне акустическом к ограниченному числу инвариантов на уровне восприятия. Но главное значение этого метода автор книги видит в том, что способствует определению роли переходных процессов в речевом потоке.

Звукопересадка, подсадка, затушевывание и удаление частей звука проводится автором на материале звукозаписей на киноплёнке и ферромагнитной плёнке. Для автоматического затушевывания и удаления частей звука автором с 1959 года использовалась приспособленная для этих целей электронная установка, называемая автором сепаратором. Впервые подобный при-

бор был построен Л. А. Варшавским и О. Б. Глушковой (см. их статью в МРТП научно-техн. сборник, вып. 3 Ленинград 1957). В дальнейшем аналогичную установку построили чешские специалисты, назвав ее сегментатором. (Dr P. Janota und M. Romport: Ein Beitrag zur phonetischen Methodik. Acta Universitatis Carolinae. Philologica 1959/1).

Сепаратор позволяет выделить из слова или слога, записанного на ферромагнитном кольце, отрезок любой длительности, а также прослушивать и одновременно исследовать визуально на осциллографе, подключенном к сепаратору, слово или слог в первоначальном виде, его удаляемую часть и остающуюся после удаления часть слова или слога.

Метод инверсального прослушивания, проводимый автором, не следует смешивать с инверсией — с произнесением слов или слогов в обратном порядке. Это прослушивание в обратном порядке ранее записанных на плёнке слов или слогов. При инверсальном же прослушивании оказывается нарушенной последовательность расположения отрезков речевого потока, в то время как инверсия предполагает автоматическую замену звуков и, соответственно, положений.

Все эти виды анализа, все эксперименты проводятся автором последовательно на основе определенных теоретических гипотез, уточнение или опровержение которых вытекает из анализа результатов экспериментов.

В первых сериях экспериментов, описанных во второй главе, соотносятся данные акустического и слухового аспектов речеобразования, почерпнутые из прослушивания слогов на сепараторе, анализа осциллографической записи этих слогов и затушевывания фонограмм. Анализы показали, что кратчайшими функционально значимыми отрезками речевого потока, различающимися по своим акустическим признакам, являются сегменты. Так, например, отрезок речевого потока, соотносимый с закрытым слогом CVC, представлен 5—8 сегментами.

Граница между отрезками речевого потока, соотносимыми с отдельными фонемами, в большинстве случаев не совпадает с границей между сегментами, а проходит внутри сегмента. Это свидетельствует о том, что сегмент является составной частью речевого потока, соответствующего не отдельной фонеме, а слогу—пишет Дукельский (стр. 44). И далее, звук речи (в фонетическом смысле слова) не имеет под собою почвы, и представление об естественном членении речевого потока на звуки привнесено в экспериментально-фонетический анализ из языковой практики.

Сегменты не имеют однородной акустической картины. В большинстве случаев критерием для их отделения служит изменение вида источника. Каждый данный сегмент несет определенную функциональную нагрузку. Одни сегменты служат главным образом для выражения групповых признаков, а другие для выражения индивидуальных признаков. (Например, у звонких взрывных роль смычки главным образом групповая, т. е. служит для обозначения признака звонких взрывных, а различия между отдельными взрывными внутри этой группы идут в основном по спектральным параметрам взрыва и характеру переходного процесса). Переходный процесс содержит существенную информацию о признаке места образования согласного.

Эти эксперименты Дукельского показали также, что информацию несут как квазистационарные части звуков, так и переходные процессы. Длительность переходного процесса колеблется в широких пределах. Существует обратная зависимость между функциональной нагрузкой, которую берет на себя переходный процесс, и функциональной нагрузкой предшествующего отрезка речевого потока, соотносимого с начальным согласным. Все это говорит о том, что последовательно расположенные сегменты могут находиться во взаимокompенсаторных отношениях — говорит автор.

Эксперименты автора по зачеркиванию и затушевыванию показали, что для восприятия начальных и конечных согласных,

а также гласных как таковых, необходима лишь часть отрезка речевого потока. Это делает возможным сокращение длительности речевого потока, не влияющее на качество восприятия, примерно в среднем на 50% его общей длительности.

Описанная во второй главе серия опытов (членение речевого потока на отрезки, соотносимые с отдельными звуками в сочетаниях CVC) требовала дальнейшей проверки, основанной на данных объективного прослушивания испытуемыми выделенных из речевого потока указанных отрезков, а также проверки путем взаимной пересадки отрезков речевого потока в сходном и различном окружении, соотносимых с каждой данной фонемой и различными фонемами в парадигматическом ряду.

Во второй серии опытов, описанных в третьей главе, Дукельский использует результаты инверсального прослушивания, чтобы установить на какие отрезки членится речевой поток при его восприятии. Автор отмечает, что в отличие от обычного, нормального восприятия речевого потока, при инверсальном прослушивании большинство звуков теряет в большей или меньшей степени естественный характер звучания (ясность, однородность, слитность, громкость, нормальную длительность). Все это приводит к снижению опознаваемости и смешению одних звуков с другими. Результаты инверсального прослушивания слогов Дукельский следующим образом суммирует в конце третьей главы: при соотносении речевого потока с дискретным рядом фонем решающее значение имеет распределение во времени признаков отдельных отрезков речевого потока (сегментов), отличающихся друг от друга по своим спектральным и динамическим характеристикам. По сравнению с нормальным прослушиванием период времени, необходимый для восприятия слога, значительно возрастает, что свидетельствует о функциональном нарушении протекания нервного процесса.

После опытов, описанных выше, экспериментальный метод Дукельского усложняется. Дело в том, что вопрос о распре-

лении информации в речевом потоке отличается свое новизной и сложностью, и его решение предполагает различных дополняющих друг друга методических приёмов — объясняет автор дальнейший ход своих методических изысканий. Один из наиболее эффективных методов заключается в последовательном выделении из речевого потока отдельных его отрезков, соответствующих тому или иному сегменту или же сочетанию сегментов, и в объективном прослушивании испытуемыми как выделяемой части, так и остающейся после выделения части слога. Этот метод позволяет также определить некоторые характерные черты преобразования информации в последовательном сочетании двух или нескольких сегментов. Эти опыты имеют целью установить принципы распределения информации между отдельными отрезками речевого потока и определить возможность сегментации речевого потока на отрезки, соотносимые с отдельными фонемами. В этой третьей серии опытов, (описанных в четвертой главе), отделение переходной части от квазистационарной части гласного и основной части согласного проводилось на записях сонографа типа видимой речи согласно изменением F^2 с последующим соотносением результатов отделения с картиной осциллограмм или фонограмм соответствующих слогов. Анализ результатов экспериментов рассматривается по группам согласных (взрывные, щелевые, сонанты).

В результате анализа опытов автор приходит к выводу, что представление о звуках речи как о последовательно сочетающихся элементах существует только на фонематическом уровне, а на артикуляторном уровне всегда имеет место коартикуляция, ведущая к взаимному проникновению информации на акустическом уровне, так что ее извлечение и преобразование в дискретный ряд фонем относится в каждом отдельном случае к отрезку речевого потока, превышающего по длительности звук в обычном понимании слова. До сих пор — пишет Дукельский — в стороне от основных интересов языковедов остаются пси-

хоакустические вопросы формирования фонемных образов, т. е. выявления закономерностей перераспределения и преобразования информации непрерывно меняющегося речевого потока в дискретные лингвистические элементы — фонемы. Вопреки тому, что весь круг этих вопросов имеет не только теоретическое, но и прикладное значение.

В этой связи с мнением автора книги нельзя согласиться, так как психоакустические проблемы формирования фонемных образов интересовали и до сих пор лингвистов (см. напр. Jakobson, R.: *Selected Writings*. 1962, 464—504; статьи сотрудников лаборатории Хаскинс: A. Liberman: *Some Results of Research on Speech Perception*. „The Journal of the Acoustical Society of America”, Vol. 29, 1957, 117. p. итд. итд.).

Автор книги, анализируя результаты опытов, правильно отмечает, что черты дискретности, равно как и наблюдаемое даже невооруженным глазом различие между отрезками речевого потока, соотносимыми с отдельными фонемами, способствуют сохранению неверного мнения об естественной сегментации речевого потока на звуки, сложившегося под влиянием фонематической структуры родного языка исследователя. Генетически перераспределение информации обусловлено компенсаторной сущностью речеобразования вследствие несимметричности и своеобразного устройства речевого аппарата, а преобразование информации обусловлено процессом дискретизации речевой информации и формирования фонемных образов говорит Н. И. Дукельский.

Последняя серия опытов, описанная в пятой главе, сводится к тому, что производится взаимная пересадка отрезков в сходном окружении. Подобная пересадка отрезков речевого потока (сегментированных в ранее поставленных экспериментах), благодаря наличию контекста может сказаться благоприятно или, наоборот, неблагоприятно на распознаваемости соответствующих звуков. Автор отмечает, что, как и следовало ожидать, взаимозаменяемыми

являются не все отрезки речевого потока, соотносимые с отдельной фонемой, но лишь часть из них. Взаимозаменяемость некоторых отрезков речевого потока, соотносимых с определенной фонемой, приводит автора книги к следующему рассуждению: если отрезки речевого потока $C_1, C_2, C_3, \dots, C_n$ или $V_1, V_2, V_3, \dots, V_n$, соотносимые с определенной фонемой, взаимозаменяемы, то некая акустически усреднённая единица на основе физических параметров соответствующих отрезков речевого потока будет тем лучше подходить для каждого из перечисленных положений и будет восприниматься более четко. Такие акустически усредненные единицы Дукельский называет фоноидами, а отрезки речевого потока на основе которых проводилось усреднение — составляющими фоноида (стр. 108).

Состав фоноидов русского языка — по экспериментальным данным автора — в 4 раза превышает его фонемный состав (при этом не учитываются различные виды синтаксической интонации). Автор пришел к этому выводу на основе данных, полученных при синтезе многочисленных слогов и слов, а также восьми простых предложений на основе мужской записи и восьми — на основе женской записи из составляющих, полученных в результате членения 38 отдельных слов на отрезки, соотносимые с отдельными звуками (стр. 118).

Прослушивание показало, что синтезированные слова дают очень высокий процент распознаваемости (в среднем свыше 95%), если полностью соблюдаются границы оптимального членения речевого потока и правила сочетания составляющих. (При нарушении этих правил распознаваемость снижается вплоть до полной неузнаваемости.)

Синтез речи, основанный на сегментах, проведенный Дукельским, имел некоторое преимущество перед выше описанным синтезом. Дело в том, — объясняет автор, — что у сегментов имеется одно существенное преимущество перед составляющими фоноидов или самими фоноидами в том отношении, что границы между ними проходят не внутри переходного процесса, а на

стыке квазистационарных и переходных частей речевого потока. В принципе синтез речи из отдельных сегментов оказывается возможным лишь в том случае — говорит автор — если в каждом данном сегменте будет действительно содержаться необходимая информация о каком-либо индивидуальном или групповом признаке и если флюктуация процесса взаимной компенсации между сегментами будет носить ограниченный характер. Речь, синтезированная из отдельных сегментов, дает высокую распознаваемость, звучит более слитно и вообще производит более благоприятное впечатление, чем речь, синтезированная на основе составляющих фоноидов. Но членение речевого потока на сегменты требует в каждом отдельном случае обоснования их дальнейшей неделимости. Если при членении речевого потока на сегменты исходить из того, что сегмент является физически однородным элементом, то идеальный сегмент фигурально подобен будет математической точке, а звук должен быть представлен бесконечным числом сегментов. Фактически же сегмент физически неоднородный отрезок речевого потока.

Анализ речевого потока, основанный на соотнесении акустического и слухового аспектов речеобразования, показал, что сегменты — это кратчайшие функционально значимые отрезки речевого потока, характеризующиеся ограниченным числом акустических параметров, а иногда только единственным акустическим параметром, например F_2 . Так сформулирует определение сегмента Дукельский на 121 стр. своей книги.

В русском языке около 500 сегментов (при этом не учитываются различные виды синтаксической интонации). (Автор в примечании к своей книге отмечает, что полный перечень сегментов русского языка и их физические характеристики будут им опубликованы в другой работе.)

Как видно из изложенного, весь метод автора сводится к тому, чтобы соотнося акустический и слуховой аспекты речеобразования показать, что перераспределение и преобразование информации в дискретные фонемные признаки происхо-

дит в пределах отрезка речевого потока, превышающего по длительности звук речи в обычном понимании слова. (Известно, что к подобному выводу приходят в настоящее время и другие исследователи.)

В связи с методом Н. И. Дукельского, однако, возникают некоторые сомнения: удалось ли действительно автору провести сегментацию речевого потока на такие „элементы”, которые независимы от состава лингвистических единиц? Ведь в том случае, если акустические „единицы” (будь то сегменты или фоноиды итд.) выделяются из речевого потока посредством человеческой перцепции, то волей-неволей „объективный метод” основывается на человеческой интуиции, то есть на человеческом интуитивном механизме сегментировать речевой поток на фонемы, слоги итд.

Метод синтеза автора основывается опять же на этих „единицах”, выделенных из речевого потока посредством человеческой перцепцией.

Читатель работы Н. И. Дукельского с интересом ждёт дальнейших публикации автора, в которых метод анализа и синтеза речевого потока, описанных в рецензируемой книге, получит дальнейшей проверки на машинных анализирующих и синтезирующих устройствах.

Дукельский на основе анализа результатов проведенных опытов приходит к следующим теоретическим выводам:

1. Фоноиды ничего общего не имеют с позиционными и комбинаторными вариантами фонем. Варианты фонем или аллофоны такие же дискретные элементы, как и фонемы, они также привнесены в фонетический анализ из языковой практики. Фоноиды же — это результат усреднения акустических параметров близких или сходных отрезков речевого потока, соотносимых с отдельными звуками. Несовпадение границ составляющих фоноидов и сегментов свидетельствует о несоотносимости этих двух категорий элементов речевого потока. Сегменты являются составными элементами отрезка речевого потока, соответствующего слогу. Фоноиды же — это отрезки речевого потока, содержащие определенную, до-

вольно высокую, хотя и недостаточную информацию о соответствующих фонемах и некоторую информацию об окружающих фонемах.

2. Распределение информации в речевом потоке носит неравномерный характер, — пишет автор. Количество информации, содержащееся в отрезке определенной длительности переходного процесса превышает количество информации, содержащееся в отрезке такой же длительности квазистационарной части гласного или основной части согласного. Причину этого Дукельский объясняет, ссылаясь на R. Galambos and H. Davis (*The Response of Single Auditory Nerve Fibers to Acoustic Stimulation. Journal of Neurophysiology*, 1943, VI № 1, p. 39) тем, что „при кратковременном возбуждении уха число возникающих в единицу времени импульсов в два-четыре раза больше, чем при длительных тонах.”

3. Речевой поток непрерывен. В пределах отдельного сегмента это совершенно очевидно, но в пределах большего отрезка, например, звукосочетания, речевой поток прорывен, то есть членится на сегменты. Членение на сегменты происходит по одному или нескольким признакам, а в отдельных случаях — по относительно изменению физических параметров. В этом своеобразие речевого потока, сочетающего в себе непрерывность с прерывностью, что имеет решающее значение в интегрировании и дискретизации речевой информации и формировании фонемных признаков. Интегрирование и дискретизация речевой информации или, в более широком плане, перераспределение и преобразование информации в дискретные фонемные признаки происходит относительно определенных участков речевого потока — сегментов — и соответственно психофизиологических „уровней” или „моментов отсчета”, управляющих этими процессами. „Уровни” или „моменты отсчета” начинают действовать и выносить решения об отдельных признаках фонемы не одновременно, а с некоторым интервалом времени; не исключена возможность их одновременного действия

для двух признаков одной и той же фонемы или же двух последовательно формирующихся фонем.

Интегрирование признаков и их дальнейшая дискретизация в фонемные образы происходят на более высоких, функционально усложненных „уровнях“, действующих более продолжительное время и наделенных функцией притяжения. Условно это можно назвать „уровнями притяжения“. „Уровни притяжения“ могут быть слоговыми, словесными и синтагматическими. В слове число „уровней притяжения“ соответствует числу слогов (стр. 136).

На акустическом уровне слогораздел носит условный характер и может не совпасть с условной границей стыковых отрезков речевого потока, соотносимых с отдельными звуками. Внутрислоговая примыкаемость отдельных отрезков речевого потока может быть различной. Степень взаимного примыкания отрезков речевого потока возрастает с темпом речи.

Процесс вычленения фонемных образов не является до конца завершенным процессом. В отдельных фонетических положениях процесс сложения и вычленения звуков может оказаться не завершенным. В таких случаях кратчайшей фонологической единицей является слог.

4. Обобщая теоретически результаты своих экспериментов, Дукельский приходит к выводу, что теория дифференциальных признаков фонем, в том виде, как она изложена в работах Р. Якобсона, Г. Фанта и М. Халле, нуждается в критическом пересмотре. (Необходимо, однако, обратить внимание автора книги на то, что M. Hale в своей книге „The Sound Pattern of Russian“, изданной в 1959 году, в вопросе определения отношения между фонемой и конкретным звуком стал на иную точку зрения.)

а) Автор книги говорит, что дифференциальные признаки фонем в дихотомической теории Якобсона выведены непосредственно из некоторых акустических и артикуляторных данных и иллюстрируются ими, как если бы дифференциальные признаки были заложены при речепроизвод-

стве „в готовом виде“ в определенных участках акустической волны или в отдельных артикуляциях. Но дифференциальные признаки — это фонологические качества, и, следовательно, анализ на дифференциальные признаки может рассматриваться как абстрактная система классификации, которая соотносится с фактами речевого потока опосредствованным образом. В этом плане Дукельский стоит на сходной точке зрения, что и Н. Хомский (см. его рецензию на книгу Якобсона: *Fundamentals... International Journal of American Linguistics* 1957, vol. 23/36). Сходную точку зрения с Дукельским имеют и другие лингвисты. Думаем, что не лишне напомнить, что суть этой точки зрения в том, что язык считается абстрактной системой (следовательно и единицы языка на любом уровне). В связи с этим, следовательно, язык как абстрактная система может быть познан лишь опосредствовано через речевой поток. В отношении фонематического уровня языка всё это означает, что данные, заложенные на акустическом и артикуляторном уровнях, лишь опосредствовано могут быть соотнесены с фонематическими данными. А это, в конечном счете, означает, что „внутренний подход“ авторов теории дифференциальных признаков оспаривается и правильным признается „внешний подход“ в определении отношения между фонемой и конкретным звуком (см. Н. Д. Андреев, Л. Р. Зиндер, О понятиях речевого акта, речи, речевой вероятности и языка. ВЯ 1963/3, 15—21; С. К. Шаумян, Проблемы теоретической фонологии. Москва 1962.; M. Halle, *The Sound Pattern of Russian*. 's-Gravenhage 1959; А. Е. Кибрик, К вопросу о методе определения, дифференциальных признаков при спектральном анализе. ВЯ 1962/5, 81—90, итд.).

Вывод же Дукельского заключается в том, что становление дискретных фонемных признаков — это сложный, *не поддающийся непосредственному наблюдению процесс* (разрядка моя). При этом процессе непрерывно меняющийся речевой поток перераспределяется и преобразовывается посредством человеческого восприятия в ди-

скретные фонемные признаки. Непосредственное же соотнесение дифференциального признака с определенной акустической характеристикой, что является одним из основных положений теории Jakobson, лишена объективного критерия (стр. 125).

Необходимо однако добавить к мнению автора книги, что если классификацию по дифференциальным признакам считать лишь моделированием, то правильность или непригодность моделирования может решить только применение модели на практике. Практика же до сих пор свидетельствует только о том, что три аспекта речевой деятельности — артикуляция, акустический аспект и восприятие — не обнаруживают одно-однозначного соответствия и корреспонденция между ними гораздо сложнее, чем это предполагалось; а также, что дифференциальные признаки нельзя обнаружить во всех трёх аспектах адекватно, изоморфно.

б) Отождествление дифференциального признака фонемы с отдельным признаком акустической волны вынуждает авторов дисотомической теории — пишет Дукельский, — свести анализ речевого потока к анализу его квазистационарной части, заключающей в себе соответствующий акустический признак.

(В самом деле Jakobson считает, что для практических целей каждая фонема может быть представлена квазистатистическим спектром, в котором передающая функция не изменяется во времени: R. Jakobson, C. G. Fant and M. Halle, *Preliminaries to Speech Analysis*, p. 18).

Автор книги считает, что анализ проведенных им экспериментов не подтверждает положение, будто дифференциальные признаки обнаруживают дисотомическую структуру на акустическом и, соответственно на артикуляторном уровне. Дукельский приходит к заключению, что фонемные признаки складываются на основе информации, содержащейся главным образом или в переходных или в квазистационарных сегментах, а в отдельных случаях — в двух или трех последовательно расположенных сегментах. При этом существен-

но и то, что информация, впоследствии перераспределяемая и преобразуемая в признаки последовательно расположенных фонемных образов, представлена в *перекрывающихся отрезках* речевого потока (разрядка моя). Данные анализа говорят о том, что речевой поток — это континуум, а не совокупность признаков, поэтому и совершенно неприложима к нему дихотомия. В речевом потоке простое наличие или отсутствие известного признака (что является основанием деления при дихотомии) непосредственно не представлено. Признаки, фонемный образ, формируются вследствие дискретизации накопившейся при восприятии речевого потока информации определенного ее участка (стр. 126).

в) В концепции Дукельского фонема — это не сумма отдельных признаков, а качественно новое явление (известно, что по теории дифференциальных признаков фонема сводится к совокупности дифференциальных признаков). По мнению Дукельского такая точка зрения не учитывает качественного различия между фонемными признаками и самой фонемой. Фонема — это образ, и подобно любому другому образу неразложим на отдельные признаки как на составные элементы (разрядка моя). Она складывается на основе отдельных признаков и с учетом ряда других внутренних и внешних факторов, в том числе и более высоких уровней языка.

г) Фонемные признаки формируются в ходе все более усложняющегося процесса интегрирования и дискретизации информации воспринимаемого речевого потока. Сложение фонемных образов происходит последовательно на основе отдельных признаков, при этом используются инферентные связи и экстраполяция.

Восприятие речевого потока происходит не по абсолютным физическим характеристикам каждого данного участка, а на фоне окружающих его участков. Восприятие речевого потока носит не статический, а динамический характер. Формирование фонемных признаков происходит с учетом возможных флюктуаций акустической картины, то есть компенсаторные явления име-

ют место и на акустическом уровне. На слух четко разграничиваются отрезки речевого потока, соотносимые с двумя последовательно расположенными сегментами (например, с переходным и квазистационарным), в то же время имеются экспериментальные данные, свидетельствующие о том, что одновременно с этим происходит накопление и слияние внутрисегментной информации (см. в книге 26 таблицу на стр. 129—133).

д) Преднамеренное изменение последовательного расположения отдельных участков речевого потока нарушает обычное нормальное протекание процесса перераспределения и преобразования информации речевого потока в отдельные фонемные признаки, а вследствие этого снижается распознаваемость отдельных звуков. Вследствие этого имеется основание утверждать — пишет автор — что благодаря слуховой и кинестетической цепи обратной связи мы контролируем свою речь и вносим необходимые коррекции в артикуляцию. Декодирование речевой информации и производство последовательного ряда артикуляторных движений задается на надфонемном уровне, оно протекает последовательно с большими или меньшими отклонениями от заданного курса, в которые вносятся необходимые коррекции.

Изучение связи акустического и артикуляторного аспектов речеобразования позволяет сделать вывод, как об этом вскользь пишет автор, что классификация по артикуляции решающим образом влияет на перцепцию. Известно, что эксперименты по восприятию синтезированной речи, проведенные в лаборатории Хаскинса, доказывают отсутствие одно — однозначных соответствий между артикуляционным и акустическим аспектами речи. Сотрудники этой лаборатории полагают, что восприятие звуков осуществляется через посредство артикуляции (A. Liberman, Some Results of Research on Speech Perception. The Journal of the Acoustical Society of America. Vol. 29. [1957], 117). Советский физиолог Л. Чистович пришла к этому же выводу в ходе проведенных ею экспериментов (Класси-

фикация звуков речи при их быстром повторении. Акустический журнал VI/3 [1960], 392—398). Можно еще сослаться на подобное же высказывание Ladefoged, The Perception of Speech. Proceedings of a Symposium. Vol. 1. London 1959. 403—408. итд.

Таким образом, хотя об этом автор книги не пишет, и в этом плане Дукельский оспаривает правильность точки зрения авторов теории дифференциальных признаков, так как по этой теории в механизме восприятия речи человеком решающую роль играет аудитивный уровень, а моторный играет лишь подчиненную роль.

е) По мнению Дукельского деление признаков на дифференциальные и на избыточные не только произвольно, но по существу неверно. Автор пишет: „отождествляя дифференциальные признаки фонем с отдельными признаками акустической волны, авторы теории дифференциальных признаков, тем самым механически переносят избыточность акустической волны, что, как известно, обусловлено упорядоченными отношениями в частотной и временной областях, на несущественные фонемные признаки, называя их избыточными. Избыточная информация речевого потока увеличивает надежность процесса сложения фонемных признаков и поэтому следует говорить не о дифференциальных признаках, (что предполагает наличие избыточных признаков), а просто о фонемных признаках, ибо иных и не существует” (стр. 127).

К сожалению автор книги не подкрепляет свои мысли убедительной аргументацией. Дело в том, что по теории дифференциальных признаков избыточные признаки, с одной стороны противопоставляются информативным признакам (как дифференциальным, так и конфигуративным и экспрессивным); с другой стороны, избыточен тот признак с точки зрения речевого потока, который на основании информативных признаков может быть предсказуем. Вместе с тем, у Якобсона избыточность иногда употребляется и в понимании традиционной нерелевантности (irrelevant)

(см. R. Jakobson, M. Halle, *Fundamentals of Language*. 1956, 10—11.)

Не представляется, чтобы автор отрицал нерелевантности, (*irrelevant* — по терминологии Трубецкого), которая в исследовании какого-либо конкретного языка в парадигматическом плане несомненно существует. Если же так, то не ясно, что же он понимает под фонематической системой, под системой единиц в фонематическом плане? Читая эти мысли автора, остается неясным, отрицает ли он нерелевантности на парадигматической оси языка? Или же он отрицает избыточности, которая на основании информативных признаков языка может быть предсказуемой? Далее. Избыточность единиц фонематической системы может быть вызвана другими, высшими, уровнями языка, а также экстралингвистическими фактами (знакомая ситуация итд.). И в данном плане неясно, как относится автор книги к такой избыточности?

Можно надеяться, что автор в дальнейшем подробной аргументацией изложит свои полемические взгляды в связи с избыточностью.

Книга Н. И. Дукельского в целом представляет ценный вклад в новые изыскания о сегментации речевого потока.

Эва Санто

Rácz, Endre: A magyar nyelv következményes mondatai [= Les propositions consécutives de la langue hongroise]. Akadémiai Kiadó, Budapest 1963. 114 p. = *Nyelvtudományi Értekezések* [= Études linguistiques] No. 39.

Dans les recherches portant sur les problèmes de syntaxe descriptive hongroise, les subordonnées nommées par Jolán Berrár „à valeur spécifique” (Syntaxe historique du hongrois, 165) sont passées au premier plan au cours des dix dernières années. Indépendamment les uns des autres et à peu près en même temps, plusieurs chercheurs ont attiré l'attention sur le fait que cette „valeur spécifique”

c'est-à-dire comparaison, conséquence, concession et condition, peut s'exprimer non seulement et exclusivement dans des subordonnées circonstancielles — comme on le croyait anciennement — mais aussi dans des subordonnées portant sur d'autres parties de la proposition, sujet, prédicat, etc. (cf. par ex. Berrár: loc. cit., MNy. [revue *Magyar Nyelv* = *Langue Hongroise*] LII, 34; Rácz: *Anyanyelvünk az iskolában* [= Notre langue maternelle à l'école] I, 190, MNy. LV, 68; B. Lőrinczy: MNy. L, 60). Cette opinion peut être désormais considérée comme généralement admise, et c'est dans cet esprit que la nouvelle grammaire descriptive de l'Académie, classifie et examine les subordonnées rentrant dans ce groupe (cf. par ex. *A mai magyar nyelv rendszere* [= Le système de la langue hongroise contemporaine] II, 338, 357, 365).

Or, cette constatation extrêmement importante du point de vue syntaxique impose immédiatement aux chercheurs l'accomplissement de certaines tâches, à savoir l'examen détaillé des types de subordonnées en question. Une partie importante de ce travail de grande envergure, qui ne peut sans aucun doute être mené à bonne fin qu'en étant réparti entre plusieurs chercheurs, a été assumée il y a quelques années par Jolán Berrár dans son oeuvre intitulée „L'histoire des propositions comparatives hongroises jusqu'au milieu du XVI^e siècle” (*Nyelvtudományi Értekezések*, No. 23, Akadémiai Kiadó, 1960), de même que par Endre Rácz, qui s'est occupé d'étudier minutieusement les subordonnées consécutives dans le travail que nous faisons connaître ci-après.

L'étude d'Endre Rácz — qui a d'ailleurs valu à son auteur l'obtention du titre de candidat en linguistique à l'Académie Hongroise des Sciences au printemps de 1962 — se divise en deux grandes parties. La première présente les propositions consécutives du hongrois contemporain, la seconde s'occupe de l'évolution de ces propositions. L'examen complexe, basé sur l'analyse soignée et minutieuse d'une

foule d'exemples concrets de propositions consécutives empruntées du hongrois contemporain constitue environ la moitié du travail.

L'auteur, comme il ressort clairement des titres des chapitres, se sert de tous les résultats de principe et de méthode obtenus par la linguistique hongroise au cours des dernières années, et même tout récemment. Il est par exemple pleinement conscient du fait que la recherche linguistique ne peut donner de résultats complets que si elle examine le phénomène observé, à fond, du point de vue du contenu comme de la forme. Dans son ouvrage, Endre Rácz effectue l'examen du point de vue du contenu, en classant et en appréciant les subordonnées consécutives d'une part d'après la relation entre leur contenu et la principale (chapitre II), d'autre part du point de vue de leur dépendance syntaxique par rapport à la principale (chapitre III). Quant aux recherches portant sur la forme, il les effectue lors de l'analyse des moyens expressifs des propositions consécutives (chapitre IV); nous pouvons considérer comme appartenant tant soit peu à cette question, la partie consacrée à l'emploi des modes verbaux (chapitre V). Cependant l'auteur voit clairement qu'aucun phénomène linguistique ne peut être reconnu en lui-même, mais seulement si nous faisons entrer en ligne de compte la place qu'il occupe dans le système de notre langue, et si nous mettons à jour son rapport avec les autres membres du système. Il satisfait à ce principe en présentant le rapport des consécutives, d'une part avec les subordonnées finales (chapitre V), d'autre part avec les subordonnées relatives (chapitre VII). La mise au point des problèmes de correction des consécutives (chapitre VIII) et de leur rôle dans le style (chapitre IX) constitue un appoint non négligeable (et même très important du point de vue de la linguistique appliquée) à cet examen du contenu et de la forme.

Comme on le voit, je suis parfaitement d'accord, généralement parlant, avec la

manière de voir et la méthode de l'auteur. Quant à savoir si je partage entièrement son avis en ce qui concerne la réalisation pratique, c'est là une autre question: dans les détails, je suis plus d'une fois d'un avis différent du sien. Pour ce qui est du classement des subordonnées consécutives d'après leur rapport avec la principale du point de vue de leur contenu, où d'après leur dépendance syntaxique de la principale, je pense exactement comme Endre Rácz; par contre, je ne suis pas tout-à-fait de son avis en ce qui concerne la subdivision de ces deux grands groupes. En effet, en examinant les rapports du contenu des consécutives, notre auteur sépare les uns des autres les types ayant un élément de référence et ceux qui n'en ont pas. Il motive ce procédé en disant que „L'élément de référence . . . nous permet de nous orienter non seulement à propos de la fonction de la subordonnée dans la phrase, mais aussi en ce qui concerne le rapport du contenu de la principale et de la subordonnée, alors que son absence peut donner lieu, dans les deux cas, à des hésitations" (7). Ceci est sans doute vrai à plus d'un égard, puisqu'à l'intérieur du type pourvu d'un élément de référence, la proportion des consécutives exprimant la qualité, la quantité, l'état, la position de la notion circonstancielle de la principale, l'intensité de la notion transformationnelle de la principale, etc., est toute différente de celles des consécutives n'ayant pas d'élément de référence; quant à moi, je n'utiliserais pas comme critère de classement, ce principe „d'avec ou sans élément de référence". Au premier abord, on a certainement l'impression, et cette impression ne disparaît pas tout à fait quand on a lit les chapitres en question, qu'on a mêlé le point de vue de la forme à l'analyse du contenu, alors que ce point de vue ne devrait figurer ici que comme mention secondaire. Ceci me semble d'autant plus vrai que les deux groupes ne sont pas du tout nettement séparés l'un de l'autre en ce qui concerne leur contenu, puisque les types de la catégorie A) se retrouvent, au

moins par endroits, dans la matière de la catégorie B). — Pour ma part je ne diviserai certainement pas en groupes plus petits le groupe principal analysant ces rapports de contenu. Je rassemblerais dans des paragraphes communs — en me conformant strictement aux points de vue du contenu — les consécutives exprimant la qualité, la quantité, etc. de la notion circonstancielle de la principale, en indiquant chaque fois dans quelle mesure la présence ou l'absence de l'élément de référence est caractéristique du type en question. — Ainsi, l'analyse des propositions introduites par la locution conjonctive *úgyhogy* 'de sorte que', pourrait s'intégrer plus parfaitement au chapitre. En effet, ce qui caractérise en premier lieu ces consécutives, c'est qu'elles expriment, à l'encontre des propositions exprimant une partie du contenu de la principale (par exemple la qualité etc. de la notion circonstancielle), la conséquence de tout le contenu de la principale. Le fait qu'elles ne sont jamais pourvues d'élément de référence — étant donné que la locution *úgyhogy* implique nettement l'élément de référence de la principale — constitue moins un trait distinctif qu'une de leurs propriétés naturelles. — Le problème de l'élément de référence, me semble-t-il, relève plutôt de l'examen de la forme, c'est-à-dire du chapitre sur les moyens d'expression des consécutives. D'ailleurs, j'y reviendrai plus loin.

Je ne partage pas non plus entièrement l'opinion de l'auteur au sujet des problèmes de forme des consécutives. Comme je viens de le dire, je préférerais traiter ici les questions ayant trait à l'élément de référence. Les explications d'Endre Rácz sur les propositions avec ou sans conjonction, et particulièrement les réflexions qu'il fait à propos de l'élément de référence, m'ont convaincu davantage encore qu'il n'est pas très indiqué de séparer la question de l'élément de référence de celle de la conjonction, ne serait-ce que pour le choix du chapitre qui en traitait — Je me suis demandé en outre si le pro-

blème de l'emploi des modes verbaux ne pouvait pas être considéré comme une catégorie identique ou tout au moins assez proche de celle des moyens expressifs des consécutives. Par suite, il reste à savoir si l'étude de cette question doit réellement se faire dans un chapitre tout-à-fait à part. Et même plus: en passant en revue les résultats obtenus, on peut se demander si l'emploi des modes verbaux exige vraiment des explications si détaillées, puisque les problèmes qui y sont traités ne constituent pas les propriétés propres aux subordonnées consécutives, mais sont également valables, en gros et dans l'ensemble, pour d'autres types de subordonnées.

Les objections que nous venons de faire ne compromettent néanmoins ni par leur nombre, ni par leur poids, la valeur par ailleurs très réelle de la belle thèse d'Endre Rácz. Outre la conception et la méthode fondamentalement justes de l'auteur, dont j'ai déjà parlé au début de ce compte rendu, chacun des chapitres est un témoignage de sa remarquable connaissance de la langue, de son sens linguistique et analytique. Les exemples qu'il pèse et juge avec soin, sont généralement variés et illustrent bien le contexte. L'ouvrage abonde en observations nouvelles et judicieuses. Ainsi par exemple l'auteur fait une constatation très intéressante lorsqu'il dit que dans certaines phrases on peut supposer une sorte de mélange des comparatives et des consécutives (41—42). Ceci signifie que, dans notre langue, ces valeurs particulières ne se manifestent pas seulement dans les divers cas de subordination, mais qu'elles peuvent s'influencer entre elles sur leur propre plan (c'est-à-dire sur le plan de croisement de la comparaison, de la condition, de la concession, de la conséquence. (On ne voit d'ailleurs pas tout-à-fait clairement pourquoi Endre Rácz a relégué dans une note infra-paginale ce résultat important de ses recherches).

Dans la seconde partie de son étude, l'auteur examine l'évolution des propositions consécutives à l'aide des plus anciens textes hongrois. Nous ne pouvons qu'ap-

prouver la décision qui l'a porté à étendre sa documentation aux manuscrits des premières décennies du XVI^e siècle, et à confronter les endroits parallèles. Il est du reste naturel qu'il ait pris en considération dans ses recherches les types parallèles aux propositions consécutives, c'est-à-dire les propositions coordonnées explicatives et consécutives, certains types de propositions finales et relatives: Endre Rácz est le spécialiste averti de l'examen systématique des phénomènes linguistiques dans leurs rapports réciproques.

Le résultat final de l'étude historique est au fond amorcé par l'auteur à l'une des premières pages de ce grand chapitre (57): „L'étude approfondie ne peut que renforcer la constatation que la valeur consécutive s'est présentée en premier lieu dans des subordonnées adverbiales de manière. Cependant, son extension aux subordonnées attributives et prédicatives... provient en grande partie de l'apparition précoce de la valeur consécutive dans des types de propositions que j'ai nommées subordonnées attributives à valeur adverbale”.

Par la suite, nous pouvons pénétrer avec l'auteur dans les détails minutieux de recherches qui montrent remarquablement la ramification du développement, les étapes intermédiaires, et qui résolvent plus d'une fois des questions encore non éclaircies. Ses constatations sont souvent appuyées par des relevés statistiques témoignant d'un travail fatigant, et par quelques figures (76, 79) et tableaux (80) bien faits qui facilitent au lecteur la compréhension de l'évolution historique.

Il groupe ses thèses, après une brève introduction (chapitre I) dans deux grands groupes: l'un présente l'évolution des subordonnées se rapportant à un élément de la phrase, l'autre celle des subordonnées qui ne s'y rapportent pas. Pour ma part, je regrette que l'auteur n'ait pas respecté dans l'examen historique les catégories qu'il avait établies dans la partie descriptive; ou alors qu'il n'ait pas motivé plus sérieusement ce changement de méthode;

j'aimerais également savoir pourquoi certaines subdivisions de l'examen descriptif sont devenues des catégories principales dans la partie historique, pourquoi il a réuni l'examen du contenu et celui de la forme, etc. Il est certain qu'Endre Rácz n'aurait aucune peine à répondre à ces questions, puisque c'est sans aucun doute la nature de la matière historique qui a exigé ces changements. Il n'en reste pas moins qu'il aurait absolument dû souligner cette exigence car l'exposé lui-même ne la fait pas ressortir assez nettement, ni d'une façon suffisamment convaincante. En certains endroits (par ex. dans la dernière phrase du point 1 du chapitre B: 69) c'est précisément le contraire que nous constatons, c'est-à-dire que les particularités des subordonnées consécutives contemporaines se retrouvent aisément dans les exemples historiques également. Et nous regrettons d'autant plus de ne pouvoir déceler qu'avec peine la présence, ou éventuellement l'absence, des correspondants historiques des phénomènes, du système linguistique contemporain que nous avons pu connaître dans ce travail.

Bien entendu tout ce que nous venons de dire ne constitue que des problèmes de surface et d'agencement; si j'en fais mention, c'est uniquement parce que tout en soulignant qu'Endre Rácz a obtenu de beaux résultats, grâce à des recherches bien documentées et avisées, tant dans le tableau récapitulatif de l'évolution des subordonnées consécutives que sur le plan des observations minutieuses concernant la question, je tiens à remarquer qu'il aurait pu influencer le lecteur encore plus favorablement à l'aide de quelques phrases explicatives et d'une classification reflétant plus clairement ses intentions.

Grâce à l'excellent travail d'Endre Rácz, la littérature syntaxique hongroise s'est à nouveau enrichie d'une oeuvre que nous utiliserons bien souvent avec fruit au cours de nos recherches futures.

Éva B.-Lőrinczy

László, Zsigmond: Ritmus és dallam. A magyar vers és ének prozódiaja [=Rythme et mélodie. La prosodie du vers et du chant hongrois]. Zeneműkiadó Vállalat. Budapest 1961, 309 p.

Ce livre est une oeuvre de haute valeur littéraire et artistique, celle d'un musicien versé en poésie et d'un esthète à l'ouïe étonnamment fine.

Zsigmond László est le disciple d'Éduard Sievers, germaniste éminent, linguiste honorable et phonéticien hardi. Sievers a créé la théorie mélodique du vers (et de la prose), la typologie de l'intonation individuelle. Distinguant les vrais chansons „kouroutz” du 17^e siècle des faux de Thalys uniquement à l'aide de l'analyse rythmique et mélodique des textes, Zsigmond László a prouvé il y a plusieurs dizaines d'années, qu'il avait assimilé à fond la méthode de Sievers, attestant aussi par là que cette méthode n'est pas un moyen de travail se limitant obligatoirement à une seule personne.

Cette fois encore c'est en partant des préceptes de Sievers et en les développant qu'il a composé son original traité de versification hongroise (11—192), complété de la prosodie du chant hongrois (195—309).

Ce qui est inédit dans ce traité de versification c'est, outre la fusion du vers et du chant, l'introduction de l'étude de l'intonation dans la métrique. En lisant son ouvrage, nous pouvons nous convaincre qu'il ne s'agit pas là d'une sorte d'innovation plus ou moins forcée. La mélodie du vers est inséparable de son rythme, auprès de la durée et de la dynamique, elle constitue le troisième facteur, la troisième dimension du vers qui, faute de mélodie, „perd sa spatialité” (15). La suppression de la mélodie enlève complètement le charme lié à la forme de „Szeptember végén” (Fin septembre, de Petőfi) qui commence par trois arsis semblables à des soupirs (14). Et comment faire comprendre la beauté du poème „A Reményhez” (A l'espoir, Csokonai) par une analyse

du rythme qui ne prendrait pas en considération la mélodie basée sur l'alternance légère du thème principal et des thèmes secondaires, la composition du poème, „l'effet musical du texte d'esprit musical” (74 et suiv.).

Selon la conception de l'auteur, la contradiction entre le schème métrique et l'accent naturel du discours se réalise au fond dans la divergence entre l'accent (d'intensité) et la mélodie, et peut être résolue par la séparation de l'accent „dynamique” et de l'accent „musical”. Ainsi se résolvent de nombreux problèmes de la versification hongroise (15 et suiv.). Le mètre peut déplacer l'accent dynamique, mais la mélodie reste inchangée et suit les fluctuations de l'accent naturel (26, 43).

C'est cette contradiction, ce jeu dialectique qui permet l'expression poétiquement nuancée du contenu affectif. C'est en suivant le mouvement des ondes qui s'entrecroisent et se résolvent les unes dans les autres que l'auteur découvre le contenu musical, jusqu'à présent inaperçu des chefs-d'oeuvre de la lyre hongroise.

C'est à la suite de ces analyses que les contours d'une sémantique de la versification hongroise, se dessinent progressivement. La mélodie jaillissant à l'encontre du mètre peut être interprétée, selon le contexte, de différentes manières. Elle peut refléter la richesse des sentiments, la passion (56, 57, 58, 67). Elle oppose à l'entourage inanimé le monde de l'homme, le sujet (56, 57). Zsigmond László recourt aussi à la statistique pour montrer que la divergence est beaucoup plus fréquente dans des vers, des strophes imprégnés de sentiments (94). L'affaiblissement de l'accent d'intensité (remplacé par „l'accent mélodique”) peut exprimer l'étouffement, la colère retenue, l'ironie cachée, mordante (71, 84). La mélodie jaillissant à l'encontre du mètre peut cependant avoir un ton de camaraderie, un caractère crâneur (67), elle peut faire sentir un sursaut, une frayeur subite, elle peut montrer vers le haut (73, 98, 100), soutenir des questions dramatiques (92). Lorsque notre attention se

tourne vers le son glissant de haut en bas („† El- ↓ *hull* a virág . . .” = La fleur se fane . . .) elle peut nous donner l'image de la chute plus ou moins précipitée, du relâchement (56, 57, 68, 72). La divergence de l'accent et de la mélodie, le croisement de leurs ondes, prêtent au vers un caractère flottant et peuvent suggérer „une tendresse flottante”, un jeu d'ondes (57, 91, 92, 101). Elle peut exprimer la contradiction, la tension intérieure (85). La mélodie maîtrisant l'accent naturel du discours rend en même temps les vers plus musicaux, elle fait entendre un son de musique en sourdine, „des accords rêveurs sur le mode mineur” (67, 72, 91) ou un roulement de tambour funèbre (69, 72).

Par contre, l'unité de la dynamique et de la mélodie, le parallélisme des deux ondes sont l'expression de la décision, de la certitude, de la pondération (57, 58), ils représentent plus de force (66, 93), résolvent la dissonance et satisfont de la sorte l'attente suscitée, ils mettent un point final au bout de la phrase musicale (56, 65). Dans le vers hongrois, le parallélisme de la dynamique et de la mélodie peut donc être également expressif, puisqu'il est moins général, moins naturel que dans les vers des autres langues.

Zsigmond László s'occupe, dans un chapitre à part, des règles de la versification irrégulière, de la musicalité du „relâchement”, de sa fonction dans le vers (103—125). Il examine la manière dont le vers iambique se présente à rebours sous l'effet de l'accent naturel, et étudie comment nos poètes mettent au service de l'expression „les petites révoltes du vers” (115 et suiv.).

Il s'occupe de la rime et de l'assonance avec plus de profondeur et plus de minutie que ne le font généralement les traités de versification (126—188). Il construit la morphologie des rimes hongroises, au premier plan de laquelle se trouvent non pas les préceptes traditionnels sur les diverses espèces de rimes, mais des observations originales illustrées par un riche recueil

d'exemples. Dans les dernières syllabe du vers répondant à „la rime d'appel”, l'ordre des consonnes peut changer (*mereny—remény*, *ablak kilíncset—mesebeli kincset*), conformément aux règles de la variation musicale. Le développement, l'élargissement de la rime rappellent le développement graduel du thème (*világgal—virágos ággal, időz—itt az ősz*). Le contraire de ce procédé est la concentration progressive de la rime (*memorem—merem, minarét—minét*). L'auteur parle de rime à mosaïque lorsque les mêmes ou presque les mêmes sons et syllabes se rencontrent au bout des vers à rime dans des groupements différents (*sikkaszt—„sikk” azt, én neked—éneked*). Dans ces cas, le jeu des rimes est déjà proche du jeu des mots. Il est généralement à tendance comique, ironique (170 et suiv.). L'auteur consacre un examen spécial aux rimes „rétrospectives” de Lőrinc Szabó. Dans sa poésie *Tücsökgzene* (Musique de cigales), il a trouvé 156 rimes correspondant à l'article défini toujours atone (*átcsapa a—árama*). Dans ces cas, le vers-réplique, la deuxième rime „donne comme par rappel un timbre, une sonorité au monosyllabique précédent” (146). La rime est „encombrée” si les deux syllabes de la rime féminine sont marquées (étant donné que la dernière syllabe est un mot indépendant). Les rimes de ce genre freinent le rythme du vers. L'auteur illustre remarquablement le rôle de la „distance des rimes” dans deux citations d'Attila József. Dans le poème „Jön a vihar” (L'orage approche) l'encombrement des termes à disposition *a—a—a* qui se suivent: *lanka nyúl—lekonyúl—alkonyúl* dépeint l'atmosphère étouffante qui précède l'orage. Dans l'oeuvre „*Költőnk és kora*” (Notre poète et son époque) les rimes s'espacent, le vers est plus aéré (*a tarló—lanka nyúl—az apró—lekonyúl*).

L'auteur présente sous un jour nouveau les „mauvaises” rimes. Des rimes „faibles”, banales associé à d'autres facteurs prosodiques peuvent être mises au service de l'expression poétique. C'est à cet endroit que l'auteur formule le principe que:

„les éléments de la forme ne peuvent être séparés l'un de l'autre, ne parviennent à la plénitude que s'ils constituent un ensemble" (181).

Le livre de Zsigmond László est une esthétique du vers, inédite. L'abondance des exemples, le groupement ingénieux des documents permet de mieux comprendre l'évolution des phénomènes, leur histoire. Dans le chapitre sur les rimes se dégagent les contours d'une histoire hongroise de la rime. (Il montre entre autres, comment dans le poème d'Árpád Tóth le couple de rimes *szelence—Velence* qui n'est chez Rimay qu'une floriture baroque, devient partie intégrante de l'oeuvre, p. 128).

Nous n'avons pas parlé, et ne pouvons le faire, faute de compétence, de la seconde partie du livre, qui s'occupe de la prosodie du chant hongrois (193—309).

L'auteur n'est pas le disciple du Sievers phonéticien instrumental. Il serait assez difficile d'attester par des expériences l'une ou l'autre de ses assertions. Ainsi je n'ai pas remarqué, au cours de nos examens myographiques, que la syllabe inaccentuée ouvrant le groupe rythmique (par exemple l'article) était frappée d'un accent d'intensité quelconque (cf. p. 25), ni que „le mot qui suit la syllabe ouvrant le groupe rythmique, mot accentué et possédant un accent logique, perd par contre son intensité primitive" (26). L'auteur prétend que l'accent qui frappe le sommet mélodique (la coïncidence des „trois accents: logique, dynamique et mélodique") n'augmente pas, mais au contraire atténue l'élévation de la voix" (69). Ceci est contraire à nos observations, à nos connaissances relatives au fonctionnement des cordes vocales. La respiration plus forte, l'augmentation de la pression subglottale accélèrent toutes conditions égales la vibration des cordes vocales, élèvent la hauteur du son.

De ce fait, une grande partie des belles et convaincantes analyses de vers perd apparemment son fondement réel, puisque tout ce qui a été écrit par l'auteur sur la divergence de la ligne mélodique et de la

dynamique s'édifie sur les thèses citées et réfutées.

Un analyste pourvu d'une ouïe aussi fine que Zsigmond László ne saurait être victime d'une illusion. Il s'agit tout simplement du fait que l'auteur ne détermine pas les limites à l'intérieur desquelles ses thèses fondamentales sont valables. Ses expressions imagées donnent parfois l'impression qu'il s'agit des lois générales objectives du discours (ou tout au moins du discours en vers): "l'accent logique provoque une monée mélodique, met en relief son exigence intellectuelle par l'avantage mélodique qu'il possède" (43), „toute initiale de mot accentuée se trouvant en position inaccentuée veut se faire valoir dans la mélodie" (45). En réalité, cette „aspiration" de l'initiale de mot se trouvant en position inaccentuée n'est prise en considération que par Zsigmond László et d'autres lecteurs de vers à l'ouïe aussi fine que la sienne. C'est ce que nous devons dire tant que l'auteur n'aura pas prouvé par des expériences que la majorité des lecteurs „naïfs" des poèmes interprète de la même manière les vers dans lesquels l'accent du vers diffère de l'accent du discours. La prosodie musicale de Zoltán Kodály, ainsi que nos enregistrements et analyses d'interprétations artistiques (*Phonetica* V—1960, 169—203), prouvent également que c'est là un des moyens possibles (peut-être typiques) de résoudre la contradiction.

On ne saurait approuver que l'auteur ne distingue pas assez nettement le général et le particulier, c'est-à-dire le mètre et le rythme concret. Il parle par exemple d'une „réalité métrique-rythmique" („*valóságos metrikai-ritmikai helyzet*") enserrant en un même concept le couple antithétique, p. 175. Le linguiste formé à l'école de Saussure reconnaît dans l'antithèse mètre vs. rythme la relation *langue* et *parole*. Ce parallèle a déjà été établi par László Gáldi il y a de nombreuses années. L'opposition fondamentale du mètre et du rythme (que Hegel reconnue) se reflète de plusieurs manières dans la lecture des vers. Cette

dialectique ne peut être parfaitement comprise si l'on se cantonne dans la *parole*. Par suit de cette restriction l'auteur se voit obligé d'aligner sur un même plan les „trois accents”, les accents „logique, dynamique et mélodique” (69). En réalité, c'est le conflit de l'accent logique et de l'accent métrique (l'ictus) qui mène à la divergence de l'accent d'intensité et de la mélodie (de „l'accent mélodique”):

semble que ce terme devrait être réservé aux rimes telles que *szinét—szerteszét, nekem—nemzetem* (cf. 160 et suiv.).

L'auteur s'occupe, dans le chapitre consacré aux rimes féminines, des jeux de sons, de l'harmonie initiale. Il attribue au rayonnement de la rime la consonance du vers (167). L'expression sonore, ou même le „jeu de sons” n'est pas réellement liée au vers rimé (pensons par exemple

Plan abstrait:	accent „logique” (linguistique)	accent métrique
Plan concret:	accent d'intensité („accent dynamique”)	courbe mélodique („accent mélodique”)

Les analyses de Zsigmond László se basent sur le respect de l'oeuvre poétique. Parfois, ce sentiment semble conduire à un parti pris. A propos des distiques écrits par János Sylvester comme introduction à la traduction du Nouveau Testament, il déclare qu'ils satisfont pleinement aux exigences de la langue hongroise „si outre l'accent dynamique nous prenons en considération l'accent mélodique” (662). Il passe indulgemment sur le fait que tout vers à mètre fixe *doit* à ce compte satisfaire pleinement aux exigences. Le mot dont l'accent rythmique coïncide avec l'accent de la phrase est donc correct, et il l'est aussi lorsque les deux accents ne coïncident pas puisque, de l'avis de l'auteur, dans ce cas c'est „l'accent mélodique” qui remplace l'accent d'insistance que le mètre enlève au mot. Il s'agit donc d'une vérité tautologique.

Les termes employés par Zsigmond László sont presque sans exception exacts, plastiques. J'ajouterai cependant un point d'interrogation à la question de „la rime allitérante”. Pourquoi le couple *las—hélas* contenant la même consonne, est-il une „rime allitérante”? Et si c'en est une, comment est la rime non-allitérante? Lorsque la consonne n'est pas la même, nous devrions parler d'assonance. Il me

aux vers de Virgile) et ne peut donc être ramenée à l'influence de la rime.

Dans le chapitre sur „la morphologie et la psychologie” des rimes, l'auteur néglige la psychologie, la sémantique des rimes. Pourtant Jakobson a déjà posé les fondements de cette sémantique.

L'auteur ne se réclame de Roman Jakobson ni à propos de la rime, ni à propos du parallélisme. En général, il néglige un peu trop la littérature linguistique, particulièrement les auteurs étrangers. (Nous ne rencontrons pas les noms de Jakobson, De Groot, Jirmounski, Timofeïev, Grammont, Kartsevski, Verrier, Suchier. W. Kayser, ni celui du linguiste métricien John Lotz; l'auteur n'utilise pas les récents recueils de linguistique poétique, *Style in Language*, le volume „Poetics” contenant la matière de la conférence sur la „langue poétique” tenue à Varsovie).

Néanmoins, le livre de Zsigmond László est une oeuvre si lyriquement homogène et personnelle, qu'elle ne changerait guère même si l'auteur prenait en considération les études de versification des linguistes précités (et de ceux qui ont été omis).

I. Fónagy

Konarski, Michael M.: Handbook for Air Force and Civil Aviation Interpreters (Russian). Vol. I — Elementary. Pergamon Press, Oxford—London—New York—Paris 1962. 140. pp.

Aviation both as practice and science possesses a very large number of technical terms, a thorough knowledge of which is an indispensable condition for everybody intending to enter its vast and variegated field, from aircraft planning to piloting technique. The complete presentation of this lexical material, however, as it is mostly the case with every branch of technic going through a rapid development and being even now in the state of constant progress, is lacking: those already published in various languages were either incomplete even at their origin or grew out of date because of the new terms introduced in the meantime. This state of things disquiets technical interpreters especially at the beginning stage of their engagement in civil of military air service.

Konarski's booklet, the first volume of a series, comprehensive and covering, as expected, all branches of aviation to minute details, seems to be a successful pioneering work meant for introducing technical interpreters into the knowledge of Russian aeronautical terms. It is not a handbook to teach the language for beginners: it even requires a fair knowledge of Russian, its aim being to provide English speaking students with an ample selection of basic terms and expressions. Thus, as regards its method, the book differs from such — in its kind excellent — recent publications as Bobrovski's *A Course of English for Seamen* (Moscow 1962), teaching nautical terms together with the description of the language itself. What Konarski gives, is a useful lexical survey, an illustration of words with unfamiliar meaning in an elucidating context. This is the point where its importance grows out of its practical use in Modern Aeronautics and begins to arouse lexicologic interest.

But even those, who use Konarski's *Handbook* in aviation service must always keep in their mind that the Russian texts, written in a careful conversational style, serve to display only a certain amount of technical terms from a given territory of aviation and are no complete and authentic descriptions of that territory itself in the strict technical sense of the word. This means that the vocabulary itself cannot be complete either. Thus the fields of 'flight refuelling' or 'deicing measures' etc. contain many terms in Russian that are not presented in the book. The author, following the principle of concentric method, will evidently present a more detailed vocabulary in the volumes to follow.

The only criticism to be made concerning this very useful handbook is, that it does not contain the abbreviations of Russian terms, as they are used in Russian technical literature, e.g. ППД for 'Pitot-static head', ВПП for 'runway' etc. Perhaps we shall find them in a later volume.

A. Bodrogligeti

Hutterer, Claus Jürgen: Das Ungarische Mittelgebirge als Sprachraum. Historische Lautgeographie der deutschen Mundarten in Mittelungarn. VEB Max Niemeyer Verlag, Halle (Saale) 1963. XLIII, 532 S., 20 Abb. im Text. Kartenband: Ergänzungsheft zu den Karten, 10 S., 45 Kten, 5 Deckblätter. DM 64,- = Mitteldeutsche Studien 24.

Die mundartkundlichen Probleme der deutschen Siedlungen in Ungarn wurden in der Zeit vor dem II. Weltkrieg in zahlreichen größeren und kleineren Büchern, Abhandlungen und Aufsätzen behandelt. Sie waren jedoch fast ausnahmslos nur Teilfragen gewidmet, oder aber sie boten den Umriss der Mundart bloß einer Ortschaft. Überdies wurde die behandelte Mundart in der Mehrzahl dieser Arbeiten nicht in ihrem eigenen sprachlichen System und im Vergleich zu ihrer Umgebung untersucht, sondern vor allen Dingen ir

den sprachlichen Bezügen ihrer vorausgesetzten „Urheimat“. Auf diese Weise hat zwar die einschlägige Forschung gewisse Teilergebnisse erzielt, aber eine fachgerechte Übersicht über einzelne Großlandschaften der ungarndeutschen Mundarten bzw. ihre Zusammenfassung kam nicht zustande, ja nicht einmal eine adäquate Methodik zur Erforschung dieser Mundarten konnte erarbeitet werden. C. J. Hutterer geht in seinem Werk über seine Vorgänger sowohl in der Zielsetzung als auch in der Methodik hinaus. Einerseits will er eine Synthese geben, andererseits aber ersetzt er den rein historischen Blickpunkt durch den auf historischen Grundlagen beruhenden geographischen Aspekt. Wie er schreibt: „Die Arbeit will keine allseitig vergleichende Grammatik der Ortsmundarten werden, und sie ist weder ein Sprachatlas noch kann sie diesen ersetzen. Es ist eine historische Darstellung und Auswertung der lautgeographischen Verhältnisse, wobei auch die Wortgeographie stets zu Rate gezogen wird“ (S. 3). Das weitere Ziel seiner Arbeit faßt der Verfasser im folgenden zusammen: „Mein Ziel war während der ganzen Arbeit nicht nur die Revision bzw. kritische Behandlung früherer Ansichten, sondern vor allen Dingen die Vorbereitung eines nunmehr unerläßlich gewordenen regionalen Sprachatlases und eines ebenso wichtigen Wörterbuches der deutschen Mundarten im nordöstlichen Transdanubien“ (ebd.).

In seinem Buch jedoch bietet Hutterer wesentlich mehr als man auf Grund dieser Zielsetzung erwarten dürfte. Schon in der *Einleitung* berührt er eine ganze Reihe von Fragen, die gerade im Hinblick auf sein Untersuchungsgebiet äußerst wichtig sind. So behandelt er z. B. in bündiger Form die Probleme verschiedener Herkunftstheorien, der Beziehungen zwischen Mutter- und Tochttersiedlungen sowie die Frage der Mischmundarten. Er geht auch auf die inneren Triebkräfte und die äußeren Begleitumstände der Sprachentwicklung ein, wobei er gewisse soziale Probleme eben-

falls in Betracht zieht. Verständlicherweise befaßt er sich hiebei auch mit der Problematik fremdsprachiger, d. h. in erster Linie, ungarischer Einflüsse auf die ungarndeutschen Mundarten, die naturgemäß vor allem in dem Wortschatz von ziemlich großer Bedeutung sind. Die Untersuchung dieser Fragen kommt auch der richtigen Wertung des konkreten sprachlichen Materials im höchsten Grade zugute.

Besonders wertvoll in Hutterers Arbeit sind die Abschnitte über die Fragen der *Methodik* (S. 23—66). Er bietet hier einen Abriss der Geschichte der ungarndeutschen Mundartforschung, berichtet über sein Fragebuch, die Forschungspunkte, die Lautschrift und den Gang der Sammelarbeit. Stofflich war Hutterers Fragebuch hauptsächlich auf das Lautsystem und den Wortschatz ausgerichtet: „Von Anfang an war es klar, daß man auf eine vollständige, allseitige Erhebung unserer Dialekte verzichten muß. Deshalb wurde das aufzusammelnde Material auf das Lautsystem und den Wortschatz konzentriert, die bei der Bestimmung von Übereinstimmungen und Abweichungen deutscher Mundarten weit wichtiger sind als morphologische und syntaktische Eigenheiten“ (S. 42 f.). Diesem Standpunkt pflichtete ich meinerseits ohne Vorbehalt bei wie auch dem Verfahren, das phonetisch-phonologische und lexikalische Fragen während des Sammelns nicht schroff auseinanderhält, denn „lautgeographische Fragen sind äußerst häufig zugleich auch im Hinblick auf die Probleme des Wortschatzes ... wichtig“ (S. 45). Dieser Grundsatz ist natürlicherweise auch in umgekehrter Richtung gültig. Bezüglich der Methode der Abfragung verdient es besonders hervorgehoben zu werden, daß sie eigentlich eine direkte ist, praktisch jedoch einen indirekten Charakter trägt: „Das Verfahren beim aktiven Abfragen war ein *direktes*. Da die Gewährsleute fast ohne Ausnahme zweisprachig waren, wurde die Frage, besser gesagt, das betreffende Wort in ungarischer Sprache gestellt, freilich in einem deutschen (mundartlichen) Fragesatz“ (S. 59). Unter ande-

rem ist es auch deshalb zu bedauern, daß der Verfasser sein Fragebuch, das 531 Fragen enthält, in der Arbeit nicht mit veröffentlicht hatte. Bei der Aufzeichnung der Belege verwendet Hutterer im allgemeinen die übliche Lautschrift der bairisch-österreichischen Mundartforschung mit zwei kleineren Änderungen. Die Bezeichnung der Verschußlaute und der Reibelaute erfahren bei ihm eine Vereinfachung; griechische Buchstaben wurden — nach Setälä und dem Usus der ungarischen Dialektologie — durch Kapitalchen ersetzt.

Der verhältnismäßig längere Abschnitt „Zur Landeskunde und Landesgeschichte“ (S. 67—105) sticht aus der Arbeit etwas hervor, aber letzten Endes bietet der Verfasser auch hier eine ganze Reihe zusätzlicher Einsichten in die Entwicklungsgeschichte der behandelten Mundarten. Hier erwähnt er auch den Umstand, daß die Zahl der Deutschen im Arbeitsgebiet — besonders in einigen Gemeinden — nach den auf Grund des Potsdamer Abkommens erfolgten Umsiedlungen nach Deutschland stark zurückgegangen ist (S. 104 f.). Diese Feststellung ist unbedingt am Platze, aber es scheint mir die wirkliche Lage doch nicht ganz klar widerzuspiegeln, wenn auf den Karten 9 und 10 die prozent- und zahlenmäßige Stärke des Deutschtums auf Grund des statistischen Stichjahrs 1941 dargestellt wird, ohne dabei die seitdem eingetretenen erheblichen Verschiebungen auch in konkreter Form anzugeben. Leser, die die Einzelheiten nur oberflächlich kennenlernen, können dadurch leicht ein irrtümliches Bild gewinnen, was auch deshalb zu vermeiden wäre, weil das sprachliche Material bereits unter den veränderten Verhältnissen erstellt wurde.

Den Grundstock und zugleich den wichtigsten Abschnitt des Buches bilden die Kapitel zur *Lautgeographie* (S. 106—406). Die Einleitung bildet hierzu eine knapp gehaltene phonetische Beschreibung der Laute (*Nicht-Sprachlaute; Sprachlaute*) bzw. der in den behandelten Mundarten vorhandenen Varianten der

Sprachlaute. Im Mittelpunkt des ganzen Abschnitts steht aber die *Historische Lautgeographie*. Folgerichtig, mit minuziöser Sorgfalt und der jeweils notwendigen Detaillierung der Einzelfragen untersucht der Verfasser dabei die Entwicklung und den heutigen Stand der einzelnen Sprachlaute. Diese Untersuchungen sind zwar historisch ausgerichtet, aber sie drehen sich stets um die Achse des heutigen Standes. Mit dem reichen Material seiner eigenen Sammlung stellt Hutterer den heutigen Sprachzustand durchaus überzeugend dar, und er vermag auch die geographischen Bezüge dieses Materials klar zu ermitteln.

An Hand der lauthistorischen Untersuchungen hätte er vielleicht — wenn auch abwehrend — die Frage berühren können, ob es nicht möglich bzw. nötig wäre, im Zusammenhang mit gewissen Lautwandlungen auch die Einwirkung der ungarischen Sprache des Umlandes in Betracht zu ziehen? Unter § 88 berichtet der Verfasser z. B. darüber, daß in einzelnen Ortschaften bzw. Kleinräumen ein dumpfer *a*-Laut häufig oder sogar allgemein vorkommt. In den ungarischen Mundarten der Umgebung ist dieser stark labiale *ä*-Laut allgemein verbreitet. Die Analyse solcher Fragen wäre auch für die allgemeine Dialektologie zweifelsohne von großem Nutzen.

Eine atlasmäßige Bearbeitung des Wortschatzes im Untersuchungsbereich hat sich der Verfasser nicht zum Ziel gesetzt, wenigstens nicht in diesem Werk, trotzdem bietet er auch in dieser Hinsicht einige Proben mit sehr klaren und aufschlußreichen Kartenbeilagen. Schon diese Einzelkarten beweisen einerseits, daß der zu erstellende Atlas der ungarndeutschen Mundarten auch für die eigentlich ungarische Sprachwissenschaft nützlich sein wird, andererseits aber, daß bei der Wertung wortgeographischer Unterschiede der einzelnen ungarndeutschen Mundarten das bereits aufgesammelte Material des Atlas der ungarischen Mundarten eine sehr große Hilfe leisten kann. Der Verfasser verweist mehrfach auf Wortentlehnungen

aus dem Ungarischen (§§ 389, 390, 395), aber man darf mit großer Wahrscheinlichkeit auch sonst ungarischen Einfluß annehmen, wo dies doch nicht gleich klar auf der Hand liegt, so z. B. bei der Bezeichnung der Bohne und der Erbse, hinter der Parallele *Bohne* : *Bohne* neben *Erbse* : *Zuckerbohne*, vgl. ung. *bab* 'Bohne' und *cukorborsó* 'Erbse' (eigtl. *cukor* 'Zucker' + *borsó* 'Erbse'): in einem erheblichen Teil der ungarischen Mundarten Transdanubiens sind diese Bezeichnungen gang und gäbe, auch in dem Bereich, wo sie in den deutschen Mundarten belegt sind (§ 391).

Eine geographisch ausgerichtete Zusammenfassung seiner Forschungen bietet Hutterer im Abschnitt *Dialektgeographische Gliederung der Landschaft*. Dieses Kapitel wird hauptsächlich auf phonetisch-phonologischen Ergebnissen aufgebaut, wobei aber auch die Aussage des Wortschatzes nutzbar gemacht wird. Für ungarische Mundartforscher ist die Feststellung des Verfassers, die sog. *Moorer Senke* (ung. *Móri árok*) bilde in bezug auf gewisse mundartliche Erscheinungen eine Grenzlinie, besonders aufschlußreich, denn die ungarischen Mundarten desselben Raumes zeigen, wie dies aus dem Material des Atlas der ungarischen Mundarten hervorgeht, ein ähnliches Bild. Die eingehende Untersuchung dieser Übereinstimmung dürfte eine interessante und Erfolg versprechende Aufgabe der ungarischen und der ungarndeutschen Mundartforschung bilden.

Hutterers Arbeit wird durch die hier veröffentlichten 45 Kartenbeilagen (im Kartenband), die zum größtem Teil sprachlich, zum geringeren siedlungsgeschichtlich motiviert sind, schön abgerundet. Die Benutzung des umfangreichen Werkes wird durch das sorgfältig zusammengestellte umfassende Wortregister in hohem Grade erleichtert.

Alles in allem: es unterliegt keinem Zweifel, daß Hutterers Arbeit die bedeutendste Schöpfung der gesamten bisherigen ungarndeutschen Mundartforschung ist, die überdies auch in der internationalen

Literatur zur Mundartkunde einen wichtigen Platz einnimmt. Es ist ein Werk, das sowohl in seiner Methodik als auch in seinen Grundsätzen in die Zukunft weist, und dessen Ergebnisse, da sie auf einer sicheren Grundlage beruhen, wirklichkeitstreu und überzeugend sind. Wir möchten hoffen, daß der Verfasser auch seine Pläne zur Erstellung eines Sprachatlas und eines Wörterbuchs der hier behandelten Landschaft in absehbarer Zeit und mit demselben Erfolg verwirklichen wird.

S. Imre

Jordan, Iorgu: Einführung in die Geschichte und Methoden der romanischen Sprachwissenschaft. Ins Deutsche übertragen, ergänzt und teilweise Neubearbeitet von **Werner Bahner.** Akademie-Verlag, Berlin 1962.

L'excellente introduction à la linguistique romane du professeur I. Jordan, membre de l'Académie Roumaine, ne cesse de „renaître" sous des formes assez variées; après la première édition roumaine (Introducere în studiul limbilor romanice. Iaşi 1932) et le remaniement anglais de J. Orr (An Introduction to Romance Linguistics, its Schools and Scholars. London 1937), une seule année nous a agréablement surpris non seulement par une nouvelle édition remaniée du texte roumain (Linguistica romanică. Evoluție, curente, metode. Bucarest 1962), mais aussi par l'adaptation allemande de Werner Bahner. Reste à voir dans quelle mesure les deux dernières éditions reflètent l'évolution de la pensée personnelle de l'auteur et comment on peut en distinguer tout ce qui est dû à la manière de voir de W. Bahner. On regrette dès le début que les principes exposés dans la préface de l'édition allemande ne soient plus explicites; en tout cas, nous jugeons utile d'en citer au moins les lignes suivantes:

„Vor zwei Jahren bekam ich als Übersetzer und Bearbeiter vom Autor ein Manuskript von etwa 200 Schreibmaschi-

nenseiten, das die entsprechenden Abänderungen und Zusätze enthielt. Ich selbst fügte mehrere bibliographisch-sachliche Ergänzungen hinzu und arbeitete teilweise einige Abschnitte um, die mehr für den rumänischen Leser gedacht waren". Malheureusement la préface ne nous apprend rien de précis au sujet de ces „einige Abschnitte"; dans ce qui suit, le traducteur allemand se borne à énumérer les additions proprement dites.¹ Dans ces conditions l'unique méthode que nous puissions adopter consiste à comparer l'adaptation de W. Bahner à la deuxième édition roumaine en supposant que les additions envoyées au collaborateur allemand aient été utilisées aussi en vue de l'édition roumaine de 1962.

L'introduction allemande (*Die Vorgeschichte...*) que nous venons de mentionner (p. 1—18) n'est point aussi personnelle qu'on pourrait le croire d'après la préface; en réalité, elle repose dans une large mesure sur le chap. 1^{er} de l'édition roumaine (p. 7—14). Il n'en reste pas moins que par exemple l'appréciation du rôle de Dante dans l'histoire de la linguistique romane s'est enrichie de traits entièrement nouveaux qui témoignent d'une utilisation diligente de la bibliographie dantesque d'hier et d'aujourd'hui.²

En ce qui concerne l'époque de la Renaissance, déjà I. Iordan avait signalé — au moins en 1962 — aussi bien la célèbre grammaire espagnole de E. A. de Nebrija (1492) que le dictionnaire espagnol de

Sebastián Covarrubias y Horozco (1611). W. Bahner continue à élargir l'horizon en esquissant à peu près tout ce qu'on trouve par exemple en Italie du XV^e siècle au XVII^e (p. 6 sq.). La „découverte" de la latinité de la langue roumaine³ est également mentionnée bien qu'elle manque, d'une manière assez étonnante, même à l'édition roumaine.

Ce qui nous surprend vers la fin de la nouvelle „Vorgeschichte", c'est le lit de Procruste que W. Bahner réserve aux premières décades du XIX^e siècle et tout particulièrement à l'activité de Fr. Raynouard (p. 15—16). Le sous-titre *Linguistica romanică și romantismul* (éd. roum. p. 9) est entièrement omis; un peu plus loin, le sous-titre *Romanistica și filologia clasică* (ibid. p. 10) eut le même sort de même qu'une série d'importantes notes que I. Iordan a ajoutées à l'édition de 1962. Dans ces conditions, vu qu'il ne s'agit point de passages destinés uniquement aux lecteurs roumains,⁴ on ne peut donner à l'usager du livre qu'un seul conseil: au sujet de l'époque précédant les travaux de Diez (et même à propos des périodes plus récentes) il doit recourir aussi bien à l'original roumain qu'au remanie-

³ La bibliographie concernant l'activité de Clain, Șincai et Maior se limite à la monographie passablement vieillie de M. Ruffini (1941). Sur l'importance de la grammaire de I. Molnar-Piuaru cf. L. Gáldi, Contributions hongroises à la découverte de la langue roumaine, ALH. VII, 24 sq.

⁴ Ce qui manque surtout au remanement allemand, c'est une sorte de sérénité ou, si l'on veut de „Gemütlichkeit"; on se demande pourquoi il fallait „épurer" même une notice concernant la connaissance insuffisante du français moderne à certaines universités allemandes (cf. l'édition roumaine de 1962, p. 12, n. 1). V. aussi la différence qu'il y a entre les p. 237—238 de l'édition roumaine (note 1, fin) et la p. 266 (note 1) de l'édition allemande. Et pourquoi omettre le passage où l'auteur roumain s'inscrit en faux contre certaines étymologies de E. Gamillscheg (*Romania Germanica II*, p. 244 sq.), „respinsc, mai toate, de către marea majoritate a specialiștilor"? (p. 238)

¹ Sous ce rapport W. Bahner signale l'introduction (*Die Vorgeschichte der romanischen Sprachwissenschaft*) et l'appendice (*Strukturalistische Bestrebungen in der gegenwärtigen Sprachwissenschaft im Hinblick auf die romanische Sprachwissenschaft*) ainsi que les divers index et quelques notices ultérieurement ajoutées.

² Il est dommage que dans une citation tirée du traité De vulgari eloquentia l'adverbe *ferre* („alia *ferre* omnia", cf. éd. P. Rajna, 1896, p. 36) se soit transformé en *fern* (p. 4) ce qui, selon toute probabilité, s'explique par l'intervention d'un metteur allemand.

ment de W. Bahner où, évidemment, on trouve maintes références d'une utilité incontestable.

Quant aux quatre grands chapitres de l'ouvrage, ils sont restés inchangés; les remaniements les plus faciles à contrôler sont ceux dont on retrouve le texte dans l'édition de 1962; voici par exemple la conclusion du sous-chapitre consacré à l'appréciation de l'oeuvre de Vossler:⁵

Éd. roumaine de 1962:

„Căci Vossler a meditat mult asupra problemelor [recte: problemelor] lingvistice, a știut să imprime ideilor sale, fie complet noi, fie asemănătoare cu ale altora, un caracter personal extrem de puternic, și nu s'a sfiit să tragă din principile o dată stabilite toate consecințele.⁶ Dar concepția lui filozofică idealistă — în ciuda căreia el a izbutit să întrevadă unele aspecte importante și necertate încă din viața limbii — l-a împiedicat să dea o soluție justă problemelor capitale ale lingvisticii, probleme a căror rezolvare nu e posibilă decât în lumina principiilor materialismului dialectic și istoric” (p. 111).

Éd. allemande de 1962:

„Denn Voßler dachte viel und ernsthaft über die sprachlichen Probleme nach; er verstand es, seinen Gedanken, gleichgültig ob sie völlig neu oder denen anderer Wissenschaftler ähnlich waren, einen außerordentlich beeindruckenden persönlichen Charakter zu verleihen. Doch trotz genialer Einsichten gelang es ihm auf Grund seiner idealistischen Konzeption nicht, die Grundprobleme der Sprachwissenschaft einer Lösung zuzuführen” (p. 129).

Que dire pourtant d'une série assez considérable de cas où les omissions sont à peine explicables⁷ et qui nous obligent

de recommander au lecteur l'usage parallèle et simultané des deux éditions? Voici quelques exemples plus ou moins instructifs:

P. 37 (éd. roumaine): On regrette de ne pas retrouver dans le texte allemand la note 1, selon laquelle „la langue jouit d'une indépendance relative vis-à-vis de l'individu, mais dépend d'une manière absolue de la société”.

P. 58 (éd. roumaine): On se demande, pourquoi il fallait abrégier la note consacrée aux études de H. Schuchardt sur les parlers créoles. Pourquoi ne pas reconnaître au moins le fait que les parlers en question représentent certaines „limbi europene (franceză, spaniolă, portugheză), însușite de populațiile indigene”?

P. 63 (éd. roumaine): Il est fort dommage que W. Bahner, pour des raisons qui nous échappent, n'ait pas pris en considération une importante note de l'édition de 1962 que nous tenons à reproduire en original: „Aceasta [c'est-à-dire le fait que Schuchardt considère la langue comme un véhicule de la pensée] nu însemnează că Schuchardt trece cu vederea elementul estetic din limbă. Iată ce spune el: „... Născută din nevoie, limba culminează în artă” („Aus der Not geboren, gipfelt die Sprache in der Kunst”). Cu alte cuvinte, limba este comunicare și expresie în același timp; a doua funcțiune provine din prima și nu apare în toate împrejurările”. W. Bahner n'a traduit que la fin de cette note, omettant précisément l'aveu de Schuchardt! Malheureusement sans celui-ci il est fort difficile de comprendre plus tard le passage suivant:

„Von den beiden Grundideen der Lehre Voßlers, wonach die Sprache ein kulturelles Produkt und ein ästhetisches Produkt sei, hat sich Spitzer vor allem die letztere zu eigen gemacht” (éd. allemande, p. 159). N'oublions pas que Vossler doit beaucoup à l'enseignement de Schuchardt

⁵ Dans ce cas le dernier remaniement de I. Iordan doit beaucoup aux réflexions de V. A. Zvegincev cf. l'édition de 1962, p. 131—132.

⁶ Jusqu'ici le texte figure aussi dans la 1^{ère} édition roumaine.

⁷ Évidemment, il est toujours possible que W. Bahner n'ait pas reçu de l'auteur

toutes les additions qui figurent dans l'édition roumaine de 1962.

et que Spitzer était aussi l'éditeur du célèbre Schuchardt-Brevier !

P. 64: La notion de *frază difuză* dont il est question dans la note 1 est interprétée ou plutôt paraphrasée en allemand par „ausgebreiteter Satz” (p. 79) ce qui, sans contredit, prête à l'équivoque. La phrase primitive hypothétique doit avoir été plutôt une espèce de „mot-phrase” ou de „Wortsatz” ! Dans les cas de ce genre il eût été préférable d'ajouter au texte, entre parenthèses, le terme adopté par l'académicien I. Iordan.

P. 87: Même dans la 2^e édition roumaine le 1^{er} chapitre se termine par un renvoi sommaire à l'ouvrage de Fr. Schürr (*Sprachwissenschaft und Zeitgeist*. 1922). Reste à voir si l'on peut attribuer à l'auteur roumain l'original de la phrase qu'on lit à la fin du même chapitre de l'édition allemande: „Den Wechsel der geistigen Sphäre unseres Faches schreibt Schürr dem Einfluß zu, den H. Bergson mit seiner Lehre von der Intuition und W. Windelband und H. Rickert mit ihrer Auffassung von den Kulturworten ausgeübt haben” (p. 103). Il est curieux de noter que dans l'édition roumaine Bergson n'a jamais été mentionné; on n'y trouve qu'un renvoi assez vague à l'influence du bergsonisme sur la philosophie de Croce (p. 117).

On serait pourtant injuste si l'on ne soulignait pas le fait que précisément l'édition allemande nous apporte maintes additions inédites qu'on aurait beau chercher dans l'édition roumaine de 1962. Sous ce rapport c'est le chapitre consacré à Saussure et au saussurianisme qui est le plus instructif: W. Bahner a parfaitement raison d'insister (p. 333) sur l'importance des matériaux publiés par R. Godel. L'évolution ultérieure de plusieurs thèses de Saussure mériterait un jour un exposé beaucoup plus détaillé; nous pensons à ce sujet surtout à la notion du syntagme chez Saussure et ses successeurs. A propos de Bally, on trouve dans l'édition allemande une note substantielle sur M. Cressot et J. Marouzeau (p. 372); à qui attribuer ces remarques, à I. Iordan ou à W. Bahner ?

On doit pourtant louer sans réserve les „Nachträge” qui, à bien des égards, accusent des affinités avec l'excellent guide bibliographique de W. Bahner (*Kurze Bibliographie für das Studium der romanischen Sprachwissenschaft*. Halle 1962).

Dans l'„Anhang”, dû à la plume du traducteur allemand, on trouve quelques vues générales sur la phonologie, le structuralisme américain et l'école de Hjelmslev. On regrette la brièveté du deuxième sous-chapitre; même l'anthologie bien connue de M. Joos (*Readings in Linguistics. The Development of Descriptive Linguistics in America since 1925*. New York 1958) aurait pu y fournir beaucoup de matériaux. En ce qui concerne les esquisses structuralistes de R. A. Hall Jr. et Fr. B. Agard (p. 463), elles auraient également mérité de bénéficier d'une analyse un peu plus détaillée. Il est à espérer que dans une prochaine édition l'„Anhang” sera mis au jour avec le même soin qui, d'une manière générale, caractérise le remaniement de W. Bahner.⁸

I. Găldi

Deux études de dialectologie roumaine

I.

I. Teaha., T.: *Grăul din Valea Crișului Negru*. București. Editura Academiei Republicii Populare Romîne, s. d. [1961] 309 p.

On est heureux de voir que l'état actuel des parlers roumains ne cesse d'attirer les jeunes chercheurs; l'étude monographique complète toujours très utilement les vues générales obtenues au moyen des divers volumes de l'Atlas Linguistique Roumain. La belle monographie de T. Teaha, origi-

⁸ A propos du mot hongrois *hölgy* qui est comparé aux dénominations du type *nevăstuică, belette* etc. il est à remarquer que l'évolution sémantique du mot en question, selon le *Szófajító Szótár* de G. Bárczi (p. 127), semble avoir été inverse, allant du nom d'animal à la dénomination d'une jeune femme.

naire lui-même de la région étudiée, plus exactement de la commune *Cîmp* (p. 29), doit intéresser de près les linguistes hongrois; on trouve dans ce livre non seulement d'importantes contributions à la diffusion des éléments hongrois dans les parlers roumains de Transylvanie, mais aussi une série d'analogies pour l'étude des parlers roumains de Hongrie en tant que prolongements de la zone dialectale de la Crișana.¹

Après une description minutieuse de la région enquêtée en 1955—1956 et des sujets, parmi lesquels on trouve aussi la mère de l'auteur (p. 29), c'est la partie phonétique qui paraît le mieux développée (p. 31—87); elle repose sur une comparaison minutieuse des données locales avec les résultats des autres recherches. Dans le chapitre consacré à l'examen phonologique des parlers du Criș Noir (p. 52—53), l'auteur cherche à établir un sage équilibre entre les vues des académiciens A. Rosetti et E. Petrovici. A propos de l'-u final et ses diverses variétés T. Teaha aurait pu faire état aussi de ce qui résulte de certaines graphies du dictionnaire roumain-latin de S. Micu-Klein.²

La morphologie est un peu plus sommaire; même les principaux verbes auxiliaires (*a fi*, *a avea*) ne sont pas décrits et ce n'est qu'en connexion avec le participe *tiîet* (sans palatalisation du *t*, p. 102!) qu'on apprend quelque chose sur la conjugaison des verbes du type *a tăia*.³

¹ Sur les quatre — ou peut-être cinq — sous-dialectes du dialecte dacoroumain cf. en particulier les réflexions de E. Petrovici, *Repartizarea graiurilor dacoromâne pe baza atlasului lingvistic român. Limba română* 1954, fasc. 5, p. 5—17.

² Sur la phonétique des mots enregistrés par Klein et son collaborateur I. Molnár-Piurariu cf. mon édition: Samuelis Klein, *Dictionarium Velachico—Latium*. Budapest, 1944, p. 46—52.

³ Le manque de la palatalisation n'est point mentionné dans le paragraphe consacré à la palatalisation des dentales (p. 63); on n'y lit que de „puține excepții”. Précisément les exceptions de ce genre méritent presque toujours d'être soigneuse-

Le chapitre où il est question des interjections (p. 103) pose d'intéressants problèmes concernant le bilinguisme transylvain. Sans qu'il s'agisse nécessairement d'emprunts il n'est pas sans intérêt de constater qu'aux interjections *hiș!* *pi*, *pi!* *libușca!* *îi!* *șî!* *îiba!* on peut facilement ajouter les formes analogues hongroises, à savoir *hess!* *pi-pi!* *libuska*, *cicci!* *sicci!* *ciba!*⁴

On regrette l'absence de quelques notes d'ordre syntaxique; il n'en reste pas moins que par exemple la phrase „Fînu cari-î pajós, îi bodrișărós [= rogozos] ačála nu-î bun núma pântru boi și vaci” (p. 171) semble contenir un hungarisme syntaxique (cf. „nem jó, csak az ökröknek és a tehenekek”; dans la langue littéraire on s'attendrait à la construction *nu-i bun decît* . . .).

Les éléments lexicaux caractéristiques de ces parlers sont analysés avec un grand luxe de détails; outre une énumération sommaire de quelques éléments latins relativement très rares (p. 108—115), on doit attacher une grande importance aux mots qui, dans leur ensemble, caractérisent les parlers roumains de l'Ouest (p. 115—120). Les éléments hongrois sont énumérés (p. 123—126) d'une manière presque impeccable; nous tenons pourtant à insérer ici quelques additions et rectifications.

Parmi les termes d'origine hongroise qui sont déjà en train de disparaître l'auteur range aussi *ponósclu* „réclamation” qu'il essaie de faire remonter à *panaszlás* (p. 123); en réalité nous avons affaire à un substantif postverbal né en roumain (cf. *ponosclusc* < h. *panaszl-*, par ex. dans *panaszlom* „je me plains”). —

ment analysées. Inutile de dire qu'il s'agit d'un groupe *ti* — (<*tă-*) secondaire.

⁴ Sur toutes ces interjections cf. notre *Magyar Értelmező Szótár*, s. v., ainsi que B. Csűry, *Szamosháti Szótár*, s. v. Rappelons à ce propos que les indications relatives aux sujets ne nous apprennent rien sur la „seconde” langue qu'ils comprennent ou parlent. Comme interjection hongroise, *ciba* est attesté depuis 1794 (Gyarmathi, *Nyelvmester* I, p. 301).

A la forme *cicérnă* (l. c.) on pourrait ajouter aussi le nom propre *Citerna* (p. 132). — Aux termes d'agriculture ajoutons le lieu-dit *Hături* (p. 136, < h. *hât*), à l'adjectif *hitioán* (< *hitvány*) le nom de pâturage *Hitóhe* (p. 136). — Reste à voir si le substantif *tău* en tant que nom commun est absent de ces parlers; en tout cas il est très souvent attesté dans la toponymie de la région (p. 140). — C'est le mot hongrois *halom* (< v. h. *holum*)⁵ qu'on retrouve dans le lieu-dit *Holumburi* (p. 138). — Aux dénominations des objets domestiques il est à ajouter aussi *lápús* „laine du couteau ou du canif” (p. 238 < h. *lap* „plaque, laine” + -ús); le nom de lieu-dit *Şodrom* „place d'un ancien funiculaire” (p. 139) vient du h. *sodrony* „fil métallique”. — Les adjectifs d'origine hongroise sont loin d'être énumérés dans leur totalité, cf. *buşulit* „fâché” < h. *búsul* „s'abandonner à la tristesse” (p. 206). — Quant à *salău* „hôte” (p. 126), il doit remonter à *szálló* (vendég) et non simplement à *szálló* qui signifierait plutôt „hôtel”. — A propos du mot *valósti* „réponse” (p. 126), il serait à préciser que cette forme est empruntée de l'accusatif du mot hongrois *válasz* (même sens).

La terminologie géographique de la région (p. 131 sq.) est des plus intéressantes; signalons en passant que le lieu-dit *Băzile* „teren unde au existat exploatarea miniere” (p. 131) est une nouvelle attestation de *baie* (< h. *bánya*) au sens de „mine”, que *Bica* „loc cu vie” (l. c.) semble s'expliquer par h. *Bika* „taureau”, que *Blaga* „dimb cu finat” (l. c.) pourrait bien être identifié avec le nom du poète Lucian *Blaga*, que *Coş* (p. 181) dérive de *kohó* (cf. *Vaskó* > r. *Vaşcău*) etc.

Les textes dialectaux sont transcrits avec beaucoup de soin⁶; il est dommage

que bien des mots attestés par eux n'aient pas été signalés aussi dans le lexique comme par exemple le verbe *a se hunsuşi* (cf. h. *huncut* „rusé”, *kihuncutkodik* magának vmit „obtenir qch. par une ruse”).

II.

Domonkos Sámuel: Méhkeréki néphagyományok. Vasile Gurzău mesei [= Les traditions folkloriques de Méhkerék. Les contes de V. G.]. Budapest, 1963. Magyar Nemzeti Múzeum. Néprajzi Múzeum. Ethnológiai Adattár [= Musée National Hongrois. Musée d'Ethnographie. Contributions ethnologiques]. Kézirat gyanánt [= A titre de manuscrit]. 122 p.

Les parlers roumains de Hongrie ne sont — comme nous venons de le dire plus haut — qu'une série de prolongements vers l'ouest des „graiuri” de la Crişana; en vue d'une localisation au moins approximative des centres de rayonnement, il serait indispensable de consacrer même aux parlers de Hongrie des monographies aussi bien documentées que celle de T. Teaha. On peut saluer comme une étape préliminaire de ces recherches les textes de Méhkerék, recueillis et publiés par S. Domokos d'après les communications d'un seul sujet (né en 1895) qui sait raconter aussi bien en roumain qu'en hongrois un certain nombre de beaux contes à peine influencés par des éléments livresques. Il est curieux d'observer de si près, dans la conscience d'un seul individu, la „co-existence” d'un parler roumain qui n'a presque rien perdu de son coloris particulier et d'un usage presque correct du hongrois régional où les variantes en -i („ízó alakok”) alternent avec les formes littéraires (cf. *megnízte* et *bele nez*, p. 84). On attend avec impatience une analyse linguistique détaillée de ces textes et du parler de Méhkerék en général. Au point de vue phonétique et morphologique ce „grai” roumain est presque aussi intéressant que ceux de la Crişana proprement

⁵ Cf. 1358: Montem *Holum* (Szamota—Zolnai, *Magyar Oklevélszótár*, au mot *halom*).

⁶ Une des graphies les plus discutables est sans conteste *Túla-i*! (p. 181); quoiqu'il s'agisse d'un enfant de bas âge sur qui on veut attirer l'attention, nous avons bien

affaire au „mot-phrase” *tulaj*, emprunté de h. *tolvaj* (cf. Tiktin s. v.).

dite. Le transcription des textes enregistrés au magnétophone semble correcte quoique influencée par l'orthographe officielle (d'où un peu trop d-*î* en position finale etc.),⁷ on ne regrette que l'absence de la notation de l'accent (comment accentuer par ex. *meter*, p. 43?).

Les particularités phonétiques nous permettent d'établir que nous avons affaire à un sous-dialecte où une palatalisation très avancée des labiales (*jiṭāl*, p. 32, au lieu de *viṭel* „veau”; *ṭṭatrā*, p. 22, au lieu de *piatrā* „pierre”) va de pair avec la transformation de *g^e,i* en *j* (*jejet*, p. 26 = *deget* „doigt”) et une palatalisation parfaitement régulière des dentales devant *e* et *i* (sauf *dā*!). Le changement de *sl*-initial en *scl*- (cf. Teaha, op. cit. p. 77) est attesté entre autres, par le verbe *ṭ-sclobozit* (p. 42). *I* se change en *î* même après *ṣ* d'où *ṣî* (au lieu de *sî*) comme dans certains parlers du Banat et ailleurs (cf. E. Petrovici, *Texte dialectale*, 1943, p. 29 etc.). Devant un verbe au subjonctif on voit parfois paraître une particule analogue (par exemple: „C-o trebuit *ṣî* margă *ṣî* Impăratu Roṣu” p. 43).

Le lexique des textes (qui, soit dit entre parenthèses, sont bien présentés même au point de vue du folklore comparatif) paraît trop mince; l'éditeur des contes n'y a signalé que les mots qui manquent au Dicționarul limbii române moderne. Malgré cette restriction, le dialectologue désirerait y retrouver — pour ne citer que quelques exemples — *acărêe* (p. 26), *baṭ* (p. 29, 40 etc.), *batâr* (p. 34), *bāsădi* (p. 53), *boldaṣ* (p. 27), *ṭṭoantile* (p. 48, mot très caractéristique pour les parlers de l'Ouest, cf. *Limba română* 1954, fasc. 5, p. 11), *oṭagă* (p. 26), *pont* (p. 24), *ṣogoru* (p. 47 etc.), *zar* (p. 33) et bien d'autres. En tout cas, la curiosité étant déjà excitée par ce spécimen photocopié, on espère un rapide élargissement des recherches de dialectologie roumaine en Hongrie; pourquoi ne pas

penser, après une petite série de monographies comparables à celle de T. Teaha, même à un atlas linguistique des îlots roumains de Hongrie?⁸ Le progrès de la civilisation nous presse; il faudrait, plus que jamais, saisir les témoignages éloquents du contact intime de deux peuples dans la plaine de la Tisza.

L. Gálđi

Gallicizmusok. 5000 francia szólás és kifejezés. Szerkesztette Végh Béla és Rubin Péter [= Gallicismes. 5000 locutions et expressions françaises. Rédacteurs B. Végh et P. Rubin]. Terra, Budapest 1962. 269 p.

Après la rédaction des trois volumes en trois formats différents, de dictionnaires bilingues des grandes langues de diffusion mondiale (dictionnaire portatif, dictionnaire usuel, dictionnaire universel), la lexicographie hongroise, en plein essor depuis une quinzaine d'années, procède à l'élaboration de nouveaux types de dictionnaires: tels sont les dictionnaires bilingues par images ou bien les dictionnaires des idiotismes, série qui comprend déjà trois volumes dont le recueil, qui fait le sujet de cette récénsion.

Les rédacteurs du volume présenté ont suivi un but avant tout pratique: donner une aide à ceux qui ont acquis déjà une certaine connaissance du français, mais qui ont pourtant besoin d'un guide des tournures et locutions propres à la langue française. Bien que le volume comprenne cinq mille gallicismes, chiffre qui en soi est assez considérable, les auteurs ont éprouvé un certain embarras causé par l'extrême richesse des unités phraséologiques et des expressions toutes faites du français. Considérant toujours le but pratique de leur recueil, les auteurs ont visé à réunir ce qui est véritablement vivant et parlé, ne voulant pas, d'autre part

⁷ Dans quelques cas il s'agit de simples coquilles, cf. *voi* (recte: *voî*), *tiṭeṭi* (p. 23, recte: *tiṭe-ṭ[ṭ]*), *s-andăluit* (p. 25, p. 20, recte: *s-a-nădluit*), etc.

⁸ Cet atlas régional serait comparable à l'atlas des parlers slovaques de Hongrie (en préparation).

renoncer aux tournures aujourd'hui peut-être moins fréquentes, mais ayant une tradition classique et qui permettent la lecture des grands auteurs.

On peut discuter pour savoir si telle ou telle tournure trouve ou non pas sa place légitime dans le présent recueil, si l'absence de telle autre ne se fait pas sentir il n'en reste pas moins que l'ensemble de ce florilège donne une juste image de l'individualité et de l'expressivité du français. A ce sujet, s'il est un reproche à faire aux auteurs, c'est qu'ils se sont tenus assez rigide au principe de ne pas insérer d'expressions dont la formation linguistique coïncide dans les deux langues. Pourtant, si nous approuvons la présence dans le volume de l'expression *avoir sur le bout de la langue* 'a nyelve hegyén van', — nous regrettons l'absence de tournures comme *prendre ses jambes à son cou*, *il n'aurait plus manqué que ça*, *casser la tête* etc. (L'absence de cette dernière est d'autant plus regrettable que dans ce cas nous sommes en présence d'une polysémie.)

La rédaction du recueil est aussi simple que possible. Les expressions et les tournures sont groupées sous le mot-titre dont la base logique prédomine. A ce propos il n'y a qu'une seule remarque à faire: nous aurions mis *chercher midi à quatorze heures* sous *midi* et non pas sous *heure*. D'autre part, le maniement du recueil, est facilité par un système de renvois qui a aidé les auteurs à condenser la matière et à éviter le double enregistrement: *il n'y a pas de quoi fouetter un chat* a trouvé sa place sous le mot-titre *chat* 5. mais si quelqu'un le cherche sous le verbe *fouetter* un renvoi (*ld még chat* 5) lui indique à quel mot le trouver. De la même manière, à la fin de l'article des mots-titres *bout*, *bras*, *brûler* etc. nous trouvons toute une série d'indications où des expressions renfermant le mot respectif peuvent être trouvées. Ce système de renvois fort utile souffre de quelques lacunes. On trouve *il y a péril en la demeure* enregistrée sous *demeure*, mais nous n'avons pas un renvoi sous *péril*. La tournure *chat échaudé craint l'eau froide*

figure sous *échaudé*, mais à la fin de l'article d'*eau* nous ne trouvons pas *échaudé* parmi les mots-titres auxquels on renvoie.

La structure du recueil montre une légère tendance de groupement des expressions à formation linguistique homogène ou analogue qui peut être justifiée quand il s'agit de mots-titres plus longs, mais qui est superflu dans des cas comme p. ex. de *ombrage* où nous n'avons que trois locutions. Nous sommes d'accord avec les auteurs quand ils rapprochent des expressions dont le contenu sémantique permet un traitement commun (p. ex. *fort* 5., *marquer* 2.), mais rien ne justifie l'enregistrement sous un point commun de diverses constructions avec *mettre en* (*mettre* 14.) ou de *il en sait plus d'un* et de *c'est une question de savoir faire* (*savoir* 1.). Dans le cas des locutions verbales, la tradition de la lexicographie hongroise (la représentation de la forme infinitive) est respectée, il y a pourtant quelques exceptions et c'est lorsque le recueil donne une forme conjuguée. Ce procédé est quelquefois fondé, p. ex. *il était dans ses petits souliers* (sous *soulier*) où le présent est d'une fréquence assez réduite, par contre nous aurions préféré *ne pas en mener large* au *il n'en mène pas large* (*large*). De la même manière, sous *drap* 2. à côté de *nous voilà dans de beaux draps* il aurait fallu faire entrer aussi *être dans de beaux draps*.

Un des grands avantages du présent recueil, aux yeux du traducteur surtout, est un index hongrois en fin de volume. Cet index renferme quelques mots-clefs des locutions hongroises dont l'équivalent français se trouve dans le corps du recueil et à l'aide duquel la traduction adéquate de ces locutions peut être trouvée dans le volume. Cet index hongrois d'une extrême utilité est sous sa forme présente d'un volume assez modeste et nous proposerons, dans le cas d'une deuxième édition, un dépouillement minutieux du matériel recueilli.

Un recueil d'idiotismes n'atteint son but que si les explications ou, comme dans

notre cas, les équivalents sont pertinents. A ce sujet, le volume en question est une belle réussite. Sans tomber dans le vulgaire, les auteurs ont su interpréter les tournures familières dans la langue de la conversation et ils se sont efforcés d'interpréter les expressions françaises dans un hongrois vivant et correct. L'influence du grand dictionnaire français-hongrois de M. A. Eckhardt est incontestable, pourtant il y a quelques cas où l'on a trouvé une solution encore plus heureuse, p. ex. **savoir I.**: *il en sait plus d'un* 'minden haljja megkent fickó; nagy kópé' (le premier terme ne figure pas chez Eckhardt); **drap**: *nous voilà dans de beaux draps* où aux

traductions suggérées par Eckhardt les auteurs ont ajouté un équivalent plus plastique 'nyakig ülünk a pácban'. Quelques suggestions pour une nouvelle édition: **chaud**: *souffler le ~ et le froid egy szájból hideget-meleget fúj*; **chien**: *malade comme un ~* kutyául van; **coton**: *filer un mauvais ~* már nem sokáig húzza; **mouton**: *sentir l'épaule de ~* izzadságszaga van (la traduction actuelle 'hónaljszaga van' est la traduction littéraire de 'sentir mauvais des aisselles'); **revenir**: *je n'en reviens pas* csak ámulok és bánulok; **trois**: *jamais deux sans trois* a baj mindig párosával (et non pas *hármával*) jön.

F. Bakos

ACTA
LINGUISTICA
ACADEMIAE SCIENTIARUM
HUNGARICAE

ADIUVANTIBUS
GY. LAKÓ, D. PAIS, ZS. TELEGDI

REDIGIT
J. NÉMETH

TOMUS XIV.



AKADÉMIAI KIADÓ, BUDAPEST
1964

INDEX

<i>Bárczi, G.</i> : Les origines de la langue littéraire hongroise et orthographe az XVI ^e siècle	1
<i>Buttler, J.</i> : The Formation and Acoustic Structure of Affricates.....	263
<i>Dixon, R. M. W.</i> : On Formal and Contextual Meaning.....	23
<i>Hajdú, P.</i> : Über die alten Siedlungsräume der uralischen Sprachfamilie.....	47
<i>Hartung, W.</i> : Die zusammengesetzten Sätze in der generativen Grammatik.....	85
<i>Heidolph, K. E.</i> : Einfacher Satz und Kernsatz im Deutschen.....	97
<i>Kelemen, Jolán</i> : Le système de l'emploi des temps du passé dans l'Étranger de Camus	327
<i>Lakó, Gy.</i> : Zur Etymologie des ungarischen Zahlwortes <i>egy</i> 'eins'.....	215
<i>Матсеев, А. К.</i> : Заимствования из пермских языков в русских говорах Северного и Среднего Урала	285
<i>Mikola, T.</i> : Zur Etymologie einer ungarischen Wortfamilie.....	317
<i>Pauliny, E.</i> : Methoden in der Erforschung der Sprachentwicklung.....	223
<i>N.-Sebestyén, Irene</i> : Eine ungelöste ungarische Etymologie.....	275
<i>Telegdi, Zs.</i> : Über einen Fall von struktureller Homonymie im Persischen.....	237

C h r o n i c a

<i>Berrár, Jolán</i> : Géza Bárczi a soixante-dix ans.....	111
<i>Fónagy, I.</i> : Roman Jakobson, Selected Writings I.....	371
<i>B.-Lőrinczy, Éva</i> : Das Neue Ungarische Dialektwörterbuch.....	139
<i>Papp, F.</i> : Mathematische und strukturelle Methoden in der sowjetischen Sprach- wissenschaft	119
<i>Papp, L.</i> : Chronik des Jahres 1963	343

C r i t i c a

Atlas der deutschen Volkskunde. NF 2. Lieferung (<i>C. J. Hutterer</i>).....	207
Bárczi, G.: A magyar nyelv életrajza (<i>B. Kálmán</i>).....	161
Benveniste, É.: Hittite et indo-européen (<i>J. Vekerdí</i>).....	190
Bibliografinen luettelo Neuvostoliitossa vuosina 1918—1959 julkaistusta suomalais- ugrilaisesta kielitieteilisistä kirjallisuudesta (<i>I. Erdélyi</i>)	189
Brinkmann, H.: Die deutsche Sprache (<i>K. Mollay</i>).....	202
Chapman, K. G.: Icelandic-Norwegian Linguistic Relationships (<i>C. J. Hutterer</i>)...	211

Congressus Internationalis Fenno-ugristarum Budapestini Habitus 20—24. IX. 1960 (<i>Irene N.-Sebestyén</i>)	179
Deux études de dialectologie roumaine (<i>L. Gáldi</i>)	411
Дукельский, Н. И.: Принципы сегментации речевого потока (<i>Esa Sainio</i>)	388
Fokos-Fuchs, D. R.: Rolle der Syntax in der Frage nach Sprachverwandtschaft (<i>J. Németh</i>)	381
Fónagy, I.: A metafora a fonetika műnyelvben (<i>Edit Hexendorf</i>)	173
Galicizmusok. 5000 francia szólás és kifejezés (<i>F. Bakos</i>)	414
Hutterer, C. J.: Das Ungarische Mittelgebirge als Sprachraum (<i>S. Imre</i>)	405
mbs, P.: L'emploi des temps verbaux en français moderne (<i>Jolán Kelemen</i>)	200
Iordan, I.: Einführung in die Geschichte und Methoden der romanischen Sprach- wissenschaft (<i>L. Gáldi</i>)	408
Konarski, M. M.: Handbook for Air Force and Civil Aviation Interpreters (Russian). Vol. I. (<i>A. Bodrogligeti</i>)	405
László, Zs.: Ritmus és dallam (<i>I. Fónagy</i>)	401
Lienhard, S.: Tempusgebrauch und Aktionsartenbildung in der modernen Hindi (<i>A. Debreczen</i>)	193
Mihammadi Khal: Farhang-i Khal I. (<i>A. Bodrogligeti</i>)	194
Moles, A. A.: Théorie de l'ir formation et perception esthétique (<i>I. Fónagy</i>)	176
Neue Beiträge zur Jiddistik (<i>C. J. Hutterer</i>)	208
Punya Sloka Ray: Language Standardization (<i>Gy. Szépe</i>)	384
Rácz, E.: A magyar nyelv következményes mondatai (<i>Éva B.-Lőrinczy</i>)	397
Über den Atlas der russischen Mundarten (<i>J. Végh</i>)	164
Замечания о первом томе академической грамматики латышского языка (<i>A. Врачу</i>)	197

A U C T O R E S

Bakos, Dr. Ferenc, József Attila Tudományegyetem, Szeged. Domi: Budapest XIII., Szegedi út 47/a; *Bodrogligeti*, Dr. András, ELTE, Budapest V., Pesti Barnabás u. 1. Domi: Budapest V., Október 6. u. 19.; *Buttler*, János, Budapest 124. Domi: Budapest VII., Thököli út 26; *Fónagy*, Dr. Iván, MTA Nyelvtudományi Intézet, Budapest V., Szalay u. 10–14. Domi: Budapest II., Gábor Áron u. 1/b; *Gáldi*, Dr. László, MTA Nyelvtudományi Intézet, Budapest V., Szalay u. 10–14. Domi: Budapest XI. Karinthy Frigyes út 13; *Imre*, Dr. Samu, MTA Nyelvtudományi Intézet, Budapest V., Szalay u. 10–14. Domi: Budapest IX., Ráday u. 32; *Kelemen*, Jolán, ELTE, Budapest V., Pesti Barnabás u. 1. Domi: Budapest I., Bem rkp. 15; *Lakó*, Prof. Dr. György, MTA Nyelvtudományi Intézet, Budapest V., Szalay u. 10–14 aut ELTE, Budapest V., Pesti Barnabás u. 1. Domi: Budapest XII., Németvölgyi út 72/b; *B.-Lőrinczy*, Dr. Éva, MTA Nyelvtudományi Intézet, Budapest V., Szalay u. 10–14. Domi: Budapest XIII., Pozsonyi út 40; *Mamveev*, Проф. Алексей Константинович, Уральский Государственный Университет им. А. М. Горького, Свердловск (СССР). Domi: Свердловск 63, ул. Степана Разина 41 (СССР); *Mikola*, Tibor, József Attila Tudományegyetem, Szeged. Domi: Szeged, Pálfi telep 1; *Németh*, Prof. Dr. Julius, MTA Nyelvtudományi Intézet, Budapest V., Szalay u. 10–14 aut ELTE, Budapest V., Pesti Barnabás u. 1. Domi: Budapest XI., Karinthy Frigyes út 24; *Papp*, Dr. László, MTA Nyelvtudományi Intézet, Budapest V., Szalay u. 10–14. Domi: Budapest VIII., József krt. 65; *Pauliny*, Prof. Dr. Eugen, Fil. Fak. Komenskej University, Bratislava, Gondova 2.; *N.-Sebestyén*, Dr. Irene, MTA Finnugor Munkabizottság, Budapest V., Nádor u. 7. Domi: Budapest XI., Karinthy Frigyes út 24; *Szántó*, Dr. Éva, MTA Nyelvtudományi Intézet, Budapest V., Szalay u. 10–14. Domi: Budapest XIV., Kerepesi út 76/b. I.; *Szépe*, György, MTA Nyelvtudományi Intézet, Budapest V., Szalay u. 10–14. Domi: Budapest IX., Üllői út 81; *Telegdi*, Prof. Dr. Zsigmond, MTA Nyelvtudományi Intézet, Budapest V., Szalay u. 10–14. aut ELTE, Budapest V., Pesti Barnabás u. 1. Domi: Budapest VIII., Szentkirályi u. 34.

Printed in Hungary

A kiadásért felel az Akadémiai Kiadó igazgatója

Műszaki szerkesztő: Farkas Sándor

A kézirat nyomdába érkezett: 1964. VI. 18. — Terjedelem: 17,75 (A/5) ív, 3 ábra

64.59085 Akadémiai Nyomda, Budapest — Felelős vezető: Bernát György

The *Acta Linguistica* publish papers on the subjects of Finno-Ugrian, Slavonic, Germanic, Oriental and Romance linguistics as well as general linguistics in English, German, French and Russian.

The *Acta Linguistica* appear in parts of various size, making up volumes.

Manuscripts should be addressed to:

ACTA LINGUISTICA, Budapest 502, Postafiók 24.

Correspondence with the editors and publishers should be sent to the same address.

The rate of subscription to the *Acta Linguistica* is 110 forints a volume. Orders may be placed with "Kultúra" Foreign Trade Company for Books and Newspapers (Budapest I., Fő utca 32. Account No 43-790-057-181) or with representatives abroad.

Les *Acta Linguistica* paraissent en français, allemand, anglais et russe et publient des travaux concernant les langues finno-ougriennes, slaves, germaniques, romanes, orientales ou la linguistique générale.

Les *Acta Linguistica* sont publiés sous forme de fascicules qui seront réunis en volumes.

On est prié d'envoyer les manuscrits destinés à la rédaction à l'adresse suivante:

ACTA LINGUISTICA, Budapest 502, Postafiók 24.

Toute correspondance doit être envoyée à cette même adresse.

Le prix de l'abonnement est de 110 forints par volume.

On peut s'abonner à l'Entreprise du Commerce Extérieur de Livres et Journaux «Kultúra» (Budapest I., Fő utca 32. Compte-courant No 43-790-057-181) ou à l'étranger chez tous les représentants ou dépositaires.

«Acta Linguistica» публикуют трактаты из области угро-финской лингвистики, славистики, германистики, романистики, ориенталистики и общего языкознания на русском, немецком, английском и французском языках.

«Acta Linguistica» выходят отдельными выпусками разного объема. Несколько выпусков составляет один том.

Предназначенные для публикации рукописи следует направлять по адресу.

«ACTA LINGUISTICA», Budapest 502, Postafiók 24.

По этому же адресу направлять всякую корреспонденцию для редакции и администрации.

Подписная цена «Acta Linguistica» — 110 форинтов за том. Заказы принимает Предприятие по внешней торговле книг и газет «Kultúra» (Budapest I., Fő utca 32. Текущий счет № 43-790-057-181), или его заграничные представительства и уполномоченные.

INDEX

<i>Lakó, Gy.</i> : Zur Etymologie des ungarischen Zahlwortes <i>egy</i> 'eins'	215
<i>Pauliny, E.</i> : Methoden in der Erforschung der Sprachentwicklung.....	223
<i>Telegdi, Zs.</i> : Über einen Fall von struktureller Homonymie im Persischen	237
<i>Butler, J.</i> : The Formation and Acoustic Structure of Affricates.....	263
<i>N.-Sebestyén, Irene</i> : Eine ungelöste ungarische Etymologie.....	275
<i>Mamseev, A. K.</i> : Заимствования из пермских языков в русских говорах Северного и Среднего Урала	285
<i>Mikola, T.</i> : Zur Etymologie einer ungarischen Wortfamilie.....	317
<i>Kelemen, Jolán</i> : Le système de l'emploi des temps passé dans l'Étranger de Camus	327

CHRONICA

<i>Papp, L.</i> : Chronik des Jahres 1963.....	343
<i>Fónagy, I.</i> : Roman Jakobson, Selected Writings I.	371

CRITICA

<i>Fokos-Fuchs, D. R.</i> : Rolle der Syntax in der Frage nach Sprachverwandtschaft (<i>Németh, J.</i>)	381
<i>Punya Sloka Ray</i> : Language Standardization (<i>Szépe, Gy.</i>)	384
<i>Дукельский, Н. И.</i> : Принципы сегментации речевого потока (<i>Санто, Эва</i>)	388
<i>Rácz, E.</i> : A magyar nyelv következményes mondatai (<i>B.-Lőrinczy, Éva</i>).....	397
<i>László, Zs.</i> : Ritmus és dallam (<i>Fónagy, I.</i>).....	401
<i>Konarski, M. M.</i> : Handbook for Air Force and Civil Aviation Interpreters (Russian) (<i>Bodrogligeti, A.</i>)	405
<i>Hutterer, C. J.</i> : Das Ungarische Mittelgebirge als Sprachraum (<i>Imre, S.</i>).....	405
<i>Jordan, I.</i> : Einführung in die Geschichte und Methoden der romanischen Sprach- wissenschaft (<i>Gáldi, L.</i>)	408
Deux études de dialectologie roumaine (<i>Gáldi, L.</i>).....	411
Gallicizmusok. 5000 francia szólás és kifejezés (<i>Bakos, F.</i>).....	414